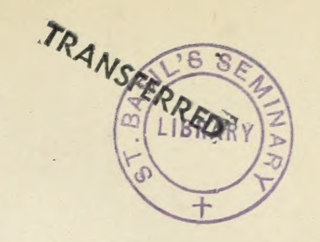
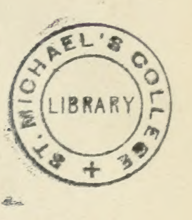



ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


REV. LUKE RENAUD, C. S. B.
AMHERSTBURG, ONT.


TRANSFERRED
ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE

IV

PARIS. — IMPRIMERIE G. ROUGIER ET Cie
1, RUE CASSETTE, 1.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES



LIBRAIRIE BRIDAY

DELHOMME & BRIGUET, Successeurs

LYON
3, avenue de l'Archevêché

PARIS
13, rue de l'Abbaye

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE.

EXHORTATIONS.

AVERTISSEMENT.

Quoique ce ne soient ici que des Exhortations et quelques Instructions chrétiennes, on y reconnaîtra tout le caractère du P. Bourdaloue, et l'on n'y verra rien qui dégénère de la force et de la solidité de ses Sermons. Non pas qu'il faille s'attendre de trouver des discours aussi étendus et aussi remplis, que des Sermons communément le doivent être : l'habileté du prédicateur est de se proportionner aux lieux, aux occasions, aux sujets : et voilà ce que le P. Bourdaloue savait parfaitement.

En quelque degré d'excellence qu'il ait possédé le talent de la prédication, il ne comptait, ni sur son génie naturel, ni sur la facilité qu'un fréquent exercice pouvait lui avoir acquise : mais n'eût-il à parler que dans une campagne, dans un hôpital, ou dans une prison, il se préparait avec soin, et croyait devoir ce respect à la parole de Dieu dont il était l'interprète.

Comme il se fait dans Paris diverses assemblées de charité en faveur des pauvres, et qu'elles commencent ordinairement par une Exhortation, on s'adressait pour cela souvent au P. Bourdaloue. Outre sa réputation qui le faisait désirer partout, on avait d'autant plus volontiers recours à lui, qu'il accordait plus aisément ce qu'on lui demandait là-dessus, et sur tout ce qui lui donnait quelque matière d'exercer son zèle. Car il n'était pas de ceux qui ne veulent paraître qu'au grand jour, et que dans les actions d'éclat : tout lui convenait, dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait composé jusqu'à sept Exhortations pour ces sortes d'assemblées : savoir, deux sur la Charité à l'égard des Pauvres en général, et cinq sur la Charité envers les Prisonniers, envers les Orphelins, envers les nouveaux Catholiques, et envers des Séminaires qu'on travaillait à établir.

On ne souhaitait pas moins de l'entendre dans les maisons religieuses; mais il y a moins fait d'Exhortations particulières, parce qu'il ne pouvait fournir à tout, et que d'ailleurs il y prêchait plusieurs fois chaque année dans des cérémonies de Vêtures et de Professions. J'ai joint aux Exhortations pour les communautés religieuses, celle qui regarde les prêtres. C'est un

discours que fit le P. Bourdaloue dans une assemblée d'ecclésiastiques. Il y relève la dignité du sacerdoce, et personne, peut-être, n'en eut de plus hautes idées que lui. On sait quelle était son exactitude, et, si on l'ose dire, sa délicatesse sur toutes les choses qui avaient rapport au service divin et au sacré ministère des autels. Mais c'est cela même qui l'excitait à représenter plus fortement aux ministres du Seigneur les obligations de leur état, les scandales qui pouvaient le déshonorer et l'avilir. Il garde néanmoins dans cette Exhortation toutes les mesures convenables, et ne s'écarte point des sentiments d'estime et de vénération que méritent un grand nombre de dignes ecclésiastiques, assidus à leurs fonctions, exemplaires dans leur vie, et orthodoxes dans leur doctrine.

Ce qui l'engagea aux dix Exhortations sur la Passion de Notre Seigneur, c'est la coutume qui s'observait chez les Jésuites, de faire en chaque maison, tous les mercredis et tous les vendredis, depuis le premier dimanche du Carême jusqu'au dimanche des Rameaux, une Exhortation publique sur les souffrances de Jésus-Christ. Le P. Bourdaloue satisfit comme les autres, à ce devoir, pendant les quatre années qu'il fut employé à prêcher en province les Dominicales; et les personnes de piété qui cherchent à s'entretenir de bonnes lectures, durant le Carême, n'en peuvent guère choisir de plus solides que ces Exhortations, ni de plus édifiantes.

On pourra également profiter des Instructions chrétiennes qui suivent les Exhortations. Ce sont des avis spirituels et des règles de conduite qu'a donnés le P. Bourdaloue à différentes personnes qui le consultaient et dont il gouvernait la conscience. J'en ai supprimé plusieurs que j'avais pris soin de ramasser, et qu'on avait bien voulu me confier. J'ai jugé qu'il était inutile d'en grossir ce recueil, parce que ce ne sont que de simples abrégés des Sermons qu'il a faits sur les mêmes matières. Les douze Instructions que j'ai retenues, suffisent pour faire voir avec quel esprit de religion et quelle sagesse cet habile directeur conduisait les âmes dans le chemin du salut.

Après les quatorze volumes de la première édition des ouvrages du P. Bourdaloue, ou les quinze de la seconde, je ne crois pas qu'on attende quelque chose au delà, ni qu'on m'accuse de ne lui avoir pas rendu tout ce qui lui appartenait. Si je puis néanmoins encore prendre le temps de parcourir ses papiers, et qu'il s'y rencontre des Pensées détachées et des Remarques qu'il n'ait mises nulle part en œuvre, je n'en priverai pas le public. Il n'y a rien à perdre d'un homme si juste dans ses réflexions, et si chrétien dans toute sa morale.

EXHORTATIONS POUR DES ASSEMBLÉES DE CHARITÉ.

PREMIÈRE EXHORTATION

Sur la Charité envers les Pauvres.

ANALYSE.

SUJET.

Donnez, et vous serez entièrement purifiés. — La corruption du siècle, selon saint Bernard, vient surtout de trois sources, qui sont l'orgueil des richesses, les attraits d'une vie sensuelle, et la dissipation des affaires humaines. Or, point de meilleur préservatif contre ces trois écueils, que les œuvres de la charité chrétienne.

DIVISION.

Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité de l'orgueil des richesses, 1re *partie;* notre pureté, des attraits d'une vie sensuelle, 2e *partie;* notre piété, de la dissipation des affaires humaines, 3e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité de l'orgueil des richesses. Car si le riche a du bien, il doit, en vertu de l'obligation de l'aumône et des œuvres de charité, se dire à lui-même que ce bien n'est point proprement à lui, qu'il ne l'a que par commission, et qu'il en est comptable à Dieu et aux pauvres : à Dieu, dont il l'a reçu; aux pauvres, pour qui il l'a reçu.

De là il s'ensuit qu'il ne doit se considérer que comme le tuteur des pauvres, et comme ayant été établi de Dieu pour les servir.

Servir les pauvres, ministère honorable, puisque c'est servir Jésus-Christ même : mais du reste, ministère bien capable de rabattre les enflures de notre cœur, et les hauteurs de notre esprit. Exemples de saint Louis, et des deux saintes Elisabeth.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre pureté des attraits d'une vie sensuelle. La raison est que la pratique des œuvres de charité nous engage à voir les pauvres, et à être témoins de leurs misères. Or cette vue est le remède le plus prompt et le plus sûr contre l'amour de nous-mêmes et les sensualités du siècle.

De là on apprend à s'occuper moins de sa personne, à retrancher les excès dans les ornements mondains et dans les repas, à souffrir dans les occasions, enfin à soutenir les austérités de la pénitence.

TROISIÈME PARTIE.

Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre piété de la dissipation des affaires humaines. Une vie agissante est à craindre par la dissipation où elle jette, non pas néanmoins qu'elle soit pour cela condamnable. Il y a des soins dans la vie, et des soins humains, dont on est obligé de se charger; mais le moyen d'en éviter la dissipation, et d'y entretenir sa piété, c'est d'y joindre les œuvres de charité.

Car ces œuvres de charité étant plus communément pratiquées avec une intention sainte et en vue de Dieu, elles inspirent la dévotion, elles la nourrissent, ou elles la rallument lorsqu'elle commence à s'éteindre.

Date eleemosynam : et omnia munda sunt vobis.
Donnez l'aumône, et vous serez entièrement purifiés. (S. Luc, ch. 11.)

VOILA, Mesdames, une grande promesse; et pour la bien entendre, il est nécessaire de savoir en quoi consiste cette corruption du siècle que vous avez à craindre, et contre laquelle l'aumône vous servira de préservatif. Il faut examiner les causes

les plus ordinaires d'où elle procède; il faut voir les pernicieux effets dont elle est elle-même la source, et chercher enfin les remèdes que vous y pouvez opposer. Or, je ne puis mieux vous faire comprendre tout cela, qu'en supposant un principe de saint Bernard, qui, dans la morale évangélique, est incontestable, et que je tire d'un de ses sermons. Il y a trois choses, dit ce Père, infiniment exposées dans le monde, et qu'il est d'une extrême difficulté d'y conserver : l'humilité, la chasteté, la piété; l'humilité, au milieu des richesses du monde; la chasteté au milieu des délices du monde, et la piété dans l'embarras des affaires du monde : *Periclitatur humilitas in divitiis*, *castitas in deliciis*, *pietas in negotiis.* C'est-à-dire, qu'il n'est presque pas possible d'avoir du bien et d'être humble; de vivre à son aise, et d'être chaste; de vaquer aux affaires temporelles, et de ne pas oublier Dieu. Mais voici, Mesdames, l'excellent moyen que je viens vous enseigner pour vous garantir de ces trois écueils : c'est la pratique des œuvres de charité. Vous êtes dans des conditions opulentes, dans des conditions commodes, dans des conditions agissantes au dehors et chargées de soins : or, je prétends qu'il n'est rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne, pour défendre votre humilité de l'orgueil des richesses, pour défendre votre pureté des attraits d'une vie sensuelle, et pour défendre votre piété de la dissipation des affaires humaines : trois points qui feront le partage de cet entretien et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité, Mesdames, qui n'est que trop connue, et dont nous n'avons que trop d'exemples dans l'usage du monde : les richesses inspirent l'orgueil, et rien n'est plus rare qu'un homme humble dans l'opulence et modeste dans la fortune. Cet éclat qui environne un riche du siècle, cette pompe et cette magnificence qu'il étale aux yeux du public, ce crédit où il se voit, ce pouvoir de tout entreprendre et de tout faire, ces honneurs que lui rend le commun des autres hommes, ces respects, ces soumissions, et si je l'ose dire ces adorations, tout cela l'éblouit de telle sorte, qu'il ne se connaît plus lui-même, et qu'il s'évanouit dans ces vaines idées, se faisant un prétendu mérite de son abondance, se persuadant que tout lui est dû, ne voulant dépendre de personne, et voulant qu'on dépende de lui; affectant une grandeur d'autant plus onéreuse à ceux que la nécessité y asservit, qu'elle n'est souvent bâtie que sur l'injustice, et que c'est le fruit de ses concussions et de ses usures. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours, et quoiqu'on en murmure et qu'on en conçoive de l'indignation, tant de riches mondains au-dessus de tous les discours, et à couvert de tous les traits de l'envie, en sont-ils moins fiers, moins présomptueux, moins remplis d'eux-mêmes? Or, je soutiens qu'un des correctifs les plus propres à réprimer ces sentiments et à rabattre cet orgueil, c'est l'obligation de l'aumône et des œuvres de charité, mûrement considérée et fidèlement accomplie. Ecoutez-en la preuve.

Car en vertu de ce devoir indispensable, voici, pour l'instruction

du riche et pour son humiliation, comment il doit raisonner : J'ai du bien; mais dans le fond ce bien ne m'appartient pas, ou s'il m'appartient, ce n'est qu'à des conditions que je ne me suis pas imposées moi-même, mais qui m'ont été imposées et ordonnées indépendamment de moi : marque évidente de ma sujétion. J'ai du bien, mais Dieu en est le premier maître, le premier propriétaire, et je n'en suis proprement que l'économe et le dispensateur; tellement que si j'en dispose, ce ne doit point être selon mon gré ni comme il me plaît, mais selon le gré de Dieu, et par les ordres de Dieu. J'ai du bien, mais j'en dois rendre compte, et un compte très-rigoureux; le jour viendra où je serai appelé devant le tribunal de Dieu, et où il me dira ce qui fut dit à ce fermier de l'Evangile : *Redde rationem, villicationis tuæ* (Luc. 16); Faites voir quelle a été votre administration et comment vous vous en êtes acquitté : compte dont je ne pourrai me défendre, et qu'il faudra nécessairement subir. Enfin, j'ai du bien, mais tout ceci m'apprend que ce bien ne vient pas de moi. Je n'ai rien que je n'aie reçu; or si je l'ai reçu, pourquoi tant me glorifier comme si je le tenais de moi-même, et que tout ce que je suis, je le fusse par moi-même? *Quid habes, quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (I. Cor. 4)? Ainsi, dis-je, doit raisonner un riche; et ainsi peut-il trouver dans ses richesses de quoi s'humilier.

Mais encore ce bien qui n'est pas à lui, ou qui n'est à lui que sous certaines conditions; ce bien qu'il n'a dans les mains que pour le dispenser et pour le partager; ce bien dont il est comptable, et dont il aura à répondre; ce bien qu'il a reçu, pour qui l'a-t-il reçu, et à quoi doit-il l'employer? C'est pour les pauvres que ce bien lui est confié, et c'est à la subsistance des pauvres que Dieu l'a destiné; d'où il s'ensuit que le riche n'est pas riche pour lui-même, mais pour les pauvres, c'est-à-dire, qu'il n'est pas riche pour satisfaire son ambition, pour contenter sa cupidité, pour entretenir son luxe, pour s'élever, pour dominer; mais qu'il l'est pour subvenir aux besoins des pauvres; pour soulager les misères des pauvres, pour fournir le pain aux pauvres, pour les nourrir. Voilà le dessein que la Providence s'est proposé; voilà les vues qu'elle a eues sur lui; et par conséquent le bien qu'il possède, il ne le doit pas seulement regarder comme son bien, mais comme le bien du pauvre, puisqu'il en est redevable au pauvre. Oui, dit saint Ambroise parlant aux riches du siècle, et leur remontrant leur plus essentielle obligation en qualité de riches, surtout de riches chrétiens, ce que vous retenez hors votre nécessaire, c'est l'aliment du pauvre, c'est le vêtement du pauvre, c'est son fonds : *Famelici panis est quem tu detines, nudi tunica.* Il ne faut donc point tant faire parade de ces trésors d'iniquité que vous vous appropriez, de ces brillants équipages, de ces superbes édifices, de ces somptueux repas, de tout ce faste où vous vous montrez avec des airs dédaigneux et si hautains. Car sous cette vaine splendeur et sous cette apparence trompeuse, savez-vous ce que vous êtes, et comment vous devez être considéré? comme un tuteur qui, pour sa propre élévation et pour s'agrandir dans le monde, enlèverait le bien de son pupille, et laisserait cet innocent périr sans secours et sans appui; comme

un usurpateur qui, par violence et par voie de fait, se rendrait maître d'un héritage, et priverait le légitime héritier de toutes ses espérances et de ses justes prétentions. Pensées bien humiliantes, Mesdames, pour une multitude infinie de riches, mais pensées solides et vraies. Il n'y a rien dans ces comparaisons, quelque odieuses qu'elles paraissent, ni à diminuer ni à corriger.

De là même, par une nouvelle conséquence que je tire toujours des mêmes principes, et que je vous applique spécialement, Mesdames, je conclus que dans l'état opulent où Dieu vous a placées, vous êtes, à le bien prendre, les servantes des pauvres, puisque vous êtes destinées par l'ordre de Dieu à les assister dans leurs nécessités, à les secourir dans leurs infirmités, à les chercher pour cela et à les prévenir. Ames chrétiennes, vous ne vous offenserez point de cette qualité de servantes, et vous pardonnerez cette expression à mon zèle, dès que vous en comprendrez tout le sens. Etre servantes des pauvres, c'est être servantes de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ en personne, sortant de son tabernacle, et rompant le voile qui le couvre, se présentait sensiblement à votre vue, quelle est celle qui ne tiendrait à honneur de le servir, qui n'aurait là-dessus les mêmes soins, les mêmes empressements que Marthe, qui ne s'emploierait avec joie aux mêmes offices, qui ne refuserait rien, et qui trouverait rien indigne d'elle et de son ministère? Or il est de la foi, Mesdames, et Jésus-Christ lui-même vous l'a déclaré, que tout ce que vous faites aux pauvres, c'est à lui que vous le faites; *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matth. 25). Ce sont entre les hommes les plus petits selon le monde : *Ex minimis* : mais tout petits, tout vils et tout méprisables qu'ils sont dans l'estime du monde, Jésus-Christ se les est associés, ou s'est associé à eux. Il les a établis auprès de vous comme ses substituts : *Ex his fratribus meis minimis;* et par ma bouche il vous fait encore annoncer aujourd'hui, qu'il compte tous les services que vous leur rendez, et qu'il les met au nombre de ceux qui lui sont rendus; *Quamdiù uni fecistis, mihi fecistis.* Vérité indubitable dans la religion; vérité qui s'étend jusqu'à nos souverains mêmes et à nos rois : et ne les voyons-nous pas dans cet esprit, abaisser devant les pauvres cette majesté redoutable sous qui tremblent tant de peuples, et qui fait plier les plus fières nations? Ne les voyons-nous pas laver eux-mêmes les pieds des pauvres, oubliant alors que ce sont des sujets, et les derniers de leurs sujets, pour reconnaître que ce sont les images vivantes du premier de tous les maîtres : *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*

C'est ainsi, Mesdames, que vous ne rougirez point d'être appelées servantes des pauvres : c'est ainsi que vous en ferez gloire; mais du reste, dans cette gloire même qui vous en reviendra selon Dieu et devant Dieu, vous trouverez un remède bien efficace contre ces enflures du cœur si ordinaires dans les conditions opulentes, et un contre-poids bien puissant contre ces hauteurs que la possession des richesses ne manque guère d'inspirer. Eussiez-vous tous les trésors de la terre, vous serez humbles : pourquoi? parce que les regardant avec les yeux de la foi, et voulant en faire un usage te-

que la Providence l'a réglé, vous vous souviendrez que ces trésors sont pour vous des engagements à vous intéresser en faveur des pauvres, à les connaître et à communiquer avec eux; à vous charger de leur entretien, de leurs dettes, de leurs affaires; à leur ménager des fonds, à leur procurer du travail, à leur tenir lieu de tutrices et de mères; disons mieux, et ne craignons point de reprendre un terme qui relève votre charité bien loin de la dégrader, à leur tenir lieu de servantes en Jésus-Christ. Sous ces dehors rebutants qui les exposent, parmi le monde profane, à de si injustes mépris, vous les respecterez et vous les honorerez. Autant de services qu'ils recevront de vous, seront autant d'exercices d'une humilité toute religieuse, autant de traits d'une sainte ressemblance avec Jésus-Christ anéanti, autant de degrés que vous acquerrez d'une des vertus fondamentales du christianisme, et autant d'exemples que vous en donnerez.

Voilà quelle fut dans toute la grandeur royale l'humilité d'un saint Louis; quelle fut l'humilité des deux Elisabeth, l'une reine de Hongrie, l'autre reine de Portugal; quelle fut l'humilité de tant d'illustres princesses, de tant de pieuses veuves, de tant de vierges dévouées à la miséricorde. Elles ont été dans des rangs distingués, et dans ces haut rangs elles ont eu de grands domaines, de grands héritages, de grands biens : mais jamais les vit-on s'en prévaloir? Au milieu de cette affluence, vous savez, Seigneur, de quoi elles s'estimaient heureuses, de quoi elles s'applaudissaient dans le secret de leur âme, de quoi elles vous bénissaient; c'est, mon Dieu, d'avoir été choisies comme les ministres de votre providence pour le soulagement des pauvres.

Vous savez de quels bas sentiments d'elles-mêmes elles étaient pénétrées; lorsque entrant dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les cachots les plus obscurs, elles vous adoraient en esprit, et embrassaient les genoux de ces malheureux vers qui il vous avait plu de les envoyer. Quoi qu'il en soit, Mesdames, un des plus assurés préservatifs pour sauver l'humilité chrétienne des atteintes de l'orgueil parmi les richesses temporelles, ce sont les œuvres de charité : *Periclitatur humilitas in divitiis;* et je vais de plus vous montrer que c'est un des plus sûrs moyens pour sauver l'innocence et la pureté du cœur des amorces d'une vie sensuelle : *Castitas in deliciis.* C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est certain, Mesdames, et la foi et la raison ne nous permettent pas d'en douter, que l'innocence et la pureté du cœur n'ont point de plus grand ennemi dans le monde, que ce qui s'appelle une vie molle et voluptueuse. Sans parler de ces voluptés grossières et criminelles, qui d'elles-mêmes sont condamnées par la loi de Dieu, je dis que celles qui passent même pour indifférentes, et que notre amour-propre prétend avoir droit de rechercher comme honnêtes et permises, ne laissent pas d'avoir une opposition spéciale avec cette pureté de corps et d'esprit dont le christianisme fait profession. C'est pour cela que saint Paul, qui jugeait des choses dans l'exactitude des maximes évangéliques, parlant des veuves chré-

tiennes, disait sans hésiter, que celle qui veut vivre à son aise et dans les délices, quoiqu'elle ait l'extérieur et les apparences d'une personne vivante, est déjà morte selon l'âme, et doit être réputée telle : *Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est* (1. Tim. 5). Pourquoi? parce qu'il n'est pas moralement possible, répond saint Chrysostôme, qu'aimant son corps jusqu'à la délicatesse, elle maintienne son esprit dans cette disposition de sévérité qui est le rempart et le soutien nécessaire de la continence. Car qu'est-ce que la continence, sinon ce pouvoir absolu, cet empire qu'une sainte sévérité nous fait prendre sur nos sens pour les gouverner, pour les réprimer, pour arrêter toutes leurs révoltes, et pour les soumettre à la loi de Dieu en les soumettant à la raison?

Etrange misère de l'homme affaibli par le péché! Avant son péché, il pouvait mener une vie délicieuse : il pouvait sans péril goûter les fruits de la terre, et en accorder à ses sens toutes les douceurs; mais, depuis le péché, il n'y a plus que la pénitence, et qu'une pénitence austère qui lui convienne, parce qu'il n'y a plus que cette austérité qui puisse le contenir dans le devoir, et l'empêcher de se corrompre. Cependant, Mesdames, vous n'ignorez pas à quoi nous porte l'esprit du monde : à flatter nos corps, à leur donner tout ce qu'ils demandent, à leur procurer toutes les commodités, à ne les gêner et à ne les mortifier en rien, à les entretenir dans un embonpoint qui dégénère en sensualité, et communément en impureté. Vie des sens, vie épicurienne, vie que les sages mêmes du paganisme ont réprouvée : jugez si jamais elle peut se concilier avec une religion pure et sans tache comme la nôtre. Faut-il donc s'étonner que le dérèglement des mœurs soit si général, que la contagion gagne si vîte, et qu'elle se répande si loin? Ce qui m'étonnerait plus mille fois, et ce que je traiterais de prodige, c'est qu'une chair ainsi nourrie, ainsi ménagée, ainsi idolâtrée, pût demeurer chaste, et qu'elle fût insensible aux pointes de la passion.

Or, quel est, Mesdames, le moyen que la Providence vous fournit pour vous préserver d'un danger si ordinaire et presque inévitable au milieu du monde, surtout au milieu de ce monde perverti, de ce grand monde où vous vivez? c'est la pratique des œuvres de charité et de miséricorde. C'est dis-je, de vous employer pour les pauvres, de les appeler auprès de vous, ou d'aller vous-mêmes à eux, d'entrer dans la connaissance et dans le détail de toutes les extrémités où ils sont réduits, de les interroger là-dessus, de leur donner tout le temps de s'expliquer, et de les écouter avec attention; de ne vous contenter pas de ce qu'ils vous disent, ou de ce qu'on vous en dit, mais de vous transporter sur les lieux, et de vous rendre témoins des choses; de voir comme ils sont logés, comme ils sont couchés, comme ils sont vêtus, de quel pain ils usent, et à quelle disette ils sont continuellement exposés. Je prétends, et vous l'éprouverez, que rien n'est plus capable de vous détacher de vous-mêmes, de vous inspirer l'esprit de mortification, de vous accoutumer aux exercices d'une vie pénitente, de vous faire négliger tous ces ajustements, toutes ces propretés, toutes ces superfluités, dont vous avez peut-être trop de fois cherché, ou à

parer votre corps, ou à satisfaire ses appétits. Par conséquent, que rien ne doit plus vous garantir de cet aiguillon de la chair que saint Paul ressentait lui-même, et qui lui faisait former tant de vœux, verser tant de pleurs, pousser tant de soupirs, pratiquer tant de jeûnes, captiver ses sens, et châtier son corps avec tant de rigueur, craignant que cet ennemi domestique n'eût l'avantage sur lui, et qu'il ne le précipitât dans l'abîme : *Datus est mihi stimulus carnis meæ qui me colaphizet ; propter quod ter Dominum rogavi* (II. Cor. 12)..... *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne, cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (I. Cor. 9). Reprenons tout ceci, et comprenez-en la vérité par la simple exposition que j'en vais faire.

De là, en effet, Mesdames, de cette vue que vous aurez de tant d'objets de douleur et de compassion, vous apprendrez à vous occuper moins de vos personnes, et à rechercher moins les plaisirs du siècle. Il est impossible d'avoir devant les yeux de tels spectacles, et de ne penser alors qu'à se bien traiter, qu'à se divertir et à se réjouir. Il faudrait avoir pour cela éteint dans son cœur tout sentiment de religion, et même tout sentiment d'humanité. La triste image que forment dans l'esprit toutes ces misères y demeure profondément imprimée : on la remporte avec soi ; et par un effet très-naturel, on ne trouve presque plus de goût à rien. Heureuse préparation à la grâce, qui survient dans une âme et qui souvent achève ainsi de la déprendre absolument des vains attraits du monde, et de tous les attachements sensuels qui servaient à l'amollir!

De là vous apprendrez à retrancher ces excès dans les ornements précieux, dans les repas somptueux, dans les mets exquis et délicieux, qui contribuaient à exciter le feu de la cupidité, et qui l'entretenaient. Vous aurez honte de vous voir si abondamment pourvues de tout, tandis que les pauvres n'ont pas le nécessaire. Urie, mari de Bethsabée, ne voulut point entrer dans sa maison, ni reposer autrement que sur la terre : parce, dit-il, que l'arche de Dieu, que toute l'armée d'Israël, que mon général et tous mes compagnons n'habitent présentement que sous des tentes. Voilà ce que vous vous direz à vous-mêmes : Quelle différence y a-t-il donc entre ces pauvres et moi? ne sont-ce pas les enfants de Dieu comme moi? ne sont-ce pas ses créatures? Cette réflexion vous touchera : elle en a touché bien d'autres, et leur a fait faire des sacrifices, qui maintenant vous paraîtraient au-dessus de vos forces, si je vous les proposais ; mais qui, tout généreux qu'ils sont, vous deviendraient faciles, si vous aviez considéré de près la déplorable situation de cette multitude d'hommes, de femmes, de filles que la faim dévore, et dont la vie est moins une vie qu'une mort lente et accablante.

De là vous apprendrez à souffrir ; je dis, Mesdames, à souffrir, en mille occasions que vous n'éviterez jamais quoi que vous fassiez, et où il vous serait si important de savoir sanctifier vos peines, et en profiter. Car prenez telles mesures qu'il vous plaira, c'est un arrêt du ciel, et un arrêt irrévocable, que nous devons tous avoir en ce monde nos afflictions et nos adversités ; si ce n'est pas l'une,

ce sera l'autre. Il n'est donc point question de vouloir s'en exempter, puisque nous n'y pouvons réussir. Il faudrait seulement se les rendre utiles et salutaires; il faudrait, en les acceptant, se conformer aux desseins de Dieu, qui veut que ces amertumes de la vie nous servent de préservatif contre le penchant et les inclinations vicieuses de la nature corrompue. Mais c'est à quoi nous ne pouvons consentir. On se soulève, on résiste, on repousse autant que l'on peut la main du Seigneur; et si l'on est trop faible pour en arrêter les coups, du moins on s'aigrit, comme Pharaon, on s'emporte, on se plaint. Or rien ne fera plus tôt cesser toutes vos aigreurs et toutes vos plaintes, que les souffrances des pauvres. Dès que vous en rappellerez le souvenir, par la comparaison de leurs maux et des vôtres, vous verrez que Dieu vous épargne bien encore; vous vous reprocherez votre sensibilité extrême, vous vous encouragerez, vous vous fortifierez, et peu à peu vous vous élèverez au-dessus de cette mollesse qui vous abattait, et dont les suites sont si dangereuses et si funestes.

De là même vous apprendrez enfin à soutenir les pratiques de la pénitence. On n'en a que trop d'horreur, et l'on ne se livre que trop là-dessus à ses répugnances naturelles; mais pour les surmonter, ce sera assez d'un regard sur ces pauvres, vers qui votre charité vous conduira. Vous vous demanderez à vous-mêmes en quoi ils ont plus péché que vous, ce qu'ils ont fait, et par où ils se sont attiré tous les fléaux dont le ciel les a affligés. Après avoir opposé de la sorte péché à péché, vous opposerez pénitence à pénitence. Vous rassemblerez tout ce que l'Eglise vous ordonne de plus rigoureux, tout ce qu'un confesseur prudent et ferme vous prescrit de plus pénible, tout ce qu'intérieurement l'Esprit de Dieu vous inspire de plus sévère et plus mortifiant. Vous mettrez tout cela dans la balance du sanctuaire, et vous examinerez ce qu'il peut y avoir en tout cela qui égale les misères que vous avez vues, et que vous voyez tous les jours. Ah! Mesdames, quel sujet de confusion pour vous! quelle instruction! et quand il s'agira d'une abstinence, d'un jeûne, d'une retraite, de quelque exercice que ce puisse être, si votre délicatesse en est blessée, si vos sens en sont troublés, si l'amour-propre vous suggère des prétextes qui semblent vous en dispenser, faudra-t-il à toutes les excuses et à tous les prétextes d'autre réponse que celle-ci : Sont-ce là les abstinences des pauvres, sont-ce là leurs jeûnes? est-ce là leur solitude? n'ont-ils rien de plus rude à porter, est-ce là que se réduit leur pénitence? Vous connaîtrez ainsi combien celle qu'on vous demande est légère, et combien vous seriez inexcusables de ne vouloir pas vous y assujettir. Vous vous y soumettrez plus aisément, et vous ne chercherez point tant à la diminuer, ni à l'adoucir. Vous l'embrasserez avec confiance : et parce que de prendre soin des pauvres, d'essuyer leurs chagrins, leurs mauvaises humeurs, leurs grossièretés; de vaincre les dégoûts et les soulèvements de cœur que peut causer l'accès de ces demeures infectées par la pauvreté et par tout ce qui l'accompagne, c'est déjà une des œuvres de la pénitence les plus laborieuses, vous n'en deviendrez que plus zélées pour ces devoirs de miséricorde, et que plus fidèles à les accomplir. Telle-

ment que la charité sera tout ensemble, et le motif pour animer votre pénitence, et la matière pour l'exercer. Remède infaillible contre les passions et les désirs déréglés de la chair.

Travaillez, Mesdames, travaillez par toutes les voies qu'on vous présente, à vous maintenir dans cette pureté que l'Apôtre recommandait si fortement aux premiers fidèles. Tout prévenu que je suis de l'estime la plus sincère pour les personnes qui m'écoutent, j'ai cru ne devoir pas omettre dans cette assemblée un point de morale sur quoi le maître des nations s'est tant de fois expliqué, parlant à des saints, et dans la plus grande ferveur du christianisme. Que celui qui est pur devant Dieu se purifie toujours davantage; car ce Dieu de pureté ne se communique qu'aux âmes pures. Les anges mêmes à ses yeux ne sont pas exempts de toute tache; que sera-ce de nous, fragiles mortels? et sans une attention continuelle et de violents efforts, comment serons-nous en sûreté au milieu de tant de piéges qui nous environnent et où nous pouvons nous perdre? Concluons par un troisième avantage des œuvres de la charité chrétienne, qui est de conserver l'esprit de piété parmi les soins du monde : *Pietas in negotiis.* C'est par où je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Il est difficile d'allier ensemble l'esprit de piété et l'embarras des affaires du monde. Car la piété consiste dans les sentiments intérieurs d'une âme retirée en elle-même et occupée de Dieu; mais les soins et les affaires du monde l'obligent à sortir de cette retraite, et par mille mouvements inquiets et empressés qui la dissipent, lui font insensiblement oublier Dieu, et tourner toutes ses pensées vers la terre. C'est pourquoi saint Paul déclare que tout homme qui veut s'engager dans la milice de Dieu, c'est-à-dire, se donner à Dieu, être à Dieu, goûter les choses de Dieu, ne doit point s'ingérer dans les intrigues et les intérêts du siècle : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus* (II. Tim. 2). C'est pourquoi le saint auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui dut être un des hommes les plus versés et les plus consommés dans les mystères de la vie spirituelle et dévote, nous avertit sans cesse de n'entrer point trop dans les affaires humaines; et que, se proposant lui-même pour exemple, il reconnaît que jamais il ne s'est trouvé parmi le monde, qu'il n'en soit revenu plus imparfait qu'il n'était : *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* C'est pourquoi les prêtres du Seigneur, les ministres de l'Eglise, les religieux vivent dans l'éloignement et la séparation du monde, ou du moins y doivent vivre, autant que leur état le comporte et qu'il le demande, parce qu'ils sont consacrés par une vocation particulière au culte de Dieu, et appelés à un plus haut point de piété et de perfection.

Je ne veux pas néanmoins par là, Mesdames, vous porter à un renoncement entier, et ce n'est pas ma pensée qu'il soit de votre piété d'abandonner toutes les affaires attachées par la Providence à votre condition. Bien loin que ce fût une vraie piété, ce serait aller directement contre les vues du ciel; et à parler en général, la piété est encore moins exposée dans une vie agissante, dans une vie de travail et d'affaires, quoique temporelles et toutes profanes,

que dans une vie oisive, que dans la vie de la plupart des femmes du siècle, dont les journées se passent à ne rien faire. Car j'appelle ne rien faire, n'être occupé que de sa personne, n'être occupé que de ses parures, n'être occupé que de son jeu, n'être occupé que de visites inutiles, que de vaines conversations, que de lectures agréables : frivoles amusements, qui n'arrêtent point assez l'esprit pour le détourner de mille idées dangereuses; au lieu que les affaires et l'attention qu'on leur donne, ferment du moins la porte à tous ces objets, et à tous les sentiments, à tous les désirs criminels qu'ils ne manquent point d'inspirer.

Mais du reste, Mesdames, si l'un est encore plus à craindre que l'autre; si l'esprit de piété peut encore moins se soutenir dans l'inutilité de vie et l'oisiveté que dans les affaires, il est toujours vrai qu'au milieu du bruit et du tumulte des affaires, il se relâche, il se ralentit, et souvent s'éteint tout à fait et s'amortit. Or, par où l'entretiendrez-vous, et par où le réveillerez-vous? point de meilleur moyen que ces bonnes œuvres dont je parle, que les œuvres de charité et de miséricorde. Prenez garde : je ne viens pas dans une morale outrée, condamner les soins ordinaires du monde, le soin d'une famille qu'il faut régler, le soin d'un bien qu'il faut administrer, le soin d'un héritage qu'il faut cultiver, le soin même d'un procès où l'on se trouve impliqué et où il faut nécessairement s'employer; cent autres de cette nature, dont on est chargé et dont on ne peut raisonnablement se dispenser. Je m'en suis déjà expliqué, et je le répète, ce n'est point là ce que je reprends, ni ce que je dois reprendre. Je dis plus, et j'avoue qu'il y a tels engagements, telles conjonctures, telles affaires, où ce serait plutôt un péché de négliger ces soins, que d'y vaquer. Mais cela posé, je vais plus avant, et ce que je voudrais aussi vous faire comprendre, c'est que vous ne pouvez mieux sanctifier tous les soins où votre état vous applique, qu'en y joignant le soin des pauvres. Vous me répondrez que c'est ajouter affaires sur affaires, et par conséquent que c'est se livrer à de nouvelles distractions, en se chargeant de nouvelles occupations. Ah! Mesdames, j'en conviens, c'est une nouvelle occupation, mais une occupation sainte et sanctifiante, seule capable de communiquer à toutes les autres ce caractère de sainteté qui lui est propre, et de réparer dans vos âmes les dommages que toutes les autres ont coutume d'y causer. Concevez ma pensée.

Quoique les affaires du monde puissent être rapportées à Dieu, il y a néanmoins bien d'autres vues que la vue de Dieu, qui peuvent nous y attacher, et qui n'y attachent en effet que trop tout ce que nous entendons sous le terme d'hommes mondains ou de femmes mondaines : vues de fortune, vues d'honneur et de distinction, vues d'élévation et de grandeur, vues d'intérêt, d'une passion démesurée d'avoir et de posséder, vues d'établissement, de commodité, de plaisir; et parce que toutes ces vues sont conformes à celles de la nature, ou plutôt parce que ce sont les vues mêmes de la nature, et que le poids de la nature nous entraîne presque malgré nous il n'est pas surprenant que ces vues terrestres et naturelles prévalent aux vues surnaturelles et divines, qu'elles remplissent l'étroite sphère de notre cœur, qu'elles nous fassent perdre l'idée de cette dernière

fin, où tout doit être référé, et d'où vient à nos actions toute leur sainteté. Mais par une règle contraire, voici, Mesdames, quelle bénédiction particulière les œuvres de charité portent avec elles : ce n'est pas qu'elles occupent moins, mais c'est qu'elles occupent saintement. Et en effet, comme ce sont des œuvres où les sentiments humains ne peuvent guère avoir de part; comme ce sont des œuvres par elles-mêmes mortifiantes, souvent très-obscures et très-humiliantes, il n'y a communément que Dieu qui nous y engage, que Dieu qui nous y attire, que Dieu qu'on s'y propose et qu'on y cherche. On les entreprend pour lui, on les pratique pour lui, on les soutient pour lui. Or, est-il rien de plus propre à nourrir la piété, que cette intention droite et toute divine?

Jugez-en par vous-mêmes, Mesdames, c'est à vous-mêmes que j'en puis appeler; et que dis-je dont plusieurs d'entre vous n'aient une connaissance personnelle plus convaincante que tous les discours? Qu'avez-vous senti dans le secret de l'âme, et qu'y sentez-vous, toutes les fois que la charité adresse vos pas vers les pauvres pour les visiter et les assister? Etes-vous jamais entrées dans un hôpital, dans une prison, que votre cœur ne se soit auparavant élevé à Dieu? Quelles réflexions vous y ont occupées, et quelles réflexions en avez-vous remportées? Quand donc votre piété commence à se refroidir, c'est là immanquablement que vous la rallumez; quand votre foi commence à s'affaiblir et à languir, c'est là immanquablement que vous la réveillez et que vous la fortifiez. Mais quel est l'aveuglement de je ne sais combien de femmes du monde? quoiqu'elles soient du monde, et tout abîmées dans les soins du monde, elles sont néanmoins encore chrétiennes. Elles n'ont pas perdu certains principes qu'elles ont reçus de l'éducation; elles ont de temps en temps des retours intérieurs, qui pourraient les remettre dans les voies d'une solide piété, s'ils étaient soutenus. Elles y voudraient marcher; elles voudraient être plus recueillies et plus dévotes : car c'est ainsi qu'elles le disent elles-mêmes dans les rencontres, et qu'elles le font entendre. C'est quelquefois un pur langage, je le sais; mais je dois aussi convenir qu'il y en a plusieurs, qui là-dessus sont de bonne foi, et qui pensent en effet comme elles parlent. Elles gémissent du peu de goût qu'elles ont aux pratiques de la religion; elles se plaignent de la sécheresse où elles se trouvent dans la prière; elles souhaiteraient d'avoir plus de zèle pour leur salut, plus d'attention à cette grande affaire, et de se laisser moins distraire par les autres, qu'elles avouent n'être auprès de celle-là que des amusements et des bagatelles. Telles sont leurs dispositions; mais parce qu'elles ne les secondent pas, ce sont des dispositions inutiles, et qui ne servent même qu'à leur condamnation. Car elles devraient donc prendre les moyens qu'on leur propose pour parvenir à ce qu'elles désirent. Or, un de ces moyens, ce sont incontestablement les œuvres de la charité. Avec cela, elles se mettraient en état de goûter Dieu davantage. Une visite des pauvres, un office qu'elles leur rendraient, serait une suspension salutaire des inquiétudes et des soins du monde; et Dieu prendrait ces moments pour leur parler au cœur, pour les rappeler à elles-mêmes, pour leur retracer dans l'esprit les vérités

éternelles, et pour leur en imprimer tellement le souvenir, que toutes les autres idées ne pussent l'effacer. Leur dévotion se renouvellerait, leur religion se ranimerait, leur espérance deviendrait plus vive, et leur amour pour Dieu plus affectueux et plus ardent. Mais elles prétendent que tous ces changements se fassent dans elles, sans qu'il leur en coûte une seule démarche; et jamais, à les en croire, elles n'ont assez de loisir pour satisfaire à ce que demandent les pauvres, en s'acquittant de ce qu'elles doivent au monde. Vain prétexte dont elles découvriront aisément l'illusion, dès qu'elles voudront bien se consulter et ne se point flatter. Il ne faut pour le détruire qu'elles-mêmes; il ne faut que la connaissance qu'elles ont du plan de leur vie, qui pourrait être autrement réglé et mieux ordonné.

Vous, Mesdames, plus fidèles aux ordres de Dieu, et plus attentives aux nécessités des pauvres, vous savez vous partager entre eux et le monde. En accordant à l'un tout ce qu'il peut exiger de vous, vous trouvez encore de quoi donner aux autres ce qu'ils attendent de votre charité; et c'est pour vous confirmer dans cette sainte dispensation et dans ce juste partage, que je conclus par ces paroles de l'Apôtre : *Unusquisque prout destinavit in corde suo* (II. Cor. 9). Que chacune suive les heureux sentiments dont elle se sent prévenue en faveur des pauvres; qu'elle reconnaisse comme une grâce de Dieu, et une de ses grâces les plus précieuses, l'inclination qui la porte à les secourir. Vos affaires temporelles n'en souffriront point; Dieu en prendra soin lui-même, lorsque vous prendrez soin de ses enfants, et il est assez riche pour vous rendre au centuple ce qu'il aura reçu de vous par leurs mains : *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis* (*Ibid.*). Vous serez surprises en mille rencontres de voir les choses réussir au delà de vos espérances, et ce sera autant de bénédictions que Dieu répandra sur vous sans vous le faire connaître. Plus vous donnerez, plus vous aurez de quoi donner : *Ut abundetis in omne opus bonum* (*Ibid.*). Mais ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que vous mettrez par là votre piété à couvert de ces relâchements si ordinaires dans la vie tumultueuse du monde. Ce sera une piété constante, parce que ce sera une piété entretenue, et sans cesse excitée par la charité. Tellement que la promesse du prophète s'accomplira dans vous : *Sicut scriptum est : Dispersit dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi* (II. Cor. 9). En répandant vos aumônes, vous recueillerez des fruits de justice, et vous amasserez des trésors de sainteté : mais de quelle sainteté et de quelle justice? d'une justice inaltérable et invariable, d'une justice indépendante des occasions, et au-dessus de tous les événements, d'une justice qui vivra avec vous dans les siècles des siècles, et dont la récompense sera éternelle. Ainsi soit-il.

SECONDE EXHORTATION

Sur la Charité envers les Pauvres.

ANALYSE.

SUJET.

Le bon grain, c'est la parole de Dieu. — Ce bon grain, cette parole de Dieu se dispense encore à certains jours dans les assemblées de charité, et dans les exhortations que les prédicateurs, figurés par le laboureur de l'Evangile, y font en faveur des pauvres. Mais d'où vient qu'on en retire si peu de fruit? c'est ce qu'il faut présentement examiner.

DIVISION.

Dans les différentes qualités de la bonne et de la mauvaise terre où le grain est jeté, nous pourrons reconnaître les divers caractères des personnes qui assistent aux assemblées de charité et aux exhortations qu'on y fait; et de là nous apprendrons pourquoi les pauvres retirent si peu d'avantage de tant de discours. Point d'autre partage de cet entretien.

1° Le laboureur alla semer son grain; mais d'abord une partie de cette semence tomba près du chemin : les passants la foulèrent aux pieds, et les oiseaux la mangèrent. Qu'est-ce que ce grand chemin ouvert à tout le monde? ce sont ces âmes volages et dissipées, qui apportent aux assemblées de charité un esprit distrait et sans arrêt. Tout ce qu'on leur dit en faveur des pauvres ne fait nulle impression sur leur cœur. Elles n'en profitent, ni pour la réformation de leur vie, ni pour le soulagement des pauvres.

A cette dissipation que doivent-elles opposer? le remède d'une sérieuse réflexion.

2° Une autre partie du grain tomba sur des pierres. Image de ces âmes dures que rien ne peut émouvoir. On a beau leur représenter les besoins des pauvres : elles y sont insensibles. S'agit-il d'elles-mêmes? elles sont délicates jusqu'à l'excès. S'agit-il d'autrui? elles n'y prennent aucune part.

Caractère de dureté, dont nous avons un exemple dans le mauvais riche, et que Dieu punit très-sévèrement.

3° Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ces épines, selon l'explication même de Jésus-Christ, ce sont les passions du siècle; et ces passions, suivant la pensée du même Sauveur, se réduisent à trois espèces, savoir : l'inquiétude des soins temporels, la cupidité ou le désir empressé d'amasser des biens de la terre, et l'attachement aux plaisirs de la vie. Trois obstacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu, trois sortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs.

Sur cela trois avis : 1° point de soin plus essentiel que celui de satisfaire aux devoirs de la charité; 2° la charité est récompensée par les trésors du ciel, et même par les biens de ce monde; 3° de tous les plaisirs, le plus doux doit être de soulager les affligés.

4° Il y eut une bonne terre où le grain tomba et où il profita; et il y a des âmes où la parole de Dieu opère et produit des œuvres de charité : mais avec cette différence marquée dans la parabole de l'Evangile, qui est qu'elles rendent, les unes trente, des autres soixante, et d'autres cent pour un. C'est-à-dire, que les unes se bornent précisément au précepte de l'aumône; que les autres ajoutent aux aumônes d'obligation des aumônes de surérogation, et que d'autres enfin, vont jusqu'à une espèce de profusion.

Or de quel nombre sommes-nous? c'est ce que nous devons sérieusement examiner devant Dieu, qui lui-même nous en fera rendre un compte exact.

Semen est verbum Dei.

Le bon grain, c'est la parole de Dieu. (S. Luc, ch. 8.)

DANS l'engagement où je suis de contribuer par mon ministère à ce qui doit toujours être la fin de cette assemblée, je veux dire au soulagement des pauvres, j'ai cru, Mesdames, ne pouvoir rien faire de mieux que de m'attacher à l'évangile de cette semaine; j'y trouve un fonds d'instruction dont j'espère que vous serez édifiées, et qui m'a paru très-naturel, pour vous inspirer le zèle de la charité envers ceux que vous devez considérer comme vos frères et comme les domestiques de la foi.

C'est la parabole du bon grain, dont Jésus-Christ s'est servi, pour expliquer au peuple qui l'écoutait un des plus excellents mystères du royaume de Dieu, et une des vérités les plus solides de notre religion. Celui qui sème, disait ce Sauveur adorable, est sorti pour aller semer son grain; et une partie de cette semence est tombée le long du chemin, où les passants l'ont foulée aux pieds, et où les oiseaux du ciel l'ont enlevée. Une autre partie est tombée sur des pierres, où, manquant de suc et d'humidité, elle s'est tout à coup desséchée; une autre, au milieu des épines, et les épines l'ont empêchée de croître; la dernière, dans une bonne terre : elle y a pris racine, elle y a germé, elle a produit une ample moisson et rapporté au centuple. Or, Jésus-Christ parlant de la sorte, criait à à haute voix : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre : *Qui habet aures audiendi, audiat.* Expression dont usait communément ce divin Maître, venant de déclarer quelqu'une de ces maximes importantes qui demandaient un cœur docile et un esprit attentif pour les comprendre et pour en profiter.

Ouvrons donc, Mesdames, ouvrons nos cœurs, et recueillons toute l'attention de nos esprits, pour bien entrer dans le sens de cette figure, et pour nous appliquer les salutaires enseignements qui y sont renfermés. Qu'est-ce que ce bon grain? vous savez que, selon l'interprétation même de Jésus-Christ, c'est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei.* Et en effet, la parole de Dieu est une précieuse et divine semence, dont la vertu n'a point de bornes si nous ne l'arrêtons, et dont la fécondité est infinie lorsqu'elle trouve des âmes préparées à la recevoir et à la laisser agir dans toute sa force. Mais cette semence, toute divine et toute précieuse qu'elle est, devient tous les jours dans le christianisme la plus infructueuse et la plus stérile : pourquoi? parce qu'il y a bien peu de chrétiens où elle rencontre les dispositions nécessaires, pour y opérer ces fruits merveilleux de grâce qui lui sont propres, et qui ont autrefois enrichi le champ de l'Eglise. Juste sujet des plaintes et de la douleur des ministres évangéliques; désordre qu'ils ne cessent point de déplorer, et que nous pouvons regarder comme le principe de la corruption des mœurs du siècle. Je ne m'en tiens pas là néanmoins, Mesdames : cette morale est trop commune et trop vague; mais voici le point particulier qui vous concerne et dont j'ai à vous entretenir. C'est un usage saintement établi, que chaque mois on emploie la parole de Dieu à exciter votre charité pour les pauvres.

Vous assistez à nos exhortations, et cependant nous ne voyons pas que les aumônes augmentent, ni que les pauvres en soient plus secourus. D'où vient cela? d'où vient, dis-je, que cette parole de charité qui vous est si souvent annoncée, n'a pas dans la pratique toute l'efficace qu'elle peut avoir et qu'elle doit avoir? c'est ce que je veux examiner avec vous : je suivrai par ordre mon évangile. Dans les différentes qualités de la bonne et de la mauvaise terre où le grain est jeté, je vous représenterai les divers caractères des personnes qui s'assemblent ici avec une assiduité dont nous pourrions tout attendre, si l'expérience ne nous avait appris que les effets n'y répondent pas. De là vous connaîtrez quelle est la source du mal, c'est-à-dire, pourquoi les pauvres retirent si peu d'avantage de tant de discours qu'on vous fait en leur faveur; et par une bénédiction toute nouvelle que Dieu donnera à sa parole, j'ose espérer que vous travaillerez avec plus d'ardeur que jamais, à soulager les misères publiques. Voilà, sans autre partage, tout mon dessein.

I. Le laboureur alla semer son grain. C'était de bon grain, c'était une semence capable de fournir au père de famille une abondante récolte, et de remplir ses greniers; mais d'abord une partie de cette semence tomba près du chemin, les passants la foulèrent aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Qu'est-ce, Mesdames, que ce chemin ouvert à tout le monde? vous le voyez : ce sont ces âmes volages et dissipées, qui donnent à tout sans réflexion, et apportent à ces assemblées un esprit distrait et sans arrêt. Soit que cette dissipation leur soit naturelle, et qu'elles soient nées avec ce caractère de légèreté; soit qu'il faille l'attribuer à une disposition et à une mauvaise habitude qu'elles aient contractées; quoi que ce puisse être, elles ne s'intéressent guère aux bonnes œuvres dont on leur prêche l'obligation et l'indispensable nécessité. Je m'explique.

Elles viennent aux assemblées de charité; elles entendent ce qu'on leur dit des besoins extrêmes des pauvres, elles en sont même touchées, ou elles le paraissent. Mais ces impressions passagères s'effacent bientôt. Dans un moment elles les ont reçues, et dans un moment elles les perdent. Le démon, ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous pour nous surprendre, leur enlève du cœur la sainte parole qu'elles devaient remporter avec elles, et dont elles devaient faire la matière de leurs méditations : *Venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.* Car il ne prévoit que trop, ce dangereux ennemi des âmes, quelles pourraient être pour leur salut les suites heureuses et les conséquences de cette parole bien repassée, bien considérée, bien appliquée. Il ne sait que trop qu'elle pourrait devenir ainsi le principe de leur conversion et de leur sanctification : *Ne credentes salvi fiant.*

En effet, si lorsqu'elles ont entendu le ministre de l'Eglise, elles sortaient bien persuadées que c'est Dieu même qui leur a parlé, et qu'il ne leur reste plus que de mettre en pratique ce qu'on a pris soin de leur enseigner et de leur remontrer; si, comprenant un de leurs devoirs les plus essentiels, elles pensaient sérieusement à procurer aux pauvres toute l'assistance qu'elles sont en état de leur donner; si, respectant et envisageant Jésus-Christ dans la personne

de ces pauvres, elles s'affectionnaient à les prévenir, à les chercher, à les visiter; si, non contentes d'une vue superficielle et d'une connaissance générale, elles entraient dans le détail de ce qu'ils ont à souffrir, et qu'elles se fissent une dévotion d'y remédier autant qu'il leur est possible, et de n'y rien épargner de tout ce que leurs facultés leur permettent: Ah! Mesdames, ce serait là le commencement d'un retour sincère et parfait à Dieu. Chaque pas qu'elles feraient pour les pauvres, serait compté par le père et le tuteur des pauvres. Dieu, mille fois plus libéral qu'elles ne peuvent l'être, répandrait sur elles ses grâces, à mesure qu'elles répandraient sur les membres de Jésus-Christ leurs largesses; et avec ces grâces, de quels égarements ne reviendraient-elles pas? quelles difficultés ne surmonteraient-elles pas? J'oserais alors répondre d'une réformation entière de leur vie; et j'en aurais pour garants tant de promesses si expresses, si solennelles et si souvent réitérées dans l'Ecriture. J'en aurais pour garants tant de pécheurs qui n'ont point eu d'autre ressource, et qui, du plus profond abîme où ils étaient plongés, sont parvenus, avec le secours de l'aumône et par les pratiques d'une solide pénitence, à la plus sublime perfection. Or, voilà à quoi elles ne font nulle attention, parce que l'esprit séducteur, cet esprit de ténèbres, les aveugle, et qu'il leur ôte toutes ces pensées si utiles pour elles, mais si contraires à ses entreprises: *Et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.*

Je dis plus, Mesdames, et sans que le démon s'en mêle (car combien de choses lui imputons-nous que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes?) sans, dis-je, que le démon y ait part, le monde, par tous les objets qu'il leur présente et où elles se portent, les détourne des saints exercices de la charité chrétienne. Comme leur cœur est dans un perpétuel épanchement, et qu'il s'attache à tout ce qui leur frappe les yeux, ce qu'on leur a dit du triste état où sont réduits les pauvres, des maux qu'ils endurent et qu'ils auront encore à endurer, des soulagements qu'ils attendent, et qu'ils ne peuvent, sans crime, leur refuser; tout s'échappe en un moment pour faire place à d'autres idées, à d'autres entretiens, à de vaines occupations et aux plus frivoles amusements. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, par l'habitude qu'elles se sont faite de ne rentrer jamais en elles-mêmes, et de mener une vie tout extérieure, elles n'en ont pas le moindre scrupule, et qu'elles ne se reprochent pas une fois devant Dieu cette dissipation. S'en accusent-elles au saint tribunal? Mettent-elles au nombre de leurs péchés, d'avoir par là rendu inutiles tant d'instructions, et par là même d'avoir si longtemps vécu dans l'indifférence à l'égard des pauvres? elles seraient étonnées qu'un confesseur leur fît sur cela quelque peine, et elles ne s'accommoderaient pas d'une morale qui leur paraîtrait si étroite, et peut-être si peu sensée.

Voilà, Mesdames, le premier abus que vous avez à corriger. Abus dont les pauvres se ressentent par le délaissement où ils se trouvent. Car, après bien des assemblées, après bien des conférences et des exhortations, après que les prédicateurs ont mis en œuvre tout leur zèle et tout ce qu'ils ont de talent, la charité demeure toujours également languissante, et chaque jour même elle

se refroidit davantage. Si donc la Providence a conduit ici de ces femmes mondaines dont je viens de vous faire la peinture, je m'adresse à elles en concluant cet article, et voici ce que j'ai à leur dire. C'est d'opposer au désordre de leur dissipation le remède d'une sérieuse réflexion ; c'est de se persuader que cette assemblée n'est point une pure cérémonie, ni cette exhortation un simple discours, mais une instruction nécessaire, mais une instruction dont Dieu leur demandera compte, et sur laquelle il les jugera; c'est de s'examiner elles-mêmes là-dessus, et de s'examiner solidement, de voir comment elles ont jusqu'à présent satisfait au précepte de la charité envers les pauvres, de reconnaître leurs négligences passées, et de s'en confondre; c'est de faire surtout cette recherche et cet examen dans le temps qu'elles consacrent à la prière : car, toutes dissipées qu'elles sont, elles ne laissent pas d'avoir des temps de prière; et par un assemblage assez étrange, plusieurs ont trouvé, ont cru trouver le secret d'accorder ensemble Dieu et le monde. Mais en général, concevez bien, Mesdames, que ce que j'appelle ici dissipation, est la cause la plus universelle et la plus commune des dérèglements du siècle. Pourquoi voyons-nous tant de corruption dans le christianisme? pourquoi, dans les états même les plus chrétiens en apparence, est-on si peu chrétien? et pourquoi, parmi les personnes dévotes de profession, y a-t-il si peu de vraie dévotion? Le prophète nous l'apprend : *Desolatione desolata est terra*, *quia nullus est qui recogitet corde* (Jerem. 12). Toute la terre est dans une affreuse désolation ; tout est défiguré dans l'Eglise de Jésus-Christ, quoiqu'elle subsiste toujours, et qu'elle soit toujours sainte et sans tache ; tout y est renversé, parce qu'il n'y a plus de recueillement ni de retour du cœur sur soi-même. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore certains dehors de piété; mais sous ces dehors, il n'y a plus ou presque plus d'esprit intérieur. Ce sont des dehors spécieux; on prononce des paroles, on récite des offices, o lit de bons livres, on fait même l'oraison ou l'on se flatte de la faire, on en sait toutes les méthodes; mais dans le fond, il n'y a rien là qui parte du cœur. C'est un cœur évaporé qui ne peut se renfermer un moment en lui-même; un cœur qui se répand continuellement, et qui laisse évanouir tout ce que Dieu, où ceux qui lui tiennent la place de Dieu lui communiquent. Ainsi, Mesdames, voulez-vous être chrétiennes? Ne sortez jamais hors de vous-mêmes. C'est là que vous trouverez Dieu; car c'est dans le cœur que Dieu habite, et qu'il veut habiter. L'action est louable, elle nous est même ordonnée; mais il faut que la méditation la précède, qu'elle l'accompagne, qu'elle l'anime. Sans la méditation elle ne peut longtemps se soutenir. Mais reprenons notre parabole, et poursuivons la comparaison que j'ai commencée.

II. Une autre partie du grain tomba sur des pierres. Quelle image, Mesdames, et quel caractère! des âmes dures comme des pierres, des âmes insensibles, et que rien ne peut émouvoir, des âmes sans pitié, sans humanité. Que ne leur dit-on pas pour les toucher de compassion? On leur dit qu'il y a des pauvres accablés de maladies qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, parce que la fai-

blesse les tient misérablement étendus sur la paille, et qui périssent dans leur infirmité, parce qu'ils n'ont pas de quoi reprendre leurs forces, ni le travail dont ils tiraient leur subsistance. On leur dit qu'il y a de pauvres pères et de pauvres mères chargés d'enfants, qu'ils voient presque mourir de faim entre leurs bras, et qu'ils sont contraints d'abandonner nus à toute la rigueur du froid pour leur ménager un peu de pain. On leur dit qu'il y a de pauvres artisans sans emploi, de pauvres ouvriers sans ouvrage, et par conséquent, sans nourriture et sans soutien. On leur dit qu'il y a de pauvres filles exposées aux derniers malheurs, et dont elles pourraient sauver la vertu, en leur fournissant de quoi conserver leur vie. On leur dit tout cela, et bien d'autres choses, mais elles écoutent tout tranquillement, et il semble que ce soit des fictions, des contes qu'on leur débite pour les amuser.

Que dis-je? et est-il donc possible qu'il y ait des âmes de cette trempe? oui, Mesdames, il y en a; et malgré la sainteté de la foi chrétienne, on en voit dans le sein même de la religion, qui, sur ce point, sont plus infidèles que les païens mêmes. Qu'il soit question de leurs personnes, que de soins! que de ménagements! que de précautions! elles sont délicates jusqu'à la mollesse. Mais qu'il s'agisse des pauvres, (oserai-je parler de la sorte?) elles vont jusqu'à une espèce de barbarie et de cruauté.

Que leur demande-t-on? ce qui leur coûterait peu, ce qui souvent ne leur coûterait rien, ce qui ne leur est nullement nécessaire, ce qui quelquefois leur est nuisible, et toujours absolument inutile. Car il ne faudrait rien de plus pour subvenir à tant de calamités dont nous sommes témoins. Avec cela les pauvres vivraient, ou plutôt il n'y aurait plus de pauvres. Mais elles aiment mieux qu'il y en ait, et qu'il y en ait une si nombreuse multitude; elles aiment mieux que tant de familles tombent en ruine et demeurent sans ressources, elles aiment mieux les laisser languir, pâtir, se tourmenter et se désespérer dans leur indigence, que de se dessaisir de quoi que ce soit, quelque vil et quelque superflu qu'il puisse être. Voilà ce que j'appelle dureté.

Combien une femme idolâtre de son corps, et tout occupée de ses ajustements et de ses parures, pourrait-elle vêtir de pauvres qui font horreur sous l'affreuse figure où ils sont forcés de se montrer, si du moins elle voulait consacrer à cette œuvre de miséricorde, non pas tout ce qu'elle donne, mais quelque chose de ce qu'elle donne à sa vanité? Combien de pauvres nourrirait-on de l'excès de certaines tables, je dis de l'excès énorme et d'une prodigalité aussi scandaleuse qu'elle est visible? Combien y aurait-il à retrancher de telles ou telles dépenses pour un jeu, pour des spectacles, pour un train, pour un équipage, pour des ameublements, pour de pures curiosités, et combien ce retranchement profiterait-il aux pauvres, et leur épargnerait-il de chagrins et de douleurs. Vous le pouvez mieux savoir que moi, Mesdames, et en vain descendrais-je à des particularités dont vous êtes mieux instruites que je ne le suis, et que je ne veux l'être. Soyez vous-mêmes vos juges; mais des juges équitables, mais des juges sévères pour vous, compatissants pour le prochain : vous connaî-

trez aisément ce qu'il y a à faire, et si vous ne le faites pas, que répondrez-vous au témoignage de votre conscience, et comment vous défendrez-vous du juste reproche d'une dureté également condamnable, et devant Dieu, et devant les hommes?

Caractère de dureté dont nous avons un exemple bien mémorable et bien terrible dans le mauvais riche. Il y avait à sa porte un pauvre, c'était Lazare. Ce pauvre était tout couvert d'ulcères; et non-seulement n'avait pas de quoi guérir ses plaies, mais de quoi manger. Il ne demandait que les miettes qui tombaient de la table du riche; et qui croirait qu'un si faible secours lui pût être refusé? L'Evangile néanmoins nous marque qu'il ne put même obtenir cette grâce, et qu'il mourut enfin de misère. Ah! Mesdames, au seul récit d'une pareille dureté, je m'imagine que vos cœurs se soulèvent; et quand ensuite on vous représente ce riche impitoyable au milieu des flammes, brûlé d'une soif ardente, et priant en vain qu'on lui accorde une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, vous ne voyez rien dans son supplice qu'il n'ait mérité et qui excède la grièveté de son crime; mais en souscrivant à son arrêt, n'est-ce pas souscrire à celui d'une infinité de riches dont le monde est rempli? n'est-ce pas peut-être souscrire à celui de bien des personnes qui m'écoutent? Car, il faut l'avouer, on trouve partout, mais spécialement dans les conditions riches et opulentes du siècle, de ces âmes de bronze que rien n'amollit. Les cris des pauvres frappent leurs oreilles; mais ils ne peuvent pénétrer dans leurs cœurs. On ne le comprend pas, on ne se le persuaderait pas si l'on n'en était témoin : on en est indigné, et l'on ne peut s'en taire; on en parle hautement, mais ce sont des paroles qu'elles laissent passer. Ce qui met le comble à leur dureté, c'est que ces misérables dont elles tiennent si peu de compte, ne sont quelquefois devenus pauvres que pour elles, que dans leurs maisons et à leur service. Ce sont de pauvres domestiques, ce sont de pauvres manœuvres, ce sont de pauvres marchands à qui elles doivent, et qu'elles n'ont jamais payés qu'en promesses : différant toujours, éludant toujours les instances qu'on leur fait, et se rendant tout à la fois coupables d'un double attentat, l'un contre la charité, et l'autre contre la plus étroite justice. Or, si la naissance, si le rang, si l'autorité les met présentement à couvert de tout, qui pourra les garantir de la formidable menace du Saint-Esprit? L'avez-vous jamais entendue, Mesdames? c'est une grande matière à vos réflexions : *Cor durum habebit malè in novissimo* (Eccli. 3). La mort viendra, et c'est alors que les cœurs durs porteront la peine qui leur est due. Autant qu'ils se seront endurcis au malheur des pauvres, autant Dieu les laissera-t-il s'endurcir à leur propre malheur. Car voilà souvent ce qui leur arrive par une malédiction particulière du ciel. Nul sentiment de piété, à cette heure où toute la piété de l'âme chrétienne doit se réveiller. On dirait que c'est un abandonnement entier de Dieu, qui, dès cette vie, les réprouve. Mais sans qu'il les réprouve dès cette vie, à quelle réprobation les destine-t-il dans l'autre? Je vais trop loin, Mesdames, et il semble que dans une assemblée comme celle-ci, je ne devrais promettre que des récompenses. Mais entre les âmes charitables qui la com-

posent, et dont je ne puis assez louer le zèle, il peut s'en trouver à qui la menace que je vous fais entendre soit nécessaire. Dieu le sait, et il les connaît. Puissent-elles se bien connaître elles-mêmes! Cependant, aux deux caractères que je vous ai tracés, ajoutons-en un troisième.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ne cherchons point, Mesdames, d'autre explication que celle même du Sauveur du monde : ces épines, ce sont les passions du siècle; passions aveugles et turbulentes, qui troublent une âme, qui l'agitent de telle sorte, qu'elles étouffent toute la divine semence, et qu'elles émoussent tous les traits de la parole de Dieu. Or, selon la pensée de Jésus-Christ, ces passions se réduisent surtout à trois espèces : l'inquiétude des soins temporels, la cupidité ou le désir empressé d'amasser les biens de la terre, et l'attachement aux plaisirs de la vie; trois obstacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu, trois sortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. C'est ce que l'expérience nous fait voir sensiblement; c'est ce que vous avez reconnu vous-mêmes en mille occasions, ou ce qu'il ne tenait qu'à vous de reconnaître.

Car, comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? On y vient avec un esprit tout rempli des affaires du monde, dont on est uniquement occupé, et dont on se plaint même d'être accablé; on les apporte toutes avec soi, et l'on s'en laisse tellement obséder, qu'on est incapable d'aucune autre réflexion. Nous parlons pour l'intérêt des pauvres, nous exposons leurs pressantes nécessités, nous élevons la voix, nous conjurons, nous exhortons; mais s'attache-t-on à nous suivre? Au lieu de prendre avec nous des mesures pour les pauvres, on en prend intérieurement avec soi-même : et pour qui? pour soi-même. Dans un silence profond, il paraît qu'on s'applique à nos instructions; mais l'esprit est bien loin de nous : il s'entretient d'un projet qu'on a formé, d'une entreprise où l'on s'est engagé, d'un ménage qu'on a à conduire, de toutes les choses humaines qui touchent personnellement, et sur quoi l'on doit veiller. Encore si l'on se bornait à ses affaires propres qui sont de l'ordre de Dieu; mais, par je ne sais quelle demangeaison de se mêler de tout, on s'ingère en mille intérêts et en mille intrigues qui regardent celui-ci ou celle-là, sans que de soi-même on ait rien à y voir, ni rien à y prétendre. Encore si l'on se tenait aux devoirs de son état; mais, par une envie démesurée de décider, de dominer, de se rendre important et nécessaire, on se livre à tout ce qui se présente, souvent même à ce qui ne se présente pas, et où l'on n'est point appelé. Après cela, l'on s'excuse du soin des pauvres, et l'on n'a pas, dit-on, le loisir d'y vaquer. On ne l'a pas, j'en conviens; mais pourquoi ne l'a-t-on pas? parce qu'on ne veut pas l'avoir; parce qu'on se surcharge volontairement d'occupations inutiles; parce qu'on dérobe aux pauvres le temps qu'on leur doit, pour le prodiguer ailleurs où on ne le doit pas, et pour en faire un usage criminel, dès qu'il leur est si préjudiciable. Voilà ce qu'on n'a jamais bien compris et ce que jamais on ne comprendra, tant qu'on ne nous écoutera point d'un sens plus rassis, et avec plus de tranquillité.

Car, comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? On y vient avec un cœur possédé de l'amour des biens périssables, et l'on y apporte une insatiable convoitise; ce ne sont que désirs ardents et sans règle, que vues secrètes de gagner, d'accumuler, de s'enrichir. De là, l'on n'entend guère volontiers parler de l'aumône, et l'on n'est guère disposé à seconder les bonnes intentions du prédicateur sur cette matière. Si des personnes zélées, sages et fidèles, après avoir parcouru dans un quartier tout ce qu'il y a de pauvres maisons, disons mieux, de pauvres cabanes et de tristes réduits où l'indigence demeure cachée, rapportent exactement ce qu'elles ont vu, et témoignent sur cela leurs sentiments, on se figure qu'elles exagèrent, et l'on se met en garde contre leurs sollicitations; on voudrait pouvoir s'absenter de toutes ces conférences, et telle y assiste par respect humain, et parce qu'elle y est invitée, qui souhaiterait d'avoir des prétextes pour n'y paraître jamais : pourquoi? c'est qu'elle n'aime pas à donner, et qu'elle ne peut néanmoins honnêtement s'en défendre; c'est qu'elle regrette tout ce qui sort de ses mains, et qu'elle serait charmée de l'y retenir et d'en grossir ses épargnes; c'est qu'elle regarde ce qu'on lui demande comme une contribution onéreuse, comme un impôt, comme une taxe; c'est que, prenant ici place parmi les autres, elle a beaucoup moins en vue d'y répandre les dons de sa charité, que de garder certaines bienséances, et de sauver du reste tout ce que l'honneur lui permettra de ménager.

Enfin, comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? on y vient avec une âme toute sensuelle, et l'on y apporte toutes les dispositions d'une mondanité voluptueuse : je ne dis pas voluptueuse jusqu'aux excès grossiers; mais voluptueuse dans l'attachement aux aises et aux commodités de la vie, aux plaisirs du siècle et à ses divertissements; mais voluptueuse dans la recherche de ce qui peut causer de la joie, de ce qui peut faire passer le temps sans ennui et avec agrément; mais voluptueuse dans la bonne chère, dans les visites, dans les conversations, dans les promenades. Accoutumé à n'avoir dans l'esprit que des idées qui réjouissent, à n'entendre que des entretiens qui plaisent, on se dégoûte d'abord de ces discours où il n'est question que de pauvreté, que d'adversités, que de souffrances : ce sont des sujets trop sérieux, ce sont des images qui attristent; on en craint les impressions, et l'on ne cherche qu'à les effacer promptement de son souvenir.

Or, sur tout cela, Mesdames, voici trois avis que je vous prie de n'oublier jamais. Sont-ce les soins temporels qui vous inquiètent et qui vous détournent? Je prétends qu'il n'y en a point de plus indispensable pour vous que celui de satisfaire à l'un des commandements de Dieu les plus formels et les plus exprès, qui est de fournir à Jésus-Christ même dans ses frères, dans ses membres, dans son corps mystique, ce qui lui manque. D'où je tire, et vous devez tirer avec moi cette première règle, que si le soin des pauvres ne peut compatir avec les autres soins, il faut qu'une femme chrétienne retranche des autres soins tout ce qu'il y a d'excessif, tout ce qu'il y a de moins nécessaire et de moins utile, tout ce qu'il y a d'étran-

ger à sa condition et d'accessoire, afin de ne pas abandonner le soin des pauvres. Prenez cette mesure, et, selon ce principe, arrangez toutes les occupations de votre vie, vous trouverez pour les pauvres tout le temps qui leur convient. Sont-ce les biens de la terre et des vues d'intérêt qui vous resserrent à l'égard des pauvres? Là-dessus je vous dis deux choses, fondées l'une et l'autre sur la parole du Saint-Esprit. Premièrement, qu'il y a dans le ciel des trésors infinis et mille fois plus précieux, promis aux âmes secourables comme leur récompense éternelle; et qu'en ce sens, donner aux pauvres, c'est acquérir, c'est s'assurer un profit immense et un fonds inépuisable de richesses. Secondement, que rien, même par rapport aux affaires présentes et à leur succès, n'attire plus de bénédiction que l'aumône, et que souvent Dieu, dès ce monde, rend au double ce qu'il a reçu par le ministère des pauvres. Sont-ce les plaisirs du siècle qui vous touchent et qui vous attachent? Hé! Mesdames, est-il pour des âmes bien nées un plaisir plus doux que de consoler des affligés, que d'essuyer leurs larmes, que de leur rendre le calme, la paix, la santé, la vie; que d'être, après Dieu, leur espérance, leur refuge, leur bonheur? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté, ce plaisir si pur, ce plaisir si digne d'un cœur chrétien; dites-nous ce que vous avez senti, lorsqu'entrant dans de pauvres retraites, et y paraissant l'aumône à la main, vous avez vu la sérénité se répandre sur tous les visages; que vous avez vu pères, mères, enfants, rassemblés autour de vous, vous accueillir comme des anges envoyés du ciel; que vous avez vu des malades reprendre leurs forces et revoir le jour qu'ils semblaient avoir déjà perdu. En arrêtant le cours de tant de pleurs qu'arrachaient la tristesse et les douleurs les plus amères, avez-vous pu retenir les vôtres, qu'une onction toute sainte et toute divine faisait couler? C'est à vous à nous l'apprendre; et qui ne vous en croira pas, n'a, pour se convaincre, qu'à se mettre en état d'en faire la même épreuve que vous. Achevons.

IV. Tout le grain ne demeura pas sans fruit. Il y eut une bonne terre où il tomba, où il leva, où il profita, et il y a des âmes où la parole de Dieu, favorablement écoutée et soigneusement conservée, produit des œuvres de charité dont l'Eglise tire autant d'édification, que les pauvres d'assistance et de consolation. Oui, Mesdames, il y en a dans cette assemblée, et à Dieu ne plaise que je leur refuse les justes éloges que je leur dois comme ministre du Seigneur, et comme prédicateur de la miséricorde. Mais entre ces âmes mêmes éclairées de la foi, et en qui la foi opère par la charité, nous pouvons encore distinguer différents degrés : car, pour ne rien omettre de toutes les leçons contenues dans la parabole de notre évangile, prenez garde que le grain ne rapportera pas également dans toute la bonne terre où il fut jeté. Là, dit notre adorable Maître, il ne rendit que trente pour un : *Aliud trigesimum*; ailleurs il donna soixante pour un : *Aliud sexagesimum*; mais en quelques endroits la récolte alla jusqu'à cent pour un : *Aliud verò centesimum :* tout ceci est mystérieux, et trois mots en vont développer tout le mystère.

Une âme touchée de l'exhortation qu'elle est venue entendre, et persuadée du précepte de l'aumône, veut l'accomplir à la lettre, parce qu'elle comprend que, sans la charité, il n'y a point de salut; mais du reste, contente d'observer la loi, elle se borne précisément à l'obligation, elle examine ses forces, et elle y proportionne ses charités. En cela, que fait-elle? elle ne produit que trente pour un; *Aliud trigesimum :* c'est toujours beaucoup, mais ce n'est point assez; et, plus libérale encore, une âme ajoute à ses aumônes d'obligation des aumônes de surérogation. Soit qu'elle craigne de se tromper en se tenant à l'étroite mesure du précepte, et de n'en pas remplir toute l'étendue, soit que le feu de sa charité lui dilate le cœur, et la porte à donner plus que moins, parce que le plus qu'elle donnera ne répondra jamais à la charité de Jésus-Christ pour elle : quoi que ce soit, elle ne compte, ni avec Dieu, ni avec les pauvres; elle répand ses dons abondamment, elle les multiplie, et en cela que fait-elle? elle rend soixante pour un : *Aliud sexagesimum.* N'est-ce pas tout? non, Mesdames, et la charité, quand une fois elle est bien allumée, et qu'elle se laisse emporter à l'ardeur qui l'anime, ne connaît plus, pour ainsi dire, de règle, et n'en suit plus. Autant que la cupidité est avide pour attirer tout à soi, et pour ne rien relâcher, autant cette charité évangélique, cette charité vive et enflammée est-elle toujours prête à se défaire de tout et à tout quitter. Une âme ne possède rien, ou ne pense pas posséder rien en propre, elle n'a rien qui n'appartienne aux pauvres, ou qu'elle ne croie leur appartenir. Parlez-lui de précaution, de prévoyance pour elle-même, c'est un langage qu'elle ne conçoit pas; mais proposez-lui quelque pratique de charité, c'est là qu'elle vole et qu'elle devient saintement prodigue. Or, en cela, que fait-elle? elle rapporte jusqu'à cent pour un : *Aliud verò centesimum.* On en a vu de ce caractère, Mesdames, et si ce sont des exemples rares, ce ne sont point des exemples imaginaires ni supposés; on a vu de ces filles, de ces femmes de miséricorde, suivant l'expression de la Sagesse, dont les charités, ou plutôt, dont les saintes prodigalités, n'ont jamais manqué : dans une fortune médiocre, et bien au-dessous de leur naissance, elles ont toujours trouvé des misères à soulager; et, par un miracle du ciel, avec un pouvoir en lui-même très-limité, elles pouvaient tout, elles ont tout entrepris et tout exécuté, leur mémoire encore récente est en vénération parmi nous, et leurs noms, consacrés par l'aumône, seront éternellement écrits dans le livre de vie.

Voilà, Mesdames, de grands modèles pour vous; mais sans qu'il soit absolument nécessaire d'atteindre à cette souveraine perfection de la charité, du moins devez-vous voir de quel nombre vous êtes, et ce qui peut vous convenir dans toute cette application de la parabole du bon grain; du moins devez-vous, en vous examinant devant Dieu, dans l'esprit d'une véritable et solide religion, rentrer en vous-mêmes, et tâcher de découvrir vos dispositions intérieures, soit pour les corriger, soit pour les perfectionner. Il ne dépend pas du laboureur qui sème le grain, que la terre soit bonne ou mauvaise; toute son habileté est à rechercher la bonne, dont il peut lui revenir du profit, et à laisser la mauvaise, dont il n'aurait rien

à espérer. Mais il n'en est pas ainsi de nous : dans l'obligation où nous sommes de porter des fruits tels que Dieu les demande, c'est à nous, dit saint Grégoire, d'y préparer nos cœurs, afin que nos cœurs soient des sujets propres à recevoir la précieuse semence de la parole de Dieu; c'est à nous, avec le secours de la grâce, à les disposer et à les former. Si donc, Mesdames, si vous étiez, ou de ces âmes dissipées, ou de ces âmes dures, ou de ces âmes volontairement esclaves de la cupidité et de la volupté, c'est à vous d'en répondre à Dieu; c'est à vous que Dieu s'en prendra, et par conséquent c'est à vous de vous réformer là-dessus, et d'y apporter le remède : car, de toutes les excuses que vous pourriez alléguer, pour vous justifier devant Dieu du peu de fruit que sa parole aurait produit en vous, surtout au regard des pauvres, il n'en est point de plus frivole que de lui dire : Seigneur, je n'y faisais pas assez de réflexion, et je n'y pensais pas; Seigneur, je n'étais pas naturellement tendre ni compatissante; Seigneur, j'avais d'autres soins, d'autres affaires dans le monde; j'aimais mon plaisir et il m'entraînait. C'est en cela même, vous répliquerait-il, qu'a consisté votre désordre, en ce que vous ne vous êtes jamais fait nulle violence pour fixer la légèreté de votre esprit, et pour en arrêter les continuelles évagations; en ce que vous n'avez jamais combattu la dureté de votre cœur, ni fait nul effort pour le fléchir; en ce que vous vous êtes chargées de mille soins qui ne vous regardaient pas, et abîmées dans des affaires que vous pouviez prendre avec plus de modération; en ce que votre plaisir vous a dominées, et que vous ne vous êtes point mises en peine des maux d'autrui, pourvu que vous n'eussiez rien à souffrir vous-mêmes, et que vous puissiez toujours vivre commodément; c'est là, encore une fois, votre crime : or, prétendez-vous qu'un désordre soit la justification d'un autre désordre?

Ce serait une erreur, Mesdames, et une erreur d'autant plus pernicieuse, qu'en vous trompant elle ne vous garantirait pas des jugements de Dieu. Mais ce qui vous en préservera, c'est un renouvellement de ferveur, qui vous applique encore avec plus de vigilance et plus de constance à vos charitables exercices. Ainsi, la parole de Dieu que je vous ai annoncée, cette exhortation vous sera également utile, et aux pauvres. Les pauvres en profiteront pour cette vie passagère et mortelle, et vous en profiterez pour une vie durable et immortelle; elle sera salutaire aux pauvres, selon le corps, et elle vous sera salutaire selon l'âme; les pauvres en retireront quelque soutien dans le temps, et elle vous fera acquérir une gloire infinie dans l'éternité, où nous conduisent, etc.

EXHORTATION

Sur la Charité envers les Prisonniers.

ANALYSE.

SUJET.

L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi : c'est pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, consoler ceux qui sont dans l'affliction, et annoncer aux captifs leur délivrance. — Ces pauvres, ces affligés, ces captifs, ce sont les prisonniers, que les prédicateurs sont chargés de recommander à la charité des fidèles.

DIVISION.

Assister les prisonniers, c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela? parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple, 1re *partie;* parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a fait le commandement, 2e *partie;* parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification et de salut, 3e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple : et où? dans tous les mystères de sa vie. Dans son incarnation; il est descendu sur la terre pour sauver des esclaves. Dans sa prédication; il est venu nous annoncer notre liberté. Dans sa passion; il a versé son sang pour nous racheter. Dans sa résurrection; il est allé visiter des captifs qui l'attendaient et qui soupiraient après lui. Dans son ascension; il a enmené avec lui cette troupe d'élus qu'il avait tirés des limbes, et les a mis en possession de sa gloire.

Récapitulation et application de tous ces exemples.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est Jésus-Christ qui nous en a fait le commandement : car c'est lui qui nous a fait le commandement de la charité, et de cette charité particulière. D'où vient que, dans l'arrêt qu'il prononcera un jour contre les réprouvés, il marquera ce point : *J'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité.*

Il est vrai que cette obligation est enfermée dans le précepte général de l'aumône : mais ce précepte de l'aumône est fondé sur les besoins et les misères du prochain. Par conséquent, où les misères sont plus grandes, l'obligation est plus étroite : or y a-t-il une misère pareille à celle des prisonniers?

TROISIÈME PARTIE.

C'est en soi un des moyens les plus efficaces de sanctification et de salut. Outre le mérite de la charité et les bénédictions qu'elle attire de la part du ciel, pour peu qu'on fasse de réflexion aux objets qu'on a devant les yeux en visitant les prisons, on apprend à craindre Dieu, à redouter sa justice et ses jugements, à expier le péché qui en est le sujet, et à s'en préserver.

Spiritus Domini super me : propter quod evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem.

L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi : c'est pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, consoler ceux qui sont dans l'affliction, et annoncer aux captifs leur délivrance. (S. Luc, ch. 4.)

Ce sont, Mesdames, les paroles du prophète Isaïe, et celles de toute l'Ecriture, qui me semblent convenir plus naturellement au sujet que je dois aujourd'hui traiter devant vous. Paroles qui, dans le sens littéral, regardent la sacrée personne de Jésus-Christ, sur qui le Saint-Esprit s'est reposé avec toute la plénitude de ses dons.

Aussi Jésus-Christ lui-même se les est-il appliquées, et nous a-t-il déclaré que c'était en lui qu'elles avaient eu leur accomplissement. Mais paroles qui, par proportion, peuvent s'entendre des prédicateurs de l'Evangile, puisqu'en vertu de la mission qu'ils reçoivent de l'Eglise, l'Esprit de Dieu leur est communiqué; et puisque la foi même nous enseigne que c'est ce divin Esprit qui parle dans eux et par eux : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (Matth. 10). Je puis donc, en cette qualité, vous dire que l'Esprit du Seigneur m'a conduit ici pour prêcher l'Evangile aux riches en faveur des pauvres; que j'y viens pour la consolation de tant d'affligés, qui ont le cœur rempli d'amertume, et qui passent leurs jours dans la douleur; que je suis chargé d'apprendre aux captifs et aux prisonniers l'heureuse nouvelle que leurs peines vont être soulagées, non-seulement par votre charité, et par les secours temporels que vous leur apportez, mais par les grâces abondantes que Dieu leur accordera, si, touchés de l'esprit de pénitence, ils veulent, avant toutes choses, se convertir et rompre les liens qui les attachent au péché : *Spiritus Domini super me; evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem.* Quoi qu'il en soit, Mesdames, de ces prisonniers et de leur conversion à Dieu, votre devoir est de les assister, et c'est à quoi vous engagent trois puissants motifs, l'un tiré de l'exemple de Jésus-Christ; l'autre, du précepte de Jésus-Christ, et le dernier, des avantages qui y sont attachés. Assister les prisonniers, et leur porter dans leur infortune l'aide nécessaire, c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela, parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple, parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a fait le commandement, et parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification et de salut. Voilà en trois points tout le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Ç'a toujours été la maxime de Jésus-Christ, de pratiquer et de faire, avant que d'enseigner et d'instruire : et pour appliquer cette règle générale au point particulier que j'ai présentement à établir, je dis que le soin d'assister les prisonniers, et de contribuer au soulagement de leurs peines, est un des plus sensibles exemples que cet Homme-Dieu nous ait donnés; je dis que, pour nous exciter fortement à cette charité, il a voulu la consacrer dans sa personne; je dis que tous les mystères de sa vie nous prêchent cette charité, et qu'il n'y en a pas un qui n'ait une grâce singulière pour nous l'inspirer.

Oui, Mesdames, tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, non-seulement de sa vie souffrante, mais de sa vie glorieuse, c'est-à-dire, son incarnation, sa prédication, sa passion, sa résurrection, son ascension : tout cela, si nous voulons consulter notre foi, et en tirer les conséquences pratiques qui se présentent d'elles-mêmes, sont autant de raisons fortes et pressantes, pour ne pas délaisser ceux de vos frères que vous savez être détenus, et languir dans une triste captivité. Vous m'en demandez la preuve, et la voici dans une

courte induction de tous les états où l'Evangile vous fait considérer ce Dieu Sauveur. Son incarnation : car, qu'est-ce que cette incarnation divine, sinon le mystère d'un Dieu descendu sur la terre pour sauver des esclaves; d'un Dieu sensible à nos misères, et revêtu de notre chair pour briser nos fers et nous procurer la plus heureuse liberté? Voilà pourquoi il est sorti du sein de son Père. Si nous n'eussions pas été captifs, il n'eût pas été nécessaire qu'il se réduisît lui-même dans la dépendance et dans l'esclavage pour nous délivrer. Sa prédication : qu'est-il venu annoncer au monde? l'Evangile; et qu'est-ce que l'Evangile? cette bonne nouvelle qu'il nous a apportée de notre prochaine délivrance. C'est pour cela qu'il a été envoyé, et tel est le salut où il nous a appelés. Sa passion : n'est-ce pas pour nous racheter qu'il a sacrifié sa vie et qu'il est mort? De là vient que cette douloureuse passion est par excellence le mystère de notre rédemption : car c'est lui, dit saint Paul, c'est par sa croix et par les mérites de son sang qu'il nous a arrachés de la puissance des ténèbres : *Qui nos eripuit de potestate tenebrarum* (Colos. 1). Sa résurrection : une des circonstances les plus remarquables de cette résurrection toute miraculeuse, ce fut sa descente aux enfers, lorsqu'il alla visiter cette multitude innombrable de saintes âmes qui l'attendaient comme leur libérateur. Car, c'est ainsi qu'en parle l'apôtre des Gentils, quand il dit que la première démarche de ce Dieu vainqueur de la mort, fut d'entrer, couvert de gloire, dans cette obscure prison où tant de prédestinés soupiraient après lui, parce que c'était lui qui devait les retirer de ce lieu d'exil, et les mettre en possession de leur éternelle béatitude. Enfin, sa triomphante ascension : je dis triomphante, puisque ce retour au ciel fut un vrai triomphe; mais bien différent de ces vains triomphes dont l'antiquité honorait les conquérants. Ceux-ci traînaient après eux des nations ruinées, désolées, soumises au joug : et dans son triomphe, de qui ce Rédempteur, ce divin Conquérant, était-il suivi? de ces troupes d'élus qu'il avait comblés de joie par sa présence, qu'il avait dégagés et comme élargis par un effort de sa toute-puissance, à qui il avait ouvert les portes de leur céleste patrie, et qu'il conduisait à ce bienheureux terme, pour y jouir d'une pleine félicité. Après avoir sauvé les hommes, il avait droit, ce semble, de ne plus penser qu'à se glorifier lui-même : après être mort pour nous, il avait droit de ne plus vivre que pour lui; mais sa charité ne put consentir à ce partage. Il ne voulut pas que le souverain pouvoir qu'il avait reçu de son Père ne servît désormais qu'à son propre bonheur et à sa propre élévation; mais il l'employa, et le mit tout entier en œuvre pour ces âmes souffrantes : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem* (Ephes. 4).

Or, je le répète, Mesdames, tous ces mystères sont pour vous autant d'exemples, et tous ces exemples autant de leçons. C'est là-dessus, comme sur tout le reste, et même encore plus que sur mille autres choses où souvent vous bornez votre dévotion, que notre adorable Maître vous prescrit la même règle qu'il prescrivait à ses Apôtres. C'est là-dessus qu'il vous dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, et vos faciatis* (Joan. 13); Faites ce que

j'ai fait, et que votre charité, selon qu'il est possible, réponde à ma miséricorde. Voyez donc, Mesdames, quelle application vous en devez faire à votre conduite envers les prisonniers, et reprenons par ordre tout ce que je viens de vous retracer devant les yeux, comme le modèle le plus parfait que je puisse vous proposer. Suivez-moi.

Pour délivrer les captifs, ce Sauveur des hommes s'est fait homme. Il n'a pas attendu qu'ils le prévinssent, ni qu'ils l'appelassent à leur secours : il a connu leur malheur, et il est venu à eux, il a demeuré parmi eux, il a pris sur lui toutes leurs misères, et les a partagées avec eux. Pouvez-vous ignorer combien de malheureux gémissent dans les prisons, et y sont étroitement resserrés? Il ne leur est pas libre d'aller vous représenter leur état; mais vous croyez-vous dispensées d'aller vous-mêmes vous en instruire? Si vous en aviez une fois été témoins, j'ose répondre qu'il n'y a point de cœur si insensible qui n'en fût ému. On vous en parle, il est vrai; on emploie à vous en donner une idée juste et capable de toucher vos âmes, toute la force de la divine parole et tous les traits de l'éloquence chrétienne : mais autre chose est d'entendre : et autre chose de voir. Comme Jésus-Christ est descendu pour nous dans cette vallée de larmes où le péché nous avait réduits sous la plus dure servitude, descendez, Mesdames, descendez dans ces antres profonds où la justice des hommes exerce toute sa rigueur. Tâchez de percer les ombres de ces noires demeures. Ouvrez les yeux, et démêlez, si vous le pouvez, au travers de ces affreuses ténèbres, un misérable accablé sous le poids de ses fers, et vous présentant dans toute sa figure l'image de la mort. Un regard fera plus d'impression que tous les discours; et dès que vous aurez vu, permettez-moi de m'exprimer ainsi, vous serez vaincues.

Pour sauver les captifs, et pour leur faire accepter la grâce qu'il leur annonçait, ce Dieu-Homme, leur législateur et leur réparateur, a parcouru les campagnes, les solitudes, les bourgades, les villes. Tel était le sujet de sa mission, et c'est pour ce glorieux ministère qu'il avait été spécialement consacré par l'onction du Saint-Esprit. Sans autre caractère que celui de chrétiennes, vous avez toutes une mission, non pour enseigner, ni pour prêcher, mais pour assister et pour soulager. Comme chrétiennes, Dieu vous a choisies; et si vous êtes fidèles à votre vocation, vous avez des talents dont les prisonniers peuvent profiter : le talent de les fortifier dans leurs ennuis, dans leurs frayeurs, dans leurs désespoirs; le talent de leur ménager certaines douceurs, et de leur rendre au moins leurs maux plus supportables; le talent même de leur inspirer des sentiments de religion, de soumission, de patience : talents ordinaires et communs, mais talents quelquefois singuliers dans des personnes qui pourraient en faire un meilleur usage, et qui ne les ont pas reçus de l'Auteur de la nature pour les laisser inutiles et sans fruit. C'est sur quoi elles se trouveront peut-être plus criminelles qu'elles ne pensent au jugement de Dieu.

Pour racheter des captifs, un Dieu s'est livré lui-même, il a versé son sang et donné sa vie. De là, que conclut saint Jean? je pourrais le conclure avec lui, Mesdames, et cette conséquence, qui

sans doute vous surprendra, n'a rien néanmoins qui dût vous étonner, si vous étiez bien remplies et bien animées de l'esprit de votre foi. Car, nous avons connu la charité de notre Dieu, dit ce bien-aimé disciple, en ce qu'il s'est immolé jusqu'à perdre la vie pour nous : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit* (Joan. 3). Et que s'ensuit-il de ce principe, ajoute le même apôtre? c'est que nous devons être prêts nous-mêmes à mourir pour nos frères, et à les aider aux dépens de notre vie : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (*Ibid.*). Or, est-ce là ce qu'on vous demande? et si je vous parle d'exercer la miséricorde dans des prisons et dans des cachots, veux-je vous dire d'y porter tous vos biens et de vous en dépouiller? s'agit-il d'y employer tout votre temps et d'y consumer vos jours? Quand je le prétendrais de la sorte, serait-ce plus exiger de vous qu'il n'est marqué dans les paroles du saint disciple? serait-ce plus que n'ont fait tant de saintes dames, qui semblaient n'avoir sur la terre d'autre retraite que ces sombres demeures, ni d'autre occupation que les œuvres de charité qu'elles y pratiquaient? Serait-ce plus que ne font encore de nos jours les hommes de Dieu, des hommes capables, ou par leur naissance, ou par leur mérite personnel; de se distinguer et de paraître ailleurs avec honneur; mais que nous savons, depuis les vingt et les trente années, se rendre en quelque manière, par leur assiduité, plus prisonniers que les prisonniers mêmes; vivant au milieu d'eux, traitant sans cesse avec eux, ne quittant les uns que pour se transporter auprès des autres, leur tenant lieu à tous de pères, de tuteurs, de patrons, d'amis, de confidents, d'agents, surtout d'apôtres et de maîtres en Jésus-Christ. Ah! Mesdames, vous voyez assez qu'il n'est point ici question de tout cela, et que tout cela est bien au-dessus de ce qu'on vous propose. Car, qu'est-ce qu'on attend de vous, et qu'est-ce que je voudrais obtenir en faveur de ces infortunés dont je prends aujourd'hui les intérêts et pour qui je fais auprès de vous la fonction d'avocat et de prédicateur? A quoi viens-je vous exhorter? à ce qui vous est très-facile, à ce qui vous coûtera très-peu, à ce qui ne vous retranchera de votre état que certaines inutilités, que certaines superfluités, que certains excès; à ce qui n'altérera ni vos forces, ni votre santé; à ce qui ne vous sera, dans le système de votre vie, de nulle incommodité, ou que d'une très-légère incommodité; à quelques aumônes, à quelques dépenses, à quelques contributions que vous tirerez, non de votre nécessaire, mais de votre jeu, mais de votre luxe et de vos mondanités? Y a-t-il rien là que vous puissiez refuser à votre Dieu, qui vous le demande pour les pauvres, après qu'il vous a fait le plein sacrifice de lui-même sur une croix?

Pour consoler les captifs, il les est allé trouver dans les abîmes de la terre. Il y a employé les premiers moments de sa vie glorieuse, et vous y devez employer tout le cours de votre vie pénitente. Comprenez ceci. Ou vous êtes déjà ressuscitées par la grâce de la pénitence, ou vous êtes encore dans l'état du péché. Etes-vous encore criminelles et pécheresses? par là vous vous disposerez à cette résurrection spirituelle qui vous réconciliera avec Dieu, et vous fera vivre en Dieu de la vie des justes; par là vous engagerez Dieu à

vous accorder des grâces de conversion, et des grâces fortes et victorieuses; car les œuvres de la miséricorde chrétienne sont la plus sûre et la plus infaillible ressource des pécheurs. Etes-vous heureusement et saintement ressuscitées? vous avez à réparer le passé, et par là vous satisferez à la justice divine; vous avez à vous conserver et à persévérer, et par là vous vous maintiendrez, et vous vous préserverez des rechutes; vous avez des progrès à faire, et par là vous vous enrichirez devant Dieu, vous acquerrez des mérites, vous vous élèverez, vous vous conformerez au sacré modèle de votre perfection, qui est Jésus-Christ dans l'état de sa gloire.

Enfin, pour glorifier des captifs et pour remplir leurs vœux, il les a conduits avec lui dans son royaume. L'éclat de son triomphe ne lui a point fait oublier des âmes qui l'avaient si longtemps désiré. Il a voulu qu'elles fussent placées auprès de lui, et qu'elles y goûtassent dans le séjour de la félicité le même repos, la même joie, le même bonheur : *Intra in gaudium Domini tui* (Matth. 25). On ne vous envie point, Mesdames, votre opulence, vos prospérités, vos grandeurs : jouissez-en, puisqu'il a plu au ciel de vous en gratifier. Il a ses vues dans cette diversité de conditions, et pourvu que vous ne vous écartiez point de ses vues, vous pouvez du reste, avec toute la modération convenable, user de ses faveurs et vous servir de ses dons. Mais au milieu de vos prospérités, serez-vous seules heureuses en ce monde? aurez-vous seules toutes vos commodités et toutes vos aises; et ce que le prophète disait aux riches de Jérusalem, ne puis-je pas vous le dire à vous-mêmes : *Numquid habitabitis vos soli in medio terræ* (Isaï. 5)? N'y aura-t-il sur la terre de maisons habitables que pour vous? Les campagnes ne rapporteront-elles que pour vous? Ne fera-t-on la moisson et ne recueillera-t-on les fruits que pour vous? Contentes d'avoir tout en abondance et d'être à couvert de toutes les calamités temporelles, ne jetterez-vous point un regard de pitié sur ceux que l'indigence réduit aux dernières nécessités? Croyez-vous que Dieu les ait tellement abandonnés au caprice du sort et à leur destinée malheureuse, qu'il n'en ait commis le soin à personne? Mais ne vous y trompez pas : il y a une Providence qui veille sur eux, et en leur manquant dans leurs besoins, c'est à cette Providence que vous manquez. Doublement coupables alors, et de ne pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, et de violer encore le précepte de Jésus-Christ, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a, Mesdames, dans le christianisme, des pratiques, lesquelles, quoique saintes, ne sont néanmoins que de l'institution des hommes. Nous les devons louer, parce qu'elles sont saintes; et bien qu'elles ne soient que de l'institution des hommes, nous devons croire qu'elles leur ont été inspirées de Dieu, puisqu'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse suggérer à l'homme les exercices d'une vraie et solide piété. Il y a des pratiques que l'Eglise approuve, qu'elle autorise, qu'elle établit; et dès qu'elles ont été établies par l'Eglise, nous les devons respecter, puisqu'il n'y a que l'esprit d'er-

reur, de schisme, d'hérésie, qui puisse censurer, mépriser et rejeter ce que l'Eglise permet, beaucoup plus ce qu'elle appuie de son autorité et ce qu'elle observe dans tout le monde chrétien. Mais ces pratiques de l'Eglise nous sont venues, après tout, par le ministère des hommes; nous les avons reçues des hommes, et nous en reconnaissons les hommes pour auteurs. Il n'en est pas de même de la charité à l'égard des prisonniers. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a expressément recommandée; c'est lui qui l'a consacrée dans son Evangile, et qui en a fait un point de sa loi.

Je dis un point de sa loi, un point particulier, un point non-seulement de perfection, mais d'obligation; et c'est à quoi ne pensent guère la plupart des personnes même les plus régulières et les plus vertueuses. Si l'on est négligent sur cet article, on n'en a point le moindre remords de conscience, parce qu'on ne le regarde pas comme un devoir. Si l'on y satisfait, on se flatte que c'est par une surabondance de zèle et de ferveur, parce qu'on ne le considère que comme une œuvre de surérogation. Or, c'est toutefois une obligation que vous ne pouvez, ou du moins que vous ne devez pas ignorer, après que le Fils de Dieu nous l'a marquée en des termes si précis et si formels. Dire donc, ainsi que nous l'entendons dire tous les jours : Chacun a sa dévotion, mais la mienne n'est pas pour les prisonniers; c'est un sentiment peu chrétien, ou plutôt, c'est un sentiment directement opposé à l'esprit du christianisme. Car il ne vous est pas libre d'avoir cette dévotion, ou de ne l'avoir pas. Il faut l'avoir, si vous voulez être chrétiennes. Ce n'est pas une dévotion qui soit à votre choix, ni d'une simple volonté; elle est de nécessité, et elle vous doit être en ce sens d'autant plus vénérable, qu'elle est du choix de Jésus-Christ. En d'autres sujets, vous pouvez suivre l'attrait que vous sentez; mais entre les dévotions qui sont de l'ordre de Dieu, il ne dépend pas de vous de choisir celles qui se trouvent plus conformes à votre inclination, celles qui vous plaisent davantage, celles dont vous êtes plus sensiblement touchées. L'obligation est égale pour toutes : et quand vous y êtes fidèles, vous n'avez pas droit de vous glorifier comme ayant fait quelque chose au delà du précepte; mais vous devez vous traiter de servantes inutiles, comme n'ayant fait que ce que vous avez dû faire.

Devoir, prenez garde, s'il vous plaît, devoir si indispensable, que c'est un des préceptes dont Jésus-Christ a fait dépendre le salut ou la damnation, la prédestination éternelle ou la réprobation des hommes. Leur prédestination; car il dira aux élus : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, parce que j'étais en prison, et que vous m'avez visité. Leur réprobation; car s'élevant contre les impies, il leur dira : Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel, parce que je souffrais dans la captivité, et que vous m'y avez laissé sans secours et sans consolation. Or, comme remarque saint Chrysostome, quand le Fils de Dieu nous a avertis qu'il en userait de la sorte envers les uns et les autres, n'était-ce pas pour nous faire connaître que le soin des prisonniers n'est pas une œuvre de pure piété, mais que c'est un commandement? Quoi donc, demande saint Augustin, est-il vrai que le bonheur éternel d'un chrétien

soit attaché à ce seul devoir? Et ne peut-il pas arriver qu'un chrétien, après avoir accompli ce devoir, vienne encore à être du nombre des réprouvés? C'est une objection que se fait ce docteur, et dont il ne sera pas inutile que je vous donne ici l'éclaircissement, le jugeant même nécessaire pour votre instruction. Je conviens que la prédestination ne dépendra pas uniquement des œuvres de miséricorde à l'égard des prisonniers ; je conviens qu'il y en faut bien ajouter d'autres; je confesse même et je reconnais qu'absolument un chrétien, avec toutes ces œuvres de charité, peut mourir dans la disgrâce de Dieu. D'où vient donc que Dieu, dans l'arrêt favorable qu'il prononcera aux prédestinés et aux élus, se contentera de leur dire : Venez, parce que j'étais pauvre, que j'étais en prison, et que vous m'avez assisté? Ah! mes Frères, répond saint Augustin, c'est que, selon le cours ordinaire de la Providence, les chrétiens charitables ne tombent jamais dans cet affreux malheur d'une mort criminelle et impénitente, c'est que Dieu ne permet pas qu'ils soient surpris dans leur péché, ni enlevés avant que de s'être mis en état d'éprouver ses miséricordes et de recevoir ses récompenses. Il a ses voies pour cela; il a ses ressorts qu'il fait agir. Au lieu qu'il abandonne ces âmes impitoyables, que la misère du prochain n'a pu fléchir, et qui ne se sont jamais attendries que pour elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, l'obligation de secourir les prisonniers est incontestable, puisque c'est un des points essentiels sur quoi nous serons jugés de Dieu. Je sais, Mesdames, que ce précepte est enfermé dans celui de l'aumône; mais je prétends que de tous les préceptes particuliers compris dans le précepte général de l'aumône, celui-ci est d'un devoir plus rigoureux, plus pressant, plus absolu. Concevez-en bien la raison; c'est que le précepte de la charité envers les pauvres est fondé sur leurs besoins et leur misère. Par conséquent, où il y a plus de besoins, et où la misère est plus grande, la charité doit plus s'exercer, et l'obligation en est plus expresse et plus étroite. Or, y a-t-il une misère pareille à celle de ces prisonniers? Ce sont les plus malheureux des hommes, puisqu'ils ont perdu le premier de tous les biens, qui est la liberté. Vous me direz qu'ils ont mérité de la perdre; et moi, je vous dis, avec saint Chrysostome, que cela même supposé, c'est ce qui redoublerait encore le malheur d'avoir perdu le plus précieux de tous les biens, et de l'avoir perdu par leur faute. Mais je dis plus, et j'ajoute qu'il n'est pas vrai qu'ils l'aient tous perdu par leur faute, ce bien dont on est si jaloux dans toutes les conditions, et dont on fait en cette vie le souverain bonheur. Car, combien y en a-t-il parmi eux, qui n'en sont privés que par un pur revers de fortune? combien y en a-t-il dont les dettes et la ruine n'ont été nullement l'effet, ni de leur mauvaise conduite, ni de leur mauvaise foi, mais d'un événement et d'une occasion qu'ils n'ont pu éviter? Sans y avoir en rien contribué, ils en porteront toute la peine. Or, que peut-on imaginer de plus déplorable et de plus digne de compassion? Figurez-vous qu'un accident imprévu vous a réduites dans la même disgrâce : que penseriez-vous de ceux qui, se trouvant en pouvoir de vous relever, ou du moins d'adoucir vos chagrins et de les diminuer, vous en laisseraient porter tout le poids et ressentir

toute l'amertume? Quelles plaintes en feriez-vous? De quelle dureté les accuseriez-vous? quelle justice en demanderiez-vous au ciel? et dans vos transports, de quelles malédictions peut-être les frapperiez-vous? Ce n'est pas assez : combien même parmi ces malheureux sont arrêtés pour des crimes qu'on leur impute, mais qu'ils n'ont pas commis, et attendent que leur innocence soit reconnue? Cependant que ne souffrent-ils point? Ils se voient traités comme des criminels, méprisés, déshonorés, resserrés dans une prison, qui seule leur tient lieu de supplice. Que comprenez-vous de plus désolant? et si vous pouviez les distinguer et les connaître, que leur refuseriez-vous? Or, il vous doit suffire de savoir qu'il y en a de tels, comme en effet il y en a presque toujours. Mais je veux enfin qu'ils soient coupables; et j'en reviens à la pensée de saint Chrysostome, que s'ils sont indignes de la liberté, ils n'en sont, par cette indignité même, que plus misérables. Les innocents ont le témoignage de leur conscience pour les soutenir; mais ceux-ci dans leur propre cœur ont un bourreau domestique qui ne cesse point de les tourmenter. Dans l'attente d'un jugement dont ils ne peuvent se défendre, et dont ils prévoient toute la rigueur; durant ces journées et ces nuits où, séparés de toute société et de tout commerce, ils n'ont, dans l'horreur des ténèbres, qu'eux-mêmes de qui prendre conseil, quelles réflexions les agitent? quelles vues de la mort et d'une mort ignominieuse, d'une mort violente et douloureuse? que d'idées lugubres! que d'images effrayantes et désespérantes! Ajoutez à ces tourments de l'esprit, les souffrances du corps : un cachot infect pour demeure, un pain grossier et mesuré pour nourriture; la paille pour lit. Ah! Mesdames, y a-t-il de l'humanité à ne leur pas donner dans ces extrémités les faibles soulagements dont ils sont encore capables? Pour être criminels, ne sont-ce pas toujours des hommes? Chez les païens mêmes et chez les nations les plus féroces, on ne les abandonnait pas; et n'est-il pas honteux que la charité chrétienne trouve en nous des cœurs moins compatissants et moins tendres, qu'elle n'en a trouvé dans les infidèles.

Outre ces prisonniers, il y a d'autres pauvres, mais ces pauvres, ou retirés dans des maisons publiques et dans des hôpitaux, ont des personnes auprès d'eux, dont toute la profession et tout l'emploi est de les servir; ou maîtres d'eux-mêmes et de leur liberté, peuvent travailler, peuvent mendier, peuvent chercher leur vie, peuvent à vos portes, en vous représentant leurs misères, forcer, pour ainsi dire, malgré vous, votre miséricorde. Il n'y a que les prisonniers qui manquent de toutes ces ressources. Il semble que ce soient comme les morts du siècle : *Inter mortuos sæculi* (Psal. 142); il semble que ce soient des excommuniés, qui ne peuvent paraître en aucun lieu, et dont tout le monde doit s'éloigner : *Posuerunt me abominationem sibi* (Psal. 87). Or, en cet état, Mesdames, je soutiens que vous êtes d'autant plus obligées de les aider, qu'ils sont plus dépourvus des moyens ordinaires pour s'aider eux-mêmes, et je reprends mon raisonnement. Car la loi de Jésus-Christ vous oblige à prendre soin des pauvres, et plus ces affligés sont affligés, plus cette obligation croît, et plus elle devient particulière. Point

de pauvres plus pauvres que ceux dont je vous recommande les intérêts, et point d'affligés plus affligés. Tirez vous-mêmes la conséquence, et instruisez-vous. Je puis dire, Mesdames, que dans la prison vous trouverez toutes les sortes de misères dont le Fils de Dieu fera le dénombrement au jour de ses vengeances éternelles. Venez et voyez : dans ce triste séjour vous trouverez, non-seulement la captivité et l'esclavage, mais la faim, mais la soif, mais la nudité, mais la maladie et l'infirmité, mais toutes les calamités de la vie. Tellement que de négliger ces misérables et de les délaisser, ce serait vous exposer à entendre contre vous, de la bouche de Jésus-Christ, tous les reproches qu'il doit faire aux réprouvés. Il ne vous dirait pas seulement : j'étais prisonnier, et vous ne vous êtes pas mis en peine de me visiter; mais il vous dirait : J'étais dévoré de la faim, et vous ne m'avez pas donné à manger : *Esurivi*, *et non dedistis mihi manducare* (Matth. 25); mais il vous dirait : J'étais pressé de la soif, et vous ne m'avez pas donné à boire : *Sitivi*, *et non dedistis mihi potum* (*Ibid.*); mais il vous dirait : J'étais nu, et vous ne m'avez pas donné de quoi me vêtir : *Nudus*, *et non cooperuistis me* (*Ibid.*); mais il vous dirait : J'étais malade et infirme, et vous ne m'êtes pas venu voir : *Infirmus*, *et non visitastis me* (*Ibid.*). Il vous le dirait, Mesdames, et qu'auriez-vous à répondre? Je conçois que d'autres pourraient s'excuser sur le mauvais ordre de leurs affaires, ayant à peine ce qui leur est nécessaire dans leur condition. Mais en vérité, cette excuse serait-elle recevable de votre part? Jugez-vous de bonne foi vous-mêmes, et sans qu'il soit besoin que j'entre avec vous en des discussions et en des questions où vous aurez toujours des prétextes pour vous justifier devant les hommes, quand vous en voudrez avoir, ne vous flattez point, et faites-vous justice devant Dieu. N'avez-vous pas des biens, n'avez-vous pas du crédit, n'avez-vous pas du loisir plus qu'il ne faut, pour vous employer utilement à cet exercice de charité que je vous propose, et dont vous ne pouvez ignorer l'importance? Il ne sera pas seulement profitable à ceux que vous soulagerez : mais il me reste à vous montrer combien il vous peut être salutaire à vous-mêmes par les avantages qui y sont attachés : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quand je dis, Mesdames, que la miséricorde envers les prisonniers, que le soin de les assister et de les visiter, peut être pour vous une des pratiques les plus salutaires, je ne parle point précisément du mérite que l'aumône renferme, ni des bénédictions que Dieu s'est engagé à répandre sur vous avec plus ou moins d'abondance, selon que vous seriez plus ou moins libérales à répandre vos dons et à faire sentir aux pauvres les effets de votre charité. Ce sont des avantages inestimables, mais si connus, si hautement, si souvent promis dans l'Ecriture, qu'il n'y a personne qui n'en soit instruit, et qu'il serait assez inutile de vous redire là-dessus ce que les prédicateurs vous ont déjà fait tant de fois entendre. Sans donc m'arrêter à une instruction si vague et si générale, voici quelque chose de plus particulier, et qui peut infiniment contribuer à l'édi-

fication de vos mœurs; car pour peu que vous fassiez de réflexions en visitant les prisons, c'est là que vous apprendrez à craindre Dieu, à redouter sa justice et ses jugements, à expier le péché qui en est le sujet, et à vous en préserver. Entrez, s'il vous plaît, dans ma pensée, qui vous paraîtra également solide et sensible.

David souhaitait que les hommes, dès cette vie, pussent descendre dans les enfers, pour y être eux-mêmes témoins des affreux jugements que Dieu y exerce : *Descendunt in infernum viventes* (Psal. 54). C'était le souhait du prophète; mais du reste un souhait impossible dans l'exécution, et selon les voies communes de la Providence. Car comment l'homme, sans un miracle, pourrait-il pénétrer dans ces abîmes de feu, et comment y subsisterait-il assez de temps pour examiner ce qui s'y passe, et pour en revenir touché de tout ce qui lui aurait frappé la vue? Mais voulez-vous savoir, Mesdames, ce qui peut être en quelque manière pour vous le supplément de ce spectacle d'horreur, et vous en tracer une idée capable de faire sur vos cœurs les plus fortes impressions pour vous ramener à Dieu, pour vous tenir toujours soumises à la loi de Dieu? ce sont ces prisons où la justice humaine rassemble tout ce qu'elle découvre de criminels, pour lancer sur eux ses arrêts, et pour les livrer à toute la sévérité de ses châtiments. Et qu'est-ce en effet qu'une prison? me sera-t-il permis de parler de la sorte? Mais il me semble que je n'exagérerai point si je dis que c'est la plus vive image de l'enfer. Dans l'enfer, c'est la justice de Dieu qui se satisfait et dans la prison c'est la justice des hommes. Je sais combien d'une part il y a peu de proportion entre l'une et l'autre, je sais que Dieu punit en Dieu, et que les hommes ne punissent qu'en hommes; mais c'est de là même que vous pouvez d'ailleurs tirer le fond d'une méditation, la plus touchante et la plus propre à vous imprimer dans l'âme une sainte et utile frayeur de ces jugements formidables que Dieu réserve aux pécheurs, et qui feront leur réprobation éternelle.

Car, à la vue de ces criminels que vous visiterez dans les prisons; au milieu de tant d'objets dont vos cœurs seront émus, et qui vous rempliront d'une terreur secrète ; à l'entrée de ces cachots où se présenteront à vous des malheureux enchaînés, défigurés, interdits et désespérés, si vous voulez vous recueillir en vous-mêmes, et vous rendre dociles aux mouvements de la grâce, il est difficile que vous ne soyez pas frappées des considérations suivantes; ne les perdez pas. Qu'il est bien terrible de tomber dans les mains de Dieu, puisqu'il est si terrible de tomber dans les mains des hommes; que si les hommes ne croient pas excéder en condamnant à la mort, et aux derniers supplices, les transgresseurs des lois qu'ils ont imposées, Dieu, à plus forte raison, ne peut porter trop loin ses vengeances contre les transgresseurs de ses commandements; que nous sommes plus coupables devant Dieu que ces prisonniers ne le sont devant les hommes, parce qu'ils n'ont commis la plupart qu'un seul crime devant les hommes, au lieu que nous sommes responsables à la justice divine de mille désordres; que si maintenant cette divine et redoutable justice suspend ses coups, et paraît même comme endormie , elle aura son temps où elle s'éveillera,

où elle éclatera, où elle nous appellera à son tribunal, où elle prononcera contre nous ses anathèmes; que la justice des hommes quelque éclairée qu'elle soit, a besoin de longues procédures pour parvenir à la connaissance des crimes, et pour convaincre les criminels, mais que tous nos péchés, que tous nos crimes sont connus de Dieu dans le moment même que nous les commettons, parce qu'il en est témoin; qu'on peut fléchir la justice des hommes, mais que durant l'éternité tout entière la justice de Dieu sera toujours également inexorable; que dans ces prisons bâties par les mains des hommes, et par les ordres de la justice des hommes, cette justice humaine n'empêche pas qu'on ne procure aux criminels qu'elle poursuit quelque adoucissement : mais que dans cette prison éternelle, bâtie de la main de Dieu, que dans ce feu allumé du souffle de Dieu, il n'y aura jamais ni consolation, ni soulagement à espérer; que ce feu dévorant ne s'éteindra jamais, et que le ver rongeur qu'on y ressent ne mourra jamais : *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur* (Marc. 9). De tout cela, Mesdames, et de tant d'autres réflexions que je retranche, mais qui ne manqueront pas de naître, que conclurez-vous? Saisies d'une crainte toute chrétienne, vous vous humilierez en la présence de Dieu, vous aurez recours à sa miséricorde, vous prendrez des mesures pour prévenir sa justice et pour vous en garantir; vous concevrez une sainte haine du péché, vous le détruirez dans vous, autant qu'il vous sera possible, et par tous les moyens que la religion vous fournit, vous vous mettrez en garde contre ses atteintes les plus légères, et vous le fuirez comme votre plus mortel ennemi : car voilà les fruits que peuvent produire les visites des prisons, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'en retirer. Hé! Mesdames, vous faites tant d'autres visites dans le monde, et c'est la plus commune occupation de votre vie. Qu'y apprenez-vous, et qu'en rapportez-vous? Vous y perdez le temps, vous y offensez le prochain, vous y oubliez Dieu, vous vous y dissipez; vous y prenez tout l'esprit du siècle, tous les sentiments et toutes les manières du siècle; vous y entretenez votre vanité, votre oisiveté, et plaise au ciel que vous ne cherchiez pas quelquefois à y entretenir de plus funestes passions! Plaise au ciel que ces visites si assidues et si fréquentes; que ces visites si souvent rendues et reçues sous le spécieux prétexte de bienséance, d'honnêteté, de civilité de société, ne dégénèrent pas en des visites d'inclination et de sensualité! Mais les visites que je vous demande, ou plutôt que Dieu vous demande vous édifieront et vous sanctifieront.

Cependant nous avons la douleur de voir cette œuvre de charité tomber peu à peu; et si votre zèle ne se renouvelle, nous la verrons tomber tout à fait. Dans les commencements elle s'est soutenue, parce que la ferveur y était; et d'où venait cette ferveur? de la nouveauté. L'entreprise paraissait la mieux conçue et la plus louable : chacun y donnait; mais qu'est-il arrivé? par un effet de l'iniquité du siècle qui croît tous les jours, la charité s'est refroidie, et chacun s'est relâché : *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum* (Matth. 24). L'inconstance qui nous est si naturelle, et qui ne devrait jamais avoir de part dans les œuvres

de Dieu, se mêle en celle-ci. On se lasse, on se dégoûte, on se persuade qu'il y a des charités plus nécessaires. Sur cela, Mesdames, écoutez saint Augustin : c'est par où je finis. Ce Père parle de saint Laurent, et relève l'usage qu'avait fait ce charitable lévite des trésors de l'Eglise, en les distribuant aux pauvres. De les approprier, poursuit le saint docteur et d'en user pour soi-même, ce serait un crime; mais de s'en servir pour les pauvres, mais surtout de s'en servir en faveur des captifs et des prisonniers, c'est une miséricorde : *Sin vero pauperibus erogat, captivum redimit, misericordia est.* Et en effet, qui peut trouver étrange que les pauvres vivent? et qui peut se plaindre que des prisonniers, que des captifs soient rachetés ou du moins soulagés? *Nemo potest dicere, cur pauper vivit? nemo potest queri, quia captivi redempti sunt.* Enfin, reprend saint Augustin, c'est une œuvre si agréable à Dieu, et si importante, que pour s'acquitter de ce devoir il ne faut point craindre de rompre même les vases sacrés, et de les vendre : *In his vasa Ecclesiæ confringere, vendere licet.* Dites après cela, Mesdames, que vous avez à faire un meilleur emploi de vos aumônes. Je ne prétends pas que les autres exercices de la charité chrétienne soient abandonnés : tous sont bons, tous sont méritoires devant Dieu; mais entre tous, je le répète, et j'ai tâché de vous en convaincre dans ce discours, il n'en est point de plus conforme à l'esprit et aux exemples de Jésus-Christ, que la charité envers les prisonniers; il n'en est point de plus marqué, ni de plus formellement ordonné dans la loi de Jésus-Christ, et il n'en est point de plus efficace pour vous conduire au terme du salut où nous appelle Jésus-Christ, et qui est l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur la Charité envers les Orphelins.

ANALYSE.

SUJET.

La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père, est de visiter les orphelins dans leur affliction. — Point de paroles plus propres à exciter tout notre zèle en faveur des pauvres orphelins.

DIVISION.

Toute cette exhortation ne doit être, sans autre partage, qu'une exposition suivie de ces paroles de saint Jacques.

I. *La religion.* La charité commune envers les pauvres est sans contredit une partie essentielle de la religion, puisque c'est un devoir que la religion nous recommande, et sur lequel nous serons jugés de Dieu : mais cela est surtout vrai de la charité particulière envers les pauvres orphelins, puisqu'il n'y a qu'un esprit de religion qui nous porte à en prendre soin.

II. *La religion pure et sans tache.* Car la vraie religion doit glorifier Dieu et édifier le prochain. Or, est-ce glorifier Dieu que d'abandonner ces pauvres enfants? n'est-ce pas renverser l'ordre de sa providence? et de quelle édification peuvent être pour le prochain toutes les œuvres de piété que nous pratiquons d'ail-

leurs, si nous manquons à ce devoir important.

III. *La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père.* Dieu est le père des pauvres, et spécialement des orphelins. Donc la vraie religion doit engager toute âme chrétienne à aimer singulièrement les orphelins et à les secourir.

IV. *La religion pure et sans tache est de visiter les orphelins.* Pourquoi les orphelins? parce que l'orphelin est, de tous les pauvres, le plus destitué de secours et de moyens. Aussi Dieu avait-il ordonné dans l'ancienne loi, que chaque famille adoptât un orphelin, et qu'il fut traité comme les autres enfants. Il voulait de plus, qu'une partie des dîmes fût affectée aux orphelins, et que les juges leur rendissent la justice préférablement à tous les autres.

V. *La religion est de visiter les orphelins dans leur affliction.* En quel état se trouve cette maison destinée à les recueillir, et que n'y souffrent-ils point? leur sang demandera justice à Dieu contre ceux qui les auront délaissés.

Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est : visitare pupillos in tribulatione eorum.

La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu, notre Père, est de visiter les orphelins dans leur affliction. (S. Jacques, ch. 1.)

VOILA, Mesdames, la plus haute idée que vous puissiez concevoir et que je puisse vous donner du devoir de charité pour lequel vous êtes assemblées. Ce n'est pas moi qui vous la propose, c'est le Saint-Esprit, et jamais l'Ecriture n'a rien décidé en des termes plus exprès, que ce que vous venez d'entendre. Aussi dans toute l'Ecriture ne pouvais-je choisir un texte plus propre que celui-ci pour satisfaire à ce que vous attendez de moi, et à l'engagement où je suis d'exciter votre compassion envers les orphelins. L'Ecriture ne dit pas qu'une partie de la religion consiste à les visiter et à les secourir; elle dit absolument qu'en cela consiste la religion, et la religion pure et sans tache, la religion parfaite : *Religio munda et immaculata.* Or, on ne peut douter que ce passage ne convienne particulièrement à ceux dont je dois vous entreteuir, puisqu'il est évident que dans le monde chrétien il n'y a point d'orphelins, si j'ose ainsi dire, plus orphelins, ni par conséquent plus dignes de votre zèle. Il fallait toute l'autorité de la parole de Dieu pour vous persuader de cette importante vérité, que la religion est particulièrement attachée au soin de ces enfants qui réclament votre assistance : mais je puis vous assurer, Mesdames, que si vous comprenez bien le sens de l'Apôtre, cette vérité vous paraîtra non-seulement très-raisonnable, mais très-naturelle, très-conforme à tous les principes du christianisme : et c'est de quoi j'entreprends ici de vous convaincre. Le lieu où je parle est spécialement destiné, disons mieux, spécialement consacré à la subsistance et à l'éducation de ces orphelins, qui, par l'iniquité des hommes, se trouvent tous les jours exposés au danger de périr et de se perdre, si la Providence et la charité publique ne venaient à leur secours. Œuvre de Dieu dont vous ne pouvez ignorer l'utilité et la nécessité; œuvre de Dieu dont on me charge de vous représenter l'état, en vous faisant en même temps connaître l'obligation que vous avez d'y contribuer et le mérite que vous aurez d'y participer. Pour cela, Mesdames, tout mon dessein est de vous dé-

velopper, dans une exposition simple et suivie, les paroles de mon texte. Il ne m'en échappera pas une, parce qu'il n'y en a pas une qui ne demande une réflexion particulière. Appliquez-vous, s'il vous plaît, et commençons.

I. On conçoit assez que le zèle d'assister les pauvres, surtout les orphelins, qui de tous les pauvres sont les plus abandonnés, est une partie essentielle de la religion, puisque c'est un des devoirs que la religion nous recommande plus expressément, et qu'elle nous en fait un point capital : *Religio;* car il semble que de là dépende toute la prédestination des hommes, et que le jugement de Dieu doive uniquement rouler sur ce précepte. Venez, dira le Sauveur du monde à ses élus, venez, vous qui êtes bénis de mon Père, parce que j'ai eu faim, et que vous m'avez donné à manger; parce que j'étais nu, et que vous avez pris soin de me vêtir; parce que je manquais de tout, et que vous avez pourvu à mes besoins. On conçoit encore que l'aumône faite au pauvre et à l'orphelin, est non-seulement une dépendance et une suite du culte de Dieu, mais un exercice actuel du culte de Dieu, puisque dans la personne de l'orphelin et du pauvre on rend hommage à Dieu même. *Honorez,* dit le Sage, au livre des Proverbes (Prov. 3), *honorez le Seigneur de vos biens.* On convient même, pour la consolation de ceux qui contribuent à cette sainte œuvre dont il s'agit ici, et à laquelle je vous exhorte, on convient que la charité qui se pratique envers les orphelins, est une espèce de sacrifice, ou un vrai sacrifice que l'on offre à Dieu; d'où il s'ensuit que c'est donc un des premiers et des plus excellents actes de la religion. N'oubliez pas la charité, disait saint Paul aux Hébreux (Hebr. 13), et faites part de ce que vous avez, parce que c'est par de telles hosties qu'on se rend Dieu favorable.

Tout cela est certain; mais pourquoi saint Jacques nous marque-t-il si absolument que la religion est d'assister les orphelins, et de les visiter; et pourquoi paraît-il la réduire à ce seul point? voici, selon saint Augustin, sur quoi est fondée sa proposition. C'est qu'en effet toute la religion se réduit à la charité, se rapporte à la charité; qu'elle a la charité pour principe, la charité pour fin, la charité pour objet. Ce qui faisait conclure au maître des Gentils, que la charité est la plénitude de la loi : *Plenitudo ergo legis est dilectio* (Rom. 13), entendant par ce terme *dilectio*, l'amour du prochain. Car, voilà pourquoi il ajoutait : *Qui diligit proximum, legem implevit* (*Ibid.*); Celui qui aime son prochain, accomplit toute la loi. Or, quiconque a le zèle d'assister les orphelins, et de les visiter, doit conséquemment avoir dans le cœur cet amour du prochain : je dis cet amour surnaturel, cet amour chrétien, amour pur, qui, dégagé de tous les intérêts du monde, regarde le prochain dans Dieu, et le soulage pour Dieu. Quel autre motif nous y porterait, et qui pourrait sans cela nous faire penser à des misérables dont l'unique titre, pour s'attirer cet amour, est d'être les créatures de Dieu? Je puis donc dire, et il est vrai, que celui qui s'affectionne à ces malheureux, et qui, connaissant leurs nécessités, s'empresse de leur procurer tous les soulagements qu'il est en état de leur fournir, a dans

l'âme, non-seulement de la religion, mais le fond de la religion, mais l'abrégé de toute la religion : c'est-à-dire, qu'il est dès-là préparé et déterminé à remplir sans réserve tous les autres devoirs de religion; et comme devant Dieu la préparation du cœur, quand elle est sincère, est réputée pour l'effet même, par ce seul acte de religion il a déjà en quelque manière tout le mérite de la religion ; il en a déjà tout l'esprit : *Religio, hæc est.* Quel avantage, Mesdames, et quel bonheur pour une âme chrétienne, de pouvoir avec vérité et toujours avec humilité, se rendre à soi-même ce témoignage de sa religion? On dit tous les jours qu'il n'y a plus de foi dans le monde; c'est une plainte ordinaire, et une plainte qui, dans un sens, ne se vérifie que trop : mais en quelque sens qu'on puisse l'entendre, il y aura de la foi parmi nous, tant qu'il y aura des âmes charitables, puisqu'elles ne peuvent être vraiment et solidement charitables que par la foi, et que le degré de leur foi répond à l'abondance et à la mesure de leur charité : *Religio, hæc est.*

II. De là, Mesdames, par une règle toute contraire, se flatter d'avoir de la religion, et n'avoir pas ce zèle de compassion, de tendresse, de miséricorde, pour des sujets aussi délaissés que le sont ceux en faveur de qui je vous sollicite, c'est une religion chimérique et imaginaire, une religion vaine et apparente, une religion dont Dieu n'est point honoré, et dont les hommes ne sont nullement édifiés. Voilà néanmoins la religion de notre siècle, et Dieu veuille que ce ne soit pas la vôtre. On voit des femmes qui se piquent d'être chrétiennes et de pratiquer la dévotion, mais qui, toutes pieuses et toutes dévotes qu'elles paraissent, n'ont que de l'indifférence pour les pauvres, sont insensibles à leurs misères, les laissent souffrir, sans être touchées de leurs maux ni se mettre en peine de les adoucir. Elle ont, si vous voulez, de la piété, mais une piété stérile, une piété dont les pauvres ne profitent point, une piété qui dès lors ne peut être cette piété pure et sans tache que l'Apôtre nous recommande : *Religio munda et immaculata.*

Il faut que la piété, pour être pure et sans tache, glorifie Dieu. Or est-ce le glorifier que de violer un de ses préceptes les plus étroits, qui est celui de la charité? Est-ce le glorifier que de renverser l'ordre de sa providence, qui n'a point donné d'autres fonds aux pauvres que ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent recevoir de la charité? Est-ce le glorifier, que d'oublier ses images vivantes, ses substituts, ses enfants qu'il a commis aux soins des fidèles et à leur charité? Il faut que la piété, pour être pure et sans tache, soit édifiante, soit exemplaire, soit exempte devant les hommes de tout reproche, et à l'épreuve de toute censure; et le reproche le plus honteux qu'on puisse faire à une chrétienne qui fait profession de vertu, n'est-ce pas de ne s'occuper que d'elle-même, et de n'avoir nulle pitié des pauvres? Moins de prières pourrait-on lui dire, moins de pratiques et d'exercices d'oraison, et un peu plus de bonnes œuvres; moins de confessions et de communions, et un peu plus d'attention et de vigilance pour vos frères et les membres de Jésus-Christ; ou plutôt, sans rien retrancher de vos prières, ni diminuer le nombre de vos communions, montrez-en l'utilité et le

fruit, par le zèle qu'elles vous inspireront pour des chrétiens comme vous, et pour subvenir à leur indigence. Autrement, ou vous n'avez que les dehors de la religion, ou la religion que vous professez, et dont vous prétendez vous prévaloir, n'est pas la religion sans tache que je vous prêche : *Religio munda et immaculata.*

III. Religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père : *Apud Deum et Patrem.* Car Dieu est le père des pauvres, et en particulier le père des orphelins; par conséquent la vraie religion doit porter toute âme chrétienne à aimer singulièrement les orphelins, et à leur en donner des marques solides : pourquoi? parce que la vraie religion, répond saint Augustin, est d'entrer dans les vues de Dieu, et dans les inclinations de Dieu : or, Dieu se plaît à être le père des orphelins, il s'en fait honneur; et quand il se glorifie de cette qualité, il veut être en cela notre modèle : *Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor* (Psal. 9); Oui, Seigneur, c'est à vos soins paternels que le pauvre est confié, et c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin. Que faites-vous donc, Mesdames, quand vous vous appliquez à faire subsister ces pauvres enfants qui sont aujourd'hui l'objet de votre charité? je ne vous dis pas que vous déchargez Dieu du soin de pourvoir à leur subsistance : il est trop bon pour cesser jamais de penser à eux; mais je dis que vous êtes par là les ministres de sa miséricorde, que vous en êtes les coopératrices et les coadjutrices; je dis que vous acquittez en quelque sorte sa providence à l'égard de ses enfants, afin qu'ils n'aient jamais lieu de se plaindre qu'il leur ait manqué. Il est leur père, et quand vous entrez dans leurs besoins par une charité bienfaisante, vous leur tenez lieu de mères en Jésus-Christ. Je dis plus encore : c'est ainsi que vous devenez, dans un sens aussi véritable qu'il est honorable, comme les mères de Jésus même. Ne croyez pas qu'il y ait là de l'exagération, puisque c'est le Sauveur lui-même, ce divin Sauveur, qui vous le témoigne : car, dans son Evangile, il a déclaré que sa vraie mère selon l'esprit, c'était quiconque fait la volonté de son Père céleste : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater et mater est* (Matth. 12). Or, pouvez-vous mieux accomplir la volonté du Père céleste, qu'en vous employant auprès de ceux dont il vous a particulièrement chargées, qui sont les orphelins? *Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est.*

IV. Mais pourquoi les orphelins? *Visitare pupillos.* Ne le voyez-vous pas, Mesdames? parce que l'orphelin est, de tous les pauvres, le plus destitué de secours et de moyens; parce que c'est à l'orphelin que la protection de Dieu est plus nécessaire; parce que c'est l'orphelin qui a plus droit de recourir à Dieu comme à son unique refuge, et de dire, comme David : Mon père et ma mère m'ont quitté; ils sont perdus pour moi; mais le Seigneur m'a pris en sa garde : *Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me : Dominus autem assumpsit me* (Ps. 26). Ce n'est pas assez : mais j'ajoute qu'entre les orphelins il n'y en a point à qui ces paroles conviennent si naturellement qu'à ceux que la charité a retirés dans cette mai-

son où vous venez les visiter; les autres, quoique orphelins, au défaut de leurs pères et de leurs mères, peuvent encore avoir des appuis; ils trouvent dans leurs familles des parents, des proches, qui les reconnaissent et les élèvent; ils ont des tuteurs qui ménagent leur bien et qui font valoir leurs deniers. Ceux-ci n'ont ni tuteurs, ni parents, dont ils puissent implorer l'assistance; désavoués de tout le monde, ils n'ont personne dans tout le monde à qui s'adresser. Les autres, quoique sans père et sans mère, sont souvent dans un âge où ils peuvent s'aider eux-mêmes : ceux-ci, dès le moment de leur naissance, sont exposés au danger prochain de périr, et périraient en effet, si le Créateur qui les a formés ne leur avait ménagé une ressource dans la Providence des hommes. Il est donc incontestable que ce sont là les orphelins les plus abandonnés de leurs pères et de leurs mères; que ce sont ceux sur qui Dieu est engagé à veiller, ceux dans qui la religion pure et sans tache se pratique plus à la lettre : *Visitare pupillos*. C'est entre les bras de Dieu seul que ces pauvres enfants sont déposés; et c'est dans vos mains, Mesdames, qu'il les remet, pour les retirer de la mort, et leur conserver une vie dont vous aurez à lui répondre.

Quel soin, dans l'ancienne loi, quel zèle Dieu n'a-t-il pas fait paraître pour les orphelins? ceci mérite votre attention, et vous apprendra votre religion. Qu'était-ce, dans l'ancienne loi, que les orphelins? des personnes privilégiées, des personnes spécialement protégées de Dieu, et comme telles respectées. Rien de plus authentique ni de plus formel que ce que nous lisons sur cela dans le Deutéronome. Dieu voulait que les orphelins fussent considérés des Israélites comme leurs frères; que chaque famille en adoptât un, et que cet orphelin ainsi adopté mangeât à la table, eût part à tous les biens, fût traité comme les autres enfants de la maison; il voulait que dans chaque famille il y eût une partie des dîmes affectée aux orphelins, et que lorsqu'on faisait la récolte des fruits de la terre, on en réservât une portion pour l'orphelin, afin qu'il eût de quoi vivre; il voulait que les juges établis pour administrer la justice, la rendissent à l'orphelin, préférablement à tout autre : voilà ce que Dieu avait ordonné dès la loi de Moïse. Dans la loi nouvelle, qui est une loi d'amour et de miséricorde, au lieu de tout cela, Dieu s'en repose sur votre charité; il ne vous oblige, ni à recueillir ces orphelins dans vos maisons, ni à les faire manger à vos tables; mais il se contente que votre charité pourvoie d'une manière efficace à leur établissement. Sans exiger de vous d'autres dîmes, il veut que votre charité soit pour eux la dîme assurée de vos biens, et qu'ainsi vous soyez à leur égard, encore plus secourables par le principe de la charité, que ne l'étaient les Israélites par l'obligation de la loi.

Vous y êtes d'autant plus indispensablement engagées, Mesdames, que ces orphelins se trouvent ici dans un état plus déplorable : *In tribulationem eorum*. Leur affliction est extrême : je veux dire que leur indigence est aussi grande que vous pouvez l'imaginer, et j'ai bien sujet de m'écrier avec saint Paul : *Os nostrum patet ad vos* (II. Cor. 6); je suis député pour vous parler et pour vous parler fortement : *Cor nostrum dilatatum est* (*Ibid.*);

je sens mon cœur qui se dilate, qui s'étend par le zèle de la charité, et même de la religion, qui est là-dessus inséparable de la charité : *Non angustiamini in nobis* (II. Cor. 6); mes entrailles ne sont point resserrées pour vous et pour votre sanctification : *Angustiamini autem in visceribusv estris* (*Ibid.*); mais que je crains que vos âmes ne se tiennent fermées, ou qu'elles ne s'ouvrent pas autant qu'elles devraient et qu'il est à souhaiter! Voilà des enfants dont Dieu nous charge aujourd'hui, vous et moi; il m'ordonne de vous représenter leurs besoins, de plaider aujourd'hui leur cause; et d'y faire servir tout ce qu'il m'a donné de connaissance et de force : c'est là mon ministère, et je tâche à m'en acquitter; mais, quel est le vôtre? de contribuer à l'éducation de ces enfants et à leur salut, de répandre sur eux libéralement et saintement vos dons : libéralement, afin qu'ils en reçoivent une solide assistance; saintement, afin que vous en ayez devant Dieu le mérite, et que vous en obteniez la récompense : ce sera la même pour nous. Or, puisque vous aspirez à la même gloire que moi, que vos cœurs s'élargissent comme le mien : *Eamdem autem habentes remunerationem, dilatamini et vos* (*Ibid.*).

A Dieu ne plaise que je veuille exagérer les misères de cette maison! Je suis le prédicateur de la vérité, et je ne voudrais pas m'en départir une fois, ni d'un seul point, pour exciter votre charité. On vous a dit qu'un grand nombre de ces enfants sont morts, faute de nourriture et des choses les plus nécessaires: je n'examine point si peut-être on vous en a trop dit, vous avez pu vous en instruire, et même vous l'avez dû : car votre ignorance en cela ne serait pas une légitime excuse. On vous à dit que la multitude de ces enfants croît tous les jours, et que vos charités devraient croître à proportion. Quoi qu'il en soit, Mesdames, je sais que ces enfants sont dans la souffrance, qu'ils sont dans l'extrémité de l'indigence, et ce ne sera point amplifier si je conclus, qu'ils sont donc dans l'état où la religion vous oblige à faire des efforts extraordinaires pour les soutenir : *Visitare pupillos in tribulatione eorum.*

Si vous y manquiez, le sang de ces innocents demanderait à Dieu justice. Car leur sang, aussi bien que celui d'Abel, a une voix qui se fait entendre de Dieu, et qui crie de la terre jusqu'au ciel. Il est pour vous, Mesdames, du dernier intérêt que la voix de ce sang ne crie jamais contre vous. Il est pour vous d'une conséquence infinie que vous écoutiez cette voix, et que sur le témoignage que je vous rends, vous preniez de justes mesures, et vous régliez vos aumônes. Sans cela, qui pourrait vous préserver de la malédiction dont Dieu menaçait les Israélites par ces paroles du psaume : *Turbabuntur à facie ejus, Patris orphanorum, et judicis viduarum* (Psal. 67); Ils seront troublés et saisis de frayeur à son aspect, parce qu'il est le père des orphelins, et qu'il sera un jour leur juge; c'est-à-dire, qu'il leur rendra justice aux dépens de ceux et de celles qui les auront négligés, et qui, témoins de leur extrême disette, ne se seront pas mis en devoir de les soulager.

Mais que dis-je, Mesdames, j'aime mieux vous exhorter à ce saint exercice par l'espérance des bénédictions éternelles que Dieu

vous promet. C'est l'amour, je dis l'amour de votre Dieu, qui vous doit animer, plutôt que la crainte de ses châtiments. Il s'agit de seconder une entreprise des plus importantes à sa gloire. Il s'agit de sauver des âmes que Jésus-Christ a rachetées, et qui n'ayant dans le monde nul asile, s'y perdraient immanquablement, si votre zèle n'y remédiait. Il s'agit de dresser des enfants, qui, sans vous, n'ayant nulle instruction, par une conséquence inévitable, n'auraient nulle religion. Il s'agit de les retirer, non-seulement de la pauvreté, mais du vice, mais du libertinage, où la fainéantise, par une triste fatalité, les entraînerait avec tant d'autres. Il s'agit de former dans leurs personnes de bons sujets pour être employés partout où la Providence les destinera.

C'est votre ouvrage, Mesdames, et vous y êtes intéressées : car vous êtes comme les fondatrices de cet hôpital. C'est à vous que Dieu en a premièrement inspiré le dessein, et c'est vous qui avez eu le courage de l'entreprendre. Quand je dis vous, j'entends ces illustres dames dont toutes les assemblées des saints publient et publieront sans cesse les charités. Vous les avez connues, et je ne vous en rappelle le souvenir que pour vous porter à les imiter. Vous leur avez succédé, et cet établissement qu'elles ont commencé ne peut être ni maintenu, ni conduit à sa perfection que par vous. Une grande princesse dont je respecte la présence, et dont l'humble modestie m'oblige à me taire sur ses éminentes qualités, n'a pas cru pouvoir mieux honorer Dieu, ni mieux reconnaître tout ce qu'elle en a reçu, qu'en se mettant à la tête de cette œuvre de piété. Sa foi l'y a engagée, et son exemple doit vous y attirer. Faites-vous un devoir et un mérite de vous conformer à ses pieuses intentions. Et vous, troupe infortunée, enfants que le crime a fait naître, sans vous rendre criminels, bénissez dans votre malheur même le Dieu souverain, le Père des miséricordes : *Laudate, pueri, Dominum* (Ps. 112). Si vous êtes le rebut du monde, il y a dans le ciel un Créateur qui s'intéresse à votre conservation, et à qui vous êtes aussi chers que le reste des hommes. Il est au plus haut point de la gloire; mais de ce haut point de gloire, il ne dédaigne pas d'abaisser ses regards sur votre misère : *Qui in altis habitat, et humilia respicit* (Ps. 112). C'est lui qui apprend aux grands du siècle et aux plus grands à descendre eux-mêmes jusqu'à vous; lui qui les fait sortir de leurs palais, de leurs riches et magnifiques appartements pour se ranger auprès de vous : *Suscitans de terrâ inopem, ut sedeat cum principibus, cum principibus populi sui* (*Ibid.*). Levez vers lui vos voix pour lui payer le juste tribut de vos louanges. C'est la louange des enfants, et des enfants à la mamelle, qui lui plaît par-dessus toutes les autres : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* (Ps. 8). Levez avec vos voix vos mains encore pures, et servez à toute cette assemblée d'intercesseurs. Vous n'en pouvez avoir de plus puissants, Mesdames, pour vous ouvrir le trésor des grâces divines, et pour vous obtenir l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur la Charité envers les nouveaux Catholiques.

ANALYSE.

SUJET.

Que la paix soit sur nos frères avec la charité et la foi. — Tant de nouveaux catholiques et tant d'autres disposés à le devenir, ce sont nos frères, dont la Providence nous a chargés, et que nous devons assister.

DIVISION.

Il faut pourvoir à leurs besoins temporels, 1re *partie;* et il faut encore plus pourvoir à leur salut éternel, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut pourvoir à leurs besoins temporels, en les assistant dans leur pressante nécessité. Sans cela ils doivent tomber dans une extrême misère. Car ils n'ont plus les secours qu'ils avaient dans l'Eglise protestante, et qui les faisaient subsister. Si donc ils ne reçoivent encore de nous aucune assistance, où en seront-ils? quelle honte sera-ce pour le service de Dieu et pour son Eglise?

Leur nombre est trop grand, dit-on : mais le peut-il être trop? Il n'est trop grand que parce que plusieurs ne veulent en rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer. On ne peut non plus s'excuser sur le malheur des temps, et il n'y a qu'à se consulter soi-même de bonne foi, pour découvrir l'illusion de ce prétexte.

SECONDE PARTIE.

Il faut pourvoir à leur salut éternel, en les confirmant dans la foi et en achevant leur conversion, qui n'est encore qu'imparfaite et qu'ébauchée. Il s'agit pour cela de gagner leur esprit et leur cœur : leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les y affectionnant et la leur faisant aimer. Or, jamais nous ne leur ferons mieux connaître la vérité de notre religion, que par la charité qui s'y pratique et dont ils ressentiront les effets; ni jamais nous ne les affectionnerons plus à cette même religion que par le zèle que nous témoignerons pour leur soulagement.

De là concluons que nous y sommes très-étroitement obligés : car si nous devons assister nos frères dans les besoins du corps, à plus forte raison le devons-nous dans les besoins de l'âme.

Pax fratribus, et charitas cum fide.

Que la paix soit sur nos frères, avec la charité et la foi. (Ephes., ch. 6.)

Voici, Mesdames, une nouvelle charge pour vous : mais ce serait, j'ose le dire, vous rendre indignes du nom de chrétiennes que vous portez, si vous la regardiez comme une charge, et si vous ne bénissiez mille fois le ciel de vous avoir ainsi réduites à l'heureuse nécessité de redoubler vos soins et vos aumônes. Vous comprenez qu'il s'agit de nouveaux catholiques, ou de ceux qui sont dans la disposition de le devenir, et qui n'attendent peut-être plus pour cela que votre secours. Ils sont répandus dans toute la France, répandus dans tous les quartiers de cette ville capitale : mais par une Providence particulière, nulle autre paroisse n'en est plus abondamment pourvue que celle-ci, et ne doit plus s'employer à leur soulagement. Encore une fois, Mesdames, ne

vous en plaignez point; et bien loin de vous en plaindre, remerciez Dieu de ce qu'il vous donne, contre toute espérance, ces nouveaux sujets d'exercer votre zèle. Confiez-vous en lui, et ne doutez point qu'il ne vous donne en même temps de nouveaux moyens pour subvenir à tout, et pour remplir dans toute son étendue l'obligation qu'il vous impose. Soyez-lui fidèles, en faisant des efforts extraordinaires pour répondre aux desseins de sa miséricorde : et il vous sera fidèle, en vous faisant trouver les fonds nécessaires, et en secondant les pieuses intentions de votre charité. Telle est la préparation d'esprit où vous devez être, et que je vous demande en faveur de nos frères que le malheur de la naissance et de l'éducation a tenus si longtemps séparés de nous. Que la paix soit sur eux avec la foi, et cela par la charité que vous pratiquerez envers eux : *Pax fratribus, et charitas cum fide.* En deux mots qui vont partager cet entretien, il faut pourvoir tout à la fois, et à leurs besoins temporels, et à leur salut éternel; à leurs besoins temporels, en les assistant dans leur pressante nécessité; à leur salut éternel, en les confirmant dans la foi, et en achevant leur conversion qui n'est encore qu'imparfaite et qu'ébauchée. La charité fera l'un et l'autre, et c'est aussi à l'un et à l'autre que je viens vous exhorter.

PREMIÈRE PARTIE.

N'en doutez point, Mesdames, la nécessité de ces pauvres nouvellement convertis, est très-pressante; et si l'on ne pourvoit à leurs besoins, il est évident qu'ils doivent bientôt tomber dans l'extrême misère : pourquoi ? En voici la preuve sensible; c'est qu'ils n'ont plus les secours qui les faisaient autrefois subsister. Dès-là donc que vous ne suppléerez pas à ce qu'ils ont perdu, ou, pour mieux dire, à ce qu'ils ont volontairement quitté en se réunissant à l'Eglise, quelle sera leur ressource et qui les soutiendra ? Je m'explique, et faites, s'il vous plaît, à ceci une sérieuse réflexion.

Car tant que la religion a été tolérée, et qu'ils ont vécu dans l'Eglise protestante, ils y étaient assistés, et bien assistés. On ne les voyait point alors s'adresser à nous; ils ne venaient point nous exposer leur pauvreté; ils ne nous faisaient point entendre leurs gémissements et leurs plaintes : marque infaillible qu'ils ne souffraient pas, et qu'ils trouvaient même sans peine, parmi leurs frères, ce qui suffisait à leur condition et à leur état. En effet, la pauvreté, parmi nos hérétiques, n'était ni négligée, ni délaissée. Il y avait entre eux, non-seulement de la charité, mais de la police et de la règle dans la pratique de la charité. C'était pour eux un devoir de secourir les pauvres dans leurs maladies, de les retirer de la mendicité : de procurer des places à ceux qui pouvaient servir, de l'ouvrage à ceux qui ne pouvaient s'aider eux-mêmes, ni s'appliquer; de n'oublier personne, et de veiller sans exception sur tout le troupeau. Soyons de bonne foi, et ne leur refusons point la justice qui leur est due. Rendons-leur là-dessus le témoignage qu'ils ont mérité, et qu'on leur a souvent rendu. Reconnaissons que sur ce point nous n'avons rien à leur reprocher, et souhaitons que sur cela même ils n'aient de leur part nul reproche à nous faire.

Voilà, dis-je, comment leurs pauvres étaient traités. Mais depuis

que ces pauvres, renonçant à l'erreur qui les séduisait, se sont soustraits à la conduite des faux pasteurs qui les égaraient; depuis qu'ils sont sortis de leurs mains pour se jeter dans les nôtres, et que du sein de l'hérésie ils ont passé dans le sein de la vraie Eglise, de quel œil désormais les regarde tout le parti qu'ils ont abandonné? On les dénonce aux assemblées comme des déserteurs, on les efface du nombre des frères, et on ne les compte plus dans le consistoire que pour des apostats et des excommuniés : on ne leur donne plus de part aux distributions, et on leur retranche tout ce qu'ils recevaient. Bien loin de s'intéresser pour eux et de leur continuer les mêmes gratifications, peut-être au fond de l'âme se réjouit-on de les voir dans la souffrance et dans la disette, et peut-être en triomphe-t-on. Ainsi donc, de ce côté-là, restent-ils sans espoir; et ces sources, auparavant si abondantes, se sont tout à coup desséchées, et ont tellement tari à leur égard, qu'ils n'y peuvent plus rien puiser. D'autant plus dignes de notre piété et de notre zèle, que c'est par esprit de religion et pour se joindre à nous qu'ils se sont privés de ce soutien, et qu'ils ont fermé les yeux à toutes les considérations humaines qui les pouvaient retenir.

Mais du reste, Mesdames, en faisant ce sacrifice, à quoi se sont-ils attendus, et à quoi ont-ils dû s'attendre? Ils ont cru que votre charité les dédommagerait de leur perte. Ils se sont persuadés que dans le parti de la vérité qu'ils embrassaient, il y aurait des âmes aussi tendres et aussi secourables que dans celui de l'erreur dont ils se détachaient. Ils se sont promis que, devenant par une étroite alliance nos amis, nos frères, les membres du même corps, nous ne leur refuserions pas les devoirs de l'amitié, de l'hospitalité, de la proximité, d'une sainte fraternité. Que priant devant les mêmes autels que nous, participant aux mêmes mystères que nous, mangeant avec nous le même pain céleste, et usant du même aliment spirituel à la même table, qui est la table de Jésus-Christ, on ne les laisserait d'ailleurs ni manquer de la nourriture ordinaire, ni languir dans un triste abandonnement. Que Dieu penserait à eux, et que cette Eglise catholique dont on leur disait tant de merveilles : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Psalm. 86); que cette Eglise, à qui ils recouraient comme à leur mère, et qui les admettait parmi ses enfants, ne serait pas insensible à leur indigence, et ne les verrait pas périr sans prendre de justes mesures pour la conservation de leur vie. Telle a été leur attente; et dans cette confiance, ils ont franchi le pas; ils ont rompu les liens les plus forts, qui depuis de longues années les arrêtaient; ils n'ont écouté ni les sentiments de la nature, en s'éloignant de leurs proches, ni la voix de leurs ministres, dont ils ont également méprisé et les menaces et les promesses, et les invectives et les offres. Ils nous ont tendu les bras, et nous les avons reçus. Dans un premier mouvement, nous leur avons témoigné la même joie que le bon pasteur marqua à tous ses voisins lorsqu'il eut ramené sa brebis : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat* (Luc. 15).

Mais en quel deuil doit se tourner pour eux cette courte joie, si de notre part ils demeurent sans assistance? N'ayant plus rien de ce qu'ils avaient, et ne trouvant rien chez nous de ce qu'ils es-

péraient, ne seront-ils pas dans un délaissement absolu? Quand les Israélites se virent engagés sous la conduite de Moïse et d'Aaron, dans une terre aride et déserte, et qu'ils se sentirent pressés de la faim, il s'éleva parmi cette innombrable multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, un murmure général contre leurs conducteurs et contre le Dieu même d'Israël. Où sommes-nous, s'écrièrent-ils, et en quel pays nous a-t-on fait venir? Du moins en Egypte nous avions du pain en abondance : *Comedebamus panem in saturitate* (Exod. 16). Je sais, Mesdames, que ce murmure des Israélites était injuste et trop précipité. C'est pour cela qu'ils en furent punis, et que Dieu en tira une si prompte et si rigoureuse vengeance. Mais lorsque tant de nouveaux fidèles resteront parmi nous dans l'oubli, et qu'ils y seront dépourvus de toutes choses, n'auront-ils pas droit de se plaindre ; et que leur répondrons-nous quand ils nous diront : *Comedebamus panem in saturitate;* Rien ne nous manquait où nous étions : on nous recherchait, on nous entretenait. Vous nous avez appelés, vous nous avez invités à vous suivre; vos prédicateurs, vos pasteurs, toutes les puissances ecclésiastiques et séculières nous ont pressés là-dessus, et fait des instances auxquelles nous n'avons pu résister. Nous nous sommes rendus, nous sommes venus, nous voici, et chacun semble nous méconnaître, chacun se retire de nous? Que sera-ce quand ils le diront à Dieu : *Comedebamus panem in saturitate;* Hé! Seigneur nous avons éprouvé les effets de votre providence, tandis que nous marchions hors de vos voies. Nous y avez-vous attirés pour nous donner la mort?

Non, Mesdames, ce n'est point ainsi que Dieu l'a prétendu. Ce serait une honte, et pour son service, et pour son Eglise. L'honneur de l'un et de l'autre demande qu'on n'y trouve pas moins d'avantage, pas moins de douceur, pas moins de charité, que dans de fausses religions et dans des sectes formées contre lui. Si donc il est touché des murmures qu'il entendra, et si ces murmures excitent sa colère, ce ne sera pas tant à l'égard de ceux qui les feront, que de ceux qui les causeront. Il pardonnera aisément à des malheureux trompés dans leurs espérances, accablés de leurs peines, incertains de leur sort, également troublés et de la vue du passé, et du sentiment des misères présentes, et de la crainte des maux à venir. Mais sur qui il exercera sa justice avec plus de sévérité, c'est sur vous-mêmes : pourquoi? parce que c'est vous qui les aurez réduits en ces tristesses profondes et en ces désolations, vous qui aurez été le sujet et l'occasion de ces plaintes amères et de ces révoltes, vous qui aurez renversé les desseins de la Providence, qui aurez déshonoré l'Eglise de Jésus-Christ, et donné à l'hérésie une espèce de supériorité et d'ascendant.

Car quelles seront les railleries et les insultes des hérétiques opiniâtres et endurcis, lorsqu'ils verront le déplorable état de ces troupes de catholiques tout récemment entrés dans l'Eglise, après s'être séparés d'eux? N'auront-ils pas lieu en apparence de leur dire ce que Moïse disait avec vérité aux Juifs incrédules et rebelles : *Ubi sunt dii, in quibus habebant fiduciam* (Deut. 32)? Où sont donc vos appuis? où sont ces bénédictions du ciel, dont on vous répondait avec tant d'assurance, et sur quoi vous faisiez tant de

fond? où sont ces âmes charitables, ces protecteurs puissants et vigilants, ces patrons qui devaient vous secourir en tout et ne vous renvoyer jamais les mains vides? qu'ils paraissent, et qu'ils vous soulagent au moins en de si fâcheuses extrémités : *Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (Deut. 32). Or, ces outrages, Mesdames, ne retomberont-ils pas sur toute l'Eglise, et n'en serez-vous pas responsables à Dieu?

Mais le nombre de ces convertis est trop grand. Trop grand, Mesdames, ah! le peut-il être trop? le pouvez-vous penser? le devez-vous? Et qu'y a-t-il à souhaiter davantage, que de le voir croître sans cesse et d'être tous rassemblés, selon le désir du Fils de Dieu, dans une même bergerie et sous un même pasteur? *Et fiet unum ovile et unus pastor* (Joan. 10). Le nombre de ces pauvres est grand : c'est pour cela que vous devez augmenter vos soins; c'est pour cela que vous ne devez pas vous contenter de vos aumônes ordinaires; c'est pour cela que vous ne devez pas seulement y employer tout le superflu de votre état, mais quelque chose du nécessaire. Disons la vérité : le nombre ne serait pas trop grand, si chacune faisait son devoir, et donnait à proportion de ses forces. Il n'est donc trop grand, que parce que plusieurs ne veulent rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer.

Mais les temps sont difficiles : j'en conviens; mais après tout, Mesdames, ne m'obligez pas à réfuter cette objection, toute spécieuse qu'elle est, par des preuves qui vous convaincraient et qui vous confondraient. Car ce sont des arguments pris de vous-mêmes, de votre propre exemple, de vos dépenses les plus communes dont nous sommes témoins, et dont nous gémissons. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il y ait à prendre sur vous, vous n'en ferez jamais tant pour bien accueillir ces généreux prosélytes, qu'ils en ont fait pour parvenir jusqu'à nous et pour vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à leur réunion. Combien se sont arrachés par une sainte violence d'entre les bras de leurs parents qui les baignaient de leurs larmes et qui leur perçaient le cœur des cris les plus douloureux? combien ont abandonné leurs héritages et ont mieux aimé se mettre au hasard d'une ruine entière, que de s'obstiner contre la lumière qui les éclairait et contre la grâce qui les pressait? Que leur courage vous anime; que leur désintéressement vous instruise : mais surtout ayez égard à leur salut éternel; et souvenez-vous qu'en les assistant dans leurs besoins, vous les confirmerez par votre charité dans la foi, et vous achèverez leur conversion, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Toute conversion, même sincère, n'est pas, Mesdames, dans le sens que je l'entends, une conversion parfaite; et je n'appelle conversion parfaite, que celle où l'âme demeure bien affermie, sans être sujette à ces incertitudes qui rendent sa foi chancelante, ni à ces retours qui l'entraînent dans ses premiers égarements, et détruisent en elle l'œuvre de Dieu. Suivant ce principe, nous pouvons dire : que s'il y a beaucoup de catholiques nouvellement convertis, il y en a peu en qui la foi ne soit encore faible, et dont on ne doive

craindre de scandaleuses rechutes. Il est donc d'une extrême conséquence de les fortifier et de nous les attacher si étroitement, que rien ne puisse les rengager dans leurs anciennes erreurs, ni les détourner du droit chemin où la miséricorde du Seigneur les a conduits. Que faut-il pour cela? gagner leur esprit et leur cœur : leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les affectionnant à cette même religion et la leur faisant aimer. Or, l'un et l'autre, Mesdames, dépend de vous, et sera le fruit de votre zèle pour eux et pour tout ce qui les concerne. Voici comment : écoutez-le, s'il vous plaît.

Car, je soutiens d'abord que vous ne leur ferez jamais mieux connaître la vérité de notre religion que par la charité qui s'y pratique, puisque la charité est la marque la plus certaine de la sainteté, et que la sainteté est un des plus favorables préjugés de la vérité. Je ne prétends pas néanmoins que ce soit là le seul motif de leur créance. On sait assez que toutes les hérésies ont affecté l'éclat des bonnes œuvres et d'une charité fastueuse. On sait que saint Augustin, pour cela, voulait qu'on jugeât des personnes par la foi, et non de la foi par les personnes. Mais quand, aux autres motifs, la charité se joint, une charité bienfaisante, une charité prévenante, une charité toujours vigilante et constante, c'est ce qui achève de déterminer les esprits et de les fixer. Aussi est-ce cette charité envers les pauvres, qui si longtemps a donné du crédit à la religion prétendue réformée. Ce n'était pas une preuve suffisante pour elle, parce que ce n'était pas une preuve entière et complète; mais enfin cette preuve, quoique suspecte de sa part, ne laissait pas de faire impression et de lui attirer une infinité de sectateurs. C'était un faux métal, mais qui frappait les yeux; et ces pauvres dont vous êtes présentement chargés, n'étaient la plupart retenus que par là, et n'avaient point de plus puissante raison qui les convainquît.

Ainsi, Mesdames, pour se conformer à leurs dispositions, il faut maintenant que vous les détrompiez de la fausse opinion où l'on s'étudiait à les élever : que de toutes les religions, il n'y avait que la protestante qui s'intéressât pour les pauvres. Il faut que vous leur fassiez voir, qu'entre les autres prérogatives de la religion catholique, elle a encore celle-ci, d'être la plus compatissante et la plus miséricordieuse. On prépare des missions pour leur instruction, et je ne puis assez louer un dessein si digne du zèle apostolique. Mais du reste, il faut, avant toutes choses, que vous soyez vous-mêmes leurs missionnaires : par où? par vos libéralités. Car, pour appliquer ici la parole de saint Paul : *Priùs quod animale, deindè quod spirituale* (I. Cor. 15); Le temporel ouvre la voie au spirituel, et c'est un des préparatifs les plus efficaces. Voilà ce qui conciliera aux ministres du Seigneur l'attention de ces nouveaux disciples; voilà ce qui donnera de la force à leurs paroles et ce qui appuiera leurs prédications. Quand ces pauvres que l'Eglise a recueillis dans son sein, verront des dames de qualité les rechercher elles-mêmes, les visiter, les encourager, les aider, c'est ce qui les touchera. Ils concluront qu'une religion qui inspire une charité si pure, n'est point si affreuse que leurs ministres la leur dépeignaient.

Ils reviendront des fausses idées qu'ils en avaient conçues, et ils en prendront de plus justes et de plus vraies ? Sans cela, les prédicateurs auront beau parler, toutes nos exhortations seront inutiles, et tout ce que nous dirons ne produira rien. Car, comment recevront nos discours des gens à qui nous refusons le pain et la vie, et qui, comparant ce qu'ils sont avec ce qu'ils étaient, se trouveront parmi nous assaillis de toutes sortes de calamités et sans espérance d'aucun soutien? Ne croiront-ils pas que leur misère est une punition du ciel ; que Dieu condamne leur changement et qu'il les en châtie? Ne penseront-ils pas à retourner en arrière et à rompre l'engagement qu'ils avaient contracté avec nous? Dangereuse tentation contre laquelle il ne tient qu'à vous, Mesdames, de les prémunir, et illusion subtile dont vos charités les détromperont.

Il y a plus : en persuadant leurs esprits, vous gagnerez leurs cœurs. Car, rien ne gagne plus le cœur que l'affection qu'on nous témoigne et que le bien qu'on nous fait. Ils trouveront de la douceur dans la foi catholique, et par là ils la goûteront; et elle leur deviendra chère et aimable. Tel est le moyen dont se servait le Sauveur même du monde : pour sauver les âmes, il guérissait les corps, et à peine a-t-il opéré l'un de ces miracles sans l'autre. Cela paraît intéressé ; mais, Dieu, dont la providence est adorable, emploie tout à la vocation et au salut de ses élus. Les riches et les pauvres se gagnent différemment : ceux-là d'une certaine manière, et ceux-ci par les dons. Mais qu'importe, pourvu qu'en effet on les gagne tous, et qu'à l'exemple de notre divin maître nous profitions des besoins des pauvres pour les acquérir à l'Eglise, et nous nous prévalions de leur indigence pour la gloire et les intérêts de Dieu ? Moyen le plus proportionné à leur faiblesse : convertis ou non convertis, ce sont les membres de Jésus-Christ, mais les membres souffrants et languissants qu'il faut, par conséquent, ménager et mettre en état de bien digérer la sainte nourriture qu'on leur destine. Comme pauvres, ils doivent être évangélisés : *Pauperes evangelizantur* (Matth. 11); mais il est nécessaire à leur égard que l'Evangile soit accompagné d'amples largesses et d'utiles secours. Moyen que vous avez entre les mains, vous, Mesdames, que Dieu a pourvues des biens de ce monde, et qui aurez là-dessus plus de compte à lui rendre. D'où s'ensuit une décision qui vous étonnera peut-être, et qui pourra troubler vos consciences ; mais dont vous serez obligées de convenir, pour peu que vous y fassiez d'attention, et que vous compreniez les principes les plus communs et les plus indubitables de la morale chrétienne. C'est par là que je finis, et c'est dans cette conclusion que je renferme tout ce qui me reste à vous représenter sur un sujet si important.

Voici donc comment je raisonne. Il est certain que les œuvres de miséricorde ne sont pas seulement de conseil, mais de précepte, dans le christianisme, puisque c'est particulièrement sur ces œuvres de miséricorde que nous devons être jugés un jour, et récompensés ou réprouvés éternellement. Il est certain que ces œuvres de miséricorde ordonnées sous de si griêves peines, ne regardent pas seulement les besoins du corps, mais les besoins de l'âme; et même

les besoins de l'âme encore plus que ceux du corps, puisque l'âme est bien plus noble que le corps. De là je conclus, que ce qui suffirait pour être coupable d'un péché mortel par rapport aux besoins du corps, suffit à plus forte raison pour être également criminel par rapport aux besoins de l'âme. Si donc, comme il est évident et comme vous le reconnaissez toutes, ce serait un péché digne de la damnation, d'abandonner le pauvre dans le danger prochain de perdre la vie du corps, faute d'un secours qu'on peut lui fournir, c'est une conséquence incontestable, que ce ne sera pas un moindre crime (je devrais dire que ce sera un crime mille fois plus grand) de l'abandonner dans le prochain danger de perdre la vie de l'âme et de se pervertir, lorsqu'on peut, par une assistance salutaire, le mettre à couvert de ce malheur et l'en préserver. Or, ne savez-vous pas, Mesdames, que c'est là le péril où se trouvent une infinité de pauvres à demi convertis? Je dis à demi convertis, car, malgré toutes les démonstrations extérieures et toutes les paroles qu'ils ont données, nous ne devons pas supposer qu'à leur égard tout soit déjà fait, et nous devons plutôt supposer que tout est encore à faire. En effet, les uns, ainsi que je vous l'ai d'abord marqué, quoique convertis de bonne foi, ne sont pas néanmoins bien établis dans la grâce de leur conversion. D'autres sont dans le trouble et dans l'agitation qu'a dû leur causer un changement qui les éloigne de tout ce qu'ils avaient de plus cher, et qui les engage à une créance et à des pratiques où ils n'ont point été élevés. Quelques-uns demeurent dans une indifférence et une froideur qui ne les attache à rien, et plusieurs ne se sont enfin soumis que par force, et catholiques au dehors, ne le sont guère dans le cœur. Jugez ce qu'il doit arriver de tous ces gens-là, si votre charité n'y remédie. Jugez si l'on peut raisonnablement espérer qu'ils aient assez de persévérance pour tenir ferme dans l'affliction et dans la disette. Ce sont des arbres transplantés : s'il n'y a point de suc dans la terre pour les nourrir, si c'est pour eux une terre sèche, y prendront-ils racine, et dès le premier orage ne seront-ils pas renversés?

Reprenons, Mesdames : il est donc vrai que cette nombreuse multitude de nouveaux catholiques est exposée à retomber dans l'hérésie, à renoncer la foi et à se damner. Il n'est pas moins vrai que vous pouvez les arrêter sur le bord du précipice et les sauver en les cultivant, en les consolant, en les soulageant, en subvenant à leur infortune. Si vous ne le faites pas, vous en croirez-vous quittes devant Dieu?

Hé! Mesdames, qu'on vînt actuellement vous dire qu'à la porte de cette maison un pauvre est sur le point d'expirer par la faim qui le consume, y en a-t-il une de vous qui ne courût à l'aide et qui s'en tînt dispensée? Or, je vous avertis, moi, et vous ne pouvez l'ignorer, que des milliers de pauvres sont prêts à périr spirituellement, parce que vous les laissez périr temporellement; et sur cela, vous vivrez tranquilles et sans scrupule? vous penserez n'en être point comptables à Dieu? vous ne craindrez point cette formidable menace qu'il vous fait dans l'Ecriture, aussi bien qu'à ces prêtres qu'il avait choisis pour la conduite de son peuple : *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram* (Ezech. 3); Voilà des âmes dont

le salut dépendait de vous. Elles m'étaient bien précieuses, puisque je les avais rachetées de mon sang : mais les voilà perdues par votre faute. Je vous les redemande ; et si vous ne pouvez me les rendre, il faut que la vôtre m'en réponde : *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* Oui, Mesdames, la vôtre en répondra, mais ce qui doit être aussi pour vous d'une consolation infinie, c'est qu'autant d'âmes que vous conserverez à Dieu, autant mettrez-vous le salut de la vôtre en sûreté, autant Dieu le comblera-t-il de grâces en cette vie, et de gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

PREMIÈRE EXHORTATION

Sur la Charité envers un Séminaire.

ANALYSE.

SUJET.

Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur, d'un nard excellent et de grand prix, et elle en arrosa les pieds de Jésus. — Ce que fit Madeleine pour Jésus-Christ, c'est ce que nous devons faire pour ses ministres assemblés dans cette maison, en répandant sur eux nos charités.

DIVISION.

Notre charité aura ces trois avantages : qu'elle sera d'un plus grand mérite auprès de Jésus-Christ, que l'action même de Madeleine, 1re *partie ;* qu'elle sera d'une utilité si évidente, qu'il n'y aura point d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver, 2e *partie;* que le fruit s'en répandra dans toute l'Eglise, 3e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Charité d'un plus grand mérite auprès de Jésus-Christ que l'action même de Madeleine. L'action de Madeleine ne fut que l'ombre, que la figure de l'aumône et de la charité chrétienne. Or, la seule figure ayant été d'un si grand mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même et de l'effet ?

Madeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur les pieds de Jésus-Christ : elle le répandit encore sur sa tête. Image de ce que nous faisons, en assistant les ministres de l'Eglise. Les autres pauvres sont comme les pieds de Jésus-Christ ; mais ceux-ci en sont comme la tête. On a du zèle pour l'ornement des autels : les tabernacles et les autels vivants du Dieu de gloire, ce sont les prêtres.

DEUXIÈME PARTIE.

Charité d'une utilité si évidente, qu'il ne peut y avoir d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver On juge de l'utilité d'une entreprise. par la fin et par les moyens. Or, la fin qu'on se propose ici, c'est la sanctification de l'Eglise ; et le moyen qu'on y veut employer, c'est de former de dignes ministres et d'habiles ouvriers dans la vigne du Seigneur.

Il y en a assez d'autres : mais d'habiles, de zélés, de laborieux, il y en a peu, et c'est pour en élever qu'on travaille à l'établissement de ce séminaire, qui ne peut être fondé que sur les libéralités des fidèles.

TROISIÈME PARTIE.

Charité dont le fruit se répandra partout. De cette maison, sortiront des troupes entières de prédicateurs, de directeurs, de docteurs vertueux et savants, qui se distribueront dans toute la France, et y porteront la parole de salut et la bonne odeur de Jésus-Christ.

Il ne faut point dire qu'on a d'autres pauvres à assister : si l'on veut bien mesurer ses charités, on trouvera de quoi pourvoir aux uns et aux autres.

Il ne faut point ajouter qu'il y a d'autres séminaires dans tous les diocèses : ce sont des séminaires particuliers, mais celui-ci est comme un séminaire général. Si notre foi nous est chère, nous ne manquerons aucune occasion de l'étendre et de lui soumettre les cœurs.

Maria ergò accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesu.

Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur d'un nard excellent et de grand prix, et elle en arrosa les pieds de Jésus. (S. Jean, ch. 12.)

C'est le témoignage que Madeleine, l'une des plus illustres pénitentes de l'Eglise de Dieu, et, si j'ose user de cette expression, l'une des plus saintes amantes de Jésus-Christ, donne à ce divin Maître des sentiments de son cœur, et de l'attachement le plus pur et le plus sacré. Le parfum le plus précieux ne l'est point encore assez pour satisfaire son zèle, et il n'y a rien qu'elle voulût épargner, dès qu'il s'agit de ce Sauveur adorable dont elle a embrassé la loi, et à qui elle s'est dévouée sans réserve. Beau modèle que vous propose, Mesdames, l'évangile de ce jour, et qui m'a paru convenir admirablement à ce que vous venez faire dans cette assemblée. C'est la charité qui vous y amène, et une charité d'autant plus relevée et plus parfaite, qu'elle regarde les prêtres du Seigneur et ses ministres. Je puis donc la comparer avec l'amour de Madeleine et avec tout ce qu'il lui inspire aujourd'hui, pour honorer le Fils de Dieu et pour lui marquer son inviolable fidélité. Je dis plus, et je prétends même que votre charité a des avantages qui la distinguent, et voici dans une comparaison suivie tout le fonds et tout le partage de cet entretien. Jésus-Christ témoigna que l'action de Madeleine lui était agréable : *Sinite illam* (Joan. 12); mais votre charité doit être encore devant lui d'un plus grand mérite : c'est la première partie. Judas et la plupart des Apôtres traitèrent de prodigalité l'action de Madeleine, et en murmurèrent : *Ut quid perditio hæc* (Matth. 26)? mais votre charité doit être d'une utilité si évidente, qu'il ne peut y avoir d'esprit assez critique pour ne la pas approuver : c'est la deuxième partie. Enfin, toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum que Madeleine versa sur les pieds du Sauveur du monde : *Et domus impleta est ex odore unguenti* (Joan. 12); et le fruit de votre charité se répandra dans toute l'Eglise : c'est la dernière partie. Donnez-moi, s'il vous plait, votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une témérité de vouloir faire comparaison des mérites des saints, et saint Jérôme traite d'indiscrets et d'esprits peu sensés ceux qui entreprendraient d'examiner si, de deux saints, l'un est plus grand devant Dieu que l'autre, et s'il le surpasse dans l'état de gloire : *Qui sanctorum merita stultè comparant.* Mais on peut, sans imprudence, et même avec sagesse, faire comparaison des bonnes œuvres et des actions des saints, en jugeant les unes plus méritoires, plus louables, plus agréables à Dieu que les autres, parce que Dieu nous a donné dans l'Ecriture des règles pour les discerner de la sorte, et les connaître. Il ne nous a pas révélé le-

quel des bienheureux dans le ciel est plus élevé et plus glorieux; mais il nous a révélé, par exemple, que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et qu'il faut quitter l'autel pour aller se réconcilier avec son frère. Il m'est donc ici permis de comparer la charité que vous exercez envers les prêtres de Jésus-Christ, avec l'onction que fait Madeleine, en répandant un parfum précieux sur les pieds du même Sauveur; et je ne crois point manquer au respect dû à cette sainte pénitente, ni diminuer sa gloire, quand je dis, que de contribuer par vos aumônes à la subsistance des ministres de l'Eglise, c'est quelque chose encore de plus excellent dans l'estime de Dieu, et dont il se tient infiniment plus honoré. Jésus-Christ disait bien, en parlant de sa propre personne, que celui qui croirait en lui ferait de plus grands miracles que lui-même : *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet* (Joan. 14). Pourquoi ne pourrions-nous pas dire, sans rien perdre de l'humilité chrétienne, qu'avec la grâce de Dieu, et par la grâce de Dieu, nous sommes capables d'être employés à une œuvre plus importante en elle-même, et plus relevée que celle de Madeleine convertie? Non, Mesdames, ni Jésus-Christ, ni Madeleine n'en seront point offensés, pourvu que cette comparaison serve à exciter votre zèle pour la charité la plus parfaite que vous puissiez pratiquer. Or, c'est là que je rapporte tout le parallèle que je vais faire de Madeleine et de vous, ou plutôt de l'action de Madeleine et de la vôtre : appliquez-vous. Jésus-Christ était dans la maison de Marthe, et Madeleine prenant un vase plein de parfum, le vint répandre sur les pieds de son adorable Maître; elle les baigna de ses larmes et les essuya de ses cheveux. Tout cela, disent les Pères, était la figure de l'aumône, qui, selon toutes les Ecritures, est le précieux parfum que la charité répand sur le corps mystique de Jésus-Christ, et sur ses membres, qui sont les pauvres. Ces cheveux, dont les pieds du Fils de Dieu furent essuyés, nous représentent, dans la pensée de saint Augustin, les biens superflus qui servent ou qui doivent servir à l'entretien des pauvres. Si donc ce qui n'était encore que l'ombre, que la figure, fut néanmoins d'un tel mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même et de l'effet.

Je vais plus avant, et j'ajoute que Jésus-Christ n'agréa l'action de Madeleine, que parce que c'était la figure de l'aumône et de la charité chrétienne. Car dans le fond, cette action n'avait rien par elle-même qui dût lui plaire, ni qui répondit aux inclinations de son cœur. Il put être sensible à la piété de Madeleine, et au zèle qu'elle eut de lui en donner quelque marque; mais cette marque de répandre sur lui des parfums, ne convenait nullement à la morale et à l'esprit de ce divin Législateur, puisqu'il était venu prêcher le renoncement aux délices de la vie, et enseigner, soit par sa doctrine, soit par son exemple, l'austérité et la mortification. Pourquoi donc loua-t-il non-seulement l'intention, mais l'action de Madeleine? parce que l'action de Madeleine devait être pour nous, non-seulement la figure, mais l'exemplaire et le modèle d'une des plus essentielles vertus du christianisme. Or, jugez par là de quel œil et avec quels sentiments cet Homme-Dieu vous voit accomplir aujour-

d'hui dans un exercice réel et véritable, ce qui, de la part de Madeleine, n'était qu'une image et qu'une disposition. Jugez si vous devez envier le service qu'elle eut le bonheur de rendre à Jésus-Christ. Que dis-je, jugez si vous n'avez pas de quoi vous féliciter devant Dieu, de quoi le bénir et le remercier, de quoi lui témoigner la plus vive reconnaissance, lorsqu'il vous met en pouvoir, et qu'il vous fournit les moyens et l'occasion d'agir plus selon ses affections et son gré, que cette femme si vantée toutefois dans l'Evangile, et dont l'amour fut si promptement et si abondamment récompensé par l'entière rémission de ses péchés.

Prenez garde, je vous prie : Madeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur les pieds de Jésus-Christ, elle le répandit encore sur la tête de ce divin Sauveur : *Et super caput ipsius recumbentis* (Matth. 26). Circonstance que l'évangéliste a remarquée, circonstance qui ne fut pas sans un mystère particulier, et bien propre à redoubler votre ardeur pour l'œuvre sainte à laquelle je ne puis trop fortement vous exhorter ; car entre les pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ, et qui composent son corps mystique, il y en a de différents ordres. Les uns, dit saint Augustin, en sont comme les pieds, et les autres comme la tête. Ceux-là, ce sont les pauvres ordinaires, qui, quoique chers à Jésus-Christ, ne tiennent après tout dans son Eglise que le dernier rang. Mais ceux-ci, ce sont les ministres du Seigneur, ses prêtres, par qui l'Eglise est gouvernée, est conduite, est dirigée, et dont la pauvreté n'avilit ni le caractère ni la dignité. Que fit donc Madeleine quand elle versa ce parfum sur la tête du Fils de Dieu? elle vous donna la première idée du devoir de charité dont vous venez vous acquitter ; elle vous traça le premier plan de cet établissement que nous voyons enfin commencer, et qui ne peut être achevé que par votre secours et par vos soins ; elle vous apprit à honorer et à soulager, non-seulement les pieds, mais la tête de ce grand et sacré corps, où nous sommes tous attachés en qualité de chrétiens.

Ainsi j'ai droit de vous dire, en vous la montrant : *Inspice, et fac secundùm exemplar* (Exod. 25). Considérez, Mesdames, examinez, et formez-vous sur ce que l'Evangile vous met devant les yeux. Voilà votre règle, voilà votre instruction, voilà le sujet de votre imitation, et le digne sujet. Ce parfum que Madeleine répand sur les pieds de Jésus-Christ, vous fait connaître à quel usage vous devez destiner tous ces agréments de la vanité humaine, dont le sexe est si curieux et dont le prix, quelquefois excessif, serait bien mieux employé en faveur des pauvres. Ces larmes que Madeleine verse sur les pieds de Jésus-Christ, vous apprennent à compatir aux maux du prochain, et de quels sentiments vous devez être touchées en voyant les misères des pauvres. Ces cheveux avec lesquels Madeleine essuie les pieds de Jésus-Christ, vous donnent à entendre où doit aller tout le superflu de vos biens, et qu'au lieu de se dissiper en d'inutiles dépenses, il ne doit sortir de vos mains que pour passer dans celles des pauvres.

Leçons générales ; mais en voici une particulière : *Inspice, et fac secundùm exemplar*. Madeleine ne s'en tient pas aux pieds de Jésus-Christ ; et parmi les pauvres il y en a qui sont comme les

chefs du peuple de Dieu. Ce sont des pauvres, mais des pauvres respectables par leur ministère, mais des pauvres tout apostoliques, mais des pauvres spécialement chéris de Dieu, qui les a établis pour être les gardiens des âmes et les pasteurs de son troupeau. C'est de ceux-là qu'il disait par le prophète Zacharie : Quiconque s'attaque à vous et vous blesse, s'attaque à moi-même et me blesse dans la prunelle de l'œil : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (Zach. 2). Expression qui nous marque qu'après les avoir honorés de son sacerdoce, il les honore d'une protection toute singulière; que sa providence veille particulièrement sur eux, et que c'est surtout pour eux et pour leur subsistance qu'il vous ordonne de vous intéresser.

Ne doutez donc point, Mesdames, que votre charité envers ces oints du Seigneur, pour parler le langage de l'Ecriture : *Christos meos* (Psal. 104), ne doutez point, dis-je, que votre empressement à les secourir et à les seconder, ne soit une des œuvres les plus glorieuses à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ ne vous en tienne un compte exact. C'est répandre, non plus sur ses pieds, mais sur sa tête, le parfum le plus exquis; car s'il a dit à ses prêtres : Celui qui vous méprise, me méprise : *Qui vos spernit, me spernit* (Luc. 10), n'était-ce pas aussi leur dire conséquemment : Celui qui vous respecte, celui qui prend soin de vous, prend soin de moi; et tout ce que vous en recevez d'assistance, je le reçois comme si j'en profitais moi-même? Ainsi, pour ne plus parler en figure, et pour vous faire comprendre plus simplement vos obligations, ainsi en usèrent ces saintes femmes, qui, dans le cours de ses voyages, lui fournissaient et à ses apôtres les choses nécessaires, et y consacraient leurs revenus : *Quæ ministrabant ei de facultatibus suis* (Luc. 8). Madeleine était de ce nombre, et cette troupe dévote suivait pour cela ce divin Maître. Maintenant qu'il est monté au ciel, et qu'il n'est plus visible sur la terre, c'est dans la personne de ses ministres que vous pouvez et que vous devez lui rendre les mêmes devoirs. Il n'est pas besoin de les suivre et de les accompagner dans leurs travaux évangéliques : il ne faut point les chercher loin de vous, puisqu'ils sont au milieu de vous et auprès de vous. Quand vous contribuerez, non pas à les entretenir dans une abondance sensuelle, mais à leur procurer une nourriture frugale et mesurée; non pas à leur bâtir de superbes et de vastes édifices, mais à les loger modestement et dans une demeure convenable à leurs fonctions; non pas à les vêtir, à les meubler en ecclésiastiques mondains (car il y en a de mondains et de très-mondains), mais en ecclésiastiques sages, humbles, retenus, ennemis d'une propreté affectée, et ne voulant que la pure décence de leur état; quand vous leur assurerez, non pas d'amples héritages plus propres à les relâcher qu'à les aider dans les exercices de leur ministère, mais assez de fonds pour n'être pas détournés par les inquiétudes et les embarras de la vie : alors vous imiterez ces âmes pieuses dont saint Luc a fait l'éloge, et vous aurez le même mérite de servir chacune Jésus-Christ selon l'étendue vos facultés : *Ministrabant ei de facultatibus suis.*

Ah! Mesdames, on a quelquefois du zèle pour l'ornement des au-

tels ; on met sa piété à embellir et à parer les tabernacles où repose le corps de Jésus-Christ, on n'y épargne rien de tout ce que l'art peut imaginer de plus riche et de plus grand. Veux-je condamner une dévotion si solide, si ancienne, et si digne de l'esprit chrétien ? à Dieu ne plaise ! dès qu'il est question du temple de Dieu, du sanctuaire de Dieu, de la demeure de Dieu, rien ne doit coûter à des hommes formés de sa main et comblés de ses dons, rien ne doit coûter à des enfants de Dieu. Mais ces tabernacles, après tout, ces autels ne sont que des autels, que des tabernacles inanimés ; et pouvez-vous ignorer que les prêtres, sont les tabernacles et les autels vivants de ce Dieu de gloire ; que c'est dans leurs mains qu'il s'incarne tout de nouveau, dans leurs mains qu'il s'immole et se sacrifie tout de nouveau ; que c'est dans leur sein qu'il habite réellement, corporellement, substantiellement, et dans leur cœur qu'il a posé son trône ? O excellence du sacerdoce ! s'écrie là-dessus saint Augustin, dans un sentiment d'admiration : *O veneranda sacerdotum dignitas !* Quelle honte serait-ce donc, quelle indignité, que des ministres revêtus de ce sacerdoce si vénérable fussent négligés et abandonnés ? Avançons : tout agréable qu'était à Jésus-Christ l'action de Madeleine, les apôtres en murmurèrent et la traitèrent de profusion ; et l'œuvre sainte que je viens vous recommander est d'une utilité si évidente, qu'il n'y a personne qui puisse lui refuser son suffrage et se défendre de l'approuver. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est par la fin et par la convenance ou le rapport des moyens qu'on emploie pour y parvenir, qu'il faut juger de l'utilité d'une entreprise. Car de travailler pour une fin peu importante, ou de n'user pas des moyens qui y sont propres, c'est un zèle mal entendu, et que la charité même ne peut justifier. Or, suivant ce principe, je prétends que de toutes les œuvres qui se pratiquent dans le christianisme, une des plus utiles et des plus nécessaires est celle dont j'ai présentement à vous faire connaître les avantages. Quelle en est la fin, et quels en sont les moyens ? voilà ce qui demande une attention toute nouvelle.

La fin, Mesdames, c'est la sanctification de l'Eglise, et cette sanctification de l'Eglise consiste à en arrêter les désordres, à en retrancher les scandales, à en réformer les mœurs, à en faire observer les lois, à en rétablir la discipline. La fin est de remédier à la perte d'une infinité d'âmes, qui périssent tous les jours, soit par l'ignorance des vérités de la foi et l'oubli de leurs devoirs, soit par la contagion des vices qui se répandent avec plus d'impunité que jamais, et portent partout avec eux la licence et la corruption. Dommage infini, et perte inestimable. O abîme des conseils et des jugements de Dieu ! pouvons-nous être témoins de tant de chutes et de tant de malheurs, et n'en pas sécher de douleur comme le prophète ? *Tabescere me fecit zelus meus* (Ps. 118). La fin est de faire cesser la profanation des choses saintes, l'abus des sacrements, les relâchements de la pénitence, les sacriléges dans l'usage de la communion. La fin est de relever le culte du Seigneur, d'inspirer aux peuples du

respect pour nos redoutables mystères, de les rendre plus assidus à nos prédications, à nos instructions, à nos offices, à nos cérémonies; de rallumer l'ardeur de leur dévotion presque entièrement éteinte, et de renouveler ainsi tout le troupeau de Jésus-Christ. En un mot, Mesdames, imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le ministère apostolique de plus parfait et de plus divin, c'est ce qu'ont eu en vue des hommes de Dieu, de fervents zélateurs de sa gloire, et de dignes ministres de sa parole.

C'eût été peu néanmoins qu'une fin si noble, s'ils n'eussent sagement pensé aux moyens. Ils ont donc cru que le moyen le plus court, le moyen le plus efficace, le plus infaillible, était de former de bons prêtres, qui, comme le sel de la terre, selon la figure de Jésus-Christ, et comme la lumière du monde, éclairassent l'Eglise et en conservassent la pureté. Ils ont considéré que ce sel de la terre étant une fois corrompu, et cette lumière du monde obscurcie, c'était une conséquence immanquable, que les esprits devaient tomber dans les plus épaisses ténèbres, et les cœurs se pervertir; que la désolation du christianisme était venue dans tous les temps, beaucoup moins des peuples que de ceux qui les devaient conduire; et que, pour aller à la source du mal, il fallait avoir des prêtres savants, des prêtres vigilants, des prêtres laborieux et appliqués, des prêtres d'une vie régulière et sans reproche, d'habiles prédicateurs, de sages confesseurs, de fidèles et de zélés pasteurs. Qu'il était pour cela nécessaire qu'il y eût des maisons où ils fussent élevés et perfectionnés; des maisons qui servissent aux ecclésiastiques de noviciat, comme il y en a pour les religieux; et que, de même que les ordres religieux ne se sont maintenus dans l'esprit de leur institut que parce qu'ils ont eu de ces maisons d'épreuve, où l'on instruisait et l'on disposait des sujets en leur faisant pratiquer toutes les observances de leur état, aussi l'on ne pouvait se promettre que jamais le clergé fût florissant, je dis florissant en vertu, si de bonne heure, dans des séminaires, l'on ne préparait à la vie cléricale ceux qui se proposaient de l'embrasser, et qui s'y sentaient appelés de Dieu; que ces séminaires, au reste, devaient bien être d'une autre conséquence par rapport aux ecclésiastiques qu'aux simples religieux, parce que les simples religieux, en se relâchant, ne nuisent qu'à eux-mêmes, au lieu que le dérèglement des ecclésiastiques et des prêtres est préjudiciable à tout le monde chrétien, dont ils doivent être les guides et les conducteurs; que l'on n'eût pas vu si souvent le clergé réduit dans la plus déplorable décadence, s'il y avait eu de ces séminaires, et si l'on n'eût pas admis aux fonctions les plus sacrées des hommes sans capacité, sans régularité, et même sans piété; des hommes qui ne connaissaient ni la sainteté de leur vocation, ni la grandeur de leurs obligations; qui ne savaient ni ce que Dieu demandait d'eux, ni comment ils le devaient accomplir; des hommes qui prenaient aveuglément des fardeaux qu'ils ne pouvaient porter, et sous lesquels ils étaient obligés de succomber; des hommes qui, sans nulle préparation et nul examen, commençaient par ce qu'il y a de plus difficile et de plus terrible; des hommes que la nécessité, que la cupidité, que l'ambition, que des vues tout humaines et toutes profanes faisaient entrer dans l'Eglise contre les

desseins de Dieu, et pour de sordides intérêts. Qu'afin de tirer plus d'avantage de ces séminaires, il convenait d'y recevoir les pauvres gratuitement, et de rien exiger d'eux, parce qu'autrement les meilleurs sujets se trouveraient exclus, parce que les pauvres ont communément plus d'application et plus de talent, parce qu'il n'était pas juste que de là dépendît un aussi grand bien que celui qu'on attendait de leur éducation. Voilà, dis-je, Mesdames, les réflexions qu'ils ont faites, et le plan qu'ils se sont tracé. Mais peuvent-ils l'exécuter, si vous n'y coopérez? Or, c'est pourquoi ils ont recours à vous. C'est par ma bouche qu'ils vous parlent et qu'ils vous exposent leurs saintes intentions et leurs pressants besoins. C'est en leur nom et de leur part que je vous dis, selon les règles et les belles maximes du grand Apôtre, que votre abondance doit suppléer à leur indigence : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat* (II. Cor. 8); que travaillant à vous communiquer les biens spirituels, il est raisonnable qu'ils recueillent quelque chose de vos biens temporels : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus* (I. Cor. 9)?

Mais que fais-je, et pourquoi vous citer l'Apôtre, lorsque le Maître s'est expliqué? Car il s'agit d'obéir à l'ordre de Dieu, qui vous dit aujourd'hui ce que le Sauveur du monde disait autrefois à ses disciples : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (Luc. 10); Levez les yeux, et voyez : la moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers pour faire la récolte. Adressez-vous donc au maître de la moisson ; priez-le d'appeler des ouvriers, et d'en envoyer : *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios* (*Ibid.*). Il y est déjà disposé; mais c'est de vous qu'il veut se servir pour les envoyer. Vous me direz que jamais il n'y eut tant de ministres de l'Eglise qu'il n'y en a présentement; et moi je vous réponds deux choses : premièrement, que plus il y en a, plus il faut de fonds pour les entretenir; secondement, que s'il y a plus d'ouvriers que jamais, c'est ce qui vous montre évidemment l'importance et l'utilité des séminaires. Car voilà ce qu'ils ont produit. Avant qu'ils fussent érigés, il n'y avait qu'un petit nombre de prêtres, la plupart ignorants et méprisés du public : l'hérésie en triomphait, le libertinage s'en prévalait. Mais dans la suite, la face des choses a bien changé, et cela par les séminaires. Si l'on voit encore quelques prêtres scandaleux qui déshonorent leur caractère, du moins y en a-t-il d'autres qui les confondent par leur conduite, et qui nous édifient par leurs exemples.

Cependant, Mesdames, nous en pouvons toujours revenir à la parole de Jésus-Christ : *Messis multa, operarii pauci*, Grande moisson, et peu d'ouvriers : ou si vous voulez, beaucoup d'ouvriers, mais peu par rapport à l'ouvrage et aux soins qu'il demande. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui réunissent dans leurs personnes toutes les qualités requises : la doctrine, la piété, le zèle, la discrétion, la patience, l'amour du travail. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui, pourvus de tous les dons nécessaires, veuillent soutenir les fatigues du sacerdoce, y consumer leur vie, s'y dévouer et s'y sacrifier. Beaucoup d'ouvriers pour remplir certaines places, pour posséder certaines dignités, pour en avoir l'honneur, les pri-

viléges, les revenus; mais peu pour en porter la charge et le fardeau. Beaucoup d'ouvriers pour les ministères éclatants, mais peu pour les emplois obscurs; beaucoup pour les villes, mais peu pour les campagnes; beaucoup pour Paris, mais peu pour les provinces. Et je ne m'en étonne pas; car pour se confiner dans les provinces, surtout pour travailler dans les campagnes, il faut se résoudre à tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus mortifiant, de plus ennuyeux et de plus rebutant. Il faut être préparé à la plus triste solitude, vivre avec des hommes qui n'ont presque de l'homme que la figure, se familiariser avec eux, s'accommoder à leurs manières barbares, essuyer leurs grossièretés, leur répéter cent fois les mêmes instructions pour les leur faire comprendre, et s'épuiser de voix et de force pour leur donner quelque teinture de la religion.

Or, l'établissement de ce séminaire regarde aussi bien les campagnes que les villes, aussi bien les provinces que Paris, aussi bien les emplois obscurs que les ministères les plus éclatants. On n'y envisage que la gloire de Dieu et le salut du prochain. Partout où l'un et l'autre peut se rencontrer, on est résolu de l'y chercher sans distinction de lieux et d'états. Tels sont les sentiments qu'on inspire à de jeunes ecclésiastiques, et qu'ils remportent de cette maison après s'y être quelque temps exercés. A quoi leur zèle ne les porte-t-il point? je l'ai vu, Mesdames, et j'en puis prendre témoignage. Honoré des ordres de notre incomparable monarque, et envoyé pour annoncer l'Evangile à des peuples éloignés, j'ai vu sur ma route de ces missionnaires et de ces dignes pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Mais avec quelle consolation les ai-je vus! avec quelle admiration! J'en ai encore le souvenir vivement imprimé dans la mémoire, et je ne le perdrai jamais. J'ai vu des hommes toujours prêts dès qu'il s'agissait de l'avancement des âmes; des hommes occupés sans relâche à cultiver des terres sèches et arides, je veux dire à ramener des esprits égarés, à détromper des esprits prévenus, à gagner des esprits opiniâtres, à éclairer des esprits plongés dans le plus profond aveuglement, à se les concilier, pour les réconcilier avec l'Eglise. Je les ai vus, et j'ai béni mille fois la maison d'où ils sont sortis, comme les Apôtres sortirent du cénacle : c'est celle-ci. J'ai souhaité mille fois qu'ils pussent assez se multiplier, pour faire part de leurs travaux à toute notre France. Quelle réforme suivrait de là, et dans le clergé, et dans tout le corps des fidèles! Si donc, Mesdames, vous n'êtes pas tout à fait insensibles à l'honneur de Dieu et au bien spirituel de vos frères; si vous n'êtes pas insensibles à vos propres intérêts, et si vous voulez pleinement et solidement réparer tous les scandales que peut-être vous avez donnés, les uns avec connaissance, et les autres sans le remarquer ni le savoir, est-il rien que vous deviez ménager, et rien que vous puissiez refuser pour maintenir un séminaire où se forment de tels ministres? Combien d'âmes gagnerez-vous à Jésus-Christ par vos aumônes, en leur procurant de si habiles maîtres et de si zélés prédicateurs? Toute la maison où était Madeleine fut remplie de la bonne odeur du parfum qu'elle versa sur les pieds de Jésus-Christ; et pour achever le parallèle que j'ai commencé, le fruit de votre charité se répandra dans toute l'Eglise. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque grâce qu'eût reçue saint Paul pour reprendre, pour menacer, pour presser et pour exhorter ; pour reprendre les pécheurs, pour menacer les endurcis, pour presser les lâches, pour exhorter les tièdes et les négligents : *Argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ* (II. Tim. 4); il ne laissait pas de mêler parmi ses menaces et ses réprimandes, des consolations et même des louanges, pour encourager les fidèles, Après leur avoir fortement représenté leurs devoirs, il les félicitait quelquefois de leurs bonnes œuvres, il s'en réjouissait avec eux, il en rendait grâces au ciel, étant persuadé que cela servait beaucoup à exciter leur zèle, et que rien n'était plus capable d'augmenter la ferveur de leur charité, que de leur mettre devant les yeux les fruits qu'elle produisait actuellement dans l'Eglise de Dieu.

Ainsi, Mesdames, écrivant aux chrétiens de Thessalonique, leur témoignait-il sa joie de ce que par leur moyen la parole divine s'était fait écouter et respecter, non-seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais dans tous les lieux du monde où la foi était devenue célèbre : *A vobis diffamatus est sermo* (I. Thessal. 1.). Sur quoi je vous prie d'observer que cette foi des Thessaloniciens ne s'était pas moins étendue dans toute l'Asie par les effets d'une charité bienfaisante, que par l'édification et le bon exemple. Car tel était leur esprit, tel était leur caractère. Une église particulière faisait ressentir à toutes les autres le zèle qui l'animait, et n'aspirait qu'à leur communiquer les dons célestes et les grâces dont elle avait été favorisée.

Ainsi le même apôtre, sans prétendre enfler les Corinthiens d'un vain orgueil, leur inspirait-il une sainte confiance, fondée d'un côté sur le succès, et de l'autre sur l'ardeur du zèle dont ils étaient remplis. Je ne puis assez louer Dieu, mes Frères, leur disait-il, ni assez le remercier de ce qu'il répand par vous, en tous lieux, l'odeur et la gloire de son nom : *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* (II. Cor. 2). Car nous sommes, leur ajoutait-il, la bonne odeur de Jésus-Christ, soit à l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent : à l'égard de ceux qui se sauvent, parce que c'est nous qui, par nos soins, leur procurons les secours du salut ; à l'égard de ceux qui se perdent, parce que s'ils abusent de ces moyens et de ce secours, nous servirons un jour de témoins contre eux, et nous justifierons la Providence dont ils ne pourront se plaindre : *Quia Christi bonus odor sumus Deo, in iis qui salvi fiunt, in iis qui pereunt* (*Ibid.*). C'est ainsi, dis-je, que ce docteur des nations consolait les fidèles, et que, piqués d'une émulation toute chrétienne, ils faisaient chaque jour de nouveaux efforts pour la propagation de la foi, et pour y contribuer par leurs aumônes. Voilà comment le christianisme a commencé.

Or, il ne tient qu'à vous, Mesdames, que je puisse aujourd'hui vous donner la même consolation et la partager avec vous. Il n'est pas juste que je sois continuellement employé à faire la censure de vos actions et de vos mœurs. Il n'est pas juste que vous n'en-

tendiez jamais de moi que des reproches. Vous pouvez me mettre dans l'heureuse obligation de vous faire les mêmes conjouissances que saint Paul faisait à ceux de Thessalonique; car c'est par vous que la parole du Seigneur peut être prêchée, par vous que la grâce de ses sacrements peut être sagement et utilement dispensée, par vous que les peuples peuvent être instruits, convertis, sanctifiés, non-seulement dans ce diocèse, mais dans tous les diocèses du royaume, mais, si j'ose dire, dans tout l'univers. Et c'est ce qui arrivera, quand vous aiderez de vos soins et de vos largesses ce séminaire institué pour fournir à toutes les Eglises des docteurs de la vérité et des directeurs dans les voies de Dieu : *A vobis diffamatus est sermo.* Partout où agiront ces ministres évangéliques, il y sera parlé de votre foi et de votre charité : *Sed et in omni loco fides vestra quæ est ad Deum, profecta est* (I. Thessal. 1). Ils publieront l'une et l'autre, ils les exalteront, et de toutes les personnes ici présentes dont ils auront en quelque sorte reçu leur mission, il n'y en aura pas une dont il ne soit vrai, par proportion, comme de Madeleine, que dans toutes les contrées et chez tous les peuples où l'Evangile sera annoncé on annoncera ce qu'elle a fait pour ceux qui en étaient les prédicateurs : *Ubicumque prædicatum fuerit evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus* (Marc. 14).

Il ne tient qu'à vous que la connaissance de Dieu ne soit répandue aussi loin, et même plus loin qu'elle ne se répandit par la charité des chrétiens de Corinthe. Car vous devez être comme eux la bonne odeur de Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre; et malheur à vous, si vous ne pouviez pas dire dans le même sens qu'eux : *Christi bonus odor sumus in omni loco.* Or, le propre de l'odeur est de s'éteindre et de remplir toute la capacité du lieu où elle est contenue. Combien de pays, je ne dis pas parmi les idolâtres et les sauvages, mais jusque dans la chrétienté, où Dieu n'est point encore connu, du moins n'est connu que très-obscurément et très-imparfaitement? combien de villages en France où l'on n'a presque nulle idée des articles les plus essentiels de la religion? Quel bonheur pour moi si je pouvais rendre ici par avance à Dieu d'humbles actions de grâces, et le bénir de ce que vous y allez pourvoir et de ce que l'odeur de votre charité pénétrera dans ces régions incultes et abandonnées! *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* (II. Cor. 2). Vous imiterez en cela le zèle des premiers chrétiens, dont vous devez professer la foi. Comme les apôtres étaient chargés de parcourir le monde et d'instruire toutes les nations, les fidèles se croyaient obligés de penser à leurs besoins, tandis qu'ils travaillaient à l'accroissement de l'Eglise. Lisez les Epîtres de saint Paul : vous y verrez comment on recueillait pour cela tous les jours les aumônes, et avec quelle ardeur chacun s'intéressait à l'établissement du christianisme.

Vous me direz : J'ai des pauvres dans mes terres, que j'assiste. Il est vrai, Mesdames, et à Dieu ne plaise que je blâme cette charité : elle est solide, elle est nécessaire, et j'avoue même que c'est par là que vous devez commencer : *Operemur bonum ad omnes, maximè*

autem ad domesticos fidei (Galat. 6); Faisons du bien à tous, mais surtout aux domestiques de la foi, à ceux dont la conduite nous a été spécialement confiée, et qui nous appartiennent de plus près. Rien de plus raisonnable ni de plus juste que cette règle. Suivez-la, j'y consens; mais suivez-la tout entière, et ne vous contentez pas d'en prendre une partie et de laisser l'autre. Car elle renferme deux points : l'un particulier, c'est de soulager d'abord les nécessités de ceux qui relèvent de vous et qui vous sont soumis : *Maximè ad domesticos;* l'autre général, et c'est d'être charitables et bienfaisants envers tout le monde : *Operemur bonum ad omnes.* Si donc de ces deux devoirs vous vous en tenez au second, et vous abandonnez le premier, vous n'accomplissez qu'à demi la loi, et pécher dans un article de la loi, c'est, selon la parole du Saint-Esprit, violer la loi.

Et qui êtes-vous, pour prescrire ainsi des bornes à la providence du Seigneur et à sa miséricorde : *Et qui estis vos qui tentatis Dominum* (Judith. 8)? Je dis à sa providence et à sa miséricorde, qui doivent être le modèle de notre charité, et qui, étant infinies, exigent de nous une charité sans limites. Ce n'est pas que j'ignore qu'elle peut être resserrée dans ses effets par la médiocrité de la fortune et des biens; mais hors de là, c'est-à-dire, dans la disposition du cœur, elle doit être immense et embrasser tout. Car c'est en ce sens que nous sommes catholiques, et il ne suffit pas d'en porter le nom, si nous n'en remplissons la signification. Je m'explique, et observez cette pensée. Il ne suffit pas que ce nom de catholique convienne à notre foi, il faut encore qu'il convienne à notre charité. Je veux dire, que comme notre foi est la foi de tous les temps, de tous les pays, de toutes les nations du monde, et que c'est pour cela qu'elle est appelée catholique ou universelle; aussi notre charité, du moins dans le désir et la préparation de l'âme, ne doit avoir ni terme, ni mesure. Or, Mesdames, quand ce désir est bien allumé et bien sincère, il passe à la pratique autant qu'il le peut et selon qu'il le peut; et en vérité, ne pouvez-vous pas, sans rien retrancher des aumônes que vous distribuez dans tous les lieux de votre dépendance, trouver encore de quoi soutenir ce séminaire et de quoi rétablir par là tant d'églises désolées?

Peut-être ajouterez-vous qu'il y a d'autres séminaires dans tous les diocèses du royaume, ou presque dans tous, je le sais; mais là-dessus voici ce que j'ai à répondre. Car, premièrement, c'est de là même que je tire la preuve de ce que j'ai avancé. Et en effet, d'où sont venus tant de séminaires institués depuis quelques années à la gloire de Dieu et à l'avantage du public? n'est-ce pas sur le modèle de celui-ci qu'ils ont été formés, et celui-ci n'en a-t-il pas été l'origine? ne sont-ce pas les fruits qu'on en a retirés qui ont excité la vigilance et le zèle des prélats, pour procurer à leurs églises le même bien? La plupart ne s'en sont-ils pas expliqués de la sorte? ne l'ont-ils pas reconnu, et ne le reconnaissent-ils pas? Vous voyez donc comment la bonne odeur de cette maison et de la piété de toutes les personnes qui se sont intéressées en sa faveur, s'est déjà fait sentir jusqu'aux extrémités de la France, et quelles bénédictions elle y a portées : *Et domus impleta est ex odore* (Joan. 12).

Mais en second lieu, je soutiens que les séminaires particuliers n'empêchent pas que celui-ci ne soit nécessaire, et qu'ils ont besoin que celui-ci subsiste comme le séminaire universel : pourquoi? afin d'entretenir l'uniformité d'esprit dans toutes les Eglises, en y entretenant l'uniformité de doctrine, de discipline, de cérémonie et de culte, d'observances et de lois. Car, puisque ce séminaire est la règle des autres, et qu'il l'a été jusqu'à présent, le même esprit qui règne en celui-ci doit régner dans tous les autres, et voilà le sûr moyen de maintenir partout l'unité de la foi.

Si cette foi vous est chère, Mesdames, comme elle le doit être, vous ne manquerez aucune occasion d'en étendre l'empire et de lui soumettre les cœurs. Tant d'ennemis en attaquent la pureté et en profanent la sainteté! verrez-vous d'un œil tranquille les atteintes mortelles qu'elle reçoit tous les jours, et la laisserez-vous en proie à l'erreur qui la détruit et au péché qui la corrompt? Il lui faut des défenseurs, des propagateurs, et c'est ce qu'elle vous demande. Prenez garde : elle ne vous demande pas que vous entrepreniez vous-mêmes de combattre; elle se contente que vous y soyez disposées quand la nécessité le requiert. Elle ne demande pas que vous quittiez vos familles, et que vous alliez travailler vous-mêmes à l'établir dans des terres éloignées : elle a d'autres ministres que vous qu'elle y appelle; mais ces ministres ne peuvent rien sans vous. Quelle excuse vous justifierait un jour devant Dieu, lorsque, dans son jugement, il vous reprocherait votre indiférence pour l'honneur et le progrès d'une foi qui vous devait être plus précieuse que la vie; de cette foi que vous deviez défendre, non-seulement au péril de tous vos biens, mais au prix de votre sang? Vous vous plaignez quelquefois qu'elle s'affaiblit dans le christianisme, et cette plainte n'est que trop juste et trop véritable; mais que ne servez-vous donc, autant qu'il vous est possible et qu'on vous en présente les moyens, à la réveiller et à la fortifier? Vous vous plaignez même de temps en temps qu'elle est bien languissante dans vos cœurs, et qu'il vous semble à certains moments qu'elle y est morte; mais que ne travaillez-vous donc à la ressusciter dans vous-mêmes en contribuant à la ressusciter dans les autres? Car, selon que vous donnerez, on vous donnera; c'est-à-dire, que plus vous contribuerez à répandre au dehors ce don de la foi, plus Dieu le fera croître en vous. Telle sera dès cette vie la récompense de votre zèle, jusqu'à ce que vous receviez dans le séjour des bienheureux une gloire éternelle et la souveraine félicité, que je vous souhaite, etc.

SECONDE EXHORTATION

Sur la Charité envers un Séminaire.

ANALYSE.

SUJET.

Le zèle de votre maison me dévore. — Nous pouvons regarder ce séminaire comme la maison de Dieu, et nous devons être là-dessus animés du même zèle que le prophète.

DIVISION.

Dans cette maison de Dieu nous avons deux choses à considérer : qui sont ceux que nous devons assister, 1re *partie;* et pourquoi nous les devons assister, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qui sont ceux que nous devons assister? ce sont de véritables pauvres, ce sont de saints pauvres, ce sont des pauvres qui ont choisi Jésus-Christ en embrassant l'état ecclésiastique, et que Jésus-Christ a choisis en les y appelant.

Ce sont des pauvres étrangers, bannis de leur patrie en haine de leur religion. Ce sont des pauvres envers qui nous pratiquerons tout à la fois, l'aumône corporelle en contribuant à leur subsistance, et l'aumône spirituelle, en les affermissant dans leur attachement à la vraie foi, et en leur associant de zélés ouvriers qui les secondent.

Enfin ce sont des pauvres qui, par leurs prières, nous rendront au centuple ce qu'ils auront reçu de nous. En est-il donc qui méritent plus nos soins et notre assistance?

SECONDE PARTIE.

Pourquoi particulièrement les devons-nous assister? parce qu'ils sont destinés à combattre l'erreur, et à maintenir, autant qu'il leur sera possible, la religion dans des royaumes hérétiques, où l'Eglise est persécutée et opprimée. Avant que d'agir, il faut qu'ils se disposent et qu'ils se forment. Voilà pourquoi on les retire dans ce séminaire, établi selon l'idée du concile de Trente : mais de quoi y seront-ils entretenus, si les charités viennent à leur manquer? C'est donc à nous qu'ils s'adressent, comme l'ange de la Macédoine s'adressa à saint Paul.

La charité, dit-on, ne peut pas fournir à tout. Faux prétexte : on trouve bien de quoi fournir à tant de dépenses inutiles. Ayons plus de foi et plus de confiance en Dieu. Mais, ajoute-t-on, il faudrait pour cela se retrancher bien des choses : eh bien! peut-on se les retrancher pour une œuvre plus importante?

Zelus domûs tuæ comedit me.
Le zèle de votre maison me dévore. (Psaume 68.)

C'est un prophète qui parle, Mesdames; et sans être inspirées comme lui de l'esprit prophétique, j'ose dire que vous devez être animées du même zèle. C'était l'honneur de la maison de Dieu qui le touchait; et à quoi devez-vous être plus sensibles qu'aux besoins de ce séminaire, où Dieu habite d'une façon d'autant plus particulière, que c'est la demeure de ses ministres, et leur refuge dans la tribulation dont ils ont été affligés! Ils n'en ressentent encore que trop les effets; et si la charité ne s'intéresse pour eux et pour leur soulagement, ils ne doivent s'attendre désormais qu'à une ruine totale et à une entière désolation. La laisserez-vous tomber, cette maison de Dieu? Faudra-t-il qu'une œuvre si saintement entreprise soit tout à coup arrêtée par défaut de secours, lorsqu'il ne

tient qu'à vous de la soutenir, de l'avancer, de la consommer? Non, Mesdames, vous ne l'abandonnerez point. Le zèle dont le prophète était consumé s'allumera dans vos cœurs, ou s'y réveillera; et c'est pour l'exciter que je veux vous faire voir deux choses : Qui sont ceux que vous devez ici assister; ce sera la première partie. Pourquoi vous les devez assister, ce sera la seconde. Fasse le ciel que vous sortiez de cette assemblée aussi ardentes pour la maison du Seigneur que l'était ce saint roi, qui s'écriait dans le transport de son âme : *Zelus domûs tuæ comedit me.* Fasse le ciel que sans vous borner, ni à des désirs, ni à des paroles, vous en prouviez la sincérité et la solidité par une prompte et constante pratique. Voilà tout le sujet et tout le fruit de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, Mesdames, et c'est une maxime de l'Apôtre dont vous êtes pleinement instruites : la charité, pour être chrétienne, doit être universelle, et faire, autant qu'il lui est possible, du bien à tout le monde. Mais sans déroger en aucune sorte à ce grand principe, ni l'affaiblir, il faut après tout, reconnaître qu'il y a des pauvres plus dignes de nos soins les uns que les autres, et que vous êtes par là même plus fortement engagées à les soulager : or, tels sont les pauvres dont je parle; car, qui sont-ils? apprenez, s'il vous plaît, à les connaître, et suivez-moi.

Ce sont de véritables pauvres, associés en cette qualité de pauvres, et réunis dans une communauté spécialement formée pour les pauvres; qui n'y sont admis qu'après un examen de leurs personnes, de leur état, et surtout de leur pauvreté; par conséquent, qui n'en imposent point par des misères feintes et apparentes, et dans le discernement desquels vous ne pouvez être trompées.

Je sais que la charité n'est point défiante ni soupçonneuse; je sais même qu'elle doit être, au contraire, facile à croire : *Omnia credit* (I. Cor. 13); qu'elle doit plutôt courir le hasard de se tromper en assistant le prochain, que de manquer au moindre de ses devoirs; mais, du reste, elle a des mesures à garder et des extrémités à éviter; elle doit être éclairée, sage, circonspecte, pour préférer les vrais pauvres à ceux qui ne le sont pas, les plus pauvres à ceux qui le sont moins, les pauvres certains et déclarés, aux pauvres suspects et douteux. Une crédulité trop prompte pourrait dégénérer en imprudence, comme aussi, une défiance extrême et trop vigilante serait souvent inhumanité et dureté. Mais de ces deux écueils, vous n'avez à craindre, Mesdames, ni l'un ni l'autre, dans la charité que vous exercerez à l'égard de cette maison. Vous y trouverez des pauvres de bonne foi, des pauvres éprouvés; tout ce qu'ils recevront de vous, et tout ce que vous leur mettrez dans les mains, sera sûrement employé, parce qu'il sera employé avec connaissance. Je pourrais donc en demeurer là, et m'en tenir précisément à la raison générale du précepte de l'aumône, et de l'indispensable commandement que Dieu vous a fait, de prêter secours à l'indigent dans sa nécessité : commandement d'autant plus absolu et moins sujet aux excuses et aux prétextes, que cette indigence vous est plus connue, et que vous en avez de plus évidents témoignages.

Mais il y a quelque chose ici, Mesdames, de plus particulier et de plus touchant encore pour vous. Car ce ne sont pas seulement de véritables pauvres, ce sont de saints pauvres, des pauvres qui vivent dans l'ordre, qui servent Dieu, qui édifient le public, qui ne scandalisent point par une pauvreté déréglée, à qui la licence et le libertinage ne tiennent point lieu de richesses; des pauvres qui observent une discipline exacte, qui joignent à la disette où les réduit leur condition, l'assujettissement de l'esprit, l'obéissance à leur supérieur, la pureté des mœurs et une parfaite régularité; des pauvres qui pratiquent la vie la plus austère, et toute la mortification, toute la perfection du christianisme : tellement que ce séminaire peut passer pour le modèle d'une pauvreté évangélique, d'une pauvreté contente du pur nécessaire, d'une pauvreté ennemie par la profession de tout ce qui peut flatter les sens, et tant soit peu fomenter la mollesse et la délicatesse du corps. Or, par là c'est une pauvreté plus conforme à celle du Sauveur, plus spirituelle, plus intérieure, plus du caractère de cette pauvreté que Jésus-Christ a érigée en béatitude, et à qui le royaume du ciel appartient : *Beati pauperes spiritu.*

Il y a des pauvres en qui la pauvreté n'est nullement une vertu, parce qu'elle n'est pas dans leur cœur, et qu'au contraire la cupidité y règne, l'avarice, l'injustice, un désir presque insatiable d'amasser par quelque voie, et à quelque prix que ce soit. Mais celle-ci, bornée à une simple subsistance, et ne voulant rien de plus, n'a ni vues, ni desseins, ni intrigues, ni sentiments qui puissent la corrompre en aucune sorte, et en altérer l'innocence. De là même, pauvreté respectable. La pauvreté par elle-même inspire la compassion sans inspirer le respect; bien loin de relever les sujets sur qui elle tombe, et qu'elle afflige de ses calamités temporelles, elle les rabaisse, elle les avilit, elle les dégrade dans l'estime des hommes : mais la pauvreté qui se présente ici à vos yeux, tout obscure et toute dépouillée qu'elle est, doit attirer le respect et non la compassion. Si nous sommes chrétiens, nous devons plutôt lui porter envie, ou du moins nous ne pouvons lui refuser l'honneur qui lui est dû et les éloges qu'elle mérite; mais encore moins pouvons-nous l'oublier et la délaisser.

Ce sont des pauvres qui ont choisi Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a choisis. Car quoique Dieu, à parler en général, ait choisi les pauvres pour les enrichir des dons de sa grâce, et pour les faire héritiers de son royaume céleste : *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide et hæredes regni* (Jacob. 2)? Il ne les a pas néanmoins tous choisis également, et tous ne l'ont pas également choisi. Il y en a qu'il rejette et qu'il réprouve, parce qu'ils sont criminels, il y en a sur qui il n'a nulle vue particulière, et qu'il ne destine à rien autre chose dans le monde, qu'à y tenir le dernier rang que sa providence leur a marqué : mais il n'en est pas de même de ceux-ci. Ce sont des pauvres dont Dieu a fait un choix spécial, des pauvres qu'il a distingués entre les pauvres, en les appelant à lui, et les prédestinant pour son service par une vocation qui leur est propre; des pauvres qui, répondant à cette vocation, ont eux-mêmes fait choix de Dieu, ont embrassé pour cela

l'état ecclésiastique, et ont ainsi consacré leur pauvreté même et leur personne au ministère des autels. Il n'y a point de pauvre dans la vie qui n'ait droit de dire comme le Prophète : *Dominus pars hæreditatis meæ* (Psal. 15) ; Le Seigneur est ma portion et mon héritage : mais qui le peut dire avec un titre mieux établi que ces pauvres, qui là-dessus ont l'engagement le plus solennel ?

C'est donc à vous, Mesdames, de prendre garde que ce titre ne leur manque pas ; car Dieu vous en commet le soin, et vous ne pouvez, sans contrevenir à ses ordres, le négliger. Dans l'ancienne loi il y avait des terres, des villes mêmes, assignées aux lévites ; mais ces lévites de la loi de grâce, si je puis ainsi les nommer, Dieu veut qu'ils n'aient pour entretien et pour appui que votre charité. D'autres ont des bénéfices, ont des pensions, ont des revenus : ceux-ci n'ont de revenus, n'ont de pensions, n'ont de bénéfices que vos libéralités dont ils n'abuseront jamais. Si ces aumônes et ces libéralités, si ces sources viennent à tarir pour eux, que feront-ils ? à qui s'adresseront-ils ? Et ne pourront-ils pas se plaindre à Dieu qu'il les abandonne, qu'il les avait choisis pour leur tenir lieu de tout, et pour ne les attacher qu'à lui ; que dans cette vue ils ont renoncé à toutes les affaires humaines, et n'ont voulu s'occuper que de lui ; qu'ils se sont séparés du monde et retirés dans ce séminaire, comptant sur sa providence et se confiant en lui, mais que cette providence ne leur fournit rien, et qu'ils demeurent les mains vides, sans fonds et sans assistance ? Plaintes qui retomberaient sur vous, Mesdames, et dont vous vous exposeriez à porter un jour toute la peine.

Que dirai-je encore ? ah ! voici, ce me semble, ce qui doit faire sur vos cœurs une impression toute nouvelle et plus sensible : ce sont des pauvres étrangers, bannis de leur patrie, en haine de leur religion et de leur foi ; des pauvres persécutés, qui souffrent pour la cause de Dieu ; des pauvres à qui le lieu de leur naissance n'est interdit que parce qu'ils sont prêtres, ou qu'ils se disposent à l'être, que parce qu'ils sont catholiques et qu'ils défendent les intérêts de l'Eglise. Dans les premiers siècles du christianisme, on les eût mis au nombre des martyrs et des confesseurs de Jésus-Christ. Car, dans le temps des persécutions, c'était une espèce de martyre d'être exilé pour la foi, d'être prisonnier et captif pour la foi. Or, voilà l'état et la situation de ces pauvres. La foi qu'ils professent leur a suscité autant d'ennemis que l'erreur a formé d'hérétiques parmi des peuples indociles et rebelles à la lumière. Ils ont enduré pour cette foi les traitements les plus rigoureux : *Angustiati*, *afflicti* (Hebr. 11). Ils ont été proscrits, poursuivis, emprisonnés : *Insuper et vincula et carceres.* Ils ont été obligés de se cacher dans des déserts et dans des cavernes ; et ce n'est qu'après avoir essuyé mille périls, qu'ils ont pu parvenir jusqu'à nous, et chercher en ce royaume un asile : *In solitudinibus errantes*, *in montibus et cavernis terræ* (*Ibid.*).

Mais quel asile y trouvent-ils, s'ils n'y peuvent subsister ? et que leur sert d'être échappés aux traits de leurs persécuteurs et aux attentats de l'hérésie, si nous les laissons languir dans la misère au milieu de la catholicité ? Comprenez, Mesdames, comprenez bien

qu'il ne s'agit point seulement ici de la charité et de la miséricorde chrétienne, qui vous oblige à secourir les pauvres; mais qu'il s'agit de votre religion, laquelle vous engage, par un devoir encore plus inviolable, à secourir des pauvres, qui ne sont pauvres que parce que leur constance à soutenir sa gloire les a réduits dans cette pauvreté. Quand les martyrs autrefois étaient arrêtés dans les fers, tout le corps des fidèles s'employait à leur soulagement. On les allait trouver dans les prisons; on s'imaginait mille moyens de leur adoucir leur captivité et leurs peines; on s'exposait pour cela soi-même au martyre : tant on les honorait, et tant on prenait de part à tous leurs besoins. Il n'y a plus présentement le même danger : ces ministres du Dieu vivant, ces généreux confesseurs de la foi, vous pouvez sans obstacle les aider; et s'il vous reste quelque zèle pour cette Eglise, dont vous êtes comme eux les membres et les enfants, combien vous doivent être chers et vénérables des hommes préparés à lui faire le sacrifice de leur sang, après lui avoir déjà sacrifié toutes leurs espérances temporelles et leur repos?

Ce sont des pauvres envers qui vous pratiquerez tout à la fois et l'aumône corporelle, et l'aumône spirituelle, c'est-à-dire, envers qui vous pratiquerez toute la perfection de la charité. Car prenez garde, je vous prie : la charité, qui est la reine des vertus, ne se rend pas seulement attentive aux besoins corporels du prochain; et je puis dire même que ces besoins, qui regardent la vie présente, sont les moindres sujets de sa vigilance et de ses soins. Contribuer à l'instruction, à l'éducation, à la sanctification du prochain; lui procurer les secours du salut, et non-seulement de son salut, mais du salut d'autrui auquel il peut travailler : voilà l'objet principal de la charité. A l'égard des pauvres vagabonds, on n'exerce que cette charité commune qui soulage le corps. Il est vrai que Dieu l'ordonne et qu'il la récompense; mais ce n'est du reste qu'une charité du dernier ordre, bien inférieure à celle qui va jusqu'à l'âme, puisque l'âme est infiniment plus noble que le corps. Dans les hôpitaux on joint l'une et l'autre, et l'on ajoute au soulagement du corps la conduite de l'âme; mais après tout, la fin immédiate et directe de ces maisons de charité, et si j'ose ainsi m'exprimer, de ces infirmeries publiques, c'est la santé du corps. Tout ce qui concerne l'âme n'en est que l'accessoire, au lieu que l'aumône corporelle ne se fait ici qu'en vue de l'aumône spirituelle; qu'en vue d'affermir des hommes apostoliques dans leur attachement à la vraie créance, de leur associer de zélés ouvriers qui puissent les seconder dans leurs saintes entreprises.

Enfin, Mesdames, ce sont des pauvres qui, par leurs prières, vous rendront au centuple ce qu'ils auront reçu de vous, et qui sans cesse feront monter en votre faveur, vers le trône de Dieu, les vœux les plus ardents et les plus puissants. Deux choses qu'il ne faut point séparer, et que vous devez bien remarquer : les vœux les plus sincères et les plus ardents, et les vœux auprès de Dieu les plus efficaces et les plus puissants. Car, ce ne sont point de ces pauvres grossiers et mal nés, tels que nous en voyons dans le monde, qui ne pensent qu'à leurs personnes, et dont vous ne pouvez attendre aucun retour. Ce ne sont point de ces pauvres tout

matériels qui ne sentent que leurs misères, sans être touchés de leurs obligations envers les riches, et sans en avoir aucun sentiment. Ce ne sont point de ces pauvres libertins, qui, souvent, n'ont aucun usage des exercices de la religion, et ne prient presque jamais pour eux-mêmes, bien loin de prier pour ceux qni les assistent. Ce sont des pauvres reconnaissants, des pauvres sensibles aux bienfaits, des pauvres qui, par christianisme et par piété, encore plus que par une gratitude naturelle, se tiendront obligés de lever pour vous les mains au ciel et de lui offrir leurs sacrifices.

Oui, Mesdames, pendant que vous êtes dans le tumulte et l'agitation du monde, recueillis devant Dieu, ils imploreront pour vous sa miséricorde, lui représenteront, pour la fléchir, vos aumônes et vos charités. Pendant que vous êtes au milieu de mille dangers, et dans des occasions si fréquentes de tomber et de vous perdre, prosternés au pied des autels, ils demanderont à Dieu pour vous des grâces de salut, et les grâces les plus fortes et les plus précieuses. Pendant que vous êtes peut-être hors des voies de Dieu et dans le désordre du péché, humiliés en la présence du Seigneur, ils solliciteront auprès de lui votre conversion, ils arrêteront les coups de sa justice, et l'engageront à jeter sur vous un regard favorable. Car, si leurs vœux sont sincères et ardents, ils ne seront pas moins efficaces ni moins puissants.

Nous savons de quel poids sont les prières des pauvres; nous savons, et l'Ecriture nous apprend que Dieu exauce jusqu'à leurs simples désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* (Psal. 9); mais il y a des pauvres néanmoins plus en état d'obtenir, et cela par leur mérite personnel et par leur sainteté. Quand le pauvre prie, dit saint Augustin, si c'est un pécheur, ce n'est pas lui que Dieu écoute en faveur du riche, mais c'est l'aumône même du riche, qui, mise comme un dépôt dans le sein de ce pauvre, se fait entendre, et a son langage pour s'exprimer. Au lieu que si c'est un juste, si c'est un homme de Dieu, agréable à Dieu, et uni avec Dieu, ce n'est plus seulement l'aumône qui touche le cœur de Dieu, mais le pauvre et l'aumône tout ensemble. De sorte que Dieu se trouve doublement engagé à ouvrir ses trésors et à les répandre. Que ne devez-vous donc pas attendre de la méditation et des prières de ces pauvres qui vous exposent aujourd'hui leurs besoins? Par le commerce de l'aumône, vous entrerez en société de tous les biens spirituels qu'ils acquièrent dans la retraite, comme ils entreront en société des biens temporels que vous possédez dans la vie. Ce sont de fidèles serviteurs de Dieu, qui, selon l'expresse doctrine de saint Paul, suppléeront à votre pauvreté, comme vous suppléerez à leur indigence. Il faut, disait ce grand Apôtre écrivant aux Corinthiens et leur recommandant la miséricorde et la charité, il faut que votre abondance soit le supplément de l'indigence de vos frères, afin que, dans votre pauvreté, vous soyez vous-mêmes soulagés par leur abondance. Ce maître des nations supposait que les pauvres étaient riches devant Dieu en mérites et en vertus : c'est pourquoi cette règle ne peut pas être appliquée à tous les pauvres, mais seulement à ceux qui se sanctifient par la pauvreté, à ceux qui sont pauvres de cœur et d'esprit, à ceux qui vivent dans un détachement parfait

des biens de la terre ; et ce même docteur des Gentils supposait au contraire que les riches sont communément très-pauvres en bonnes œuvres et en sainteté : d'où il concluait que par une communication mutuelle et utile aux uns et aux autres, ils devaient se prêter secours et s'entr'aider.

Or, voilà, Mesdames, la condition avantageuse que Dieu vous offre, ou que je vous offre moi-même de sa part. Autant que ces pauvres pour qui je m'emploie auprès de vous, sont pauvres selon le monde, autant sont-ils riches selon Dieu, et autant peuvent-ils vous enrichir, non pas de biens passagers et périssables, mais de biens éternels et incorruptibles. Voilà les amis que vous devez vous faire, suivant la parole de l'Evangile, et que vous devez, pour user de cette expression, acheter au poids de l'or : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis* (Luc. 16) ; des amis agréables à Dieu, chéris de Dieu, spécialement élus de Dieu ; des amis qui, dans leurs longues oraisons, dans leurs austérités et leurs mortifications, dans leurs saints exercices se souviendront de vous, et ne cesseront d'intercéder pour vous ; des amis qui, comme les anges de la terre, se présenteront devant le trône du Très-Haut : je dis plus, qui revêtus du plus sacré caractère, et célébrant chaque jour le redoutable mystère de nos autels, immoleront pour le salut de vos âmes l'Agneau sans tache et la Victime de propitiation. Ah ! Mesdames, quand, au sang de ce divin Agneau, ils joindront vos aumônes et leurs humbles demandes, le ciel se tiendra-t-il fermé? et que faudra-t-il davantage pour vous mettre à couvert de tous ses foudres, et pour attirer sur vous toutes ses bénédictions? De là vous voyez qui sont ceux que vous devez assister, et je vais encore vous faire voir plus particulièrement pourquoi vous les devez assister. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile, Mesdames, que vous ignoriez l'état déplorable où se trouve réduit un royaume jusqu'à présent si fidèle à l'Eglise, et si catholique. L'erreur a prévalu, non par la force de la persuasion, mais par la violence des armes. L'hérésie, après avoir désolé l'Angleterre et l'Ecosse, pour comble de ses prétendus triomphes, a pénétré dans l'Irlande, et y a porté ses ravages. Il n'est permis à nul prêtre d'y entrer ; tous les évêques en sont chassés, tous les missionnaires exilés. Si on y tolère encore quelques pasteurs, c'est seulement jusqu'à leur mort et sans espérance de succession. Voilà donc le troupeau de Jésus-Christ abandonné ; voilà son héritage détruit ; voilà, dans cette terre si longtemps éclairée des plus pures lumières de la foi, et si fertile en saints, la religion éteinte, à moins que Dieu, par son aimable providence, ne daigne y pourvoir. Or, il y pourvoit par l'établissement de ce séminaire, à quoi vous devez contribuer.

Car, dans cet établissement, qu'est-ce qu'on se propose? D'élever des sujets qui puissent un jour servir cette Eglise affligée, et en réparer les ruines ; qui, malgré l'injustice des lois et la rigueur des arrêts, aillent remplacer les pasteurs qu'elle aura perdus, et dont elle est sur le point de se voir entièrement destituée ; qui osent

hasarder pour cela leur liberté, leur vie, et que nul péril, que nulle crainte ne soit capable d'arrêter; des sujets qui consolent, qui rassurent, qui maintiennent le troupeau, non pas encore absolument dispersé, mais à la veille de l'être; qui confirment les faibles dans la foi, qui ramènent ceux que l'orage aurait entraînés, qui inspirent un courage tout nouveau à ceux que la persécution n'aura pu ébranler. Car du moment qu'ils manqueront de ce soutien, que doit-on se promettre d'eux, et quel fond y a-t-il à faire sur des peuples intimidés, troublés, déconcertés? Tel est, dis-je, le dessein que se sont tracé les zélés instituteurs de cette maison. Ils ont eu en vue d'établir un séminaire conçu et formé selon l'idée du concile de Trente, c'est-à-dire, de celui de tous les conciles qui s'est appliqué avec plus de soin à la réformation du clergé, qui nous a donné là-dessus de plus solides et de plus saintes règles, et en particulier celle qui regarde l'érection des séminaires : dessein qui n'a pu être que l'œuvre de Dieu, et de cet Esprit de vérité, lequel dispose tout avec autant d'efficace que de douceur et de sagesse.

Animés d'un vrai zèle pour la gloire du Seigneur, de vertueux ministres ont entrepris d'accomplir à la lettre tout ce que les Pères du concile ont prescrit, et de le suivre de point en point. Ils l'ont entrepris, et c'est ce qui s'exécute heureusement en cette sainte communauté. C'est là qu'on cultive de jeunes gens, comme de jeunes plantes, dans la maison de Dieu; de jeunes hommes qui déjà ont assez de raison pour connaître leur état et ses devoirs, mais qui n'ont point encore assez d'usage, ni assez d'expérience pour en exercer les fonctions. C'est là qu'on dresse de jeunes clercs, dont on éprouve le mérite, dont on démêle les bonnes et les mauvaises qualités, les unes pour les faire croître, et les autres pour les retrancher et les corriger, dont on étudie le naturel, le génie, les forces, les talents, afin de les appliquer chacun à ce qui leur convient, et de leur partager utilement leurs emplois. C'est là qu'on forme de jeunes ecclésiastiques à servir l'Eglise dans l'esprit d'humilité, de pauvreté, de patience, de renoncement à soi-même. Les gens de qualité entrent dans l'Eglise pour s'y agrandir, pour s'y enrichir, pour en posséder les honneurs, pour en percevoir les revenus; et selon la fausse opinion du monde dont ils ne se laissent que trop prévenir, ce serait une honte pour eux d'être ecclésiastiques, et de n'avoir nul autre titre qui les distinguât. Mais on fait entendre à ceux-ci que le plus grand honneur où ils puissent prétendre, est de rendre à l'Eglise les services qu'elle leur demande; qu'ils ne doivent avoir, en la servant, ni d'autres vues, ni d'autre ambition; qu'ils la doivent servir pour les fruits qu'elle en peut retirer, et non pour les avantages temporels qu'ils en peuvent espérer; et que, bien loin de vouloir profiter de ses dépouilles, ils doivent eux-mêmes se dépouiller de toutes choses, ou du moins consentir à en être dépouillés. C'est là, que dans un certain cours d'études, on leur fait acquérir toutes les connaissances nécessaires : sciences humaines, sciences divines, rien n'est omis, et rien n'échappe à leur application; car le zèle doit être éclairé, et sans les lumières de la doctrine, il ne peut se conduire lui-même, ni con-

duire les autres. C'est là que par une pratique ordinaire et journalière de l'oraison, ils s'instruisent des voies de Dieu, et des plus secrets mystères de la vie intérieure, qu'ils se nourrissent d'utiles lectures, qu'ils y puisent de salutaires enseignements, et qu'ils se disposent à être un jour d'habiles directeurs des âmes. Enfin, c'est là que, par avance et en des exercices particuliers, ils font une espèce d'apprentissage des différents ministères où dans la suite ils doivent être employés; qu'ils s'accoutument à chanter l'office divin, à en observer toutes les cérémonies, à enseigner, à catéchiser, à exhorter, à prêcher. Quelle ressource pour cette Eglise, où ils sont destinés! et sans cette ressource, en quelle décadence va-t-elle tomber, et que pourra-t-on recueillir de tant d'ouailles livrées au pouvoir et à la fureur du loup ravissant?

Or, le moyen, Mesdames, de leur procurer ce secours, et de l'entretenir, si la charité n'y contribue? Comment cette maison subsistera-t-elle sans fonds, et quel autre fonds a-t-elle présentement que la Providence, et que les aumônes des fidèles? C'est donc à vous que s'adresse toute une Eglise autrefois si florissante, mais maintenant plongée dans l'amertume, et accablée sous l'oppression de ses ennemis. C'est vers vous qu'un nombre infini de catholiques tendent les bras, et c'est sur vous qu'ils appuient toute leur espérance. Il est rapporté aux Actes des Apôtres, que saint Paul vit en songe un homme de Macédoine. C'était l'ange tutélaire de cette province, qui l'invitait à y venir annoncer l'Evangile : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos* (Act. 16). Aidez-nous, lui disait-il, et pensez à nous. Après cette vision, ajoute l'historien sacré, Paul ne tarda pas à partir; nous nous mîmes promptement en chemin, assurés que Dieu nous appelait pour instruire les Macédoniens : *Ut autem visum vidit, statim quæsivimus proficisci in Macedoniam, certi facti quòd vocasset nos Deus evangelizare eis* (*Ibid.*). Ce n'est point l'ange protecteur de l'Irlande qui vous parle ici, Mesdames; mais c'est le ministre du Seigneur envoyé de sa part, et chargé de vous recommander une des plus chères portions de son troupeau. Ce n'est point pour des idolâtres et des infidèles que je viens intercéder, ce n'est point pour des schismatiques et des hérétiques; c'est pour des enfants de la même Eglise que vous, c'est pour vos frères. Je ne demande point que vous couriez après ces brebis errantes, ni que vous alliez les chercher sur leurs montagnes. Je ne vous dis point en leur nom : *Transiens adjuva nos;* Passez les mers, hâtez-vous de nous apporter vous-mêmes la consolation que nous attendons. Quand je vous le dirais, le même zèle qui brûlait le maître des Gentils, et qui le pressait si vivement, devrait vous disposer à entreprendre les plus pénibles voyages; et retenues par de justes considérations, par des raisons de bienséance, de convenance, d'état, du moins dans le sentiment du cœur, et par le désir, devriez-vous être préparées à surmonter, s'il le fallait, tous les obstacles, et à soutenir, malgré votre faiblesse, toutes les fatigues qu'il y aurait à supporter. Mais on n'en exige pas tant de vous, et voici précisément où l'on se borne : *Adjuva nos;* c'est que vous fassiez par d'autres ce que vous ne pouvez faire par vous-mêmes. Or, vous le ferez, en fournissant par vos largesses de quoi assembler de dignes

ministres, de quoi les nourrir, de quoi les vêtir, de quoi les envoyer comme une sainte milice qui combatte pour l'Église, et qui achève, par l'efficace de la parole de Dieu, ce que vous aurez commencé par l'abondance de vos charités.

Mais on ne peut pas fournir à tout : vous le dites, Mesdames, et c'est un langage spécieux dont on se prévaut dans le monde; mais écoutez ce que j'ai à y opposer. Car je soutiens d'abord qu'il n'y a communément rien à quoi la charité chrétienne ne puisse satisfaire, lorsqu'elle agit par l'esprit de la foi, et qu'elle est secondée par la confiance en Dieu. Cette foi et cette confiance en Dieu rendent tout possible. Avec l'une et l'autre on est capable de faire des miracles; et c'est ce qui se vérifie tous les jours, surtout au sujet de l'aumône. Confiez-vous en Dieu, et il n'y aura point d'occasion d'exercer la charité, que vous n'embrassiez : ce que vous croyez aujourd'hui ne pas pouvoir, vous deviendra praticable, et peut-être facile. Mais je vais plus loin, et je prétends que celles qui s'autorisent de cette excuse, sont justement celles qui devraient moins alléguer : pourquoi? parce que ce sont ordinairement celles qui pratiquent moins les œuvres de miséricorde, celles qui donnent moins aux pauvres, celles qui, possédées du monde et remplies des maximes du monde, ont moins d'attention et moins de zèle pour le soulagement du prochain; et par conséquent, qui, bien loin d'être justifiées par l'impossibilité imaginaire de fournir à tout, devraient rougir et se confondre devant Dieu de ne contribuer et de ne fournir à rien. Je prétends que cette excuse cesserait, s'il était question de toute autre chose que de la charité et de l'aumône, s'il s'agissait de fournir à vos divertissements, de fournir à votre jeu, de fournir à votre luxe et à votre faste.

Mais pour cela on se retrancherait d'ailleurs : oui, Mesdames, on se retrancherait pour cela; et que ne se retranche-t-on aussi pour une des œuvres les plus importantes, qui est celle que je vous propose. Vous savez ce qui se passa parmi les Israélites, lorsque Moïse étant sur la montagne où il s'entretenait avec Dieu, il leur vint dans la pensée de construire un veau d'or, et de l'adorer. Quel empressement, quelle ardeur de tout le peuple! il n'y en eut pas un qui ne s'employât à l'exécution de ce détestable dessein; et toutes les femmes, pour y concourir, se défirent de leurs plus précieux ornements. Voilà ce que leur inspira l'esprit d'idolâtrie, et que ne doit pas à plus juste titre vous inspirer l'esprit de religion? Ne remontons pas si haut, ne nous éloignons point des temps où nous vivons, et des affaires présentes : vous savez par quelle triste révolution trois couronnes ont été enlevées à l'un des plus saints et des plus déclarés protecteurs de l'Église. Providence de mon Dieu, vous l'avez permis par un de ces conseils impénétrables que toute la raison de l'homme ne peut approfondir! Quoi qu'il en soit, vous savez, Mesdames, quelles ont été, je ne dirai pas les contributions, mais les profusions du parti hérétique pour susciter une guerre où la justice a succombé, où tous les droits ont été violés, où l'usurpateur a détrôné le prince légitime, et où l'Église, par la chute de ce prince, a perdu de si belles espérances. Hé quoi! à cet exemple, si toutefois c'est proprement un exemple, et non pas un sujet d'hor-

reur; à cette vue, ne vous sentez-vous point piquées d'une pieuse et généreuse émulation? Quoi? l'hérésie n'aura rien épargné contre la foi que vous professez, elle aura travaillé de tout son pouvoir à en arrêter les progrès et à la détruire; et vous, pour la rétablir, pour en sauver au moins les débris, vous ne prendrez rien sur vous, tout vous coûtera, tout vous paraîtra excéder vos forces? Sur cela je vous renvoie au témoignage de cette foi même, qui vit encore assez dans votre cœur pour se faire entendre. Rendez-vous attentives à sa voix, à ses cris, à ses reproches. Que dis-je, Mesdames, soyez toujours de plus en plus sensibles à ses intérêts, comme je dois croire que vous l'avez été jusqu'à présent, et que vous l'êtes. Agissez pour sa cause et pour sa gloire en ce monde, et elle agira pour votre défense devant le tribunal de Dieu, et vous élèvera dans l'éternité à une gloire immortelle, que je vous souhaite, etc.



EXHORTATION

Sur l'Observation des Règles.

ANALYSE.

SUJET.

Paix et miséricorde à tous ceux qui observeront cette règle. — Rien de plus important que de maintenir la règle dans une communauté religieuse.

DIVISION.

Dans la profession religieuse, nous ne pouvons, sans l'observation de nos règles, conserver la paix, ni avec Dieu, 1re *partie;* ni avec nous-mêmes, 2e *partie;* ni avec le prochain, 3e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observation de nos règles, conserver la paix avec Dieu. Qu'est-ce que la règle qui nous est prescrite dans la religion? c'est une volonté spéciale de Dieu par rapport à nous et pour nous. Quand donc je m'attache à observer cette règle, je m'unis de volonté avec Dieu, et dès-là je suis en paix avec lui. Mais, par un effet tout contraire, quand je désobéis à ma règle, je me sépare en quelque sorte de Dieu, et par conséquent je romps la paix entre lui et moi.

Si je ne la romps pas absolument, cette paix, parce que la transgression de ma règle ne va pas jusqu'au péché mortel, du moins je la trouble, et j'arrête ainsi le cours des communications et des grâces de Dieu.

Mais, dira-t-on, la transgression de la règle n'est pas même une offense de Dieu vénielle : à quoi je réponds que l'infraction de la règle peut n'être pas un péché prise en elle-même, et l'être dans ces circonstances. Quoi qu'il en soit, il suffit que ce soit une imperfection, pour empêcher d'avoir avec Dieu une union aussi étroite que je dois la souhaiter.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observance de nos règles, conserver la paix avec nous-mêmes. La raison est que nous avons alors dans nous-mêmes deux esprits tout opposés qui se combattent sans cesse, savoir : l'esprit de la règle et l'esprit de la liberté : l'esprit de la règle qui nous inspire la soumission, et l'esprit de la liberté qui nous porte à l'indépendance. Or, dans cette contrariété, comment une âme religieuse aura-t-elle la paix? quelles douceurs goûtera-t-elle? Les douceurs du monde lui sont interdites, et elle se prive des douceurs de la religion.

Aussi l'expérience nous apprend-elle que des personnes religieuses qui se trouvent mal contentes dans leur état, la plupart ne le sont que parce qu'elles ne remplissent pas assez fidèlement leurs devoirs.

TROISIÈME PARTIE.

Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observance de nos règles, conserver la paix avec le prochain, c'est-à-dire, avec nos supérieurs et avec nos frères. Qu'est-ce, dans une communauté religieuse, que le supérieur? c'est le protecteur et le tuteur de la règle. Le moyen donc de la violer, et d'être en paix avec lui? Il est obligé d'agir contre les transgresseurs, et d'en venir à des punitions. Ces punitions aigrissent les esprits, et de là les mécontentements mutuels et les divisions. Une sainte régularité entretiendrait entre le chef et les membres une parfaite intelligence.

La paix même ne peut longtemps subsister entre les inférieurs et les particuliers qui composent une maison, dès que la règle n'y est pas gardée. Il n'y a plus d'ordre alors; et sans l'ordre, tout est en trouble. Vérité qui n'est confirmée que par trop d'exemples.

Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.

Paix et miséricorde à tous ceux qui observeront cette règle. (Aux Galates, ch. 6.)

C'est la promesse que l'apôtre saint Paul faisait aux Galates, en leur proposant l'excellente règle du renouvellement intérieur qu'ils devaient faire d'eux-mêmes en Jésus-Christ, et sans quoi il leur déclarait que toutes les observances et toutes les cérémonies de la loi leur étaient absolument inutiles. Je me sers aujourd'hui des mêmes paroles, mes très-chères Sœurs, et à l'occasion du saint renouvellement de vos vœux, auquel vous vous préparez suivant l'usage de cette communauté, je ne crois pas pouvoir vous entretenir d'une matière plus importante que de l'observation de vos règles. Il y a deux choses à maintenir dans la religion : le vœu et la règle. L'un et l'autre sont sujets à déchoir; et par là même, nous devons, autant qu'il nous est possible, nous renouveler dans la pratique de l'un et de l'autre. Le vœu est comme le corps de cette forteresse mystérieuse où nous nous sommes retranchés en quittant le monde : *Urbs fortitudinis nostræ* (Is. 26); et la règle lui tient lieu de rempart, de défense, de dehors : *Ponetur in eà murus et antemurale* (Is. 26). Je ne vous parlerai point ici du vœu. Je ne puis douter que parmi des âmes si religieuses, il ne se soit toujours conservé et ne se conserve dans toute son intégrité; mais à l'égard de la règle, nous confessons tous, chacun dans notre état, que comme elle est plus exposée aux atteintes de notre faiblesse naturelle, il nous est beaucoup plus commun aussi d'y faire des brèches d'une conséquence même dangereuse, et qui demandent tous nos soins pour les réparer, si nous voulons être fidèles à la grâce de notre vocation. Saint Paul assurait les premiers chrétiens, que quiconque suivrait exactement la même règle que lui, faisant profession du christianisme, jouirait d'une heureuse paix : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos;* et moi, réduisant la proposition de ce maître des Gentils à la règle particulière que nous avons embrassée en entrant dans l'état religieux (car ceci me regarde aussi bien que vous, mes chères Sœurs), je dis, par une juste opposition, que si nous venons à nous relâcher dans l'accomplissement de nos règles, à les négliger, à en secouer le joug et à nous faire une criminelle habitude de les violer, nous ne pouvons alors conserver la paix, ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes, ni avec le prochain, c'est-à-dire, avec nos supérieurs et toutes les personnes qui vivent sous le même habit et dans la même maison que nous : ni avec Dieu, qui nous en demandera compte; ni avec nous-mêmes, qui sans cesse en ressentirons au fond de nos consciences le reproche; ni avec le prochain, puisque le lien qui nous unit tous dans une parfaite société, c'est la règle, et que ce lien se trouve rompu par le désordre d'une vie peu exacte et peu régulière. Trois points auxquels je me borne, et qui feront le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

A prendre la chose dans son principe, Dieu seul est la règle primitive et essentielle de toutes nos actions; et nous pouvons dire,

que comme il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, il n'y a point aussi de règle, de constitution, de loi qui ne soit une participation de la loi de Dieu, et qui ne parte originairement de cette source divine. Qu'est-ce que la règle qui nous est prescrite dans la religion? est-ce une simple production de la sagesse des hommes? non, mes chères Sœurs: du moment que les hommes ont été suscités de Dieu pour l'établir; du moment qu'il les a remplis de son esprit pour en être les fondateurs et les instituteurs; qu'il leur a donné pour cela un pouvoir légitime; que la règle qu'il leur a dictée lui-même a été ensuite juridiquement approuvée, autorisée et scellée par l'Eglise, nous ne la devons plus considérer comme leur ouvrage, ni par rapport à eux, et ils ne sont plus, selon le terme de l'Ecriture, que les ministres dont Dieu s'est servi en qualité de législateur et de souverain, pour nous déclarer ses desseins et nous intimer ses ordres.

Cette règle, conclut saint Thomas, est donc une volonté spéciale de Dieu, et les hommes, à notre égard, n'en sont que les interprètes. Volonté que saint Paul appelle de bon plaisir et de perfection, pour la distinguer d'une autre volonté plus absolue et qui nous impose une plus rigoureuse obligation : *Voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta* (Rom. 12). Volonté par laquelle Dieu nous sanctifie, en nous marquant les voies où il veut que nous marchions, et nous préservant ainsi des égarements inévitables où notre conduite serait exposée, si nous étions abandonnés à nos propres lumières et même à la droiture de nos intentions. Volonté que Dieu n'a pas formée pour le commun des hommes, mais singulièrement pour nous, et que nous devons par conséquent envisager comme une grâce de choix. Enfin, volonté dont nous nous sommes fait un mérite d'être dépendants, et dont nous avons préféré la bienheureuse servitude à tous les avantages de la liberté du siècle. Voilà ce que c'est que notre règle, je dis celle que nous avons à suivre dans la profession religieuse.

Que fais-je donc, quand, par un esprit de soumission et de ferveur, je m'attache à l'observer? Prenez garde, s'il vous plaît : je m'unis à Dieu de la plus excellente manière dont une créature faible comme moi lui puisse être unie sur la terre; et comment cela? parce que j'applique cette volonté parfaite qui est en Dieu aux moindres actions de ma vie, ou que je conforme les moindres actions de ma vie à cette volonté parfaite qui est en Dieu; parce que je me fais à chaque moment une loi de ce qui lui plaît, et qu'à chaque moment je rectifie mes sentiments et mes désirs par cette loi; parce que j'agis en toute chose selon son cœur, et que dans mes emplois, je ne dispose point autrement que selon son gré, de tout mon temps et de toute ma personne. Or, en cela consiste la paix que je suis capable d'entretenir avec lui, et dont je jouis tranquillement, tandis que je me tiens ainsi dans le devoir et dans une constante régularité. Mais par un effet tout contraire, quand je désobéis à ma règle, je me sépare en quelque sorte de Dieu; je m'affranchis de cette aimable sujétion qui m'attachait à lui; je ne veux plus que ce soit sa volonté qui me gouverne, je veux que ce soit mon amour-propre. Comme si je lui disais : Cette volonté, Seigneur,

sous laquelle vous voulez que je me captive, est trop gênante pour moi, elle contredit en trop de rencontres mes inclinations, et j'aime mieux renoncer aux biens inestimables qu'elle me pourrait procurer, que me réduire dans un pareil esclavage. Elle me trace une telle route : elle m'ordonne le silence, et je veux parler ; elle m'appelle à la prière, et je veux travailler; elle m'engage à l'action, et je veux le repos. Car l'infraction de la règle, sans qu'on s'en déclare si expressément, dit tout cela ; et dans cette contrariété qui se trouve alors entre Dieu et nous, le moyen que la paix subsiste ?

J'ai péché, mon Dieu, s'écriait le saint homme Job, pénétré du sentiment de ses misères, j'ai péché, et quelle réparation puis-je vous faire de tant d'offenses? *Peccavi : quid faciam tibi, ô custos hominum* (Job. 7)? Mais permettez-moi, ajoutait-il, sans prétendre accuser votre justice, de me plaindre respectueusement et humblement de votre providence. Pourquoi m'avez-vous créé dans des dispositions si différentes de celles où je devrais être envers vous ? pourquoi, vous, qui êtes mon souverain auteur, m'avez-vous donné une volonté si opposée à la vôtre? *Quarè posuisti me contrarium tibi* (*Ibid.*)? Ainsi parlait-il à Dieu dans l'amertume de son âme. Mais Dieu, dit saint Grégoire pape, aurait pu lui répondre : Non, je ne t'ai point créé avec cet esprit et ce cœur rebelle, et en vain voudrais-tu m'imputer cette opposition de ta volonté à la mienne. Ma providence n'y a point de part : c'est l'effet de ton péché. Quand je t'ai formé de mes mains, il n'y avait rien en toi qui ne fût réglé; et si tu n'étais pas sorti de la dépendance où te bornait ta condition et où ma grâce te contenait, il y aurait eu entre moi et toi une éternelle paix. Mais en péchant, tu l'as troublée, cette paix, et tu m'as donné lieu de tourner contre toi la même plainte que tu m'adressais : *Quarè posuisti te contrarium mihi?* Pourquoi toi-même, détruisant l'œuvre de ma grâce et abusant de ta liberté, t'es-tu perverti jusqu'à me refuser l'obéissance qui m'est due? Voilà, mes chères Sœurs, ce que Dieu peut dire par proportion à chacun de nous, et ce qu'il nous dit dans le secret de l'âme lorsque nous craignons si peu de transgresser ces saintes règles qu'il nous a marquées, et auxquelles nous nous sommes volontairement assujettis : *Quarè posuisti te contrarium mihi?* Pourquoi, à force de vous émanciper des lois communes, vous faites-vous une conduite particulière qui renverse toutes mes vues sur vous? pourquoi, par un dérèglement de vie où vous vous abandonnez, tombez-vous dans ce malheur, de vouloir presque toujours ce que je ne veux pas, et de ne vouloir presque jamais ce que je veux? pourquoi vous arrive-t-il, en me servant, moi qui aime l'ordre, et qui n'ai rien fait que dans l'ordre, d'être si souvent hors de l'ordre?

Il n'y a qu'une chose dont les âmes imparfaites pourraient ici se prévaloir, et qui semble dans un sens leur être favorable, savoir, que le péché seul trouble la paix de l'homme avec Dieu. Or, la règle, ainsi qu'on nous la fait entendre, séparée du vœu et du précepte, n'oblige point sous peine de péché. On nous l'a dit, mes très-chères Sœurs; et il est vrai ; mais vous savez aussi bien que moi le correctif important et nécessaire dont, en même temps, on a eu soin de nous prémunir, pour ne pas abuser de cette maxime.

Je n'entre point dans l'examen d'un sentiment qui pourrait faire impression sur vos esprits, et que de savants théologiens ont soutenu : qu'un religieux, qui, de dessein formé et par état, viole ouvertement sa règle et la néglige, dès-là tombe dans un péché grief; pourquoi? parce que dès-là, disent-ils, il n'est plus dans la voie de la perfection où il doit tendre; parce que dès-là il renonce à ce qu'il est, et qu'il déshonore son caractère, parce que dès-là il se met dans une impuissance morale d'accomplir son vœu, et par conséquent dans un danger prochain de se damner et de se perdre. Mais sans m'arrêter à cette question, ni vouloir la décider, je m'en tiens à la belle remarque de Hugues de Saint-Victor. Car, dit ce saint docteur, il y a ici deux choses à distinguer : une rupture entière de l'homme avec Dieu, et un simple refroidissement entre l'homme et Dieu. L'une est l'effet du péché, j'entends du péché mortel; et l'autre est la suite de certaines fautes moins grièves, de certaines imperfections qui ne vont pas jusqu'à ce divorce, mais qui ne laissent pas d'éloigner Dieu de l'homme. Or, pour troubler la paix avec Dieu, cet éloignement suffit. Je ne dis pas qu'il suffit pour la rompre absolument, mais pour la troubler : c'est-à-dire, pour entretenir l'âme religieuse en contrariété avec Dieu; pour interrompre le commerce intime et secret qu'elle avait, ou qu'elle pouvait avoir avec Dieu; pour arrêter le cours des communications de Dieu, des grâces de Dieu, des lumières de Dieu; et voilà ce que fait au moins la transgression de la règle. Dieu n'est pas content d'une âme, et ne doit pas l'être. Plus donc pour elle de ces faveurs particulières qu'il accorde aux âmes exactes, et qui sont la récompense de leur fidélité. Plus de goût dans la prière, plus de vues dans l'oraison, plus de bons mouvements dans la communion, plus de ferveur dans tous les exercices de religion : aridité, sécheresse, insensibilité. L'âme, de sa part, si je puis m'exprimer de la sorte, n'est pas contente de Dieu, parce qu'elle s'en trouve ainsi délaissée, et que souvent elle est assez aveugle, pour ne pas voir qu'elle s'est elle-même attiré ce châtiment. Elle ose se plaindre que Dieu l'abandonne, qu'elle n'en reçoit rien, qu'elle ne sent rien, que tout lui devient insipide, et que rien ne lui adoucit le fardeau : ah! vous vous en étonnez, âme négligente et infidèle, mais en devez-vous être surprise? Car dites-moi, pour qui est la paix de Dieu? pour ceux qui aiment Dieu; et c'est à proportion de leur amour, que Dieu leur fait goûter ses douceurs célestes : *Pax multa diligentibus legem tuam* (Psal. 118). Or, comment l'aimez-vous? Si vous n'avez pas encore perdu ce fonds d'amour absolument nécessaire pour vous préserver de sa haine et vous maintenir en grâce avec lui, du reste, avez-vous cet amour vigilant qui étudie toutes ses volontés, cet amour agissant qui se porte à tout ce qui peut lui plaire, cet amour prévenant qui n'attend pas même ses ordres, et qui les exécute, pour ainsi parler, avant que de les avoir reçus? Avez-vous cet amour généreux à qui rien ne coûte, dès qu'il y va de sa gloire; cet amour libéral qui ne ménage rien, dès qu'il est question de ses intérêts; cet amour prompt, fervent, constant, que rien n'arrête et que rien ne lasse, dès qu'il faut, et dans les grandes occasions, et dans les plus petites choses, lui obéir? L'avez-vous,

dis-je, cet amour parfait, ou travaillez-vous à l'avoir? Si cela était, n'auriez-vous pas toute une autre exactitude dans la pratique de la règle où Dieu vous déclare ce qu'il veut de vous, et de quelle manière il veut être servi? Sachant qu'il en est l'auteur et qu'elle vient de lui, ne la respecteriez-vous pas, et oseriez-vous en omettre un point? Est-il donc étonnant, lorsque vous la violez avec tant de liberté, qu'il vous traite comme vous le traitez lui-même, et qu'il laisse son amour se ralentir pour vous, comme à son égard vous avez laissé ralentir le vôtre? Or, cet état est ce que j'appelle une espèce de guerre entre lui et vous; et c'est alors que doit s'accomplir dans votre personne cette parole de l'Ecriture, que quiconque résiste à Dieu, ne peut être en paix avec Dieu : *Quis restitit ei, et pacem habuit* (Job. 7)?

Mais, dites-vous, de transgresser ma règle, ce n'est pas même une offense de Dieu vénielle. Je le veux : car je ne prétends point, mes chères Sœurs, vous rendre le joug plus pesant qu'il n'est, et en toutes choses je fais profession de m'en tenir à la plus exacte vérité. Il est donc certain, et je le reconnais, que ni votre règle, ni la mienne, ne sont point en soi des sujets de péché, et pas même du moindre péché; mais en même temps que je le dis comme vous, voici ce que j'ajoute, et de quoi vous devez convenir avec moi : c'est que l'infraction de la règle peut n'être pas péché prise en elle-même, et l'être par rapport aux circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, que ce ne soit point précisément un péché de parler, de s'entretenir, de converser à une heure et dans un lieu où la règle ordonne de se taire, j'y consens; mais le scandale que vous causez alors est un péché; mais le mépris que vous faites alors de votre règle est un péché; mais l'immortification, la dissipation, la curiosité, peut-être la passion, l'animosité, l'esprit de censure, tous les sentiments du cœur, qui vous font alors parler, sont des péchés. Or, qui ne sait pas combien il est facile et ordinaire que ces circonstances, ou d'autres semblables, se rencontrent dans la transgression de nos règles? Ah! mes chères Sœurs, rentrons en nous-mêmes, et faisons une sérieuse réflexion sur nous-mêmes; nous nous trouverons beaucoup plus coupables devant Dieu que nous ne l'avions cru jusqu'à présent. Quoi qu'il en soit, des âmes dévouées à Dieu doivent-elles donc compter si exactement avec Dieu? et pour me faire observer ma règle dans toute son étendue, pour m'engager à n'en pas omettre l'article le plus léger, ne doit-il pas me suffire, Seigneur, que ce soit au moins une imperfection de la violer, que ce soit m'opposer à l'exécution de vos desseins, et agir contre vos vues? Dans cet état de contradiction, d'opposition mutuelle et habituelle entre vous et moi, que puis-je attendre de vous? et par quel titre pourrais-je me promettre de conserver une sainte union avec vous? Ne serait-ce pas, si je m'en flattais, le dernier aveuglement? Ne serait-ce pas la plus grossière et la plus dangereuse illusion? Il faut donc, si je veux avoir la paix de Dieu, comme parle saint Paul : *Pax Dei* (Philip. 4), cette paix qui est au-dessus de tous les sens; cette paix plus précieuse que toutes les richesses, que toutes les grandeurs, que tous les plaisirs du monde; cette paix que j'ai dû chercher dans la retraite reli-

gieuse, et que j'y dois chérir comme mon unique trésor; il faut, dis-je, pour l'avoir, cette paix divine, que je me soumette à ma règle. La nature y répugnera, et cette condition lui paraîtra onéreuse; mais le fruit que je retirerai, ce fruit de paix, et d'une telle paix, est un assez grand bien pour me dédommager de tout ce qu'il m'en coûtera de violence et d'efforts. Avançons : sans l'observation de la règle, point de paix avec Dieu ; et point de paix avec nous-mêmes : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comment une âme peut-elle être bien avec elle-même, lorsque dans elle-même elle est déréglée ; et le moyen qu'elle jouisse de la paix intérieure, tandis qu'elle entretient au milieu d'elle-même deux ennemis qui se combattent sans cesse et se livrent les plus rudes assauts ? Or, voilà l'état d'une âme religieuse qui ne vit pas conformément à sa profession, et qui veut s'affranchir des observances de sa règle. Saint Bernard parlant de lui-même, s'expliquait en des termes qui devraient nous surprendre, si nous ne savions pas quel esprit les lui inspirait, et qu'ils partaient du fond de son humilité. Vous me voyez, mes frères, disait-il à ses religieux; mais me connaissez-vous et savez-vous qui je suis? Ah! poursuivait cet humble serviteur de Dieu, j'aurais peine à le dire moi-même, et à me bien définir. Car de la manière que je vis, je ne suis, ni du monde, ni de la religion. Je ne suis pas du monde, puisque j'y ai renoncé; et je ne suis pas proprement de la religion, puisque toute ma conduite est si peu religieuse. J'étais appelé de Dieu à la solitude, et il n'y a point d'homme si dissipé que moi. J'ai fait vœu de vivre dans le cloître, et toute ma vie se passe au dehors, dans les voyages, dans les cours des princes, dans les assemblées publiques. Mon emploi devrait être de vaquer à la contemplation des choses du ciel, et je me trouve chargé de toutes les affaires de la terre. Qu'est-ce que tout cela, et dans une telle disposition, ne dois-je pas me regarder comme un monstre? Ainsi le pensait ce grand saint, ainsi le confessait-il ; et c'était, encore une fois, son humilité seule qui lui inspirait ce sentiment et lui faisait tenir ce langage. Car il n'agissait en tout que par l'ordre de Dieu. S'il traitait avec les rois et les potentats du siècle, ce n'était que pour travailler à leur conversion. S'il se trouvait dans les plus célèbres assemblées, ce n'était que pour terminer les schismes et pour accommoder les différends. Occupations où la cause de Dieu l'engageait, et qui valaient mieux que le repos de sa solitude : outre qu'il la portait toujours dans son cœur, cette solitude si chère, qu'il l'y conservait au milieu de tous les embarras, et que s'il sortait de son monastère, c'était pour aller répandre dans le monde l'esprit de la religion et non point pour apporter dans la religion l'esprit du monde.

Mais nous, mes chères Sœurs, quand nous négligeons notre règle, et que nous en abandonnons la pratique, ne pouvons-nous pas dire à notre confusion et avec vérité, ce que saint Bernard disait pour son instruction et pour s'humilier? Car qu'est-ce qu'une personne religieuse sans régularité? n'est-ce pas comme un fan-

tôme et une chimère? Elle est du corps de la religion, et elle n'en est pas. Elle n'est pas du monde, et elle en est. Prenez garde : elle est du monde, puisqu'elle a l'esprit du monde, qui est de vivre sans règle; et elle n'est pas du monde, puisque son état l'en sépare. Elle est du corps de la religion, puisqu'elle a les engagements de la religion; et néanmoins elle n'est pas membre de la religion, puisqu'elle n'est pas animée de l'esprit de la religion. Elle est l'un et l'autre tout à la fois; car elle tient quelque chose de l'un et de l'autre : et elle n'est tout à la fois ni l'un ni l'autre; car elle ne veut pas être l'un, et ne peut pas être l'autre. Or, dans cette contrariété, je prétends qu'il est impossible qu'elle ait la paix : pourquoi? parce que de là doivent naître dans elle des affections, des désirs, des sentiments tout opposés, et que cette diversité de sentiments, de désirs, d'affections, doit exciter dans son cœur une guerre perpétuelle.

Vous savez ce qui faisait gémir saint Paul. Malheureux que je suis, s'écriait ce grand apôtre, qui me délivrera de ce corps mortel, où j'ai tous les jours de si violents combats à soutenir? Je sens presque à chaque moment la chair s'élever contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : tellement qu'ils ne s'accordent jamais, et que j'en porte toute la peine : *Caro enim concupiscit adversùs spiritum, spiritus autem adversùs carnem : hæc enim sibi invicem adversantur* (Galat. 5). Hélas! mes chères Sœurs, ne sommes-nous pas encore dans un état plus fâcheux, quand deux esprits contraires, et absolument incompatibles, se trouvent tout ensemble au milieu de nous pour nous tourmenter : l'esprit de la règle, et l'esprit de la liberté? l'esprit de la règle, que nous avons reçu dès notre enfance spirituelle, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire, dès notre entrée dans la maison de Dieu; et l'esprit de la liberté, qui, dans la suite, a repris sur nous son empire, et s'est emparé de notre cœur. L'esprit de la règle, qui nous inspire la soumission; et l'esprit de la liberté, qui nous porte à l'indépendance. L'esprit de la règle, qui nous captive, et par là nous devient insupportable; et l'esprit de la liberté, qui nous flatte, et qui, par là même, nous corrompt. Car c'est bien alors que nous pouvons nous écrier avec tout un autre sujet que le Docteur des nations : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom. 7)? Hé! Seigneur, jusques à quand serai-je dans le trouble, et en de si cruelles agitations? Je ne suis plus d'accord avec moi-même. Je suis combattu par mes propres sentiments. Je condamne ce que j'aime, et j'aime ce que je condamne. Je veux, et je ne veux pas; et tant que je demeure ainsi partagé, puis-je avoir la paix et m'établir dans une situation tranquille.

Non, mes chères Sœurs, nous ne l'aurons jamais; et quelles douceurs pourrions-nous goûter? Les douceurs du monde nous sont interdites, et nous nous privons des douceurs de la religion. Nous n'avons pas les joies apparentes du monde, parce que nous ne le pouvons pas, et nous n'avons pas les joies solides de la religion, parce que nous ne le voulons pas. Le monde a ses divertissements et ses plaisirs, mais nous n'y pouvons prétendre, puisque nous l'avons quitté. La religion a ses consolations toutes spirituelles et

toutes saintes; mais elles ne sont pas pour nous, puisque nous vivons sans règle. Car, de mépriser la règle et d'en ressentir l'onction, c'est ce qui ne fut jamais, et ce qui ne peut être. Or, n'ayant plus ni consolation, ni douceur dans la vie religieuse, n'est-ce pas une conséquence nécessaire que nous n'ayons plus ni calme, ni repos dans le cœur. De sorte, mes chères Sœurs, pardonnez-moi si j'applique ici ces paroles de saint Bernard, et si j'use de cette comparaison, dont vous pourriez justement être blessées, si je l'entendais à la lettre et que je n'y misse pas toute la proportion convenable : de sorte que ce qui se passe à l'égard de l'âme réprouvée dans le lieu de son supplice éternel, se vérifie en quelque manière dès maintenant à l'égard de l'âme religieuse, dans le lieu même où le centuple lui était destiné, et où elle devait trouver son bonheur. Voulant se soustraire à sa règle, elle ne veut jamais ce qu'elle devrait vouloir, et elle veut toujours ce qui lui est défendu, et ce qu'elle ne peut avoir. Elle voudrait vivre à sa discrétion, ordonner elle-même selon son gré de toutes ses actions, ne faire que ce qu'il lui plaît, que comme il lui plaît, que lorsqu'il lui plaît; et c'est ce qui ne peut lui être permis. Elle ne voudrait point dépendre, se captiver, se gêner; et c'est à quoi néanmoins elle est indispensablement obligée. Or, dit saint Bernard, qu'y a-t-il de plus pénible qu'une volonté réduite à cette double nécessité, n'est-ce pas là l'image de l'enfer? *Quid tàm pœnale, quàm semper velle quod nunquam erit, et semper nolle quod nunquam non erit? Quid tàm damnatum, quàm voluntas addicta huic necessitati?*

Cependant, que fait la conscience? ne parle-t-elle point? n'agit-elle point? et dans ce désordre ne vient-elle pas ajouter peine sur peine, et percer une âme de ses pointes les plus douloureuses? Ah! mes chères Sœurs, il n'y a que Dieu et nous qui soyons témoins de ce qu'elle nous fait sentir quand nous sortons des voies que notre règle nous a tracées, et que nous nous abandonnons à nous-mêmes. Si peut-être, à certains moments où les objets nous dissipent et nous entraînent, nous ne sommes point touchés de ses remords secrets, que ces moments sont suivis de retours amers, de traits vifs et piquants, de pensées tristes et affligeantes! Car, au milieu de tant de bons exemples qu'on a devant les yeux, au milieu de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on entend, dans la confession, dans la communion, dans l'oraison, dans tous les exercices dont on ne peut s'absenter, et où l'on assiste au moins de corps, si l'on n'y est pas de cœur, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit mille réflexions qui l'inquiètent, et mille reproches qui le piquent : Je ne suis pas ce que je dois être, je ne vis pas en religieux, je n'en ai que l'habit. Pourquoi me distinguer ainsi des autres, et ne pas faire ce qu'ils font? Pourquoi m'exempter des lois communes? et qui m'autorise à prendre toutes les libertés que je me donne? Que serait-ce si chacun en usait comme moi? et quelle forme de religion y aurait-il dans une communauté? Mais enfin, à quoi se terminera la vie lâche que je mène, et que me servira d'avoir quitté le monde? Que deviendrais-je si Dieu m'appelait à lui, et quelle consolation aurais-je de mourir en cet état? Est-ce un état de perfection? Est-ce même, par rapport à moi et à mes engagements,

un état de salut? Tout cela, mes chères Sœurs, ce sont autant de vues dont on ne peut se défendre, et qui nous causent malgré nous les plus mortelles alarmes. Car vous l'avez sagement ordonné, mon Dieu, disait saint Augustin, et c'est un effet de votre miséricorde aussi bien que de votre justice, que tout esprit hors de la règle trouve dans soi-même son châtiment et sa peine : *Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit ipse sibi.*

N'en cherchons point d'autre témoignage que l'expérience : elle suffit ici pour vous convaincre; et souffrez qu'outre les connaissances propres que vous pouvez avoir, je vous fasse encore part des miennes, et de ce qu'un long usage doit m'avoir appris. La Providence qui m'a honoré du saint ministère où je m'emploie par ses ordres, et dont je tâche à m'acquitter, cette Providence divine m'a conduit en bien des lieux différents; elle m'a fait connaître l'intérieur de bien des maisons religieuses; elle m'a confié bien des âmes, qui n'ont pas dédaigné de m'accepter, pour leur servir de conseil et pour être le dépositaire de leurs plus secrets sentiments. J'en ai été édifié, j'en ai été touché, j'ai eu mille occasions de me confondre moi-même, et malheur à moi si je n'en ai pas profité! Mais au milieu de tant d'exemples édifiants et touchants, on trouve quelquefois de ces personnes mal contentes et chagrines, à qui tout déplaît dans leur profession, et dont la vie, par là même, n'est qu'amertume et que dégoût. Il y en a beaucoup moins que le monde ne veut se le persuader; et c'est une injustice qu'il fait à notre état, de croire que ce soit là le grand nombre, mais enfin il y en a eu de tout temps, et il y en a encore. Or, voici, mes chères Sœurs, ce que vous pouvez observer avec moi : c'est que de ces âmes ainsi rebutées et affligées, la plupart ne le sont que parce que ce sont des âmes paresseuses et négligentes, que parce que ce sont des âmes immortifiées et indociles, que parce que ce sont des âmes ennemies de toute contrainte, et qui n'ont jamais su se faire quelque violence pour se former à l'ordre d'une communauté et pour s'y accoutumer. Car, tout ce qu'il y a de religieuses ferventes et fidèles à leurs devoirs, bien loin de trouver le joug pesant et de se plaindre, ne cessent point au contraire de rendre gloire à Dieu et de le bénir de ses miséricordes envers elles; tout leur devient praticable, tout leur devient aisé; elles se plaisent à tous les exercices de la religion, parce qu'elles les aiment; et elles les aiment, parce qu'elles aiment la règle, et que ce sont des exercices que la règle ordonne. Mais ces âmes tièdes, volages, dissipées, répandues au dehors, sans exactitude et sans fidélité à leurs pratiques et aux fonctions de leurs emplois; voilà celles à qui les moindres observances paraissent insoutenables, et qui s'épanchent là-dessus en de si fréquents murmures.

D'autant plus aveugles que, par une erreur dont on ne peut presque les détromper, elles se persuadent que ce sera en se mettant plus au large, si je puis parler ainsi, en se rendant moins sujettes aux pratiques d'une maison, et en s'attribuant comme de plein droit des priviléges particuliers, qu'elles se procureront du soulagement et qu'elles diminueront leurs peines : illusion la plus spécieuse dans l'apparence, mais, dans le fond, la plus fausse et la

plus trompeuse. Car je dis, moi, que plus elles chercheront à s'émanciper et à se licencier, plus elles seront exposées aux mécontentements et aux ennuis : la raison est que tout ce qu'elles voudront avoir de commodités et de vaines satisfactions aux dépens de leurs devoirs, ne servira qu'à les rendre encore plus sensibles, plus délicates; et que plus leur délicatesse, plus leur sensibilité augmentera, plus elles sentiront augmenter pour elles le poids de la règle. Il est vrai qu'elles se déchargeront d'une partie de cette règle; mais, quoi qu'elles fassent, il y aura toujours mille exercices dont elles ne pourront se dispenser; il faudra toujours garder certains dehors, il faudra toujours suivre un certain plan de vie, et, n'agissant alors que par nécessité et par contrainte, vous jugez assez de ce que chaque pas, dans une voie si difficile et si contraire à leurs inclinations, leur doit coûter. Ce n'est donc point un paradoxe de dire que dans l'état religieux, plus on ôte de la charge qu'on a à porter, plus elle pèse; que plus on élargit la route où l'on marche, plus on l'étrécit; et que, moins on veut se mortifier, plus on s'attire de mortifications. Et c'est en ce sens que nous devons entendre cette belle et consolante parole du Sauveur du monde : *Tollite jugum meum super vos : et invenietis requiem animabus vestris* (Matth. 11). Voulez-vous vous établir dans un repos solide et véritable? en voici le moyen et l'unique moyen : c'est de prendre sur vous mon joug, et de n'en rien retrancher : maxime que vous ne pouvez trop méditer, mes chères Sœurs, et qui mérite toutes vos réflexions. Il y en a parmi vous qui depuis de longues années en ont fait l'épreuve, et la font tous les jours; il ne tient qu'aux autres d'en connaître la vérité par elles-mêmes, et par la pratique encore plus que par les raisonnements : puissiez-vous toutes en profiter, et bien comprendre enfin de quelle importance il est que vous vous attachiez à l'observation de la règle, pour avoir la paix avec le prochain. Je conclus par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, nous tiennent lieu de prochain; et quand ce docteur de la loi, dont il est parlé dans l'Evangile, vint demander à Jésus-Christ qui il devait regarder comme son prochain : *Et quis est meus proximus* (Luc. 10)? que lui répondit ce divin Maître? Il lui représenta le prochain sous l'idée d'un pauvre inconnu, d'un voyageur, d'un passant trouvé par hasard dans le chemin de Jéricho, d'un homme sans nom : *Homo quidam* (*Ibid.*); voulant par là nous apprendre, remarque saint Jérôme, que la charité ne faisait aucune distinction, et qu'il n'y avait point d'homme sur la terre à qui elle ne dût s'étendre, parce qu'il n'y en a point qui ne soit notre prochain. Mais il faut après tout convenir que, dans la profession religieuse, il y a deux sortes de personnes qui nous appartiennent et auxquelles nous appartenons plus particulièrement, vous et moi, en qualité de prochain : savoir, nos frères ou nos sœurs qui vivent avec nous sous le même habit, et nos supérieurs, que Dieu a revêtus de son autorité pour nous conduire. Or, je prétends que, sans une fidélité parfaite et une sainte soumission à la règle, nous ne

pouvons bien conserver la paix ni avec les uns, ni avec les autres; et que, dès l'instant que la règle est négligée, la paix en doit être nécessairement altérée. Encore un moment d'attention.

Et d'abord, violer la règle et être en paix avec les supérieurs, n'est-ce pas une contradiction? car, qu'est-ce, dans une communauté religieuse, qu'un supérieur? c'est le protecteur et le tuteur de la règle, qui, par une obligation propre et spéciale, doit la soutenir, doit l'autoriser, doit la défendre et la venger : qui doit, dis-je, la défendre; et contre qui? contre ceux qui voudraient entreprendre sur elle et la transgresser; qui doit la venger, et de quoi? de ces transgressions et des transgresseurs. Voilà pourquoi Dieu l'a choisi; et, comme dit saint Paul, ce n'est pas sans cause qu'il a le pouvoir en main : *Non sine causâ gladium portat* (Rom. 13). Il a droit de me commander, il a droit de me punir, et je dois obéir à ses ordres, je dois subir telle peine qu'il lui plaît sagement et utilement de m'imposer : tout cela fondé sur la commission qu'il a reçue de maintenir cette règle, qui lui a été confiée et dont il est responsable. Si donc je ne la garde pas, et surtout si je m'obstine à ne la pas garder, il doit s'élever contre moi; il doit s'opposer à l'injuste possession où je voudrais m'établir de l'enfreindre impunément; il doit me déclarer une espèce de guerre, m'avertir, me reprendre, et user d'une salutaire correction : car c'est à quoi l'engage indispensablement son ministère; et s'il manquait là-dessus de fermeté, il serait encore plus criminel que moi, parce qu'il nuirait plus à la règle par sa molle condescendance, que je ne lui puis nuire par ma désobéissance. Or, il ne peut me contredire de la sorte sans qu'il y ait de la division entre lui et moi : ainsi je le mets dans la nécessité, ou de m'être contraire, ou de se rendre coupable; s'il me souffre dans mon irrégularité, et qu'il la tolère, le voilà prévaricateur; s'il parle, s'il agit, et qu'il veuille me réduire, le voilà mon adversaire et ma partie; et parce qu'il doit toujours préférer la règle, qui est l'ordre de Dieu, à toutes mes volontés et à tous mes intérêts, il se trouve obligé en mille rencontres de me traverser jusqu'au péril même de me voir moins uni que je ne l'étais et moins attaché à sa personne : c'est ce que saint Bernard témoigne avoir éprouvé lui-même dans le gouvernement de ses religieux, et ce qui lui faisait déplorer la condition des supérieurs.

Ce n'est pas que leur exactitude et leur sévérité à tenir la règle dans sa première vigueur et à ne la pas laisser déchoir, dût jamais nous aliéner d'eux, et nous causer à leur égard la moindre altération. Je dis plus, et je prétends que c'est même par là qu'ils nous devraient être plus respectables et plus chers, puisqu'en cela ils ne travaillent que pour notre avancement et pour notre bien. Mais qu'arrive-il? ah! mes Sœurs, ce que nous n'avons peut-être reconnu et expérimenté que trop de fois : c'est que notre imperfection nous fait prendre, pour ainsi dire, ce zèle des supérieurs à contre-sens, et qu'au lieu de l'approuver et de l'aimer comme moyen de sanctification par rapport à nous, nous le condamnons et nous nous en choquons, parce que nous sommes mal disposés à y correspondre. De là tant de plaintes, tant de fausses idées et de malignes interprétations; ce qui est zèle et zèle le plus pur, nous le traitons de

caprice, de prévention, d'imprudence, d'excès; si, pour nous redresser, un supérieur nous fait une juste et sage réprimande, nous nous excusons, nous disputons avec lui; s'il est forcé d'en venir à quelque punition qui nous humilie et qui nous mortifie, nous nous révoltons, non pas toujours d'effet et d'action, mais de cœur, mais de paroles, quoique ce soit une charité toute paternelle qui l'anime, nous nous mettons dans l'esprit que c'est une mauvaise volonté, et cette persuasion dont nous ne pouvons revenir, combien fait-elle naître de dépits, d'animosités, de desseins même et d'intrigues secrètes? Autrefois nous agissions simplement avec ce supérieur, et nous lui marquions de la confiance, mais maintenant ce n'est plus pour lui de notre part qu'indifférence et que froideur; autrefois nous nous comportions avec lui comme avec un père; mais maintenant nous ne l'envisageons plus que comme un censeur incommode; nous nous retirons de lui, nous nous en défions, et si nous gardons quelques mesures pour ne le pas offenser ouvertement, ce ne sont que des dehors affectés et de trompeuses apparences. Lui, cependant, témoin de notre conduite, ne peut plus se confier en nous, et c'est, de part et d'autre, une défiance mutuelle : or, dans cet état, est-il possible qu'il y ait entre lui et nous de l'intelligence et de la concorde?

Quel remède? vous le savez, mes chères Sœurs : l'esprit de régularité. Soyons fidèles à nos règles, nous serons soumis à nos supérieurs, et nos supérieurs, touchés de notre soumission, s'uniront à nous et ne penseront qu'à nous contenter : voilà le nœud qui nous rapprochera d'eux et qui les rapprochera de nous; toute autre liaison que nous aurions ensemble, ne pourrait être que l'effet d'une politique humaine, et de la prudence de la chair. Entrons dans leur cœur par la voie de la sainteté; quand ils nous verront aussi zélés pour la règle qu'ils le sont eux-mêmes, ils nous estimeront et ils honoreront notre vertu. Nous ne devons rechercher ni cette estime, ni ces éloges; mais, sans que nous les recherchions, ce sera nécessairement le fruit de notre assiduité et de notre vigilance. Je dis nécessairement, car, prenez-y garde, à peine verrez-vous jamais une fille régulière être mal avec sa supérieure; et à peine voit-on jamais une supérieure être bien avec une fille qui se dérange et qui ne vit pas selon sa règle : vous voyez néanmoins de quelle conséquence cela nous doit être devant Dieu. Pour moi, disait un saint religieux de notre compagnie, c'est le bienheureux Louis de Gonzague, j'aimerais mieux encourir la disgrâce de tous les hommes, et m'entretenir dans un parfait accord avec mon supérieur, que de m'en séparer, et de m'attacher par là tout ce qu'il y a d'hommes au monde : pourquoi? parce qu'un supérieur et Dieu, ajoutait-il, ne sont à mon égard qu'une même chose : or, pourvu que je sois bien avec Dieu, que m'importe tout le reste? Ainsi en jugeait, dès la fleur de son âge, et ainsi parlait ce jeune serviteur de Dieu, encore plus illustre par sa rare piété que par la noblesse de son sang et l'éclat de sa naissance.

Mais moi, mes chères Sœurs, je vais même plus loin, et je soutiens que sans l'observation des règles, outre qu'on ne peut avoir la paix avec ses supérieurs, on ne peut non plus la faire subsister

entre les particuliers et les divers membres qui composent une maison religieuse. Ecoutez-en la preuve ; car il n'est rien, dit saint Bernard, de plus efficace et de plus puissant pour lier les hommes ensemble, que la pratique d'une même règle. Aussi voyons-nous, dans l'état religieux, tant de personnes qui ne se connaissaient point, dès qu'elles ont embrassé le même institut et les mêmes observances, s'affectionner comme frères ou comme sœurs, et contracter une alliance spirituelle plus forte que toutes les alliances de la nature. Qui fait cela, demande saint Bernard? c'est l'engagement au même genre de vie et aux mêmes exercices. Nous combattons sous les mêmes étendards, et nous avons tous les mêmes intérêts. Chaque règle a son esprit propre, et cet esprit de la règle est le même dans tous les sujets qu'elle dirige et qu'elle conduit. Tel est le principe de notre union. Mais que ce fondement soit renversé, que ce lien soit rompu par l'infraction de la règle ; comme les contraires doivent avoir des conséquences toutes contraires, ce qui s'en suit infailliblement alors, c'est que les cœurs se divisent, et que le trouble bannit la tranquillité.

En effet, supposons une communauté semblable à la vôtre, mes très-chères Sœurs ; je veux dire une communauté où la règle se soit conservée jusqu'à présent dans toute sa force et dans toute son intégrité, est-il rien de plus paisible? N'est-ce pas une Jérusalem, n'est-ce pas sur la terre un paradis et un jardin de délices? Mais si c'était une maison où il n'y eût ni ordre, ni règle, permettez-moi de le dire, ne serait-ce pas bientôt une Babylone? ne serait-ce pas un lieu de confusion, plus exposé que le monde même aux schismes et aux partialités? Car ce que saint Chrysostome a remarqué de l'homme en général, nous peut bien être appliqué en particulier. Rien de plus sociable que l'homme, dit ce saint docteur, quand il use de sa raison ; mais dès qu'il l'oublie, rien de plus opposé à la paix, ni de plus sujet aux dissensions et aux discordes. Il en est de même des personnes religieuses, et nous ne devons point craindre de le reconnaître ici pour notre instruction. Point de liaison plus étroite ni plus constante, que celle qui les attache les unes aux autres, tant qu'elles persévèrent dans la règle ; mais qu'elles viennent à en sortir, rien de plus irréconciliable, de plus opiniâtre, de plus scandaleux que les factions qui se forment entre elles, et que produit la diversité des partis. Vérité qui n'est que trop connue ; et plût au ciel que dans l'Église du Dieu de la paix, on n'en eût pas eu des témoignages si fréquents et si éclatants !

Ah ! mes chères Sœurs, souvenons-nous de ce que nous sommes, souvenons-nous que nous avons succédé à ces premiers chrétiens dont on nous raconte tant de merveilles, et que nous représentons dans la religion l'état florissant de l'Église naissante. A quoi reconnaissait-on ces fidèles des premiers siècles? à la charité. Ils n'avaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una* (Act. 4). Et sur quoi était fondée leur charité? sur ce qu'ils observaient une même règle de vie. Car du moment qu'ils se relâchèrent là-dessus, on vit croître parmi ce bon grain la zizanie : et quels désordres suivirent la triste désunion qui se fit des cœurs? C'est par votre infinie miséricorde, ô

mon Dieu ! que la paix jusqu'à ce jour, depuis son établissement, a régné dans cette sainte maison, parce que la règle n'y a jamais reçu nulle atteinte. Soutenez, Seigneur, ce que vous avez si heureusement commencé; soutenez-le vous-mêmes, mes chères Sœurs, et ne laissez pas dépérir entre vos mains l'œuvre de Dieu. Secondez les pieuses intentions, et marchez sur les traces de tant de ferventes religieuses qui vous ont précédées, et dont on vous propose les exemples. Que loue-t-on en elles? la fidélité à la règle. Par où se sont-elles sanctifiées? par l'accomplissement de la règle. Quelle a été dès ce monde leur récompense? la paix avec Dieu, la paix avec elles-mêmes, la paix avec le prochain, fruits ordinaires de la règle. Et qu'ont-elles enfin trouvé après la mort? cette paix éternelle où nous conduisent, etc.

EXHORTATION

Sur le Renouvellement des Vœux de Religion.

ANALYSE.

SUJET.

Renouvelez-vous en esprit. — C'est Jésus-Christ même qui nous parle par la bouche de son Apôtre, et qui nous demande un parfait renouvellement d'esprit et de cœur.

DIVISION.

Quatre choses à considérer, savoir : comment le renouvellement des vœux honore Dieu; comment il nous sanctifie nous-mêmes; comment Jésus-Christ surtout, présent aux yeux des personnes qui le font, a spécialement droit de l'exiger d'elles; et comment enfin elles n'ont jamais été mieux disposées à le faire dignement.

I. Le renouvellement des vœux honore Dieu. Car renouveler ses vœux, c'est ratifier le premier sacrifice qu'on a fait de soi-même à Dieu, et donner à connaître combien le joug du Seigneur est doux; combien Dieu est un bon maître, un maître fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses récompenses; un maître digne de nos services, puisqu'après une longue épreuve on veut bien tout de nouveau se dévouer à lui.

II. Le renouvellement des vœux nous sanctifie nous-mêmes. En effet, de la manière dont on le pratique, il entretient dans les esprits et dans les cœurs un souvenir salutaire des obligations qu'on a contractées devant Dieu. Or, ce souvenir est le plus excellent moyen pour se maintenir toujours dans une sainte ferveur.

III. Jésus-Christ présent à ce renouvellement des vœux, a un droit spécial de l'exiger des personnes qui le font. C'est devant le sacrement de nos autels que se passe cette cérémonie. C'est donc en présence de Jésus-Christ sacrifié pour nous. Or, en cet état, n'a-t-il pas droit d'exiger de nous sacrifice pour sacrifice?

IV. Jamais les personnes qui font ce renouvellement de leurs vœux, ne furent mieux disposées à le faire d'une manière digne de Dieu. Elles s'y sont préparées par la retraite, par la revue de leurs fautes, par des œuvres de pénitence; et elles y sont encore animées par la solennité de la cérémonie, et par les exemples les unes des autres.

Renovamini spiritu mentis vestræ.
Renouvelez-vous en esprit (Aux Ephésiens, ch. 4.)

Ce n'est pas moi qui vous le dis, mes chères Sœurs, c'est Jésus-Christ lui-même [1], c'est votre Dieu que je vous présente et qui se présente à vous, pour honorer en personne la sainte et édifiante cérémonie du renouvellement de vos vœux. C'est lui qui, spectateur aussi bien que juge et rémunérateur fidèle de l'action que vous allez faire, vous dit à toutes en général et à chacune en particulier : Renouvelez-vous en esprit et de cœur. Ne vous contentez pas d'accomplir en apparence ce qui vous est ordonné, et ce que vous avez coutume de pratiquer dans ce saint jour. Accomplissez-le en effet; et par l'impression de ferveur que ce renouvellement produira en vous, rendez-le aussi solide et aussi complet qu'il le doit être : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* C'est, dis-je, Jésus-Christ qui vous parle; c'est le Dieu que vous adorez, c'est l'unique époux à qui, en qualité de vierges, vous êtes dévouées. Ecoutez-le non-seulement avec respect et comme ses humbles servantes, prêtes à lui obéir, mais avec un zèle affectueux, et comme ses chastes épouses, touchées du désir de lui plaire.

Car il s'agit de sa gloire aussi bien que du plus essentiel de vos intérêts; et prenez garde à quatre pensées, où je réduis tout le fond de cette courte exhortation. Je vous ferai voir comment et combien le renouvellement de vos vœux honore Dieu; comment il vous sanctifie vous-mêmes, et à quel degré de perfection il vous élève; comment Jésus-Christ, présent à vos yeux, a spécialement droit dans cet état de l'exiger de vous, et comment enfin vous n'avez jamais été mieux disposées à le faire d'une manière digne de lui. Pensées infiniment propres à vous inspirer aujourd'hui une dévotion aussi fervente que solide. Méditez-les; elles achèveront de vous mettre dans toute la préparation nécessaire pour l'important devoir dont vous avez à vous acquitter.

I. N'en doutez point, mes chères Sœurs, ce renouvellement de vos vœux honore Dieu : Comment cela? parce qu'en renouvelant vos vœux, vous allez ratifier le sacrifice que vous avez fait à Dieu de vos personnes, en entrant dans la religion. Vous allez lui témoigner que vous ne vous repentez point de vous être données à lui, que vous ne vous lassez point de le servir; au contraire, que plus vous éprouvez son joug, plus il vous paraît aimable; que vous ne le trouvez ni dur, ni pesant; que la suite des années ne sert qu'à vous l'adoucir et à vous le faire porter avec plus de joie; que bien loin de vouloir le rejeter, vous seriez encore disposées à le prendre tout de nouveau, et à vous en charger; que bien loin de vous en plaindre, vous le regardez en cette vie comme votre bonheur; que toute votre gloire enfin, dans le saint état que vous avez embrassé, est de pouvoir dire comme le grand Apôtre : *Ego vinctus in domino*

[1] Le Père Bourdaloue, selon la coutume de la communauté où il parlait, prononça cette Exhortation le Saint-Sacrement à la main.

(Ephes. 4). Je suis dans les liens, mais j'y suis en Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ. Car voilà ce qui est renfermé dans cette protestation publique et solennelle, que vous venez ici renouveler en sa présence. D'où il vous est aisé de conclure combien elle lui doit être glorieuse.

En effet, c'est par là que vous justifiez pleinement ce qu'il a dit dans son Evangile, que son joug est doux, et que son fardeau est léger : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* (Matth. 11); par là que vous lui servez dans le monde d'une preuve sensible, que c'est un Dieu sage et infaillible dans toutes ses paroles, puisque la parole de son Evangile la plus incroyable, selon les apparences, se vérifie parfaitement en vous : *Jugum meum suave est.* Car il n'y a point de servitude qui ne devienne, du moins avec le temps, onéreuse et fatigante. Il n'y a que celle de Jésus-Christ qui soit toujours également agréable, où l'on trouve toujours le même goût, dont on ressente toujours la douceur; et n'est-ce pas ce que vous donnez hautement à entendre, en vous y engageant plus que jamais, et serrant encore, pour ainsi dire, les nœuds qui vous y attachent?

C'est par là que vous faites connaître combien Dieu est un bon maître, et qu'il est même de tous les maîtres le meilleur et le plus digne d'être servi. Or, est-il rien pour lui de plus glorieux que d'être reconnu tel? Est-il rien pour lui de plus honorable que de voir des âmes qui renoncent sans cesse à elles-mêmes, afin de se consacrer tout entières à lui; qui se fassent une béatitude d'être à lui, et de n'être qu'à lui, de ne vivre que pour lui, de ne dépendre que de lui? On sait assez combien, à l'égard des hommes, il est naturel de haïr la dépendance et de la fuir. Quels moyens n'imagine-t-on pas pour cela? de quelles violences n'use-t-on pas? à quelles révoltes et à quels excès n'en vient-on pas? Mais cette dépendance si odieuse et si peu supportable par rapport aux hommes, vous est plus chère à l'égard de votre Dieu, que toute la liberté où vous étiez nées, et dont vous auriez pu jouir dans le monde. Vous ne croyez pas devoir être jamais plus libres que lorsque vous serez plus étroitement liées à ses ordres, et plus constamment dévouées à son souverain empire.

C'est par là que vous reconnaissez combien il est fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses récompenses; que ce centuple qu'il a promis à ceux qui le suivent, n'est point un bien imaginaire, puisque déjà vous le possédez; que ce n'est point un bien de peu de valeur, et incapable de vous contenter, puisque dès maintenant vous y trouvez votre félicité; que dans l'attente des biens éternels où vous aspirez, et qu'il vous destine, vous vous estimez dès à présent heureuses et abondamment dédommagées de tout ce que vous avez quitté, et que vous ne voyez rien à quoi vous ne préfériez le saint engagement que vous avez contracté avec lui. Engagement qui vous tient lieu de toutes choses, et que vous mettez en ce monde au-dessus de toutes choses; engagement qui vous détache de toutes les grandeurs, de tous les établissements, de toutes les fortunes du siècle. Engagement au prix duquel vous ne considérez, aussi bien que le maître des Gentils, et selon son expression, tous

les trésors de la terre que comme de la boue, et en vertu duquel vous n'enviez rien aux mondains de toutes leurs prospérités ni de tous leurs plaisirs. Engagement donc, qui, dès cette vie, est pour vous le vrai centuple, et où vous fixez toutes vos prétentions. Or quel honneur doit revenir à Dieu de cette préférence que vous lui marquez, et du temps même où vous la lui marquez?

Je dis du temps où vous la lui marquez, et observez bien ceci, mes chères Sœurs. Quand, pour la première fois, vous fîtes la profession de vos vœux, vous n'étiez pas encore en état de rendre à Dieu de si glorieux témoignages, parce que vous n'aviez presque nulle expérience de la vie religieuse. Vous suiviez la voix de Dieu qui vous appelait, vous vous abandonniez à lui avec une foi pleine de mérite, avec une confiance généreuse, avec un amour ardent; mais après tout vous ne pouviez encore, ni vous répondre à vous-mêmes, ni servir aux autres de témoins des avantages inestimables de la religion, et des miséricordes infinies du Seigneur qui vous y appelait. On vous en faisait des peintures qui vous touchaient, on vous en disait des choses dont vous étiez édifiées, dont vous étiez pénétrées, dont vous étiez charmées. Tout cela était vrai, et vous vous en laissiez aisément persuader : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Psal. 86). Mais aujourd'hui, que vous renouvelez la cérémonie de votre première consécration, vous n'y êtes plus attirées par ce qu'on vous dit, mais par ce que vous avez vu, par ce que vous avez connu, par ce que vous avez vous-mêmes éprouvé et senti : *Nunc cognovi* (Exod. 18). Ah! Seigneur, ceux qui nous parlaient en votre nom ne nous ont point trompées, et vous ne nous avez point trompées vous-même. On ne nous a rien fait espérer que nous n'ayons trouvé, et l'effet répond pleinement à notre attente. Oui, mon Dieu, le plus doux repos d'une âme est en vous; son bonheur le plus solide est de s'attacher à vous. Or, il faut, pour votre gloire, que le monde en soit instruit; et c'est pour cela qu'à la vue du monde nous venons ici le publier. On peut bien nous en croire, Seigneur, puisque nous ne nous en expliquons qu'avec la plus parfaite connaissance; et notre témoignage aura d'autant plus d'efficace, qu'il est fondé sur une expérience personnelle. Puissions-nous engager ainsi le monde à vous bénir comme nous, et puisse-t-il apprendre de nous à vous connaître et à vous glorifier!

II. Ce n'est pas là, mes chères Sœurs, le seul avantage du renouvellement de vos vœux; et s'il honore Dieu, il n'est pas moins propre, ni ne contribue pas moins à vous sanctifier. En voici la preuve : c'est que par ce renouvellement, de la manière que vous le pratiquez, vous entretenez dans vous le salutaire et précieux souvenir de vos obligations. Au lieu que les chrétiens du siècle, dissipés et emportés par le torrent du monde, vivent dans un profond oubli de ce qu'ils doivent à Dieu comme chrétiens; au lieu qu'ils n'y pensent que très-rarement et que très-superficiellement, votre occupation continuelle, surtout aux approches de ce saint jour, est de rappeler dans vos esprits ce que vous devez à votre Dieu comme religieuses, de le repasser, de l'étudier, de le considérer, de vous en rafraîchir la mémoire, afin d'en remplir vos

cœurs et de les affectionner. Ainsi, dans le renouvellement de vos vœux, vous gardez à la lettre ce que Dieu, dans l'ancienne loi, recommandait si expressément aux Israélites, lorsqu'après les avoir fait passer à la terre de promission, il leur disait par la bouche de Moïse : *Memento, Israel, et ne obliviscaris* (Deuter., 9) : Souvenez-vous-en, ô Israël ! et ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous que je vous ai choisi, parce que je veux être votre Dieu, et parce que je veux que vous soyez mon peuple et mon peuple particulier. Or c'est vous, mes chères Sœurs, qui accomplissez aujour d'huicette figure, et qui allez dire à Dieu : Oui, Seigneur, je m'en souviens, et malheur à moi si, dans le cours de ma vie, je venais à l'oublier. Car j'ai encore plus d'intérêt que David, et plus de sujet de m'écrier : *Si oblitus fuero tuî, oblivioni detur dextera mea : adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî* (Psal. 136) ; Si je vous oublie jamais, ô mon Dieu ! que ma main droite s'oublie elle-même ; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens pas toujours du choix que vous avez fait de moi, et du choix que j'ai fait de vous. Mais tandis, Seigneur, que je renouvellerai ce sacrifice de la profession de mes vœux, je m'en souviendrai et je ne l'oublierai pas, puisque c'en est pour moi comme un monument sensible et perpétuel.

Or, ce souvenir, mes chères Sœurs, conservé de la sorte et renouvelé, est le plus excellent moyen, le plus puissant et le plus sûr, pour ne pas tomber dans le désordre et le relâchement d'une vie tiède et languissante. Souvenez-vous, disait le Sage, de votre dernière heure, et vous ne pécherez plus. Mais moi, je me dis à moi-même aussi bien qu'à vous : Souvenons-nous des promesses que nous avons faites à Dieu, et nous lui serons éternellement fidèles. Souvenons-nous-en dans toutes nos actions, et toutes nos actions seront parfaites. Souvenons-nous-en dans les occasions importantes, où il s'agit de remplir les devoirs les plus pénibles de notre état, et nous les remplirons sans peine. Souvenons-nous-en dans les épreuves où Dieu de temps en temps nous expose, et ces épreuves ne serviront qu'à nous rendre encore plus fervents. Car avec un tel souvenir, comment pourrions-nous une fois nous relâcher dans l'observance de nos règles, dans l'amour de la pauvreté, dans le détachement de nous-mêmes, dans l'esprit de mortification, dans la pratique de la plus soumise et de la plus aveugle obéissance ? J'en appelle à vous-mêmes, mes chères Sœurs, et à vos connaissances particulières. Ce souvenir retracé et fortement imprimé dans vos âmes par le renouvellement de vos vœux, ne vous a-t-il pas cent fois relevées après certaines chutes presque inévitables ? et ne vous a-t-il pas fait, si je puis parler ainsi, redoubler le pas pour vous avancer dans les voies de sainteté ?

Vous n'avez donc qu'à profiter d'un souvenir si utile et de la religieuse cérémonie qui vous l'inspire, pour être assurées de conserver l'esprit de régularité et de piété. Ces deux paroles : J'ai choisi le Seigneur, et le Seigneur m'a choisie, vous soutiendront et vous fortifieront. Avec cela, il n'y aura point de difficulté que vous ne surmontiez, point de tentation à quoi vous ne résistiez, point de chagrins ni de dégoûts au-dessus desquels vous ne vous

éleviez. J'ai choisi le Seigneur, et le Seigneur, en acceptant mes vœux, a mis le sceau au choix que j'ai fait de lui; le Seigneur m'a choisie, et par un libre consentement, j'ai agréé le choix qu'il a fait de moi : voilà, dis-je, ce qui vous fera goûter tout le bonheur de votre état, et travailler avec une constance infatigable à en acquérir toute la perfection.

Oui, mes chères Sœurs, par le renouvellement de vos vœux, vous vous affermirez de plus en plus dans la volonté de satisfaire à tout ce qu'il vous impose, et que vous vous êtes imposé vous-mêmes; c'est-à-dire, dans la volonté et l'inviolable résolution de vous dépouiller de tout ce qui pourrait avoir quelque apparence de propriété; de crucifier votre chair, qui ne peut être sans cela l'hostie vivante du Seigneur; d'être sans exception et sans réserve obéissantes jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2). Par le renouvellement de vos vœux, vous vous maintiendrez dans la disposition la plus sainte où puissent être sur la terre des créatures mortelles, puisque, sans vous comparer avec l'Apôtre, vous pourrez dire comme lui : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? ce ne sont ni les richesses du siècle, ni ses plaisirs : *Quis nos separabit à charitate Christi* (Rom. 8)? Par le renouvellement de vos vœux, vous vous ferez dans la religion une heureuse habitude de persévérance; vous donnerez chaque fois à ces vœux mêmes un degré nouveau de stabilité; vous vous attacherez toujours plus étroitement à Dieu par ce triple lien dont il est dit : *Funiculus triplex difficilè rumpitur* (Eccl. 4). Par le renouvellement de vos vœux, vous reprendrez des forces pour fournir toute la carrière où vous marchez; et ce sera à votre égard comme le renouvellement de l'aigle, qui, selon le texte sacré, semble renaître et rajeunir. Quel redoublement de ferveur! quel feu, quelle émulation va-t-on apercevoir dans toute cette communauté! Quelle édification pour le public! C'est la grâce visible que Dieu dans tous les temps, depuis votre institution, a répandue sur l'Ordre de Sainte-Marie, et qu'il ne cessera point d'y répandre : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (Psalm. 102). Par le renouvellement de vos vœux, vous réparerez avec avantage jusqu'aux moindres brèches que l'ennemi peut avoir faites dans vos cœurs. Si le soin des commodités de la vie avait donné quelque atteinte à l'esprit de pauvreté, si le plus léger attachement à des objets créés avait terni tant soit peu l'éclat et le lustre d'une entière pureté; si l'abondance du propre sens, ou l'ennui de la dépendance, avait rendu le joug un peu plus incommode, et porté à quelques sentiments contre l'obéissance et son aveugle simplicité, vous allez tout régler et tout réformer, en réformant l'intérieur de vos âmes : tellement que vous sortirez de ce saint lieu comme des créatures toutes nouvelles en Jésus-Christ : *In Christo nova creatura* (II. Cor. 5). Enfin, par le renouvellement de vos vœux, vous imiterez l'Eglise dans l'usage qu'elle observe de célébrer chaque année la dédicace des temples consacrés à Dieu. Car vous êtes, mes chères Sœurs, les vrais temples du Saint-Esprit; et la solennité de ce jour est la fête particulière de la dédicace ou de la consécration de vos personnes. Or, vous voyez combien tout cela doit contribuer à votre sanctification.

III. Ce renouvellement, il est vrai, mes chères Sœurs, vous coûtera; mais Dieu, dans l'état où je vous le présente, n'a-t-il pas droit d'exiger et d'attendre tout de vous? Le voilà sacrifié pour vous : le voilà, non pas en figure, mais véritablement et réellement immolé pour vous; le voilà sous ces adorables espèces, qui renouvelle actuellement tout ce qu'il a fait pour vous sur la croix. Que vous demande-t-il? sacrifice pour sacrifice, renouvellement pour renouvellement; c'est-à-dire, qu'il vous invite à renouveler pour lui le sacrifice de vos vœux, comme il renouvelle ici pour vous le sacrifice de son humanité sainte. Jamais vous demande-t-il rien de plus juste, et peut-il jamais vous rien demander qui lui soit de votre part plus légitimement dû?

Pour faire en esprit et en vérité ce renouvellement, il vous fallait un grand exemple qui vous animât; le voici : c'est Jésus-Christ, l'époux de vos âmes et votre Sauveur. Il a les yeux actuellement attachés sur vous, et il est témoin des plus secrets sentiments de vos cœurs. Disons plutôt qu'il se présente lui-même à vos yeux, et qu'il veut que je vous le montre dans l'état de victime où il s'est réduit sur son autel; dans cet état où il s'est offert, et où je viens moi-même de l'offrir en votre nom. Que vous dit-il, et qu'avez-vous à lui dire? Car il vous parle, mes chères Sœurs, et sans les accents de la voix, par sa seule présence, il se fait entendre. Il vous témoigne dans le secret de la conscience, combien votre sacrifice lui est agréable; mais en même temps il vous donne à juger s'il ne le mérite pas bien de vous. Vous lui dévouez vos personnes, et lui, il se livre tout entier à vous. Ce qu'il reçoit de vous lui appartenait déjà par un droit inaliénable comme au souverain Etre; et ce que vous recevez de lui, son corps, son sang, son âme, sa divinité, contenus dans cette hostie, ce sont de purs dons de son amour. Vous consentez pour lui et vous vous engagez à demeurer jusqu'à la mort cachées dans la retraite et sous le voile; et lui pour vous s'engage à se tenir jusqu'à la consommation des siècles, renfermé dans son tabernacle, et enseveli dans la plus sombre obscurité. Vous vous faites pour lui pauvres et soumises; et lui, pour vous, il se dépouille en quelque sorte de tout l'éclat de sa majesté; il se revêt des plus viles apparences, il se soumet, si j'ose le dire, à ses ministres, à des hommes qu'il a formés de sa main. En quittant pour lui le monde, vous avez voulu vivre avec lui dans sa sainte maison, et auprès de lui : vous le voulez encore, et lui, sortant à cette heure même de son sanctuaire, il vient à vous, non-seulement pour vivre avec vous, mais dans vous. Ah! mes chères Sœurs, je vous laisse porter vous-mêmes cette comparaison aussi loin que vous pouvez l'étendre : que penserez-vous sur cela, et en quels termes vous expliquerez-vous? Compterez-vous pour beaucoup ce que vous rendez, voyant ce que vous avez tant de fois reçu et ce que vous allez recevoir? Je ne vous ai sacrifié qu'un monde, Seigneur, lui direz-vous chacune en particulier; et de ce monde, je ne vous ai sacrifié qu'une faible partie, où toutes mes espérances étaient bornées. Mais que n'ai-je, ô mon Dieu, tous les trésors et toutes les grandeurs du monde! que n'ai-je mille mondes en mon pouvoir, non point pour m'y attacher, mais afin d'y renon-

cer, et de vous faire, par ce renoncement, un sacrifice plus digne de vous! Que dis-je, Seigneur, quoi que je fasse, je ne vous ferai jamais un sacrifice tel que vous le méritez; mais ce serait au moins un sacrifice tel que je le pourrais faire et que je le voudrais faire. Car, dans le fond, mon Dieu, je ne désire que vous, je n'aspire qu'à vous, je ne soupire qu'après vous; et si je souhaitais quelque chose hors de vous, ce n'est que pour avoir dans ce renouvellement de mes vœux une nouvelle offrande à vous présenter, et pour vous donner une preuve plus convaincante et plus éclatante que je ne veux rien que vous.

IV. Il n'est pas besoin, mes chères Sœurs, que vous présentiez rien à Dieu de nouveau. C'est assez que vous renouveliez dignement le sacrifice que vous lui avez déjà fait. Or, pouvez-vous être mieux disposées que vous ne l'êtes à ce saint renouvellement? Dernière pensée par où je finis, et qui doit être pour vous d'une grande consolation. Car si vous venez ici renouveler votre premier dévouement à Dieu, c'est après vous y être préparées par la retraite, où vous vous êtes éprouvées vous-mêmes, où Dieu vous a parlé au cœur, où il vous a fait connaître ce qu'il voulait de vous, où vous avez pris avec lui toutes les mesures pour entrer dans une vie encore plus religieuse et plus exemplaire. Je ne vous dirai donc point ce que Samuel disait aux Israélites, quand il les exhortait à se mettre en état d'obéir au Seigneur et de ne servir que lui seul : *Præparate corda vestra Domino, et servite illi soli* (I. Reg. 7); car il n'y en a pas une de vous qui ne soit déjà dans cette préparation, et qui ne puisse s'écrier comme David : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (Psalm. 56); Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. Voilà à quoi vous vous êtes appliquées dans les exercices de la solitude. Mais je dis plus : Si vous venez ici renouveler votre premier dévouement à Dieu, c'est après vous être purifiées par une revue générale de toutes vos actions et de toute votre conduite, par une confession exacte, par une déclaration sincère et douloureuse des plus légères fautes qui ont pu échapper à votre fragilité; et cela dans le dessein que vous avez eu de ne vous offrir à Jésus-Christ que comme des hosties pures et sans tache. Je ne vous dirai donc point ce que Dieu, dans le Lévitique, disait à son peuple : *Sanctificamini, et estote sancti* (Levit. 20); Sanctifiez-vous, ne souffrez rien dans vos âmes qui en puisse flétrir la pureté. Car je vous trouve déjà toutes sanctifiées, et c'est à quoi vous avez pourvu par l'amertume de vos regrets, par l'abondance de vos larmes, par les austérités de la pénitence.

J'ajoute encore, mes chères Sœurs, que si vous renouvelez ici votre premier dévouement à Dieu, ce n'est point en secret, mais dans une cérémonie publique et aussi solennelle qu'elle le peut être parmi vous, mais à la face des autels du Dieu vivant, mais au milieu du plus redoutable mystère de notre religion. Or, toutes ces circonstances ont je ne sais quoi d'auguste et de vénérable qui doit encore plus animer votre foi, recueillir vos esprits, toucher vos cœurs. Dans tous les autres jours de l'année, vous pouvez saintement et utilement renouveler vos vœux à Dieu, et par là vous

renouveler vous-mêmes; car la maxime du grand Apôtre est universelle, et n'a point de temps limité : *Renovamini spiritu mentis vestræ* (Ephes. 4). Mais aujourd'hui, c'est le temps favorable et privilégié; c'est le jour spécialement destiné à chercher le Seigneur et à le trouver : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II. Cor. 6). Vous voilà toutes assemblées et toutes réunies. L'exemple de l'une soutient l'autre, le zèle de l'une se communique à l'autre, la prière de l'une seconde la prière de l'autre : de tous les cœurs, il ne s'en fait qu'un; et que ne peut point auprès de Dieu ce concours unanime d'une communauté si nombreuse et si religieuse?

Approchez donc, mes chères Sœurs, approchez du trône de la grâce de votre Dieu : *Adeamus ergò ad thronum gratiæ* (Hebr. 4). Car voici le trône de sa grâce : c'est l'adorable Eucharistie, où lui-même, auteur de la grâce, et grâce substantielle et incarnée, réside personnellement. Approchez-en avec toute la confiance et tout l'amour qui convient à ses chastes épouses; puisqu'il n'est ici que pour se donner à vous, après que vous aurez renouvelé le sacrifice et l'hommage qu'il va recevoir de vous. Approchez, et vous serez éclairées, et vous serez de plus en plus sanctifiées. Ce Dieu de gloire vous remplira de ses lumières, et ce Saint des saints vous fera part de sa sainteté. Approchez; mais ne venez pas les mains vides : *Vovete et reddite Deo vestro, omnes qui in circuitu ejus affertis munera* (Ps. 75). Offrez-lui vos vœux, vous toutes qui êtes autour de lui, et qui environnez son sanctuaire pour y apporter vos présents. Il n'en veut point d'autres que vous-mêmes. Présentez-vous à lui dans le même esprit que Marie, la Reine des vierges, lorsqu'elle fit à Dieu la première oblation de sa personne. C'est votre mère : adressez-vous à cette mère si miséricordieuse et si tendre. Demandez-lui qu'elle vous présente elle-même, comme ses enfants et une des plus chères portions de son troupeau. Refusera-t-elle de s'employer en votre faveur? et par combien de titres est-elle engagée à vous accorder sa médiation? Son nom que vous portez, ce nom qui vous honore et que vous honorez, l'importance du sujet pour quoi vous la réclamerez, tout l'intéressera à vous écouter. Elle agira, elle parlera pour vous, et selon le terme de l'Evangile, elle vous confessera hautement devant son Fils. Les trésors du ciel vous seront ouverts, et toute cette maison sera comblée des plus abondantes bénédictions. Ainsi soit-il.

EXHORTATION

Sur l'Obéissance religieuse.

ANALYSE.

SUJET.

Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis. — Cette règle générale que l'Apôtre donnait à tous les fidèles, convient particulièrement aux religieux. L'obéissance est une des plus excellentes vertus de leur état.

DIVISION.

Obéissance de l'action, 1re *partie;* obéissance de la volonté, 2e *partie;*

obéissance du jugement, 3e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Obéissance de l'action. Elle consiste à faire ce qui est ordonné. Obéissance nécessaire en vertu du vœu.

Mais de plus, obéissance qui doit être prompte et sans retardement.

Universelle et sans bornes.

Indépendante de toute considération humaine et sans acception de personnes.

Telle a été l'obéissance de Jésus-Christ; mais souvent ce n'est pas la nôtre. On obéit, mais lentement, mais imparfaitement, mais trop humainement.

DEUXIÈME PARTIE.

Obéissance de la volonté. Sans cette disposition du cœur et cette volonté, nous n'avons qu'une obéissance servile et d'esclave. Or, une obéissance servile et d'esclave, n'est point une obéissance religieuse, ni une vertu. Tout le mérite d'une vraie obéissance est dans le sacrifice de la volonté.

De là trois conséquences : Que je dois trembler, quand un supérieur m'ordonne des choses selon mon inclination et selon mon goût, parce que je dois craindre alors que ma volonté ne soit pas sacrifiée.

Que je dois au contraire me réjouir selon Dieu et en Dieu, quand un supérieur m'emploie à des fonctions qui me mortifient et qui me gênent, parce qu'alors le sacrifice de ma volonté est plus certain et plus excellent.

Que c'est une erreur de croire pratiquer l'obéissance, quand, par des sollicitations et des poursuites, on amène les supérieurs à tout ce qu'on souhaite.

Ce n'est point ainsi que Jésus-Christ a obéi. Il a pleinement soumis sa volonté à la volonté de son Père. Mais par un étrange renversement, quelle est quelquefois l'obéissance des personnes même religieuses? une obéissance de respect humain, une obéissance de contrainte, une obéissance d'artifice ou d'une espèce de violence.

TROISIÈME PARTIE.

Obéissance du jugement. C'est par là que nous achevons de soumettre tout l'homme à Dieu, en lui soumettant notre esprit et notre entendement. Soumission d'un prix inestimable, et sans laquelle toute notre obéissance, soit de l'action, soit de la volonté, ne peut se soutenir. Car comment ferai-je avec exactitude et avec promptitude ce que mon supérieur m'enjoint, et comment m'y affectionnerai-je, si je le condamne dans ma pensée?

Mais l'obéissance doit-elle être aveugle? oui. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puisse découvrir ce qu'elle pense et le représenter, pourvu que ce soit avec humilité et avec docilité. Du reste, dans son aveuglement elle est plus éclairée, plus droite, plus sûre, que toute la sagesse de l'esprit humain. Le supérieur peut se tromper dans ce qu'il me commande, et c'est à lui d'y prendre garde; mais moi, je ne me trompe point en lui obéissant, puisque je fais ce que Dieu veut de moi.

De plus, nous ne pouvons douter que Dieu n'éclaire les supérieurs, et en agissant selon leurs vues, nous agissons selon les lumières de Dieu. Enfin nous ne devons pas aisément juger d'eux : car ils ont souvent des raisons très-solides, mais qui nous sont inconnues.

Obedite Præpositis vestris, et subjacete eis.

Obéissez à vos Supérieurs, et soyez-leur soumis. (ÉP. AUX HÉBR., ch. 13.)

C'ÉTAIT une règle générale que prescrivait l'Apôtre à tous les fidèles d'obéir aux puissances et de se soumettre sans distinction à toute personne établie de Dieu pour la conduite et le gouvernement du monde. Mais cette règle commune est pour nous, mes chères Sœurs, un devoir particulier à l'égard de ces supérieurs

dont nous reconnaissons l'autorité légitime, et à qui nous nous sommes assujettis par un vœu authentique et solennel. De tous les vœux qui nous engagent à la religion, c'est sans doute le plus parfait; et il en est, en quelque manière, de l'obéissance, par rapport à la pauvreté et à la chasteté religieuse, comme il en est, selon saint Paul, de la charité, par rapport à la foi et à l'espérance. La charité est au-dessus de ces deux vertus, quoiqu'elles la précèdent : *Major autem horum est charitas* (I. Cor. 13); et malgré tous les avantages de cette pauvreté évangélique que le Fils de Dieu a béatifiée; malgré toutes les prérogatives de cette chasteté qui rend l'homme semblable aux anges, il faut convenir que l'obéissance est une vertu souveraine, et qu'elle tient dans l'estime de Dieu le premier rang. Il est donc d'une conséquence infinie que vous appreniez à la pratiquer; et pour vous tracer en trois mots tout le plan de cet entretien, je m'arrête à l'observation de saint Bernard. Car il y a, remarque cet incomparable maître de la sainteté monastique et régulière, trois degrés, ou, pour parler plus juste, trois espèces d'obéissances : l'obéissance de l'action, l'obéissance de la volonté, et l'obéissance du jugement. Obéissance de l'action, qui nous fait exécuter ce qui nous est ordonné; obéissance de la volonté, qui nous fait conformer notre volonté à ce qui nous est ordonné; obéissance du jugement, qui nous fait approuver ce qui nous est ordonné. Trois sortes d'obéissances où le religieux sacrifie tout à la fois à Dieu ses œuvres, son cœur, son esprit. Par l'obéissance de l'action, il lui sacrifie ses œuvres; par l'obéissance de la volonté, il lui sacrifie son cœur; et par l'obéissance du jugement, il lui sacrifie son esprit. Voilà, mes chères Sœurs, ce que Dieu attend de nous, et à quoi je viens aujourd'hui vous exhorter.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les degrés d'obéissance, le premier et tout ensemble le dernier, est ce que j'appelle, après saint Bernard, l'obéissance de l'action. C'est le premier degré, puisque c'est par là que le religieux doit commencer, et qu'il ne peut être obéissant et soumis, s'il n'accomplit, autant qu'il lui est possible, et selon qu'il lui est possible, l'ordre de son supérieur. Mais dans un autre sens, c'est le dernier degré, je veux dire, le moins parfait, puisque cette action, cette exécution pure et simple n'est encore proprement que le corps de l'obéissance, et qu'il y a, comme nous l'expliquerons dans la suite, un esprit qui doit l'animer et la vivifier.

Quoi qu'il en soit, mes chères Sœurs, cette première obéissance est absolument nécessaire et d'une obligation indispensable : comment cela? Vous l'entendez, ce me semble, assez. Car je sais bien, et je conviens avec vous, qu'antécédemment à l'état que vous avez embrassé, ces règles, ces observances, ces volontés d'autrui à quoi vous êtes sujettes, n'étaient point des devoirs pour vous. Je sais de plus, et je reconnais à votre gloire, ou plutôt à la gloire de Dieu qui vous a inspirées et appelées, que si vous vous êtes assujetties à ce joug de l'obéissance religieuse, c'est de vous-mêmes et avec une pleine liberté. Mais aussi, vous n'ignorez pas qu'en conséquence du vœu que vous avez prononcé, ce qui vous était libre,

vous est devenu d'une nécessité rigoureuse; que vous avez renoncé à tout droit sur vos personnes et sur votre conduite; que vous l'avez cédé et déposé entre les mains des ministres de l'Église, qui, solennellement et à la face des autels, au nom de Dieu et au nom de la religion, ont reçu votre sacrifice. D'où il s'ensuit que vous n'êtes plus à vous, mais au saint ordre où vous vous êtes dévouées : *Non estis vestri* (I. Cor. 6); que vous êtes liées par votre profession, encore plus particulièrement et plus étroitement que ne l'est le reste des chrétiens par les promesses du baptême : *Propriâ professione teneris* (Bern.); en un mot, que vous êtes dépendantes : or, dépendre, c'est selon la plus claire notion et la plus évidente, être tenu d'obéir; et qu'est-ce qu'obéir, si ce n'est pas faire ce qui est légitimement ordonné? Donc, obéissance de l'action, obéissance essentielle, qu'il y va du salut, qu'il y va d'une éternelle damnation. Ce que je dis, mes chères Sœurs, et ces expressions dont je me sers, quelque fortes qu'elles soient, ne vous étonneront point dans la préparation de cœur où vous vous trouvez, et dans la disposition où je ne puis douter que vous ne vous soyez toujours maintenues, d'exécuter à la lettre tout ce qui vous est prescrit, et de vous y conformer par la pratique la plus exacte et la plus fidèle.

Mais vous allez plus loin, et vous voulez savoir quelles sont les qualités de cette obéissance, qui consiste précisément à pratiquer et à faire. Car est-ce assez d'agir? Je prétends que ce doit être une obéissance prompte et sans retardement, universelle et sans borne, indépendante de toute considération humaine et sans acception de personnes. Appliquez-vous à toutes ces circonstances. Il n'y en a pas une qui ne renferme une leçon particulière, et qui ne soit comprise dans le point que je traite.

Obéissance prompte et sans retardement : pourquoi? parce que, dès que Dieu parle, ou par lui-même, ou par la bouche de ses ministres qu'il a constitués en sa place, il n'y a point à délibérer ni à différer : toute lenteur alors ne lui peut être qu'injurieuse, et il est de l'honneur et de la grandeur du Maître qui ordonne, d'être obéi sur l'heure, et de ne pas voir dans l'accomplissement de ses volontés le moindre délai. Et en effet, hésiter d'obéir, tarder à obéir, remettre à obéir, c'est faire l'œuvre de Dieu avec négligence, c'est ne s'en acquitter que par une espèce de violence et de contrainte : or, suivant l'oracle et la menace du Saint-Esprit, malheur à quiconque fait négligemment l'œuvre du Seigneur : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* (Jérem. 48). Quel est donc le vrai obéissant, dit saint Bernard? celui qui ne balance jamais, qui ne réplique jamais, qui ne demeure jamais, qui ne connaît point de lendemain, quand il peut satisfaire dans le jour présent; qui n'attend pas même qu'on lui commande, mais prévient le commandement aussitôt qu'il l'a entrevu, et court au devant; enfin, qui, par une vigilance continuelle, et transporté d'une sainte ardeur, a toujours les yeux ouverts pour considérer, toujours les oreilles attentives pour écouter, toujours les pieds levés pour marcher, toujours les mains préparées pour travailler au gré des supérieurs qui le gouvernent, et qui peuvent disposer de lui comme il leur plaît. Que faut-il pour lui faire tout quitter, et pour l'appeler? le son de la

cloche, et le premier son, rien davantage. Ce son de la cloche, c'est pour lui la voix de Dieu; l'a-t-il entendue? il y répond dans le moment, et il la suit: *Ut audivit, surgit citò, et venit* (Joan. 11); son de la cloche, c'est le signal qui lui annonce la venue de ce grand Maître auprès de qui il doit se ranger; il part dans l'instant, et lui va rendre ses devoirs: *Hoc signum magni Regis est, eamus* (Offic. Epiph.). Obéit-on autrement dans le monde, et surtout obéit-on autrement dans les cours des princes? qu'ils aient prononcé une parole, cela suffit; on use de toute la diligence possible, et l'on s'en fait un mérite; on s'empresse, on se précipite, on vole. Or, ne serait-il pas bien honteux pour nous, mes chères sœurs, de servir notre Dieu avec moins de zèle? ne serait-ce pas le déshonorer lui-même? et comment pourrait-il agréer une obéissance que les maîtres de la terre ne compteraient pour rien, et dont souvent ils se tiendraient offensés.

Obéissance universelle et sans borne, c'est-à-dire, obéissance qui s'étende à tout, soit grandes, soit petites choses, soit faciles, soit difficiles, soit commodes, soit incommodes, soit praticables, et soit en quelque manière impraticables. Car le même motif de la volonté de Dieu intimée et déclarée par l'organe du supérieur, cette même raison se trouve partout, aussi bien, selon la belle réflexion d'un des plus savants et des plus saints directeurs des âmes religieuses, aussi bien lorsqu'il faut reposer, que lorsqu'il faut veiller; aussi bien lorsqu'il faut parler, que lorsqu'il faut se taire; aussi bien lorsqu'il faut cesser, que lorsqu'il faut commencer; aussi bien lorsqu'il faut prendre quelque relâche et se récréer, que lorsqu'il est question de subir une pénitence et de se mortifier. Tout cela, dis-je, marqué du même sceau, est également du ressort de l'obéissance; et vouloir y faire le moindre retranchement, vouloir user sur tout cela de restrictions, d'exceptions, d'interprétations, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est s'attirer sa haine et s'exposer à ses châtiments, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même, quand il nous défend de rien dérober du sacrifice qui lui doit être offert tout entier et sans réserve: *Odio habens rapinam in holocausto* (Isaï., 61). Mais ce que je retranche n'est rien en effet. Non, si vous voulez, ce n'est rien, à le regarder en lui-même et dans sa substance; mais, dès que vous le considérerez comme faisant partie de la loi qui vous est imposée, comme enfermé dans la règle que Dieu vous a tracée, comme matière et sujet de l'obéissance que vous avez vouée, ce rien vous deviendra respectable et sacré, et vous vous efforcerez de mériter l'éloge et la récompense de ce bon serviteur de l'Evangile, à qui le maître dira: Parce que vous avez été fidèle dans les plus légères occasions, et que vous n'avez pas négligé un seul point de tout ce qui vous était marqué, entrez dans la joie du Seigneur: *Quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui* (Matth. 25). Mais cette suite de menues observances, qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres: est bien gênante et d'une sujétion bien importune. Il est vrai, et c'est justement en cela qu'est le mérite: voilà le joug. Prenez chaque article en particulier, vous n'y trouverez nulle peine, il n'y a que cet assemblage, que cette totalité qui coûte; et autant que vous diminuerez de ce

poids, autant devez-vous perdre du prix de votre obéissance. Mais ce qu'on exige de moi m'est insupportable, je ne le puis soutenir. Hé! mes chères Sœurs, nous sommes-nous donnés à Dieu pour ne rien souffrir, pour ne nous faire nulle violence, pour ne voir en aucune rencontre nos inclinations combattues et contredites. Avons-nous promis une obéissance dont nous n'eussions jamais à sentir la pesanteur, et qui ne demandât de nous nul effort? Quelques difficultés que nous ayons à vaincre dans l'obéissance religieuse, y en a-t-il qui égalent celles qu'on surmonte tous les jours dans l'obéissance militaire? Quoi! pour une couronne corruptible, pour une gloire mondaine, des gens obéissent jusqu'à l'effusion de leur sang, jusqu'au péril de leur vie! Que leur exemple au moins nous instruise, et souvenons-nous à qui nous devons obéir, et pourquoi nous devons obéir; que c'est à Dieu que nous devons cette soumission, que le fruit de cette soumission doit être une couronne immortelle : du moment que nous aurons compris ces deux vérités, il n'y aura plus rien qui nous arrête, car c'est ainsi que tout devient possible à l'homme obéissant : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I. Cor. 9).

Obéissance indépendante de toute considération humaine et sans acception de personne. Je m'explique : les supérieurs qui nous conduisent peuvent être considérés en deux manières, ou comme hommes, ou comme supérieurs. En tant qu'hommes, ils peuvent avoir des qualités toutes différentes : l'un peut être plus prudent, et l'autre moins éclairé, l'un plus insinuant, et l'autre moins affable, l'un plus saint, et l'autre moins parfait. Mais en tant que supérieurs, ils ont tous le même pouvoir et la même autorité, parce qu'ils occupent tous la même place, qui est celle de Dieu. De là je puis bien, à ne les envisager que par leurs qualités personnelles, et les comparant comme hommes, estimer l'un plus que l'autre, mais ce n'est point là ce que je dois avoir en vue quand il s'agit de leur obéir; je ne dois me les proposer alors que comme supérieurs, je ne dois avoir égard qu'à leur autorité; et puisque cette autorité est en tous la même, je leur dois par conséquent à tous le même respect et la même obéissance. Règle admirable que nous donne le grand Apôtre : Obéissez à vos maîtres; mais prenez garde comment vous leur obéirez : car, en leur obéissant, vous ne devez pas les regarder comme des hommes, et votre principale attention doit être, au contraire, de ne chercher pas à leur plaire, ni à leur obéir comme à des hommes, mais comme à Dieu, le souverain Seigneur que vous reconnaissez dans eux, et qu'ils vous représentent : *Non sicut hominibus placentes, sed ut Domino servientes* (Ephes. 6). Suivant ce principe, à quels maîtres le christianisme nous oblige-t-il de rendre obéissance? souvent à des maîtres vicieux, impies, libertins; à des maîtres durs, cruels, impitoyables, à des maîtres sans probité, sans équité, sans lumières, sans talents : fussent-ils mille fois encore plus déréglés et plus imparfaits, saint Paul veut qu'avec l'œil de la foi nous découvrions dans leurs personnes Jésus-Christ même, et que dans leurs personnes, quels qu'ils puissent être, nous obéissions à Jésus-Christ même. Voilà, si nous sommes chrétiens, notre devoir : *Domino Christo servite* (Colos. 3). Si

donc, à plus forte raison, je suis religieux, que m'importe à qui j'obéis, et en quel examen ai-je droit là-dessus d'entrer? n'est-ce pas assez pour moi qu'un supérieur, qu'une supérieure ait parlé; et que reste-t-il autre chose que d'exécuter l'ordre que j'ai reçu, comme étant l'ordre du Seigneur; *Domino servientes* (Rom. 12).

Telle doit être, mes très-chères Sœurs, cette obéissance d'exécution : telle a été l'obéissance du divin Epoux que vous avez choisi. Il ne s'est pas contenté de vous faire des leçons sur une des vertus les plus nécessaires dans toutes les sociétés, il a voulu vous en donner l'exemple; et pour renverser tous les prétextes de la nature indocile et ennemie de la gêne: pour lever tous les obstacles qu'elle formerait et qui pourraient étonner votre faiblesse, il a voulu, par son exemple, vous exciter et vous fortifier. Car, sans autre motif, il doit me suffire ici de vous mettre devant les yeux cet exemple d'un Homme-Dieu : tout Dieu qu'il était, il a obéi, et quels ont été les caractères de cette obéissance de mon Sauveur? voilà ce que je me demande à moi-même, ou pour m'instruire et m'édifier, ou pour me confondre et me condamner : reprenons, et suivez-moi.

Obéissance la plus prompte. Dès le moment de son incarnation, il s'est fait une loi inviolable d'accomplir la volonté de son Père : loi écrite pour lui à la tête du livre, c'est-à-dire, loi qu'il a observée et à laquelle il s'est soumis dès le premier instant de sa vie mortelle; se revêtant de notre chair pour obéir à la volonté de son Père, se chargeant de toutes nos infirmités pour obéir à la volonté de son Père, se faisant la victime de notre salut pour obéir à la volonté de son Père : car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué par son prophète : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem, Deus, voluntatem tuam* (Psalm. 39). Obéissance la plus universelle et la plus complète. Comme il était venu, non pour détruire la loi, mais pour l'établir, avec quelle exactitude ne l'a-t-il pas gardée? en a-t-il omis une lettre? *Iota unum non præteribit à lege* (Matth. 5). Mais encore quelle était à son égard cette loi qu'il a remplie dans toute son étendue? à quoi l'engageait-elle, et jusqu'à quel point s'est-il fait obéissant? Ah! mes chères Sœurs, plaignons-nous de la rigueur de nos observances, et prévalons-nous de dispenses imaginaires et prétendues, lorsque nous voyons notre Dieu obéir jusques à prendre la forme d'un esclave, obéir jusques à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (Philip. 2). Enfin, obéissance sans distinction des personnes, et sans attention à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités, à leurs perfections ou à leurs défauts, à leurs vertus ou à leurs vices; il s'est soumis à Marie toute sainte, et il s'est soumis à Hérode, le plus impie et le plus barbare des hommes; il s'est soumis à Joseph, simple artisan, mais, du reste, plein de religion et de mérites; il s'est soumis à Auguste, empereur de Rome, mais idolâtre et païen; que dis-je? n'a-t-il pas obéi aux juges qui le condamnaient, aux soldats qui l'outrageaient, aux bourreaux qui le crucifiaient? Quel modèle pour nous, mes chères Sœurs! étudions-le, méditons-le souvent, et par une utile comparaison, apprenons ce que nous devons faire, et humilions-nous de ne l'avoir pas encore assez fait jusques à présent.

Grâces à la Providence, qui veille spécialement sur cette maison, je sais que la règle y est en vigueur, et que l'obéissance s'y maintient. Je sais qu'il ne s'y trouve point de ces âmes inflexibles qu'on ne peut plier, et qui n'ont de l'état religieux que la clôture et que l'habit. Je le sais, et vous ne pouvez trop bénir le ciel de n'avoir point au milieu de vous de ces scandales qui causent tant de désordres dans les communautés. Esprits intraitables, que des supérieurs sont quelquefois obligés d'abandonner à eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien obtenir d'eux ni les réduire à rien. Non, mes chères Sœurs, vous n'avez point de tels objets devant les yeux, et si je l'ose dire, vous n'êtes point infectées de cette contagion. Mais après tout, dans les maisons mêmes où se conserve toujours un certain fonds de régularité, l'obéissance, en mille occasions et en mille sujets particuliers, ne laisse pas de recevoir bien des atteintes. On obéit, mais lentement : de tout ce qu'on fait et qu'on doit faire, on ne fait rien dans le temps précis, on ne fait rien qu'à l'extrémité, on ne fait rien que lorsqu'il n'y a plus à reculer ni à remettre. Une fille est la dernière à tout, et si l'on voulait se conformer à ses heures, il faudrait changer toute la discipline religieuse, et en former une nouvelle. Encore ne s'y rendrait-elle pas plus assidue et plus diligente ; et c'est assez qu'une chose soit de la règle et du devoir de l'obéissance, pour qu'elle y apporte des retardements infinis, et qu'elle diffère toujours à s'en acquitter. On obéit, mais imparfaitement; on ne fait qu'à demi ce qui est prescrit. On veut bien s'assujettir à telle et telle pratique, mais on néglige cette autre, parce qu'elle paraît trop légère, et qu'elle n'est bonne, dit-on, que pour des commençantes et pour des novices. On veut bien accepter tel et tel emploi, où l'on n'est pas destiné, et cet autre où l'obéissance nous destine, c'est justement celui dont on s'excuse, parce qu'on prétend qu'il est trop pénible et trop fatigant : parce qu'on se persuade que la santé y sera intéressée, qu'on n'en pourra soutenir le travail, parce qu'on se figure, chacun selon son idée, mille causes de refus qu'on est éloquent à exagérer et à faire valoir. De là tant d'allées et de venues, tant de remontrances à une supérieure, qui se voit enfin comme obligée de se rendre, et de céder à l'opportunité de ces longues et ennuyeuses représentations. On obéit, mais pourquoi? c'est qu'on estime cette supérieure, c'est qu'on lui est plus étroitement attachée, c'est qu'on lui trouve un air et des manières qui la font goûter davantage et qui lui plaisent; c'est qu'elle a des dispositions naturelles, une habileté, une sagesse, des talents, qui préviennent en sa faveur, et qui lui attirent la confiance. Une autre n'est pas pourvue des mêmes dons, et l'on ne découvre dans elle qu'un mérite très-borné : on la méprise intérieurement, et ce mépris de la personne porte au dehors de ses ordres : comme si c'était aux personnes qu'on doit obéir, et non pas à Dieu dans les personnes, de quelques vertus qu'elles soient douées, ou quelques défauts qu'on y puisse remarquer. Obéissons, mes chères Sœurs, mais obéissons religieusement, c'est-à-dire, obéissons pour Dieu et en vue de Dieu. Dès que vous aurez cette vue de Dieu, il vous sera indifférent d'obéir à celle-ci ou à celle-là : et de même qu'en matière de foi nous ne devons être précisément,

ni à Pierre, ni à Paul, mais à Jésus-Christ; ainsi en matière d'obéissance, vous ne ferez nul discernement des supérieures; vous les écouterez toutes avec la même docilité; vous exécuterez ce qu'elles vous ordonneront avec la même exactitude; et sans vous contenter de l'obéissance d'action, vous y ajouterez l'obéissance de volonté, dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'était pour la consolation des Apôtres, et pour leur inspirer des sentiments dignes de leur ministère, et conformes à la sainteté de leur vocation, que le Fils de Dieu leur disait, qu'il ne les regarderait point désormais comme des esclaves, ni comme des serviteurs, mais comme des amis : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* (Joan. 15). Et c'est pour relever votre obéissance et pour la sanctifier, que vous ne devez pas seulement, mes très-chères Sœurs, vous considérer comme servantes de Dieu, pas même seulement comme amies de Dieu, mais comme enfants de Dieu. Qualité commune à tous les chrétiens unis au corps mystique du Sauveur et adoptés de Dieu par la grâce du baptême : mais qualité spécialement attribuée aux personnes religieuses, que des nœuds encore plus étroits attachent à Jésus-Christ, et qui n'ayant plus sur la terre, à proprement parler, ni pères, ni mères, ni parents, ni familles, puisqu'elles y ont renoncé, peuvent dire avec un droit particulier et dans le même esprit que le séraphique François d'Assise : Notre Père, qui êtes dans les cieux : *Pater noster, qui es in cœlis.* Or s'il est vrai que Dieu est singulièrement votre père, et que vous êtes singulièrement les enfants de Dieu, il s'ensuit que vous devez donc à Dieu une obéissance toute filiale, je veux dire une obéissance du cœur, une obéissance de la volonté, qui, jointe à l'obéissance de l'action et aux œuvres, les anime et les vivifie.

Car ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous d'une des plus dangereuses illusions où vous puissiez tomber, en vous persuadant que d'agir, c'est obéir. Nous pouvons encore raisonner ici de l'obéissance comme de la foi. Si je me flatte d'avoir la foi dans le cœur, et que dans la pratique je n'en aie pas les œuvres, l'apôtre saint Jacques m'annonce que cette foi oisive et stérile n'est qu'une foi morte ; et si je pense être obéissant dans la disposition intérieure de l'âme, et que dans l'effet je laisse les ordres que je reçois sans les accomplir, mon obéissance n'est qu'un fantôme qui s'évanouit de lui-même, et n'a rien de solide. Principe universellement reconnu parmi les Pères et les maîtres de la vie spirituelle. Mais par une règle toute contraire et par un autre principe tout opposé, de même aussi que les œuvres ordonnées par la foi, mais faites sans l'esprit de la foi, ne sont plus dès lors des œuvres de foi, ni des vertus chrétiennes; ainsi tout ce que je puis faire de conforme à l'obéissance, mais sans l'esprit d'obéissance et sans la soumission de ma volonté, et ne doit point être réputé pour obéissance, n'est devant Dieu de nulle valeur. C'est la lettre, c'est le corps de l'obéissance; mais selon saint Paul la lettre tue : *Littera occidit* (II. Cor. 3); et ce corps n'est qu'un cadavre, si l'âme ne lui donne la vie : *Spiritus autem vivificat* (*Ibid.*).

Disons autrement, mes chères Sœurs : c'est l'obéissance, si vous le voulez : mais une obéissance d'esclave. Or, je vous ai déjà fait entendre, et ce serait bien dégénérer de la dignité de votre état si vous ne le compreniez pas, que l'obéissance religieuse est l'obéissance des enfants. Dans l'une, la volonté n'a point de part : et dès-là ce n'est plus une vertu, mais une servitude, mais un esclavage dont Dieu ne vous peut savoir aucun gré. Et dans l'autre, c'est la volonté qui domine, non pas en s'élevant, mais en s'abaissant, mais en s'immolant et se sacrifiant. Sacrifice plus agréable à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi. Car, dans les sacrifices de l'ancienne loi, remarque saint Grégoire, on n'offrait à Dieu qu'une chair étrangère, au lieu que par le sacrifice de l'obéissance religieuse, c'est ce qu'il y a dans l'homme de plus noble qu'on présente à Dieu, puisque c'est le cœur et la propre volonté : *Per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur.*

Vérités importantes, mes très-chères Sœurs ; vérités d'où je tire des conséquences qui demandent toutes vos réflexions, et qui sont autant de maximes fondamentales pour la conduite de votre vie. Les voici réduites en quelques articles plus essentiels. Ecoutez-les : vous n'y trouverez rien d'outré, et qui ne vous paraisse solidement établi.

De là donc, première conséquence, il s'ensuit que je dois trembler, quand un supérieur m'ordonne des choses selon mon inclination et selon mon goût : pourquoi? parce que je dois craindre alors que ma volonté ne soit pas sacrifiée, et que le fruit de mon obéissance soit perdu pour moi. Mais, dites-vous, ce qu'on me commande étant selon mon goût et mon inclination, je l'embrasse avec plaisir, je m'y porte avec plus d'ardeur, et j'ai certainement l'obéissance de volonté. Il est vrai, mais ce n'est pas en ce sens que l'obéissance de volonté est une obéissance religieuse et méritoire. C'est dans un sens tout différent, et concevez, s'il vous plaît, ma pensée. Quand on me demande une obéissance de volonté, on me demande une obéissance où ma volonté acquiesce à la volonté de mon supérieur, et non pas à mes propres désirs, on me demande une obéissance où ma volonté s'affectionne à ce que veut mon supérieur, précisément parce qu'il le veut, et non point parce que je le veux moi-même d'ailleurs, et que le commandement qu'il me fait s'accommode à mon penchant naturel et à mes desseins. Car si ce penchant naturel, si cette inclination et ce goût étaient le principal motif de mon obéissance, ce ne serait plus la volonté de mon supérieur, ni la volonté de Dieu que je ferais, mais la mienne. Or, vous voyez néanmoins combien il est aisé que ce soit ce penchant, que ce soit cette inclination, ce goût, qui me détermine et qui m'engage, quand il se trouve en effet dans l'exercice auquel on m'applique, et dans l'observance particulière dont on me charge.

De là, seconde conséquence, il s'ensuit que je dois me réjouir selon Dieu et en Dieu quand il arrive qu'un supérieur sans examiner dans les vues qu'il a sur moi, si elles m'agréeront ou si elles ne m'agréeront pas, mais comptant sur mon obéissance et ma docilité, m'emploie à des fonctions qui me mortifient, qui me gênent et à quoi répugnent tous les sentiments de la nature. La raison en est

évidente : car c'est alors que le sacrifice de ma volonté, si je me soumets intérieurement et de bonne foi, est beaucoup plus certain, beaucoup plus pur, beaucoup plus excellent. Plus certain, parce qu'il ne peut être sujet à mille illusions de l'amour de moi-même, puisque je me renonce moi-même; plus pur, parce qu'il n'y entre rien d'humain, et qu'au contraire tout ce qu'il y a d'humain dans mon cœur, y est contredit; plus excellent, parce qu'il me coûte davantage, et que je me fais plus de violence. A chaque pas il faut un nouvel effort, et tout acte, tout effort nouveau ajoute sans cesse un nouveau mérite. Les martyrs n'ont donné leur vie qu'une fois, et la mort dans un moment a fini leurs peines et commencé leur éternelle béatitude : mais dans la conjoncture où je suppose l'âme religieuse et obéissante, son martyre est continuel. On ne vit plus longtemps que pour avoir à se combattre soi-même, et à se vaincre plus longtemps et plus souvent. Que de triomphes, et que de couronnes! Or est-il rien, mes chères Sœurs, que nous devions souhaiter avec plus d'ardeur, que d'avoir ainsi occasion de grossir notre trésor pour l'éternité? De sorte que dans la comparaison et dans le choix, un religieux qui n'aurait égard qu'à ses intérêts personnels, devrait préférer un supérieur qui le contrarie, un supérieur qui l'éprouve et qui l'exerce, un supérieur ferme et sévère, à un autre plus modéré et plus indulgent. Cette morale est bien parfaite, je l'avoue : mais elle est fondée sur les principes de la sagesse de l'Evangile, et c'est cette sagesse que je dois prêcher à des âmes que leur état appelle à la plus haute perfection.

De là, troisième conséquence, il s'ensuit qu'une des plus grossières erreurs dans les personnes religieuses, est de croire qu'elles pratiquent l'obéissance, lorsque par elles-mêmes, ou par d'autres, par des sollicitations et des poursuites ouvertes, ou par des intrigues secrètes et des ressorts cachés, elles travaillent à gagner une supérieure, et qu'après mille mouvements, elles l'amènent enfin à ce qu'elles veulent. Abus, dit saint Bernard : ce n'est pas vous qui obéissez à cette supérieure, c'est cette supérieure qui vous obéit : comment cela? parce que ce n'est pas vous qui suivez la volonté de cette supérieure, mais cette supérieure qui suit la vôtre. Vous en répondrez l'une et l'autre à Dieu; vous, d'avoir si fortement pressé, et peut-être si adroitement engagé votre supérieure, et elle de n'avoir pas eu plus de vigilance et plus de fermeté. Mais si je me suis procuré de sa part tel emploi, direz-vous, c'est que je m'y sentais plus de disposition, c'est que j'espérais y mieux réussir; et en effet, le succès répond assez à mes espérances. Tant de succès qu'il vous plaira : ce n'est point ce que Dieu voulait de vous. Ce succès, dans le fond, lui importe peu, et il ne le demande pas absolument; mais ce qui lui importe, c'est que sa volonté soit faite, et que la vôtre lui soit en tout subordonnée : voilà ce qui l'honore. Voilà l'hommage dont il est jaloux; car voilà en quoi paraît son suprême domaine, et par où vous le devez glorifier comme souverain maître. Du reste, que vous réussissiez ou que vous ne réussissiez pas, c'est un soin dont il vous décharge en quelque sorte, et qu'il faut abandonner à sa providence. Faites ce qui dépend de votre travail, de votre application, de votre fidélité;

cela suffit. Mais ce que j'ai entrepris est une œuvre sainte : point de sainteté qui ne soit réglée par la volonté de Dieu, et par la volonté de ceux qui nous tiennent la place de Dieu : c'est une œuvre sainte ; mais il y aurait encore pour vous quelque chose de plus saint, et ce serait de renoncer à vos volontés, même les plus saintes en apparence, dès qu'il s'agit de la volonté du Seigneur et de celle de vos supérieurs. Qu'y a-t-il de plus saint que le sacrifice? Cependant sans l'obéissance, le sacrifice perd aux yeux de Dieu tout son mérite, et devient une abomination. Allez, répondit le prophète à Saül, en le rejetant, toutes vos victimes sont réprouvées du ciel. Avant que de les offrir, et plutôt que de les offrir, il fallait obéir : *Melior est obedientia quàm victimæ* (I. Reg. 15).

Obéissance de volonté, dont nous avons le parfait modèle dans la personne de notre adorable Maître. S'il est descendu de sa gloire, et s'il a vécu parmi nous, c'est qu'il l'a voulu : *Deus meus, volui* (Psalm. 39) ; mais pourquoi l'a-t-il voulu? parce que son Père le voulait. Car je ne suis pas venu, disait-il, pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 6). Toutefois la volonté de cet Homme-Dieu était toute sainte; mais c'est pour cela même qu'elle ne devait jamais être séparée de la volonté de son Père. Nous l'avons voulu comme lui, mes chères Sœurs, c'est-à-dire, nous avons dit, en entrant dans la religion, ce qu'il dit en entrant dans le monde : *Deus meus, volui;* Ordonnez, mon Dieu, ou immédiatement par vous-même, ou par l'organe de vos ministres et de vos substituts; je recevrai toujours vos ordres avec soumission, et j'y attacherai mon cœur. Oui, nous l'avons dit, mais combien de vous l'ont peut-être oublié? combien n'y ont plus pensé? combien dans la pratique l'ont rétracté? combien se sont accoutumées à faire leur volonté et à vouloir qu'on fît leur volonté? Au lieu de dire à une supérieure, dans un plein abandonnement d'elles-mêmes : Que voulez-vous que je fasse? *Quid me vis facere* (Act. 9)? combien l'ont réduite à leur dire, par une condescendance forcée : Puisque rien ne vous contente, expliquez-vous donc, et marquez-moi comment vous prétendez que je me comporte à votre égard : *Quid tibi vis faciam* (Luc. 18)?

Quoi qu'il en soit, mes chères Sœurs, comme il n'est rien de plus héroïque ni de plus grand devant Dieu, qu'un entier assujettissement de la volonté, aussi n'est-il rien communément de plus rare. Car qu'est-ce souvent que notre obéissance? faisons-en dans le fond de nos âmes l'humble confession. Ce que c'est? une obéissance de politique, une obéissance de respect humain, une obéissance contrainte, une obéissance d'habitude, une obéissance d'artifice, ou d'une espèce de violence. Vous me pardonnerez toutes ces expressions; et sans vous scandaliser des termes, vous vous arrêterez aux choses qu'ils expriment, et vous vous appliquerez ou à les corriger, ou à vous en préserver. Obéissance de politique : on veut être en grâce auprès des supérieurs et des supérieures; on veut par là s'établir dans un certain crédit; on a ses vues pour l'avenir, on a ses intérêts à ménager ; et c'est pour cela qu'on se rend si souple, si flexible, et que passant même les bornes d'une dépendance raison-

nable, on va jusqu'à la flatterie et à la servitude. Obéissance de respect humain : on ne veut pas se distinguer des autres, ni faire parler de soi dans une maison, on est bien aise de s'y conserver la réputation de fille régulière et sage; et dans cet esprit on garde tous les dehors de l'obéissance, sans en avoir les sentiments. Obéissance de contrainte : on n'aime pas à recevoir des avis, et l'on est sensible aux répréhensions, on les craint, et l'on se captive pour les éviter; c'est-à-dire, mes chères Sœurs, qu'on se réduit à l'obéissance la plus indigne de vous, et selon le monde, et selon la religion. Selon le monde (car je puis ici vous rappeler les idées mêmes du monde) : hé quoi? étiez-vous donc nées pour vous avilir de la sorte, et pour vous abaisser jusqu'au rang des serviteurs que la crainte fait obéir? Selon la religion : malgré les engagements qui vous y attachent, n'est-ce pas un état de liberté, je dis de la sainte liberté de l'Evangile? et si vous êtes liées, n'est-ce pas comme saint Paul dans le Seigneur, et par amour pour le Seigneur? *Vinctus in Domino* (Ephes. 4). Obéissance d'artifice : on a des patrons qu'on interpose, on a des raisons ou des prétextes spécieux dont on s'autorise, on a des manières insinuantes, des déférences et des soumissions étudiées : tout cela, pourquoi? pour obéir, à ce qu'il paraît; mais réellement et dans la vérité, pour faire tout ce qu'on veut, et ne rien faire de tout ce qu'on ne veut pas, et qu'on devrait vouloir. Enfin, obéissance que je traite de violence, et qui l'est en effet. Il y a quelquefois de ces esprits hauts et obstinés, sujets aux éclats dans une communauté, et devenus redoutables, si je l'ose dire, aux supérieures qui, par sagesse, les épargnent et s'accommodent, pour ne les pas choquer, à toutes leurs idées. Ils sont disposés à obéir, ou ils se vantent de l'être; mais à cette condition, qu'on ne leur imposera point d'autre loi que celle qu'ils auront eux-mêmes dictée.

Concevons mieux, mes chères Sœurs, le devoir de l'obéissance. Le prophète disait : Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le véritablement : *Si quæritis, quærite* (Isaï. 21); et moi je vous dis : Si vous obéissez, obéissez religieusement. Que le Seigneur qui vous a rassemblées dans sa sainte maison, vous donne à toutes un même esprit pour l'honorer, et pour exécuter ses ordres d'un grand cœur et d'une pleine volonté : *Det vobis cor unum ut colatis eum, et faciatis voluntatem ejus corde magno et animo volenti* (II. Mach. 1). Ayez la consolation de pouvoir vous rendre le même témoignage que Jésus-Christ se rendait : Je fais toujours ce qui plaît à mon Père et à mon Dieu : *Quæ placita sunt ei, facio semper* (Joan. 8). Il ne tient qu'à vous, et c'est un des plus grands avantages de la profession religieuse. Depuis le matin jusqu'au soir toutes vos actions sont réglées par l'obéissance; il n'y en a pas une qui ne soit marquée du sceau de la volonté de Dieu : de sorte que vous n'avez pas un moment dont vous puissiez disposer selon votre volonté propre. Si quelquefois elle se révolte, si elle murmure, répondez-vous à vous-même : N'ai-je fait vœu d'obéir que pour vivre et pour agir en tout à mon gré? Fallait-il un vœu pour cela; et si mon vœu se bornait à cela, en quoi serait-il saint? Que la propre volonté cesse, dit saint Bernard, et qu'on y substitue la

volonté de Dieu, il n'y aura plus d'enfer, parce qu'il n'y aura plus de péché. Cette volonté propre, poursuit le même Père, est un mal bien pernicieux, puisqu'elle enlève même à nos bonnes œuvres leur mérite et leur bonté : *Grande malum propria voluntas, quâ fit ut bona tua non sint tibi bona.* Au contraire, l'obéissance relève tout, sanctifie tout, perfectionne tout; j'entends une obéissance, non-seulement d'action et de volonté, mais de jugement, ainsi qu'il me reste à vous l'expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est la dernière ressource de la nature, quand l'esprit de religion est assez puissant pour nous faire sacrifier notre volonté, de se réserver au moins le pouvoir de raisonner et de juger. La volonté embrasse avec respect les ordres qui nous sont légitimement et juridiquement intimés : elle les accepte et s'y soumet, et voilà son sacrifice. Mais la nature n'est pas encore, par ce sacrifice, quelque généreux qu'il puisse être, tout à fait détruite; elle a comme un asile où elle se retranche, et c'est l'entendement. De là, de cette partie supérieure de l'âme, elle prononce ses arrêts et elle donne ses décisions. On examine la conduite des supérieures; et selon les idées particulières qu'on s'en forme, on les approuve ou on les condamne. Si l'on se fait une prudence et un devoir de n'en rien témoigner au dehors, on n'en pense pas moins dans l'intérieur, et si la langue se tait, l'esprit n'en devient que plus fécond en réflexions dont il aime à s'entretenir. Combien même ne peuvent se réduire à ce silence? on parle, on blâme, on murmure, on y trouve un vain soulagement, et ce qu'il y a de plus déplorable, on croit souvent y trouver, du moins y chercher, la gloire de Dieu et l'intérêt de la communauté. Or, mes chères Sœurs, l'obéissance a un dernier sacrifice à faire; et c'est d'arrêter tous ces jugements de l'esprit, d'éteindre toutes ses lumières, et de lui ôter la faculté de voir; de ne lui permettre nul usage de sa raison, que pour se soumettre à la raison du supérieur, estimant que tout ce qu'il ordonne est bien ordonné, et que tout ce qu'il défend est bien défendu. Voilà jusqu'où cette obéissance tant recommandée dans l'état religieux, doit monter; et sans cela elle ne peut être une obéissance parfaite.

Car, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, la perfection de l'obéissance demande que tout l'homme soit soumis à Dieu. Or, ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent, c'est la raison, c'est l'esprit. Par conséquent ne pas assujettir l'esprit, c'est ne pas assujettir tout l'homme, mais refuser à Dieu ce qu'il y a de meilleur dans la victime qui lui est offerte. Je conviens que le sacrifice de la volonté est un vrai sacrifice et un grand sacrifice; mais après tout, si vous n'y ajoutez le sacrifice de l'entendement, qui en est la consommation, votre sacrifice ne peut être cet holocauste que Dieu attend de vous. Dans les sacrifices ordinaires de l'ancienne loi, une portion de l'hostie était consumée, et l'autre réservée aux prêtres; mais dans l'holocauste, point de partage : tout passait par le feu, et la destruction était entière. Belle image de l'âme parfaitement obéissante! Victime toute dévouée au Seigneur qui l'a choisie et qu'elle a choisi elle-même, elle ne laisse rien échapper au sacré feu qui la

brûle. Sa charité ne se prescrit point de terme ; et tant qu'il lui reste quelque nouvelle offrande à présenter, elle ne peut être contente qu'elle ne l'ait portée à l'autel.

Expliquons-nous, mes chères Sœurs, et parlons plus simplement : je prétends que cette soumission et cette obéissance du jugement est d'une telle nécessité, que sans cela toute autre obéissance, soit celle de l'action, soit celle de la volonté, ne peut se soutenir, et la preuve en est sensible. Car je vous l'ai dit, l'obéissance de l'action doit être prompte, doit être exacte, doit être universelle. Or, le moyen que j'obéisse avec cette promptitude, avec cette exactitude, avec cette plénitude, tandis que mon esprit se soulève contre le commandement qu'on me fait ; tandis que je désapprouve, et conséquemment que je méprise celui qui me le fait ; tandis que je demeure persuadé qu'il se trompe dans ses vues ; que ses mesures ne sont pas justes ; que ses intentions ne sont pas droites ; qu'il agit, ou par prévention, ou par passion, ou par défaut de connaissance et sans réflexion ? L'obéissance de la volonté doit être une obéissance filiale et affectueuse. Or, comment mon cœur s'affectionnera-t-il à ce qui me paraît mal conçu, mal imaginé, mal disposé ; et à ce qui me blesse et qui me choque ; à ce que je traite secrètement d'injustice, de mauvaise foi, de témérité, d'imprudence, de faiblesse ; à ce qui excite ou mes plaintes, ou mes railleries ? Dès-là donc que chacun dans une maison se donnera la liberté d'appeler en quelque manière les supérieurs à son tribunal, de leur demander compte de leur conduite, de dire comme le serpent disait à Eve : *Cur præcepit* (Genes. 3) ? Pourquoi cet ordre ? pourquoi cette défense ? dès que chacun s'attribuera le droit de censurer tout ce qui ne lui plaira pas, et de s'attacher là-dessus à ses sentiments, il ne peut plus y avoir de véritable obéissance.

Mais quoi ! faut-il que l'obéissance soit aveugle ? Appliquez-vous, mes chères Sœurs : je vais vous répondre et vous développer un des plus beaux mystères de la vie spirituelle et de la sainteté religieuse : le voici. C'est qu'en effet la vraie obéissance est aveugle ; mais d'ailleurs qu'elle est dans son aveuglement plus éclairée, plus droite, plus sûre que toute la sagesse de l'esprit humain, quelque clairvoyant qu'il puisse être ou qu'il se flatte d'être. Je reprends, et je le répète : oui, elle est aveugle cette sainte obéissance. Aveugle comme celle d'Abraham, lorsque, sans égard à la parole de Dieu, qui lui promettait de multiplier sa race par Isaac, et sans entrer dans la moindre défiance touchant la vérité de cette promesse, il se mit en devoir d'immoler ce fils unique sur qui il comptait, espérant contre toute raison d'espérer : *Contra spem in spem credidit* (Rom. 4). Aveugle comme celle de saint Paul, lorsque Dieu, sans lui déclarer autrement ses volontés, se contenta de l'envoyer à Damas, où il apprendrait ce qu'il aurait à faire : *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere* (Act. 9). Aveugle comme celle de ces soldats que le centenier de l'Evangile tenait sous son pouvoir, disant à l'un : Marchez, et il marchait ; à l'autre : Venez, et il venait : *Dico huic : Vade, et vadit ; alii : Veni, et venit* (Matth. 8). Aveugle, pour n'exiger jamais d'un supérieur aucune justification ; pour ne s'engager jamais avec lui dans aucune

recherche, dans aucune discussion, dans aucun éclaircissement; pour ne savoir que ces deux choses essentielles, l'ordre qui est porté, et l'obligation de l'accomplir. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puisse découvrir ce qu'elle pense et le représenter, pourvu que ce soit avec humilité, avec simplicité, avec docilité. Voilà, dis-je, en quoi consiste cette obéissance aveugle dont les Pères nous font tant d'éloges, et dont le mérite devant Dieu est si relevé.

Cependant, mes chères Sœurs, admirez-en l'avantage inestimable. Car autant qu'elle est aveugle d'une part, autant de l'autre est-elle éclairée. C'est cette lumière dont parle saint Pierre dans sa seconde épître : *Habemus firmiorem propheticum sermonem cui benè facitis : attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (II. Petr. 1); Vous avez les prophètes, vous avez les oracles de l'obéissance, mille fois plus assurés que toutes vos vues. Arrêtez-vous là; et si ce n'est encore qu'une lueur obscure et ténébreuse, elle vous conduira mieux néanmoins que toutes vos connaissances propres et tous vos raisonnements. En effet, il en est toujours ici, par proportion, de l'obéissance comme de la foi. Point de conduite plus sage ni plus sûre pour tout homme chrétien que la conduite de la foi; et point de voie plus courte ni plus droite pour tout religieux, que la voie de l'obéissance. En la suivant, je ne m'égare jamais, parce que je suis dans la voie ou Dieu veut que je marche. Mon supérieur peut se tromper en ce qu'il me commande, ou du moins peut toujours craindre de s'y tromper : mais moi je suis certain de ne me point tromper en l'exécutant, parce que Dieu veut que j'obéisse à ce qui m'est commandé. De se tromper ou de ne se pas tromper dans la disposition que mon supérieur fait de moi, c'est un soin qui le regarde, c'est son affaire : mais la mienne est de faire ponctuellement ce qu'il m'enjoint, dès que je n'y vois rien qui me paraisse évidemment criminel. Il est chargé de tout le reste; mais moi j'en suis quitte, et je ne réponds de rien autre chose que de ma soumission. S'il agit imprudemment dans les desseins qu'il forme et dans les mesures qu'il prend, j'agis prudemment dans l'obéissance que je lui rends; et si le succès n'est pas tel qu'il l'espérait, il est toujours tel pour moi que je le dois désirer, savoir de contenter Dieu, et d'en recevoir la récompense.

Il y a plus, mes chères Sœurs; car comme Dieu dispense ses lumières et partage ses grâces selon les divers ministères où il nous emploie, on peut dire qu'il éclaire plus abondamment ceux qui doivent éclairer les autres et les gouverner, qu'il les inspire et qu'il les conduit lui-même. Ainsi en agissant selon leurs vues, j'agis selon les vues de Dieu, je suis dirigé dans toutes mes démarches par la lumière de Dieu, je me mets à couvert de tous les égarements et de toutes les illusions de mon propre sens, et je me trouve en assurance contre tant d'écueils où il lui est si ordinaire d'échouer, lorsqu'il n'a point d'autre guide que ses idées toujours incertaines et trompeuses. Solide sagesse de l'âme obéissante! Fût-elle d'ailleurs dépourvue de tous les dons naturels et de tous les trésors de la science, fût-ce de tous les génies le plus petit et le plus borné, en se laissant conduire, elle est mille fois moins expo-

sée à s'écarter du chemin et à se perdre que ces prétendus esprits forts qui se confient en eux-mêmes, et qui se prévalent de leur vaine suffisance. Ne le voyons-nous pas tous les jours? telle âme simple et peu pénétrante vit des quarante et des cinquante années dans une communauté sans aucun reproche. Elle est toujours discrète dans ses paroles, toujours circonspecte dans ses actions, toujours du bon parti : pourquoi? parce que c'est une âme soumise, qui ne s'ingère en rien, qui ne dispute sur rien, qui ne prend jamais d'autres sentiments que ceux de ses supérieurs, qui ne suit point d'autre route que celle qu'ils lui ont marquée. Mais si c'était une de ces âmes présomptueuses qui, de leur autorité privée, se font arbitres de tout : car il n'y en a que trop de ce caractère jusque dans les plus saintes sociétés; si c'était une de ces âmes orgueilleuses qui ne croient pas qu'il y ait rien de bien, à moins qu'elles n'y aient eu part, et que ce ne soit par leur conseil qu'on l'ait entrepris; que lui serait-il cent fois arrivé, et que lui arriverait-il en cent autres rencontres? ce qui arrive à ces esprits si habiles et si jaloux de leur fausse habileté. A les entendre parler et décider, ce sont les sages d'une maison; mais dans la pratique, ce sont les plus inconsidérés et les plus déréglés : mille fautes leur échappent qui font pitié, et qui vérifient le mot de l'Ecriture, que Dieu confond les superbes, et qu'il renverse leurs projets : *Dispersit superbos mente cordis sui* (Luc. 1).

Mais enfin peut-on s'empêcher d'apercevoir les erreurs d'un supérieur ou d'une supérieure, lorsqu'elles sont sensibles et qu'elles frappent les yeux? Voilà, mes chères Sœurs, ce que vous pouvez m'opposer de plus apparent; mais comprenez la réponse que je vous fais. Car je vous demande, moi, quelle preuve si certaine vous avez, que ce supérieur se trompe, ou que cette supérieure est dans l'erreur. J'en juge, dites-vous, par ce que je vois : mais ce que vous voyez est-il toujours suffisant pour en bien juger? Vous voyez les dehors, mais voyez-vous le fond? Dans le même fait, et par rapport au même fait, combien y a-t-il de choses que vous ne savez pas, et dont une supérieure est instruite? Est-elle obligée de vous en instruire vous-mêmes, et souvent, au contraire, n'est-elle pas obligée de les tenir secrètes et de vous les cacher? Or, parce qu'elle en est instruite, elle n'ordonne rien qui ne soit très à propos; et vous qui ne les savez pas, vous la condamnez très-injustement, et vous êtes inexcusables, quelque spécieuses que soient vos raisons, de ne pas faire cette réflexion, qu'il peut y en avoir d'autres plus importantes encore dont vous n'êtes pas informées, et qui changent tout l'état de l'affaire.

Ah! mes chères Sœurs, que cette réflexion bien faite et cette règle bien suivie arrêteraient de jugements précipités, de discours mal fondés, de bruits et de mouvements qui troublent la paix des communautés? Les supérieures en souffrent, et ce n'est pas là sans doute pour elles une petite croix : mais leur consolation doit être dans le témoignage de leur conscience, et dans la promesse que Dieu leur a faite de prendre leur cause en main, parce que c'est sa propre cause. Car elles peuvent dire ce que disaient les conducteurs du peuple Juif à cette nation opiniâtre et rebelle : Ce n'est pas

contre nous que se tournent vos murmures, mais contre le Seigneur même, qui nous a mis à votre tête : *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum* (Exod. 16)? C'est votre juge et le nôtre; et puisque les outrages que nous recevons de vous retombent sur lui, craignez son juste ressentiment et ses vengeances.

Daigne le ciel en préserver cette maison, et y maintenir toujours l'ordre en y maintenant l'obéissance! C'est par son obéissance que Jésus-Christ nous a sauvés, et c'est par notre obéissance que nous nous sanctifierons et que nous nous sauverons. Non, ce n'est point précisément aux miracles du Fils de Dieu, ce n'est point précisément à ses prédications ni aux autres actions de sa vie les plus éclatantes que nous sommes redevables de notre salut, mais à son obéissance et à sa mort. Ainsi, mes chères Sœurs, ce ne sera point absolument par les austérités que nous parviendrons à la perfection religieuse, ce ne sera point par les jeûnes et par les veilles, ce ne sera pas même par la prière ni par tous les autres exercices de piété; mais par l'obéissance répandue en tout cela. Ou ce sera, si vous voulez, par tout cela, mais autant qu'il se trouvera conforme à l'obéissance, et réglé selon l'esprit de l'obéissance. Tout cela, hors de l'obéissance, n'est rien devant Dieu : tout cela, contre l'obéissance, est rejeté de Dieu. Attachons-nous donc à une vertu qui doit être le principe de toutes nos vertus, qui en doit être la perfection, et qui, par une humble dépendance, nous fera mériter le royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Pour une Communauté de Carmélites.

Sur sainte Thérèse.

ANALYSE.

SUJET.

Il viendra avec l'esprit et la vertu d'Elie pour former au Seigneur un peuple parfait. — C'est avec ce même esprit que Thérèse est venue, et pour le même dessein.

DIVISION.

Comment Thérèse, animée du double esprit d'Elie et réformatrice d'un grand Ordre, a réformé le corps par la mortification qu'elle a elle-même pratiquée avec une constance héroïque, 1re *partie;* et comment elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comment Thérèse a réformé le corps par la mortification qu'elle a elle-même pratiquée avec une constance héroïque. Son premier désir fut celui du martyre, et c'est pour cela que, dès son enfance, elle quitta la maison de ses parents, voulant aller en Afrique.

Ramenée bientôt dans la maison paternelle, là elle se condamna à un autre martyre plus rigoureux par sa durée, qui est une mortification entière de ses sens. Esprit de pénitence que Dieu lui inspira par un attrait particulier, par des signes visibles et des apparitions.

De là cette devise qu'elle prit, *ou souffrir, ou mourir.* Sentiment qui lui fit surmonter tout; et c'est par

ce même sentiment qu'une âme religieuse devient victorieuse de tout.

Cependant, de son cœur elle fait passer l'amour de la croix, dans le cœur d'une infinité d'autres, par la réforme qu'elle établit au Carmel. Réforme qu'elle oppose à la fausse réforme de Luther et de Calvin. Réforme la plus mortifiante, et dont elle porte la première toute l'austérité.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés et de grandes contradictions qu'elle entreprit ce saint ouvrage; mais enfin elle le conduisit à sa perfection, et le déposa, pour ainsi dire, entre les mains de ses filles, à qui elle le confia. Or, elles ne le soutiendront jamais mieux, que par ce qui en a été le principe, c'est-à-dire, par la mortification et une pleine abnégation d'elles-mêmes. Quel sujet de reproche, si elles le laissaient déchoir!

SECONDE PARTIE.

Comment Thérèse a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Il s'agit ici de cette oraison extraordinaire où elle fut élevée; et son exemple nous apprend trois choses: 1° par où l'on se doit disposer à ce don de Dieu; 2° avec quel esprit il le faut recevoir; 3° de quelle manière on en peut faire le discernement.

Elle s'y est disposée par l'oraison commune et ordinaire, où elle a persévéré pendant vingt-deux ans, malgré toutes les aridités et toutes les sécheresses dont elle a été éprouvée de la part de Dieu. Nous, au contraire, nous abandonnons souvent cette oraison commune, ou du moins nous la négligeons, dès que nous y sentons la moindre peine, et qu'il y a la moindre violence à nous faire.

Elle a reçu ce don de contemplation, et d'une oraison sublime et extraordinaire, avec humilité, et sans rien perdre d'une docilité parfaite à la conduite de ses directeurs: mais nous, si nous n'y prenons garde, nous nous laissons enfler d'orgueil dès les premières faveurs que nous recevons de Dieu, et nous ne voulons plus d'autre guide que nous-mêmes.

Elle en a fait le vrai discernement par trois signes non suspects, dont le premier est l'attachement à la foi de l'Eglise: le second, la fidélité aux devoirs de son état: et le troisième, l'utilité de ces faveurs célestes dont Dieu la gratifiait. C'est aussi à notre égard par où nous les pouvons discerner. Sans cela, on prend pour vrai don d'oraison, ce qui n'en a que l'apparence.

Et ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam.

Il viendra avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour former au Seigneur un peuple parfait. (S. Luc, ch. 1.)

C'est une question parmi les interprètes, quel est ce double esprit qu'Elisée demanda avec tant d'instance à Elie, lorsqu'il le vit sur le point de son ravissement, et qu'il lui dit ces dernières paroles: *Obsecro, ut fiat in me duplex spiritus tuus* (IV. Reg. 2). Dans la pensée du Docteur angélique, saint Thomas, ce double esprit ne fut autre chose que le don de prophétie et celui des miracles; mais outre qu'Elisée possédait déjà l'un et l'autre, il y a quelque peine à se persuader qu'un homme aussi éclairé que ce prophète, pouvant obtenir toute autre grâce en conséquence de la promesse que lui avait faite Elie: *Postula quod vis, ut faciam tibi* (*Ibid.*), se fût borné à demander des grâces stériles, et qui, par elles-mêmes, ne contribuent en rien à la sainteté. C'est donc à l'explication de saint Paulin que je m'en tiens, et c'est de ses Epîtres que je la tire. Il parle de la forme de vie qu'observaient les

anciens prophètes; et insistant sur Elie, leur patriarche et leur maître : C'était, dit-il, un ange sur la terre, et il n'avait de commerce avec les hommes que pour leur porter les ordres de Dieu; il demeurait sur le Carmel, dégagé de tous les soins du monde, et là se repaissait de la rosée du ciel, qui lui faisait sans cesse goûter une douce et fréquente méditation des choses divines. Afin que son corps ne pût arrêter le vol de son esprit, il l'exerçait par une continuelle pénitence, le traitant comme un esclave, le domptant comme un ennemi, le châtiant comme un criminel. Qu'était-ce que sa nourriture? le jeûne; qu'était-ce que son repos? les veilles et le travail; qu'était-ce que son vêtement? un rude cilice. D'où ce Père conclut, que le double esprit d'Elie fut donc, par rapport au corps, l'esprit de mortification, et par rapport à l'âme, l'esprit d'oraison et de contemplation. C'est de l'un et de l'autre que le divin précurseur Jean-Baptiste fut rempli dès qu'il parut sur la terre, et c'est pour cela que l'Evangile nous l'a représenté comme un second Elie : *Et ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ.* Eloge magnifique dans le peu de paroles qu'il contient : mais pour l'appliquer, tout grand qu'il est, à l'illustre Thérèse, je n'ai, mes très-chères Sœurs, qu'à vous mettre devant les yeux, en quelques traits, son histoire, et qu'à vous faire suivre l'ordre de sa vie. Qu'y trouverons-nous autre chose qu'une mort perpétuelle des sens par l'austérité la plus rigoureuse, et que de sublimes élévations de l'âme par toutes les ferveurs et toutes les extases de la prière? Ce fut avec ces ailes mystérieuses qu'elle s'éleva au-dessus d'elles-mêmes, et qu'elle alla se reposer dans le sein de son bien-aimé. En deux mots, double caractère de sa sainteté : un corps sacrifié comme une hostie vivante par la mortification, et une âme transformée en Dieu par l'oraison. Voilà tout le partage et tout le fond de cette exhortation; voilà ce qui vérifie les paroles de mon texte et l'application que j'en fais, savoir, que Thérèse fut dans ces derniers siècles l'héritière, et pour ainsi dire, la dépositaire de tout l'esprit d'Elie : *In spiritu in virtute Eliæ.* Mais à cela, j'ajoute que c'est par ce même esprit qu'elle a fait dans l'Ordre du Carmel cette fameuse réforme dont l'Eglise a reçu et reçoit encore de nos jours tant d'édification : *Parare Domino, plebem perfectam.* Car, commençant par sa propre personne qui devait servir de modèle, elle a réformé le corps par l'austérité de vie qu'elle a pratiquée avec une constance héroïque, et elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Dans ces deux points, je vous proposerai de grands exemples à imiter, et c'est de quoi j'ai cru devoir vous entretenir aux approches de cette fête que vous allez célébrer en l'honneur de votre glorieuse Mère. Le sujet vous intéressera, et mérite toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut convenir qu'une vie austère et mortifiée a quelque chose de grand, et qu'elle sert beaucoup à relever le lustre et le mérite de la sainteté. Nous avons de la vénération pour ceux qui, dans leurs personnes, en portent les caractères, et quelque indulgence que nous ayons pour nous-mêmes, nous admirons cette sévérité

dans les autres, et nous ne croyons pas pouvoir mieux exprimer une vertu rare et singulière, qu'en la représentant comme une vertu rigoureuse dans sa conduite, tout opposée aux inclinations de la nature, et ennemie des sens et de la chair. Et en effet, cette guerre que l'homme se fait à lui-même, ce détachement de son corps, cette application infatigable à le contredire en tout, et cette généreuse résolution de le persécuter sans relâche, de le crucifier, de le détruire : ce sont autant de miracles qui surpassent la faiblesse de notre humanité, et qui ne peuvent avoir d'autre principe que la grâce toute-puissante de Dieu. Jésus-Christ demandait aux Juifs ce qu'ils cherchaient dans le désert, quand ils y allaient en foule pour y voir son glorieux précurseur : *Quid existis in desertum videre* (Matth. 11)? Prétendez-vous trouver, leur disait-il, un homme mollement vêtu? vous vous trompez : c'est chez les grands que règne cette mollesse, et Jean-Baptiste n'a point appris à se traiter de la sorte. Peut-être même vous fera-t-il horreur sous l'habit dont il est couvert; mais c'est en cela que vous devez le considérer, non-seulement comme prophète, mais comme plus que prophète : *Etiam dico vobis, et plus quàm prophetam* (*Ibid.*). Parole, remarque saint Chrysostome, qui leur fit croire que c'était le Messie, tant ils étaient prévenus en faveur d'une vie pénitente, et tant ils s'en formaient une haute idée.

Permettez-moi, mes chères Sœurs, de vous faire aujourd'hui la même demande : *Quid existis in desertum videre?* Vous voici assemblées au Carmel : c'est un désert et une sainte solitude; et conduites par l'esprit de Dieu, vous y êtes venues chercher Thérèse. Mais qu'avez-vous cru trouver en elle? une fille sujette aux délicatesses de son sexe, et qui, selon sa condition et sa naissance, ait su accommoder la piété avec les aises et les douceurs de la vie? Ah! vous le savez : c'est dans les cours des princes, c'est dans le grand monde que se trouvent ces dévotions aisées et commodes, ces dévotions que l'on veut accorder avec les maximes du siècle, et que l'on n'accorde jamais avec les maximes de Jésus-Christ : *Ecce in domibus regnum sunt* (Matth. 11). Mais ce n'est point à cela que Thérèse s'est bornée. Ce chemin étroit qui mène au ciel, et que nous a marqué l'Evangile, lui parut encore trop large, et toute sa vie, elle s'étudia à le rétrécir autant qu'il lui fut posssible. Je vais vous la représenter dans son image naturelle, ou plutôt, je vais vous la représenter dépouillée de toute la nature, et vous verrez que, si pour être à Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre, il faut crucifier sa chair : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt* (Galat. 5), elle a rempli toute l'étendue de son nom; et que ce ne fut point en vain qu'elle fut nommée Thérèse de Jésus : car elle a levé, pour m'exprimer ainsi, l'étendard de la plus sévère austérité. Elle l'a porté, cette sainte austérité, sur son propre corps; elle l'a fait triompher de tous ses sens, et jamais la pénitence n'eut de sujet plus soumis à toutes ses rigueurs : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (II. Cor. 4).

Vous n'ignorez pas, mes chères Sœurs, l'essai qu'elle en voulut faire. Le martyre, qui est la consommation de la charité et la dernière épreuve du christianisme, fut le premier objet de ses désirs.

Thérèse était encore enfant quand elle les conçut; mais si elle était à peine capable de raisonner et de choisir, elle était déjà capable de souffrir. Allons, disait-elle à son frère, confident de son cœur et dépositaire de la sainte résolution qu'elle avait formée, allons chercher dans l'Afrique les palmes que l'Espagne a cessé de porter. Jamais nous ne verserons de sang plus pur pour Dieu. Moins nous avons goûté de la vie, plus il nous en reste à sacrifier. Les premiers martyrs de l'Eglise ont été des enfants, et le ciel se plut à les couronner dès le berceau. Nous trouverons un persécuteur aussi bien qu'eux, et la faiblesse de notre âge sera une preuve invincible de la force de notre foi. Ainsi parlait Thérèse, et si elle eut assez de connaissance pour former ces sentiments, elle avait plus de courage qu'il n'en fallait pour les exécuter. Que fait-elle donc? le Saint-Esprit animant cette jeune vertu, elle sort de la maison de son père, aussi dégagée de tout qu'Abraham, lorsqu'il renonça à l'héritage de ses ancêtres, et aussi généreuse qu'Isaac, lorsqu'il voulut être lui-même la victime de son sacrifice.

Mais après tout, où va-t-elle, et qu'entreprend-elle? L'Afrique n'est pas le lieu de son martyre. C'est dans l'Espagne même qu'elle le doit accomplir. Elle n'y trouvera ni tyran, ni bourreau; mais elle en fera elle-même et pour elle-même l'office. La Providence ne veut pas la frustrer de son attente; mais il y a un autre genre de martyre à quoi Dieu la destine. Martyre qui ne dépendra ni de l'injustice, ni de l'infidélité des hommes, mais de la seule charité qui la consume. Martyre moins cruel dans son action présente, mais beaucoup plus rigoureux dans sa durée. C'est la mortification de la chair par où elle ne mourra pas une fois seulement, mais tous les jours, pour dire avec le grand Apôtre : *Quotidiè morior* (1. Cor. 15). Or, voilà, mes très-chères Sœurs, le martyre où vous avez vous-mêmes aspiré, et voilà de quoi je ne puis assez vous féliciter. Dès une première et florissante jeunesse, vous l'avez cherché; et pour le trouver comme Thérèse, vous avez renoncé comme elle à toutes les espérances du siècle. Remplies de l'esprit de l'Evangile, vous ne regrettez point ce que vous avez quitté, et détrompées des fausses idées du monde, où faites-vous consister sur la terre votre bonheur, si ce n'est à sacrifier au maître qui vous a appelées tout le bonheur humain, et à pouvoir, dans le même sens que votre sainte Mère, vous rendre le consolant témoignage que chaque jour vous mourez pour Dieu? car votre vie, qu'est-ce autre chose qu'une mort? *Quotidiè morior.*

Quoi qu'il en soit, ce fut là que Thérèse devint la plus implacable et la plus irréconciliable ennemie de son corps. Je ne dis point avec quel avantage et quelle victoire sur soi-même elle embrassa la profession religieuse. Dieu, qui, selon la conduite ordinaire de sa providence, y fait entrer les âmes chrétiennes comme dans un lieu de délices spirituelles, voulut qu'elle y entrât comme dans un purgatoire, et c'est d'elle-même que nous l'avons appris. Son corps par un pressentiment de ce qu'il y devait souffrir, résista longtemps à ce dessein; mais c'était à ce corps mortel de recevoir la loi, et non pas de la donner. Thérèse lui en préparait une bien dure, mais c'est du ciel même que cette loi lui fut apportée; c'est, comme

Moïse, par le ministère des anges qu'elle la reçut. Ce séraphin avec lequel on la dépeint, lui grava cette sainte loi dans le cœur : *Non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis* (II. Cor. 2); et pour cela, il se servit de cette flèche ardente, qui fut, pour user de ces expressions figurées, comme le style de l'amour détrempé dans le fiel du Calvaire, afin que tous ses traits représentassent mieux Jésus crucifié. Si vous me demandez pourquoi il n'imprima pas visiblement les sacrés stigmates sur la chair toute pure de cette vierge, ainsi qu'il les avait imprimés sur celle du séraphique François d'Assise, c'est afin que Thérèse le fît encore mieux par elle-même, et parce qu'en effet elle le devait faire, sans nul secours étranger, avec autant d'efficace et beaucoup plus de mérite.

C'est une merveille bien digne de notre admiration, mes chères Sœurs, de voir par quels puissants attraits de la grâce Dieu inspirait à cette grande âme l'esprit de pénitence, et par quels accroissements il l'entretenait sans relâche, et l'augmentait. Au lieu que David était continuellement prévenu par des bénédictions de douceur, il n'y avait pour Thérèse que des bénédictions de rigueur et de souffrances. Jésus-Christ daigne-t-il lui apparaître? c'est toujours tel qu'il était au Calvaire, et jamais tel qu'il apparut sur le Thabor; c'est toujours couvert de plaies, et jamais éclatant de gloire. La choisit-il pour son épouse? (honneur réservé aux âmes les plus pures), il veut qu'elle signe de son sang cette glorieuse alliance; et, sans rien perdre ni de l'amour, ni du respect qu'elle lui doit, elle ose bien lui faire la même plainte que Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es* (Exod. 4). Il est vrai, lui répond ce divin Epoux, la croix est comme le lit nuptial où vous devez prendre désormais votre repos; mais je n'en ai point eu d'autre pour moi, et quelque part ailleurs que vous me cherchiez, vous ne me trouverez jamais. Ainsi, dis-je, lui parle cet Homme-Dieu, et ce ne sont point là les productions de mon esprit, ni de vaines imaginations; ce furent des communications réelles et véritables : Thérèse a pris soin elle-même de nous les marquer, et presque dans les mêmes termes. Nous devons à son obéissance le récit fidèle qu'elle nous en a fait, et la vérité de son témoignage n'est que trop sûrement garantie par le mérite de son éminente sainteté.

Telle fut l'essentielle condition de l'alliance sacrée que lui proposa son Sauveur, et qu'elle accepta. En devenant l'épouse de Jésus-Christ, elle voulut épouser la croix; et comme, par un sentiment de religion, nous rendons un culte à la croix aussi bien qu'à Jésus-Christ, elle se consacra également à l'un et à l'autre. On nous a dit cent fois quelle était sa grande maxime; mais la peut-on assez répéter, pour la gloire de cette sainte pénitente et pour notre instruction? *Aut pati, aut mori;* Ou souffrir, ou mourir! Voilà l'unique désir de Thérèse; et n'est-ce pas en cela que paraît toute la force de l'esprit évangélique? Vaincre, ou mourir, c'est la maxime des conquérants, et du moins dans l'un des deux leur ambition se trouve satisfaite; mais, entre souffrir ou mourir, quel choix de sagesse y a-t-il à faire, sinon de cette sagesse qui s'apprend à l'école de la croix, et dont Thérèse eut une si parfaite connaissance? Voilà, encore une fois, quelle fut sa devise ordinaire : *Aut pati, aut mori;*

aussi était-elle persuadée que, dans le christianisme, souffrir ou mourir signifiait tout ce qu'exprime vaincre ou mourir : pourquoi? parce qu'une âme chrétienne ne peut vaincre sans combat, et qu'elle ne peut combattre sans violence et sans effort.

Non, mes chères Sœurs, dans cette guerre que vous avez entreprise contre vous-mêmes, vous ne vaincrez jamais autrement, il y a dans la voie où vous marchez bien des assauts à donner; et bien des assauts à soutenir. Malgré l'ardeur qui vous a conduites dans la maison de Dieu, et qui vous a fait surmonter tant d'obstacles, malgré ces renouvellements de zèle et de ferveur qui vous animent à certains temps, et qui semblent vous inspirer une fermeté inébranlable, il y des moments où cette constance est rudement attaquée et dangereusement exposée; il y a des jours de tentation, des jours de tribulation, des jours de trouble et de désolation, où le cœur, sec et aride, tombe dans une défaillance qui l'abat; où l'esprit, agité de pensées tristes et sombres, n'a que des vues affligeantes qui le déconcertent et le rebutent; où la nature se réveille tout entière et avec toute sa sensibilité. Or, vous ne sortirez victorieuses et avec avantage de ces combats, qu'autant que vous vous serez bien établies dans cè sentiment, et bien affermies dans cette résolution tout héroïque, et, si je l'ose dire, toute divine : ou souffrir, ou mourir : *Aut pati*, *aut mori;* c'est-à-dire, qu'autant que vous vous serez bien déterminées à porter toute l'austérité de votre état, quoi qu'il exige de vous, et quelque sacrifice qu'il y ait à faire; qu'autant que vous aurez bien compris que la croix est tout votre partage en ce monde, et qu'il n'y a ni conjoncture, ni occasion, ni exercice, ni emploi, où vous ne deviez la prendre avec courage et l'embrasser; qu'autant que vous vous trouverez disposées à renoncer pour cela au soin de votre santé, et même au soin de votre vie. Dès que vous viendrez à hésiter sur ce point capital, dès que vous voudrez y apporter des tempéraments, des ménagements, des adoucissements, il n'y aura plus de victoires que l'ennemi de votre salut et de votre perfection ne remporte peu à peu sur vous. Aujourd'hui ce sera l'une, et demain l'autre : les inclinations naturelles trop favorablement écoutées, ne manqueront jamais de prétextes à vous suggérer; vous vous laisserez surprendre en mille rencontres aux illusions des sens, et plus vous leur accorderez, plus ils demanderont; plus vous les seconderez; plus ils se révolteront; plus vous leur permettrez de défendre leurs intérêts et de se fortifier, plus ils vous affaibliront, ou plus vous vous affaiblirez vous-mêmes. Il n'y a donc qu'un vrai moyen, qu'un moyen également court et infaillible de les réprimer, de vous délivrer de leurs retours fréquents et de leurs sollicitations importunes, de vous rendre invincibles à toutes leurs attaques : c'est de dire comme Thérèse, et de le penser comme elle : *Aut pati, aut mori.* Oui, je vivrai sur la croix; et si je n'y puis vivre, j'y mourrai : l'un ou l'autre, voilà où je m'attache, et de quoi je ne me départirai jamais. Du moment que vous serez ainsi résolues, l'ennemi confondu se retirera, la nature désespérée se taira, les sens n'ayant rien à prétendre, cesseront leurs poursuites; votre triomphe, ou plutôt le triomphe de la grâce dans vous sera complet.

Qui l'eût cru, mes chères Sœurs, qu'un tel amour de la gloire pût passer du cœur de Thérèse dans le cœur de tant d'autres? c'est néanmoins le prodige que nous voyons, et dont nous devons bénir le ciel. Non, cette fidèle amante de Jésus crucifié ne sera pas seule embrasée des saintes ardeurs qui la consument : *Adducentur virgines pòst eam* (Psalm. 44); un nombre presque infini de vierges brûleront du même feu, et leurs corps innocents seront immolés sur le même autel : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* (*Ibid.*); l'alliance qu'elle a contractée avec Jésus souffrant, par une merveilleuse fécondité, lui donnera pour enfants dans l'ordre de la grâce, ceux mêmes qu'elle honorait d'ailleurs comme ses pères. Expliquons-nous : il s'agissait de la réformation du Carmel; il fallait relever ou planter tout de nouveau la croix sur cette sainte montagne, et c'est à ce grand ouvrage que Thérèse devait être employée. Dieu la piqua d'une émulation toute religieuse pour établir l'ancienne discipline de son Ordre, et pour s'opposer aux attentats de ces faux prophètes que l'hérésie, dans ces temps ténébreux, souleva contre l'Eglise, et qui, sans avoir ni l'esprit d'Elie, ni celui d'Elisée, ne furent pas moins écoutés que l'un et l'autre, ni moins suivis. Vains réformateurs! je parle de Luther et de Calvin : à les en croire, ils étaient députés de Dieu pour corriger les abus, pour arrêter les désordres, pour sanctifier le peuple chrétien, c'est-à-dire, qu'ils étaient députés pour abolir dans l'Eglise les plus salutaires et les plus solides observances : les jeûnes, les abstinences réglées, la profession des vœux, les mortifications de la chair; de là cette application à décrier partout, dans leurs discours, dans leurs écrits, les austérités corporelles; de là ces sanglantes satires contre le carême, contre le discernement des viandes à certains jours, contre les pratiques de pénitence les plus usitées par les saints, et même les plus autorisées par le témoignage de l'Ecriture. Au lieu que les vrais prophètes du Dieu vivant criaient sans cesse aux ministres des autels, qu'ils prissent le sac et la cendre : *Accingite vos, sacerdotes; et cubate in sacco, ministri altaris* (Joel. 1). Ceux-ci les invitaient à satisfaire leur cupidité, et à se permettre les plaisirs qui leur étaient le plus expressément et le plus sagement défendus. Plus de célibat pour eux, plus de continence pour les personnes religieuses : voilà ce qui s'appelait réformer l'Eglise, et la remettre dans sa première pureté. Ah! esprit d'Elie, où étiez-vous dans ce pressant besoin et dans cette déplorable décadence? Autrefois vous vous élevâtes avec tant de zèle contre la fausse divinité de Baal; ne revivrez-vous point pour détruire cette idolâtrie de la chair, déguisée sous l'apparence de la religion? Disons mieux, où étiez-vous, esprit de Jésus, lorsque l'erreur et le vice conjuraient ainsi contre vous et contre la sévérité de votre Evangile?

Il était, mes chères Sœurs, dans le cœur de Thérèse, et c'est de là, comme d'une place d'armes, si je puis parler de la sorte, qu'il allait faire de glorieuses sorties sur les ennemis de la croix. Pendant que le ciel préparait de savants hommes, des hommes apostoliques, pour confondre ces nouveaux docteurs par l'efficace et la vertu de la parole, Dieu disposait cette sainte institutrice à les combattre par la force de l'exemple, et par une austérité de vie dont

toute l'Eglise fut édifiée. Le Sauveur lui-même se fit là-dessus entendre à elle. Hé quoi! lui dit cet adorable Maître, dans un de ces entretiens secrets qu'il eut si souvent avec cette âme choisie et prédestinée, vous souffrirez que, sans nul obstacle de votre part, le scandale de ma croix soit anéanti? *Ergò evacuatum est scandalum crucis* (Galat. 5)? on fera des réformes au gré des sens, pour les affranchir de la servitude, et leur donner une pleine liberté, et l'on n'en fera point pour les assujettir et les tenir sous le joug de ma loi? pensée la plus touchante pour Thérèse! elle entreprend la réforme de son Ordre; réforme que je pourrais appeler la ruine du corps humain; réforme qui, dans une règle étroite et mortifiante, ménageant à peine de quoi satisfaire à la loi naturelle, comprend toutes les rigueurs de la loi évangélique. Mais, providence de mon Dieu, que faites-vous? Je vois Thérèse déjà tout épuisée des austérités communes et ordinaires, et vous voulez qu'elle en embrasse de nouvelles. Il y a vingt ans qu'elle est dans la religion, c'est-à-dire, dans la rigueur et dans l'infirmité; vous l'avez jusqu'à présent accablée de maladies, sans qu'il lui soit jamais échappé une plainte; mais ici ne peut-elle pas s'écrier avec le patriarche Job, que vous la faites souffrir d'une étrange manière : *Mirabiliter me crucias* (Job. 10). Toute faible qu'elle est, vous la destinez encore à des exercices qui feraient trembler les plus robustes, et quoiqu'elle soit prête à succomber sous la croix dont elle est chargée, vous lui en présentez une autre plus pesante, et vous lui ordonnez de la porter.

Que dis-je, mes chères Sœurs? c'est pour cela même que Dieu choisit Thérèse; c'est parce que, dans un corps infirme, la croix qu'on lui impose lui fera mieux sentir ses impressions; c'est parce que, dans sa faiblesse même, sa vertu se perfectionnera, et que, dans son infirmité, l'esprit de mortification dont elle sera animée paraîtra avec plus d'éclat; enfin, c'est parce que l'exemple d'une fille, et d'une fille déjà si exténuée, sera pour le monde sensuel un reproche plus pressant et une plus évidente conviction. De vous dire tout ce que l'amour de la pénitence lui inspira pour affliger sa chair, ce serait une matière infinie; et ce qui ne put lasser, ni ralentir sa charité, lasserait peut-être votre attention. Lisez ce que les Pères, sur ce point, ont écrit de plus singulier : saint Epiphane, de la vie des premiers Pharisiens, religieux de l'ancienne loi; Tertullien, de la vie des premiers chrétiens; saint Grégoire de Nysse, de celle de saint Basile son frère; saint Jérôme, de celle de sainte Paule : tout cela ne vous retracera point encore l'idée des austérités de Thérèse; je dis des austérités qu'elle a pratiquées et qu'elle a fait pratiquer dans le christianisme à tant d'imitateurs et d'imitatrices de sa pénitence : solitude profonde, clôture la plus exacte, rigoureuse sujétion du corps, jeûnes continuels, retranchement absolu de toutes les commodités et de toutes les aises, vêtements grossiers, nudité des pieds, au milieu des froids les plus piquants; fréquentes macérations.

Ce n'est pas que dans l'établissement d'une règle aussi austère que la proposa Thérèse, et que Dieu la lui dicta, elle n'ait trouvé bien des difficultés et bien des contradictions. Le monde, dit saint

Bernard, se contente de révérer la croix en figure et en représentation; mais il ne la peut souffrir dans la réalité et dans l'effet. Or, cette parole, mes chères Sœurs, ne se vérifia que trop à l'égard de votre bienheureuse fondatrice. Jamais entreprise fut-elle plus traversée que la sienne? Luther eut partout des approbateurs de sa réforme : où celle de Thérèse fut-elle reçue sans opposition et sans combat ? A lire l'histoire de ses fondations, ne croirait-on pas lire les persécutions de saint Paul? Combien de calomnies eut-elle à essuyer, combien d'outrages à dévorer? en quelles extrémités se vit-elle souvent réduite, en quelle disette? Combien de fois fut-elle citée devant les tribunaux, et obligée de répondre à de sévères inquisiteurs? On eût dit qu'au lieu de réforme, elle allait pervertir toutes choses. Mais c'est le caractère des œuvres de Dieu d'être ainsi contredites; et nous n'en devons jamais attendre un plus heureux succès, que lorsqu'il y a moins lieu, selon les vues humaines, de l'espérer. Thérèse triompha de tout, vint à bout de tout, et exécuta tout.

Que reste-t-il, mes très-chères Sœurs, pour l'entière consommation de ce grand ouvrage? c'est que vous le souteniez vous-mêmes : car c'est en vos mains que cette glorieuse et sainte Mère l'a déposé. Or, vous ne le soutiendrez jamais que par le même esprit qui en a été le principe, je veux dire que par un esprit de sévérité pour vous-mêmes, et par une pleine abnégation de vous-mêmes. Esprit qui fut toujours le propre des âmes spécialement dévouées à Dieu. Esprit qui, par une grâce anticipée, forma ces héros de l'Ancien Testament, dont l'apôtre saint Paul faisait un si bel éloge aux Hébreux, en décrivant leurs combats et leurs souffrances : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti* (Hebr. 11). Esprit qui, dans le cours des siècles, a rempli l'Eglise de martyrs, a peuplé les déserts d'anachorètes et de pénitents. Esprits de vos pères, et de tous ceux qui, selon le langage du Docteur des nations, vous ont engendrées à l'Evangile. Mais en particulier, mes chères Sœurs, et par-dessus tout, esprit de Thérèse, dont vous faites gloire d'être les filles en Jésus-Christ, et par conséquent esprit de votre vocation.

Elle ne vous a point tracé une voie où elle n'ait elle-même marché avant vous. Elle ne vous a point chargées d'un fardeau dont elle n'ait pas elle-même éprouvé toute la pesanteur. Elle n'a point commencé par dire, mais par faire; et quel soutien pour vous que la vue d'un tel modèle! Si donc au milieu des violences et des efforts que demande nécessairement et incessamment une vie aussi mortifiée que la vôtre, et une observance aussi étroite et aussi contraire aux sens; si, dis-je, vous vous trouvez quelquefois dans ces découragements et ces abattements involontaires, où la plus ferme vertu est déconcertée, et où le cœur, ce semble, est sur le point de succomber : si la croix que vous avez choisie, vous paraît moins supportable; si l'amour-propre (car il s'introduit partout, et en vain nous flattons-nous de lui avoir donné la mort : il conserve toujours une étincelle de vie, qui se rallume bientôt jusque dans les lieux les plus consacrés à la pénitence), encore une fois, si cet amour de vous-mêmes se ranime et vous livre de dangereuses atta-

ques, ce que vous avez à lui opposer, c'est l'exemple de cette conductrice que vous voyez à votre tête, et qui d'un pas si assuré et avec tant de résolution, sut fournir toute la carrière qu'elle vous a ouverte.

Hé quoi! doit se dire alors une âme qui veut s'encourager et se relever, Thérèse dont je porte l'habit, dont je professe la règle, dont je prétends suivre l'esprit et la conduite, avait-elle une obligation particulière d'embrasser la croix? Les mêmes motifs qui l'y ont engagée, ne me sont-ils pas communs avec elle? Que dis-je? et la croix avec toutes ses rigueurs ne m'est-elle pas encore plus justement due, à moi coupable de tant d'infidélités, à moi responsable au tribunal de Dieu de tant de lâchetés et de tiédeurs, de tant de chutes et de dettes, qu'à cette âme pure et innocente, qu'à cette âme enrichie de toutes les vertus, qu'à cette âme comblée de mérites? Elle l'a portée par amour; ne la dois-je pas au moins porter par justice? oui, c'est un devoir pour moi, et un devoir indispensable : il faut m'acquitter auprès de Dieu; et le puis-je mieux que par là? Mais à Dieu ne plaise que je m'en tienne là-dessus au devoir? ah! ce sera comme Thérèse, ce sera par amour que je la porterai, cette croix; ce sera pour ne pas dégénérer des sentiments d'une telle mère; ce sera pour ne pas renverser ses desseins, pour ne pas ébranler le principal fondement du saint édifice qu'elle a bâti à si grands frais, pour ne pas dissiper le précieux héritage qu'elle nous a acheté si cher et qu'elle a remis dans nos mains; pour ne pas m'attirer le sanglant et l'accablant reproche d'avoir détruit, autant qu'il était en moi, par ma délicatesse, par ma faiblesse, par le soin de ma personne, ce qu'elle avait édifié par un abandonnement total d'elle-même.

Reproche, mes chères Sœurs, à quoi vous exposeraient ces relâchements qui se glissent, je ne dirai pas dans les communautés les plus régulières, mais dans quelques-uns des membres qui les composent. Car dans les communautés les plus saines, si je puis parler de la sorte, il y a des membres infirmes et capables de gâter tout le corps, si l'on n'apportait à leur maladie le remède nécessaire, et si l'on donnait à la contagion le temps de se répandre, Or, le remède ici le plus prompt, le plus présent, le plus efficace, c'est, à l'occasion de cette fête, un regard sur la glorieuse Mère que vous honorez. Il n'est pas possible qu'ayant devant les yeux sa vie pénitente et crucifiée, une âme trop indulgente pour elle-même ne s'en confonde en la présence de Dieu, et qu'elle ne conçoive un nouveau zèle pour l'accomplissement des plus rigoureuses pratiques de son état. Car voilà, dit saint Chrysostome, pourquoi nous célébrons les fêtes des saints, et pourquoi nous en rappelons à certains temps la mémoire. C'est afin que le souvenir de ce qu'ils ont été nous apprenne ce que nous devons être; et que n'étant pas ce qu'ils ont été, ni par conséquent ce que nous devons être, nous nous excitions à le devenir. Et ne serait-ce pas en effet une contradiction insoutenable de louer, par exemple, et de canoniser dans Thérèse ce renoncement parfait, où elle a vécu, à tout ce qui peut flatter les sens, tandis qu'on cherche à les satisfaire; tandis qu'on ménage autant qu'on peut leurs intérêts; tandis qu'on ima-

gine pour cela mille prétextes, qu'on prend pour cela mille détours, qu'on use pour cela de vaines dispenses, qu'on se trompe pour cela et sur cela soi-même, et qu'on tâche, sans y vouloir prendre garde, à tromper des personnes supérieures, que leur charité, peut-être trop aveugle, rend également faciles, et à convenir des besoins qu'on leur expose, et à condescendre aux soulagements qu'on leur demande? Ne portons pas plus loin cette morale, mes chères Sœurs, vos réflexions particulières y pourront suppléer; et moi cependant, après vous avoir représenté dans Thérèse un corps sacrifié à Dieu par la mortification, je dois faire voir une âme transformée en Dieu par l'oraison; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

J'entre, mes très-chères Sœurs, dans un sujet de la plus haute élévation. Parler de l'oraison de Thérèse et de ses contemplations, c'est vouloir pénétrer dans le sanctuaire même de la Divinité où cette grande âme habitait, et entreprendre de découvrir ces profonds mystères, dont saint Paul disait qu'il n'était pas permis à nul homme mortel de révéler les secrets admirables et ineffables : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui* (II. Cor. 11). Je m'expliquerai, néanmoins, sans contrevenir en aucune sorte à la parole de l'Apôtre; et ce qui peut-être vous surprendra, c'est que sur une matière si sublime par elle-même et si abstraite, je ne vous dirai rien que de pratique, rien que d'instructif, rien qui ne se fasse aisément comprendre, et dont vous ne puissiez profiter dans votre état et selon votre état.

Il s'agit ici de cette oraison extraordinaire et excellente, où l'âme, suivant la doctrine de saint Denys, reçoit les opérations divines, plutôt qu'elle n'opère elle-même. C'est à celle-là que Thérèse était appelée de Dieu, et c'est en celle-là qu'elle s'est distinguée, et qu'elle va vous servir de modèle. Je sais que saint Thomas, au quatrième livre des Sentences, prétend et prouve solidement que ce genre d'oraison n'est pas une vertu, mais un don du ciel; qu'il ne consiste dans aucun exercice des facultés humaines, mais dans une impression de l'Esprit de Dieu; que l'homme n'y contribue en rien, mais qu'il le souffre seulement et qu'il le ressent. Tout cela est vrai; et si vous concluez de là qu'on n'en peut donc pas prescrire des règles, j'en conviendrai avec vous, et j'avouerai, comme je l'avoue en effet, qu'il ne nous appartient pas d'expliquer ce qui se passe dans ce commerce intime de l'âme avec Dieu, beaucoup moins d'en donner des préceptes et d'entreprendre de le réduire en art. Mais cela même n'empêche pas que je ne puisse vous faire trouver, dans l'exemple de Thérèse et dans sa conduite, de très-utiles instructions touchant cette vie contemplative. Car si cette oraison tout extatique est un don de Dieu, comme le docteur angélique le reconnaît, il vous est important d'apprendre trois choses : premièrement, par où l'on s'y doit disposer; secondement, avec quel esprit il le faut recevoir; et en dernier lieu, comment on en peut faire le juste et vrai discernement pour se garantir des illusions de l'ange de ténèbres, et se mettre à

couvert de ses prestiges. Saintes filles de Thérèse, voilà ce qui vous regarde encore plus particulièrement que le reste des fidèles. Dans la profession religieuse que vous avez embrassée, vos plus communs entretiens sont avec Dieu, ou y doivent être. J'ose même ajouter que le bras de Dieu n'étant point raccourci, et que ses miséricordes n'ayant point de bornes ni de temps limités, il n'y a rien de si relevé dans l'oraison, où sur les vestiges de votre bienheureuse Mère vous ne puissiez parvenir. Ecoutez-moi donc, et profitez des trois instructions les plus nécessaires dans le désir que vous avez conçu de vous avancer, selon votre vocation et par le secours de la grâce, aux degrés les plus éminents de la vie intérieure et spirituelle.

Avant que Thérèse eût paru au monde, il y avait eu des visions, des ravissements, des extases. Ces grâces, dit saint Bonaventure, n'ont jamais manqué dans l'Eglise. Dieu les y a toujours conservées; mais il semble qu'il réservait à notre sainte de nous faire connaître les dispositions qu'il y faut apporter. Tout gratuit qu'est le don de contemplation, il ne le fut jamais moins que dans la personne de Thérèse; et si Dieu peut être engagé par la fidélité d'une âme à l'en gratifier, nulle autre n'eut plus de quoi l'attirer dans elle, ni ne se mit plus en état de l'obtenir. Que faut-il pour cela? demande saint Bernard. Ah! répond ce Père, il faut être d'abord un Jacob luttant avec l'ange, afin d'être ensuite un Israël voyant Dieu. Frappez assidûment à la porte du ciel par la prière, dit saint Augustin, et l'on vous ouvrira par la contemplation : *Pulsate orando, et aperietur vobis contemplando.* Voilà ce qu'a pratiqué Thérèse, et comment elle s'est préparée aux faveurs divines. Vingt-deux ans de persévérance dans l'oraison commune et ordinaire, lui méritèrent enfin le précieux avantage d'être introduite dans la chambre de l'Epoux.

Comprenez-vous bien, mes chères Sœurs, ce que je dis? Ces paroles sont bientôt prononcées, vingt-deux ans de persévérance et d'oraison; mais pour une âme qui aime Dieu, et qui n'aime que lui, employer tout ce temps à le chercher, sans le trouver jamais : *Quæsivi illum, et non inveni* (Cant. 3), quelle épreuve et quelle matière de combats! N'examinons point pourquoi Dieu, qui fait ses délices de converser avec les enfants des hommes, la laissa tant attendre, et se refusa si longtemps à elle : sa sagesse a des vues supérieures aux nôtres, et c'est ainsi que sa bonté l'ordonne aussi souvent que sa justice. Mais admirons la constance de Thérèse à soutenir ces retardements. Jamais cette Chananéenne de l'Evangile ne se vit exposée à de tels rebuts : ni sentiment, ni goût, ni consolation; le ciel est fermé pour elle, et son cœur demeure toujours comme une terre sèche et aride : *Anima mea sicut terra sine aquâ tibi* (Ps. 142). Que fera-t-elle, et n'est-il point à craindre que cette âme désolée et sans appui, ne vienne enfin à se démentir? Quelle foi si courageuse et si ferme ne serait pas ébranlée, et le moyen de suivre toujours un Dieu qui ne daigne pas la favoriser d'un regard? Mais non, mes chères Sœurs; Thérèse peut être éprouvée, mais les plus fortes épreuves n'épuiseront point son invincible patience. Quelque insipides que lui deviennent les choses célestes, elle s'y

attachera, et elle en fera toute la nourriture de son âme; car que serait-ce de moi, disait-elle, si je ne méditais incessamment la loi de mon Dieu? *Nisi quòd lex tua meditatio mea est, tunc fortè periissem in humilitate meâ* (Ps. 118). Puis-je mieux employer ma vie, que de rendre chaque jour mes hommages à un si grand Maître? S'il ne m'écoute pas, du moins il souffre ma présence, et s'il ne pense pas à moi, du moins il me permet de penser à lui. Ainsi raisonnait Thérèse, et de là cette assiduité à la prière, que les plus nombreuses occupations ne purent interrompre. De là tant de jours et tant de nuits passés au pied de l'oratoire ou devant l'autel du Seigneur. De là ce soin de recueillir son esprit et de purifier son cœur, selon le conseil du Sage, avant que de se présenter à Dieu et d'approcher d'une si haute majesté. Préparation qu'elle estimait d'autant plus nécessaire, que Dieu se communiquait moins à elle. Or, n'est-ce pas là se rendre digne de ses grâces les plus signalées? N'est-ce pas le forcer par une sainte violence, à rompre le voile qui le couvrait, et à se faire voir dans son bel éclat? Et s'il n'eût pas exaucé les vœux de Thérèse, s'il ne se fût pas laissé gagner à une telle persévérance, et qu'il y eût toujours paru insensible, comment la parole de saint Paul se serait-elle vérifiée, qu'il est riche, et qu'il se montre infiniment libéral envers tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum* (Rom. 10)? Comment cet ordre qu'établissait le prophète royal entre la réflexion et la contemplation : *Vacate et videte* (Ps. 45), n'eût-il pas été troublé et déconcerté?

Ne nous étonnons donc point, mes chères Sœurs, que Thérèse, dans la suite de ses années, ait fait des progrès si merveilleux, qu'elle ait été éclairée des plus pures lumières du ciel, qu'elle ait découvert les plus impénétrables secrets de la sagesse de Dieu, que par la sublimité de ses connaissances elle ait vu presque jusqu'à l'essence divine. Mais étonnons-nous que dans tous les états, même les plus retirés, même les plus religieux, il y ait maintenant si peu d'âmes contemplatives : ou plutôt n'en soyons point surpris, puisque dans tous les états, je ne dis pas seulement dans tous les états du monde, mais dans tous les états de l'Eglise, et dans tous ceux de la religion, il y en a très-peu qui prennent la voie nécessaire pour atteindre à ce sublime degré; car la voie qui conduit là, et par où tous les saints ont marché, ce sont les exercices ordinaires de l'oraison : exercices solidement pratiqués et constamment soutenus, malgré les stérilités, malgré les ennuis, malgré les vivacités naturelles de l'esprit, et les difficultés qu'il trouve à se captiver et à s'appliquer. C'est ainsi que Dieu veut être recherché; et n'est-il pas bien juste qu'il le soit, puisqu'il est le centre de toute perfection? *Quærite Dominum.*

Mais disons la vérité, mes chères Sœurs, et ne craignons point d'en porter devant Dieu la confusion salutaire; quoique dans toutes les maisons religieuses il y ait des pratiques d'oraison marquées et ordonnées, est-il rien néanmoins, même parmi les personnes religieuses, de plus négligé et de plus abandonné que l'oraison? On voudrait qu'elle ne coûtât aucune violence, aucune contrainte, aucune victoire sur soi-même. On voudrait du premier pas arriver à la

terre de promission, et y être admis sans passer par le désert. On voudrait toujours avancer dans la clarté d'un beau jour, et ne tomber jamais dans les obscurités et dans les ténèbres. On voudrait que d'abord et à chaque moment, l'Esprit de Dieu nous transportât; qu'il nous enivrât de ses saintes douceurs; qu'il nous ravît, comme saint Paul, au troisième ciel; qu'il nous donnât, si je l'ose dire, dès cette vie, une claire vision de l'Etre divin et de ses adorables attributs. Mais parce que ce n'est point là l'ordre de la Providence, et que pour s'élever au point où l'on aspire, il y a des démarches à faire, il y a des épreuves à essuyer, il y a des méthodes à garder, il y a des répugnances, des tristesses, des abattements, des langueurs, mille évagations, mille distractions, mille légèretés d'une imagination inconstante et volage à supporter, de là vient qu'on se rebute et qu'on demeure dès l'entrée de la carrière. On conçoit pour l'oraison un éloignement insurmontable; on la regarde comme une gêne, comme un esclavage, comme un tourment de l'esprit et du cœur; on se persuade que tout ce qu'on y emploie de temps n'est qu'inutilité et qu'oisiveté; on se sert de tous les prétextes qui se présentent, pour l'abréger, pour en retrancher, pour s'en dispenser : ou bien on satisfait extérieurement à son devoir, on garde les apparences et les dehors; rien davantage, c'est-à-dire, qu'on fait l'oraison sans la faire; qu'on y est présent selon la coutume, et de corps, tandis que l'esprit, ou s'entretient dans une dissipation continuelle et volontaire, ou s'appesantit dans une indolence paresseuse et lâche. Ni retour sur soi-même, ni réflexion, ni effort pour se recueillir, pour se relever et s'exciter. Après cela, plaignons-nous du peu d'union que nous avons avec Dieu; envions le sort de ces âmes bien-aimées et prédestinées, qui, dans la prière, semblent le voir face à face : tel est le fruit de leurs soins, telle fut la récompense de la fidélité de Thérèse. Au milieu de tout ce qui pouvait la détacher du saint exercice de l'oraison, voilà par où elle s'ouvrit le chemin jusque dans le sein de Dieu, pour y jouir des plus insignes faveurs; et comme elle vous apprend par là même quelle disposition vous y devez apporter, elle va encore vous apprendre la manière dont vous les devez recevoir.

En effet, mes chères Sœurs, Dieu, tout miséricordieux et tout bon, ne pouvait être insensible aux vœux d'une âme qui le désirait uniquement et si ardemment. Vingt-deux ans écoulés dans un travail perpétuel furent enfin suivis du repos. Dieu se communique à Thérèse avec toute la plénitude de ses dons, et sans vouloir s'égaler à Marie, elle peut bien dire comme cette Mère du Sauveur, que le Tout-Puissant a fait pour elle de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc. 1). Elle peut ajouter avec l'Apôtre, que ni le sens, ni l'esprit, ni le cœur de l'homme ne peuvent pénétrer ces mystères, et qu'ils peuvent encore moins les exprimer : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* (I. Cor. 2). Quelle abondance de lumières au-dessus de toutes les connaissances humaines! Elle voit Dieu aussi clairement que les prophètes, elle traite avec Dieu aussi familièrement que les patriarches de Dieu, elle parle plus hautement que les docteurs.

Il n'y a qu'à lire ces merveilleux ouvrages qu'elle nous a laissés.

Ils ont autrefois servi à convaincre et à gagner des hérétiques. Ils enflamment encore tous les jours la piété des fidèles. Pour peu qu'on entre dans ce mystérieux château dont elle nous a tracé le plan, on se trouve tout investi des splendeurs célestes, et l'on croit être dans ces demeures éternelles où règnent les saints : *In splendoribus sanctorum* (Psal. 109). Ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois, mes chères Sœurs, que, sans bien comprendre la doctrine de ces excellents traités, on se sent néanmoins, à la seule lecture qu'on en fait, le cœur tout ému, et que l'on conçoit pour Dieu des ardeurs secrètes dont on ignore même le principe? C'est ce qu'avait remarqué avant nous ce savant maître de la vie mystique, Jean Avila; et c'est sur quoi nous ne pouvons trop bénir le Seigneur, de ce qu'ayant mis souvent sa toute-puissance entre les mains d'une femme : *Tradidit eum in manus feminæ* (Judit. 16), il a bien voulu combler celle-ci des trésors de sa science. Oui, grande sainte, nous le reconnaissons; et abaissant l'orgueil de nos esprits, nous rendons hommage à la supériorité de vos vues, sans entreprendre d'y atteindre. La contemplation a été pour vous comme le char d'Elie, qui vous a transportée au-dessus de nous. C'est assez que nous demeurions au pied de la montagne pendant que vous conversez avec Dieu. Ce vol d'esprit dont vous nous parlez, ce sommeil de toutes les puissances, cette quiétude, cette suspension de l'âme tout entière, ces assauts, ces blessures intérieures : tout cela ce sont des secrets que nous révérons. Mais après tout, j'ose le dire, voici ce que nous admirons encore davantage, et ce qui doit plus contribuer à notre édification : c'est que vous ne soyez point éblouie de tant de clartés, et que dans un rang si distingué où vous a portée la grâce de votre Dieu, vous ayez su ne rien perdre de vos plus humbles sentiments.

Chose étonnante, mes chères Sœurs! toutes les bénédictions du ciel sont désormais pour Thérèse, mais elle ne les reçoit qu'avec crainte; et quelque gage que Jésus-Christ lui donne de sa présence, jusqu'à lui dire comme aux apôtres : C'est moi! elle lui demande la permission d'en douter. Plus il redouble ses faveurs, plus elle se tient dans l'humiliation et dans la confusion. Elle ne peut se persuader qu'il n'y ait pas de l'illusion dans ce qu'elle ressent, tant elle s'en croit indigne, et tant elle est touchée de sa propre misère. Il lui faut des assurances; et pour les avoir, tout instruite qu'elle est des voies de Dieu, elle ne fait point difficulté de prendre des guides et des conducteurs qui la dirigent. Elle se souvient que Saul converti par Jésus-Christ, fut toutefois envoyé auprès d'Ananias pour être formé au christianisme : *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere* (Act. 9). Saul obéit, et c'est dans le même esprit que Thérèse, quoique possédée et toute remplie de Dieu, se soumet à la conduite des hommes. Et comment s'y soumet-elle? jusqu'à se laisser condamner par des confesseurs ignorants; jusqu'à résister par leurs ordres aux divines opérations; jusqu'à brûler par obéissance ce qu'elle avait tracé sur le papier, et qui lui avait été inspiré d'en-haut; jusqu'à rejeter les visions de son Dieu, comme des apparitions du démon. Fais ce qu'ils te diront, lui dictait intérieurement le Seigneur. S'ils se trompent, leur erreur

perfectionnera ta soumission, et ta soumission te fera mieux encore, dans la suite, découvrir la vérité. Maxime qu'elle entendit dans le vrai sens où elle lui fut donnée, et qu'elle suivit avec toutes les précautions convenables ; car ce n'est pas, du reste, que l'esprit de sagesse ne la portât à choisir toujours, autant qu'il était possible, pour la direction de son âme, des hommes capables et d'habiles ministres. Elle n'eut rien plus à cœur dans toute sa vie, aimant mieux, disait-elle, plus de vertu dans elle-même que de lumière, mais dans un directeur, plus de lumière que de vertu; et ajoutant même, ce que nous ne pouvons trop remarquer, qu'elle avait plus souffert du zèle aveugle de quelques personnes, que de leurs vices et de leurs passions. Ainsi en jugeait Thérèse; et la Providence, en ce point comme dans les autres, ne lui manqua pas. Mais à quelque maître qu'il plût au ciel de l'assujettir, fut-il une âme plus docile, en fut-il une moins attachée à son sens et moins présomptueuse?

Humilité, mes chères Sœurs, et docilité beaucoup plus rares que vous ne le pensez peut-être, dans les âmes que Dieu gratifie de certaines faveurs, ou qui s'en croient gratifiées. A-t-on, dans une retraite, dans une communion, entrevu quelque lueur d'une grâce passagère; a-t-on versé quelques larmes, poussé quelques soupirs; a-t-on senti quelques impressions de l'Esprit divin et quelques transports d'un cœur sensiblement touché, il semble que tout à coup l'on soit monté jusqu'à la région supérieure du ciel, et qu'on ne tienne plus à la terre. Il semble qu'on ait droit de se regarder comme séparé du commun des chrétiens, et qu'on puisse, en se mettant au-dessus d'eux, dire comme le pharisien : *Non sum sicut cœteri* (Luc. 18). Il semble qu'on n'ait plus besoin ni de règle, ni de méthode, ni de guide, ni de conseil, et qu'on se suffise à soi-même. Il semble que ce serait se dégrader et se rabaisser au-dessous de son état, que de s'en tenir aux pratiques usitées et de se borner à certains sujets plus connus et plus sensibles. A peine même daigne-t-on s'occuper des mystères de la vie de Jésus-Christ. L'être de Dieu, l'essence infinie de Dieu, sa présence toute simple et dégagée de toute image, telles autres matières bonnes en elles-mêmes, mais dangereuses par leur subtilité, et très-souvent mal conçues, voilà où l'on s'élance d'abord, et la sphère que l'on se propose. Voilà sur quoi l'on s'exprime dans des termes d'autant plus fastueux que l'on prononce avec d'autant plus d'ostentation, qu'ils sont obscurs et moins intelligibles. Tout cela veut dire qu'on s'évanouit dans ses vaines idées; et ce qui arrive de là, c'est que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles et qui résiste aux superbes, laisse tomber ces âmes hautaines dans des égarements pitoyables : *Dispersit superbos mente cordis sui* (Luc. 1).

N'est-ce pas ce qu'on a vu dans tous les siècles de l'Eglise, et quel autre principe a formé tant de sectes de faux illuminés et de visionnaires? Ah! mes chères Sœurs, je ne puis douter qu'il n'y ait parmi vous bien des âmes que Dieu appelle par un attrait particulier aux plus sublimes exercices de l'oraison. C'est votre nourriture dans la sainte solitude où vous vous êtes enfermées, c'est votre aliment spirituel; et plaise au ciel de conserver toujours dans votre communauté cet esprit de prière? Il en sera le soutien, il en fera

tout le bonheur. Mais un avis sur lequel je ne puis trop insister, et que vous ne devez jamais oublier, c'est de joindre à cet esprit de prière l'esprit de soumission, une défiance salutaire et un bas sentiment de vous-mêmes. C'est de vous souvenir toujours de cette parole du Sauveur du monde à ses apôtres, lorsqu'ils lui témoignaient quelque complaisance des miracles qu'ils avaient opérés en son nom : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* (Luc. 10) ; J'ai vu Satan, ce premier ange, précipité du plus haut des cieux. C'est de rentrer dans votre néant à mesure que Dieu paraît vous en tirer, de cacher dans le secret de votre cœur tout ce que la grâce y peut produire, et de n'en faire part qu'à Dieu même dans la personne de ses ministres ; surtout de ne vous attacher à rien avec obstination, et d'avoir pour suspecte toute singularité, toute voie extraordinaire, tout ce qui éloigne des chemins les plus battus. Je ne veux pas dire que vous renonciez à toutes les faveurs du ciel, mais que vous les examiniez, mais que vous les soumettiez au jugement de ceux que Dieu a constitués pour en juger, mais que vous appreniez enfin de Thérèse à les discerner. C'est la dernière leçon par où je finis, et qu'elle vous fait par son exemple.

Saint Paul exhortait les fidèles à ce discernement des esprits, comme à un point d'une extrême conséquence; et rien en effet, mes chères Sœurs, n'est plus important, soit en général pour le gouvernement de l'Église, soit en particulier pour la conduite des âmes. Or, à quoi votre sainte et glorieuse Mère reconnut-elle l'Esprit de Dieu, qui lui parlait, qui l'animait, qui la dirigeait? Admirables instructions pour nous! c'est qu'elle observa que dans toutes les vues qu'il lui inspirait, il n'y eut jamais rien de contraire, ni aux coutumes, ni aux règles, ni aux vérités de la religion. C'est qu'elle remarqua que jamais elle ne sortait de ses extases, sans en être plus confirmée dans la foi et sans brûler d'un nouveau zèle pour la propagation de l'Eglise. C'est qu'elle s'aperçut que ces contemplations, où Dieu l'élevait, augmentaient en elle le désir de sa perfection et le soin de purifier son âme, d'en effacer jusqu'aux moindres taches, de travailler à acquérir les vertus, et de chercher en toutes ses actions la pure volonté de Dieu, et ce qui lui devait plaire davantage. C'est qu'elle éprouva que Dieu ne lui communiquait ses lumières que dans le besoin et selon le besoin qu'elle en avait pour l'avancement de quelque œuvre sainte, pour l'établissement de sa réforme, pour la conversion des âmes et pour leur sanctification. Témoignages solides, qui lui faisaient conclure avec l'Epouse des cantiques, qu'elle avait heureusement trouvé l'Epoux qu'elle aimait : *Inveni quem diligit anima mea* (Cant. 3). Non, non, pouvait-elle dire alors, comme le disciple bien-aimé, ce n'est point un fantôme, c'est le Seigneur lui-même que je vois et qui me parle ; c'est mon Dieu : *Dominus est* (Joan. 21). Car le démon, cet esprit de mensonge, ne s'intéresse point pour le progrès de la vraie foi, ne porte point les âmes à la sainteté, n'inspire point de combattre les vices, de corriger les abus et de répandre le culte de Dieu.

Ainsi Thérèse avait-elle de quoi se rassurer; et voilà les principes certains qui doivent nous rassurer nous-mêmes : voilà par où nous pouvons connaître les dons du ciel. Car ne vous y trompez

pas, mes chères Sœurs, et faites-y toute l'attention nécessaire : il y a des dons du ciel apparents, et il y en a de véritables. De n'avoir que l'apparence sans la réalité, c'est illusion ; d'autant plus dangereuse, que sous l'image d'un faux bien elle nous égare et nous perd. Il est donc d'une conséquence infinie de savoir démêler l'un de l'autre, et de ne prendre pas l'un pour l'autre. Or, encore une fois, je n'ai point là-dessus de règles plus sûres à vous donner, que celles dont se servit si utilement et si sagement votre bienheureuse institutrice. Tant que l'oraison vous rendra plus fermes dans la foi de Jésus-Christ, plus respectueuses envers l'Eglise de Jésus-Christ plus sensibles aux intérêts de l'Eglise de Jésus-Christ, plus soumises à ses décisions et plus exactes à ses observances et à ses pratiques ; tant que vous deviendrez par l'oraison plus zélées pour l'accomplissement de vos devoirs, plus assidues à vos fonctions, plus attentives à mortifier vos désirs, vos inclinations, vos passions, plus vigilantes sur vous-mêmes et plus appliquées à vous perfectionner selon l'esprit de votre état ; tant que vous profiterez de l'oraison pour avoir plus de charité envers le prochain, plus d'obéissance aux ordres des supérieurs, plus de patience dans les contre-temps et les chagrins de la vie, plus de douceur, de modération, de retenue, d'empire sur les mouvements de votre cœur et sur les paroles de votre bouche : à ces caractères, je reconnaîtrai le sceau de Dieu, et sans faire de longues perquisitions de la méthode d'oraison que vous gardez, ni de tout ce qui s'y passe, je vous dirai d'abord et sans hésiter : Ne craignez pas, le Seigneur est là : *Dominus est.*

Mais par une raison toute contraire, en vain me dira-t-on de celle-ci ou de celle-là, que c'est une âme privilégiée, une âme prévenue de grandes grâces, que c'est une fille d'oraison : si je sais d'ailleurs que c'est une fille d'une foi équivoque, attachée à ses propres idées, infatuée de doctrines étrangères et d'opinions réprouvées de l'Eglise, n'écoutant rien de tout ce qu'on lui veut faire entendre pour la guérir de ses erreurs, et ne cherchant qu'à en infecter les autres, bien loin d'y renoncer elle-même ; si je sais que c'est une fille de parti, engagée dans des cabales et dans des intrigues qu'elle est aussi ardente à soutenir, qu'elle le devrait être à les attaquer et à les combattre ; si je vois qu'après tant d'oraisons et de contemplations, elle n'en est ni plus charitable, ni plus condescendante aux faiblesses d'autrui, ni moins maligne dans ses jugements, ni moins aigre dans ses discours, ni plus régulière, ni plus fidèle à la discipline domestique, ni plus souple aux volontés et aux avis des personnes qui la conduisent ; en un mot, qu'elle est toujours sujette aux mêmes imperfections et aux mêmes défauts, sans prendre nul soin de se réformer et de changer : ah ! mes chères Sœurs, eût-elle tous les transports d'Elie, tous les ravissements de saint Paul, toutes les révélations des prophètes, ou parût-elle les avoir, je me défierai de tout cela, et l'on ne me convaincra jamais que l'Esprit de Dieu s'y trouve, ni qu'il en soit l'auteur : pourquoi ? parce que l'Esprit de Dieu est un esprit de religion, et d'une religion pure et sans tache ; parce que l'Esprit de Dieu est un esprit de charité, un esprit d'obéissance, un esprit de règle, un esprit de sainteté, et que je ne découvre aucun de ces fruits dans

ces vides spéculations et dans ces contemplations prétendues.

Mais que fais-je, et qu'est-il nécessaire de m'étendre davantage sur un point qui ne peut regarder une maison aussi sainte et aussi édifiante que celle-ci? Quoi qu'il en soit, il était toujours bon, mes chères Sœurs, de vous prévenir contre des illusions et des désordres qui se glissent partout, et dont il y a partout à se défendre. Du reste, que l'esprit de Thérèse vive parmi vous, qu'il s'y ranime aujourd'hui, et qu'il y fasse sans cesse de nouveaux progrès. Sans cet esprit de mortification, l'oraison dégénère dans un pieux, mais vain amusement; et sans cet esprit d'oraison, la mortification ne peut subsister, et tombe enfin dans la langueur et le relâchement. L'un et l'autre fait la perfection de l'âme religieuse, et l'unit étroitement à Dieu dans ce monde, pour lui être encore plus inséparablement et plus intimement unie dans la félicité éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur la Dignité et les Devoirs des Prêtres.

ANALYSE.

SUJET.

Que vos prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice et de sainteté. — Rien de plus nécessaire aux prêtres que cette sainteté et cette justice.

DIVISION.

Les prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ, 1re *partie;* et parce qu'ils sont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ. — En cette qualité, ils tiennent la place de Jésus-Christ, qui fut lui-même le premier sacrificateur de son propre corps, lorsqu'il institua son adorable sacrement. Or, quelle sainteté est nécessaire pour occuper dignement une telle place, et pour exercer un tel ministère? D'autant plus que le prêtre, quoique substitut de Jésus-Christ, a néanmoins, dans l'exercice de son ministère, une espèce de pouvoir sur Jésus-Christ même.

Quelle dignité! s'écrie saint Augustin; c'est en quelque sorte dans les mains des prêtres que le Verbe de Dieu s'incarne tout de nouveau. L'Eglise, poursuit ce même saint docteur, croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante que le Verbe divin n'eut point horreur de demeurer dans le sein d'une vierge, toute sainte qu'elle était. N'est-ce pas le même Dieu qui descend sur l'autel, et que les prêtres portent dans leurs mains? Combien donc doivent-ils travailler à se sanctifier!

Mais par un étrange abus, on ne voit que trop de prêtres bien éloignés de la sainteté qui leur convient: c'est-à-dire, qu'on ne voit que trop de prêtres mercenaires et intéressés, de prêtres ambitieux, de prêtres vains et présomptueux, de prêtres oisifs et voluptueux, de prêtres tout mondains. Honte du christianisme, ou plutôt de ceux qui déshonorent ainsi ce qu'il y a de plus vénérable dans le christianisme!

SECONDE PARTIE.

Les prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ. Ils réconcilient les hommes avec Dieu, ils confèrent les sacrements, ils remettent les péchés, ils instruisent le peuple de Dieu: car tout cela est renfermé dans ces paroles de Jésus-Christ à

ses Apôtres : *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.*

Après cela nous ne devons point nous étonner que les plus grands monarques du monde aient témoigné tant de révérence pour les prêtres. Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que ces prêtres, si distingués par leur caractère, ne s'efforcent pas d'avoir toute la pureté et toute la sainteté des anges. Comment pourront-ils s'entremettre d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'ils sont eux-mêmes ennemis de Dieu? Comment oseront-ils administrer les sacrements de Jésus-Christ, et verser sur les fidèles les mérites de son sang avec des mains impures? Comment entreprendront-ils de juger, de condamner, d'absoudre, dans des dispositions toutes criminelles? Enfin, comment instruiront-ils le peuple de Dieu, en détruisant par leurs exemples ce qu'ils enseignent par leurs paroles!

Car leurs exemples font beaucoup plus d'impression que leurs paroles. Leurs moindres fautes sont remarquées, et les scandales des prêtres n'ont que trop de fois servi à autoriser le libertinage des laïques. De là le décri du sacerdoce. De là le compte rigoureux que Dieu exigera de tant de prêtres. Les saints eux-mêmes en ont tremblé. Terribles paroles de saint Grégoire et de saint Chrysostome. Avis important du bienheureux Laurent Justinien.

Sacerdotes tui induantur justitiam.

Que vos prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice et de sainteté.
(Psaume 131.)

C'est ainsi, Messieurs, que le prophète vous fait tout à la fois connaître l'excellence de votre sacerdoce et ses devoirs[1]; et c'est là-dessus que saint Ambroise, traitant de la dignité des prêtres, leur adresse des paroles aussi éloquentes pour exprimer la grandeur de leur ministère, qu'elles sont instructives pour en exercer saintement les fonctions : *Audite me, stirps Levitica, germen sacerdotale, propago sanctificata, duces ac rectores gregis Christi;* Ecoutez-moi, vous qui êtes les vrais héritiers de la tribu de Lévi, issus de la branche sacerdotale, sanctifiés par votre caractère et constitués les chefs du troupeau de Jésus-Christ : *Audite me rogantem pariter et verentem;* Ecoutez la prière que je vous fais, accompagnée du respect et de la vénération que je dois avoir pour vos personnes : *Ut cùm honoris vobis prærogativam monstramus, congrua etiam merita requiramus;* afin que vous ayant montré l'éminence du rang où vous êtes élevés, je puisse exiger de vous toutes les vertus et toute la sainteté nécessaire pour la soutenir avec honneur. Paroles dignes d'un évêque, qui, honoré d'un caractère supérieur encore à celui des prêtres que la Providence lui avait subordonnés, les instruisait en maître et s'expliquait avec autorité. Pour moi, Messieurs, qui n'ai parmi vous, ni la même distinction, ni les mêmes droits, je n'entreprendrai point de vous prescrire ici des règles; mais sans m'oublier moi-même, et gardant toutes les mesures convenables, je puis du reste vous représenter les obligations qui se trouvent indispensablement attachées à votre état, et je n'aurai, pour m'en tracer l'idée juste, qu'à me tracer l'idée de

[1] Cette exhortation fut faite pour une assemblée d'ecclésiastiques.

votre conduite la plus ordinaire. C'est donc dans cet esprit, qu'usant de la liberté que vous me donnez, je ne craindrai point de vous dire ce que vous devez être, parce que je sais qu'en même temps je vous dirai ce que vous êtes. Je pourrais, dans un récit pompeux et en de magnifiques expressions, relever les avantages infinis et toutes les prérogatives du sacerdoce de la loi de grâce. Mais si j'en parle, ce ne sera que pour établir cette proposition si solide et si vraie, savoir, que tous les titres d'honneur qui rehaussent l'éclat et le prix du sacerdoce, sont autant de raisons et de puissants motifs qui nous obligent, comme prêtres du Dieu vivant, à travailler sans relâche à la sanctification de notre vie et à notre propre perfection. Et parce que tous ces titres se réduisent à deux pouvoirs que le prêtre exerce en vertu de son ministère : le premier, que les théologiens appellent communément pouvoir de l'ordre, et le second, appelé, selon le même langage de la théologie, pouvoir des clefs ou pouvoir de juridiction; celui-là, par rapport au corps réel de Jésus-Christ, qui est son sacrement; et celui-ci, par rapport au corps mystique de Jésus-Christ, qui est son Eglise composée de tous les fidèles : je veux vous faire voir quel fonds de sainteté demandent indispensablement l'un et l'autre. En deux mots, sacrés ministres du Seigneur, soyez saints : pourquoi? et parce que vous êtes les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ, c'est la première partie; et parce que vous êtes les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est la seconde : *Sacerdotes tui induantur justitiam.* Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai, ce me semble, compris tout ce qui se peut dire de plus grand à l'avantage du sacerdoce, quand j'ai dit qu'il donne au prêtre une espèce de pouvoir sur la personne même du Sauveur : mais par là, Messieurs, je crois aussi vous faire assez entendre la plus essentielle et la plus étroite de vos obligations, qui est de vous purifier sans cesse, de veiller sans cesse sur vous-mêmes, et de soutenir par une vie sainte la sainteté de votre ministère.

Le Fils de Dieu se présentant lui-même à son Père, se mit tout à la fois en deux états, ou fit tout ensemble deux offices bien différents : celui de prêtre, et celui de victime. Dans les sacrifices de l'ancienne loi, remarque saint Augustin, le prêtre n'immolait qu'une victime étrangère; mais dans le sacrifice de la loi nouvelle, c'est le même Dieu qui offre et qui est offert; qui offre comme prêtre, et qui est offert comme hostie : *Idem sacerdos et hostia.* D'où il s'ensuit, que le Sauveur des hommes, en se sacrifiant, exerce sur sa personne adorable une autorité propre, puisqu'on ne peut sacrifier une victime, sans avoir droit sur son sang et sur sa vie. Et de là même encore suit une autre conséquence, qu'ayant substitué les prêtres à sa place pour continuer le même sacrifice qu'il offrit sur la croix, il leur a transporté le même droit sur sa sainte humanité; qu'il leur a ordonné d'user de ce droit tout divin, et que c'est pour cela qu'il les a établis : *Hoc facite in meam commemorationem* (Luc. 22). Or, ceci posé comme une vérité incontestable dans les principes de notre religion, je vous demande,

Messieurs, s'il y a, hors la sainteté de Dieu, une sainteté assez éminente, pour répondre à l'honneur d'un ministère si relevé? L'ordre de la Providence est, que quiconque a pouvoir sur un autre, ait quelque avantage et quelque perfection au-dessus de lui. Si par rapport à Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, notre misère infinie et notre bassesse nous rendent cet ordre impossible, du moins ne nous dispensent-elles pas de diminuer, autant qu'il nous est libre et qu'il dépend de nos soins, l'extrême disproportion qui se rencontre entre ce Dieu-Homme et nous. Du moins faut-il que, comme il n'a point mis de bornes à notre pouvoir, nous n'en mettions point à notre sanctification ; qu'à l'indignité qui nous est commune avec tous les hommes, nous n'en ajoutions pas une personnelle, et que si elle est nécessaire par la condition de notre nature, elle ne soit pas volontaire par le relâchement de nos mœurs.

Il est vrai, nous n'avons ce pouvoir qu'en qualité de vicaires de Jésus-Christ, et comme représentant Jésus-Christ, dont il est primitivement émané; mais cela même à quoi ne nous engage-t-il pas? Car pour représenter Jésus-Christ, il faut avoir quelque ressemblance avec Jésus-Christ, et quelle monstrueuse indécence, que le Saint des saints fût représenté par des pécheurs! Voici donc ce que je me dis à moi-même, et ce que je dois me dire, en approchant de l'autel et me disposant à célébrer le plus redoutable de tous les mystères : C'est la place d'un Dieu que je vais tenir, non point seulement par commission, non point seulement pour déclarer la volonté qu'il a de s'immoler à son Père, mais comme s'il résidait lui-même en moi, ou que je fusse transformé en lui. Je vais parler comme lui, agir comme lui, opérer le même sacrement avec lui, et consacrer le même sang. Quelle honte, si je profanais par mon péché une telle fonction, et si la sainteté de mon Sauveur se trouvait ainsi déshonorée par l'iniquité de son ministre! Tous ceux qu'il a spécialement choisis pour avoir quelque rapport à lui, ont été saints. Jean-Baptiste, pour être son précurseur, fut sanctifié dès le ventre de sa mère. Joseph, pour être le gardien de son humanité, fut comblé de vertus et de mérites. Il fallut que les apôtres fussent confirmés en grâce, et remplis de l'esprit céleste, pour être les prédicateurs de sa parole. Que dois-je donc être comme son substitut et son agent dans le plus redoutable sacrifice?

Au reste, quoique le prêtre ne soit dans ce sacrifice que le substitut de Jésus-Christ, il est certain néanmoins que Jésus-Christ se soumet à lui, qu'il s'y assujettit, et lui rend tous les jours sur nos autels la plus prompte et la plus exacte obéissance. Si la foi ne nous enseignait ces vérités, ne passeraient-elles pas dans nos esprits pour des fictions, et pourrions-nous même nous figurer de la part d'un Dieu un si prodigieux abaissement? Pourrions-nous penser qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, et être revêtu d'un caractère qui le mît en état, si je l'ose dire, de commander à son souverain Seigneur, et de le faire descendre du ciel? Nous ne lisons qu'avec étonnement ce qui est rapporté dans l'Evangile, que Jésus obéissait à Marie : *Et erat subditus illis* (Luc. 2). Il y a moins lieu toutefois de s'en étonner, puisque c'était

le Fils de Marie, et que la nature semblait donner pouvoir à cette mère sur son Fils. Mais qu'est-ce que le prêtre, et quel titre a-t-il à l'égard de son Dieu, qui ne soit un titre de dépendance et de servitude? Cependant à la parole de ce serviteur, de cet esclave, la Majesté divine vient tous les jours s'humilier dans le sanctuaire, et y renfermer toute sa gloire. Voilà, Messieurs, à quoi vous êtes employés : mais prenez garde, s'il vous plaît, et revenez-en toujours à la même conséquence. S'il faut des qualités éminentes pour exercer un empire légitime sur des hommes, que faut-il pour un empire qui s'étend jusqu'à Dieu même?

C'est sur cela que saint Augustin s'écrie : *O veneranda sacerdotum dignitas!* O dignité des prêtres, que vous êtes vénérable! Mais encore quelle raison en apporte ce saint docteur? Elle mérite une attention particulière : *In quorum manibus, velut in utero Virginis Filius Dei incarnatur.* Car, dit ce Père, c'est en quelque sorte dans les mains du prêtre, comme dans le sein virginal de Marie que le Verbe de Dieu est conçu, et qu'il s'incarne tout de nouveau. Expression figurée, mais dont le sens n'en est pas moins solide, ni moins réel. Et de là quelle conclusion? que la charité du Fils de Dieu n'a point de borne? c'est celle que tout le monde en doit tirer. Qu'il n'est rien de plus respectable que le caractère des prêtres? c'est l'idée que tout le peuple chrétien doit s'en former. Mais que ce caractère suréminent engage donc les prêtres à une vie tout angélique; c'est ce qu'ils doivent conclure eux-mêmes, pour leur propre édification.

Ecoutez; je vous prie, Messieurs, le raisonnement du même saint Augustin, écrivant aux anachorètes. Le plus grand obstacle au dessein de l'incarnation du Verbe, fut l'impureté de notre nature. Mais que fit l'amour de Dieu? Pour surmonter cet obstacle, il prédestina, avant tous les siècles, une femme, ou plutôt un miracle de pureté, qui devait être la mère de l'Homme-Dieu. Il la sépara de la masse commune, et la conserva toute sainte jusqu'au milieu de la corruption. Ce n'était pas assez : il changea tout l'ordre et toutes les lois de la nature, et il ordonna que par le prodige le plus singulier, la virginité subsisterait avec la maternité; c'est-à-dire, qu'une vierge serait mère, et qu'une mère ne cesserait point d'être vierge. Qui jamais entendit rien de semblable? Mais après toutes ces merveilles qui sanctifièrent Marie, savez-vous néanmoins quel sentiment l'Église attribue au Verbe divin, quand il fallut accomplir le grand mystère de notre salut? Elle croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante qu'il n'eut point horreur de demeurer dans le sein de cette vierge : *Non horruisti virginis uterum.* N'est-ce pas le même Dieu qui descend sur l'autel, et que les prêtres portent dans leurs mains? n'est-il pas toujours également saint et ennemi du péché? la pureté n'est-elle pas toujours également l'objet de ses complaisances? Pourquoi donc n'a-t-il pas fait les mêmes miracles, pour sanctifier ceux qui coopèrent à ce mystère? c'est pour leur en laisser l'obligation et le mérite : de sorte que considérant à quoi ils sont élevés, ils se confondent en eux-mêmes de se voir si éloignés de la sainteté de leur ministère, et qu'ils travaillent sans relâche à l'acquérir.

Mais qu'arrive-t-il? permettez-moi de m'expliquer, Messieurs : je ne dirai rien que vous ne remarquiez aussi bien que moi, et que vous ne déploriez avec la même douleur et le même zèle que moi, Qu'arrive-t-il donc, encore une fois? On sépare l'honneur d'avec la charge et le fardeau, et de deux choses essentiellement jointes ensemble, on prend celle qui flatte l'avarice, l'ambition, et l'on se dispense de celle qui engage à la réformation des mœurs, et à leur sanctification. Désordre dont nous ne pouvons assez gémir, et qui devient tous les jours plus commun dans le christianisme. Tellement que le sacerdoce aujourd'hui se trouve comme abandonné à toutes les convoitises des hommes. On en fait le partage des enfants, et c'est la ressource d'un père et d'une mère chargés d'une nombreuse famille. Pour les pauvres, c'est une fortune et un moyen de se garantir de la misère. Pour les riches, c'est une voie à des rangs honorables et à des distinctions éclatantes. De là combien voyons-nous de prêtres intéressés, de prêtres ambitieux, de prêtres vains et présomptueux, de prêtres oisifs et voluptueux, de prêtres tout mondains? Vous ne vous offenserez point, Messieurs, de cette morale, que je dois par proportion, m'appliquer à moi-même, autant qu'elle me peut convenir, et dont nous devons tous profiter. Reprenons.

Je dis des prêtres mercenaires et intéressés. Je n'ignore pas la maxime de saint Paul; elle est juste, elle est raisonnable : *Quiconque sert à l'autel, doit vivre de l'autel.* Qu'un ministre du Seigneur, en faisant les fonctions de son ministère, reçoive donc certaine rétribution qui y est assignée, c'est ce que l'Eglise approuve, et et ce que je ne pourrais condamner sans une extrême témérité. Mais que dans des fonctions si excellentes et si sacrées, ce ministre n'ait en vue que la rétribution qu'il en tire; qu'il ne s'y adonne que pour cette rétribution; qu'il ne paraisse les estimer que par cette rétribution; qu'il en fasse comme un trafic, comme un commerce; et que dès que cette rétribution viendrait à manquer ou à diminuer, il soit disposé à les négliger et à s'en exempter : voilà ce que toute l'Eglise réprouve, et ce que je ne saurais trop hautement réprouver moi-même. Car voilà le principe malheureux de tant de profanations du plus saint mystère. On le célèbre sans dévotion, sans onction, sans attention, souvent sans préparation, et sans la plus nécessaire préparation, qui est l'innocence du cœur. On a ce que l'on prétendait, dès qu'on ne se retire pas les mains vides. Tout le reste n'était que comme l'accessoire : mais c'était là le capital.

Je dis des prêtres ambitieux. Il y a dans l'état ecclésiastique des degrés où l'on ne peut monter sans le sacerdoce. C'est une condition absolument requise pour obtenir tel bénéfice, et pour parvenir à telle dignité. Il faut donc entrer dans les ordres sacrés, et l'on y entre : pourquoi? est-ce pour avoir le précieux avantage d'offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ? c'est à quoi l'on ne pense guère; et si le saint caractère n'était bon qu'à cela, on ne s'empresserait pas de le demander. Mais il peut servir à autre chose, et on ne le recherche que pour cette autre chose. Non-seulement on est prêtre avec ambition; mais on ne l'est que

par ambition. Est-on venu à bout de ses desseins, et se voit-on au terme où l'on aspirait? on ne se souvient plus en quelque manière de la qualité de prêtre, parce qu'elle n'est plus de nul usage. On passe les mois, on passe presque les années sans en faire nul exercice. On vit en laïque, et plût à Dieu que l'on vécût au moins en laïque pieux et chrétien! c'est le dernier souhait où nous réduisent tant de bénéficiers. Une courte messe où ils n'assistent qu'aux jours ordonnés, voilà souvent tout le fonds de leur piété et toute leur religion.

Je dis des prêtres vains et présomptueux. Jésus-Christ ne recommandait rien davantage à ses apôtres, qui furent les premiers prêtres de la loi nouvelle, que l'humilité. Saint Paul ne voulait pas qu'un ministre de l'Eglise cherchât à dominer dans l'Eglise même, beaucoup moins à dominer dans le monde. Mais depuis Jésus-Christ, et depuis saint Paul, cet esprit de domination a fait dans le sacerdoce des progrès qu'il n'est pas aisé d'arrêter. Parce qu'on est prêtre, on est délicat et sensible sur le point d'honneur; et tel dans la condition où il est né, eût conservé toute la modestie de son état, qui n'a commencé à la perdre que du moment qu'il s'est vu couvert d'un habit qui devait le rendre plus modeste encore et plus humble. Parce qu'on est prêtre, on s'arroge le droit de juger de tout, de décider de tout, de l'emporter partout et sur tout. A l'exemple de ces Pharisiens qui ne voulaient pas qu'on les approchât, on traite le reste des hommes de profanes, et l'on en exige des déférences que l'on s'attirerait bien mieux si l'on y était moins attentif, et si l'on en paraissait moins jaloux. Je sais de quel prétexte on veut s'autoriser. Ce n'est pas pour ma personne, dit-on, c'est pour mon caractère. Distinction spécieuse, mais sujette à la plus subtile illusion. Car, dans cette union si étroite du caractère et de la personne, est-il rien de plus facile et rien de plus ordinaire que de confondre l'un avec l'autre? et en mille rencontres ne pourrait-on pas, avec plus de vérité, renverser la proposition, et dire tout au contraire : ce n'est pas pour mon caractère, mais pour ma personne. Quoi qu'il en soit, jamais ni votre personne, ni votre caractère ne seront plus respectés, que lorsque vous ne ferez plus apercevoir tant de vivacité et tant d'exactitude sur les respects qui leur sont dus. Il est permis de soutenir les prérogatives de votre sacerdoce, et d'en défendre les priviléges; mais moins vous voudrez vous en prévaloir, moins s'attachera-t-on à vous les contester.

Je dis des prêtres oisifs et voluptueux. Ont-ils satisfait à un office, qu'ils abrègent autant qu'il leur est possible, et qu'ils récitent très-légèrement, ils se tiennent quittes de tout. A quoi, du reste, se consument toutes les heures de la journée? ni pratique de l'oraison, ni études des sciences divines; visites fréquentes, conversations inutiles, parties de divertissement, vie molle, et par là vie très-dangereuse, et exposée à tous les écueils où l'oisiveté peut conduire : car l'oisiveté est la source de bien des maux dans tous les états, et si je vous faisais ici le dénombrement de ceux qu'elle a causés dans l'état ecclésiastique, et qu'elle y cause, je vous tracerais une peinture bien affreuse et bien affligeante; et le moyen que des prêtres sans occupation au milieu du siècle, se maintiennent dans la pureté de leur profession? Un solitaire a sa solitude,

un religieux sa retraite pour rempart contre les occasions et les tentations; cependant, ni la solitude, ni la retraite, ne suffisent pas encore pour préserver l'un et l'autre; et sans le secours des saintes observances qui partagent tout leur temps et qui le remplissent, ils ne se croiraient pas en sûreté et ils n'y seraient pas. Que sera-ce d'un prêtre abandonné à lui-même, maître de lui-même et de ses actions; n'ayant pour l'éclairer d'autre inspecteur que Dieu, qu'on oublie aisément, ni pour le retenir, d'autre frein que le devoir, dont on perd aussi facilement le souvenir?

Enfin, je dis des prêtres tout mondains. Mondains dans les affaires où ils s'emploient, vivant dans une agitation perpétuelle de procédures, de poursuites, de soins temporels, dont quelquefois ils s'accablent, soit que ce soit pour eux ou pour leurs proches; mondains dans leurs habitudes et leurs sociétés, voulant être de toutes les assemblées, de tous les jeux, de tous les plaisirs, de tous les spectacles; mondains dans leurs manières et leurs discours, affectant de se distinguer par des airs dissipés, par des paroles indécentes, par des excès de joie et des libertés dont ils se flattent qu'on leur applaudit, et dont ils se font un faux mérite; mondains jusque dans leurs vêtements : et par où? par toute la propreté, par tout l'ajustement, par tout le luxe qu'ils peuvent joindre à la simplicité évangélique. Ah! Seigneur, sont-ce donc là ces ministres que vous avez spécialement consacrés? sont-ce là les dépositaires de votre puissance, et est-ce en de telles mains que vous avez prétendu livrer votre corps et votre sang?

Honte du christianisme! disons plutôt, honte de ceux qui déshonorent ainsi ce qu'il y a de plus vénérable dans le christianisme? Quand je lis ce que saint Augustin raconte de certains prêtres éthiopiens, ou ce que saint Jérôme reprochait à Jovinien touchant les mœurs des prêtres de l'Egypte, et que je viens à considérer que ces infidèles s'assujettissaient à une vie si rigoureuse et si austère pour mériter seulement l'estime des peuples, et pour se mettre en crédit auprès d'eux, j'ai compassion de leur aveuglement. Mais tandis que je le déplore avec saint Augustin, je déplore encore plus, comme ce saint docteur, notre misère, de ce que les infidèles nous font des leçons, qu'ils devraient recevoir de nous : *O grandis christianorum miseria! Ecce pagani doctores fidelium facti sunt.* Quel assemblage, dit saint Ambroise! et comment accorder ensemble deux choses si opposées : l'éminence de la dignité et l'imperfection de la vie, une profession toute divine et une conduite toute criminelle : *Honor sublimis et vita deformis, deifica professio et illicita actio.* Abus dont saint Bernard se plaignait si amèrement et avec tant de sujet au pape Eugène. Chacun travaille, lui disait-il, à devenir plus grand; mais aucun ne s'étudie à devenir plus saint : *Altiorem unumquemque, non meliorem esse delectat.* Cependant la vraie grandeur, surtout la vraie grandeur du sacerdoce, consiste dans la sainteté. Otez-lui ce fond, vous la détruisez : du moins autrefois était-elle soutenue par la noblesse. Dans la loi de nature, le droit d'aînesse lui servait de titre; et dans la loi de Moïse, c'était une prérogative de la tribu de Lévi. Mais dans la loi de grâce, ou sans acception de personnes, les prêtres sont admis

aux mêmes mystères, c'est la sainteté qui en fait le plus bel ornement. Sainteté requise, non-seulement par rapport au pouvoir de l'Ordre dont le prêtre est revêtu comme sacrificateur du corps de Jésus-Christ, mais encore par rapport au pouvoir de juridiction qu'il exerce comme pasteur de l'Eglise de Jésus-Christ. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce ne fut point une parole sans effet, que celle de Jésus-Christ à ses Apôtres, lorsqu'il leur dit : Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. Les Pères et les interprètes reconnaissent que par là le Fils de Dieu soumit aux prêtres, dans la personne des Apôtres, toute l'Eglise; qu'il les revêtit d'un pouvoir qui s'étend sur tous les membres du corps mystique de ce Sauveur, et qu'il n'y a dans le monde ni prince, ni monarque, qui ne relève de cette juridiction, aussi souveraine, qu'elle est universelle.

En voulez-vous, Messieurs, concevoir une légère idée? Imaginez-vous un homme qui, d'une fortune médiocre et d'une condition obscure, se trouve tout à coup élevé au premier ministère d'un grand Etat, et cela par la pure libéralité du maître, lequel veut faire éclater sa puissance dans l'élévation de son sujet : *Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorari* (Esth. 6). Le voilà l'arbitre de toutes choses, et les plus importantes affaires ne se conduisent que par lui; c'est lui qui distribue les faveurs, lui qui assigne les récompenses, lui qui fait les heureux et les malheureux; ses ordres sont reçus comme des ordres supérieurs, et tous les intérêts du prince lui sont confiés. Qu'un rebelle, qu'un criminel ait sa grâce à obtenir, c'est à ce médiateur qu'il s'adresse, et par l'efficace de cette médiation, le plus coupable est en un moment rétabli dans tous ses droits et dans toutes ses espérances. Jamais entendit-on parler d'un tel crédit? et dans ce que l'Ecriture nous a marqué de celui d'Aman, y a-t-il rien qui puisse l'égaler? Je ne m'en étonne pas : car les princes de la terre n'ayant qu'un pouvoir borné, ils n'ont garde de le communiquer avec si peu de réserve. Mais il en est tout autrement à l'égard de Dieu : comme sa grandeur est infinie, il peut, sans lui rien ôter, en faire part à qui il lui plaît; or, il l'a, pour ainsi dire, déposée tout entière entre les mains de ses ministres, et c'est la belle réflexion de saint Chrysostome dans ses doctes commentaires sur le sacerdoce. Quelle merveille! et qui le croirait? Le serviteur est établi juge sur la terre, et le Maître dans le ciel ratifie toutes les sentences qu'il porte : *Servus sedet in terrâ, et Dominus sequitur sententiam*; le ciel reçoit de la terre la règle et la forme de justice qu'il doit suivre : *A terrâ judicandi formam cœlum accipit*. De sorte ajoute saint Cyprien, que le jugement des prêtres est comme le jugement anticipé de Jésus-Christ même : *Anticipatum Christi judicium;* encore ce jugement du prêtre a-t-il cet avantage, qu'il confère la grâce, qu'il efface les péchés, qu'il convertit les pécheurs en saints :

ce que n'aura point le dernier jugement que prononcera le Sauveur du monde à la fin des siècles.

Voilà, Messieurs, le ministère de réconciliation que Dieu vous a commis. Vous êtes ses délégués, et si j'ose user de ce terme, vous êtes ses plénipotentiaires, pour conclure cette grande paix qui se traite entre le ciel et la terre, entre Dieu offensé et l'homme pécheur. C'est à vous que le Créateur du monde remet sa cause et ses intérêts; c'est à vous qu'il dit, encore plus qu'à ses prophètes : *Judicate inter me et vineam meam* (Isaï. 5); Cet homme est pécheur, il m'a outragé, il a blessé ma gloire; je pourrais le juger moi-même, mais je m'en rapporte à vous. Tout ennemi qu'il était, je le tiendrai pour ami dès que vous l'aurez déclaré tel; il ne s'agit pour lui que de se rendre digne de l'absolution que vous lui donnerez; du moment que vous lui aurez pardonné, je lui pardonne, et toutes les portes du ciel, qui lui étaient fermées, s'ouvriront pour le recevoir. Voilà, dis-je, ministres de Jésus-Christ, comment Dieu vous parle; et voilà de quoi toute l'Eglise le doit glorifier, comme ces troupes fidèles de l'Evangile : *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus* (Matth. 6); car, en conséquence de ce pouvoir absolu, on peut dire que tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré est en votre disposition. Les grâces sont les richesses inestimables que le Sauveur des hommes nous a acquises par son sang; mais vous en êtes les dispensateurs; c'est vous qui conférez aux âmes leur première innocence, vous qui la leur faites retrouver lorsqu'elles l'ont perdue, vous qui leur partagez le pain de vie pour les nourrir, qui les dirigez dans les voies de l'éternité, et qui les conduisez jusque dans le sein de Dieu.

Après cela serons-nous surpris que les plus grands monarques du monde aient eu tant d'égards, et témoigné tant de révérence pour les prêtres; qu'un Constantin, revêtu de la pourpre royale, n'ait pas osé s'asseoir le premier en présence des Pères d'un concile, qu'une impératrice se soit fait un honneur et un mérite de servir à sa table un évêque; et que de tout temps le respect des princes envers les prêtres ait été la plus illustre marque de leur religion? Non, Messieurs, tout cela n'a rien que je ne comprenne aisément, puisque la foi leur découvrait dans les prêtres une puissance bien au-dessus de leur grandeur. Mais ce qui m'étonne et ce qui me paraît inexcusable, c'est que ces prêtres, si distingués des autres hommes par leur ministère, n'aient pas la pureté des anges, ou ne s'efforcent pas d'y parvenir : car dans toutes ces prééminences, j'aperçois tant de motifs de sainteté, que je ne sais de quoi ils doivent être plus accablés, ou du poids de leurs honneurs, ou du poids de leurs obligations.

Venons au détail. Comment un homme peut-il s'entremettre d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'il est lui-même ennemi de Dieu? C'était le raisonnement de saint Grégoire, s'instruisant soi-même, et se considérant comme l'intercesseur et le patron de tout le peuple chrétien : *Quâ enim fiduciâ pro peccatis alienis intercessor venio, apud quem de propriis securus non sum*? De quel front, disait-il dans un sentiment d'humi-

lité, et avec quelle assurance irai-je demander grâce pour les péchés de mes frères, lorsque j'ai à trembler pour mes propres péchés? C'est pour cela que le Sage nous représente d'abord le prêtre uni à Dieu par la grâce, agréable à Dieu par la sainteté de ses vertus : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus* (Eccli. 44); et ensuite qu'il nous le fait voir devant le trône de Dieu, en qualité de pacificateur et de réconciliateur : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* (*Ibid.*).

Comment un homme peut-il s'ingérer dans l'administration des sacrements de Jésus-Christ, et verser sur les fidèles les mérites et le sang de ce Dieu sauveur, avec des mains impures? Il est vrai, malgré l'indignité du ministre, ce sang a toujours son prix, et l'efficace des sacrements est indépendante. Aussi ne veux-je rien conclure au préjudice du fidèle qui les reçoit, mais du prêtre dont il les reçoit : car, comme le prédicateur, selon la terrible parole de l'Apôtre peut devenir un réprouvé en convertissant tout le monde, ainsi arrive-t-il (ô pensée bien humiliante pour nous, Messieurs, et vérité d'autant plus capable de nous confondre, qu'elle est confirmée par de plus fréquents et de plus funestes exemples!) ainsi arrive-t-il souvent que le prêtre, enrichissant les autres des trésors de l'Eglise, n'en retienne rien pour lui; que le même sang avec lequel il purifie les autres, et leur fournit de quoi acquitter leurs dettes, serve à augmenter les siennes; que ce qu'il présente aux autres comme les sacrements et les moyens de leur salut, lui soit une occasion de ruine et une matière de damnation. Je ne m'explique pas davantage : poursuivons.

Comment un homme peut-il entreprendre de juger, de condamner, d'absoudre, dans des dispositions toutes criminelles? Car pour être juge et pour en faire l'office, il doit être exempt de toute passion, exempt de tout intérêt, exempt de tout respect humain, exempt de tout reproche. Ce sont les qualités qu'exige de ses ministres la justice des hommes : tirez la conséquence, et voyez ce qu'exige à plus forte raison la justice de Dieu. Je vous le laisse à méditer, et je m'arrête à la remarque de saint Augustin. Elle m'a frappé, et elle convient parfaitement à mon sujet. Ce Père examine pourquoi le Fils de Dieu ne voulut pas porter un arrêt de condamnation contre cette femme adultère que les Juifs produisirent devant lui : *Nemo te condemnavit, nec ego te condemnabo* (Joan. 8) : et après avoir exposé là-dessus les raisons ordinaires, il en ajoute une qui, pour n'être pas la plus naturelle, n'est pas la moins mystérieuse ni la moins instructive. C'est, dit ce saint docteur, parce que le Sauveur du monde était encore chargé de nos péchés, et que portant sur sa personne innocente le caractère de pécheur, il ne croyait pas devoir se constituer juge, mais se réservait au temps où il aurait satisfait pour nos offenses. Belle leçon, mes Frères, reprend saint Augustin : nous apprenons de là quels doivent être ces juges que Dieu a choisis pour exercer son autorité et sa justice dans le tribunal de la conscience. Si ce ne sont pas des saints, c'est-à-dire, si ce sont des hommes semblables au reste des hommes, des hommes faibles, des hommes passionnés, des hommes impatients et colères, des hommes sensuels et amateurs d'eux-mêmes, des

hommes sujets aux intempérances, aux médisances, aux ressentiments et aux vengeances, à tous les vices, quelle confiance mériteront-ils, quelle créance s'attireront-ils, quels jugements donneront-ils?

Enfin, comment un homme peut-il répandre l'édification dans l'Eglise et y servir de modèle, avec une conduite peu régulière et même absolument déréglée? Voici, Messieurs, un des points les plus essentiels, et qui regarde un de vos devoirs les plus indispensables : ne le perdez pas. Quelles idées devons-nous concevoir des prêtres, selon l'esprit et les figures de l'Evangile? Ce sont des flambeaux allumés pour éclairer l'Eglise : *Vos estis lux mundi* (Matth. 5). Ce sont des villes placées sur le sommet des montagnes, afin qu'on puisse de toute part les apercevoir : *Civitas supra montem posita* (*Ibid.*). C'est le sel de la terre, dont la vertu communiquée aux corps les préserve de la corruption : *Vos estis sal terræ* (*Ibid.*). En un mot, ce sont, dans le christianisme, des règles sensibles et animées. Titres spécieux, mais titres qui, bien loin de rehausser par leur éclat notre gloire; redoublent, si nous ne les soutenons pas, notre confusion, et nous rabaissent dans l'estime commune autant qu'ils devraient nous y élever. Prenez garde, je vous prie. Oui, tout homme adapté au sacerdoce de Jésus-Christ, doit se regarder comme un exemple public, et vivre comme si toute la terre avait les yeux attachés sur lui et était témoin de ses actions. Il doit être persuadé qu'il n'y a rien de médiocre dans les fautes qu'ils lui échappent, parce qu'elles sont accompagnées de scandale; et que si les injures faites à sa personne en deviennent plus griéves et sont d'une nature particulière, de même les péchés qu'il commet, contractent une indignité personnelle par la sainteté de son état. Il doit s'humilier de voir des laïques qui l'égalent en perfection, mais surtout il doit se confondre d'en voir qui le surpassent. Il doit bien se convaincre que mille choses peuvent être permises aux gens du monde, et lui être défendues; qu'elles peuvent être sans conséquence dans les gens du monde, et être des crimes dans lui selon l'opinion même du monde. Car le monde, tout profane qu'il est, n'en juge point autrement que nous, et souvent il en juge encore plus rigoureusement que nous : ou si le monde ne nous condamne pas, ce n'est que pour tirer de nous une prétendue justification de ses désordres.

Ah! combien de fois (je ne puis penser qu'avec la plus vive douleur, et vous en êtes touchés comme moi, Messieurs), combien de fois les déréglements des prêtres ont-ils autorisé les vices, et servi de prétexte à la licence des mœurs? Le libertinage qui n'osait se montrer, et se tenait caché dans les ténèbres, a levé le masque depuis qu'il s'est vu introduit jusque dans le sanctuaire. L'impiété n'attendait que ce secours de la mauvaise édification des prêtres pour se fortifier et pour s'étendre. Les simples ont cru qu'ils pouvaient les imiter et les suivre, puisque ce sont leurs conducteurs; les libertins ont conclu qu'ils pouvaient pratiquer ce que les prêtres pratiquaient, puisque ce sont les docteurs de la loi. Les premiers se sont émancipés à faire ce qu'ils avaient auparavant en horreur; les autres se sont confirmés dans ce qu'ils faisaient, et

l'ont fait avec plus d'audace. Le scandale a été général : le sacerdoce est tombé dans le décri, les ecclésiastiques dans le mépris. L'Eglise en a gémi, et jamais Jérusalem pleurant ses prêtres réduits dans une dure captivité, ne versa plus de larmes, ni ne fut plus sensiblement affligée.

Mais si les prêtres ont été ainsi exposés au mépris des peuples, à qui doit-on s'en prendre? est-ce aux peuples mêmes? Mais, répond saint Ambroise, comment les peuples respecteraient-ils un homme qui avilit son caractère, et qui dans sa conduite se rend en tout semblable à eux? *Quomodò enim potest observari à populo, qui nihil habet separatum à populo?* Qu'admireront-ils dans sa personne, s'ils s'y reconnaissent eux-mêmes, et toutes leurs imperfections? *Quid in illo miretur, si sua in illo recognoscat?* Et le moyen qu'ils aient de la vénération pour celui en qui ils retrouvent tout ce qui les fait rougir dans eux-mêmes? *Et si quæ in se erubescit, in eo quem venerandum arbitratur offendit?* A qui donc, je le répète, l'Eglise adressera-t-elle ses plaintes, si ce n'est aux auteurs de ce scandale, et quel droit n'a-t-elle pas de leur dire avec le même zèle et la même indignation que le prophète : *Vos autem recessistis de viâ, et scandalizastis plurimos in lege* (Malac. 1); Vous, ministres de mes autels, vous qui deviez sanctifier le monde par vos exemples, aussi bien que par vos paroles et vos instructions, vous êtes sortis de mes voies, et vous avez entraîné après vous les faibles. Vous avez détruit d'une main ce que vous bâtissiez de l'autre; et tant d'âmes que vous aviez fait naître en Jésus-Christ par l'efficace et la vertu des sacrements, ont reçu de vous la mort par la liaison qu'elles ont eue avec vous, et par les effets contagieux de votre conversation. Justes reproches, mais reproches encore plus terribles, si nous y ajoutons les menaces du Dieu vivant. Car si la justice de Dieu doit être si exacte dans le compte qu'elle demandera à tous les hommes des devoirs de leur profession, elle ira jusqu'à la rigueur par rapport aux prêtres. Jésus-Christ leur avait confié ce qu'il avait sur la terre de plus cher : ses frères, le prix de sa croix, les brebis de son troupeau. Ils en devaient être les sanctificateurs : que sera-ce d'en avoir été les corrupteurs? Il faudrait peut-être, Messieurs, adoucir cette expression : mais laissons-lui toute sa force. Elle ne vous donnera rien à entendre qui passe vos connaissances, et qui ne vous ait plus d'une fois rempli le cœur d'amertume.

Voilà ce qui faisait trembler les saints; et entre les autres, voilà ce qui faisait trembler saint Jérôme. C'était l'ornement du désert, bien loin d'en être le scandale, c'était dans l'Eglise, non-seulement un docteur consommé, mais un modèle de pénitence et de sainteté. Toutefois ce docteur, ce pénitent, ce saint ne laissait pas d'être saisi de crainte, dès qu'il venait à faire cette réflexion : *Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis ruina eorum*; C'est une grande dignité que celle des prêtres, mais leurs chutes n'en sont que plus profondes. Glorifions Dieu de la sublimité du rang où il nous a appelés; mais craignons encore plus le précipice où nous pouvons tomber : *Lætemur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum.* Saint Chrysostome va plus loin, et j'aurais peine à user ici de sa pensée,

s'il ne nous assurait lui-même avoir fait à ce qu'il avance une sérieuse attention. C'est dans la seconde homélie sur les Actes des Apôtres. Non, dit ce docteur si éloquent et si solide, ce n'est pas sans y avoir bien réfléchi que je parle : *Non temerè dico.* Je ne crois pas que dans l'état du sacerdoce il y en ait beaucoup qui se sauvent; et selon mon sentiment, le plus grand nombre parmi les prêtres est de ceux qui périssent. Quoi qu'il en soit de l'opinion de ce Père, c'est ainsi qu'il s'en est formellement et hautement expliqué : *Ut affectus sum ac sentio, non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant, sed multò plures qui pereant.*

La conclusion de tout ceci, Messieurs, c'est ce que nous recommande saint Grégoire : écoutez-le, et n'oubliez jamais le salutaire avis qu'il vous donne. Voici en quels termes il s'exprime, et ce qui comprend tout le fruit de cette exhortation. Craignons donc, mes chers Frères, craignons, et appliquons-nous à nous-mêmes cette importante leçon de l'Apôtre, d'opérer notre salut avec tremblement. Craignons qu'après avoir été prêtres à l'autel, nous ne soyons les victimes de l'enfer; et qu'après avoir eu pouvoir sur le ciel et sur la terre, nous ne devenions les esclaves des démons. Pour prévenir ce malheur, accordons notre vie avec notre ministère, et faisons répondre la piété de l'une à la sainteté de l'autre. Voulez-vous encore un précis et un abrégé de tous vos devoirs? Le bienheureux Justinien nous l'a tracé en peu de mots : remportez-les avec vous, et méditez-les. *Accedat sacerdos ad altaris tribunal ut Christus, assistat ut angelus, ministret ut sanctus, offerat vota populorum ut pontifex, interpellet pro pace ut mediator, pro se autem exoret ut homo* : Que le prêtre approche de l'autel comme Jésus-Christ, par sa puissance; qu'il y assiste comme un ange, par son respect, qu'il y serve comme un saint, par la pureté de sa vie; qu'il y offre les vœux du peuple comme un pontife, par sa charité envers le prochain; qu'il y moyenne la paix comme médiateur, par son zèle pour la gloire de Dieu; et qu'il y prie pour lui-même comme homme, par son humilité et par la connaissance de ses faiblesses. De cette sorte, non-seulement il ne sera pas condamné au jugement de Dieu, mais il ira continuer l'exercice de son pouvoir auprès du souverain Juge, et il s'assiéra sur le tribunal qui lui est préparé, pour juger avec Jésus-Christ les douze tribus d'Israël. Il accompagnera ce Dieu sauveur dans sa gloire, et il recevra de sa main la couronne d'immortalité, que je vous souhaite, etc.

†

EXHORTATIONS POUR LE CARÊME.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

EXHORTATION

Sur la Prière de Jésus-Christ dans le Jardin.

ANALYSE.

SUJET.

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe, et qu'il ne soit point pour moi; cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. — Soumission de Jésus-Christ, modèle de la nôtre.

DIVISION.

La soumission chrétienne renferme deux choses, savoir : le sentiment et l'action : le sentiment dans le cœur pour vouloir tout ce que Dieu veut, 1re *partie;* et l'action dans la pratique pour faire tout ce que Dieu veut, 2e *partie.* Deux devoirs que Jésus-Christ nous enseigne ici par son exemple.

PREMIÈRE PARTIE.

Soumission dans le sentiment pour vouloir tout ce que Dieu veut. Ainsi Jésus-Christ dans sa prière, 1° se soumet au bon plaisir de son Père : *Mon Père,* dit-il, *qu'il n'en soit pas comme je le veux, mais comme vous le voulez ;* 2° il s'y soumet dans un soulèvement général de toutes ses passions contre lui-même : ennui, crainte, tristesse, agonie; 3° il s'y soumet dans un délaissement total, à ce qu'il semble, et de la part du ciel, et de la part des hommes; 4° il s'y soumet de telle sorte qu'il agrée tout sans exception et sans réserve.

Vrai modèle d'une sainte soumission. Etre soumis au bon plaisir de Dieu, lorsqu'il n'y a rien que de contraire à nos inclinations. Etre docile et souple sous la main de Dieu, lorsque toutes nos passions se révoltent et se soulèvent. Se conformer à la volonté de Dieu, lorsque Dieu ne nous soutient par aucunes consolations sensibles, et que le monde nous abandonne. Enfin ne point mettre de bornes à notre soumission et embrasser tout également, sans accepter une chose parce qu'elle nous fait moins de peine, ni rejeter l'autre, parce qu'elle nous en fait davantage. Hors de là, notre conformité et notre patience ne peut être d'un grand prix, et n'est pas même souvent une vertu chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Soumission dans la pratique et l'action pour faire ce que Dieu veut. C'était la volonté de Dieu que Jésus-Christ fût livré aux Juifs et condamné à la mort. Jusque-là cet Homme-Dieu, malgré toutes ses répugnances naturelles, s'était contenté de recevoir là-dessus l'ordre du ciel, parce que le temps de l'exécution n'était pas encore venu; mais dès qu'il se trouve à cette heure marquée par son Père, et que les Juifs avancent pour se saisir de sa personne, quel merveilleux changement se fait en lui! Auparavant, tout soumis qu'il était de cœur, il tremblait néanmoins, il ressentait les plus violentes révoltes, il se troublait et demandait à être délivré de sa passion : mais tout à coup le voilà plein de courage, qui anime ses apôtres; qui, sans se cacher, se fait au contraire connaître à ses ennemis, se présente à eux, défend à Pierre de rien entreprendre pour les arrêter, et s'abandonne lui-même entre leurs mains : *Tout cela,* dit-il, *afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'accomplis fidèlement tout ce qu'il lui plaît de m'ordonner.*

Or, il y a par rapport à nous-mêmes des volontés de Dieu pratiques et qui tendent à l'action; mais les suivons-nous en effet, et agissons-nous conformément à ses vues? fai-

sons-nous tout ce qu'il veut, et tout ce qu'il nous prescrit dans notre état? Nous manquons à nos plus essentielles obligations. En vain après cela disons-nous tous les jours à Dieu : *Que votre volonté soit faite;* ce n'est qu'un pur langage.

Il est vrai que cette soumission en pratique et en œuvres, demande de la contrainte et de la gêne : mais Dieu ne mérite-t-il pas bien que nous nous contraignions et que nous nous gênions pour lui? Ne lui obéirons-nous que lorsqu'il ne nous en coûtera rien? En quelque conjoncture que ce soit, imaginons-nous que Jésus-Christ nous dit comme aux apôtres : *Levez-vous et marchons.* Souvenez-vous de la grandeur du Maître que nous servons, de ses promesses et de ses récompenses; et dans la même résolution que saint Paul, disons-lui : *Que voulez-vous, Seigneur, que je fasse?*

Et progressus pusillùm procidit in faciem suam, orans et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste : verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu.

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe, et qu'il ne soit point pour moi : cependant, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. (S. Matth., ch. 26.)

Voila, Chrétiens, le premier mystère et comme l'entrée de tous les mystères de la passion du Fils de Dieu, que nous devons méditer pendant le cours de ce carême. C'est la grande dévotion des âmes fidèles, surtout en ce saint temps, de considérer les souffrances de leur Sauveur; et c'est de cette méditation que les saints ont retiré des fruits si merveilleux de grâce et de sainteté. Pour moi, mes Frères, disait saint Bernard, depuis le jour de ma conversion, mon soin le plus ordinaire et le plus fréquent a été de cueillir, comme l'épouse, ce bouquet de myrrhe, composé de toutes les amertumes et de toutes les douleurs de Jésus-Christ, mon souverain Seigneur. Je l'ai mis dans mon sein, et je l'ai appliqué à toutes mes plaies : *Hunc mihi fasciculum colligere et intra viscera mea collocare curavi, collectum ex amaritudinibus Domini mei.* Car, comment pourrais-je oublier les miséricordes d'un Dieu souffrant, ajoutait ce saint docteur, puisque ce sont elles qui m'ont donné la vie? et quel intérêt n'ai-je pas à les tenir profondément gravées dans mon souvenir, puisque c'est là que je trouve la vraie sagesse, que je trouve la plénitude de la science, que je trouve des trésors de salut, que je trouve enfin un fonds inépuisable de mérites? *In his sapientiam, in his plenitudinem scientiæ, in his divitias salutis, in his copiam meritorum.* De là, mes Frères, continuait encore le même Père, parlant à ses religieux, de là vient que je les ai si souvent dans la bouche, comme vous le savez; et que je les ai encore plus dans le cœur, comme Dieu le sait : car c'est là toute ma philosophie, c'est à la seule connaissance de Jésus qu'elle se réduit, et de Jésus crucifié : *Hæc philosophia mea, scire Jesum, et hunc crucifixum.* Tels étaient les sentiments de saint Bernard : faisons-en les nôtres, mes chers Auditeurs; et puisque c'est pour cela que nous sommes ici assemblés, commençons dès aujourd'hui à étudier cette science sublime et suréminente de la charité de notre Dieu et de sa douloureuse passion. Ce que nous présente d'abord l'Evangile, c'est Jésus-Christ priant dans le jardin, et acceptant avec une pleine soumission le calice que son Père lui a destiné

et préparé : *Verumtamen non sicut ego volo*, *sed sicut tu*. Arrêtons-nous là, et pour notre édification, apprenons nous-mêmes comment nous devons en tout nous conformer aux ordres de Dieu, et nous résigner à ses adorables volontés. Soumission d'une nécessité indispensable; soumission que tout chrétien doit conserver jusqu'à la mort, et sans laquelle il n'y a point de salut, puisque le salut devient impossible à quiconque refuse d'obéir à Dieu, et ne veut pas dépendre de Dieu; mais soumission qui, de toutes les vertus, est peut-être la moins connue dans le christianisme et la moins pratiquée. Elle renferme deux choses qui vont partager cet entretien, savoir : le sentiment et l'action; le sentiment dans le cœur, et l'action dans la pratique; le sentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut; et l'action dans la pratique, pour exécuter ensuite et pour faire tout ce que Dieu veut : deux devoirs que nous enseigne par son exemple le divin Maître qui s'est anéanti pour nous, et rendu obéissant jusques à la mort. Donnez, s'il vous plaît, à l'un et à l'autre une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour comprendre ce que c'est qu'une résignation parfaite aux ordres de Dieu, et que cette soumission du cœur qui consiste dans le sentiment, nous n'avons, Chrétiens, qu'à contempler le Fils de Dieu prosterné en la présence de son Père, et lui adressant l'humble prière que les évangélistes ont pris soin de rapporter. C'est là que ce Dieu Sauveur nous donne la plus haute idée d'une sainte conformité aux arrêts du ciel et à toutes les dispositions de la divine Providence; c'est là qu'il nous fait connaître toute l'étendue qu'elle doit avoir, et à quel degré de dépendance elle nous doit réduire; tellement qu'il n'y ait, ni circonstances si rigoureuses, ni répugnances si vives et si naturelles, ni temps, ni conjonctures, où notre volonté ne soit soumise, et où nous ne réprimions toutes ses révoltes. Remarquez ceci, mes chers Auditeurs; car voilà, j'ose le dire, un des points les plus importants de la morale chrétienne, et un des plus salutaires enseignements.

Que fait donc notre adorable Maître, retiré dans le jardin de Gethsémani, et se disposant à consommer par une mort également ignominieuse et violente, le grand ouvrage de notre rédemption? il prie, non pas pour une fois, mais jusques à trois fois; non pas pour quelques moments, mais pendant trois heures entières; et dans tout le cours de cette oraison si souvent réitérée et si longtemps prolongée, que demande-t-il? une seule chose, et rien de plus; une chose qu'il préfère à toutes les autres, une chose pour laquelle il est descendu sur la terre, une chose qu'il a cherchée dans toute sa vie mortelle, et qu'il ne cessera point de chercher jusques à son dernier soupir; c'est : Mon Dieu, Père tout-puissant, Père souverainement sage, souverainement juste, souverainement saint, que votre volonté soit faite, et non la mienne : *Verumtamen, non sicut ego volo*, *sed sicut tu*. Prenez garde, Chrétiens : il se soumet, ce Fils unique de Dieu, au bon plaisir de son Père; il s'y soumet dans le dernier accablement de l'affliction, et lorsqu'il semble qu'un déluge de maux ait inondé son âme; il s'y soumet

dans un temps où ce Père même qu'il veut glorifier par sa soumission, s'est retiré sensiblement de lui, et paraît l'avoir abandonné; il s'y soumet, sans trouver nulle consolation auprès des créatures; et il s'y soumet enfin de telle sorte, qu'il agrée tout, sans exception et sans réserve. Je reprends et je m'explique, pour vous faire encore mieux connaître tout le mérite d'une résignation si généreuse et si héroïque.

Il se soumet au bon plaisir de son Père : car le bon plaisir de son Père était qu'il souffrît, qu'il mourût, et que, par ses souffrances et sa mort, il procurât le salut de l'homme. Or, voilà ce qu'il accepte, malgré la nature qui s'y oppose, et malgré tous les sentiments contraires qu'elle lui inspire. En vain se révolte-t-elle, en vain par la violence de ses révoltes, lui fait-elle dire : *Transeat à me calix iste;* Que ce calice passe, et que je ne sois point réduit à le boire. La grâce, par un effort supérieur, prévaut et l'emporte : le retour est prompt, et, sans égard à la parole que les sens lui ont en quelque sorte arrachée, il en revient bientôt au point capital qu'il s'est tracé comme la grande règle de sa vie, et qui est de ne vouloir que ce que le ciel a résolu, et que ce qu'il a déterminé dans ses immuables décrets : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Il se soumet : et en quelles conjonctures? ah! Chrétiens, en pouvons-nous imaginer de plus tristes et de plus désolantes? c'est dans un soulèvement général de toutes ses passions contre lui-même; c'est au milieu des plus rudes combats que lui livrent tour à tour, tantôt la douleur la plus mortelle : *Cœpit contristari* (Matth. 26); tantôt l'ennui le plus profond : *Cœpit tædere* (Marc. 14); tantôt la crainte et les plus vives frayeurs : *Cœpit pavere* (*Ibid.*)*;* c'est au plus fort de son agonie, et dans une telle défaillance que le sang coule de tous les membres de son corps, et que la terre en est arrosée : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (Luc. 22). C'est, à ce qu'il semble, dans un délaissement total, et de la part du ciel, et de la part des hommes. Il s'adresse à son Père, et son Père ne lui répond rien; les trois apôtres qui l'ont accompagné s'endorment et le laissent seul dans la plus sombre nuit et la plus affreuse solitude. De là donc il se soumet sans recevoir nulle consolation, surtout nulle consolation humaine. S'il persiste dans la prière, ce n'est pas en vue d'y trouver un soulagement à sa peine, mais dans le dessein d'y prendre de nouvelles forces pour la supporter. Aussi l'ange que le ciel lui envoie ne lui rend-il point d'autre office que de le soutenir et de l'encourager : *Apparuit autem angelus de cœlo confortans eum* (Luc. 22). Observez cette parole, dit saint Augustin : l'Evangéliste ne nous fait pas entendre que l'ange le consola, mais seulement qu'il le fortifia : *Confortans eum.* Enfin, il se soumet : et à quoi? à tout : c'est-à-dire, non-seulement à la chose, mais à toutes les circonstances qui y doivent être jointes; non-seulement à la substance de ce que Dieu veut, mais à la manière dont il le veut; non-seulement à la croix, mais à tous les opprobres et à toutes les ignominies particulières de la croix. D'où vient qu'il ne se contente pas de dire : Que ce que vous voulez se fasse; mais il ajoute : Qu'il se fasse, et qu'il en soit comme vous le voulez : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le vrai modèle de la soumission chrétienne; voilà en quoi consiste cette conformité de cœur et de sentiment qui nous tient toujours unis à Dieu, quoi qu'il ordonne de nous, et en quelque situation qu'il lui plaise de nous mettre. Etre soumis dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le trouble de la passion comme dans la paix; être soumis quand Dieu nous traite en apparence dans toute la rigueur de sa justice, qu'il ne prend nul soin de nous, ou plutôt qu'il en use avec nous comme s'il n'en prenait nul soin, et qu'il nous eût absolument oubliés; être soumis sans recourir au monde, à une famille, à des proches, à des amis qui pourraient nous être de quelque soutien, et apporter quelque remède au mal qui nous presse; sans rien même attendre de la grâce, je dis rien de sensible, qui puisse nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous présente; sans avoir d'autre ressource, ni d'autre asile que l'autel et que l'oratoire, non pas pour y demander à être déchargé, mais à être secondé et conforté, et du reste, pour y témoigner une fidélité inébranlable et une pleine résignation; être soumis avec une détermination entière à tout ce que Dieu voudra, comme il le voudra, et dans l'ordre qu'il le voudra : c'est là, encore une fois, ce que j'appelle une véritable conformité d'esprit et de volonté avec l'esprit et la volonté de Dieu. De tous ces points, qu'il en manque un seul, je n'ai plus cette soumission que mon Sauveur m'a enseignée par son exemple, et je ne satisfais pas au devoir de la religion que je professe, ou je n'y satisfais qu'à demi.

Car, pour en venir au détail, de me conformer au bon plaisir de Dieu quand rien ne me mortifie, quand rien ne contredit mes inclinations, quand je me vois dans un état commode par lui-même, et qu'il ne m'arrive rien de désagréable et de fâcheux, est-ce là une vertu de chrétien, et serait-ce même une vertu de philosophe et de païen? Il est vrai néanmoins que je dois, en cet état comme en tout autre, me soumettre au gré de Dieu ; mais en même temps ma soumission me doit être bien suspecte : j'ai bien lieu de m'en défier, et je dois dire à Dieu : Seigneur, je veux maintenant ce que vous voulez; mais après tout, parce que vous ne voulez que ce qui me plaît, je n'ose presque compter sur une résignation si douce et si aisée : car c'est plutôt vous qui vous conformez à moi, que moi qui me conforme à vous; et selon que les choses succèdent, c'est vous qui faites ma volonté, plutôt que je ne fais la vôtre. C'est trop, mon Dieu, c'est trop me ménager et trop m'épargner; mais afin de me connaître, afin de voir si je suis en effet dans la disposition d'un cœur solidement et chrétiennement soumis, frappez-moi, éprouvez-moi, affligez-moi : *Proba me, Domine, et tenta me* (Psal. 25). Faites-moi passer par le creuset et par le feu de la tribulation : *Ure renes meos et cor meum (Ibid.);* c'est ainsi que je pourrai savoir si ce n'est point par un effet de mon amour-propre que j'accepte ce que vous m'envoyez et que je m'y résigne; si ce n'est point parce qu'il m'est utile selon le monde, parce qu'il m'est honorable et agréable. Sans cette épreuve de l'affliction et de la souffrance, je n'oserais vous répondre de mon cœur, ni en être garant : *Proba me, Domine, et tenta me.*

De même, Chrétiens, si je ne me trouve docile et souple sous la main de Dieu que lorsque mes passions sont dans le calme, que lorsque je ne sens en moi nulle agitation, que lorsqu'il ne s'élève dans mon âme nul mouvement qui me porte au murmure et à la résistance, quel sacrifice fais-je à Dieu, et ma patience peut-elle être à ses yeux d'un grand prix? Je n'ai nul ennemi à vaincre, je n'ai nulle victoire à remporter, je n'ai presque qu'à suivre le sentiment naturel qui me conduit. Il ne m'est pas difficile alors de m'écrier dans la ferveur de la méditation : Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu : *Fiat voluntas tua* (Matth. 26). Mais quand je suis dans l'ardeur d'une passion violente, qui s'est emparée de mon esprit : quand toutes les puissances de mon âme sont dans le désordre et dans la confusion ; quand la raison elle-même paraît choquée, et que toutes mes réflexions, que toutes mes connaissances ne servent qu'à m'aigrir davantage et à m'animer : au milieu de cette tempête et de ces soulèvements involontaires, m'arracher en quelque sorte à moi-même, me renoncer moi-même, pour rendre hommage à la providence de Dieu, et pour lui dire : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Il n'importe, Seigneur; n'ayez point d'égard à ce que je souhaiterais, ni à ce qui me semblerait même plus raisonnable, plus juste, plus saint; vous l'avez autrement réglé, cela me suffit : demeurer ferme dans cette disposition, et ne m'en départir un moment, c'est ce qui me distingue devant lui et ce qui m'élève auprès de lui : pourquoi? parce que c'est ce qui l'honore, parce que c'est ce qui le fait triompher dans moi de tout moi-même, en le faisant triompher de tout ce qu'il y a de plus vif et de plus intime dans mes inclinations et dans mes désirs. Heureux qu'il m'en coûtât une agonie pareille à celle de mon Sauveur! heureux que tout couvert comme lui de mon sang, je pusse mille fois redire après lui, et par proportion, comme lui : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Mais si Dieu, dans l'orage dont nous sommes assaillis, s'éloigne de nous, ou, pour parler plus juste, si Dieu se comporte envers nous comme s'il s'était éloigné de nous : car voilà quelquefois comment il traite une âme affligée, la livrant en apparence à elle-même, ne lui donnant ni vues, ni lumières, ni goûts : tout la rebute, tout contribue à lui faire sentir le poids de sa peine, en quel abattement elle tombe! *Cœpit contristari*; quel ennui la saisit et la désole! *Cœpit tædere*; quelles sombres réflexions l'inquiètent et la tourmentent! *Cœpit pavere.* Sa foi vient au secours, et lui dicte intérieurement d'aller à Dieu : elle y va; mais elle le cherche et ne le trouve point. Elle frappe à la porte; mais il semble que le ciel est fermé pour elle, il semble qu'il n'y a point de Dieu qui l'écoute. Du moins c'est ce que les ennemis de son salut lui reprochent; c'est ce que la nature et les sens ne cessent point de lui suggérer : *Dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus* (Psalm. 41)? Peut-être se rencontre-t-il un ministre du Seigneur qui, comme l'ange envoyé d'en-haut, la relève, la rassure, la ranime : *Apparuit ei angelus confortans;* mais c'est seulement un appui pour ne pas succomber, et non point un adoucissement qui lui rende la paix et qui fasse couler sur elle quelques gouttes de l'onction divine. Or, dans cette

sécheresse et dans cet accablement, puis-je être bien résigné aux ordres de Dieu? oui, je le puis, et je le dois. Car quand on me dit qu'il faut être soumis au bon plaisir de Dieu, il ne s'agit pas du temps de la consolation spirituelle, lorsque Dieu me remplit des douceurs de son esprit et de l'abondance de ses grâces. On sait assez que rien ne nous est pénible en cet état, et que nous disons avec la même confiance que David : *Ego dixi in abundantiâ meâ. Non movebor in æternum* (Psalm. 29). Combien de fois dans une communion où Dieu se faisait sentir à moi, dans les saintes ardeurs d'une prière, où je m'entretenais avec Dieu, dans un ravissement de mon cœur que Dieu touchait, que Dieu embrasait, que Dieu transportait, lui ai-je protesté que je n'aurais éternellement d'autre volonté que la sienne? et fallait-il beaucoup prendre sur moi pour lui parler de la sorte? Que dis-je? et était-ce moi qui parlais alors, ou n'était-ce pas l'Esprit de Dieu qui parlait en moi et pour moi? En quoi donc je puis bien marquer ma soumission, mais une soumission ferme et constante, mais une soumission solide et de quelque valeur dans l'estime de Dieu, c'est lorsque toutes les lumières qui m'éclairaient viennent à s'éteindre; c'est lorsque toute la ferveur qui m'excitait et qui m'emportait, vient à se refroidir; c'est lorsque toutes ces larmes qu'une certaine tendresse de cœur et de dévotion me faisait répandre, sont venues à sécher, et que toutes ces douceurs secrètes qui m'attachaient, se sont tournées en aridités et en dégoûts. Car voilà l'écueil où les âmes qui paraissent les mieux affermies ne sont que trop sujettes à échouer : c'est là qu'elles commencent à se démentir : *Avertisti faciem tuam, et factus sum conturbatus* (Psalm. 29). Mais c'est en ces temps d'épreuve que je dois m'armer de toute la force chrétienne, et faire à Dieu une sainte violence pour m'approcher de lui, malgré ses rebuts apparents : *Verumtamen, non sicut ego vōlo, sed sicut tu.* Vous me délaissez, mon Dieu, mais je ne vous délaisserai point. Vous me délaissez en me privant de cette présence sensible dont vous favorisez vos élus; mais je ne vous délaisserez point en perdant cette union inviolable et essentielle que vos élus ont avec vous et qu'ils doivent toujours conserver. Au contraire, plus je me verrai abandonné de vous, ou plus je croirai l'être, plus je m'abandonnerai à vous; et avec les simples vues de la foi qui me restent, je vous dirai tout ce que je vous disais en ces jours de bénédiction et de paix, où vous daigniez vous communiquer à moi et me gratifier de vos plus doux entretiens et de vos plus consolantes visites : *Verumtamem, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

De là, sans chercher les vaines consolations du monde, et sans avoir recours à des parents, à des amis qui pourraient la dissiper, et en quelque manière la dédommager de ce qu'elle ne trouve point auprès de Dieu, une âme soumise ne veut que Dieu; et de quelques épines que la voie où elle marche soit semée, il lui suffit de savoir que c'est la voie de Dieu, et qu'elle y est par la volonté de Dieu. Cette seule pensée lui inspire un courage qui la dispose à tout, et qui lui fait accepter tout. Je dis tout, sans restriction et sans choix. Car à quoi je ne puis trop prendre garde, c'est que ce ne serait point encore assez, et même que ce ne serait rien pour

moi de me soumettre, si ma soumission n'était universelle, et si je prétendais me résigner à une chose et non à l'autre. Dès que l'une et l'autre se trouvent également marquées du sceau de la volonté de Dieu, l'une et l'autre, sous cet aspect, me doivent être également sacrées, puisque la volonté de Dieu est, dans l'une comme dans l'autre, également respectable et adorable. Quel calice le Fils de Dieu consent-il à boire? celui que son Père lui présente, celui que son Père lui a choisi, celui que son Père lui envoie par le ministère de l'ange, et non pas celui qu'il s'est préparé, ni qu'il a choisi lui-même : *Calicem quem dedit mihi Pater* (Joan. 18). Si j'avais moi-même à me prescrire mes peines, mes disgrâces, mes mortifications, mes humiliations; si je pouvais, à mon gré et selon mon goût, prendre l'une et laisser l'autre, autant qu'il y aurait de mon goût et de mon gré, autant y aurait-il de ma volonté, j'entends de ma propre volonté. Or, ce qui s'appelle ma propre volonté ne peut compatir avec la volonté de Dieu, ou plutôt avec une sincère et véritable soumission à la volonté de Dieu : pourquoi? parce que l'essence de cette soumission est, que toute propre volonté soit anéantie dans moi, et comme absorbée dans la volonté de Dieu.

Ainsi je dois reconnaître l'illusion de ce langage si commun dans le christianisme, et que tiennent tant d'âmes pieuses du reste, et régulières dans leur conduite. On dit : je veux bien souffrir, puisque Dieu l'ordonne; mais je voudrais que ce ne fût point ceci ou cela. On dit : que Dieu m'afflige d'une infirmité, d'une maladie, je la porterai sans me plaindre; mais je ne puis vivre dans l'abaissement où je suis, ni digérer les outrages que je reçois et les traitements indignes qu'on me fait. On dit : Que Dieu me frappe dans mes biens, je les lui offre tous, et il est le maître; mais que ma réputation soit attaquée, mais que cet homme l'emporte sur moi, et que mes droits soient si injustement blessés; mais que le repos de ma vie soit sans cesse troublé par les chagrins, par les humeurs, par les contradictions perpétuelles de cet esprit bizarre et inquiet, c'est ce qui ne me paraît pas soutenable. Voilà comment on s'explique et le sentiment où l'on s'entretient : mais c'est en cela même qu'on s'égare et qu'on perd toute soumission, parce qu'on n'en a qu'une imparfaite et bornée. Car ce calice qu'on rejette, c'est justement celui que Dieu nous a destiné par sa providence; et par conséquent, celui qui nous doit sanctifier, celui qui doit être la matière de notre obéissance et qui en doit faire le mérite : *Calicem quem dedit mihi Pater*. Tout autre nous serait inutile, parce qu'il ne nous viendrait pas de la main de Dieu, et que ce n'est point par celui-là qu'il lui a plu d'éprouver notre soumission, ni à celui-là qu'il a voulu attacher notre salut et notre perfection. D'où il s'ensuit que si je veux être soumis à Dieu, je ne dois rien excepter : rien, dis-je, non-seulement par rapport aux choses, mais même par rapport aux moindres circonstances des choses. Et en effet, remarque saint Thomas, ce que Dieu veut, hors des conjonctures où il le veut, et sans les circonstances avec lesquelles il le veut, n'est plus, à le bien prendre, ce qu'il veut. Dire donc : De la part d'un autre, je supporterais cette parole, ce mépris, ce refus; mais de la part de

telle personne, c'est ce que je ne saurais dissimuler ni tolérer. Dire : En d'autres rencontres et dans un autre temps, je me tairais; mais maintenant, il faut que je me contente et que j'éclate. Penser de la sorte, et être ainsi disposé, n'est-ce pas vouloir faire la loi à Dieu? Cette circonstance du lieu, du temps, de l'occasion, de la personne, est-elle moins dépendante de lui et de sa suprême volonté que tout le reste?

Ah! Seigneur, que la nature est ingénieuse pour défendre ses intérêts; et que le cœur de l'homme, jaloux de sa liberté et impatient sous le joug, devient adroit à s'autoriser contre vous et à justifier ses révoltes! Trop longtemps, mon Dieu, et trop souvent j'ai moi-même écouté les faux prétextes d'un esprit aigri, d'un esprit animé, d'un esprit rebelle, et j'en ai suivi les mouvements : mais il faut enfin qu'il plie; et après un exemple comme le vôtre, il ne lui est plus permis d'avoir d'autre sentiment que celui d'une humble et d'une aveugle soumission. Soumission dans les plus fâcheux revers et dans les plus tristes accidents; soumission dans les calamités, dans les besoins, dans les traverses, dans toutes les misères de la vie; soumission malgré les répugnances, malgré les soulèvements de cœur, malgré tout le bruit et tous les retours des passions les plus vives et les plus ardentes; soumission au milieu des plus profondes ténèbres, au milieu des découragements, des désolations, des langueurs, et sans nulle goutte de cette rosée céleste que vous faites couler, Seigneur, à certains moments et sur certaines âmes; soumission toute pure et toute surnaturelle, où ne se mêle rien d'humain, rien de tout ce que le monde me peut offrir pour me soulager ou pour me distraire; soumission générale et complète qui embrasse tous les événements, quels qu'ils soient ou qu'ils puissent être, et dans chaque événement, jusques aux plus légères particularités. Car telle est, mon Dieu, la soumission que je vous dois, et dont je ne puis me départir sans oublier ce que vous êtes et ce que je suis. Elle a pour moi bien des difficultés, et j'y trouve dans moi bien des obstacles. Tout ce qu'il y a de charnel dans mon cœur y forme de continuelles oppositions, et cette guerre intestine m'expose à de rudes assauts. Mais avec votre grâce, Seigneur, la raison et la religion réprimeront la chair; ou si elles ne peuvent lui imposer silence, au milieu de ses cris, et sans prêter l'oreille à ses murmures, je ne cesserai point de répéter cette parole que je vous ai déjà bien des fois adressée, et dont je comprends aujourd'hui le sens mieux que jamais : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.* Quand je ne chercherais que le repos de mon âme, c'est dans cette disposition que je le trouverai; et sans cette disposition, je ne puis l'avoir. Car vous êtes, Seigneur, le centre de mon repos; et par conséquent, il n'y a de repos à espérer pour moi, qu'autant que je serai uni à vous. Le supplice des damnés dans l'enfer, est d'avoir une volonté contraire à la vôtre, et par là même, de vouloir éternellement ce qui jamais ne sera, et de ne vouloir jamais ce qui sera pendant toute l'éternité. Le bonheur des prédestinés dans le ciel, est de n'avoir qu'une même volonté avec vous. Ils vous voient, ils vous aiment, ils vous possèdent; mais cette vision, cet amour, cette possession ne les

rendent bienheureux que parce que ce sont les principes de cette admirable et ineffable conformité qu'ils ont avec vous. De sorte que si quelqu'un de ces bienheureux n'était pas content de l'état où vous l'avez mis, et qu'il désirât un autre degré de gloire que celui qu'il a reçu, il ne serait plus bienheureux. Or il ne tient qu'à moi d'entrer dès à présent, par une soumission chrétienne, en participation de ce bonheur, et d'acquérir par choix et par mérite cet avantage dont les bienheureux jouissent par récompense et par nécessité. Soumission dans le sentiment, pour vouloir tout ce que Dieu veut, et soumission encore dans l'action, pour faire tout ce que Dieu veut : c'est ce que j'ai maintenant à vous expliquer.

SECONDE PARTIE.

Il y a, disent les théologiens, deux sortes de vertus : les unes, selon le langage de l'Ecole, vertus affectives; et les autres, vertus effectives : c'est-à-dire, qu'il y a des vertus qui sont toutes renfermées dans le cœur, et qui ne consiste qu'en de simples complaisances, dans le désir, l'affection, le sentiment; et qu'il y a des vertus qui se produisent au dehors par des effets, et dont le mérite est d'exécuter, d'accomplir, de pratiquer. La conformité chrétienne et la soumission aux volontés de Dieu, comprend l'une et l'autre espèce : non-seulement elle nous fait aimer et accepter ce que Dieu veut; mais, dans la pratique elle nous fait agir conséquemment à ce que Dieu veut, et selon qu'il le veut. Voyons-le dans la conduite de notre divin Maître, et tirons de son exemple cette nouvelle instruction.

Il était marqué dans les décrets de la Sagesse divine que cet Homme-Dieu serait livré à la mort. L'ange venait encore de lui annoncer là-dessus l'ordre du ciel : c'était un commandement exprès, et par l'effort le plus généreux, il s'y était résigné, il y avait consenti. Mais dans l'extrême défaillance où il se trouvait, épuisé de forces, et ayant presque déjà perdu tout son sang, était-il en état de se présenter si tôt à cette cruelle passion dont il avait ressenti si vivement les approches? La seule idée qu'il en avait conçue l'avait prosterné, l'avait accablé, l'avait jeté dans un trouble, et réduit dans une faiblesse où il se connaissait à peine lui-même. Il avait été plus d'une fois obligé d'avoir recours à ses apôtres pour le soutenir, il les avait avertis de veiller, de se tenir prêts et sur leurs gardes, de ne le point abandonner : *Sustinete hic, et vigilate mecum* (Matth. 26); comme s'il se fût défié de sa résolution, dit saint Chrysostome, et qu'il eût cru avoir besoin de leur présence. Y avait-il donc lieu d'attendre qu'il osât entrer dans un combat où il semblait si mal disposé; qu'il osât se mettre lui-même entre les mains de ses ennemis; que bien loin de prendre la fuite au bruit des soldats qui le cherchait, il allât le premier à eux et qu'il les prévînt, tout cela, par un saint empressement de satisfaire à ce que son Père demandait de lui, et de se conformer à ses desseins sur lui? Non, Chrétiens, à en juger selon les vues humaines, on ne pouvait guère l'espérer ; mais c'est là même aussi que nous devons reconnaître, et que nous ne pouvons assez admirer l'efficace

toute-puissante d'une résignation parfaite, et secondée de la grâce, Il n'y a rien à quoi elle ne nous porte; rien, dis-je, de si pénible qu'elle ne nous fasse entreprendre, rien de si rebutant qu'elle ne nous fasse embrasser, rien de si ennuyeux et de si fatigant où elle ne nous fasse persévérer, jusqu'à ce que l'ordre de Dieu, que sa volonté ait tout l'accomplissement qui dépend de nous, et que nous lui devons donner. En voici la preuve, et pour nous en convaincre, ayons toujours les yeux attachés sur Jésus-Christ, notre exemplaire et notre guide.

Quel prodige, en effet, et quel changement merveilleux! quelle intrépidité dans cet homme auparavant si timide, à ce qu'il paraissait, et saisi de si mortelles alarmes! quelle constance et quelle fermeté dans cet homme auparavant tout abattu, tout interdit, et prêt à succomber sous le poids de sa douleur! quelle promptitude et quelle activité dans cet homme auparavant tout appesanti selon les sens, tout atténué, étendu par terre et sur le point de rendre l'âme! Qu'est-il arrivé, et qui en a pu faire de la sorte comme un autre homme? Voici le mystère, Chrétiens auditeurs, et l'une des plus salutaires instructions pour nous. C'est toujours le même Homme-Dieu, et ce l'a toujours été; toujours pénétré des mêmes sentiments de soumission à la volonté de Dieu; mais cette soumission demeurait renfermée dans le cœur, parce que ce n'était pas encore le temps de la prouver par les œuvres, et d'agir. Elle a été rudement attaquée, fortement combattue, violemment agitée, et presque déconcertée; mais dans le fond elle ne fut jamais altérée, ni jamais elle ne s'est démentie. De là, l'heure est-elle venue où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu, c'est alors que cette soumission se montre dans tout son éclat, et qu'elle déploie toute sa vertu. A ce moment toutes les frayeurs de Jésus-Christ se dissipent, toutes ses inquiétudes se calment, toutes ses répugnances s'évanouissent; rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. A ce moment toutes les puissances de son âme se réveillent et se fortifient. Suivons-le, voyons-le marcher vers ses apôtres, écoutons-le parler. Il ne leur dit plus : Ne vous endormez pas, observez exactement toutes choses, et ne me quittez point, comme s'il eût voulu qu'ils fussent toujours attentifs à sa défense; mais : Dormez maintenant, leur dit-il, et reposez : *Dormite jam et requiescite* (Matth. 26); voulant ainsi, selon la pensée de saint Chrysostome, leur donner à connaître qu'il ne comptait point sur eux, qu'il n'y avait point pour lui à reculer, que son parti était pris, que son jour était marqué, que c'était celui-là, et qu'il ne cherchait point à l'éviter : *Ecce appropinquavit hora* (*Ibid.*). Il ne leur témoigne plus ni tristesse, ni crainte, ni irrésolution; mais dans le feu de l'ardeur qui le transporte, il hausse la voix, il les presse, il les excite. Allons, reprend-il d'un ton vif et assuré, levez-vous, et avançons : *Surgite, eamus* (*Ibid.*) : pourquoi? c'est que le perfide qui doit me trahir n'est pas loin, et que je ne veux pas qu'il ait l'avantage d'avoir été plus prompt à me trouver, que je ne l'aurais été à m'offrir moi-même. C'est que la troupe qu'il conduit va bientôt paraître, et qu'il ne convient pas qu'ils fussent plus déterminés à se saisir de ma personne, que je ne l'aurais été moi-même à la leur abandonner :

Surgite, eamus : ecce appropinquavit qui me tradet (Matth. 26). Il ne se retire plus à l'écart, ni dans le lieu du jardin le plus solitaire, comme s'il eût eu peur d'être découvert et aperçu de ses ennemis; mais il va au devant d'eux, mais il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène, et contre qui ils sont envoyés : *Quem quæritis* (Joan. 18)? S'ils lui répondent que leur commision regarde Jésus de Nazareth, et qu'ils viennent à lui, il ne dissimule point, il ne se déguise point : C'est moi; me voilà : *Ego sum* (*Ibid.*). Si la majesté de son visage, si sa parole toute divine leur imprime d'abord du respect, et leur donne même une telle épouvante qu'ils en sont tous renversés, il leur permet de se relever, il leur parle une seconde fois : De quoi s'agit-il? je vous ai dit que je suis ce Jésus que vous cherchez; faites tout ce qui vous est ordonné : *Dixi vobis, quia ego sum* (*Ibid.*). S'il se met de la sorte en leur pouvoir, il leur défend de rien entreprendre contre ses apôtres, et de les arrêter avec lui, parce qu'ils ne lui sont point nécessaires, et qu'il ne les considère point comme des appuis. Pour moi, vous me traiterez de la manière qu'il vous plaira, puisque c'est à moi que vous en voulez; mais pour ces disciples, laissez-les aller : *Si ergo me quæritis, sinite hos abire* (*Ibid.*). Enfin, quand par un excès de zèle pour son maître, Pierre tire l'épée et frappe un des gens du pontife, on dirait, selon la belle expression de Tertullien, que du même coup la soumission de Jésus-Christ, et sa patience est blessée : *Patientia Domini in Malcho vulnerata est.* Il condamne l'impétuosité de cet apôtre trop ardent, il lui retient le bras, et dans le moment même il fait un miracle pour guérir la blessure que Malchus avait reçue. Car il ne peut souffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que son Père désire de lui, et à l'ouvrage dont il est chargé. Il ne pense plus qu'à cela, il ne soupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y envisage la volonté de son Père, il ne lui faut point d'autre motif, d'autre intérêt, d'autre soutien; et c'est lui-même qui s'en déclare le plus hautement et le plus expressément dans cet admirable passage de l'Evangile de saint Jean : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio : surgite, eamus* (Joan. 14). Ne balançons point, et ne différons point. Je sais ce qui m'est réservé et à quoi je suis appelé; mais il n'y a rien de si rigoureux que je ne veuille subir, point de supplice si cruel que je ne sois résolu d'endurer, afin que le monde sache que j'aime mon Père, afin de faire voir au monde combien les ordres de mon Père me sont vénérables et me sont chers, afin d'instruire le monde, et de lui apprendre comment il doit respecter les volontés de mon Père, et s'y conformer dans toutes ses démarches : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.*

Or, mes Frères, ce monde que le Fils de Dieu a voulu instruire aux dépens de sa propre vie, c'est nous-mêmes. Il y a, comme vous l'avez pu déjà comprendre, il y a des volontés de Dieu qui n'exigent de nous autre chose que le gré du cœur, qu'une acceptation volontaire et libre, que la patience à recevoir et à supporter. Mais il y en a qui tendent à l'action, qui nous imposent certains

exercices, certains devoirs, et qui nous obligent à les remplir : volontés de pratique, volontés dont il est présentement question, et là-dessus voici ce que nous enseigne l'excellent modèle que je viens de vous proposer; car dès qu'une fois elles nous sont connues, ces divines volontés, et que nous sentons le mouvement de la grâce qui nous presse de les exécuter et de les suivre, malheur à quiconque délibère et demeure dans une oisiveté lente et paresseuse. En vain d'ailleurs nous flattons-nous d'une prétendue résolution d'être fidèles à Dieu; du moment que cette résolution est sans effet, c'est une résolution chimérique et une erreur qui nous trompe. Dans l'ordre de la grâce, vouloir et faire n'est qu'une même chose, puisque si la grâce, dit saint Augustin, n'est donnée de Dieu que pour vouloir, le vouloir n'est donné par la grâce que pour faire. Si donc ce vouloir dont nous nous prévalons n'opère rien, ce n'est plus qu'un vouloir imaginaire; et l'on ne peut mieux nous comparer qu'à ces idoles dont parle Moïse, qui ont des bras, mais qui n'agissent jamais, qui ont des pieds, mais qui ne marchent jamais, qui ont une bouche, et qui jamais ne prononcent une parole.

Tel est néanmoins, mes chers Auditeurs, le pitoyable aveuglement où tombent une infinité de chrétiens. Ils disent cent fois le jour à Dieu : *Fiat voluntas tua;* Seigneur, que votre volonté soit faite : ils le disent, et se font un mérite de l'avoir dit; tellement qu'à les en croire, ce sont autant d'actes de soumission et de résignation. Cependant que font-ils de tout ce que Dieu veut, et de tout ce qu'il leur a prescrit dans leur état? à quoi se montrent-ils assidus et réguliers? combien d'obligations indispensables négligent-ils? et de celles mêmes qu'ils accomplissent peut-être en partie, que ne retranchent-ils point, et que n'oublient-ils point? Or, se dire soumis à Dieu, et toutefois ne se conduire presque en rien selon les vues de Dieu; témoigner à Dieu qu'on est résigné à tout ce qui lui plaît, et ne pratiquer presque rien de ce qui lui plaît, et que nous savons lui devoir plaire; demander chaque jour à Dieu que tout se fasse dans le ciel et sur la terre, dans nous et hors de nous, conformément à sa volonté, et s'écarter sans cesse de cette volonté divine, et ne garder presque rien des règles que nous a tracées cette volonté divine, et vivre dans une omission fréquente, ordinaire, presque universelle de ce que nous inspire cette volonté divine, n'est-ce pas se jouer de Dieu même, et vouloir faire un fantôme d'une des plus solides et des plus saintes vertus du christianisme?

Rendons-nous justice, Chrétiens auditeurs, et jugeons-nous de bonne foi nous-mêmes. Nous professons une religion dont les maximes, les conseils, les préceptes, toutes les observances sont à notre égard des déclarations formelles et précises de la volonté de Dieu. Nous sommes dans des conditions, dans des ordres, dans des sociétés où Dieu nous a appelés, où Dieu nous a marqué nos voies, où Dieu nous a distribué nos fonctions et nos emplois. En mille occasions particulières et en mille conjonctures, nous nous sentons intérieurement touchés, sollicités, pressés de Dieu qui nous fait connaître ce qui lui agréerait, ce qui l'honorerait, ce qui nous sanctifierait, ce qui coopérerait aux vues de miséricorde et de

salut qu'il a conçues en notre faveur. Si nous l'écoutons, si nous entrons dans la route qu'il nous ouvre, et où il nous attire par sa grâce; si nous nous acquittons chrétiennement et constamment du ministère dont il nous a chargés, et que nous nous adonnions sans relâche à tout ce qui est de notre profession; si nous accordons nos mœurs et tout le plan de notre vie avec son Evangile, avec notre foi, avec le culte qui lui est dû, et que jusqu'au dernier soupir nous nous attachions à le servir comme il mérite de l'être, et comme il veut l'être : alors prenons confiance; nous pouvons avec quelque certitude nous répondre que nous lui sommes unis d'esprit et de volonté. Sans cela, nous avons beau nous humilier devant ses autels, nous avons beau le reconnaître pour le souverain arbitre et le maître de toutes choses, nous avons beau là-dessus, à certains moments, nous épancher dans les protestations les plus animées et les plus spécieuses; ce n'est qu'un pur langage; ce ne sont que de simples complaisances, qui, séparées des œuvres qu'elles devraient produire, ne peuvent être réputées devant Dieu ni comptées pour une véritable soumission.

Vous me direz que cette soumission en pratique et en œuvres demande bien de la contrainte et de la gêne; qu'il y a des exercices très-laborieux et très-fatigants; qu'il y a des temps où ils sont supportables, et qu'il y en a d'autres où ils ne le sont plus; qu'on n'est pas toujours en disposition de se faire violence, et d'agir de la même manière, avec la même promptitude et le même zèle, dans la même étendue et la même exactitude. Ah! Chrétiens, en parlant de la sorte et voulant vous prévaloir de telles excuses, pensez-vous au maître à qui vous appartenez comme ses créatures, et dont vous relevez nécessairement et essentiellement? comprenez-vous sa grandeur et ses droits? n'est-il pas toujours votre Dieu? ne l'est-il pas partout et dans tous les lieux? ne l'est-il pas en toutes rencontres, et en quelque situation, ou intérieure ou extérieure, que vous puissiez vous trouver? La volonté de ce premier Etre n'est-elle pas une volonté supérieure? et par quel renversement faudra-t-il que cette volonté suprême, cette première volonté, dépende de nos faiblesses et de nos lâchetés, dépende de nos humeurs et de nos caprices, dépende de nos légèretés et de nos inconstances? Quoi donc! ce Dieu si puissant et si digne d'être servi et obéi, ne verra ses ordres suivis que lorsqu'ils nous plairont, que lorsqu'ils nous seront aisés et faciles, que lorsqu'ils ne nous exerceront point, qu'ils ne nous captiveront point, qu'ils ne nous mortifieront point? il se conformera à nos changements et à nos variations? il attendra le temps favorable où notre ferveur se rallumera, et où nous serons touchés d'un attrait tout nouveau : comme si c'était à lui de s'accommoder à nous, et non pas à nous de nous accommoder à lui et à toutes ses ordonnances? Non, Seigneur, il n'en doit pas être ainsi, et ce serait non-seulement un désordre, mais une indignité. Car pourquoi vous serais-je soumis plutôt aujourd'hui que demain, plutôt dans une occasion que dans une autre, plutôt sur tel sujet que sur tel autre? N'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, et ne suis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance? Votre volonté est une volonté éternelle, et je suis l'instabilité

même : mais il faut que mon instabilité soit fixée pour votre éternité, et qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit immuable par vertu, comme la vôtre est immuable par nature. Le même empire impose toujours la même obligation, et le même maître m'engage toujours à la même obéissance.

Sur cela, Chrétiens, qu'avons-nous à faire? c'est de rentrer en nous-mêmes et de nous examiner sérieusement nous-mêmes; c'est de voir en quoi particulièrement nous sommes plus lâches à pratiquer la volonté de Dieu, et plus libres à nous affranchir des règles et des devoirs qu'il nous a prescrits. Est-ce dans les exercices de piété, dans la prière, dans la pénitence, dans l'usage des sacrements et dans les divins mystères? est-ce dans les soins temporels, dans les fonctions d'une charge, dans l'administration d'un bien, dans la conduite d'un ménage, dans l'éducation des enfants? De même, quels sont les accidents de la vie, les événements, les disgrâces où nous sommes plus sujets à nous troubler et à murmurer? Sont-ce les maladies dont Dieu nous afflige? sont-ce les injustices que nous font les hommes, et les persécutions qu'ils nous suscitent? sont-ce les pertes qui nous arrivent dans un commerce et dans les affaires que nous entreprenons? sont-ce les mépris qu'on nous témoigne, et les humiliations où nous sommes exposés? sont-ce les travaux dont on nous charge, et les fatigues dont on nous accable, ou dont nous nous croyons accablés? Reconnaissons-le en la présence de Dieu; car il ne tient qu'à nous de le découvrir, et nous savons assez ce qui altère plus communément notre cœur, et ce qui nous fait plus de peine. Ne nous contentons pas de le savoir, mais prémunissons-nous contre cela même; et toutes les fois que la chose en effet se présente, et qu'il faut mettre la main à l'œuvre, qu'il faut baisser la tête et porter le fardeau, qu'il faut se renoncer soi-même et s'assujettir, qu'il faut se réprimer, ou faire effort, imaginons-nous que nous nous trouvons à la place des trois disciples, et que Jésus-Christ, marchant devant nous comme notre conducteur, nous dit : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit hora.* Hâtez-vous, âmes chrétiennes, et ne tardez pas un moment; voilà l'heure où votre Dieu vous appelle, et où vous devez me suivre. C'est dans cette occasion, dans cette action, que vous avez à montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, et à en donner un témoignage certain. Gardez-vous de vous comporter ici avec négligence et avec un esprit chagrin et chancelant. Gardez-vous de faire un pas en arrière, ou de vous tenir dans un lâche assoupissement et dans un repos oisif : *Surgite, eamus.* Souvenez-vous de la grandeur du Maître qui veut cela de vous, et qui vous l'enjoint. Souvenez-vous de la gloire qu'il en attend, et de la récompense que vous en recevrez. Souvenez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge. Souvenez-vous que c'est de là peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle. Souvenez-vous qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grâce, et que peut-être manquant là-dessus de soumission, vous vous priverez de ses plus insignes faveurs et de ses plus abondantes bénédictions : *Surgite, eamus.* Figurons-nous, dis-je, mes Frères, que c'est le Sauveur même qui

nous presse de la sorte, et qui nous sollicite. S'il nous reste un degré de foi, y a-t-il rien à quoi ces motifs ne soient capables de nous déterminer? Plus résolus alors que jamais et plus résignés à toutes les volontés de notre Dieu, nous nous écrierons comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere* (Act. 9)? Expliquez-vous, Seigneur, et me déclarez, ou me faites annoncer de votre part, ce que vous désirez de moi : quoi que ce soit, j'y consens; je vous tends les bras et mon cœur est prêt. Pour nous confirmer dans cette disposition, nous en reviendrons au sentiment du Fils de Dieu; et quelque victoire qu'il y ait à remporter, ou sur nous-mêmes, ou sur le monde, nous dirons : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Ah ! Seigneur, le monde n'a guère connu jusqu'à présent si je vous aimais, et je ne l'ai guère connu moi-même : mais il est temps enfin de l'en convaincre pour son édification, et de m'en convaincre moi-même pour ma consolation. Car jamais je ne donnerai au monde, ni moi-même je n'aurai jamais de preuve plus convaincante que je vous aime sincèrement, efficacement, pleinement, que lorsque je me trouverai, et dans le sentiment et dans la pratique, comme transformé en vous par une inviolable et entière conformité de volonté. Ce ne sera pas en vain; et jamais aussi n'aurai-je de meilleur titre pour aspirer à votre gloire, et pour être reçu dans votre royaume, où nous conduisent, etc.

EXHORTATION

Sur la Trahison de Judas.

ANALYSE.

SUJET.

Le Sauveur du monde n'avait pas encore achevé de parler, que Judas, l'un des douze apôtres, arrive, et avec lui une troupe d'hommes armés, qui étaient envoyés par les princes des prêtres. Or, le disciple qui le trahissait, leur avait donné ce signal, et leur avait dit : Celui que je baiserai est celui que vous cherchez ; saisissez-le. — Ces seules paroles expriment assez toute l'horreur de la trahison de Judas.

DIVISION.

Le principe du crime de Judas, ce fut une passion mal réglée, 1re *partie;* et le comble de son crime, ce fut un aveugle désespoir, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le principe du crime de Judas, ce fut une passion mal réglée. Quelle passion? sa seule avarice. Se voyant frustré du gain qu'il eût fait, si l'on eut vendu ce parfum que Madeleine répandit sur les pieds de Jésus-Christ, et qu'on lui en eût mis l'argent entre les mains, il voulut se dédommager, et vendit pour cela Jésus-Christ même trente deniers.

De là concluons trois choses, qui regardent toute passion en général : combien il est dangereux de fomenter une passion dans notre cœur, puisqu'elle peut nous conduire aux plus grands désordres. Elle a fait de Judas un apostat et un homicide. Aussi quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre, et les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment, que de les livrer à leurs passions.

Combien il est important d'attaquer la passion de bonne heure, puisque lorsqu'elle s'est fortifiée, on ne peut, sans une extrême difficulté, la surmonter.

Combien il est nécessaire de n'en épargner aucune et de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous perdre. C'est une maladie mortelle, et il ne faut qu'une maladie mortelle pour nous causer la mort. Prière à Dieu.

SECONDE PARTIE.

Le comble du crime de Judas, ce fut un aveugle désespoir. Un apôtre réprouvé, quel abîme des jugements de Dieu! C'est là néanmoins que s'est terminée la trahison de Judas : pourquoi? parce qu'il désespéra de la miséricorde de Dieu. Il fut touché de repentir, mais d'un repentir de démon, parce qu'il n'était pas accompagné de l'espérance chrétienne. Il reconnut son péché, mais il ne reconnut pas en même temps, remarque saint Bernard, la bonté de Dieu envers les pécheurs. Il rendit le prix pour lequel il avait vendu son maître; mais, dit saint Augustin, il ne fit point attention au prix dont son maître l'avait racheté. C'est ce qui le porta à ce dernier attentat, où s'arrachant lui-même la vie, il consomma son éternelle damnation.

De là apprenons : 1° à craindre Dieu, et à opérer notre salut avec tremblement, en quelque état et en quelque profession que nous soyons; 2° à ne point séparer la confiance de la crainte, mais à espérer toujours en Dieu, quelque pécheur que nous ayons été. Le plus grand artifice de l'esprit séducteur, est de nous donner de la confiance avant le péché, et de nous l'ôter après le péché. Tant que le pécheur se confiera à la grâce divine, ce sera toujours pour lui une ressource, parce que ce sera un motif capable de l'attirer à Dieu, et de lui faire prendre une sainte résolution de se convertir.

Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit, et cum eo turba multa, missi à principibus sacerdotum. Qui autem tradiderat eum, dedet illis signum, dicens : Quecumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.

Le Sauveur du monde n'avait pas encore achevé de parler, que Judas, l'un des douze apôtres, arriva, et avec lui une troupe d'hommes armés, qui étaient envoyés par les princes des prêtres. Or, le disciple qui le trahissait leur avait donné ce signal, et leur avait dit : Celui que je baiserai, est celui que vous cherchez.

(S. MATTH., ch. 26.)

QUE puis-je, Chrétiens, ajouter à ces paroles? et pour vous faire concevoir une juste horreur de la trahison de Judas, quelle autre image vous en tracerais-je, et en quels caractères plus marqués pourrais-je vous la représenter? C'est un disciple de Jésus-Christ, et c'est même un des disciples favoris, puisque c'est un des douze apôtres : *Unus de duodecim.* Il paraît à la tête d'une troupe armée : contre qui? contre son Maître; et envoyé par qui? par les ennemis de son Maître : *Et cum eo turba, missi à principibus sacerdotum.* C'est lui-même qui le trahit, cet adorable Maître, et lui-même qui l'a vendu aux Juifs : *Qui autem tradiderat eum.* Enfin le signal qu'il leur donne pour le connaître et pour le prendre, c'est un baiser : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.* Voilà sans doute, entre les souffrances de Jésus-Christ dans sa passion, ce qui lui dut être plus sensible; et c'est de quoi je viens aujourd'hui vous entretenir. Je ne prétends point m'arrêter à une longue et inutile déclamation contre l'attentat de cette âme lâche et sans foi. Une simple vue en découvre d'abord toute l'énormité. Mais, afin d'en tirer des leçons qui nous soient profitables, nous devons considérer dans le crime de Judas surtout deux choses, savoir : ce qui en a été le principe, et ce qui en a été le comble. Or, le principe de son crime, ce fut une passion mal réglée, vous le verrez dans la première partie; et le comble de son

crime, ce fut un aveugle désespoir, je vous le montrerai dans la seconde partie. De là nous apprendrons, en premier lieu, de quelle conséquence il est de ne souffrir dans notre cœur nulle passion qui le puisse corrompre; et en second lieu, qu'à quelques excès néanmoins que la passion nous ait conduits, il n'y a jamais sujet de perdre espérance, et de se croire absolument abandonné de Dieu. Deux points que je vous prie de bien remarquer, et qui vont partager cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus dangereux, Chrétiens, ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences qu'une passion mal gouvernée, et à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous. C'est un serpent qui se nourrit dans notre sein, mais qui n'en sort ensuite qu'en le déchirant. C'est une étincelle de feu qui s'entretient sous la cendre, mais qui peut causer un incendie général. C'est ce lion domestique et familier dont parle l'Ecriture, qui, venant à croître, porte la désolation partout, et dévore tout ce qu'il rencontre. Vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un exemple mémorable. Il a trahi le Sauveur du monde, en le livrant à ses ennemis : voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe? Si l'Evangéliste ne nous l'avait marqué en termes exprès, nous ne pourrions nous le persuader, et nous aurions formé sur cela mille conjectures, sans jamais découvrir la cause d'une si détestable entreprise. Car voyant un disciple se tourner contre son Maître, et travailler à le perdre, nous aurions cru qu'il s'était déterminé à cet attentat par quelqu'un de ces violents transports qui aveuglent l'esprit et troublent les sens : par un emportement de colère, par une ardeur de vengeance, dans le ressentiment vif et tout récent d'une offense reçue. Supposé même toute l'énormité du fait, du moins aurions-nous jugé qu'il y eut quelque chose en cela de plus qu'humain, et que Judas, en s'abandonnant à cette perfidie, était possédé du démon qui agissait en lui, et dont il n'était que l'instrument et le ministre. Mais non, Chrétiens, ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu sans emportement, sans ressentiment, sans vengeance, sans haine et sans aversion de sa personne. Car quel sujet en eût-il pu avoir? Pendant les trois années de son apostolat, de quelles grâces ne l'avait pas comblé ce Dieu sauveur, et qu'était-il arrivé qui dût l'aigrir contre lui et l'engager à une si noire trahison? Comment donc oublia-t-il tant de bienfaits, et sacrifia-t-il si indignement son bienfaiteur? Encore une fois, mes Frères, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne vous l'avait pas fait entendre? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompit le cœur de ce traître, et ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Reprenons la chose d'un peu plus haut, et expliquons-nous.

Il avait été présent lorsque Marie-Madeleine vint répandre sur les pieds de Jésus-Christ un parfum de très-grand prix. Il en avait conçu de la peine, et s'en était hautement déclaré. Son avarice lui avait fait traiter de profusion, et condamner une action si sainte :

Ut quid perditio hæc (Matth. 26)? Pour justifier son sentiment, il l'avait coloré d'une apparence de piété et de charité : Hé quoi! ne pouvait-on pas vendre cette liqueur? on en eût retiré une somme considérable, et cette somme eût servi au soulagement des pauvres : *Potuit enim istud venumdari multò, et dari pauperibus* (*Ibid.*). Rien de plus spécieux que ce prétexte : mais ce n'était qu'un prétexte; et si vous voulez savoir la vraie raison qui le touchait, le texte sacré va vous l'apprendre. Car, dit saint Jean, il n'avait guère en vue les misères des pauvres; et en parlant d'eux, ce n'était pas pour eux qu'il parlait. Mais il amassait et il thésaurisait; mais ayant soin de recueillir les aumônes faites à Jésus-Christ, il les gardait et se les appropriait : *Non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat et loculos habens* (Joan. 12). De là que fait-il? et quelle résolution, et quelle affreuse extrémité! Judas se voit frustré de son espérance; ce gain qui lui fût revenu de ce baume précieux qu'avait apporté Madeleine, ce gain sordide qu'il se proposait, lui échappe des mains. Il veut s'en dédommager; et parce qu'il en trouve l'occasion prompte et commode, en vendant son Maître même, ce parricide ne l'étonne point. Il en a bientôt formé le dessein, il se met bientôt en état de l'exécuter; le voilà dans le conseil des princes des prêtres; du sacré collége des apôtres qu'il a quitté, le voilà dans la synagogue des Juifs avec qui il vient délibérer et négocier. Que me donnerez-vous? et je vous réponds de ce Jésus que vous cherchez : je vous l'amènerai : *Quid vultis mihi dare? et ego eum vobis tradam* (Matth. 26). Ah? disciple ingrat, que promettez-vous? que dites-vous? ou plutôt, mes chers Auditeurs, que dis-je moi-même? et comment pourrais-je fléchir un cœur que la cupidité domine? Cette âme intéressée n'écoute que ce qui peut la satisfaire. On convient de part et d'autre : trente deniers sont offerts, et sont acceptés : tout est conclu. Judas prend des mesures, il agit, il livre Jésus, et ne s'estime pas moins heureux de pouvoir, aux dépens de cet adorable Sauveur, contenter l'insatiable désir qui le dévore, que les Juifs de pouvoir, à si peu de frais, contenter leur animosité et leur envie.

Voilà, Chrétiens, tout le fond de son crime, en voilà l'origine. Ç'a été un déicide, parce que c'était un voleur : *Fur erat;* et c'était un voleur, parce qu'il était avare. De son avarice sont venus tous ses larcins, et ses larcins ont enfin abouti jusqu'à mettre la vie et le sang d'un Dieu au prix des esclaves; car le prix des esclaves était de trente deniers. Faut-il s'étonner qu'étant avare il soit devenu traître? non certes, puisqu'il est comme essentiel à l'avare de n'avoir point de foi. Faut-il s'étonner qu'étant avare il ait violé lâchement tous les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié? il n'y a rien en cela que de très-naturel, puisque l'amitié et l'avarice sont incompatibles : car le caractère de l'une est de se communiquer et de vouloir du bien à autrui, au lieu que le caractère de l'autre est de se renfermer toute dans elle-même, et de ne vouloir que son propre bien. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait renoncé son Maître? Je n'en suis point surpris, répond saint Chrysostome, puisque, selon l'oracle de la vérité éternelle, on ne peut servir deux

maîtres, et que tout avare est asservi à son avarice. Faut-il même s'étonner qu'étant avare, il ait vendu jusqu'à son Dieu? Je n'ai pas non plus de peine à le comprendre, poursuit saint Chrysostome, puisque l'avare ne veut point d'autre Dieu que son avarice, ou que son argent. Or, il n'est pas difficile de concevoir qu'on vende le Dieu véritable pour un Dieu prétendu, quand ce Dieu prétendu est le seul qu'on reconnaît, et à qui l'on est dévoué. Tout cela, Chrétiens, ce sont des réflexions solides : mais sans nous arrêter à ce point particulier, ni davantage insister sur la passion de l'intérêt, concluons de l'exemple de Judas, trois choses qui regardent toute passion en général; et apprenons premièrement combien il est pernicieux de fomenter une passion dans notre cœur, et de s'y assujettir, puisqu'elle peut nous conduire aux plus grands désordres; secondement, de quelle importance il est de l'attaquer de bonne heure, et de l'étouffer dès sa naissance, puisque lorsqu'elle s'est une fois établie et fortifiée, il faut une espèce de miracle pour la détruire et la surmonter; en troisième lieu, combien il est nécessaire de n'en épargner aucune, quelle qu'elle soit, et de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous pervertir et pour nous perdre. Trois maximes d'une conséquence extrême dans le règlement de notre vie. Plaise au ciel que je puisse bien les imprimer dans vos cœurs, et que vous sachiez dans la pratique en profiter?

Car j'en appelle d'abord à vous-même, mon cher Auditeur, et je vous demande ce que peut la passion, ou pour mieux dire, ce qu'elle ne peut point, quand elle s'est emparée d'un cœur? Quelles entreprises, et quels desseins criminels ne lui inspire-t-elle pas? Elle a fait du Judas un apostat et un homicide : que ne fera-t-elle point de moi? Je n'ai qu'à rappeler ma conduite passée, et qu'à voir où m'a mené en mille rencontres une passion qui m'entraînait. N'est-ce pas là le principe de tous les dérèglements de ma vie? Si j'avais été guéri de cette passion, je n'aurais pas fait cent démarches dont je n'ai que trop lieu maintenant de me repentir; je ne me serais jamais engagé en telles et telles habitudes; je ne serais jamais allé jusqu'à ces excès; ma raison s'y serait opposée, ma volonté en eût eu horreur : mais la passion m'a tout persuadé, et m'a fait franchir toutes les barrières qui pouvaient me retenir. Aussi quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre, et les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment, que de les livrer à leurs passions : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (Rom. 1). C'étaient des impies, dit saint Paul, parlant des philosophes païens; et c'est pour cela que Dieu les a abandonnés au gré de leurs désirs. Il ne les a pas livrés aux afflictions et aux adversités temporelles; au contraire, il les a comblés d'honneurs et de prospérités. Il ne les a pas livrés aux démons, ministres de sa justice, et les exécuteurs de ses vengeances : à qui donc? à eux-mêmes et à leurs passions déréglées : pourquoi? parce qu'une passion, répond saint Chrysostome, est pire qu'un démon, et que Dieu se tient plus vengé par ce démon intérieur et naturel, que par tous les démons de l'enfer. Et en effet, poursuit l'Apôtre, de quelles passions ont-ils été esclaves? les plus brutales et les plus honteuses : *Tradidit illos in passiones ignominiæ* (*Ibid.*).

Or, ce que Dieu a fait au regard de ces infidèles par de si sales passions, il l'a fait au regard de Judas par la passion de l'intérêt, et c'est ce qu'il fait encore tous les jours à notre égard par tant de passions différentes qui nous tyrannissent. Hé bien! dit Dieu dans l'ardeur de sa colère, vis donc, et agis comme tu le voudras; suis le torrent qui t'emporte, et lâche impunément la bride à tes appétits les plus injustes et les plus désordonnés. Je t'avais jusques à présent arrêté par la force de ma grâce; mais je te laisse désormais la carrière ouverte. Puisque tu veux être pécheur, sois-le tout à fait, et puisque tu veux obéir à ta passion, qu'elle te maîtrise, et qu'elle te plonge dans tout ce qu'elle a de plus vicieux et de plus odieux. Car voilà, Chrétiens, le vrai sens de cette terrible parole du Docteur des nations : *Tradidit illos in passiones;* et voilà ce que le Sauveur fit entendre à Judas, lorsqu'après avoir tenté toutes les voies pour le ramener à son devoir, il lui permit enfin, ou sembla lui permettre d'exécuter son exécrable projet : *Quod facis, fac citiùs* (Joan. 13); Achève, perfide, achève ce que tu as médité et commencé. Depuis ce moment, ressentit-il la moindre peine au fond de son âme? hésita-t-il à se rendre auprès des pontifes conjurés contre le Fils de Dieu? disputa-t-il quelque temps sur la convention qu'ils firent avec lui, et vendit-il au moins chèrement la sacrée personne de Jésus-Christ? Montra-t-il quelque répugnance à conduire lui-même les soldats dans le jardin, et fut-il ému de la présence du Maître le plus aimable, de l'accueil qu'il en reçut, et de ce reproche si tendre : *Amice* (Matth. 26); Mon ami; *Juda, osculo Filium hominis tradis* (Luc. 22)? Quoi! Judas, vous me trahissez, et c'est par un baiser? Ah! la passion soutient tout cela, dévore tout cela, l'endurcit sur tout cela. Vous en êtes effrayés; mais, Chrétiens, n'y a-t-il eu qu'un Judas où la passion ait produit de si damnables effets? et combien voyons-nous encore dans le christianisme d'hommes passionnés vendre Jésus-Christ, le trahir, le sacrifier à leurs aveugles convoitises? Supposez les crimes les plus énormes et les plus monstrueux attentats : l'homme en devient capable dès que la passion le gouverne. Supposez l'homme le plus vertueux et le plus attaché à ses devoirs; dès que la passion commencera à le solliciter, et qu'il lui prêtera l'oreille, il est en danger, et dans le danger prochain d'une ruine entière de sa conscience et de son âme. La raison est que le caractère de la passion est de n'avoir point de bornes. Car les bornes que Dieu nous a prescrites, ne peuvent nous être appliquées que par deux règles, qui sont la raison de la foi. Or, le propre de la passion est de prévenir la raison et la foi; et que les prévenant, elle prend l'avantage sur l'une et sur l'autre, et rend inutiles toutes leurs lumières.

Quel remède, mes chers Auditeurs? Celui même que je vous ai marqué dans la seconde maxime, et que je trouve si bien exprimé dans ces belles paroles de l'Ecriture : *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram* (Ps. 136); Bienheureux celui qui écrasera tes petits contre la pierre. Expressions figurées : et voici, selon saint Augustin, ce qu'elles nous représentent. Ces petits, remarque ce saint docteur, sont les passions de l'homme qui commencent à naître, et qui n'ont pas encore pris leur accroissement. Or, c'est

alors que nous devons les écraser, les briser, les mortifier, parce qu'elles sont faibles, et qu'il est par conséquent beaucoup plus aisé de les vaincre et de s'en défaire. Mais si nous leur permettons de s'établir et de se fortifier, si nous les laissons se former en habitudes, dans peu nous n'en serons plus maîtres, et jusques au dernier soupir de notre vie, elles nous tiendront sous le joug et nous feront éprouver leur malheureuse et cruelle domination : *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram.*

Ce que je dis, au reste, mes Frères, regarde toutes les passions, sans en excepter aucune : pourquoi? parce qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges ravages, et qu'une seule peut nous égarer de la voie du salut et nous damner; parce qu'il n'en faut qu'une pour susciter toutes les autres, autant qu'elles peuvent lui être utiles et servir à ses fins; parce que celle dont nous nous défions peut-être le moins, est justement celle dont nous avons le plus à craindre, et qui souvent a des suites plus funestes. Troisième et dernière maxime, non moins incontestable que les deux premières. Judas n'était ni ambitieux, ni impudique, ni sensuel, ni emporté : l'Evangile ne lui attribue aucun de ces vices; mais il était intéressé, et ce fut assez pour l'engager dans l'intrigue la plus criminelle, et la plus sacrilége conspiration. C'est donc fort mal raisonner que de dire : Je n'ai qu'une passion, et Dieu m'a fait la grâce d'être, du reste, peu sujet aux passions ordinaires qui règnent dans le monde. C'est comme si je disais : Je n'ai qu'une maladie mortelle; et que me croyant en sûreté, je n'usasse contre cette maladie de nulle précaution. Mais dès que c'est une maladie mortelle, pourrait-on me répondre, cela ne suffit-il pas, et ne devez-vous pas prendre tous les soins nécessaires pour en arrêter le cours? Car dans le fond, qu'importe que ce soit de plusieurs maladies compliquées ensemble, ou d'une seule, que vous mouriez, si vous venez en effet à mourir? Disons de même, Chrétiens, par rapport à la passion : c'est une maladie de l'âme, et une maladie qui peut nous donner la mort; en faut-il davantage, et qu'importe que d'autres l'accompagnent ou qu'elle agisse seule? qu'importe que ce soit celle-ci ou celle-là, si nous périssons par celle-ci aussi bien que par celle-là, et s'il y a dans chacune séparément un poison assez malin et assez contagieux pour éteindre en nous tous les principes de la vie?

Quelle prière faut-il donc faire plus souvent et plus ardemment à Dieu, que celle du prophète royal? *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi* (Ps. 73). Ah! Seigneur, je le reconnais devant vous, et je le confesse; j'ai mérité mille fois, en me révoltant contre vous, de ressentir la révolte de mes passions contre moi-même. Ce sont des bêtes féroces qui m'agitent, qui me tourmentent; et il est bien juste qu'une âme qui n'a pas voulu obéir à votre loi, ne soit pas elle-même obéie par ses propres convoitises. Mais après tout, mon Dieu, si vous avez à me châtier, que ce ne soit pas en me livrant à leurs désirs insensés : *Ne tradas.* Que j'aie de leur part des combats à soutenir; que j'aie, pour leur résister, des efforts à faire, et de grands efforts; que je sois obligé, pour ne pas succomber à leurs attaques, de vivre dans une attention continuelle sur

moi-même et dans un renoncement perpétuel à moi-même, c'est une peine qui m'est due; et tant que j'en serai là, et que vous voudrez m'éprouver par là, je ne penserai qu'à me soumettre et qu'à bénir votre souveraine justice. Mais, Seigneur, si jamais vous allez plus avant, et que dans cette guerre intestine vous m'abandonniez à ces ennemis de mon salut, que sera-ce de moi? Tout autre châtiment, mon Dieu, je l'accepte de votre main. Vous en avez de toutes les sortes; et quel que soit celui que vous choisirez, je m'y soumets; mais ce fatal abandonnement à mes passions, c'est, je l'ose dire, Seigneur, à quoi je ne puis consentir; c'est sur quoi je ne cesserai point d'implorer votre miséricorde, et de vous adresser mes vœux : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Ce ne seront point, Chrétiens, des vœux stériles et sans fruit, pourvu qu'ils soient sincères. Dieu les écoutera : prenons confiance, et gardons-nous de l'autre malheur de Judas. La source de son crime, ce fut la passion, mais le comble et la consommation de son crime, ce fut son désespoir, comme vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas surprenant que l'attentat commis contre la personne de Jésus-Christ, ait été la cause de la réprobation de Judas; car, selon que saint Chrysostome l'a très-judicieusement remarqué, un homme perdu, un homme réprouvé de Dieu, est quelque chose de bien moins qu'un Dieu trahi et un Dieu vendu. Mais ce qu'il y a de plus étrange et de plus effrayant pour nous, c'est qu'un apôtre de Jésus-Christ se soit porté jusqu'à cette perfidie; et que, par une telle perfidie, il soit tombé dans l'affreux état d'une damnation éternelle. Voilà ce que nous pouvons regarder comme un abîme des jugements de Dieu. Ces deux termes d'apôtre et de réprouvé joints ensemble et néanmoins si opposés, sont capables de jeter la terreur dans tous les esprits. Car qu'est-ce qu'un apôtre? un élu de Dieu, un ministre de Jésus-Christ, un dépositaire de ses secrets, un dispensateur de ses mystères, un prédicateur de l'Evangile, un prince de son Eglise, un pasteur de son troupeau, un homme rempli des plus riches dons de la grâce. Et qu'est-ce qu'un réprouvé? l'abomination de Dieu, l'objet de la colère et de la vengeance de Dieu, une victime de l'enfer, un vase d'ignominie, selon l'expression de saint Paul, un homme frappé de la malédiction du ciel et livré à sa plus rigoureuse justice. Or, qui peut sans effroi voir tout cela réuni dans un même sujet? La réprobation d'un homme, quel qu'il soit et en quelque état que je me le figure, est sans doute bien terrible; celle d'un juste qui, de l'état de grâce où il était élevé, tombe dans l'état de perdition, est encore beaucoup plus affreuse : que sera-ce de la réprobation d'un disciple du Sauveur, qui, de l'éminence du trône apostolique, si je puis parler de la sorte, est précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais, et condamné à un opprobre que rien jamais ne pourra effacer?

C'est là toutefois, mes Frères, que s'est terminée la trahison de Judas. Elle en a fait d'abord un apostat, son apostasie l'a conduit au désespoir, son désespoir lui a inspiré la pensée d'attenter lui-même à sa propre vie; et cette mort pleine d'horreur, en mettant

le comble à son crime, a mis le comble à la damnation de son âme, et doit être suivie d'une éternité de supplice. Encore une fois, n'est-ce pas là qu'il faut s'écrier avec le maître des Gentils : *O altitudo* (Rom. 11) ! O profondeur impénétrable ! et jamais cette parole fut-elle mieux appliquée et vérifiée plus à la lettre? car une profondeur suppose une élévation : or, que concevons-nous, dans l'ordre du salut et de la grâce, de plus relevé que l'apostolat ? et par conséquent, que pouvons-nous concevoir de plus profond et de plus bas que la chute et la réprobation d'un apôtre? *O altitudo !* O profondeur ! mais de quoi ? non pas des richesses de la miséricorde et de la bonté de Dieu, mais des trésors de la justice et de la colère de Dieu : *O altitudo divitiarum* (*Ibid.*) *!* Car Dieu a des trésors de colère comme des trésors de bonté, et les uns et les autres sont également des trésors de sagesse et de science : *Sapientiæ et scientiæ Dei* (*Ibid.*), parce que Dieu n'est pas moins sage, ni moins éclairé en réprouvant, qu'il l'est en prédestinant. Il a voulu nous découvrir ses trésors de colère dans la personne de Judas, pour nous apprendre à les craindre et à nous en garantir. Voyons donc encore plus en détail les circonstances de la réprobation de ce malheureux.

Après avoir traité avec les princes des prêtres, il renonce à Jésus-Christ et à sa compagnie; d'où vient qu'il est appelé par saint Ambroise le chef des apostats : *Apostatarum caput ;* et que, selon le cardinal Pierre Damien, tout ce qu'il y a de chrétiens qui perdent la foi et qui apostasient, sont comme les descendants et la postérité de Judas : *Judæ execranda progenies*. Et ne fallait-il pas en effet qu'il portât dès lors le caractère des réprouvés, puisqu'au moment qu'il communia de la main du Fils de Dieu, il fut possédé du démon, qui entra dans lui; et c'est ce que saint Jean nous déclare expressément : *Et post bucellam introivit in eum Satanas* (Joan. 13). Or, qu'était-ce, mes Frères, demande saint Cyrille d'Alexandrie, qu'un homme qui venait tout à la fois de recevoir dans son cœur Satan et Jésus-Christ? Satan, pour l'y faire régner; et Jésus-Christ, pour l'y faire mourir : Satan, à qui il donnait dans lui-même un empire absolu; et Jésus-Christ, qu'il y crucifiait : Satan, qu'il exaltait au-dessus de Jésus-Christ; et Jésus-Christ, qu'il lui présentait comme une victime et qu'il lui sacrifiait ! n'était-ce pas là le sceau de la réprobation? n'en était-ce pas le dernier terme?

Mais cette réprobation, après tout, ne fut pas l'effet nécessaire, ni du sacrilége de Judas, ni de son apostasie, ni de sa trahison. Car, après avoir abandonné Jésus-Christ, après avoir trahi Jésus-Christ, après l'avoir livré au pouvoir des Juifs, il y avait une ressource pour lui dans la miséricorde de Dieu; et s'il eût bien ménagé les grâces qui lui restaient, il pouvait encore rentrer dans la voie de la justification, et par là même dans la voie du ciel. Que ne fit point le Fils de Dieu pour l'y rappeler? Comment lui parla ce Dieu Sauveur, et quels retours ne lui donna-t-il pas occasion de faire sur lui-même? Mais le cœur de cet apostat et de ce traître s'était fermé pour jamais aux grâces divines; et de là son désespoir. Non pas qu'il ne reconnaisse son crime; au contraire, c'est parce qu'il le reconnaît, parce qu'il le déteste, mais par une fausse pé-

nitence, qu'il se désespère. Il le reconnaît, mais il ne le reconnaît qu'à demi. Il le reconnaît comme une production de sa malice, mais il ne le reconnaît pas comme sujet capable encore d'exciter la bonté de Dieu. Le voilà touché de repentir : *Pœnitentiâ ductus* (Matth. 27); mais repentir, disent les Pères, qui outrage Dieu, bien loin de l'apaiser : pourquoi? parce qu'il procède d'un faux jugement, que Dieu est moins miséricordieux qu'il n'est juste; et parce que ce jugement faux et erroné, au lieu d'attendrir le pécheur pour Dieu et de le toucher d'un saint amour, ne lui inspire que de l'aversion et de la haine.

L'eussiez-vous jamais cru, mes chers Auditeurs, que le démon, qui est l'auteur du péché, pût être l'auteur de la pénitence, et que la pénitence, qui doit réconcilier l'homme avec Dieu, ne dût servir qu'à l'en éloigner? Voilà néanmoins le mystère qui s'est accompli dans Judas. Sa pénitence a été l'ouvrage du démon : c'est le démon qui la lui a suggérée, le démon qui lui en a donné les règles, le démon qui la lui a fait exécuter. Car tout y a été de son esprit. Ce fut une pénitence sincère, puisque Judas se repentit véritablement de son péché; ce fut une pénitence vive et affectueuse, puisqu'il conçut une sensible douleur de son péché; ce fut même une pénitence beaucoup plus efficace que ne le sont communément les nôtres, puisqu'il alla trouver les princes des prêtres, qu'il leur témoigna l'innocence de Jésus-Christ, et qu'il leur rendit l'injuste salaire qu'il avait reçu : *Pœnitentiâ ductus, retulit triginta argenteos* (Matth. 26); mais avec toutes ces qualités, ce fut une pénitence de démon : comment cela? parce qu'elle ne fut pas animée de l'espérance chrétienne. Il y a près de six mille ans que tous les démons, dans l'enfer, font une pareille pénitence : ils reconnaissent toujours leur péché, et le reconnaîtront toujours : mais sans nul amour pour Dieu, ni nul sentiment de confiance en Dieu. Le grand artifice de l'esprit de ténèbres, est de nous inspirer cette pénitence défectueuse et de nous porter à faire par volonté ce qu'il fait par une sorte de nécessité.

Ainsi Judas proteste qu'il est pécheur, il s'en déclare publiquement : J'ai péché, dit-il, j'ai vendu le sang du juste : *Peccavi tradens sanguinem justum* (Matth. 26). Mais ce n'est point assez, répond saint Bernard, de confesser que tu es pécheur; il faut confesser que Dieu est bon, et joindre cette confession de la miséricorde de ton Dieu à la confession de ton crime, parce que c'est dans ces deux confessions que consiste le retour à la grâce. Judas fait l'un, mais il laisse l'autre; et de là il se repent, mais il ne se convertit pas. Il jette dans le temple les trente deniers dont on a payé sa trahison; mais il n'a pas recours au trésor inépuisable de l'infinie bonté du Dieu qu'il a trahi; il jette le prix pour lequel il a vendu son maître, et il ne connaît pas le prix dont son maître l'a racheté : *Pretium reddit quo vendiderat Dominum* : ces paroles sont de saint Augustin, *non agnoscit pretium quo redemptus est à Domino.* Enfin, confus et interdit, n'espérant rien de la part de Dieu, il se tourne contre soi-même; et dans l'horreur qu'il conçoit de lui-même, il devient lui-même son propre bourreau. Les Pharisiens et les Scribes l'avaient renvoyé, et lui avaient dit en le renvoyant

qu'ils ne se mêlaient point de ce qui le regardait, et qu'ils n'y prenaient aucun intérêt : Que nous importe? c'est à vous de voir ce que vous avez à faire : *Quid ad nos? tu videris* (Matth. 27). Il y pourvoit en effet, mais de la manière que lui dicte son aveugle fureur. Il se croit indigne de vivre, il se condamne à la mort; mais à quelle mort? à la plus infâme? De la même main dont il a reçu le prix du sang : *Pretium sanguinis* (*Ibid.*), il forme le nœud qui doit finir le cours de ses années et lui ravir le jour. Il meurt, et expirant par un nouveau crime, il laisse sa mémoire en exécration à tous les siècles : *Et suspensus crepuit medius* (Act. 1).

Tel fut le sort de cet apôtre, déchu de son apostolat et dépouillé de toutes les grâces qui y étaient attachées. Or, la-dessus, mes Frères, que de réflexions à faire, que de conclusions à tirer, que de résolutions à prendre! Appliquons-nous bien à cet exemple, pour le considérer et l'étudier. C'est l'exemple d'un réprouvé; mais l'exemple d'un réprouvé peut être pour nous une leçon aussi salutaire que les exemples des saints, et la vue des damnés peut nous servir à connaître les voies de notre prédestination. Judas s'est perdu aux côtés de Jésus-Christ, et au milieu des Apôtres : il n'y a donc plus d'état dans le monde qui soit assuré; il n'y a donc plus de lieu où l'on soit à couvert du péril; on peut donc se damner jusque dans les plus saintes professions; on ne peut donc plus compter sur rien. Et en effet, sur quoi compterais-je? est-ce sur les grâces de Dieu? Judas en a eu de plus abondantes que moi. Est-ce sur l'usage des sacrements? Judas a vécu et conversé avec l'auteur même des sacrements; il a mangé à la table de Jésus-Christ, et y a eu la même part que les autres disciples. Est-ce sur ma pénitence? Judas en a fait une infructueuse, et puis-je me promettre que la mienne aura plus de mérite et plus de pouvoir auprès de Dieu? Sur quoi donc, encore une fois, ferai-je fond? Ah? Seigneur, mon plus solide appui sera la crainte de vos jugements; car voilà par où vous voulez que le juste se soutienne aussi bien que le pécheur, et c'est en cela que votre grâce est admirable, d'avoir fait de la crainte, dont le propre est d'ébranler l'affermissement de toutes les vertus. Il n'appartenait qu'à vous, ô mon Dieu! de lui donner une qualité si rare et si excellente. Dans l'ordre naturel, la crainte affaiblit; mais dans l'ordre du salut, elle fortifie; et c'est par cette raison, remarque saint Ambroise, que le Fils de Dieu a souffert Judas, et qu'il l'a admis au nombre de ses disciples. Car ce choix n'a pas été sans un dessein particulier de sa providence : *Eligitur Judas, non per imprudentiam, sed per providentiam.* Dieu a voulu que sa chute nous fût une preuve sensible de cette grande vérité, que nous devons opérer notre salut avec tremblement : *Cum metu et tremore* (Philip. 2). Le premier ange nous avait déjà servi sur cela d'exemple, en se pervertissant dans le ciel; mais son exemple, dit saint Bernard, n'était pas assez sensible pour nous. Le premier homme nous en avait donné un témoignage plus touchant en se perdant lui-même, et toute sa postérité avec lui, dans le paradis terrestre; mais c'était un témoignage trop éloigné de nous : il en fallait un qui nous fût plus présent, et qui nous fît voir que dans le christianisme même, où la grâce abonde,

et dans les sociétés du christianisme les plus régulières et les plus parfaites, il y a toujours des dangers et des écueils à éviter. Or, c'est de quoi nous avons la plus évidente conviction dans la personne de Judas; et si nous présumons encore des miséricordes de notre Dieu, si nous oublions ses jugements redoutables, pour nous entretenir dans une vaine confiance; si nous négligeons l'affaire du salut, et que nous nous en reposions sur la providence du Seigneur qui ne manque point aux hommes en cette vie, n'est-ce pas un aveuglement criminel, et une témérité sans excuse?

Mais devons-nous tellement craindre, que nous bannissions de notre cœur toute espérance? A Dieu ne plaise, Chrétiens! craignons, mais d'une crainte filiale : or cette crainte des enfants, bien loin d'exclure l'espérance, la demande au contraire, et la suppose comme une compagne inséparable. Judas a désespéré, et c'est son désespoir qui a consommé sa condamnation; d'où il s'ensuit qu'il n'y a donc point de désordre, point d'habitude si invétérée, où il soit permis de se défier de la bonté divine, et de n'en plus attendre de grâce. Quand je serais aussi coupable, et même plus coupable que Judas, tant que je suis sur la terre, je suis toujours dans la voie; et tant que je suis dans la voie, Dieu veut que je le regarde comme ma fin, et que j'y aspire. Mais comment pourrais-je aspirer à ce que je n'espère plus? David était devenu adultère; David à son adultère avait ajouté l'homicide; David avait scandalisé tout son peuple; David avait abusé de tous les dons de Dieu : mais entra-t-il pour cela dans le moindre sentiment de désespoir? Que dis-je? plus il se reconnut criminel, plus il ranima son espérance, plus il la redoubla. Avant son péché, il appelait Dieu son Seigneur, son souverain, son roi; mais depuis son péché il usa d'un nom plus engageant et plus tendre, il commença de l'appeler sa Miséricorde : *Deus meus misericordia mea* (Psal. 58). Car, selon la pensée de saint Augustin, étant pécheur devant Dieu, il ne trouva point de terme plus propre pour exprimer ce que Dieu lui était et lui voulait être : *Non invenit qui appellaret Dominum, nisi misericordiam suam*. D'où ce saint docteur conclut, en s'écriant : *O nomen sub quo nemini desperandum!* O le grand nom, mes Frères! nom qui condamne toutes les défiances des hommes, et qui nous apprend que personne, qui que nous soyons, ne peut, sans faire outrage à Dieu, se croire hors d'état de retourner à lui, et d'en obtenir une pleine rémission.

Pécheurs qui m'écoutez, comprenez ce que je dis, et ne l'oubliez jamais : ce qui a damné Judas, ce n'est point proprement la trahison qu'il avait commise, mais le désespoir où il s'abandonna après sa trahison; car sans ce désespoir, tout traître qu'il était, il pouvait néanmoins encore se sauver. S'il eût espéré, sa trahison même eût pu servir à sa justification, en servant à exciter sa pénitence et sa contrition. Son malheur est de s'être persuadé qu'il n'y avait plus de pardon pour lui; et voilà ce qui perd tous les jours les grands pécheurs du monde. Les pécheurs ordinaires se perdent par un excès de confiance; mais les libertins et les impies déclarés se perdent par un défaut de confiance. Les uns périssent parce qu'ils espèrent trop, et les autres parce qu'ils n'espèrent point du

tout. Car voici la plus dangereuse illusion de l'esprit séducteur, qui ne cherche qu'à nous attirer dans le précipice par quelque voie que ce puisse être. Avant le péché, il nous donne de la confiance, et il nous l'ôte après le péché, c'est-à-dire, qu'il nous donne de la confiance quand elle nous peut être préjudiciable, et qu'il nous l'ôte quand elle nous est salutaire et nécessaire. De même, avant le péché il nous ôte la crainte des jugements de Dieu ; mais il nous la rend après le péché, et nous la rend au double. De sorte, si je puis le dire, qu'il nous fait comme une espèce de restitution, en nous rendant après le péché ce qu'il nous avait ôté avant le péché. Mais, je me trompe; il ne nous rend point ce qu'il nous ôte, et il ne nous ôte point ce qu'il nous donne; car il nous rend après le péché une fausse crainte, au lieu de la crainte véritable et religieuse qu'il nous a ôtée avant le péché ; et ne nous ayant donné qu'une confiance présomptueuse avant le péché, il nous ôte après le péché la vraie confiance qui pourrait nous retirer de notre égarement et nous ramener à Dieu.

Ah! pécheurs, encore une fois, qu'il est important que vous conceviez bien ceci et que vous y fassiez une sérieuse attention ! Si vous saviez espérer en Dieu, tout pécheur que vous êtes, j'oserais vous répondre de votre salut; car si vous saviez espérer, vous espéreriez chrétiennement; c'est-à-dire, que malgré la multitude et la grièveté de vos offenses, vous espéreriez assez pour vous toucher, assez pour vous inspirer un saint désir de rentrer en grâce avec Dieu, assez pour vous en faire prendre la résolution et l'unique moyen, qui est la pénitence, assez pour vous soutenir, pour vous consoler, pour vous encourager dans votre retour; mais non point assez pour vous endurcir dans vos désordres, et pour vous confirmer dans vos habitudes vicieuses. C'est-à-dire, que ne perdant jamais l'idée de la miséricorde divine, et qu'au milieu des dérèglements de votre vie, rappelant le souvenir de cette bonté souveraine qui s'intéresse encore pour vous, qui vous ouvre son sein, qui vous tend les bras, qui vous invite et qui vous promet une prompte et entière abolition, dès que vous voudrez revenir, et que vous le voudrez bien, vous vous sentiriez émus jusque dans le fond de l'âme, pénétrés, attendris, piqués de reconnaissance envers le meilleur de tous les maîtres, confus de vos ingratitudes et indignés contre vous-mêmes, déterminés à tout pour profiter de la grâce qui vous est offerte, et pour achever l'ouvrage de votre conversion. Plaise au ciel que ce soit là le fruit des saintes vérités que je viens de vous annoncer! plaise au ciel que tout ce qu'il y a de pécheurs dans cet auditoire, prosternés devant Dieu, et humiliés au pied de cet autel, commencent dès aujourd'hui à mettre en œuvre cette espérance si avantageuse et si efficace que je leur prêche! Allons, mes Frères, et ne différons plus; le Seigneur nous attend, et il est prêt à nous recevoir. Nous sommes chargés de crimes! et c'est justement ce que nous devons d'abord confesser en sa présence. *Peccavi, tradens sanguinem justum.* Oui, Seigneur, j'ai péché, et le perfide qui vous a vendu a-t-il plus péché que moi? J'ai déshonoré votre nom, j'ai violé votre loi, j'ai abusé de vos grâces, j'ai négligé vos sacrements, et combien de fois peut-être les ai-je profanés? J'ai

sacrifié mon âme à mes passions, cette âme que vous aviez rachetée de votre sang : *Tradens sanguinem justum.* Je ne viens donc point m'excuser, mon Dieu ; je viens plutôt m'accuser comme Judas; mais du reste, dans un autre sentiment que Judas : *Peccavi.* J'ai péché contre vous; mais je ne cesserai point pour cela d'espérer en vous. J'ai péché, mais comme votre miséricorde est au-dessus de vos jugements, elle est au-dessus de tous mes péchés, et au-dessus de tous les péchés du monde. J'ai péché; mais plus j'ai péché, plus ma douleur augmente; et plus mon repentir est vif, plus vous êtes disposé à me pardonner. Dans cette confiance je vous réclamerai, et vous m'écouterez; je vous adresserai mes vœux, et vous les agréerez; je travaillerai à vous satisfaire, je vous vengerai de moi-même, et vous me préserverez de vos vengeances pour me recevoir parmi vos élus, et me faire part de votre gloire, où nous conduisent, etc.

EXHORTATION
Sur le Reniement de saint Pierre.

ANALYSE.

SUJET.

Quelque temps après, ceux qui se trouvèrent là dirent à Pierre : Assurément vous êtes de ces gens-là ; car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là dont vous me parlez. — C'est ainsi que l'on renonce encore Jésus-Christ jusque dans le christianisme,

DIVISION.

Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens, 1re *partie;* les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ, 2e *partie.* Deux vérités affligeantes, que le reniement de saint Pierre nous donne lieu de considérer.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens. Faiblesse de Pierre, qui, malgré toutes les protestations qu'il avait faites au Fils de Dieu, d'une fidélité inviolable, le méconnut dans l'occasion et le renonça. Ainsi le renoncent tant de mauvais chrétiens.

Renoncement le plus universel. Car on le renonce en tout. C'est-à-dire, dans sa vie et ses exemples : on ne veut point s'y conformer. Dans sa mort et dans sa croix : c'est souvent pour nous, tout à la fois, et une folie et un scandale. Dans son Evangile et sa morale : on suit la morale du monde préférablement à la sienne. Dans ses sacrements, et surtout dans celui de son corps : on le déshonore par mille immodesties, par mille abominations, par un délaissement presque total. Dans ses disciples et ses sectateurs : on les méprise et on en raille.

Renoncement le plus criminel. — Pierre fut d'autant plus coupable en renonçant Jésus-Christ, qu'il était un de ses apôtres ; et ce qui nous rend plus criminels quand nous renonçons ce Dieu sauveur, c'est la qualité de chrétiens dont nous sommes revêtus. Nous tombons alors dans une contradiction où ne tombent ni les infidèles mêmes, ni les hérétiques.

SECONDE PARTIE.

Les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ. Il n'en fut pas ainsi de Pierre, parce que sa pénitence répara son péché. Mais comme les mauvais chrétiens ajoutent à leur péché l'impénitence, ils verront s'accomplir à leur égard cette terrible menace de l'Evangile, où il est dit du Fils de Dieu, qu'il sera *la ruine de plusieurs, même en Israël.*

Dès sa vie mortelle, il a commencé à contredire et à renoncer le monde et les partisans du monde; mais c'est dans son jugement dernier qu'il les renoncera avec plus d'éclat.

Or, entre ses ennemis qu'il réprouvera, il n'y en aura point qu'il traite plus rigoureusement que les mauvais chrétiens : pourquoi? 1° parce qu'ils auront été les plus rebelles; 2° parce qu'ils auront été les plus ingrats; 3° parce qu'ils auront eu plus de part aux avantages de sa loi. Voilà ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de soin.

Et pòst pusillum, rursùs qui astabant dicebant Petro: Verè ex illis es : nam et Galilæus es. Ille autem cœpit anathematizare, et jurare: Quia nescio hominem istum quem dicitis.

Quelque temps après, ceux qui se trouvèrent là dirent à Pierre : Assurément vous êtes de ces gens-là; car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là dont vous me parlez. (S. Marc, ch. 14.)

N'était-ce donc pas assez pour le Sauveur du monde qu'un de ses apôtres l'eût trahi et vendu, et fallait-il que, dans son affliction, il eût encore la douleur de voir le prince même des Apôtres le renoncer, et d'entendre celui qu'il destinait à être un jour le souverain pasteur des fidèles, le charger d'anathèmes et le blasphémer? Providence de mon Dieu! vous le permîtes ainsi, selon les décrets éternels de cette justice impénétrable dont nous devons adorer les jugements, sans entreprendre d'en découvrir le fond et de les examiner. Quoi qu'il en soit, cette colonne, sur laquelle devait porter le saint édifice de l'Eglise, fut ébranlée; Pierre tomba, et nous donna tout à la fois dans sa chute, et un exemple sensible de la fragilité humaine, et une triste image de ce qui se passe tous les jours parmi nous. Car au milieu du christianisme, combien de chrétiens renoncent tout de nouveau Jésus-Christ; mais avec cette différence bien essentielle et bien funeste pour nous, que Pierre ne renonça son maître que dans une rencontre, et que par une prompte pénitence il prévint les suites malheureuses de son infidélité; au lieu que nous renonçons ce Dieu sauveur habituellement, constamment, et que par là nous nous exposons à être renoncés nous-mêmes? En deux mots, qui comprennent tout le sujet de cet entretien, Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens, ce sera la première partie; et les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ, ce sera la seconde. Deux vérités affligeantes que je prends ici occasion de traiter, et qui pourront vous engager à faire un retour salutaire sur vous-mêmes. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut sans doute un changement bien subit et bien étrange, que celui de Pierre; ce fut une faiblesse bien condamnable, lorsque, voyant Jésus-Christ entre les mains des Juifs, et craignant d'être arrêté lui-même comme son disciple et enveloppé dans le même sort, il ne se contenta pas de méconnaître publiquement ce divin Sauveur, mais qu'il en vint jusqu'aux imprécations et aux serments. Etait-ce là cet homme auparavant si résolu, ainsi qu'il le protesta plus d'une fois, et si déterminé à perdre la vie, plutôt que d'abandonner jamais le Fils de Dieu : *Etiam si oportue-*

rit me mori, non te negabo (Matth. 26). Etait-ce cet apôtre si ferme et si intrépide, qui, seul, dans le jardin, s'était présenté au combat contre une multitude de gens armés, et qui n'attendait qu'un ordre de son maître pour se jeter au milieu d'eux? *Domine, si percutimus in gladio* (Luc. 22)? Après de si belles démonstrations, après une conduite si hardie et des sentiments si généreux, une parole l'étonne; une simple fille le fait trembler; dans le trouble où il entre et la frayeur dont il est saisi, il devient blasphémateur et parjure; il renonce son Dieu et sa foi : *Nescio hominem istum* (Matth. 26). De dire qu'en ce moment la grâce lui avait manqué, ce serait renouveler une erreur proscrite dans l'Eglise et flétrie de ses censures; mais disons avec plus de vérité, que dans cette fatale conjoncture il manqua à la grâce, qui pouvait le confirmer et le soutenir. De dire que sa chute fut une suite et le juste châtiment de sa présomption, c'est la pensée de tous les Pères et de tous les interprètes, autorisée par l'Evangile et fondée sur l'oracle du Saint-Esprit. Mais sans rechercher la source de son désordre, considérons le nôtre, et confondons-nous d'avoir tant de fois nous-mêmes renoncé Jésus-Christ, et de le renoncer peut-être encore tous les jours. Vous me demandez comment, et je vais vous l'expliquer.

C'est une plainte que faisait saint Paul écrivant à Tite son disciple, et déplorant la conduite de quelques chrétiens, fidèles tout à la fois et infidèles; fidèles dans les paroles, mais infidèles dans la pratique et dans les œuvres : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (Tit. 1). Il est vrai, disait ce docteur des nations, ils parlent comme nous; mais ils n'agissent pas comme nous : ils confessent comme nous Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu; mais ils n'observent pas comme nous sa loi, et par leurs mœurs ils blasphêment, non plus ce qu'ils ignorent, mais ce qu'ils connaissent et ce qu'ils croient. Or, tel est le déplorable désordre où nous sommes tombés dans le christianisme, et voilà comment le monde même chrétien a renoncé et renonce sans cesse Jésus-Christ. Renoncement le plus universel, et renoncement le plus criminel. Développons ces deux points, qui nous donneront bien lieu de gémir, pour peu que nous soyons sensibles aux intérêts de la sainte religion que nous professons.

Renoncement le plus universel : car à quoi ne s'étend-il pas, et jusqu'où ne le porte-t-on pas? On le renonce, cet adorable et divin Maître, en tout : c'est-à-dire, qu'on le renonce dans sa vie et dans ses exemples, qu'on le renonce dans sa mort et dans sa croix, qu'on le renonce dans son Evangile et dans sa morale, qu'on le renonce dans ses sacrements, et en particulier dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères, enfin qu'on le renonce jusque dans ses disciples et ses sectateurs. Et pour en venir à la preuve, qu'est-ce que renoncer Jésus-Christ, ainsi que nous le devons présentement entendre? c'est tenir une conduite toute contraire à celle de Jésus-Christ; c'est suivre, dans l'usage ordinaire de la vie, des maximes et des règles incompatibles avec l'esprit de Jésus-Christ; c'est rejeter ce qu'il a recherché, fuir ce qu'il a aimé, négliger sans attention et sans soin ce qu'il nous a laissé de plus salutaire et de plus précieux, l'attaquer jusque dans ses membres, et faire de ces imi-

tateurs et de ce petit nombre de fidèles qui lui sont dévoués, le sujet ou des plus malignes railleries, ou des plus violentes persécutions. Or, n'est-ce pas là comment le traitent une multitude innombrable de mondains, quoique éclairés des lumières de la foi et nourris dans le sein de son Eglise? Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et qu'à les jeter autour de nous pour nous en convaincre : l'expérience ne nous en instruit que trop, et il serait à souhaiter que nous n'en eussions pas des témoignages si sensibles et si communs.

On le renonce dans sa vie et dans ses exemples. Il nous les a proposés pour modèles, et c'est à nous aussi bien qu'à ses apôtres qu'il a dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ità et vos faciatis* (Joan. 13); Je suis venu et j'ai vécu parmi vous, afin que vous puissiez vous former sur moi, et que par une sainte conformité de pratiques et d'actions, on pût me reconnaître en vous. L'Apôtre, dans le même sens, voulait que la vie de Jésus-Christ parût dans la vie des chrétiens, qui composent le corps mystique dont il est le chef : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II. Cor. 4). Et ce maître des Gentils, prenant pour lui-même ce qu'il enseignait aux autres, et se l'appliquant dans toute son étendue et toute sa force, croyait, sans perdre l'humilité chrétienne, pouvoir dire de lui : Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jàm non ego, vivit verò in me Christus* (Galat. 2). Pouvons-nous parler de la sorte, et y a-t-il dans toute notre vie un seul trait qui ne soit pas directement opposé à la vie de Jésus-Christ pauvre et amateur de la pauvreté, de Jésus-Christ humble et amateur de l'humiliation et de l'obscurité, de Jésus-Christ ennemi du siècle et de ses fausses prospérités?

On le renonce dans sa mort et dans sa croix. Cette croix, selon le langage de saint Paul, a été une folie pour les Gentils et un scandale pour les Juifs; mais, dit saint Chrysostome, elle est souvent pour nous l'un et l'autre tout ensemble : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes; et un scandale, quand nous sommes forcés de la porter : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes, parce que bien loin de la rechercher en effet, nous mettons toute notre sagesse à la fuir et à ne rien souffrir; un scandale, quand nous sommes forcés de la porter, parce nous en faisons le sujet de nos révoltes intérieures et de nos murmures. Que Dieu nous envoie une affliction, et que par là il veuille nous associer à Jésus-Christ souffrant et crucifié, en quelle désolation ne tombons-nous pas? à quels excès, et quelquefois à quels désespoirs ne nous emportons-nous pas? On a beau nous dire que cette croix, cette peine qui nous arrive, est une portion de la croix du Sauveur; elle nous paraît insoutenable, et quoiqu'elle nous soit présentée de la main même du Fils de Dieu, quelque légère d'ailleurs qu'elle puisse être, au lieu de la recevoir avec respect, nous la rejetons avec horreur.

On le renonce dans son Evangile et dans sa morale. Il y a deux morales qui se contredisent formellement, la morale de Jésus-Christ et la morale du monde. Parcourons les maximes de l'une et de l'autre, nous n'en trouverons point entre lesquelles il ne se rencontre une contrariété absolue. Selon la morale de Jésus-Christ,

toute affection aux biens de la terre et aux richesses temporelles est réprouvée; et selon la morale du monde, il faut avoir, et avoir le plus qu'on peut, et avoir le plus tôt qu'on peut, et avoir comme on peut. Il y faut tourner tous ses désirs et toutes ses réflexions, il y faut appliquer tous ses soins; car on ne vaut, et l'on n'est heureux qu'autant qu'on se voit à son aise et bien pourvu. Selon la morale de Jésus-Christ, c'est une béatitude que d'être doux et débonnaire, que d'être pacifique et patient, que d'endurer les injures et de les pardonner; et selon la morale du monde, c'est une lâcheté que de supporter la moindre offense. Il n'y a point là-dessus de ménagement à garder, il n'y a point de satisfaction qu'on ne doive exiger, point de paix qu'on ne doive pour cela troubler, point d'intérêts qu'on ne doive sacrifier. Autrement, ce serait se couvrir d'une tache ineffaçable, et se mettre dans un opprobre dont on ne se laverait jamais. Selon la morale de Jésus-Christ, nous n'entrerons point dans le royaume du ciel, si nous ne nous faisons petits comme des enfants, et selon la morale du monde, c'est une bassesse de cœur, que de ne travailler pas, autant qu'il est possible, à se distinguer, à se faire de la réputation, à s'attirer du respect, à s'établir dans l'autorité et dans le crédit, à se pousser dans les emplois, dans les dignités : l'ambition est une noblesse d'âme, et c'est n'avoir point d'honneur, que de ne se sentir pas piqué d'une si belle passion. Selon la morale de Jésus-Christ, l'état de ceux qui pleurent en cette vie, de ceux qui mortifient leurs sens, de ceux qui font pénitence, est préférable à tous les plaisirs et à toutes les joies du siècle ; mais là-dessus quelle est la morale du monde, et à quoi nous porte-t-elle? à se divertir, à jouir du temps, à se procurer tous les agréments de la vie; à être des jeux, des compagnies, des spectacles, des repas; à ne se faire aucune violence, à ne se gêner en rien. Il en est de même de tous les autres articles, qu'il serait trop long de parcourir en détail, et où la morale de Jésus-Christ et celle du monde, ont des principes tout différents. Par conséquent, s'attacher à l'une, c'est renoncer à l'autre. Or des deux laquelle suivons-nous? quelles maximes débitons-nous dans les entretiens? à nous entendre parler, et à voir la manière dont nous nous comportons en tout, peut-on se former quelque idée du christianisme, et si d'ailleurs l'on ne savait que nous en faisons une certaine profession, s'imaginerait-on jamais que nous avons été élevés à l'école de Jésus-Christ, et que nous croyons à son Evangile?

On le renonce dans ses sacrements, et surtout dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères, qui est la divine Eucharistie. Dans ce mystère adorable, il se propose à nous comme l'objet de notre culte; mais au lieu des honneurs qui lui sont dus, quels outrages ne lui fait-on pas? Point de respect en sa présence, point d'attention ni de recueillement : encore si l'on ne le déshonorait que par de simples dissipations et de simples immodesties, mais jusque dans son sanctuaire, à quelles abominations n'en vient-on pas? quels discours y tient-on? quels sentiments y conçoit-on? quelles scènes y donne-t-on? quels scandales y cause-t-on? Les hommages qu'on devrait lui rendre, on les rend à une idole mor-

telle; l'encens qu'on devrait lui offrir comme au vrai Dieu, on l'offre à une fausse divinité. Ce n'est pas tout; dans ce mystère, dans ce sacrement où il réside en personne, il a voulu demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles; il s'est attendu que nous irions l'y visiter, et que, dans ces saintes et salutaires visites, il serait notre conseil, notre consolation, notre ressource; il nous a promis que nous trouverions tout en lui, et nous l'abandonnons comme s'il ne devait rien être pour nous. N'est-il pas étrange que ses temples soient si solitaires et si délaissés? A peine y voit-on quelques personnes s'entretenir avec lui; à peine y sommes-nous entrés à certains jours, que l'ennui nous prend, et que nous pensons à nous retirer. S'il n'y avait un précepte qui nous obligeât quelquefois d'y paraître, nous nous en absenterions durant des années entières. Il y a encore plus : c'est qu'il nous a donné ce sacrement de son corps et de son sang comme un pain, comme une nourriture, comme le soutien de nos âmes; mais ce pain de vie, nous ne le mangeons presque jamais; mais cette nourriture céleste, nous la négligeons, nous la rebutons, nous n'en usons qu'avec dégoût; mais ce soutien de nos âmes, souvent par de sacriléges profanations, nous nous en faisons un poison; en sorte que ce qui devait être notre salut, devient notre mort : ainsi renversons-nous toutes les vues de Jésus-Christ, et abusons-nous de ses grâces contre lui-même et contre nous.

Enfin, on le renonce jusque dans ses disciples et dans ses sectateurs. Quoiqu'il n'y ait plus, comme autrefois, de tyrans qui persécutent l'Eglise de Jésus-Christ, il y a néanmoins dans l'Eglise même, une espèce de persécution moins sanglante, mais, du reste, non moins dangereuse, qu'ont à soutenir les vrais chrétiens. Il semble que ce soit une honte dans le monde, de se conduire selon les principes de la religion, et d'en pratiquer les devoirs. Qu'une personne prenne le parti de la piété, qu'elle en fasse une profession particulière; qu'une femme se détache de ses habitudes, et qu'elle se réduise à une vie moins mondaine et plus conforme à l'esprit de l'Evangile; qu'un homme refuse de s'engager dans une affaire, parce qu'elle lui paraît délicate pour la conscience, et qu'elle blesse la pureté de la loi chrétienne, cela suffit pour être exposé à mille discours et à mille jugements : d'où il arrive que, comme aux premiers siècles de l'Eglise, les fidèles qui confessaient Jésus-Christ étaient souvent dans la nécessité de se cacher pour se mettre à couvert des arrêts et des violences de leurs persécuteurs, ceux maintenant qui veulent vivre selon les règles et la sainteté de la foi qu'ils professent, sont quelquefois dans une espèce d'obligation de dérober leurs pieuses pratiques et leurs bonnes œuvres à la connaissance du public, pour se garantir de la malignité des chrétiens mêmes, et de leurs mépris.

Voilà donc le renoncement le plus universel, et il est encore évident que c'est le renoncement le plus criminel. Car, comme la qualité d'apôtre dont Pierre était revêtu, ne servit qu'à redoubler le crime de sa désertion, ainsi la qualité de chrétiens dont nous sommes honorés, n'a point d'autre effet alors, que de nous rendre plus coupables devant Dieu, et plus condamnables. Il est vrai, et

il en faut convenir, tout ce qu'il y a eu d'infidèles ont renoncé Jésus-Christ; ils s'en sont hautement déclarés, et quelque différents qu'ils fussent de secte et de religion, ils sont tous convenus en ce point de faire la guerre à cet Homme-Dieu : *Convenerunt in unum adversùs Dominum et adversùs Christum ejus* (Psal. 2). Mais, après tout, il y a là-dessus une réflexion à faire, qui est essentielle : c'est que ces infidèles, qui se sont ligués contre le Fils de Dieu, ne le connaissaient pas pour ce qu'il était, et qu'ils n'y avaient pas la même créance que nous. Si donc, par exemple, les païens l'ont renoncé dans sa personne et dans sa divinité, c'est qu'en effet ils ne le regardaient pas comme un Dieu, et qu'ils traitaient les honneurs divins qu'on lui rendait, de superstition et de profanation. En cela ils étaient aveugles, et malheureux dans leur aveuglement; ils étaient même coupables; mais, du reste, tout coupables qu'ils pouvaient être, ils agissaient conséquemment, et péchaient autant par erreur que par une malice délibérée. Si les Juifs l'ont renoncé dans sa doctrine et dans sa loi, c'est qu'ils ne le prenaient pas pour le Messie et l'envoyé de Dieu, et que, trop prévenus en faveur de la loi de Moïse, ils rejetaient, comme une loi supposée le nouvel Evangile qu'il leur annonçait. Car, dit saint Paul, s'ils avaient été persuadés qu'il leur parlait de la part de Dieu, et qu'il était Dieu lui-même, ils ne l'auraient pas crucifié. C'était opiniâtreté dans eux de ne pas écouter sa parole, confirmée par tant de miracles, et leur ignorance était inexcusable; mais enfin l'animosité qu'ils témoignèrent contre lui était une suite naturelle de cette ignorance, et ils ne se portèrent à de si cruels excès, que par un faux principe où ils pensaient être bien fondés. Si les hérétiques l'ont renoncé dans ses principaux mystères, et pour ne rien dire des autres, si les hérétiques de ces derniers siècles le renoncent dans le sacrement de ses autels, et s'ils refusent de l'y adorer, c'est qu'ils ne croient pas qu'il y soit réellement; ils se trompent, ils s'égarent, et ils sont condamnables dans leur égarement, parce qu'ils s'obstinent contre les témoignages les plus certains; mais après tout, selon leur intention, ce n'est pas à lui directement qu'ils s'attaquent, et ils ne manqueraient pas de lui rendre tout l'honneur qu'il mérite, du moment qu'ils viendraient à se détromper et à s'apercevoir de l'illusion où ils sont engagés.

De là il nous est aisé de conclure que, de toutes les contradictions où l'on tombe à l'égard de ce Dieu sauveur, il n'en est point de plus injurieuse, ni par conséquent de plus criminelle que la nôtre : car en même temps que nous le renonçons, soit dans sa vie et dans ses exemples par une vie toute profane et toute mondaine, soit dans ses souffrances et dans sa croix par notre extrême délicatesse et nos sensualités, soit dans son Evangile et dans sa morale, par des maximes et une conduite formellement opposées, soit dans son adorable sacrement et le précieux sacrifice de son corps et de son sang, par nos négligences et nos irrévérences, soit dans ses disciples et ses sectateurs par nos mépris et la malignité de nos jugements, nous savons néanmoins, ainsi que la foi nous l'enseigne, que sa vie et ses exemples nous doivent servir de règle; qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix, pour nous inspirer le déta-

chement de nous-mêmes, et l'esprit de patience et de mortification; que son Evangile est une parole de vérité, et que sa morale contient nos plus essentielles obligations; qu'il est en personne dans son sacrement, ou plutôt que ce divin sacrement n'est autre chose que lui-même, vrai Dieu et vrai homme; enfin, que ses disciples et ses sectateurs sont ses élus, ses favoris, et qu'en s'attachant à lui ils ont pris le meilleur parti, et même le seul qu'il y ait à prendre. Or, savoir tout cela, et cependant le renoncer en tout cela, n'est-ce pas le traitement le plus indigne et l'injure la plus outrageante?

Voilà ce que nous ne pouvons assez méditer, et c'est à quoi saint Paul exhortait les Hébreux de penser incessamment : *Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversùs semetipsum contradictionem* (Hebr. 2). Mes frères, leur disait ce grand Apôtre, pensez à celui qui a souffert de la part des pécheurs une telle contradiction. Il ne leur dit pas qu'ils pensent aux affronts et aux outrages que Jésus-Christ a reçus de la part des Juifs, ni à la violence du supplice dont ils le firent mourir, mais à la contradiction des pécheurs, parce que cette contradiction lui est mille fois plus sensible. Il ne leur dit pas seulement : Pensez-y ; mais, pensez-y continuellement : *Recogitate;* n'en perdez jamais le souvenir, parce que ce souvenir, bien imprimé dans vos esprits, y produira des fruits infaillibles de conversion. Occupons-nous sans cesse nous-mêmes de cette pensée, conservons-la, entretenons-la dans notre cœur : *Recogitate.* A force de nous représenter souvent le désordre d'une contradiction qui dément toute notre foi, nous en concevrons de l'horreur, nous nous humilierons en la présence de Jésus-Christ, nous lui dirons : Ah! Seigneur, il n'est que trop vrai, et je suis obligé de le reconnaître à ma confusion, j'ai contredit votre loi, j'ai contredit vos actions, je vous ai contredit en tout ce que vous avez voulu être pour moi ; et en vous contredisant de la sorte, je me suis contredit moi-même : car il ne m'était pas possible d'être bien d'accord avec moi-même, tandis que j'étais en contradiction avec vous, et voilà ce qui a fait le trouble de mon âme. Si j'avais été tout à fait athée et sans religion, j'aurais eu du moins quelque sorte de paix dans les dérèglements de ma vie; mais ce reste de foi que je n'ai point perdu, joint au désordre de ma conduite, a fait naître dans mon esprit des contradictions qui m'ont jeté en de cruelles inquiétudes. Ainsi, Seigneur, ou je dois me conformer désormais à vous, ou il faut renoncer à mon propre repos et à mon bonheur éternel : car, que puis-je attendre en contredisant et en renonçant l'auteur de mon salut, sinon d'en être à jamais renoncé moi-même et réprouvé. Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens, ç'a été le premier point; mais aussi les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ, c'est l'autre point, dont nous devons être d'autant plus touchés qu'il y a plus de quoi nous intéresser.

SECONDE PARTIE.

Quoique Pierre ait renoncé Jésus-Christ, ce n'est pas, dans le sens où je l'entends, une conséquence qu'il ait été renoncé de Jésus-Christ : pourquoi ? parce que le repentir de cet apôtre suivit im-

diatement son péché, et le rétablit promptement dans la grâce qu'il avait perdue. Vous savez comment le Sauveur se tourna vers lui, et le regarda : *Et conversus Dominus respexit Petrum* (Luc. 22). Vous savez quelle impression fit ce regard sur le cœur de ce disciple infidèle. Pierre en fut pénétré : il se reconnut, il se retira à l'écart, il pleura amèrement. Ses larmes effacèrent le crime que sa bouche avait commis en reniant son Maître, et bientôt sa douleur le remit auprès du Fils de Dieu dans l'heureux état d'où l'avait précipité une crainte immodérée : *Et egressus foràs, flevit amare* (*Ibid.*). Mais nous, mes Frères, si nous renonçons Jésus-Christ, c'est souvent avec une obstination sans retour : nous demeurons dans cette disposition criminelle, nous y vivons, nous y mourons, et voilà pourquoi je dis que nous sommes aussi renoncés de Jésus-Christ. Je m'explique, et suivez-moi; s'il vous plaît.

C'est un secret de prédestination bien surprenant que Jésus-Christ, le Rédempteur et le Sauveur du monde, doive être un jonr la ruine de plusieurs, et servir à leur réprobation : mais c'est un autre secret encore plus étonnant, que de tous les réprouvés il n'y en ait point pour qui Jésus-Christ soit le sujet d'une plus grande ruine et d'une plus grande damnation que pour les mauvais chrétiens. Toutefois ces deux secrets nous sont révélés par le Saint-Esprit. Car l'Evangile ne nous a pas seulement fait entendre que cet Homme-Dieu sera la perte éternelle d'un grand nombre d'hommes : *Positus est in ruinam multorum* (Luc. 2); mais il a ajouté que ce serait dans Israël, c'est-à-dire parmi le peuple de Dieu, parmi le peuple choisi de Dieu, parmi le peuple spécialement aimé de Dieu, et favorisé de la connaissance de Dieu : *In Israel*. Or quel est ce peuple? le peuple chrétien, qui a succédé au peuple juif, et qui, selon saint Paul, tient maintenant la place des vrais Israélites. Pour mieux comprendre ceci, souvenons-nous d'une chose bien terrible qui doit arriver à la fin des siècles : c'est que le Fils de Dieu, après avoir été renoncé par les hommes, les renoncera à son tour dans le jugement dernier, et que ce renoncement de la part de Jésus-Christ sera justement leur ruine et comme le sceau de leur réprobation. De sorte que le renoncement doit être mutuel et réciproque. Quiconque aura renoncé Jésus-Christ, en sera renoncé; quiconque aura désavoué Jésus-Christ, en sera désavoué; quiconque aura pour ainsi dire, réprouvé Jésus-Christ, en sera réprouvé. Sa parole y est expresse : *Qui negaverit me, negabo eum* (Matth. 10). Dès le temps même que ce Dieu Sauveur était sur la terre, il a commencé à vérifier cet oracle. Qu'a fait Jésus-Christ dans le monde, demande l'abbé Rupert? il a contredit et renoncé le monde : *Propterea exhibuit se mundo, ut contradiceret mundo.* Voilà son emploi et sa mission. Il a contredit et renoncé les sensualités du monde; il a contredit et renoncé l'orgueil du monde; il a contredit et renoncé les convoitises du monde; il a contredit et renoncé les vengeances, les perfidies, les injustices du monde; en un mot, toute sa vie n'a été qu'une contradiction et un renoncement perpétuel à l'égard du monde. Mais après tout, remarque saint Augustin, tous les arrêts qu'il prononçait alors contre le monde, n'étaient que comminatoires. Ils sortaient de sa bouche et

de son cœur, mais ils ne passaient pas outre. C'étaient des foudres qu'il faisait seulement gronder contre les pécheurs, sans les faire éclater sur eux. Mais dans son dernier jugement, poursuit le même saint docteur, il les renoncera pour les perdre, pour les détruire, pour les ruiner. Ce ne seront plus de simples menaces ni de simples paroles : mais ce sera l'accomplissement et l'exécution de toutes ses paroles et de toutes ses menaces. Et comme il n'est rien de plus formidable que ses menaces et que ses paroles, jugeons de là combien à plus forte raison nous en devons craindre l'exécution et l'accomplissement. Autrefois David demandait à Dieu qu'il le préservât des contradictions du peuple : *Eripies me de contradictionibus populi* (Ps. 17). Mais moi, mon Dieu, je vous demande tout autre chose. Je n'appréhende point les contradictions ni les jugements des hommes; mais pour les vôtres, je les crains souverainement. Que les hommes s'attachent à condamner ma vie et toute ma conduite, peu m'importe, pouvu que je ne sois pas condamné de vous. Car que peuvent contre moi tous les peuples de la terre, si vous êtes pour moi, si vous vous déclaré pour moi, si vous vous joignez à moi? Mais du moment que vous viendrez, en me renonçant, à me rejeter et à vous retirer de moi, me voilà perdu sans ressource, et frappé d'une malédiction éternelle : *Qui negaverit me, negabo eum.*

Cependant, à qui est-ce que ce renoncement de Jésus-Christ sera plus funeste, et de tous les impies que le Fils de Dieu, comme dit saint Paul, exterminera dans son jugement, qui sont ceux contre qui il s'élèvera avec plus de rigueur? Ah! mes Frères, ce sont ceux qui auront été dans Israël, mais qui n'auront pas vécu en Israélites; ceux qui ayant été éclairés de la foi, ne se seront pas mis en peine de suivre ses lumières, et qui ayant connu Dieu, ne l'auront pas glorifié comme leur Dieu; ceux enfin que nous comprenons sous le terme de mauvais chrétiens. La raison en est évidente et la chose s'explique assez d'elle-même. Car il est juste, c'est la réflexion de Tertullien, que ceux qui auront été les plus rebelles à Jésus-Christ, sentent à proportion les plus rudes effets de ses vengeances. Il est de la droite équité, c'est la pensée de saint Chrysostome, que ceux qui lui auront montré plus d'ingratitude, en reçoivent aussi de plus rigoureux châtiments. Et il est de l'ordre, conclut saint Bernard que ceux qui auront eu part aux avantages de sa loi, soient jugés selon toute la sévérité de sa loi. Or, entre les réprouvés, il n'y en aura point à qui tout cela convienne plus sensiblement, ni plus incontestablement, qu'aux mauvais chrétiens.

En effet, qu'appelons-nous mauvais chrétiens, sinon des hommes rebelles par profession et par état au Sauveur du monde, et dont par conséquent le Sauveur du monde doit se venger d'une manière plus éclatante? Souvenons-nous de la parabole et de la figure dont se servit là-dessus Jésus-Christ même, parlant aux Pharisiens. Il leur dit qu'il était la pierre angulaire sur laquelle devait porter tout l'édifice de notre salut, mais qu'ils l'avaient rebuté; et pour leur faire concevoir à quoi ils s'étaient exposés par leur obstination. Quiconque, ajouta-t-il, ira heurter contre cette pierre, elle le brisera; et sur qui que ce soit que tombe cette pierre, elle l'écrasera.

Les Pharisiens, au lieu de profiter d'un avertissement si salutaire, n'en devinrent que plus animés contre ce divin Maître; et selon l'expression de l'Evangéliste, leur ressentiment passa jusqu'à la fureur. Ne nous endurcissons pas de la sorte, mais détournons, par une sainte pénitence et un prompt changement de vie, l'affreux malheur dont nous sommes menacés. C'est à nous-mêmes que le Fils de Dieu prétendait parler, aussi bien qu'aux Pharisiens. Il est pour nous-mêmes, comme pour eux, cette pierre mystérieuse, cette pierre fondamentale. Or, Dieu nous déclare que si jamais elle vient à tomber sur nous, nous en serons accablés; et d'ailleurs il est indubitable qu'elle y tombera, si nous continuons à faire de criminels efforts pour la rejeter. Combien y en a-t-il déjà qu'elle a brisés? combien de grands de la terre? combien de potentats et de monarques? Quand un Julien s'écriait dans l'extrémité de son désespoir : *Vicisti*, *Galilæe :* Tu as vaincu, Galiléen! ne confessait-il pas qu'il succombait sous le poids de la colère de ce Dieu vengeur, et que c'était son bras tout-puissant qui le frappait? Combien de particuliers dans le christianisme ont éprouvé le même sort, ou sont en danger de l'éprouver bientôt?

Car non-seulement ce sont des rebelles à leur Sauveur, mais des ingrats, d'autant plus condamnables en qualité de chrétiens, qu'ils ont été plus comblés de grâces. Abus de se persuader que Jésus-Christ, dans le jugement qu'il fera de nous, nous doive être plus favorable, parce que nous aurons eu plus de part à ses bienfaits et à son amour. C'est pour cela même, au contraire, qu'il se rendra plus inflexible à notre égard. Que disait-il à ces villes de Bethsaïde et de Corozaïn, lorsqu'il lançait contre elles ses anathèmes, parce qu'elles étaient demeurées dans leur aveuglement, malgré ses miracles? Il leur reprochait que si des païens et des idolâtres eussent été témoins des mêmes merveilles, ils auraient pris le sac et le cilice pour faire pénitence, et par là même il leur annonçait qu'elles seraient plus sévèrement punies que ces idolâtres et ces païens. Or, qu'avait fait Jésus-Christ dans Bethsaïde, qu'avait-il fait dans Corosaïn, en comparaison de ce qu'il a fait dans nous et pour nous? Il ne visita qu'une fois Bethsaïde, et combien de fois nous a-t-il honorés de ses visites intérieures? Il ne fit entendre qu'une fois sa parole dans Corosaïn; et ne l'avons-nous pas mille fois entendue? Que répondra donc un chrétien, quand Jésus-Christ lui dira : Vois, malheureux, et compte toutes les grâces que tu as reçues de moi. Avec ces seules grâces, j'aurais converti dans le paganisme des nations entières, et tu n'en as pas été meilleur. A quoi t'ont servi tant d'avis, tant d'instructions, tant de connaissances, tant de bons sentiments, tant de moyens de salut? Tout cela me demande justice contre toi, et cette justice sera mesurée selon ma miséricorde. Or ma miséricorde pour toi n'a point eu de bornes : apprends quelle justice tu dois attendre.

Justice d'autant plus redoutable pour nous, qu'ayant vécu dans la loi de Jésus-Christ, nous serons jugés selon la loi de Jésus-Christ. Quel titre de condamnation, et quel sujet de frayeur! y avons-nous jamais fait une réflexion sérieuse? Etre jugé selon la loi la plus sainte, selon la loi la plus pure, selon la loi la plus irrépréhensible!

Tellement que cette loi de Jésus-Christ, qui devait être pour nous un fond de mérite et un principe de vie, servira, contre l'intention de Dieu et de Jésus-Christ même, à notre réprobation et à notre perte. Ce n'est pas au reste, que la loi de Jésus-Christ soit mauvaise en soi, ni que ce qui est bon en soi puisse être mauvais en nous : mais, dit l'Apôtre, c'est que la concupiscence et nos passions, dont nous nous laissons dominer, s'élèvent en nous contre cette loi, et qu'à l'occasion de cette loi qu'elles nous font violer, elles nous deviennent des sources plus abondantes de péché.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de soin. Ne sommes-nous donc chrétiens que pour être un jour plus réprouvés? Cette glorieuse qualité que nous portons, ne sera-t-elle pour nous qu'un caractère de damnation? A qui nous en pourrons-nous prendre, et qui en pourrons-nous accuser? Sera-ce Dieu qui nous a donné un Sauveur, et qui nous a aimés jusqu'à livrer pour notre salut son Fils unique? Sera-ce ce Sauveur que Dieu nous a donné, ce Fils unique du Père, lequel a bien voulu quitter le séjour de sa gloire, et venir sur la terre pour travaillier à l'ouvrage de notre rédemption? Reconnaissons que nous serons nous-mêmes les auteurs de notre ruine, et que nous ne pourrons l'imputer qu'à nous-mêmes. Dans le juste effroi dont nous devons être saisis, adressons-nous à ce même Sauveur que nous avons tant de fois renoncé, et qui veut bien encore nous recevoir, malgré toutes nos infidélités. Ce n'est présentement qu'un Dieu de miséricorde : profitons de cette heureuse disposition, et ne laissons pas échapper un temps si favorable. Pleurons nos égarements passés : ce ne sera pas en vain, si nos larmes sont accompagnées d'une sainte résolution pour l'avenir. Faisons à Jésus-Christ la même protestation que Pierre, mais faisons-la avec plus d'humilité, et par là même avec plus d'efficace et plus de constance que ce disciple présomptueux : *Etiam si oportuerit me mori, non te negabo* (Matth. 26). Je suis un infidèle, Seigneur, ou plutôt je l'ai été, et je ne le veux plus être. Vous êtes encore assez miséricordieux pour oublier toutes mes révoltes, et c'est ce qui m'attache à vous pour jamais. *Non te negabo.* Non, Seigneur, quoi qu'il arrive, et quoi qu'il m'en puisse coûter, je ne vous renoncerai plus. Que dis-je? et me suffit-il de ne vous plus renoncer? Il faut désormais me déclarer ouvertement pour vous; il faut pour la juste réparation de tant de scandales, et pour l'honneur de votre loi, la professer hautement, la pratiquer exactement, l'accomplir parfaitement et dans toute son étendue. Il le faut malgré toute considération humaine; il le faut malgré tous les discours et tous les respects du monde; il le faut aux dépens de ma fortune, au péril de ma vie, au prix de mon sang : *Etiam si oportuerit me mori.* J'en serai bien payé, Seigneur, et bien récompensé, puisque vous me promettez de me reconnaître devant votre Père, après que je vous aurai confessé devant les hommes, et de me mettre en possession de votre royaume, où nous conduisent, etc.

EXHORTATION

Sur le Soufflet donné à Jésus-Christ devant le Grand-Prêtre.

ANALYSE.

SUJET.

Jésus ayant parlé de la sorte, un des soldats qui étaient à son côté, lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au Grand-Prêtre? Jésus-Christ nous donne un bel exemple du pardon des injures.

DIVISION.

Supporter les injures comme Jésus-Christ, sans en poursuivre la vengeance et sans éclater, 1re *partie*. Agréer même les injures comme Jésus-Christ, jusqu'à s'y exposer en certaines rencontres et à les aimer, 2e *partie*.

PREMIÈRE PARTIE.

Supporter les injures comme Jésus-Christ, sans en poursuivre la vengeance et sans éclater. Quelle injure! un soufflet reçu, et de la manière la plus outrageante! Combien de raisons semblaient engager le Sauveur du monde à venger sur l'heure cet outrage? Il le pouvait, puisque la vengeance lui appartient en qualité de Dieu; mais il aime mieux nous apprendre par son exemple à réprimer toutes nos vengeances, et il veut détruire par là tous les faux raisonnements et tous les prétextes dont notre passion cherche à s'autoriser.

Exemple si convaincant, qu'il ne nous laisse nulle ressource où nous puissions nous retrancher. S'il se fût contenté de nous dire : *Je vous ordonne de ne point repousser la violence par la violence, mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche,* cette parole nous eût paru dure. Mais il nous l'adoucit en y ajoutant son exemple : car l'exemple de ce Dieu sauveur doit être la règle de toute notre vie.

Cependant, il y en a bien peu qui le suivent. On voit des hommes sages du reste, des hommes vertueux, des hommes religieux; mais où en voit-on qui soient patients dans les injures et qui les reçoivent avec modération? On fait profession de piété et de la plus étroite morale, et néanmoins on est d'une sensibilité extrême sur les moindres offenses. Pour nous confondre, envisageons Jésus-Christ, et considérons cette face respectable et adorable aux anges mêmes, couverte d'un soufflet.

SECONDE PARTIE.

Agréer même les injures comme Jésus-Christ jusqu'à s'y exposer en certaines rencontres et à les aimer. Ainsi pour faire son devoir dans une charge, dans une dignité, dans un ministère, combien y a-t-il souvent de mépris, de railleries, de médisances, d'outrages à essuyer? Or, je m'en dois faire alors un mérite, je dois les aimer pour Dieu.

Cela est bien parfait et bien difficile : mais souvenons-nous que notre divin Maître a voulu être rassasié d'opprobres, et qu'il en a fait ses délices. C'est pour cela que les saints et entre les autres saint Paul et David, les ont reçus avec tant de joie, et sans cela même l'on ne peut avoir l'esprit de Jésus-Christ, ni par conséquent être véritablement chrétien. Mais le moyen d'aimer ce qui nous offense, ce qui nous humilie? en le regardant comme une portion des opprobres de Jésus-Christ, et comme une matière de sacrifice à Jésus-Christ.

Mais encore à quoi dans la pratique se réduit là-dessus notre obligation? à aimer mieux se voir méprisé, moqué, raillé condamné, persécuté, que de se départir jamais d'une exacte vertu en consentant à l'iniquité. Ce n'est pas que le cœur ne soit alors bien combattu; mais au milieu de ces combats, mille considérations le soutiennent, et Dieu d'ailleurs ne lui refuse pas le secours

de sa grâce. Avec la force et l'onction de cette grâce, on s'écrie comme le prophète : *C'est un bien, Seigneur, que j'aie été humilié*, puisque je le suis pour vous. Plaise au ciel que nous soyons animés de ce sentiment. C'est par le mépris de la confusion, selon l'expression de l'Apôtre, que le Fils de Dieu a consommé notre foi; et c'est par l'amour de la confusion que nous la consommerons nous-mêmes, et que nous parviendrons au plus pur christianisme, et à la vraie gloire qui en est la récompense.

Hæc cùm dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici?

Jésus ayant parlé de la sorte, un des soldats qui étaient à son côté lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre? (S. JEAN, ch. 18.)

QU'AVAIT donc répondu le Sauveur du monde, interrogé par le grand-prêtre, et qu'avait-il dit qui méritât une si prompte punition et qui dût lui attirer un tel outrage? Anne lui demandait compte de sa doctrine; et pour la justifier devant ce pontife, il l'avait renvoyé à ses disciples, et voulait que sur ce point ils fussent appelés en témoignage. Etait-ce là son crime, et fallait-il pour cela l'insulter et lui meurtrir le visage d'un soufflet? Mais, Chrétiens, ne raisonnons pas ici selon les lois de la justice : elles y sont toutes violées; et le moyen que le bon droit eût quelque part dans un jugement où la passion domine, et l'une des plus violentes passions, qui est l'envie? Ce que nous devons uniquement considérer comme le sujet tout ensemble et de notre admiration et de notre imitation, c'est l'invincible constance du Fils de Dieu dans une conjoncture capable de déconcerter et de troubler l'homme le plus ferme et le plus maître de lui-même. Voilà ce qu'il avait prévu, et sur quoi il s'était déjà si clairement expliqué, quand il disait par la bouche de son prophète : *Faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me* (Isaï. 50) : Je n'ai point détourné mon visage pour me mettre à couvert des coups de mes ennemis, et de toutes les extrémités où ils se portaient contre moi. Voilà par où il a prétendu nous former nous-mêmes aux injures, et nous apprendre comment nous les devons recevoir. Leçon, mes chers Auditeurs, si nécessaire dans le commerce de la vie! Recevoir les injures comme Jésus-Christ les a reçues, c'est-à-dire, les supporter, et même les agréer : les supporter, en les recevant avec patience, et même les agréer, en les recevant avec joie : les supporter sans en poursuivre la vengeance et sans éclater; et même les agréer, surtout en certaines rencontres, jusqu'à s'y exposer, et à les aimer. Que je m'estimerais heureux, si je pouvais bien aujourd'hui vous imprimer l'un et l'autre dans le cœur! C'est le dessein que je me propose, et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle épreuve pour la patience de Jésus-Christ! un soufflet reçu, et reçu devant une nombreuse assemblée, et reçu comme un châtiment et une correction, et reçu de la main d'un soldat et d'un homme méprisable! Car toutes ces circonstances sont remarquables, et prenez garde encore, s'il vous plaît. De qui s'agit-il, et de quoi s'agit-il? De qui, dis-je, s'agit-il? du Messie, de l'Envoyé de Dieu,

d'un Homme-Dieu, d'un Dieu. Et de quoi s'agit-il? de l'outrage le plus sanglant, d'une injure qui, parmi les hommes, est une insulte, est une flétrissure, est un opprobre et une ignominie. Le Sauveur du monde n'en pouvait-il pas tirer une vengeance éclatante? Ah! Chrétiens, il n'a qu'à prononcer une parole, et le feu du ciel descendra pour foudroyer cet audacieux qui l'a frappé; il n'a qu'à prier son Père, et son Père, s'il est besoin, lui enverra des légions d'anges pour le seconder; il n'a qu'à mettre en œuvre sa propre vertu, et elle fera des miracles pour sa défense. Je dis plus, et non-seulement il est en pouvoir de venger sur l'heure un tel affront, mais selon toute la raison, il semble y être engagé, et le devoir. Car il est question de prévenir un scandale, ou de le réparer. On l'accuse d'avoir offensé le pontife, et blessé le respect dû à cette suprême dignité. C'est pour cela qu'on s'élève contre lui, et qu'on le maltraite. Le souffrira-t-il? mais ce sera autoriser le reproche qu'on lui fait, mais ce sera en quelque sorte justifier le traitement indigne qu'il reçoit, mais ce sera laisser inpunément répandre une tache sur sa sainteté, dont on cherche à ternir l'éclat. Tout cela est vrai, mes chers Auditeurs, et tout cela néanmoins ne le peut porter à se faire justice, pourquoi, parce que la justice qu'il se ferait, quoique juste et fondée sur le droit le plus certain, aurait toujours quelque couleur de ressentiment propre et de vengeance. Or, il veut détruire dans le cœur des hommes et dans leur conduite tout ressentiment et toute vengeance, et même toute couleur de ressentiment et de vengeance.

Ce n'est pas que la vengeance ne lui appartienne : car en qualité de Dieu et de souverain Maître, il a dit, et il a pu dire : *Mihi vindicta* (Rom. 12). Mais si elle lui appartient en qualité de Dieu, elle ne lui appartient pas en qualité d'homme. Or, étant homme et Dieu tout ensemble, il y avait à craindre que ce qui viendrait de Dieu ne fût imputé à l'homme; et parce qu'il était important que jamais l'homme n'entreprît de se venger, et qu'il n'eût pour cela aucun titre apparent, voilà pourquoi ce Dieu-Homme ne se venge pas lui-même. Il avait fait un miracle dans le jardin, en renversant d'une parole les soldats envoyés pour se saisir de sa personne : mais il l'avait fait avant qu'ils l'eussent attaqué, et qu'ils eussent porté les mains sur lui; c'est-à-dire, dans un temps où l'on ne pouvait regarder ce miracle comme une vengeance. Maintenant qu'il a reçu l'injure, il demeure, pour ainsi dire, sans action. S'il faisait un nouveau miracle, il ferait redouter à ses ennemis sa toute-puissance; mais il aime mieux paraître faible, que de paraître agir avec aigreur et par passion. Si donc il répond à cet insolent qui l'outrage, ce n'est point en s'élevant, ni en se récriant, mais avec une modestie et une douceur que rien n'altère. Si j'ai mal parlé, lui dit-il, faites voir en quoi : sinon, pourquoi me frappez-vous? *Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo : si autem benè, cur me cœdis* (Joan. 18)? Voilà où il s'en tient, et toute la satisfaction qu'il demande. Mais de prendre lui-même sa cause et ses intérêts, de rendre à l'injuste agresseur qui l'offense, mal pour mal, et de réprimer son audace par une punition exemplaire; c'est ce qu'il ne fera pas, parce que cette punition, ainsi que je vous l'ai fait re-

marquer, quelque légitime d'ailleurs et quelque équitable qu'elle fût, pourrait être faussement interprétée, et confondue avec une vengeance toute naturelle.

Ainsi, mes Frères, ce divin Sauveur évite, autant qu'il est possible, et fuit jusqu'à l'ombre de la vengeance, parce qu'il est venu abolir la vengeance même, et l'extirper de la société des hommes. Or, en matière de vengeance, l'ombre et le corps sont presque inséparables; et pour détruire le corps, qui est un corps de péché, il en faut détruire l'ombre la plus légère. Comme législateur de la loi nouvelle il avait fait là-dessus son commandement, et il s'en était déclaré dans ses divines instructions : mais, dit saint Chrysostome, cela ne suffisait pas. Il fallait pourvoir à la sûreté de ce commandement, et mettre ce précepte à couvert de tous les stratagèmes et de toutes les subtibilités dont la passion des hommes se sert pour en éluder l'obligation et la pratique. Car il n'est pas croyable, ajoute ce saint docteur, combien de ruses et combien d'artifices l'amour-propre sait là-dessus imaginer : tantôt nous persuadant qu'on nous fait injure, lorsque ce n'est qu'une injure chimérique; tantôt, s'il y a quelque chose de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoisonnant; tantôt, pour colorer nos vengeances, nous les déguisant sous le masque de zèle et d'équité, nous les proposant comme permises, comme raisonnables, comme saintes; nous fournissant des prétextes pour les exécuter, des autorités pour s'y conformer, mille adoucissements pour les pallier. Il était, dis-je, nécessaire de renverser tout cela : et parce que, pour le renverser et l'anéantir, il était d'une égale importance d'ôter à l'homme sur ce point la liberté de son raisonnement; parce que, s'il y a chose pernicieuse et trompeuse, c'est le raisonnement d'un esprit piqué et animé; parce qu'il n'y a que la passion alors qui raisonne, et que rien n'est plus faux ni plus outré que le raisonnement de la passion, il fallait que Dieu, ou que Jésus-Christ, Fils de Dieu, fortifiât sa loi d'une conviction qui fût au-dessus de tout le raisonnement humain. Or, cette conviction sans réplique, poursuit saint Chrysostome, c'est son exemple.

Oui, Chrétiens, c'est l'exemple de ce soufflet qu'il laisse impuni, et dont il ne demande nulle réparation. Car, s'il ne voulait pas lui-même tirer raison d'une injure si publique et si atroce; s'il ne voulait pas y employer cette vertu souveraine qui, dans un moment, forme les tonnerres, et les lance sur la tête des criminels pour punir leurs crimes, et leur faire sentir la sévérité de ses châtiments, du moins ne pouvait-il pas s'adresser au juge? ne pouvait-il pas lui porter sa plainte? ne pouvait-il pas le prendre à témoin, et de son innocence outragée, et de la dignité même de ce pontife, blessée par un attentat commis au pied de son tribunal et sous ses yeux? Mais il abandonne tous ses droits, il oublie tous ses intérêts, il sacrifie toute sa gloire, et n'est attentif qu'à nous donner un modèle sensible de la patience la plus héroïque et la plus parfaite.

Exemple, encore une fois, si convaincant, qu'il ne nous laisse nulle ressource où nous puissions nous retrancher. Car vous avez beau, mon cher Auditeur, raisonner et vous défendre : après

l'exemple de Jésus-Christ, il faut se taire et céder. Il n'y a point d'autre règle à suivre que celle-là, point d'autre principe de morale. Principe d'une évidence entière et absolue; principe d'autant plus incontestable, qu'il est plus proportionné à nos connaissances et plus palpable; principe selon lequel nous devons juger de tous les autres, auquel nous devons rapporter tous les autres, sur lequel nous devons rectifier tous les autres; principe seul capable de réprimer tous les mouvements et toutes les saillies du cœur le plus irrité et le plus emporté, pour peu que ce soit encore un chrétien. En un mot, principe d'où suit nécessairement cette grande conséquence exprimée dans l'Evangile, et marquée par le Sauveur du monde comme un article capital de la doctrine toute céleste qu'il est venu nous enseigner : *Ego autem dico vobis non resistere malo; sed si quis percusserit te in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram* (Matth. 5); Pour moi, je vous dis de ne point repousser la violence par la violence; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche, c'est-à-dire, souffrez-le sans bruit, sans animosité, sans fiel. Si Jésus-Christ eût seulement parlé de la sorte en maître et en docteur, ce serait toujours une parole respectable pour nous, puisqu'elle serait toujours pleine de sainteté et de sagesse : mais après tout, en la respectant, nous aurions pu dire que c'est une parole de sainteté bien sévère et d'une pratique bien dure : *Durus est hic sermo.* Ainsi s'expliquaient, quoique sur un autre sujet, les Capharnaïtes; et ainsi nous en serions-nous expliqués nous-mêmes. Le Fils de Dieu l'a prévu, et voici le remède qu'il y apporte. Hé bien! nous dit-il, s'il faut tempérer la dureté apparente de ma parole, je la tempérerai, je l'adoucirai, et par où? par mon exemple. Car je ne veux pas qu'elle devienne un scandale pour vous, et que cette parole, qui est parole de vie, vous donne lieu de me quitter, et de vous perdre en vous éloignant de moi. Est-il rien de plus outrageant qu'un soufflet? or, je m'exposerai à cet outrage, et ma patience sera le tempérament et l'adoucissement de cette parole que vous trouvez si rigoureuse, et qui vous semble si impraticable.

En effet, Chrétiens, il est impossible de ne pas goûter cette parole du Sauveur des hommes, tout amère qu'elle paraît, quand on le voit l'accomplir lui-même avant nous. Et ne me répondez point qu'il a trop exigé de nous, lorsqu'il a voulu que son exemple nous servît de règle : comme si l'exemple de cet Homme-Dieu, ne devait pas être la règle de toute notre vie; comme s'il n'avait pas prétendu réformer le monde, autant par la force de son exemple que par l'efficace de sa prédication; comme si ce n'était pas dans cette vue qu'il s'est fait semblable à nous et de même nature que nous; afin que nous puissions aussi nous-mêmes nous conformer à lui, et que son exemple fît plus d'impression sur nous; comme si en particulier cet exemple d'un Dieu supportant la plus griève offense, n'était pas le plus pressant reproche et la plus haute condamnation de nos délicatesses infinies, de nos sensibilités extrêmes sur tout ce qui concerne le faux honneur du siècle, de nos impatiences et de nos vivacités que rien ne modère, que rien n'apaise, que rien ne peut satisfaire.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le désordre où nous sommes tombés, et qui croît tous les jours; voilà ce que tous les prédicateurs de l'Evangile, avec tout leur zèle et toute leur éloquence, n'ont pu corriger; voilà, de tous les vices, le dernier dont nous travaillons à nous défaire, et dont nous croyons devoir nous défaire. Il y a des sages dans le monde, qui, par raison et même par christianisme, mènent une vie assez réglée : point d'intrigues ni d'habitudes criminelles; point d'excès, de débauches, de scandales : bonne foi, droiture, fidélité en tout; il y a des âmes pieuses et dévotes qui s'adonnent avec édification à toutes les pratiques saintes, qui visitent les autels, qui écoutent la parole de Dieu, qui vaquent à l'oraison, qui fréquentent les sacrements, qui exerçent la charité envers les pauvres; il y a des âmes religieuses qui vont encore plus loin, et qui, en vue de s'élever et de parvenir à la plus sublime perfection, se dépouillent de tous les biens de la terre, renoncent à tous les plaisirs des sens, se renferment dans le cloître, et là passent leurs jours dans la pauvreté, dans l'obscurité, dans la sujétion et la dépendance, dans la pénitence et la mortification : effets de la grâce du Seigneur, qui se sont perpétués jusque dans ces derniers siècles, et dont nous ne pouvons trop le bénir. Mais, oserai-je le dire? parmi ces sages chrétiens, parmi ces âmes vertueuses, ou faisant profession d'une piété particulière, parmi ces âmes parfaites, ou voulant l'être, et pour cela retirées dans les solitudes et dans les monastères, à peine peut-être s'en trouvera-t-il un seul qui sache dissimuler une injure, qui sache l'oublier et la pardonner. On apprend tout le reste, on se forme à tout le reste, on s'exerce dans tout le reste; on apprend à jeûner, on apprend à veiller, on apprend à prier, on apprend à méditer, on apprend à macérer sa chair et à la mortifier; mais le silence, mais la patience, mais la charité, mais la modération, l'empire sur soi-même et sur les mouvements de son cœur, dans les occasions et sur les matières où l'on se croit offensé, c'est en toutes les conditions et en tous les états ce qu'on n'apprend presque jamais, et ce qu'on ne veut pas même apprendre. On se fait un point de conduite et de sagesse de n'être pas si bon ni si endurant; on n'aime point à passer pour une personne que l'on puisse aisément attaquer, et qui ne sache pas se défendre; on s'applaudit au contraire de s'être rendu comme invulnérable, et d'avoir accoutumé les gens à nous craindre et à nous ménager; on a là-dessus mille raisons de prudence, de bienséance, de justice; mais raisons qui, bien examinées et bien pensées, se réduisent toutes à une seule, savoir, qu'on ne veut rien souffrir.

Avec cela néanmoins, on est déclaré pour la plus étroite morale, on demeure les heures entières aux pieds du Seigneur; on est dans un quartier, dans une société, dans une maison un modèle de vertu; on a des ravissements et des extases; c'est-à-dire, qu'on est comme ces montagnes dont parle l'Ecriture, qu'il suffit de toucher, pour faire sortir de leur sein d'épaisses fumées et des flammes ardentes : *Tange montes, et fumigabunt* (Psalm. 143). Ah ! ce sont des montagnes que ces âmes si pures et si saintes, ou prétendues telles; ce sont de hautes montagnes, des montagnes élevées presque jusqu'au troisième ciel, par la sublimité de leurs senti-

ments et de leurs vues; mais aller tant soit peu heurter contre elles, qu'il vous échappe une parole, un geste, un air de mépris, une légère contradiction qui les choque, ce sont alors des montagnes fumantes et tout embrasées; ou si elles se resserrent dans elles-mêmes, et ne produisent rien au dehors, c'est pour nourrir en secret un venin caché, qui agit lentement, mais pour n'agir ensuite et selon les rencontres, que plus efficacement et que plus malignement. Ecueil fatal à l'innocence de tant d'âmes, du reste les plus irréprochables; écueil capable de les perdre, et de les perdre partout, parce qu'on n'en est nulle part à couvert, et que c'est souvent dans les assemblées les plus régulières d'ailleurs, qu'il est plus à craindre.

Quoi qu'il en soit, mon cher Auditeur, et qui que vous soyez, j'en reviens à l'exemple que notre mystère nous présente : c'est celui de Jésus-Christ. Car ce que le prophète disait à Dieu, je ne ferai point difficulté de vous l'appliquer ici, et de vous le dire à vous-même : *Respice in faciem Christi tui* (Psal. 83). Vous êtes touché, mon cher Frère, de la manière dont on a parlé de vous, dont on s'est comporté envers vous, et vous avez bien de la peine à modérer là-dessus votre chagrin, et à le digérer. Mille considérations devraient vous retenir, et je pourrais les produire et les employer pour adoucir l'amertume de votre cœur; mais il ne m'en faut qu'une : envisagez votre Christ; voyez cette face respectable et adorable aux anges mêmes, couverte d'un soufflet : *Respice in faciem Christi tui;* c'est votre Christ, puisque c'est pour vous qu'il a reçu l'onction divine; votre Christ, puisque c'est à vous qu'il s'est donné, et pour vous qu'il s'est livré et immolé : *Christi tui;* mais je dis plus, c'est votre Dieu. Or, comparez personne à personne, injure à injure; la personne sacrée d'un Homme-Dieu et la vôtre, faible et vile créature; un soufflet, et l'offense peut-être assez peu remarquable par elle-même, que vous relevez néanmoins avec tant de bruit, et dont vous vous plaignez avec tant d'exagération et tant de chaleur. Il y va de votre honneur, dites-vous; mais votre honneur est-il plus précieux que celui du Fils de Dieu, et que celui de Dieu même? il y va de votre intérêt, ajoutez-vous; mais votre intérêt est-il plus important que celui de toute la religion intéressée dans l'injure faite à son chef et à son divin auteur? On vous a traité indignement, et sans nul respect de votre rang, de votre nom, de votre naissance : mais l'indignité est-elle plus grande à votre égard qu'elle ne l'était à l'égard de la souveraine Majesté? Imaginez tout ce qu'il vous plaira; l'exemple que je vous mets devant les yeux aura toujours la même force, et quoi que vous puissiez alléguer, j'aurai toujours droit de vous répondre : *Respice in faciem Christi tui.* Oui, regardez-le, ce Christ, et apprenez de lui non-seulement à supporter les injures avec patience, mais avec joie, et même, selon les conjonctures et les besoins, à vous y exposer et à les aimer; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Non Chrétiens, ce n'est point assez que l'exemple du Fils de Dieu fasse mourir dans nos cœurs tout sentiment de vengeance, je pré-

tends qu'il y doit produire quelque chose encore de plus; je prétends qu'il doit nous préparer aux affronts, aux mépris, à tout ce qu'il y a de plus sensible en matière d'honneur; et pour mieux déclarer ma pensée, qu'est-ce, dans le sens où je l'entends, que de nous préparer à tout cela; est-ce nous mettre dans la disposition d'endurer généreusement tout cela? c'est trop peu; d'accepter de la main de Dieu, et volontairement tout cela? ce n'est point encore à quoi je me borne; d'agréer tout cela, de l'honorer, d'en faire gloire et de le rechercher? voilà le point où nous devons tendre, et que j'ose ici vous proposer comme un point essentiel et souvent indispensable. On ne peut, ce semble, porter la perfection à un plus sublime degré; mais après tout, la loi chrétienne va jusque-là, et cette perfection qui nous paraît si relevée, est, et en je ne sais combien d'occasions qui se présentent tous les jours, un précepte évangélique et une obligation. Développons cet article important, et donnons-lui tout l'éclaircissement nécessaire, afin que vous le puissiez bien comprendre.

Ainsi, par exemple, pour être déterminé, comme je le dois être, à pardonner de bonne foi, et à m'interdire toute vengeance; pour être prêt, en mille rencontres, à soutenir la cause de Dieu, et à la défendre; pour m'opposer à des scandales que je vois naître à toute heure dans le commerce du monde, et que ma charge, que ma dignité, que mon ministère m'engage à réprimer, autant qu'il est en moi et qu'il dépend de moi; pour me dégager de tant de considérations particulières, qui pourraient m'arrêter, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la religion et de ses intérêts; en un mot, pour être dans une résolution inébranlable, quoi qu'il arrive, et quoi qu'on en puisse dire, de me comporter en chrétien, et de n'en pas démentir une fois la glorieuse qualité : pour cela, dis-je, et pour bien d'autres devoirs dont le détail serait infini, combien y a-t-il de contradictions, de chagrins, de retours fâcheux, de faux jugements, de railleries, de médisances, de paroles aigres, de reproches, enfin d'outrages à essuyer? Or, le moyen de n'en être point ébranlé, si l'on n'est dans la disposition de les aimer pour Dieu, de les agréer pour Dieu, de les honorer, de les glorifier pour Dieu? Car voilà comment la foi que nous professons exige de nous les mêmes sentiments que témoignaient les apôtres lorsqu'on les calomniait, qu'on les insultait dans les places publiques, et qu'ils se tenaient heureux d'endurer toutes sortes d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (Act. 5).

Il est vrai, Chrétiens, et je l'ai reconnu d'abord, que pour en venir là, il faut une vertu bien pure et bien généreuse, et c'est néanmoins une vertu nécessaire. Mais si la religion nous impose une loi si difficile, et si contraire aux sens et à la nature, elle a bien aussi de quoi nous en faciliter la pratique; et sans parler des autres motifs qu'elle nous fournit, en est-il un plus puissant et plus capable de nous consoler dans les humiliations de la vie, et de nous animer, que le soufflet donné au Sauveur du monde, et malgré toute l'ignominie qui y était attachée, désiré et recherché par cet

Homme-Dieu? Prenez garde, en effet, qu'il ne l'a reçu que parce qu'il l'a voulu recevoir : car il ne tenait qu'à lui d'arrêter le bras sacrilége de l'insolent qui le frappa. Non-seulement il n'a point voulu se défendre de cet outrage, mais il l'a souhaité, mais s'y est disposé; mais il en a fait le sujet de ses vœux les plus ardents, et comme ses délices. D'où vient que le prophète Jérémie parlant de ce divin Sauveur et de ses souffrances, se servait d'une expression bien propre et bien énergique, savoir, qu'il serait rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis* (Lam. 3). Une viande dont nous avons horreur, nous la rejetons; ou si le besoin nous force d'en user, du moins n'en prenons-nous qu'autant qu'il suffit selon la nécessité présente, et rien davantage. Mais que ce soit une viande à notre goût, nous la mangeons avec appétit, et même avec avidité, jusqu'à nous en remplir, et nous en rassasier. Voilà comment notre adorable Maître s'est, pour ainsi dire, nourri de la confusion; voilà comment il en a contenté sa faim. *Saturabitur*. Or, ce qui a été la nourriture d'un Dieu et l'objet de ses désirs, pour procurer la gloire de son Père, et le salut des hommes, ne doit-il pas nous devenir respectable, nous devenir vénérable, nous devenir aimable, partout où la même gloire et le même salut se trouvent intéressés?

C'est pour cela que les saints se sont réjouis d'être en butte aux persécutions et aux mépris du monde; et que bien loin de s'en offenser, ils les regardaient comme des faveurs. C'est pour cela que saint Paul, qui sentait autant que personne, et qui connaissait le véritable honneur, puisqu'il était d'un sang noble et citoyen romain, se faisait néanmoins, ainsi qu'il l'a hautement et si souvent déclaré, un plaisir des affronts mêmes les plus sanglants : *Propter quod placeo mihi in contumeliis* (I. Cor. 12). Il ne disait pas seulement : Je me console, je me résigne, je me fortifie dans les outrages; mais : Je m'y plais; pourquoi? parce que mon Sauveur les a sanctifiés et me les a rendus précieux. C'est pour cela que David, tout roi qu'il était, dans la seule vue de ce mystère, je veux dire d'un Dieu si indignement et si violemment insulté, au lieu de fuir les opprobres, les attendait, les demandait, les recevait avec actions de grâces et comme des bienfaits : *Improperium expectavit cor meum* (Ps. 68). Séméi, l'un de ses sujets, le chargeait de malédictions et de reproches; mais ce prince en bénissait Dieu. Toute sa cour justement irritée, voulait réprimer l'audace et la violence de cet emporté : mais ce prince les retenait : Laissez-le, leur disait-il, c'est une humiliation que Dieu m'envoie, c'est un don de sa main, ne me l'enlevez pas. Qui pouvait inspirer à David un sentiment si peu ordinaire dans un roi, et même si opposé à toutes les raisons d'état? Ah! Chrétiens, rien autre chose que la considération de son Dieu et de son Sauveur, qui se faisait déjà connaître à lui par les lumières de l'esprit prophétique, et qui en particulier lui révélait toutes les ignominies de sa passion. Il voyait ce Dieu de gloire, cette souveraine majesté déshonorée par un soufflet, et à ce spectacle, touché d'un saint zèle : Hé! Seigneur, s'écriait-il, qui craindrait après cela toutes les injures du monde, et qui ne les souhaiterait pas, puisque vous les prenez pour vous-même, et que

vous en faites les apanages de votre adorable humanité? Voilà pourquoi, mon Dieu, je les reçois, non plus précisément, comme une épreuve de ma patience, car je n'ai plus en quelque manière besoin de cette vertu; mais comme l'accomplissement des vœux de mon âme, qui les attend et qui aspire : *Improperium expectavit cor meum.* Prenez garde, Chrétiens, à la raison qu'il en apporte : elle contient en abrégé tout le précis de la doctrine évangélique : *Quoniam opprobria exprobrantium tibi, ceciderunt super me* (Ps. 68) : C'est, mon Dieu, ajoutait-il, que tous les outrages qui vous ont été faits dans votre douloureuse passion, sont par avance retombés sur moi. C'est que j'y ai pensé attentivement, que je les ai considérés, et qu'en y pensant, qu'en les considérant, je les ai vivement ressentis moi-même. C'est qu'ils ont fait sur mon cœur une impression de grâce, et que cette grâce, que cette impression divine m'a porté à les aimer. Je ne dis pas seulement (c'est saint Augustin qui développe ainsi les paroles de ce prophète-roi, dans l'exposition du psaume soixantième), je ne dis pas seulement, Seigneur, à les aimer dans vous, mais dans moi. Car lors même que c'est à moi qu'on s'attaque, et que par là les injures me deviennent personnelles; je les regarde néanmoins comme les vôtres, et les envisageant de cette sorte, comment ne les aimerais-je pas? Oui, Seigneur, ce sont les vôtres, puisque vous les avez fait passer de vous en moi, et qu'après les avoir éprouvées d'abord, vous les avez fait rejaillir sur moi : *Quoniam opprobria exprobrantium tibi, ceciderunt super me.*

Il faut toujours convenir, mes chers Auditeurs, qu'il n'y a que la religion, et que la religion la plus sainte, qui puisse établir une âme dans une telle disposition; et ne nous en étonnons pas : car il n'y a que la religion qui puisse nous faire rendre hommage aux opprobres d'un Homme-Dieu. Il faut convenir que ce n'est ni la chair ni le sang qui révèle ces grandes maximes et cette haute morale, mais le Père qui est dans le ciel, mais le Fils qui est descendu sur la terre, mais le Saint-Esprit qui réside en nous. Il faut convenir que c'est là comme le chef-d'œuvre de la grâce toute-puissante du Seigneur. Mais, persuadons-nous bien encore une fois, et convainquons-nous fortement de cette vérité fondamentale, que sans cela l'on ne peut avoir l'Esprit de Jésus-Christ, et, par conséquent, que sans cela même on ne peut pas être véritablement chrétien. C'est ce que toute l'Ecriture nous annonce, et ce que chacun de nous doit s'appliquer à lui-même. Car voilà le point sur lequel je ne puis trop insister, et que nous ne pouvons trop méditer : qu'il est impossible d'être chrétien, et même simplement chrétien, si l'on n'est préparé de cœur à toutes les injures, puisqu'il y a mille occasions dans la vie, où, sous peine de damnation, on est obligé de s'y exposer pour l'acquit de sa conscience et la sûreté de son salut; qu'il est impossible que nous y soyons sincèrement préparés et de cœur, tandis que nous en conservons une aversion et une horreur volontaire; et qu'il n'est pas enfin possible que nous n'en ayons toujours le même éloignement et la même horreur, à moins que nous n'en concevions la juste estime qui leur est due, et que nous ne les aimions que selon Dieu et en Dieu.

Tout cela est d'une suite et d'une liaison nécessaire : pourquoi? parce que nous fuyons naturellement ce que nous n'aimons pas, et que nous n'aimons pas ce que nous n'estimons pas, et que nous ne pouvons estimer ce que nous jugeons vil et méprisable. C'est donc par l'entendement qu'il faut commencer d'abord, afin de former ensuite dans le cœur les vrais sentiments que Dieu exige de nous. Selon l'estime que nous ferons de tout ce qui s'appelle dans le monde injures et outrages, nous apprendrons plus ou moins à les révérer et à les agréer.

Mais, dites-vous, comment estimerons-nous, et comment aimerons-nous ce qui nous rabaisse dans l'opinion des hommes, ce qui nous humilie et ce qui nous perd d'honneur, ce qui passe dans la société civile pour une tache et une flétrissure? J'en conviens : tant que nous le regarderons en soi, et que nous ne porterons pas plus loin nos vues, nous ne le trouverons jamais estimable; mais ce n'est point en soi que nous le devons considérer, c'est en Jésus-Christ, et par rapport à Jésus-Christ. Je veux dire que nous le devons regarder comme une portion des opprobres de Jésus-Christ, comme un état de ressemblance avec Jésus-Christ, comme une matière de sacrifice à Jésus-Christ, et comme un sujet qu'il nous fournit de lui marquer notre attachement et notre constance. Or, sous ce regard, il n'y a rien de si outrageant et de si infamant selon l'esprit du siècle, qui ne nous devienne glorieux selon l'esprit de la foi, et que nous n'embrassions comme un avantage pour nous et comme un bonheur.

Ceci néanmoins demande encore quelque explication, et cette doctrine que je vous prêche est si fort au-dessus de l'homme, que je ne puis trop vous la rendre intelligible, ni trop vous faire connaître où dans la pratique elle doit s'étendre, et où elle peut se borner. Car, à quoi se réduit ce langage si inconnu au monde, et que signifient ces expressions si nouvelles peut-être pour vous, et dont votre faiblesse est étonnée : estimer les injures, aimer les injures, se réjouir dans les injures, recevoir de bon gré les injures, et même avec plaisir? Je ne prétends pas vous faire entendre par là qu'il soit absolument nécessaire d'étouffer toutes les répugnances que nous y avons; je ne prétends pas que nous y devions être tout à fait insensibles, tellement qu'elles ne nous causent nulle altération, même involontaire, nul de ces retours intérieurs, nulles de ces peines presqu'inséparables de notre humanité; je ne prétends pas que nous y trouvions un goût qui flatte le cœur, et qui soit conforme aux inclinations de la chair. Je sais que les saints ont été jusque-là; qu'ils ont si bien réprimé dans eux et fait mourir la nature, que toutes les insultes et tous les affronts n'étaient pas capables de troubler un moment la paix de leur âme; qu'ils s'y étaient comme endurcis, ou pour mieux dire, qu'ils les goûtaient aussi sensiblement, aussi agréablement, aussi délicieusement, qu'un esprit ambitieux goûte les vaines distinctions et les faux honneurs du siècle : je le sais, et combien d'exemples en pourrais-je produire? Mais je ne puis ignorer aussi que ces vertus extraordinaires et singulières, que ces miracles de l'humilité chrétienne, ne sont point d'une nécessité indispensable; et puisque je m'en tiens ici à

la nécessité, je dis qu'estimer en chrétien les injures, les estimer, s'y complaire, c'est dans un esprit de religion, malgré tous les raisonnements du monde et malgré toutes les révoltes des sens, se croire heureux de participer aux ignominies du Fils de Dieu, surtout lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de la défense de sa loi; que c'est aimer mieux se voir méprisé, se voir moqué et raillé, se voir condamné et persécuté pour la justice, que d'être élevé et applaudi en commettant l'iniquité; que c'est être dans la résolution, et dans une forte résolution, de ne se départir jamais de la plus exacte vertu, soit par l'espérance d'un éclat mondain, soit par le dégoût d'une vie cachée et d'une condition obscure.

Ce n'est pas que le cœur ne soit alors bien combattu; qu'il ne se trouve exposé à de violentes agitations et à de grandes tentations; que s'il s'écoutait lui-même, il ne franchît bientôt toutes les barrières qui l'arrêtent, ou qu'au moins il ne se laissât emporter aux reproches, aux dépits, aux saillies de la colère et à toutes ses vivacités. Ce n'est pas même qu'à des moments fâcheux et critiques, où toute sa force semble l'abandonner, il ne tombe dans l'abattement, dans l'ennui, dans la désolation et une défaillance presque entière; car voilà, quelque résolu et quelque déterminé qu'il puisse être, ce que lui fait éprouver malgré lui la passion. Mais au milieu de ces sentiments, que la raison désavoue et où la volonté n'a point de part, au milieu de ces assauts, une âme demeure toujours fixe et comme immobile dans les mêmes principes, qui sont les principes évangéliques. Elle se dit toujours à elle-même, que c'est un bien et le souverain bien en cette vie, de pouvoir marquer à Dieu sa fidélité dans l'abjection. Elle se soutient par les paroles du Sauveur du monde à ses apôtres : On vous accusera, on vous calomniera, on dira de vous toute sorte de mal; mais pour cela ne vous relâchez point dans l'exercice de votre ministère, et ne vous affligez point, puisqu'au contraire, vous devez vous en glorifier, et que vous en devez triompher de joie : *Gaudete et exultate* (Matth. 5). Elle se nourrit de ces pensées si vraies et si consolantes, que la plus belle gloire d'un chrétien est de faire à Dieu le sacrifice de toute propre gloire; que si c'est le sacrifice le plus difficile, c'est aussi le plus méritoire pour l'éternité; qu'une confusion soutenue pour une bonne cause et dans une vue si sainte, est un fonds qui profite au centuple devant le Seigneur; qu'on ne peut mieux lui témoigner que par là son dévouement inviolable et la préférence qu'on donne à son devoir par-dessus toute autre considération; que s'il y a quelque amertume à ressentir d'abord, cette amertume se change bientôt dans une douceur solide, et quelquefois même très-sensible, dès qu'on vient à ouvrir les yeux de la foi, ou à prendre la balance du sanctuaire, pour juger d'une injure qui nous est faite et de l'humiliation qui nous en reste. Tout cela, encore une fois, et mille autres réflexions que fournit à une âme, non l'aveugle prudence du siècle, mais une sagesse toute divine, la rassurent, la fortifient, la ramènent de ses premiers troubles et de ses premiers mouvements, la rétablissent dans le calme et lui font goûter la paix au milieu de ce qui excite tant de guerres et tant de dissensions parmi les hommes.

Dieu, de sa part, ne lui manque pas, et autant que cette âme lui est fidèle, autant et plus encore se montre-t-il libéral envers elle. Il fait couler sa grâce avec abondance; et qu'y-a-t-il de si désagréable et de si rebutant que cette grâce ne puisse adoucir? Avec l'onction de cette grâce, on est en état, si j'ose le dire, d'affronter, pour l'honneur de Dieu, pour la défense de l'Eglise, pour le progrès de la religion, pour la pratique et l'observation de ses devoirs, tous les outrages et tous les opprobres. Plus il s'en présente, plus on s'écrie avec le prophète royal : *Bonum mihi quia humiliasti me* (Psalm. 118); Soyez béni, Seigneur, d'avoir permis que je fusse ainsi humilié, puisque je le suis pour vous. On se rend, intérieurement et devant Dieu, le même témoignage que se rendait le grand Apôtre, et l'on dit avec la même confiance que lui : *Maledicimur, et benedicimus* (I. Cor. 4); Nous sommes chargés de malédictions, et nous ne croyons pas devoir autrement y répondre que par des bénédictions et des actions de grâces : *Blasphemamur, et obsecramus* (I. Cor. 4); On prononce contre nous mille blasphèmes, et nous ne faisons entendre au ciel que des prières en faveur de nos calomniateurs, et que des vœux : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* (*Ibid.*); On nous regarde comme les derniers hommes du monde, et au lieu d'en concevoir de la peine nous nous en félicitons nous-mêmes. Car, nous savons pourquoi l'on nous traite de la sorte, que c'est parce que nous sommes à Dieu, et que nous y voulons toujours être; parce que nous ne voulons jamais sortir de l'obéissance qui est due aux commandements de Dieu ni nous détacher de sa loi; parce que nous employons l'autorité que nous avons reçue de Dieu à maintenir le bon ordre et la règle, l'équité et le bon droit, et que nous n'avons là-dessus ni ménagements, ni égards; parce que nous usons des talents que Dieu nous a donnés et du zèle que sa grâce nous a inspiré, pour attaquer le vice, pour combattre l'erreur, pour démasquer le mensonge et le détruire en le dévoilant. Or, être décrié pour cela, être pour cela noté dans le monde et marqué des plus noirs caractères, être exposé aux discours, aux satires, aux jugements les plus injurieux, aux traitements les plus iniques et les plus outrés, voilà notre consolation, voilà en quelque manière notre triomphe, voilà de quoi nous ne pouvons assez remercier le Seigneur qui nous éprouve, et sur quoi nous ne pouvons trop lui dire : *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala* (Ps. 89).

Plaise au ciel, mes chers Auditeurs, que vous soyez animés de cet esprit. S'il ne vous porte pas jusqu'à vous réjouir dans les injures, du moins vous affermira-t-il contre une faiblesse bien ordinaire dans le christianisme, je veux dire, contre ce respect humain qui arrête tant de bonnes œuvres, et qui cause tant de désordres et tant de maux. Parce qu'on craint une parole, une raillerie, on néglige tous les jours ses obligations les plus essentielles, et souvent même on se laisse entraîner au crime et à des dérèglements dont on a d'ailleurs horreur. On n'a pas la force de surmonter je ne sais quelle honte, et peut-être en avez-vous mille fois éprouvé les pernicieux effets. Mais voulons-nous nous affranchir de cette servitude, suivons le conseil de l'Apôtre par où je finis, et revenons-en

toujours à l'exemple de notre Sauveur : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr. 12). Attachons sans cesse nos regards sur ce Maître adorable, l'auteur et le consommateur de notre foi. Il en est l'auteur par sa sagesse et le consommateur par son amour. Il en est l'auteur par sa doctrine toute sainte, et le consommateur par ses exemples tout divins. Il n'a point voulu séparer ces deux qualités, ni être l'auteur de notre foi sans en être le consommateur : non-seulement afin qu'il ne nous vînt pas en pensée qu'il lui avait été bien facile d'en ordonner ainsi et d'établir des règles pour les faire garder aux autres sans les observer lui-même; mais surtout parce que la qualité de consommateur lui a paru aussi glorieuse et aussi digne de lui que celle d'auteur. De sorte qu'il n'a pas cru devoir nous la laisser, mais qu'il l'a prise par droit de préférence : voulant bien que nous fussions les observateurs et les sectateurs de cette foi, mais se réservant la gloire d'en être le consommateur. Or, en quoi particulièrement et par où l'a-t-il consommée? saint Paul nous l'apprend et nous le marque en termes exprès : *Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ* (Hebr. 12) ; ç'a été en méprisant la confusion, en s'élevant au-dessus et en la portant avec un courage et une constance inébranlable. Mais oserais-je, grand Apôtre, ajouter qnelque chose à cette parole, et ne pourrais-je pas dire sans en altérer le sens, que ce n'a pas même seulement été par le mépris de la confusion, mais par l'amour de la confusion ? De là je ne dois pas espérer d'avoir jamais une foi bien ferme, ni une piété bien solide, tant que je me laisserai dominer par le respect du monde et par la crainte qu'il ne parle de moi, qu'il ne se tourne contre moi, qu'il ne lance ses traits sur moi. Mais du moment que je me serai dégagé de cet esclavage, du moment que je ne rougirai point de mon Dieu et de mon devoir, c'est alors que je commencerai à être chrétien, et que marchant, s'il le faut, par la voie de la confusion selon les fausses idées des hommes, je parviendrai à la vraie gloire, qui est la gloire éternelle, où nous conduisent, etc.

EXHORTATION

Sur les faux témoignages rendus contre Jésus-Christ.

ANALYSE.

SUJET.

Plusieurs rendaient de faux témoignages contre Jésus, et tous ces témoignages ne s'accordaient point. — Voilà ce qui nous arrive à nous-mêmes en tant de médisances que nous faisons du prochain.

DIVISION.

Désordre de la médisance en celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jésus-Christ, 1re *partie.* Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe et que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jésus-Christ, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Désordre de la médisance en celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jésus-Christ. Ces accusateurs du Fils de Dieu avancent contre lui mille impostures, et rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des faussetés : car il n'y a guère de médisances où la vérité ne soit blessée en quelque manière. Si ce n'est pas toujours à l'égard du fond des choses, c'est au moins à l'égard des circonstances.

Ces accusateurs du Fils de Dieu veulent le noircir dans l'esprit de ses juges et le faire condamner ; et l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui et de la détruire dans l'estime publique. Injustice d'autant plus griève, qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile et à conserver et à réparer, qui est l'honneur.

Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissaient que par passion ; et le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte, n'est-ce pas une secrète passion qui nous anime ? C'est une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, une légèreté indiscrète et sans réflexion.

SECONDE PARTIE.

Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe et tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jésus-Christ. Ecouter volontairement la médisance et sans nécessité, c'est y participer, c'est la favoriser et la fomenter. Or, participer à un péché, le favoriser et le fomenter, c'est sans contredit un péché. Si chacun faisait son devoir à l'égard du médisant, et qu'on refusât de l'entendre, il serait obligé de se taire.

Voilà néanmoins de quoi l'on ne se fait nul scrupule. Content de n'être point l'auteur de la médisance, on ne compte pour rien de l'écouter. On l'écoute avec indifférence ; on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité, et ce qu'il y a de plus criminel, on l'écoute par une secrète malignité.

Préservons-nous donc de la médisance comme du poison le plus mortel, soit pour celui qui la fait, soit pour celui qui l'écoute. Quels maux ne cause-t-elle pas ? Du reste, si elle nous attaque, imitons la patience de Jésus-Christ.

Multi testimonium falsum dicebant adversùs eum, et convenientia testimonia non erant

Plusieurs rendaient de faux témoignages contre Jésus, et tous ces témoignages ne s'accordaient point. (S. MARC, ch. 14.)

Le moyen que tous ces témoignages pussent convenir ensemble, puisqu'ils étaient contraires à la vérité, et qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'imposture est tous les jours sujette à se contredire et à se démentir : *Mentita est iniquitas sibi* (Psal. 26). C'est ce que nous voyons dans ces faux témoins qui déposent contre Jésus-Christ, et qui se font ses accusateurs devant le tribunal de Caïphe, alors grand-prêtre, et revêtu de l'autorité pontificale, pour connaître de toutes les causes qui concernaient la religion. Ils allèguent bien des faits, ils produisent bien des preuves, ils s'étendent en de longs discours ; mais rien ne se soutient, et ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne sont inspirés, les uns et les autres, que par l'esprit

de mensonge et par la passion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devait, en juge équitable, réprimer leur audace; et les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, les anciens de la Synagogue, tous assemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'imposer silence à ces imposteurs et de les confondre, se déclarent en leur faveur, et deviennent les plus zélés à les exciter : *Summi verò sacerdotes et omne concilium quærebant adversùs Jesum testimonium* (Marc. 14). Voilà, Chrétiens, quoique d'une manière en apparence moins odieuse, ce qui arrive encore chaque jour dans la société humaine et dans les conversations du monde. Il est vrai qu'on ne se porte pas communément à des calomnies atroces, et qu'il est moins ordinaire de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croit innocent; mais du reste, est-il rien de plus commun dans le commerce des hommes, que de se déchirer mutuellement par de cruelles et d'injurieuses médisances? et tout injustes, toutes criminelles qu'elles sont, en a-t-on quelques remords dans l'âme, et s'en fait-on quelque scrupule? Avec quelle liberté les débite-t-on? avec quelle facilité les écoute-t-on? Deux désordres dignes de tout le zèle évangélique, et contre lesquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'est aussi de quoi je prétends vous entretenir. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et désordre de la médisance dans celui qui l'écoute. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce sera la première partie. Désordre de la médisance dans celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que ce pontife et que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre le Fils de Dieu : ce sera la seconde partie. La matière est d'une extrême conséquence, et mérite toutes vos réflexions.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le caractère de l'iniquité de se parer autant qu'elle le peut des dehors de la plus exacte justice, et d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans le fond on en viole les règles les plus essentielles. Ainsi, quoique la mort du Fils de Dieu eût été déjà résolue dans un conseil secret des pharisiens et des pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, et de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au tribunal du grand-prêtre; qu'il y soit accusé publiquement, et juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves; et dans ce jugement où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs et de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jésus-Christ, et sous quels traits le dépeignent-ils? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite et la plus irréprochable; cet homme qui, dans ses paroles et dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même; cet Homme-Dieu, pour qui le font-ils passer? pour le plus méchant des hommes; pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement et révolter toute la nation; pour un usurpateur qui prétend se faire

roi, et ose attenter aux droits et à l'autorité du prince; pour un impie qui blasphème la loi de Moïse, et qui parle même de renverser le temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, et avec l'intention la plus pure et la plus innocente, ils la relèvent, ils l'empoisonnent, ils l'interprètent à leur gré, et lui en font un sujet de condamnation. Ne nous étonnons pas : c'est que ce sont des gens prévenus; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, et qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvu qu'ils contentent leur haine et qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, et ils ne suivent que leur animosité et leur ressentiment. C'est de quoi le Prophète, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur, se plaignait avec tant de raison: Ils ont aiguisé leurs langues, ils les ont rendues aussi subtiles et aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels : *Lingua eorum gladius acutus* (Ps. 56).

Or, mes Frères, le même crime que commirent à l'égard de Jésus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est, par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, et dans les médisances que nous en faisons avec si peu de retenue et si peu de modération. Car prenez garde, s'il vous plait, et faites-en avec moi la comparaison autant qu'elle nous peut convenir. Ces accusateurs du Fils de Dieu avançaient contre lui mille impostures, et je soutiens que rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des faussetés, que peut-être nous ne connaissons pas comme telles, mais qui le sont en effet, et dont nous aurions dû mieux nous instruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude, et pour n'y être pas trompés. Ces accusateurs du Fils de Dieu voulaient le noircir dans l'esprit de ses juges, et le faire condamner; et vous savez que l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique, et d'exposer le prochain aux mépris et aux jugements les plus désavantageux. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissaient que par passion; et l'expérience de la vie nous apprend assez que le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte si aisément et si impunément dans tous les états, même les plus saints, c'est une secrète passion qui nous anime et qui veut se satisfaire. Expliquons-nous, et considérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je sais combien la calomnie, je dis la calomnie délibérée et préméditée, nous paraît odieuse; et je ne puis ignorer que pour peu qu'on ait de droiture d'âme et de probité, on ne voudrait pas imaginer des titres d'accusation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels et comme des vérités. Ce n'est pas que nous n'en ayons vu de nos jours, et que nous n'en voyons encore des exemples en certaines rencontres et sur certains sujets. Il n'y a rien qu'un faux zèle de religion n'ait employé et qu'il n'emploie pour décréditer, non point seulement quelques particuliers, mais des sociétés entières qui s'opposent à ses progrès. Les plus évidentes suppositions ne lui coûtent plus alors à soutenir, et lui semblent suffisamment justifiées, dès-là qu'elles peuvent servir à

ses desseins et favoriser ses entreprises. Cependant, Chrétiens, je veux bien reconnaître que la médisance ne va pas toujours jusque-là, et que ce sont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même temps ce que j'ose avancer, et de quoi le seul usage du monde doit pleinement nous convaincre. C'est qu'il n'y a guère de médisances où la vérité même, outre la justice et la charité, ne soit au moins blessée en quelque manière; où elle ne soit au moins altérée, déguisée, diminuée. Combien d'histoires se racontent dans les entretiens, comme des choses certaines et avérées, et ne sont néanmoins que de faux bruits et de simples imaginations? On les croit comme on les entend, et on les répète de même. Elles deviennent communes par une demangeaison extrême qu'on a de les publier, et d'en informer toutes les personnes à qui elles ne sont point encore parvenues. S'il était question de les vérifier, quelle preuve en pourrait-on produire? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes. Récit aussi mal fondé que la créance que nous lui avons donnée. Mais tout s'éclaircit enfin avec le temps, et l'on a la confusion d'apercevoir l'erreur dont on s'était laissé prévenir, et dont on a prévenu les autres. Je le pensais ainsi, dit-on, et j'en avais ouï parler de la sorte. Belle et solide excuse! comme si c'était une raison suffisante pour former votre jugement et pour l'appuyer, que quelques rapports vagues et sans autorité; comme si vous ne deviez pas savoir qu'il n'est rien de plus incertain ni de plus trompeur; comme si la sagesse ne demandait pas d'autre examen, lorsqu'il s'agit de flétrir votre frère et de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en sont dans la suite ni plus réservés, ni plus circonspects, et qu'on les trouve toujours également disposés à recevoir tous les mauvais discours qu'on leur tient, et à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne disent rien qui, dans le fond, ne soit vrai : mais ce fond qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on? quelles circonstances y ajoute-t-on! sous quelles couleurs empruntées le représente-t-on! de quels prétendus embellissements l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on! On fait là-dessus mille raisonnements; on en tire des conséquences; on en veut pénétrer les motifs, les vues, les intentions, les principes les plus secrets : tout cela, autant de fantômes qu'on se figure, et autant d'idées vaines et chimériques où l'esprit s'égare et se perd. Or, n'est-ce pas là ce qui arrive presque sans cesse dans ces conversations où l'on met si volontiers en jeu le prochain? et n'est-ce pas ainsi que, sans vouloir être calomniateur, et sans croire l'être, on l'est toutefois, sinon absolument, du moins en partie et sur des points très-essentiels?

Mais sans aller plus loin, et à se renfermer précisément dans les bornes de la médisance, je n'ai, mes Frères, qu'à vous la faire considérer en elle-même, pour en faire connaître l'injustice; injustice la plus griève : pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile et à conserver et à réparer, qui est l'honneur. Et en effet, qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un

bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté et déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi, tout ce qu'un homme du siècle oppose à l'Evangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, et qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit et qu'il suit en matière du point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meurtres; mais tout cela n'attaque, après tout, que les biens de fortune, ou que la vie. Or, il préfère l'honneur à tous ces biens : d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance, que de tout cela.

Est-il, mes chers Auditeurs, souffrez que je m'exprime de la sorte, est-il une bizarrerie pareille à la nôtre? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens; nous sommes sur cet honneur sensibles à l'excès; il n'y a rien, pour sauver cet honneur, à quoi nous ne fussions prêts de renoncer ; nous nous en déclarons hautement; nous le témoignons dans toutes les rencontres, et la moindre atteinte faite à cet honneur, est capable d'exciter dans nos cœurs les ressentiments les plus amers : mais, par une contradiction qui ne se peut comprendre, et que nous ne justifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enlève aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Est-ce là raisonner conséquemment? Ou bien abandonnons ces grands principes auxquels nous paraissons si attachés, et que nous faisons tant valoir touchant l'honneur, ou bien reconnaissons notre injustice, lorsque nous le blessons si aisément dans autrui, et que nous en tenons si peu de compte.

Injustice d'autant plus condamnable, que l'honneur est un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour se faire dans le monde une bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, et des épreuves les plus critiques et les plus rigoureuses. Est-elle faite? que ne faut-il point pour s'y confirmer et pour la défendre de tout ce qui en pourrait obscurcir l'éclat? Car cet éclat d'une réputation saine et heureusement établie, est comme la glace d'un miroir, à qui la plus faible haleine ôte dans un moment tout son lustre. Nous avons un tel penchant à croire le mal, nous sommes même si accoutumés à l'augmenter et à l'exagérer, qu'une parole suffit pour perdre un homme, une femme dans notre estime. Nous prenons cette parole dans tous les sens, et toujours dans les plus mauvais, parce que c'est la perversité naturelle de notre cœur qui nous la fait interpréter. De sorte que la meilleure réputation et la plus juste, est tout d'un coup renversée, et que souvent il n'est presque plus possible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute sa fleur, et ne la peut plus reprendre; et dès qu'une fois l'honneur est endommagé, la tache est presque ineffaçable et le dommage sans remède. Vous direz dans la suite tout ce qu'il vous plaira; vous prendrez tous les soins imaginables pour guérir le coup que vous

avez porté, et pour en fermer la plaie : malgré toutes vos réparations et tous vos soins, on se souviendra toujours de tel mot qui vous est échappé ; on s'en tiendra là, et l'on traitera tout le reste de discours étudiés et de cérémonies.

Qu'est-ce donc que la médisance? c'est comme une grêle, qui ruine dans un jour, et même en beaucoup moins de temps, l'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de mesures. On regarde comme une cruauté de ravager des terres cultivées : que sera-ce de détruire une réputation achetée si cher et au prix de tant de peines? Mais vous ne la détruisez, dites-vous, que par une vérité, et la vérité ne peut être contre la justice. Erreur : car il ne vous est pas permis de faire connaître toute vérité. Quoi que ce soit une vérité, tant qu'elle demeure secrète, ma réputation est entière, et vous l'entamez; j'ai droit à cette réputation, et vous m'en privez; je suis dans une possession actuelle de cette réputation, et vous m'en dépouillez; ce que j'ai fait est caché, et vous le révélez. Voilà votre injustice, et envers Dieu, et envers moi-même : envers Dieu, puisqu'il vous avait défendu de me ravir un bien dont j'étais le maître, et que vous violez sa loi; envers moi-même, puisque sans raison vous attentez sur ce qui m'appartenait le plus légitimement, et que par une espèce d'oppression, vous me l'arrachez des mains et le dissipez.

Oui, Chrétiens, c'est sans raison que le médisant se porte à de pareils attentats contre la réputation de son frère, et c'est aussi ce qui met le comble à son crime. Car je n'ai garde d'appeler de véritables raisons une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter, une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion. Or, ne sont-ce pas là les principes de la médisance? Reprenons.

Une vengeance outrée : on se croit bien fondé à rendre médisance pour médisance. Il a dit ceci de moi, et je dis cela de lui ; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épargnerais-je? Conduite en quelque sorte tolérable parmi des Juifs, parmi des idolâtres et des païens; mais si expressémeut réprouvée dans des chrétiens, à qui Jésus-Christ a donné cette grande règle de pardonner toute injure, et de bénir ceux qui les chargent d'imprécations. Du moins si l'on y observait quelque proportion ; mais, pour une chose qu'on a dite de vous, et qu'on n'a dite qu'une fois, peut-être même pour le seul soupçon que vous en avez, il y a des années entières que vous poursuivez sans relâche cette personne et que vous la déchirez.

Une haine envenimée : c'est assez d'être mal ensemble, d'avoir ensemble quelque dispute, quelque contestation, quelque procès, pour conclure qu'on peut publier contre son ennemi tout ce qu'on en sait, ou tout ce qu'on en croit savoir. De là, dans la défense d'une cause, tant de faits scandaleux que l'on recueille et que l'on produit, sans autre sujet ni d'autre avantage que de contenter son animosité et de couvrir l'adverse partie de confusion.

Une aveugle antipathie : certaines gens ne nous plaisent pas, et

dès lors on n'en peut dire de bien. Mais pourquoi ne nous plaisent-ils pas? il ne faut point nous demander pourquoi, car nous ne le voyons guère nous-mêmes, et nous aurions de la peine à le marquer. Quoi qu'il en soit, dès qu'ils ne nous reviennent pas, et que nous en avons je ne sais quel éloignement, on ne leur passe rien, on ne leur pardonne rien, on ne les ménage en rien. C'est un plaisir de les faire sans cesse paraître sur la scène et d'en divertir les compagnies.

Une jalousie mortelle : on ne l'avoue pas, parce que de soi-même c'est un vice honteux et humiliant; mais sans l'avouer, on ne la sent pas moins. Jalousie ingénieuse à déguiser la médisance sous les plus beaux dehors et à lui donner les couleurs les plus spécieuses; jalousie du mérite d'autrui, de ses succès, de ses vertus et de ses perfections; jalousie entre les partis différents, surtout entre des personnes du sexe, plus susceptibles que les autres de cette passion, et par là même plus sujettes à médire et plus piquantes dans leurs traits satiriques et médisants.

Un esprit d'intérêt : examinez bien pourquoi dans la même vocation, dans le même emploi, celui-ci s'étudie tant à rabaisser l'autre et à le décréditer; c'est qu'il voudrait tout attirer à soi et profiter aux dépens de celui-là qui lui fait ombrage. Examinez bien pourquoi, dans la cour d'un prince, la médisance est si fort en règne, et pourquoi il s'y répand tant de mémoires injurieux : c'est que chacun pense à s'avancer, et que tous ne pouvant occuper telle et telle place, vous vous trouvez par conséquent intéressé à flétrir quiconque pourrait y aspirer préférablement à vous, et les obtenir. Examinez même, si je puis user ici de cet exemple, examinez bien pourquoi dans le cours d'une intrigue criminelle, ce rival se déchaîne à toute occasion et avec tant de violence contre son rival : c'est qu'il travaille à l'écarter, et qu'il prétend posséder seul l'infâme et malheureux objet de ses désirs.

Que dirais-je encore? une humeur chagrine et critique : le monde est plein de ces censeurs par état, qui ne voient dans le prochain que ce qu'il y a de défectueux, ou ce qui en a l'apparence. Du moins est-ce à cela qu'ils s'attachent, sans égard à tout le reste : n'ayant, ce semble, d'autre occupation, ni d'autre satisfaction dans la vie, que de déclamer, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre; cherchant en tout et y trouvant, selon leurs bizarres idées, de quoi exciter le fiel qui les dévore, et sur quoi le faire couler.

Un zèle mal entendu : ô que de médisances par là sont justifiées, sont consacrées, sont sanctifiées! Un médisant dévot, un médisant zélé ou prétendu tel, est le plus à craindre. D'un air tranquille et composé, d'un ton pieux et modeste, il en dira plus que l'emportement le plus passionné et la plus ardente colère n'en peut inspirer. Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu service à Dieu, et s'en fera-t-il un mérite auprès du Seigneur. Content de lui-même, il ira devant un autel ou au pied d'un oratoire, épancher son âme, et croira pouvoir dire comme David : Dans un matin, ô mon Dieu, sans autre glaive que celui de la langue ou celui de la plume, je combattais tous les ennemis de votre loi et j'exterminais tous les pécheurs de la terre (Ps. 100).

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter. Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal; et si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable et bien chrétien! Vous n'avez rien contre lui, et vous le frappez aussi rudement que s'il y avait entre lui et vous l'inimitié la plus déclarée! vous ne lui voulez point de mal et vous lui en faites! vous n'avez en vue que de vous réjouir : hé quoi! de le noircir et de le diffamer; de le rendre au moins un sujet de risée, et de lui ôter par là toute la douceur de la société humaine, de lui causer mille chagrins et de lui aigrir le cœur contre vous, est-ce donc si peu de chose que vous en deviez faire un jeu? Esprit railleur dont on s'applaudit, dont on tire une fausse gloire, dont on se laisse tellement posséder, qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux qui trouble la paix, qui rompt les amitiés les plus étroites, qui suscite les querelles et les dissensions.

Enfin, une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion : on raisonne de tout à propos et hors de propos; on dit tout ce qu'on sait, et souvent tout ce qu'on ne sait pas; on n'a rien de secret, et quoi que ce soit qui s'offre à la pensée, on le jette d'abord tel qu'il se présente. Ce n'est point dessein prémédité, j'en conviens : c'est vivacité; mais cette vivacité, ne fallait-il pas la modérer? ne fallait-il pas vous en défier? ne fallait-il pas profiter de tant d'occasions, où vous avez reconnu vous-même qu'elle vous avait emporté au delà des bornes? En serez-vous quittes quand vous direz à Dieu : Je n'y pensais pas. Il vous répondra que vous deviez y penser. Car que vous n'y ayez pas pensé, le prochain n'en souffre pas moins; et c'est à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons, Chrétiens : voilà les principes de la médisance; or, de tels principes, que peut-il venir que de mauvais et de corrompu? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle et nous garantir d'un des dangers les plus présents d'en être exclus pour jamais; si même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours et couper la racine de mille peines, de mille disgrâces, de mille affaires désagréables : *Qui vult diligere vitam, et dies videre bonos* (I. Petr. 3); que ferons-nous pour cela? c'est de suivre l'important avis que nous donne le prophète en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam à malo* (Ps. 33). C'est, dis-je, de veiller sur notre langue et de la régler, d'y mettre un frein, et, si je puis m'exprimer de la sorte, un frein d'équité, un frein de charité, un frein de circonspection et de sagesse qui en arrête l'intempérance et qui en réprime les saillies. Ainsi nous éviterons le désordre de celui qui fait la médisance, et vous allez encore apprendre à éviter le désordre de celui qui l'écoute : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'il se trouve des hommes assez perdus d'honneur et de conscience pour s'attaquer à l'innocence même, et pour imaginer contre elle des faits supposés et de prétendus sujets d'accusation, c'est une des iniquités les plus criantes et les plus dignes de toute la sévérité des lois. Mais que ceux encore que Dieu a établis et qu'il a

revêtus de sa puissance pour réprimer cette audace, l'autorisent au contraire, l'appuient et lui laissent la liberté d'inventer tout ce qui lui plaît, et de l'avancer impunément, c'est le comble et le dernier degré de l'injustice. Or, voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cause de Jésus-Christ, et à l'égard des faux témoins qu'on a subornés contre cet Homme-Dieu. Comme grand-prêtre et souverain juge, Caïphe devait les rejeter et même les châtier. Il était évident que leurs témoignages se contredisaient, et par conséquent, qu'il y avait dans leurs dépositions de l'imposture et du mensonge. Il n'ignorait pas au nom de qui ils parlaient, ni de qui ils étaient les ministres et les suppôts. Ils savaient qu'ils étaient gagés par les ennemis du Fils de Dieu pour l'opprimer et le faire périr. Mais bien loin de s'opposer à une si damnable entreprise et de confondre ces calomniateurs, il les reçoit favorablement, il les écoute, il se joint à eux, il tire de la bouche du Sauveur du monde un aveu touchant sa divinité, dont il lui fait un crime et qu'il traite de blasphème : *Quid adhùc desideramus testes? Audistis blasphemiam* (Marc. 14). Pourquoi tout cela? c'est qu'il entrait dans toutes les passions des scribes et des docteurs de la Synagogue; c'est qu'il était lui-même d'intelligence avec les Juifs, piqués contre Jésus-Christ; c'est qu'il était bien aise d'avoir, pour le condamner, des preuves au moins apparentes, s'il ne pouvait en avoir de réelles et de solides. Voilà ce qui le rend si facile à entendre tout, quelque peu de vraisemblance qu'il y découvre, et quelque persuadé qu'il soit que ce sont autant d'inventions et autant d'artifices de la plus injuste et de la plus violente cabale.

De là, Chrétiens, que viens-je vous enseigner, ou de quelle erreur voudrais-je aujourd'hui vous détromper? Appliquez-vous à ce point de morale, dont on n'a pas dans le monde une idée assez juste, et sur lequel on suit sans scrupule des principes très-contraires néanmoins, et à la raison, et à la religion. D'être auteur de la médisance, de la faire et de la débiter, c'est ce que les âmes vraiment chrétiennes reconnaissent aisément pour une injustice et un désordre; mais d'y prêter seulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne l'arrêter pas autant qu'il est possible, et de n'y former nulle opposition, c'est ce qu'on ne pense guère à se reprocher, et ce qu'on met au rang des fautes les plus légères et les plus pardonnables. Or, je soutiens que sans rien dire soi-même au désavantage du prochain, on peut toutefois, par la seule attention qu'on donne à la médisance, pécher très-grièvement. Je soutiens que si c'est un crime d'attaquer et de blesser l'honneur d'autrui, c'en est pareillement un de ne le défendre pas de tout son pouvoir et de ne le pas maintenir. Je soutiens que Dieu, là-dessus, nous a chargés de l'intérêt de nos frères, que c'est un devoir, sinon de justice, au moins de charité; et que de manquer à cette loi indispensable, c'est désobéir à un précepte divin, et par là même, s'exposer à une éternelle damnation.

Je le soutiens, dis-je; et voilà pourquoi saint Bernard disait de la médisance, que c'est un étrange mal et bien funeste, puisque du même trait elle cause la mort à trois personnes : à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit : à celui qui

médit, et qui perd la vie de l'âme en perdant la grâce de Dieu; à celui dont on médit, et qui perd en quelque sorte la vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenait; enfin, à celui devant qui l'on médit, qui perd la charité, dès-là qu'il en abandonne les intérêts, et qu'il permet qu'elle soit violée en sa présence. Tout ceci ne souffre nulle contestation; mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, et que vous sachiez précisément à quelles règles vous pouvez dans la pratique et vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, selon la distinction commune, trois états différents, soit à l'égard de celui qui fait la médisance, ou à l'égard de celui qui l'écoute : un état de supériorité, un état d'égalité, et un état de dépendance. Comme je ne veux rien outrer, je conviens que chaque état a ses obligations particulières, et que dans tous ce ne sont pas les mêmes. Suis-je dans un état supérieur à celui du médisant? Je puis lui fermer la bouche; je puis user de mon autorité pour interrompre ses discours trop libres et trop mordants; je puis hautement lui déclarer et lui faire entendre que ce n'est point par de tels entretiens qu'on me peut plaire, que le christianisme nous les interdit, et qu'étant chrétien, je ne suis pas dans une disposition à les tolérer, ni à les agréer. Suis-je dans un état égal, ou même dans un état inférieur? je n'ai pas le même droit alors de résister en face à la médisance, ni de m'élever aussi ouvertement contre elle et avec la même force : mais je puis au moins me taire, et par mon silence la laisser tomber; mais je puis, par un air grave et sérieux, donner à connaître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit, et que je n'y prends point de part; mais je puis, par des propos éloignés, couper la conversation, et peu à peu la tourner sur d'autres sujets; mais je puis même, par quelques paroles d'excuse, couvrir les choses, les justifier ou les adoucir : car c'est ainsi que la charité le demande. Sans cela, que fais-je? Je me rends responsable devant Dieu de la médisance qui se commet, et j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous savoir comment? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

En effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous; ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres et personnels, dès-là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons, et que nous les fomentons. Or, écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée et d'un plein gré, quand on pourrait, ou la repousser directement et la combattre, ou l'éluder adroitement et la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser et la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une manière sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât partout des contradictions; que la plupart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte et disposés contre elle, que personne ou presque personne ne lui applaudît; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux et à la proscrire;

que la fermeté des égaux et même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fît réflexion, et que l'esprit y fût appliqué : ah! mes Frères, dites-moi s'il y en aurait un seul? La médisance, ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter et de l'exciter, se voyant au contraire, ou honteusement rebutée, ou reçue froidement et négligée, oserait-elle se produire? le chercherait-elle avec tant d'ardeur? serait-elle si hardie et si téméraire à s'expliquer? n'y garderait-elle pas plus de mesure, n'y apporterait-elle pas plus de réserve? Il est donc incontestable que ce qui l'entretient, et ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait, et l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée au médisant, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits sur qui il lui plaît, et comme il lui plaît. C'est pour cela que saint Jérôme s'écriait : Heureuse la conscience qui ne s'attache, ni à voir le mal, ni à l'entendre! *Felix conscientia quæ nec audit, nec aspicit malum!* Prenez garde, je vous prie : ce saint docteur ne se contente pas de dire, qu'heureux est l'homme qui ne se porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal : pourquoi? parce qu'il se met par là à couvert d'un des péchés les plus griefs, et en même temps les plus ordinaires.

Non, mes chers Auditeurs, rien de plus ordinaire que d'avoir les oreilles ouvertes à tous les mauvais contes qui se font, et à toutes les histoires scandaleuses qui se récitent. Je puis ajouter, que c'est aussi l'un des plus dangereux écueils où l'innocence soit exposée dans le commerce du monde. Une âme chrétienne et prévenue des sentiments de la religion, peut, avec moins de difficulté, s'abstenir de la médisance et ne la prononcer jamais elle-même; mais de ne la pas entendre, c'est de quoi il n'est pas possible de se garantir sans une vigilance continuelle sur soi-même, et sans une résolution à l'épreuve de toutes les occasions et de toutes les tentations. De là vient, pour peu qu'on ait la conscience timorée, qu'il est rare que nous allions parmi le monde, et que nous nous mêlions dans les conversations du monde, sans en revenir avec quelque scrupule dans le cœur sur ce qui s'est dit du prochain, et sur la manière dont nous l'avons reçu. Je me trompe, Chrétiens, et je devrais plutôt reconnaître, en le déplorant, qu'il est rare et très-rare que nous ayons là-dessus le moindre scrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médisance, et d'en raisonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et par une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité; et ce qu'il y a de plus criminel enfin, on l'écoute par une secrète malignité. Autant de caractères, ou autant de degrés à distinguer, dans le péché dont on se charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'est guère touché des intérêts du prochain, et qu'on ne se croit nullement engagé dans sa cause, on laisse parler chacun ainsi qu'il juge à propos. Ce n'est pas mon affaire, dit-on, et cela ne me regarde point; ce n'est point moi qui ai entamé cette matière, et dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur et que témoin. Sur ce beau principe, on se rassure, et l'on se tient quitte de tout. Si, dans les visites qu'on rend et qu'on reçoit, si dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidèlement observée et l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, et l'on en bénit le Seigneur; mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celui-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine : pourquoi? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation que de se tenir neutre et de ne se point déclarer : comme si, voyant mon frère attaqué avec violence et sur le point de périr, je pouvais sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, et lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connaître l'indignité d'une telle conduite et pour la condamner, d'avoir recours à la religion : il suffit de consulter la loi de la nature et la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout temps la médisance a été, et est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle, et rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient, et les sujets les plus solides causent bientôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les esprits et pour y répandre une gaîté qui leur rende le commerce de la vie agréable? Il faut que dans les assemblées le prochain soit joué et donné en spectacle par des langues médisantes; il faut que par des narrations entrelacées des traits les plus vifs et les plus pénétrants, tout ce qui se passe de plus secret dans une ville, dans un quartier, soit représenté au naturel et avec toute sa difformité; il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang et soient étalées successivement et par ordre. C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il était, que les cœurs s'épanouissent, que l'attention redouble, et que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle; et quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le voit assez par la joie qui paraît sur les visages, par les ris et les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, par les gestes, les coups de tête. Tout l'anime; et se trouvant en pouvoir de tout dire, sans que personne l'arrête, où sa passion, où son imagination ne l'emportent-elles pas? On ne se retire point qu'il n'ait cessé, et l'on s'en revient enfin d'autant plus content de soi, que sans blesser, à ce qu'on prétend, sa conscience, on a eu tout le divertissement de la conversation la plus spirituelle et la plus réjouissante. Voilà ce qu'on met au nombre des amusements permis, et de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur, sans que l'innocence de l'âme en soit endommagée.

On l'écoute par un respect tout humain et par une lâche condescendance. C'est un ami qu'on craint de choquer, c'est un maître

qu'on ménage et qu'on veut flatter, c'est même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre, et dont on se laisse dominer. On sait bien ce qui serait du devoir de la charité, et l'on voudrait y satisfaire; mais l'assurance et le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on est, et l'on se reproche sa faiblesse, mais on ne peut venir à bout de la surmonter. De là ce consentement forcé, mais apparent, qu'on donne à la médisance. On la condamne dans le fond du cœur : mais de la manière dont on y répond, il semble au dehors qu'on l'approuve; il semble qu'on entre dans toutes les pensées du médisant, dans toutes ses idées et tous ses sentiments. Or, par là même on l'y confirme; et bien loin de le guérir, on le perd, et l'on se perd soi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout et tout savoir? je dis tout ce qui ne les regarde point, et qui ne les intéresse en rien. Car voici ce qu'il y a souvent de plus étrange et de plus bizarre : c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison, tandis qu'on veut avoir une connaissance exacte des affaires des autres, et qu'on tient, en quelque sorte, registre de tout ce qu'ils font et de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejeter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux et très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, et l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences; et moi, c'est ce que j'appelle perfidies et médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié; et moi, c'est ce que je réprouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique? comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles et captieuses avec ces longs circuits, pour amener une personne dans le piége, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'âme, pour l'engager insensiblement à vous le révéler, pour abuser de son ingénuité, ou plutôt de sa simplicité? Il faudrait lui enseigner à se taire, et l'on use de toutes les industries et de toutes les instances, pour lui arracher une parole qu'elle devrait retenir. Cependant on se sait bon gré d'avoir découvert telle chose qui n'est pas connue; on en triomphe, on s'en fait un faux mérite; et ce sera beaucoup si dans peu on ne la rend pas publique, et l'on ne produit pas au jour tout le mystère. Achevons.

On l'écoute par une secrète malignité. Un homme a des précautions à prendre et des mesures à garder; il n'aurait pas bonne grâce de s'élever hautement contre cet autre, et de déclamer contre lui; on ne l'en croirait pas, et tout ce qu'il dirait ne ferait nulle impression, on l'attribuerait à chagrin, à ressentiment, à prévention, à mauvaise volonté, parce qu'ils sont mal ensemble, et qu'ils ne se voient point; parce qu'ils sont liés à des partis tout contraires, et que le monde est instruit de leur division; parce qu'ils sont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puisse être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même, et s'il ne lui convient pas, qu'il lui est doux de trouver quelqu'un qui prenne sa place et qui parle pour lui! Peut-être par bienséance en fera-t-il paraître quelque peine; peut-être

même affectera-t-il d'excuser ce qu'il entend, et d'y donner un bon sens. Mais que la malignité est artificieuse! il en dira trop peu pour une solide justification, et assez pour animer l'entretien, et pour engager encore à de plus amples détails et à de nouvelles médisances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant et mieux vaudrait-il qu'il eût ouvert son cœur, qu'il en eût suivi tous les sentiments, et qu'il eût jeté au dehors tout le fiel dont il est rempli.

Quoi qu'il en soit, mes Frères, préservons-nous de la médisance comme du poison le plus contagieux et le plus mortel. C'est l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Esprit, en comparant la langue du médisant avec la langue du serpent : *Acuerunt linguas suas sicut serpentis* (Ps. 139). Le serpent pique; ce n'est qu'une morsure : mais de cette morsure le venin se communique dans toutes les parties du corps. Le médisant parle; ce n'est qu'une parole : mais bientôt cette parole retentit partout; on se la redit les uns aux autres, et pour user de cette figure, comme un souffle empesté, elle infecte également, et toutes les bouches d'où elle sort, et toutes les oreilles où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain et ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention nécessaire; mais du reste, en y observant toutes les règles d'une correction charitable; c'est-à-dire, en l'avertissant, en le reprenant de lui à nous, et non en publiant ses imperfections et ses vices, ni en le décriant. S'il ne dépend point de nous, et que nous n'en soyons point responsables, qu'avons-nous à faire de rechercher ses actions? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger et de le censurer? Chacun devant Dieu portera son fardeau; c'est à chacun de penser à soi, sans vouloir étendre plus loin ses vues. Que de soins superflus dont on se délivrerait! que de retours fâcheux qu'on s'épargnerait! que de querelles et de démêlés qu'on préviendrait, que de péchés qu'on éviterait! Combien une médisance a-t-elle troublé de familles, de sociétés, de communautés? combien a-t-elle blessé de consciences, et combien d'âmes a-t-elle damnées? De toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci est, non-seulement la plus universelle, mais la plus dangereuse et la plus difficile à vaincre. L'Apôtre saint Jacques en était bien persuadé, et nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu, quand il nous dit que la langue est un feu qui ne cherche qu'à s'échapper et à consumer tout : *Et lingua ignis est* (Jacob. 3); que c'est un mal inquiet, qui n'a point de repos et qui n'en donne point : *Inquietum malum;* qu'il n'y a aucune espèce de bêtes si sauvages et si farouches que l'homme n'ait su réduire, mais que pour la langue, on ne la peut dompter : *Linguam autem nullus hominum domare potest.* Et n'est-ce pas elle en effet qui fait tomber les plus sages, et qui entraîne les plus vertueux? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Au reste, mes chers Auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, et si nous nous voyons en butte à la médisance, nous avons dans Jésus-Christ un beau modèle de patience. Imitons ce divin Maître, et ne soyons point plus jaloux de notre

réputation qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai : reconnaissons-le humblement devant Dieu, et consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement et sans raison qu'on nous accuse : contentons-nous, pour notre défense, d'une simple exposition de la vérité, et laissons au Seigneur le soin d'une plus entière justification; il y pourvoira dès cette vie même, au moins dans l'autre. Quand le monde nous comblerait de ses malédictions, nous sommes heureux si nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel, et obtenir la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur le Jugement du Peuple contre Jésus-Christ, en faveur de Barabbas.

ANALYSE.

SUJET.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur repartit : Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle CHRIST? *Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié..... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* — Image naturelle du péché et du pécheur qui le commet.

DIVISION.

Malice du péché, 1re *partie.* Peine du péché, 2e *partie.* L'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées.

PREMIÈRE PARTIE.

Malice du péché. Les Juifs renoncent Jésus-Christ, et lui préfèrent Barabbas, malgré toutes les instances et toutes les remontrances de Pilate.

Ainsi par le péché sacrifions-nous à nos passions tous les intérêts de Dieu. Car qu'est-ce que le péché? une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. On dit comme les les Juifs : Otez-moi ce Dieu, dont la loi m'importune, et laissez-moi mon plaisir, dont j'ai fait ma divinité.

Et il ne faut point répondre qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on ne fait point ces réflexions. Car 1° combien de pécheurs les font en effet, et pèchent d'une volonté délibérée? 2° Si d'autres pèchent avec moins d'attention, peuvent-ils tirer avantage de leur inadvertance et de leur légèreté dans un sujet qui demandait toute leur vigilance et toute leur précaution?

De tout ceci, concluons que l'énormité du péché est aussi grande par proportion, que Dieu est grand et au-dessus de tout être créé. Pour la comprendre tout entière, il faudrait être en état de comprendre ce que c'est que Dieu.

SECONDE PARTIE.

Peine du péché. En conséquence du crime des Juifs, lorsqu'ils renoncèrent Jésus-Christ et qu'ils lui préférèrent Barabbas, le sang de cet Homme-Dieu est retombé sur eux et sur toute leur postérité.

De là tous les maux dont cette malheureuse nation a été affligée, et l'est encore : 1° ruine temporelle : 2° aveuglement spirituel; 3° réprobation éternelle.

Voilà, dans une comparaison qui n'est que trop juste, à quelles vengeances de la part du ciel et à quels châtiments le péché nous expose. Pour nous en préserver, que nous reste-t-il? contrition, réformation de vie, satisfaction.

Respondens autem præses, ait illis : Quem vultis vobis de duobus dimitti? At illi dixerunt : Barabbam. Dicit illis Pilatus : Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus? Dicunt omnes : Crucifigatur... Sanguis ejus super nos et super filios nostros.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, Barabbas, dirent-ils. Pilate leur repartit : Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. (S. MATTH., ch. 27.)

S'IL y a une image naturelle du péché, et du pécheur qui le commet, n'est-ce pas celle-ci, Chrétiens, où nous voyons tout un peuple animé de la plus aveugle passion, donner, sur le Fils même de Dieu, la préférence à un insigne voleur, et consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu-Homme si injustement répandu, et sa mort poursuivie avec tant de violence? Combien d'autres réflexions me fournirait l'inconstance de cette nation, qui, depuis peu de jours, avait reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissements et de cris de joie, et l'avait comblé de bénédictions; l'obstination invincible et l'animosité des Pharisiens, qui, non contents de tout ce qu'ils avaient déjà entrepris contre Jésus-Christ, veulent achever de le perdre, et forment le détestable dessein de le faire crucifier; la faiblesse de Pilate, qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel, dont il connaît toute l'innocence, et qui, pour le tirer de leurs mains, use d'artifice, et lui fait l'affront de le mettre en parallèle avec Barabbas : que ne pourrais-je pas, dis-je, vous représenter sur tout cela, et quels sujets de morale n'aurais-je pas à traiter? mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostome; et dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de grièves transgressions de sa loi, il me suffit aujourd'hui de vous apprendre à craindre le péché, à le haïr et à le fuir, à le regarder comme le plus mortel ennemi de vos âmes, et à vous en préserver comme du plus grand de tous les maux. Nous avons deux choses à considérer dans le péché : premièrement, la malice du péché, et secondement, la peine du péché. Or, l'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées, et ce sera le partage de cet entretien. Les Juifs, en renonçant Jésus-Christ, lui préfèrent Barabbas : voilà la malice du péché. Et par une si indigne préférence, ils se rendent devant Dieu responsables du sang de Jésus-Christ : voilà la peine du péché. Je dis la malice du péché, dont nous devenons nous-mêmes coupables, en sacrifiant à nos passions tous les intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché, dont nous nous chargeons nous-mêmes, et à quoi nous nous exposons, en suscitant contre nous le sang de Jésus-Christ et toute la justice de Dieu. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pilate était trop éclairé pour ne pas voir la fausseté des accusations que formaient les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'avoir interrogé lui-même, il ne trouvait rien qui lui parût digne de mort; et selon un reste d'équité que son cœur ne pouvait démentir, il pensait aux moyens de sauver le juste opprimé par la calom-

nie, et de le délivrer des mains de ses persécuteurs. C'était une coutume depuis longtemps établie et constamment observée, qu'à la solennité de Pâques on élargît un prisonnier, et qu'on en laissât au peuple le choix. Or, entre les autres, il y en avait un plus connu par ses crimes : c'était Barabbas, homme convaincu de meurtre, de sédition, des attentats les plus noirs, et pour cela réservé au dernier supplice. Que l'occasion, ce semble, était favorable au dessein de Pilate ! Il ne la manqua pas. Il s'adresse en particulier aux princes des prêtres et aux anciens de la Synagogue, il s'adresse en général à tout le peuple assemblé devant lui : Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, et qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas, ou de Jésus? *Quem vultis vobis de duobus dimitti* (Matth. 27)? S'il eût eu à traiter avec des esprits moins prévenus et moins possédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avait-il lieu de douter qu'ils ne se déclarassent en sa faveur, et que dans une telle comparaison ils ne prissent au moins des sentiments assez équitables pour ne le pas abaisser au-dessous d'un scélérat et d'un infâme? Pilate l'espérait, il se l'était promis; mais que peut-on se promettre d'une populace émue, conjurée, furieuse, surtout quand de faux docteurs secondent ses emportements, et qu'elle se voit autorisée des mêmes chefs qui devaient l'arrêter et la réprimer? Ce n'est donc de toutes parts qu'une même voix, qu'un même cri, pour demander le coupable et pour condamner l'innocent : *Non hunc sed Barabbam* (Joan. 18); Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas; c'est celui que nous voulons préférablement à l'autre.

Quelle surprise pour Pilate ! et une si étrange résolution ne dut-elle pas le troubler et le déconcerter? En vain, pour calmer cette émotion populaire, fait-il de fortes instances, et veut-il, pour les convaincre, entrer en raisonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les transporte, ils sont incapables d'entendre aucune raison et de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je fasse de ce Jésus que vous m'avez amené, et qui porte la qualité de Christ? sans hésiter un moment et sans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de sa mort, et concluent qu'il le faut crucifier : Défaites-nous-en, et crucifiez-le : *Tolle, tolle, crucifige* (Luc. 23). Si prenant une seconde fois la parole, il exige d'eux qu'ils produisent ce qu'ils ont à déposer, et qu'ils en viennent à la preuve de leurs dépositions : Car quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit* (Matth. 27)? ils croient ce détail inutile, et ne daignent pas s'y engager, tant ils sont persuadés de la vérité de leur témoignage : Si ce n'était pas un méchant homme, nous ne l'aurions pas conduit à votre tribunal, ni ne vous l'aurions pas livré. Sur cela, nouveaux mouvements, nouvelles poursuites, nouvelles clameurs : qu'on le mette en croix, et qu'il périsse : *At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur* (*Ibid.*). Enfin, si Pilate ose leur remontrer que c'est le Roi des Juifs, et que d'attenter à sa vie c'est pour eux le crime le plus énorme, ils protestent hautement qu'ils ne le reconnaissent point, qu'ils n'en dépendent point, qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et qu'ils ne souffriront jamais que celui-ci ait dans

la Judée le moindre pouvoir : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* (Joan. 19).

Ah ! peuple indocile et rebelle, c'était en effet votre Roi, et c'était en même temps le Roi de gloire ; mais vous n'en avez point voulu : pourquoi ? parce qu'il vous apportait la lumière, et que vous aimiez les ténèbres ; parce qu'il vous annonçait des vérités auxquelles vous refusiez de vous soumettre, et que, par sa parole toute divine et ses œuvres merveilleuses, il confondait votre incrédulité ; parce qu'il vous prêchait une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, et dont vous vous faisiez un scandale ; parce qu'il rabattait l'orgueil de vos pharisiens et qu'il démasquait leur hypocrisie ; parce qu'ils vous aigrissaient, qu'ils vous envenimaient, qu'ils vous soulevaient contre lui, et vous inspiraient toutes leurs passions. Voilà, dis-je, pourquoi vous l'avez rejeté, et vous lui avez fait le plus sanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ses souffrances. Car, jamais fut-il plus humilié, que dans ce jugement, où vous l'avez couvert d'opprobre et d'ignominie ? D'être comparé avec Barabbas, c'était déjà une des plus grandes humiliations ; mais le dernier degré et le comble de l'humiliation, n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir sur lui l'avantage ? et le Fils unique de Dieu pouvait-il être traité avec plus d'indignité et plus de mépris !

Ne nous flattons point, mes chers Auditeurs, et sans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs, tournons toute notre indignation contre nous-mêmes, et convenons que cette rebelle nation n'a point méprisé plus outrageusement Jésus-Christ, que nous méprisons notre Dieu sur tant de sujets et en tant d'occasions où nous nous laissons entraîner, et où nous nous abandonnons au désordre du péché. Quand Tertullien parle du péché de rechute après la pénitence, il en fait consister la grièveté et la malice en ce que l'homme, dit-il, après avoir éprouvé l'empire du démon et celui de Dieu ; l'empire du démon, lorsqu'il était dans l'état du péché, et celui de Dieu, tandis qu'il vivait dans l'état de la grâce, se détermine enfin, et se livre au démon préférablement à Dieu ; de sorte que, faisant la comparaison de l'un et de l'autre, il semble conclure que le joug de Dieu est moins avantageux et moins souhaitable que celui du démon, puisqu'après avoir secoué dans sa pénitence le joug du démon pour se convertir à Dieu il quitte tout de nouveau le joug de Dieu, et se réduit sous l'esclavage et la servitude du démon. Ainsi raisonnait ce savant africain.

Mais il n'est pas nécessaire, pour justifier ma pensée, de la renfermer dans cette espèce de péché. Je prétends que tout péché, je dis tout péché mortel, est une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. Je prétends que tout homme qui, par une offense griève, pèche contre Dieu, est aussi coupable envers Dieu que le furent les Juifs envers le Fils de Dieu, dans le choix qu'ils firent de Barabbas au préjudice et à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'est la même injure de part et d'autre, que c'est le même jugement, le même crime : comment cela? comprenez-en la preuve ; elle est incontestable et sans réplique. Car, selon toute la théologie, qu'est-ce que le péché? un éloignement volontaire de

Dieu, et un attachement libre et délibéré aux objets créés. Dès-là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous séparons de Dieu, et pourquoi? l'un pour une volupté sensuelle, l'autre pour un vil intérêt; celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or, n'est-ce pas une vraie préférence, où des objets périssables et mortels, où d'indignes créatures, plus méprisables souvent et plus abominables que Barabbas, l'emportent sur tous les droits de Dieu?

En effet, je ne puis pécher que je ne connaisse le mal que je vais commettre. Je sais, en péchant, que telle action est criminelle, que telle liberté, que telle injustice, que telle médisance, que telle vengeance est défendue et contre la loi de Dieu. Quand donc, indépendamment de la loi et malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y porte néanmoins, c'est que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi; par conséquent, c'est qu'en vue de tout cela, je la méprise, cette loi divine, et le souverain auteur qui me l'a imposée. Sans me déclarer aussi ouvertement que les Juifs ni m'en expliquer en des termes si formels, je dis comme eux dans mon cœur : *Non hunc, sed Barabbam*. C'est un maître trop exact et trop sévère qu'on me propose à servir : la voie de ses commandements est trop étroite pour moi, et il m'en faut une plus large. Le monde est mille fois plus commode; et en le suivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il se conforme à mes inclinations, il seconde mes désirs, il me laisse une licence entière pour vivre à mon gré et selon mes volontés : voilà le Dieu qui me plaît, et que je demande. *Tolle, tolle :* Otez-moi ce Dieu si saint, qu'une œillade, qu'un geste, qu'une parole est capable de blesser, ce Dieu si clairvoyant, qui ne pardonne rien. *Tolle :* Otez-moi cet Evangile, cette loi si rigoureuse et si opposée à tous mes sentiments naturels. *Non habemus regem, nisi Cæsarem* : Je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitise, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, et tout ce qui peut me rendre la vie plus douce et plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* Ces pensées, Chrétiens, font horreur; mais à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fond et le caractère le plus essentiel.

Vous me direz qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah! mes Frères, c'est ici le prodige, et de la malice de l'homme pécheur, et de l'énormité de son péché. Car, écoutez deux choses que j'ai à vous répondre. Je soutiens d'abord, et j'en prends à témoin la conscience d'un nombre infini de pécheurs, et même de plusieurs qui m'écoutent actuellement : encore une fois, je soutiens qu'il y en a qui pèchent avec toutes ces vues, qui délibèrent, qui raisonnent, qui combattent en eux-mêmes et contre eux-mêmes, et qui ne s'abandonnent à leurs désordres que par cette conclusion formée : Je le veux. Péchés d'un plein choix, d'une pleine résolution et de la volonté la plus parfaite : mais en même temps, péchés les plus pernicieux par rapport au salut; péchés qui conduisent le

plus directement à la réprobation, ou qui sont déjà comme une réprobation anticipée; péchés que Dieu souvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre, et qu'il punit dans toute la rigueur de sa justice. Quelle abomination, quelle désolation!

Du reste, et c'est l'autre réponse, je conviens aussi que tous ne vont pas jusqu'à cet excès, et n'embrassent pas de la sorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnaître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne, s'y engagent plus légèrement : c'est-à-dire, qu'ils s'y engagent avec moins d'advertance et moins d'attention; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement et par précipitation, soit parce que les objets présents les frappent tout à coup et les excitent, soit parce que le penchant les domine, et que le poids de l'habitude les emporte. Tel est, je veux bien l'avouer, tel est l'état de la plupart des pécheurs du siècle. Mais cela même les excuse-t-il, et cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché? Quoi! je prétendrais tirer avantage de mon inadvertance et de ma légèreté dans un sujet qui demandait toute mon attention et toute ma précaution! Quoi! lorsqu'il s'est agi de perdre mon Dieu et de le sacrifier aux sales appétits d'une sensibilité brutale, je me croirai bien justifié de dire que je ne pensais guère à ce que je faisais! Quand il était question d'immoler Jésus-Christ et de le crucifier dans mon cœur, je me tiendrai moins coupable, parce que je n'examinais rien là-dessus, et que je ne m'appliquais pas à en prévoir les affreuses conséquences! et où est-ce donc que j'emploierai toutes mes lumières, que j'apporterai toute ma vigilance, que j'userai de toute ma circonspection? La passion m'a entraîné! et voilà justement ce qui offense mon Dieu, et ce qui l'outrage. Car le respect d'un tel maître et l'honneur qui lui est dû par tant de titres ne devait-il pas être plus puissant pour m'arrêter, que toute l'ardeur de la plus violente passion, pour me précipiter et m'emporter? Si les Juifs tumultuairement assemblés criaient à Pilate : *Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam* (Luc. 23); Faites-le mourir, et remettez-nous Barabbas, c'était dans un transport qui les aveuglait; mais en étaient-ils moins criminels? Ainsi, j'ai commis ce péché par vivacité de tempérament, par inconsidération, et presque sans y prendre garde; mais, ce qu'il y a de bien surprenant et de bien étrange, c'est que j'aie pris si peu garde à ne faire aucune démarche qui pût être préjudiciable à la gloire et aux intérêts d'un Dieu, de qui j'ai tout reçu et à qui je dois tout. Mon devoir capital, n'était-ce pas d'étudier toutes ses volontés, et de me rendre continuellement attentif à les accomplir, et à ne m'en départir jamais? Il fallait que j'y fusse bien peu attaché, pour en perdre si aisément le souvenir; et si je veux de bonne foi me consulter moi-même, si je veux sonder le fond de mon cœur et ses véritables dispositions, je trouverai que je n'ai franchi si précipitamment et si hardiment le pas, que parce que la loi de Dieu ne me touchait guère, et que j'étais beaucoup plus sensible à mes désirs déréglés, et aux sujets malheureux qui les allumaient.

De tout ceci donc, Chrétiens, vous comprenez l'énormité du péché et le degré de malice qui lui est propre. Que dis-je? et quel esprit humain la peut comprendre telle qu'elle est? Car, pour con-

cevoir toute la grièveté de cette préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu, il faudrait en même temps concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature. Tellement que la malice du péché doit être aussi grande par proportion que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs : or, tout cela est infini, et par conséquent hors de la portée d'une raison aussi faible et aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu, que quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe toujours infiniment tout ce que j'en connais; il est de l'essence du péché, que, quoique j'en imagine, il soit toujours plus difforme et plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je conçois qu'il a converti les anges en démons; qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parents, et qu'il les a perdus avec toute leur postérité; qu'il dépouille l'âme de tous ses mérites, en eût-elle amassé des trésors sans nombre, et qu'il l'expose à des supplices éternels; quand je me représente tout cela, ce n'est rien encore, dit saint Augustin, parce que tout cela n'est rien en comparaison de ce que je ne puis me représenter, qui est la majesté du Créateur offensée et comme dégradée dans l'estime du pécheur.

Ah! Chrétiens, que ne connaissons-nous mieux le péché, ou que n'en perdons-nous absolument toute la connaissance! notre malheur est de le connaître, et de ne le pas connaître assez. Si nous ne le connaissions point du tout, nous ne serions plus en danger de le commettre; ou si nous le connaissions mieux et dans toute sa laideur, bien loin de le rechercher et de nous y plaire, nous ne penserions qu'à nous en préserver et à le fuir. Mais, hélas, nous le connaissons autant qu'il faut pour pouvoir devenir coupables devant Dieu, et nous ne le connaissons pas autant qu'il serait nécessaire, pour être en état de ne le pouvoir plus aimer et de n'y pouvoir plus tomber. Etat d'impeccabilité, état bienheureux! Quand est-ce que nous y serons? ce sera quand nous verrons Dieu, et que nous le contemplerons dans toute sa gloire, parce qu'alors nous aurons une connaissance du péché beaucoup plus vive et plus étendue, puisque nous le connaîtrons dans Dieu même; et que d'ailleurs attachés à Dieu d'un lien désormais indissoluble, nous nous trouverons par là dans la sainte nécessité de haïr tout ce qui peut nous en éloigner et nous l'enlever. Cependant, mes Frères, sans être dès maintenant en cet état, il ne tient qu'à nous de quitter le péché, de nous retirer du péché, de ne plus retourner au péché, parce que la grâce ne nous manque pas pour cela, et qu'avec la grâce tout nous est possible. C'est ainsi qu'exempts de la malice du péché, nous nous mettrons à couvert de la peine qui le suit, et dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était une espèce d'imprécation parmi les Hébreux, de souhaiter à un homme que le sang d'un autre homme retombât sur lui. Nous en voyons l'usage dans le Lévitique; et si quelqu'un se la faisait à soi-même par forme de serment, et qu'il dit : Je veux que le sang de celui-ci ou de celui-là retombe sur moi, c'est comme

s'il eût dit : Je veux que tout le crime qu'il peut y avoir en le répandant, me soit imputé. S'il y a des peines et des malédictions qui y soient attachées, je veux m'en charger. Si ce sang est innocent, je m'en fais le coupable, et je m'engage à être la victime et l'anathème de son expiation. Voilà, Chrétiens, l'affreuse extrémité où la fureur des Juifs les porta; jusqu'à consentir, après l'indigne préférence qu'ils avaient donnée à Barabbas, que le sang de Jésus-Christ, non-seulement retombât sur eux, mais sur leurs enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (Matth. 27).

Imprécation dont le sens est plein d'horreur; car c'est-à-dire : si cet homme que vous appelez juste, et qui s'appelle Dieu, est aussi juste que vous le croyez, et qu'il soit, ainsi qu'il le prétend, égal à Dieu et Dieu lui-même, nous voulons bien, en vous demandant sa mort, devenir responsables de toute l'injustice qu'elle renferme, et nous consentons à être traités, nous et toute notre postérité, comme des déicides. Imprécation que je ne puis prononcer, et que vous ne pouvez entendre, sans en être saisis d'effroi, puisqu'elle nous fait voir dans ce peuple le plus violent transport de haine, et qu'elle nous présage pour eux dans l'avenir et pour leurs descendants les plus terribles malheurs. Imprécation où Pilate, tout païen qu'il était, craignit d'avoir part, et dont il voulut se mettre à couvert, lorsqu'en présence de cette multitude, et au milieu des cris qu'ils redoublaient sans cesse et qu'ils lui adressaient, il se fit apporter de l'eau, qu'il se lava les mains et leur déclara hautement, qu'il se tenait quitte de l'énorme attentat qu'ils allaient commettre, qu'il n'y contribuait en aucune sorte, que c'était à eux d'en rendre compte, et que pour lui il s'en croyait innocent : *Innocens ego sum à sanguine justi hujus* (Matth. 27). Mais enfin, imprécation dont l'effet, dans le cours des siècles, n'a été que trop réel et que trop visible. Nation réprouvée, race maudite du ciel et de la terre, vous l'éprouvez encore maintenant ! Ce n'était pas seulement un souhait que formaient vos pères, c'était une vérité qu'ils annonçaient. Ce sang qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous, et prophètes contre leur pensée et contre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne soit accompli, et qui ne s'accomplisse tous les jours.

Cependant, Chrétiens, voyons la chose plus en détail quoique toujours en abrégé ; et par l'application que j'en vais faire, apprenons quels sont les redoutables jugements de Dieu sur les pécheurs, et à quoi nous nous exposons en profanant par le péché le sang de Jésus-Christ, et en le suscitant contre nous. Car prenez garde, s'il vous plaît ; en vertu de ce sang divin si injustement répandu par les Juifs, et si justement retombé sur cette nation sacrilége, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois espèces : ruine temporelle, aveuglement spirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, et ceci, sans doute, mérite bien nos réflexions, et doit bien nous faire connaître quelle vengeance le Seigneur sait tirer de ses ennemis, et comment il sait punir les offenses qu'il reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entière ; et en pouvons-nous avoir une peinture plus vive, que celle même qu'en avait tracée le Fils de Dieu avant sa dernière entrée en Jérusalem ?

Car il vit dès lors tout ce qui devait arriver à cette ville criminelle : il en parut touché jusqu'aux larmes; et quelle désolation lui annonça-t-il? Qu'il viendrait un temps où les étrangers l'assiégeraient; qu'ils en seraient bientôt maîtres, qu'ils la pilleraient, qu'ils la saccageraient, qu'ils la renverseraient de fond en comble, qu'ils ne laisseraient pas pierre sur pierre; que ces calamités s'étendraient sur toute la nation, qu'elle serait séparée, dispersée, et qu'il ne lui resterait ni empire, ni demeure, ni temple. Or, personne n'ignore comment tout cela de point en point s'est vérifié. Nous en sommes témoins; et si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur; parce que n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité, ils n'ont suivi que leur passion et que la haine qui les transportait; parce que depuis tant de siècles qu'ils ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera dans tous les siècles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang qui devait être la ressource de tout Israël et leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étaient eux-mêmes condamnés, leur perte et leur destruction : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile dont a parlé saint Paul; ce voile qu'ils ont sur les yeux, et qui, jusques à présent les a empêchés d'apercevoir la lumière qui les environne de toutes parts, et se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles et les plus évidents de la justice divine qui les poursuit, et qui voudrait leur faire enfin reconnaître la grièveté de leur crime, ils ne se rendent point encore; que toujours également obstinés et endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, et s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais; que de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur et cette impénitence se perpétuent comme un héritage; que par là ils irritent toujours de plus en plus la colère du Seigneur, et qu'ils achèvent, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, de remplir la mesure de leurs pères? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, et d'où a-t-il pu venir? c'est qu'ils se sont retirés de Dieu, et que Dieu s'est retiré d'eux; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, et que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disait à son prophète : Aveuglez-les, et rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'ils ne voyaient point, et qu'ils entendent comme s'ils n'entendaient point. Ils ont méconnu leur libérateur, et son sang qu'ils ont fait couler est encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une source inépuisable de grâces, comme il pourrait l'être après tout, s'ils en voulaient profiter, c'est lui qui en détourne le cours et qui les arrête. Au lieu de servir à leur guérison, c'est lui qui aigrit leurs plaies et qui les envenime. Suite funeste de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, et qui s'exécute dans toute son étendue et toute sa force : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce soit dès la vie une réprobation déjà parfaite et consommée; mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur sens réprouvé, il arrive de là qu'ils marchent dans la voie de perdition, et qu'il est d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagnerait à Jésus-Christ des millions de païens et d'idolâtres, plutôt qu'on ne lui ramènerait un seul de ce peuple perverti et marqué du plus visible caractère de la damnation. C'est le triste sort où ils sont réservés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jésus-Christ présidera en personne, ils paraîtront devant lui tout couverts, ou pour mieux dire, tout souillés de son sang. La tache alors en sera ineffaçable : tous les feux de l'enfer ne la purifieront pas; sans cesse elle se présentera à leurs yeux, et sans cesse ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en insultant à ce Dieu Sauveur, mais en se désespérant : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Or, mes Frères, pour en venir à nous-mêmes, pour tirer de là une instruction qui nous retienne dans le devoir, ou qui nous engage fortement et promptement à y rentrer, il est certain, et c'est l'expresse doctrine du grand Apôtre, que par le péché nous faisons outrage au sang de Jésus-Christ, comme si nous le répandions tout de nouveau et nous le foulions aux pieds. D'où il s'ensuit que nous l'attirons contre nous-mêmes, ce sang précieux; que nous le faisons retomber sur nous-mêmes, et que par proportion nous nous exposons aux mêmes châtiments que les Juifs et aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, et ce que j'avance ici n'est que trop vrai et que trop solidement fondé. Car, quoique nous ne soyons plus à ces temps où Dieu gouvernant un peuple grossier et tout charnel, faisait plus communément éclater contre lui sa justice par des maux temporels, comme il le récompensait par des prospérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il ne punisse encore de la même sorte bien des pécheurs, et qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui désolent les Etats, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, pestes, famines, ne sont-ce pas souvent les effets de la licence des peuples et de la corruption de leurs mœurs? Tant d'accidents particuliers et de revers qui renversent des familles, qui en dissipent les biens, qui en ternissent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les desseins les mieux concertés, qui font évanouir les espérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réussisse et ne succède heureusement : ne sont-ce pas souvent de justes punitions, ou des injustices d'un père, de ses fraudes et de ses mauvais tours, de ses excès et de ses débauches; ou des mondanités d'une mère, de son faste et de son orgueil, de ses intrigues et de ses scandales; ou de la conduite déréglée des enfants, les uns mal élevés et maîtres d'eux-mêmes, les autres rebelles à toutes les leçons qu'on leur fait, et emportés par le feu d'une jeunesse libertine et passionnée? Combien de décadences, de chutes, de disgrâces; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins; combien de contre-temps fâcheux, de traverses, de contradictions; combien d'infirmités, de maladies, de morts subites; combien d'infortunes,

et de toutes les espèces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu et de secrètes malédictions dont il nous frappe?

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens pour se rétablir dans un meilleur état : mais le plus sûr, ce serait celui que donnait le prophète à Jérusalem : *Lavamini, mundi estote* (Isaï. 1); Purifiez-vous, et lavez-vous de tant d'iniquités : *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis* (*Ibid.*); Bannissez de votre cœur le péché qui l'infecte, et qui blesse la vue de votre Dieu : *Quiescite agere perversè, discite benè facere* (*Ibid.*). Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entreprises, il adoucira vos peines; vous verrez votre maison se relever, vos affaires prospérer; tout ira selon vos vœux, et vous connaîtrez de quel avantage il est, non-seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie présente, d'avoir pour vous le Seigneur, et de vivre dans sa grâce : *Si volueritis et audieritis me*, *bona terræ comedetis* (Isaï. 1).

Je sais ce que vous me direz : que cette règle n'est pas générale. J'en conviens : on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, et qui goûtent ou semblent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de saint Augustin : c'est que s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis; et que le plus grand de tous les châtiments, est que Dieu maintenant les épargne, et ne prenne pas soin de les châtier : pourquoi? parce qu'il les laisse par là tomber dans un aveuglement d'esprit et un endurcissement de cœur, qui leur ôtent presque toute espérance de retour, et qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès à présent envoyait à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûterait du monde, il rentrerait en lui-même, il ferait des réflexions sérieuses sur la disposition de son âme, il comprendrait que c'est la main de Dieu qui s'est appesantie sur lui, il reconnaîtrait ses égarements et penserait à se remettre dans l'ordre et à reprendre la bonne voie qu'il a quittée; mais parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agréments, parce que tout répond à ses désirs et que tout flatte ses inclinations, de là vient qu'il se plaît dans son péché, qu'il s'y attache sans cesse par de nouveaux liens, qu'il s'y endort si profondément, que sans un miracle de la grâce, on ne peut plus attendre qu'il se réveille de ce sommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeste, qu'on la ressent moins, et que bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, et on la prend pour un bonheur et une félicité. Les plus sages mêmes s'y laissent surprendre, et ont peine de voir des gens sans piété, sans règle, peut-être sans religion et sans foi; des gens adonnés aux vices les plus honteux, et plongés en toutes sortes de désordres; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaisir, ni trahisons, ni mensonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni

concussions : de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'agrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus iniques, et avoir tout à souhait. Dieu, dit-on quelquefois, est témoin de cela; et comment le souffre-t-il? Ah! mes Frères, comment il le souffre? vous me le demandez, et moi je prétends que c'est par un des plus redoutables arrêts de sa justice. Car je m'imagine l'entendre prononcer contre ces pécheurs enivrés de leur prospérité prétendue, le même anathème qu'il prononça contre les peuples d'Ephraïm : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm* (Isaï. 28). Malheur à ces ambitieux, qui ne font que monter de degrés en degrés; malheur à ces voluptueux qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs; malheur à ces riches avares et intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, et qu'entasser trésors sur trésors : pourquoi? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire, dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité; et n'est-ce pas là l'état de tant de mondains et de mondaines? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés : ils ont perdu là-dessus toute vue, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'alarmer, et suivent toujours le même train de vie; jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme.

Et en quel abîme? voilà, Chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, et voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit : une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner et ce qui lui est dû. Vérité incontestable dans la religion que nous professons. Il n'est point ici question de douter, de raisonner, de disputer. Nous sommes chrétiens, et nous ne pouvons l'être, que nous ne reconnaissions cette éternité de peines comme le juste salaire du péché, comme la suite naturelle du péché, comme la fin malheureuse où mène par lui-même le péché. C'était pour nous délivrer de ce souverain malheur, que Jésus-Christ avait donné son sang, et tout son sang; mais par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce sang, qui devait le laver, ne sert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme; ce sang, qui devait le réconcilier, ne sert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable; ce sang, qui devait être son salut, devient la perte irréparable de son âme et sa damnation.

Ah! mes Frères, qui pourrait exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le désespoir du réprouvé sur qui coule le sang de son Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer! Car ce sang divin descendra jusque dans l'enfer; et c'est là que doit se vérifier dans toute son étendue, cette parole de l'Écriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puissant, a fait distiller sa fureur sur ses ennemis, et sa plus grande fureur : *Magnus enim furor Domini stillavit super nos* (II. Paralip. 34). De vous expliquer quels sont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie et irritée par cela même qui devait l'adoucir et l'apaiser, c'est ce qui me conduirait trop loin, et ce qu'on vous a fait mille fois entendre; c'est ce qu'éprouvent tant de pécheurs déjà condamnés; et plaise au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais!

Pour cela que nous reste-t-il, mes chers Auditeurs? contrition, réformation de vie, satisfaction. Contrition à la vue de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, et dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitudes et d'offenses. Réformation : car il ne suffit pas de pleurer le passé, il faut penser à l'avenir. Il faut le régler, il faut le sanctifier, il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie, il faut se dédommager de tous les mérites qu'on a perdus, ou qu'on n'a pas amassés : or, on ne le peut que par une vie toute nouvelle, et d'autant plus remplie de bonnes œuvres, qu'elle a été plus souillée de crimes. Satisfaction : n'allons point, mes Frères, n'allons point chercher plus loin que dans ce saint temple, le prix nécessaire pour nous acquitter auprès de la justice divine. C'est dans ce tabernacle qu'il est renfermé; c'est là que repose ce sang, qui seul a pu expier tous les péchés du monde, et qui peut, à plus forte raison, expier les nôtres. Prosternons-nous devant lui, et adressons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, remède souverain et tout-puissant, c'est en vous que je me confie et que je mets toute mon espérance. Quand je serais mille fois encore plus chargé de dettes, il n'est rien que vous ne puissiez payer pour moi, et c'est ce que j'attends de vous. Aussi coupable que je le suis, je devrais, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon sang; mais sans vous que servirait mon sang, et le sang de tous les hommes? Vous êtes donc ma ressource, et c'est à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même : je suis pécheur, et par conséquent, je veux désormais et je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute sa vertu, et n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous sera unie. Vous la sanctifierez, vous la consacrerez, vous me la rendrez salutaire pour l'éternité bienheureuse, où nous conduisent, etc.

EXHORTATION

Sur la Flagellation de Jésus-Christ.

ANALYSE.

SUJET.

Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller. — Pourquoi ce supplice, et comment fut-il exécuté?

DIVISION.

Flagellation la plus honteuse et la plus douloureuse. Cette honte que voulut subir Jésus-Christ, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, et à nous prémunir contre le péché de la honte salutaire que nous en devons concevoir, 1re *partie;* Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Flagellation la plus honteuse. — Quelle confusion pour un Homme-Dieu, de paraître devant les Juifs dans l'état où il parut! Qu'a-t-il prétendu par là? corriger les désordres d'une mauvaise honte qui nous retient en mille rencontres où il s'agit des intérêts de Dieu, et nous en-

seigner usage que nous devons faire d'une honte raisonnable et utile pour nous garantir du péché.

En effet, d'où vint au Fils de Dieu cette confusion qui le jeta dans un si profond accablement? de nos péchés, dont il était chargé. Mais nous, par un sentiment tout contraire, nous n'avons nulle honte de commettre le mal, et nous en avons de pratiquer le bien. Deux dispositions les plus funestes.

Pour les corriger, considérons toujours Jésus-Christ. Point de frein plus puissant pour nous arrêter et nous retirer du péché, que cette pensée : ce péché, que je commets sans pudeur et sans honte, a fait rougir mon Dieu. Point de meilleur soutien contre le respect humain et la honte de pratiquer le bien, que cette réflexion : Toute la honte de la flagellation de mon Sauveur n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père.

SECONDE PARTIE.

Flagellation la plus douloureuse.

Il fut livré à toute la barbarie d'une brutale soldatesque, qui le déchira de coups; et c'est en cet état qu'il nous prêche la mortification de la chair.

La chair de Jésus-Christ était une chair innocente, au lieu que la nôtre est une chair criminelle. Combien donc mérite-t-elle plus d'être mortifiée, que celle de ce Dieu Sauveur? Aussi saint Paul recommandait-il si souvent et si fortement aux premiers fidèles de mortifier leur chair. Et c'est dans cette mortification de la chair que tous les saints ont fait consister une partie de leur sainteté.

Mais nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement. La maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, et de lui procurer toutes ses aises. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller. (S. Jean, ch. 19.)

Quel nouveau spectacle, Chrétiens, et quelle sanglante scène! on conduit notre divin Maître dans le prétoire de Pilate; on le dépouille de ses habits et on l'attache à une colonne : outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui; ils sont armés de fouets, et ils se disposent à le déchirer de coups! Pourquoi ce supplice, et qui l'a ainsi ordonné? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet arrêt, et comment est-il exécuté? c'est ce que je me suis proposé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, et ce qui doit faire également le sujet de votre compassion et de votre instruction. Pour y procéder avec ordre, observez, s'il vous plaît, qu'un supplice devient surtout rigoureux, et par la honte qui l'accompagne, et par l'excès de la douleur qu'il est capable de causer. En quoi l'esprit et le corps ont tout à la fois à souffrir; car la honte afflige l'esprit, et la douleur fait impression sur les sens et tourmente le corps. L'une et l'autre ne se trouvent pas toujours jointes ensemble. La honte d'un supplice peut être extrême, sans qu'il y ait nulle douleur à supporter; ou la douleur en peut être très-cuisante et très-violente, sans qu'il s'y rencontre nulle confusion à soutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation, où le Sauveur des hommes se vit condamné : c'est que ce fut tout ensemble un des supplices de sa passion, et le

plus honteux, et le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu subir, tout Dieu qu'il était, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, et à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fond de cet entretien et tout le fruit que vous en devez retirer.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était une nécessité bien dure pour Pilate, que celle où l'obstination des Juifs semblait le réduire, de trahir ses propres sentiments et d'agir contre tous les reproches de son cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvait ignorer la bonne foi, la candeur, la sainteté, et en l'abandonnant à toute la violence de ses ennemis. Il est vrai que ce gouverneur, revêtu de l'autorité du prince, pouvait repousser la violence par la violence; que dans la place qu'il occupait, et dans le crédit que lui donnait son rang, il ne tenait qu'à lui de se déclarer le protecteur du Fils de Dieu, de l'enlever d'entre les mains de ses persécuteurs, et de le mettre à couvert de leurs poursuites. Il est même encore vrai, que non-seulement il le pouvait, mais qu'il le devait : car il était juge, et selon toutes les lois de la justice, il devait défendre le bon droit contre l'iniquité et l'oppression. Mais il craignait le bruit; et par un caractère de timidité si ordinaire jusque dans les plus grandes dignités, il ne voulait point faire d'éclat : mais il craignait les Juifs; et par une lâche prudence, il ne voulait pas s'exposer à une émeute populaire : mais il craignait l'empereur, dont on le menaçait; et par un vil intérêt, il ne voulait pas qu'on pût l'accuser devant lui et le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa dernière ressource, et quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusque-là n'avait pu toucher? Ah! mes Frères, l'étrange moyen! et fut-il jamais une conduite plus bizarre et plus opposée à toutes les règles de l'équité? c'est de condamner Jésus-Christ au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits et de leur inspirer des sentiments plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandaient : car telle est la vue de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacriléges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtements et les arrachent, le lient à un infâme poteau, et se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne et le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, Chrétiens? et quelle horreur! ce corps virginal, ce corps formé par l'Esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente et à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avait prédit, ce Verbe éternel; il nous l'avait annoncé par son prophète, lorsque parlant à son Père, il lui disait : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem*

meam (Psalm. 68); C'est pour vous, mon Père, c'est pour la gloire de votre nom que j'ai voulu être comblé d'opprobre, et couvert de honte et de confusion.

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs, et sans nous retracer des images dont les âmes innocentes pourraient être blessées, considérons seulement, et en général, cette honte du Fils de Dieu comme le modèle ou le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, et qui nous détourne, sans que nous remarquions même ni comment, ni pourquoi, de tous les excès et de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même ; mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en faisons; et il nous fallait un aussi grand exemple que celui de Jésus-Christ pour en corriger le désordre. Or, je prétends que jamais cet Homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante que dans le mystère que nous méditons.

En effet, Chrétiens, savez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement? Ah! mon Père, ajoutait-il, comme il n'y a que vous qui connaissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui, par les lumières infinies de votre sagesse, en puissiez bien pénétrer le fond et découvrir le véritable sujet : *Tu scis improperium meum et confusionem meam* (Ps. 68). Les hommes en ont été témoins, ils en ont vu les dehors, et rien de plus; mais vous, Seigneur, sous ces apparences et ces dehors qui n'en représentaient que la plus faible partie, vous ayez démêlé ce qu'il y avait de plus intérieur et de plus secret, et vous en avez eu une science parfaite : *Tu scis confusionem meam*. Or, cette science des opprobres de Jésus-Christ et de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes Frères, ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, et de quoi a-t-il plus de honte? est-ce d'avoir à subir un châtiment qui ne convient qu'aux esclaves? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme un scélérat? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, et il est le premier à s'y offrir, parce que c'est obéir à son Père, parce que c'est pour honorer la majesté de son Père et pour satisfaire à sa justice : *Quoniam ego in flagella paratus sum* (Psalm. 37). Est-ce même de l'état où il paraît devant tout un peuple qui l'insulte et qui lance contre lui les traits de la plus piquante et de la plus maligne raillerie? voilà, je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel et de quoi confondre le Dieu de l'univers : mais j'ose dire après tout, et vous devez, mon cher Auditeur, le reconnaître, que ce qui redouble sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs que la nôtre. Expliquons-nous, et confondons-nous nous-mêmes.

Oui, Chrétiens, de quoi il rougit ce Saint des saints et ce Dieu de pureté, c'est de vos discours licencieux, c'est de vos paroles dissolues, c'est de vos conversations impures, c'est de vos libertés

scandaleuses, c'est de vos parures immodestes, c'est de vos regards lascifs, c'est de vos attachements sensuels, de vos intrigues, de vos rendez-vous, de vos débauches, de vos débordements, de toutes vos abominations. Car c'est là ce qu'il se rappelle dans cet état de confusion où le texte sacré nous le propose : c'est de tout cela qu'il est chargé, de tout cela qu'il est responsable à la justice divine, et de tout cela, encore une fois, qu'il rougit d'autant plus, que par l'affreuse corruption du siècle et par l'audace la plus effrénée du libertinage, vous en rougissez moins.

De là, mes Frères, j'ai dit que nous devions apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte et à sanctifier même cette passion pour l'employer à notre salut. Quel en est le dérèglement et l'abus le plus ordinaire? Je le réduis à deux chefs : l'un; de nous porter sans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux, et l'autre, de nous éloigner par honte de ce qui devrait faire notre gloire aussi bien que notre bonheur. Voici ma pensée, qui n'est pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal, et nous en avons de pratiquer le bien. D'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement; et que souvent même nous nous en glorifions : au lieu que s'il s'agit d'un exercice de piété, de charité, de quelque bonne œuvre que ce puisse être, ou nous l'omettons lâchement, parce qu'un respect tout humain nous retient, ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier et secrètement, parce que nous craignons la vue du public et les vains jugements du monde. Deux dispositions les plus dangereuses et les plus mortelles. Car il n'est pas possible que j'entre jamais dans la voie de Dieu, ou que je m'y établisse, si je ne me défais de cette honte mondaine, qui me retire de l'observation de mes devoirs et de la pratique des vertus chrétiennes; si je n'acquiers cette honte salutaire, qui nous sert de barrière contre le vice, et qui nous en détourne. Il faut donc que je bannisse l'une de mon cœur, et que j'y entretienne l'autre. La honte du bien, dit saint Bernard, est en nous la source de tout mal, et la honte du mal est le principe de tout bien. Par conséquent je dois apporter tous mes soins à maintenir celle-ci dans mon âme, et combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute saint Chrysostome, bien loin de pouvoir me conserver dans l'innocence, je ne puis pas même après ma chute me relever par la pénitence : pourquoi? parce que la pénitence est fondée sur la honte du péché, ou plutôt, parce que la pénitence n'est autre chose qu'une sainte honte et qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'ensuit que c'est par la honte du péché que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais du reste, en vain le commencerai-je par là, si dans un assemblage monstrueux, je joins à la honte du péché une fausse et damnable honte de la vertu. Car alors ce que j'aurai commencé, je ne l'achèverai jamais, puisque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainsi, mes Frères, voulons-nous consommer l'œuvre de notre sanctification? outre la honte du péché, revêtons-nous des armes du salut, c'est-à-dire, d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardiesse, et, selon l'ex-

pression de saint Augustin, d'une sage et pieuse effronterie dans le culte de notre Dieu et dans l'accomplissement de tous les devoirs de la religion. Règles divines, et admirables enseignements, que nous recevons de Jésus-Christ même. Tournons encore vers lui les yeux, et formons-nous sur un modèle si parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confusion : et ce qui fait sa honte, ce sont les péchés d'autrui : comment n'en aurais-je pas de mes propres péchés? Ah! malheureuse, disait le Seigneur par la bouche de Jérémie à une âme pécheresse, où en es-tu réduite? Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, et je suis sur le point de t'abandonner : pourquoi? parce que tu t'es fait un front de prostituée, et que tu ne sais plus ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere* (Jerem. 3). Tandis que tu n'étais pas tout à fait insensible à la honte que devaient te causer tes crimes et tes dissolutions, j'espérais de toi quelque chose, car cette honte était encore un reste de grâce, et un moyen de conversion : mais maintenant que tu l'as perdue, qui sera capable de te ramener de tes égarements, et qui pourra te rappeler à ton devoir? La crainte de mes jugements est bien forte, mais elle s'efface en même temps que la honte du péché. La vue de l'éternité est bien terrible, mais on n'y pense guère dès qu'une fois on a déposé toute honte du péché. Ma grâce est toute-puissante, mais elle ne l'est que pour inspirer la honte et la douleur du péché. De là, tant que tu demeureras sans honte et sans pudeur dans ton péché, il n'y a rien à attendre de ta part, et tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere.*

En effet, Chrétiens, s'il y a en cette vie un état de perdition et presque sans remède, c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché; et la raison qu'en apporte saint Bernard devrait faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. C'est, dit-il, que la honte du péché est la dernière de toutes les grâces que Dieu nous donne; et qu'après cette grâce, il n'y a presque plus de ces grâces de salut, de ces grâces spéciales et de choix, qui font impression sur une âme criminelle, et qui, par une espèce de miracle, la retirent de l'abîme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connaître, et la chose ne se vérifie que trop par la nature même des grâces. Si donc, reprend saint Bernard, je ne ressens plus cette grâce de honte et cette confusion qui me troublait autrefois à la présence du péché, et qui m'en éloignait, j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine, et que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grâce si précieuse, et d'y exciter cette confusion? Jésus-Christ, mes Frères, Jésus-Christ : c'est celui qui la ranimera, qui la ressuscitera, qui la fera renaître, quand elle serait pleinement éteinte. Il nous suffit de le contempler dans le mystère de sa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés; mais beaucoup moins confus de ses opprobres que de nos péchés. Hé! mon Frère, s'écrie saint Chrysostome, si tu ne rougis pas de ton crime, rougis au moins de la honte

qui en retombe sur ton Sauveur ! Si tu ne rougis pas de pécher, rougis au moins de ne pas rougir en péchant ! Car le plus grand sujet de honte pour toi, c'est de n'en avoir point, et peut-être cette honte ne te sera pas inutile, puisqu'elle servira à faire revivre en toi la honte du péché même, et qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir, tu pourras en avoir dans la suite et la reprendre.

Qui doute, Chrétiens, que cette pensée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur, s'il faisait dans son péché cette réflexion : Ce péché que je commets a fait rougir mon Dieu ! Il en a porté la tache, et cette tache avec laquelle il s'est présenté aux yeux de son Père, lui fut, tout innocent qu'il était, plus ignominieuse que tous les coups de fouet dont l'accablèrent ses bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu ? Ce qui fut plus sensible à Jésus-Christ dans le prétoire, ce n'était pas d'être exposé à la vue des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paraître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux et toute la cour céleste. Or, n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin, et n'est-ce pas assez pour me confondre, et pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre ? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier ? Et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu Sauveur attaché à la colonne, que d'en rougir inutilement et avec le plus cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur assis sur le tribunal de sa justice ?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, et nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bizarre et la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, et de mal faire, et de bien faire : de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fonds de conscience ; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, et que nous en craignons la censure. Etat le plus ordinaire dans le christianisme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudrait faire, et qu'ils ne font pas ; les âmes vertueuses de profession et les vrais chrétiens n'ont honte que du vice, qui leur est odieux et dont ils tâchent de se préserver : mais la plupart, ni libertins tout à fait, ni tout à fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, et réunissent dans eux l'une et l'autre honte, la honte du péché et la honte de la piété.

En combien d'occasions où Dieu exige que nous fassions connaître ce que nous sommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, et déguisons-nous nos sentiments, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles personnes, et que nous ne voulons pas avoir à essuyer leurs raisonnements et leurs discours ? Combien de fois parlons-nous et agissons-nous contre toutes nos lumières et tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler et d'agir autrement que celui-ci ou que

celui-là avec qui nous vivons, et que nous n'avons pas l'assurance de le contredire? Un homme a de la religion, il a de la crainte de Dieu, et il voudrait vivre régulièrement et chrétiennement; il voudrait assister au sacrifice de nos autels avec respect; il voudrait fréquenter les sacrements avec plus d'assiduité, il voudrait accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise; il voudrait s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes, réformer certains abus; il voudrait s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, et s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses et plus honnêtes; la grâce le presse, et il en voudrait suivre les mouvements; il le voudrait, dis-je, et il se sent de l'attrait à tout cela : mais toutes ces bonnes volontés et tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter et les renverser? une répugnance naturelle à se distinguer et à paraître plus religieux et plus scrupuleux, qu'on ne l'est communément à son âge et dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'es-tu pas répandue, et quels dommages ne causes-tu pas jusque dans les plus saintes assemblées? Combien de desseins fais-tu avorter? combien de vertus retiens-tu captives? en combien d'âmes détruis-tu l'esprit de la foi, et combien de gloire dérobes-tu à Dieu? Or il faut, Chrétiens, triompher de cet ennemi; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est absolument incompatible avec les maximes et les règles du salut. Et pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jésus-Christ? Car si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père, ne serais-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un mépris que j'aurai à supporter de la part du monde? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des jugements et des rebuts du monde; mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde me fait oublier tous les droits et tous les intérêts du Dieu que j'adore; d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens; d'un Dieu le souverain auteur de mon être et mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même; et passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux; et apprendre de là à retrancher, par la mortification évangélique, toutes les délicatesses des sens et de la chair : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir subi toute la honte d'un supplice aussi humiliant que celui de la flagellation; mais il fallait encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, et que sa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ses bourreaux, et mise par là même en état

d'être offerte à Dieu comme une hostie précieuse, et de fléchir sa colère : c'est le triste objet que nous avons présentement à considérer. Quand les amis de Job, instruits de son infortune et de la déplorable misère où il se trouvait réduit, vinrent à lui pour le consoler, l'Ecriture dit que le voyant couché sur un fumier, tout défiguré et tout plein d'ulcères, ils furent saisis d'un tel étonnement, qu'ils déchirèrent leurs habits, qu'ils se couvrirent la tête de cendres, et que, pour marquer la consternation où ils étaient, ils se tinrent là plusieurs jours dans un profond et morne silence. Il y aurait encore bien plus lieu, Chrétiens, de tomber ici dans la même désolation, de garder la même conduite, et de demeurer sans parole à la vue du Fils unique de Dieu, accablé sous une grêle de coups, tout meurtri de blessures, et comme donné en proie à une troupe féroce et à toute leur inhumanité.

Que devait-on attendre de cette brutale soldatesque? C'étaient des hommes nourris dans le tumulte et la fureur des armes, et de là plus incapables de tout ménagement et de tout sentiment de compassion. C'étaient les ministres d'un juge timide et lâche, qui les abandonnait à eux-mêmes, et dont ils pouvaient impunément passer les ordres, s'il en eût porté quelques-uns, et qu'il leur eût prescrit des bornes. C'étaient des âmes vénales et mercenaires, des âmes intéressées et d'intelligence avec les Juifs, dont ils avaient à contenter la haine, pour en recevoir la récompense qui leur était promise et qu'ils espéraient. C'étaient les suppôts de ce peuple ennemi de Jésus-Christ, c'est-à-dire, du peuple le plus cruel et le plus barbare, le plus envenimé dans ses ressentiments et le plus insatiable dans ses vengeances. C'était toute une cohorte assemblée, afin de se relever les uns les autres, et que reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils pussent toujours frapper avec la même violence. Tout cela, autant de conjectures des excès où ils se portèrent contre cet innocent agneau qu'ils tenaient en leur pouvoir, et contre qui ils étaient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, mes chers Auditeurs, et que vous dirai-je? m'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue et toute son horreur une scène si sanglante? entrerai-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées, et dont nous ne pouvons avoir qu'une connaissance obscure et générale? vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont allumés, les fouets grossis de nœuds et tout hérissés de pointes dont leurs bras sont armés? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps faible et déjà tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin? Que de cris, que de nouvelles insultes de la part des prêtres, des pontifes, d'une populace infinie, témoins de tout ce qui se passe, et animant tout par leur présence! Mais je vous laisse, mes Frères, à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres, et à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie; que ce n'est plus partout que meurtrissures, que contusions, et qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine; qu'au milieu de ce tourment, cet homme de douleur, après s'être soutenu

d'abord, est enfin obligé de succomber; que dans une défaillance entière, il tombe au pied de la colonne; qu'il y demeure couché par terre, perclus de tous ses membres et privé de l'usage de tous ses sens; qu'il ne lui reste ni mouvement, ni action, ni voix, ni parole; et que bien loin de pouvoir s'expliquer et se plaindre, il conserve à peine un dernier souffle et une étincelle de vie.

Que dis-je, Chrétiens? c'est en cet état qu'il s'explique à nous plus hautement et plus fortement qu'il ne s'est jamais expliqué. Il n'a qu'à se montrer à nos yeux : cela suffit. Il ne lui faut point d'autre voix que celle de son sang, pour nous instruire; il ne lui faut point d'autre organe que ses plaies; ce sont autant de bouches ouvertes pour nous redire ce qu'il s'est tant efforcé de nous persuader en nous prêchant son Evangile : que quiconque aime son âme en ce monde, c'est-à-dire, sa chair, que quiconque y est attaché, et veut l'épargner et la choyer, la perdra immanquablement; mais que, pour la sauver dans l'éternité, c'est une nécessité indispensable de la haïr en cette vie, de réprimer ses sensualités, de lui refuser ses aises et ses commodités, de lui faire une guerre continuelle en la mortifiant, en l'assujettissant, en la domptant : *Qui amat animam suam, perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (Joan. 12). Maxime essentielle dans la morale de Jésus-Christ; maxime la plus juste, et fondée sur les principes les plus solides; parce que cette chair que nous avons à combattre, est une chair souillée de mille désordres, une chair de péché; et qu'étant criminelle, elle doit être punie temporellement, si nous ne voulons pas qu'elle le soit éternellement; parce que c'est une chair rebelle, et qu'il n'était pas possible de la tenir dans la soumission et dans l'ordre, si l'on ne prend soin de la réduire sous le joug, à force de la châtier et de la mater; parce que c'est une chair corrompue et la source de toute corruption; puisque c'est d'elle que vient tout ce que saint Paul appelle œuvres de la chair : les débauches et les impudicités, les querelles et les dissensions, les colères et les envies, et que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ses traits contagieux, ni les repousser, que par de salutaires violences; parce que c'est une chair conjurée contre Dieu et contre nous-mêmes : contre Dieu dont elle rejette la loi, contre nous-mêmes dont elle ruine le salut; et que nous devons par conséquent la regarder et la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avait rien de tout cela. C'était une chair sainte et sanctifiante, une chair sans tache et toute pure, une chair pleinement soumise à l'esprit; c'était la chair d'un Dieu, et toutefois nous voyons quels traitements elle a reçus : or, c'est sur cela même que cet Homme-Dieu baigné dans son sang, se fait entendre à nous du pied de la colonne, et qu'il nous reproche, tout muet qu'il est, nos délicatesses et l'extrême attention que nous avons à flatter nos corps; comme s'il nous disait : Jetez sur moi les yeux, et par une double comparaison, confondez-vous. Idolâtres de votre chair, vous ne voulez pas que rien lui manque, que rien la blesse, que rien l'incommode; et moi, me voici déchiré de fouets et tout ensanglanté. Mais encore, qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts, et qu'était-ce que la mienne, que

j'ai si peu ménagée? reproche le plus touchant, et dont l'Apôtre avait senti toute la force lorsqu'il traçait aux premiers fidèles ces grandes règles de la pénitence et de la mortification chrétienne : que si nous voulons être à Jésus-Christ, nous devons crucifier notre chair avec tous ses vices et toutes ses concupiscences : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Galat. 5); que nous ne devons nous conduire que selon l'esprit, sans écouter jamais la chair; ni avoir égard ou à ses répugnances ou à ses désirs : *Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis* (*Ibid.*); qu'au lieu de la consulter et de la suivre, nous devons expressément y renoncer, et même en quelque sorte nous en depouiller : *Expoliantes vos veterem hominem* (Coloss. 3); que, quelque effort qu'il y ait à faire pour cela, quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter, il ne doit être compté pour rien, et que nous ne devons jamais oublier, en considérant Jésus-Christ, que nous n'avons point encore comme lui répandu notre sang : *Nondùm enim usquè ad sanguinem restitistis* (Hebr. 12).

Quel langage, mes chers Auditeurs! et qui de vous l'entend? Ne sont-ce pas là des termes dont le monde ignore souvent jusqu'à la signification, ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires et à des religieux? Or, prenez garde néanmoins à qui saint Paul donnait ces divines leçons, et à qui il enseignait cette excellente morale : car ce n'était ni à des religieux, ni à des solitaires qu'il parlait : c'était à des chrétiens comme vous, n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction, sinon qu'ils étaient de vrais chrétiens, et que vous ne l'êtes pas; c'était à des hommes employés comme vous, selon leur profession, aux affaires du monde; à des femmes engagées comme vous par leur état et leur condition dans la société et dans le commerce du monde. Voilà ceux à qui il recommandait de mener une vie austère, non-seulement selon le cœur, mais selon les sens; de mourir à eux-mêmes à leur chair; de se contenter du nécessaire, ou pour le logement, ou pour le vêtement, ou pour l'aliment, et de retrancher tout ce qui est au delà comme superflu, comme dangereux, comme indécent dans la religion d'un Dieu qui, par ses souffrances, est venu consacrer l'abnégation de soi-même et de tout soi-même. Ces expressions ne les étonnaient point, ces propositions ne leur semblaient point outrées, ils les comprenaient, ils les goûtaient, ils se les appliquaient. Le christianisme a-t-il donc changé, et n'est-il plus le même? Ah! mes Frères, le christianisme a toujours subsisté; mais reconnaissons, à notre confusion, que ce ne sont plus les mêmes chrétiens : nous en avons retenu le nom, et nous en avons laissé toute la substance et tout le fond.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette sainte mortification de la chair que les saints de tous les siècles et de tous les états ont fait consister une partie de leur sainteté. Parcourez leurs histoires, et trouvez-en un qui n'ait pas témoigné pour sa chair une haine particulière. Soit qu'ils eussent toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine ils se fussent convertis à Dieu; soit qu'ils eussent abandonné le siècle pour se retirer dans le désert et dans le cloître, ou qu'ils fussent restés au milieu du monde pour

satisfaire à leurs engagements et à leurs devoirs : en quelque situation qu'ils aient été, et par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embrasser le service de Dieu, ils ont commencé à se déclarer contre leurs corps, et en sont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étaient différentes, et leur sainteté avait, ce semble, des caractères tout opposés : c'était, dans les uns, une sainteté de silence et de retraite, et dans les autres, une sainteté de zèle et d'action; dans les uns, une sainteté toute pour elle-même, et dans les autres, une sainteté presque toute pour le public; mais malgré cette diversité de vocation, ils sont convenus en ce point de haïr leur chair et de la traiter durement. La faiblesse du sexe, la complexion, le travail, les infirmités même n'ont point été des excuses pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter, il fallait au contraire leur prescrire des bornes et les modérer; tant ils étaient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venait cette haine si vive et si universelle dont ils étaient tous animés? de l'ardent désir qu'ils avaient conçu de conformer, autant qu'il était possible, leur chair à la chair de Jésus-Christ; de la forte persuasion où ils étaient, que jamais leur chair ne participerait à la gloire de la résurrection de Jésus-Christ, si elle ne participait à sa mortification et aux douleurs de sa passion; du souvenir qu'ils portaient profondément gravé dans le cœur, que c'était pour notre chair et pour ses voluptés sensuelles, que la chair de Jésus-Christ avait été si violemment tourmentée; d'où ils concluaient qu'une chair ennemie de Jésus-Christ, qu'une chair coupable de tous les maux qu'avait endurés la chair de Jésus-Christ, était indigne de toute compassion, et ne pouvait être trop affligée elle-même, ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeaient; mais pour nous, mes chers Auditeurs, nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement : la maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, et de ne l'endommager en rien, de ne le point fatiguer, de ne le point affaiblir, de l'entretenir toujours dans le même embonpoint, d'en étudier les goûts, les appétits, et de lui fournir abondamment tout ce qui l'accommode : voilà notre principale, et souvent même notre unique occupation.

Ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine. Appliquez-vous à ma pensée : c'est un point de morale à quoi vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention. Que des impies déclarés, que des libertins de profession, que des mondains par état, se rendent esclaves de leur corps, et lui accordent tout ce qu'il demande, je n'en suis point surpris : comme ils n'aspirent, ou du moins qu'ils ne pensent à nul autre bonheur qu'à celui de la vie présente, il est naturel qu'ils en recherchent toutes les douceurs. Dès-là que ce sont des mondains, ils sont possédés du monde et de l'esprit du monde : or, tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, n'est qu'orgueil de la vie, que concupiscence des yeux et que concupiscence de la chair; il est donc moins étonnant qu'ils soient si

attachés à leur chair, et qu'ils la laissent vivre à l'aise et au gré de tous ses désirs.

Mais ce qui doit bien nous surprendre, et ce que je déplore comme un des plus grands abus du christianisme, je l'ai dit et je le répète, c'est qu'on prétende être pénitent sans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme est revenu de ses criminelles habitudes, une femme a quitté le monde, après l'avoir aimé jusqu'au scandale : il y a sujet de bénir Dieu d'un tel changement, et je l'en bénis. Ce ne sont plus les mêmes intrigues, ni les mêmes désordres ; mais du reste, parlez à l'un et à l'autre de satisfaire à la justice de Dieu ; représentez-leur avec l'Apôtre que, comme ils ont fait servir leur corps à l'iniquité, ils doivent le faire servir à la justice et à l'expiation de leurs péchés ; dites-leur, avec saint Grégoire, qu'autant qu'ils se sont procuré de plaisirs défendus et illicites, autant ils doivent s'interdire de plaisirs même permis et innocents : c'est une langue étrangère pour eux, et toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès et certains vices, sans en être moins amateurs d'eux-mêmes, ni moins occupés de leurs personnes.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende être dévot sans être chrétien ; je veux dire, sans marcher par la voie étroite du christianisme : car le christianisme est une loi austère et mortifiante ; et cependant tout dévot qu'on est, on ne veut rien avoir à souffrir : on renonce au luxe, au faste, à la pompe ; mais d'ailleurs on veut être servi ponctuellement, nourri délicatement, couché mollement, vêtu et logé commodément. Rien que de modeste en tout : mais rien en tout que de propre, que de choisi, que d'agréable. Telle dans la dévotion mène une vie mille fois plus douce, et je pourrais ajouter, plus délicieuse, qu'une autre dans son dérèglement et son libertinage.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende s'ériger en censeur des mœurs et en réformateur des relâchements du siècle, sans penser d'abord à réformer le relâchement où l'on vit soi-même à l'égard de la mortification des sens : n'est-ce pas là l'illusion de nos jours ? Crier sans cesse contre des doctrines prétendues relâchées ; gémir à toute occasion et avec amertume de cœur sur le renversement de la morale évangélique ; s'élever avec zèle, ou plutôt avec emportement et avec aigreur, contre ceux qu'on veut faire passer pour destructeurs de cette sainte morale ; les regarder comme l'ivraie semée dans le champ de l'Eglise, et former de pieux desseins pour arracher ce mauvais grain : *Vis imus, et colligimus ea* (Matth. 13) ? ne parler que de sévérité, et en lever partout l'étendard, dans les discours publics, dans les entretiens particuliers, dans les tribunaux de la pénitence, dans les ouvrages de piété : voilà les beaux dehors et les spécieuses apparences dont une infinité d'âmes, ou simples, ou prévenues, se laissent fasciner les yeux. Mais quand, moins crédule et moins facile à confondre les apparences avec la vérité, on vient à percer au travers de ces dehors ; et que, prenant la règle de Jésus-Christ, on juge des paroles par les œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos* (Matth. 7) ; que trouve-t-on ? des gens sévères, ou réputés tels, mais en même temps bien pourvus de toutes choses, et ayant grand soin de l'être ;

des gens sévères, mais en même temps répandus dans le monde, et dans le plus beau monde, pour en goûter tous les agréments; des gens sévères, mais n'étant toutefois ennemis ni des divertissements profanes, ni des conversations plaisantes et enjouées, ni des bons repas; disons en deux mots, des gens de la dernière sévérité dans leurs leçons, mais de la dernière indulgence dans leurs exemples; anges dans leurs maximes, mais hommes, et très-hommes dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité qu'ils prêchent avec tant d'emphase, soit mise en pratique, mais par d'autres, et non par eux : comme maîtres et comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction, et se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah! mes chers Auditeurs, ne nous trompons point, et mettons-nous bien en garde contre les artifices et les prestiges de notre chair; tout animale et toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil et de plus adroit à défendre ses intérêts; ne perdons jamais de vue le grand modèle que nous propose notre mystère, et faisons à notre égard ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsqu'après la flagellation de Jésus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable, et qu'il dit : Voilà l'homme : *Ecce homo* (Joan. 19); disons-le-nous à nous-mêmes en le contemplant : Voilà l'homme, et voilà le Dieu de mon salut; voilà par où il m'a sauvé et par où je me sauverai. Les Juifs, en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis; mais je puis me promettre que nous en serons touchés, que nous nous sentirons animés d'une ardeur et d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grâce qui nous élèvera à Dieu, et qui, par les saintes rigueurs de la mortification évangélique, nous conduira à la béatitude éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur le Couronnement de Jésus-Christ.

ANALYSE.

SUJET.

Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte; et après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis, faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. — Voilà proprement le mystère de la royauté de Jésus-Christ.

DIVISION.

Royauté de Jésus-Christ méprisée et profanée par les indignités qu'exercèrent contre lui les soldats, 1re *partie;* mais en même temps, royauté reconnue et solidement vérifiée par une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Royauté de Jésus-Christ méprisée et profanée par les indignités qu'exercèrent contre lui les soldats. Par la plus sanglante dérision, ils le revêtent d'une robe de pourpre, ils lui donnent pour sceptre un roseau, ils

lui mettent sur la tête une couronne d'épines; et en le saluant comme Roi des Juifs, ils lui crachent au visage, et le meurtrissent de soufflets.

Or, n'est-ce pas ainsi que nous le traitons nous-mêmes? Nous le couronnons, en le reconnaissant pour notre roi : mais nous le couronnons d'épines. Ces épines, ce sont tant de désordres où nous nous abandonnons.

De plus, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela? par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles dans son service.

Enfin, nous le couvrons d'une misérable robe de pourpre, c'est-à-dire, de nos péchés, plus rouges que l'écarlate, selon la figure du prophète, et qui le font rougir lui-même. Mais il aura son temps pour venger sa royauté flétrie et profanée. De quelle frayeur serons-nous saisis, quand, à son jugement universel, nous le verrons couronné de gloire!

SECONDE PARTIE.

Royauté de Jésus-Christ reconnue et solidement vérifiée, par une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même et de l'impiété des soldats. Les choses mêmes par où ils croyaient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, et ont servi à nous en donner l'idée la plus juste. Ils l'ont couronné d'épines : or, à qui cette couronne pouvait-elle mieux convenir, qu'à celui qui devait être le Roi surtout des âmes souffrantes.

Ils lui ont donné pour sceptre un roseau. Rien ne pouvait mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la faiblesse même et par l'infirmité. Avec ce roseau, il a soumis toutes les puissances du monde.

Ils l'ont couvert d'une robe de pourpre. Etait-il une couleur plus convenable à un roi qui devait former son royaume sur la terre, et l'amplifier par l'effusion de son sang?

De là, concluons ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous devons enfin devenir selon le caractère que nous portons, et les sacrés rapports que nous avons en qualité de chrétiens avec Jésus-Christ.

Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem : et exuentes eum, chlamidem coccineam circumdederunt ei : et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dexterâ ejus.

Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte; et, après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis, faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite.
(S. Matth., ch. 27.)

N'était-ce donc pas assez de tant d'outrages déjà faits au Fils de Dieu? et puisqu'il était enfin condamné à mourir, fallait-il ajouter à l'injustice et à la rigueur de cet arrêt, de si amères insultes et de si barbares cruautés? Il semble, dit saint Chrysostome, que tout l'enfer, en cette triste journée, fût déchaîné, et eût donné le signal pour soulever tout le monde contre Jésus-Christ. Car ce ne sont plus même les Juifs, ce ne sont plus les princes des prêtres, ce ne sont plus les scribes et les pharisiens, qui pouvaient avoir des raisons cachées et des sujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur : ce ne sont plus là, dis-je, ceux qui le persécutent; mais ce sont les soldats de Pilate, ce sont des gentils et des étrangers, qui en font leur jouet, et qui le préparent au supplice et à l'ignominie de la croix par les plus sensibles dérisions, et par toutes les inhumanités que leur inspire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; et voilà le mys-

tère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, et que je puis appeler le mystère de la royauté du Fils de Dieu. Car, à bien considérer toutes les circonstances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-Homme méprisée et reconnue, avilie et déclarée, profanée, et néanmoins établie et solidement vérifiée. Je dis méprisée, avilie, profanée par les indignités qu'exercent contre lui les soldats : mais je dis en même temps reconnue, établie et solidement vérifiée par une conduite supérieure et une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété. L'un et l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la royauté de Jésus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois méprisé nous-mêmes, ce Roi du ciel et de la terre; et en la voyant si justement reconnue et si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnaître; et en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais la barbarie fut-elle plus ingénieuse que dans la passion de Jésus-Christ, à satisfaire son aveugle fureur? et quelles lois si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entière de soldats, et qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable Maître? Ils avaient entendu dire qu'il prenait la qualité de *Roi;* et pour se jouer de cette royauté prétendue selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en déférer, avec une espèce de cérémonie et d'appareil, tous les honneurs, et d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les rois. On le conduit encore dans le prétoire de Pilate, on lui présente un siége qui lui doit servir de trône, on lui commande de s'asseoir, tous se rangent autour de lui : *Congregaverunt ad eum universam cohortem* (Matth. 27); et chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Ce n'est pas assez : afin de le revêtir des marques de sa dignité, on le dépouille de ses habits collés sur son corps, déchiré et tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette sur les épaules un manteau de pourpre comme son manteau royal; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, et qui représente son autorité et son pouvoir. On fait plus encore, et pour diadème on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps sacré il n'y avait que la tête qui fût restée saine, et qu'on n'eût point attaquée. Aussi dans les supplices des plus grands criminels, épargnait-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, et où résident les plus nobles puissances de l'âme. Mais par rapport à Jésus-Christ, il n'y a plus de règles. Il faut qu'il soit couronné; mais que son couronnement lui coûte cher! Il faut que ce soit un couronnement de souffrances et un martyre. Les épines appliquées avec force, le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le sang coule tout de nouveau, et, selon la parole du prophète qui s'accomplit à

la lettre : Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait eu sa peine et son tourment : *A plantâ pedis usque ad verticem*, *non est in eo sanitas* (Isaï. 1).

Du moins si l'on en demeurait là; mais tout cela ne peut suffire à des cœurs si durs et si impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui sont dus, c'est-à-dire, des hommages proportionnés à la pourpre, au sceptre et à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils? en s'humiliant par raillerie devant lui, en lui disant, un genou en terre et d'un ton moqueur : Nous vous saluons, Roi des Juifs : *Ave*, *Rex Judæorum* (Matth. 27). Quels tributs lui paient-ils? ils lui crachent au visage, ils le meurtrissent de soufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main et lui en déchargent mille coups sur la tête. Tout ce que je dis, c'est ce que les évangélistes nous ont rapporté, et je n'ajoute rien au témoignage qu'ils ont rendu : *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem*, *et percutiebant caput ejus* (*Ibid.*).

Voilà, Chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des rois; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénètre, peut-être ce qui vous attendrit jusques aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais du reste, n'allumons point inutilement notre zèle contre les ennemis de Jésus-Christ : réservons-le pour nous-mêmes, et tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce Roi de l'univers, et que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons; mais nous le couronnons d'épines, et d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, et concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens; et en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu sauveur, comme à notre Roi. Nous savons, et la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, et même au-dessus de toute la cour céleste : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ* (Matth. 28). Nous savons qu'il a été établi de son Père, pour régner, non-seulement en Sion : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion* (Ps. 2); mais pour étendre son empire jusqu'aux extrémités de la terre : *Postula à me*, *et dabo tibi gentes hæreditatem tuam*, *et possessionem tuam terminos terræ* (*Ibid.*). Il est vrai qu'il dit à Pilate que son royaume n'était point de ce monde; mais il ne prétendait point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne voulait lui dire autre chose, sinon qu'il n'était venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, et non point une domination temporelle; car voilà le sens de ces paroles : *Regnum meum non est de hoc mundo* (Joan. 18). Domination qu'il n'a fait consister que dans l'Evangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples et les règles de conduite qu'il nous a donnés : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo*, *prædicans præceptum ejus* (Ps. 2). Nous savons, dis-je, tout cela, mes Frères; et prévenus de ces connais-

sances et de ces principes de religion, nous embrassons l'Evangile de cet Envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain Législateur, nous recevons sa morale, et nous révérons, ce semble, ses préceptes et ses maximes; nous allons à ses autels lui offrir notre culte, et nous nous prosternons en sa présence pour l'adorer. Ainsi, pour m'exprimer de la sorte, le voilà proclamé Roi par notre bouche, et couronné de nos propres mains : *Et cœperunt salutare eum : Ave, Rex* (Marc. 15).

Mais cette couronne que nous lui présentons, de quelles épines n'est-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'est-elle pas toute composée? Car, ne nous trompons point, mes chers Auditeurs, et ne nous arrêtons point à de spécieuses démonstrations. Quand, en même temps que nous couronnons Jésus-Christ, nous le renonçons du reste dans toute la conduite de notre vie; quand, après lui avoir rendu devant un autel ou au pied d'un oratoire, je ne sais quel culte d'un moment et de pure cérémonie, nous agissons ensuite d'une manière toute contraire à l'Evangile qu'il nous a prêché; que nous violons impunément et habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous suivons dans la pratique une tout autre morale que celle qu'il nous a enseignée; que nous abandonnons les règles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés; que nous traitons même de faiblesse, et nous tournons en raillerie la fidélité de quelques âmes chrétiennes qui refusent de s'en départir, et font une profession ouverte de s'y conformer; quand nous ne prenons pour guides dans toutes nos démarches que le monde, que notre ambition, que notre plaisir, que notre intérêt, que nos ressentiments, que nos passions et tous nos désirs déréglés : encore une fois, quand nous nous déclarons ses sujets, et que néanmoins nous en usons de la sorte et nous nous comportons en mondains et en païens? n'est-ce pas le couronner d'épines? et ne peut-on pas alors dire de nous ce que le texte sacré nous rapporte des soldats? *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus* (Matth. 27).

Car jamais les épines qui lui percèrent la tête lui furent-elles plus douloureuses et plus sensibles, que tant d'injustices, que tant de vengeances, que tant de médisances, que tant d'impiétés, que tant d'excès et de débauches, où tous les jours l'on se porte jusque dans le christianisme, qui est proprement son royaume? Est-ce donc là le tribut que nous lui payons? Les rois, dit saint Bernard, se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur sont soumis, et comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets, de là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or; mais que reçoit de nous notre Dieu, et que lui produisons-nous autre chose que des épines, c'est-à-dire, que des négligences et des lâchetés, que des imperfections et des infidélités, que des habitudes vicieuses, que des attaches criminelles? Tellement que notre âme est comme ce champ, ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, lorsqu'il disait : J'ai passé par le champ du paresseux, et j'ai considéré la vigne de l'insensé : *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti* (Prov. 24); mais qu'y ai-je aperçu? tout était plein d'orties, et toute la surface était couverte d'épines : *Et ecce*

totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ (Prov. 24).

Il ne peut s'en taire, ce Roi digne de toutes nos adorations et de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté, et à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes, et sa grâce nous les fait entendre au fond du cœur. Mais où tombe sa parole? comme ce bon grain de l'Evangile, elle tombe au milieu des épines : *Et aliud cecidit inter spinas* (Luc. 8); c'est-à-dire, qu'elle tombe dans des cœurs sensuels et tout charnels, dans des cœurs vains et enflés d'orgueil, dans des cœurs possédés du monde et de ses biens périssables, dans des cœurs corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent, elles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles viennent à étouffer tous les sentiments de la grâce du Seigneur, et qu'elles arrêtent toute la vertu de sa divine parole : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud* (Luc. 8).

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, et nous déshonorons encore autrement la royauté du Fils de Dieu. Outre les épines dont nous le couronnons, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela? par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles en tout ce qui concerne son service. Aujourd'hui nous sommes à lui, et demain nous n'y sommes plus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidèlement ses ordres, et demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable; et demain nous secouons le joug et nous nous révoltons. Tantôt pour Dieu, et tantôt pour le monde; tantôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre et affectueuse, et tantôt dans le relâchement d'une vie tiède et inutile. Or tout cela, qu'est-ce autre chose que lui mettre un roseau dans la main pour nous gouverner? Je veux dire, que c'est ne lui donner sur nous qu'un empire passager, sans solidité et sans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes et au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est* (Luc. 17); et quelque absolu qu'il soit, il ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai), il ne subsiste qu'autant que nous le voulons, et que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours, et si nous nous y soumettons toujours, il durera toujours; mais si nous ne le voulons, et si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable et permanent. Ce n'est pas que Jésus-Christ, vrai Dieu comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable, éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices et de tous nos changements. Mais outre ce premier empire, cet empire essentiel et nécessaire, il y en a un que nous pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait dépendre de nous-mêmes, et de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement et librement soumis comme à notre Roi; que volontairement et de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandements, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il

nous a laissé notre libre arbitre pour demeurer dans la sujétion qui lui est due, et pour satisfaire à tout ce qu'elle nous impose, ou pour nous en retirer malgré toutes nos obligations, et pour vivre selon nos appétits et nos aveugles convoitises.

Or, c'est de cet empire, dont il est néanmoins si jaloux, que nous faisons comme un roseau qui plie au moindre souffle, et qui tourne de tous les côtés. Que ne lui disons-nous point à certains jours et à certaines heures, où l'Esprit divin se communique plus abondamment à nous, et nous touche intérieurement? De quels regrets sommes-nous pénétrés à la vue de nos égarements, et que ne nous proposons-nous point pour l'avenir? Quelles résolutions, quels serments de ne nous détacher jamais de ses intérêts, et de garder de point en point toute sa loi? Rien donc, à ce qu'il semble, rien alors de mieux établi que son empire. Mais le voici bientôt détruit : il ne faut pour cela qu'une occasion qui se présente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un respect humain qui arrête, qu'un dégoût naturel qui survient, qu'une passion qui se réveille. On reprend ses premières voies, on se rengage dans ses mêmes habitudes, on oublie toutes ses promesses, on quitte toutes ses bonnes pratiques; on change de maître, et de l'empire de Jésus-Christ, on retourne sous la domination et la tyrannie de ses inclinations vicieuses. Peut-être en revient-on encore, mais pour y rentrer tout de nouveau. Ce ne sont que vicissitudes, que variations, et le plus fragile roseau n'est pas sujet à plus de mouvements opposés, ni à plus de dispositions toutes différentes.

Cependant, mes Frères, l'iniquité se soutient jusqu'au bout; et si les soldats couvrent enfin par dérision le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même, par rapport à nous, renferme un mystère bien étrange. Je dis un mystère véritable, et que le Saint-Esprit, selon la remarque des Pères, a eu expressément intention de nous déclarer. Car, ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le prophète Isaïe, s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, et qu'il veut apprendre de lui ce que signifie cette pourpre : *Quare ergò rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari* (Isaï. 63)? Hé! Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir? Le voulez-vous savoir, Chrétiens? la chose vous touche aussi bien que moi. Ecoutez ce que ce Sauveur lui-même répond à son prophète : *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea* (Isaï. 63); Leur sang a rejailli sur moi, et toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disait : Ce sont les dérèglements de mon peuple qui m'ont fait rougir, et c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi; et ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étaient aussi blancs que la neige; mais depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vu chargé de toutes les abominations du monde.

Quel reproche, mes Frères, et quel sujet de confusion pour nous-

mêmes! Car la confusion de notre Roi doit retomber sur nous-mêmes et doit encore de plus servir un jour à notre jugement et à notre condamnation. Il aura son temps pour venger l'honneur de sa royauté flétrie et profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui; tous les rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes; il n'y aura plus là d'autre roi que ce Roi de gloire; et de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons assis sur son trône, armé du glaive de sa justice et couronné de tout l'éclat de sa divine et suprême grandeur! C'est à ce dernier jour qu'il fera le terrible discernement de ceux qui l'auront honoré, et de ceux qui l'auront méprisé; qu'il mettra les uns à sa droite comme ses prédestinés et ses élus, et les autres à sa gauche comme des rebelles et des réprouvés; qu'il dira aux uns, en les appelant à lui: Venez, possédez mon royaume, vous qui m'avez servi comme votre maître, et qui m'avez obéi comme à votre Roi: *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt: Venite, possidete paratum vobis regnum* (Matth. 25); et qu'il dira aux autres, en les rejetant: Allez, et retirez-vous de moi; vous n'avez point été mon peuple et vous n'avez point voulu vivre dans ma dépendance; je ne sais qui vous êtes, et je vous livre à ces puissances de ténèbres qui vous ont si longtemps dominés, et qui vous attendent pour vous faire part de leur sort, et de leur malheur éternel: *Tunc dicet et his qui à sinistris erunt: Discedite à me in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* (*Ibid.*).

Ah! Chrétiens, que ferons-nous lorsqu'il nous frappera de ce redoutable anathème? En vain nous commencerons à craindre et à révérer son souverain pouvoir; en vain nous lui crierons mille fois: Seigneur, Seignenr: *Tunc respondebunt ei, Domine* (*Ibid.*); en vain, prosternés devant son tribunal, nous lui dirons: Roi immortel, Roi de tous les siècles, que toute louange, que toute gloire vous soit rendue: *Regi sæculorum immortali honor et gloria* (I. Tim. 1): ce ne sera plus qu'un culte forcé et contraint, et il demandait un culte de piété et d'amour; ce ne seront plus que des soumissions d'esclaves, et il voulait une obéissance d'enfants. Or, il n'y a que les enfants qui trouveront place dans son royaume, et les esclaves en seront éternellement bannis. Ce n'est pas qu'il ne retienne toujours sur ces malheureux son empire naturel; car c'est à lui que son Père a dit: Régnez au milieu même de vos ennemis: *Dominare in medio inimicorum tuorum* (Ps. 109); mais comment? pour les gouverner avec un sceptre de fer, et pour leur faire sentir tout le poids de vos justes vengeances: *Reges eos in virgâ ferreâ* (Psal. 2). Je vais trop loin, mes chers Auditeurs, et revenons. Comme il n'y a point de mystère où la royauté de Jésus-Christ ait été plus avilie et plus outragée que dans son couronnement, je prétends d'ailleurs, qu'il n'y en a point où elle ait été plus solidement établie et plus justement vérifiée: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est le caractère particulier de la royauté de Jésus-Christ, d'avoir été reconnue au milieu même des opprobres et jusque dans

le comble de l'humiliation. Au Calvaire et sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui et mourant avec lui, il fut déclaré Roi; et malgré toutes les oppositions de la Synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en le crucifiant, portait ces mots : *Jésus de Nazareth*, *Roi des Juifs* (Joan. 19). Il est étonnant, Chrétiens, que Pilate, après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avaient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine, ne voulut néanmoins jamais les entendre, ni rien relâcher, quand ils lui proposèrent d'effacer ces quatre paroles ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts et toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondil avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer; ce que j'ai écrit est écrit : *Quod scripsi*, *scripsi* (*Ibid.*). Pourquoi cela, et d'où lui venait sur ce point une telle résolution? n'en soyons point surpris, dit saint Chrysostome : c'est qu'il agissait alors par le mouvement de l'Esprit de Dieu qui le conduisait; et comme Caïphe, tout méchant et tout injuste qu'il était, avait prophétisé par l'inspiration divine, sur la mort de Jésus-Christ, aussi Pilate, quoique païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solennellement et authentiquement la royauté de ce Messie. Jésus-Christ parlant de lui-même, avait dit hautement : Je suis Roi; et les Juifs soutenaient opiniâtrément qu'il ne l'était pas. Il fallait un juge qui terminât ce différend, et un juge désintéressé. Pilate prononce; et après avoir ouï les parties, et mûrement examiné le fait, lui qui était étranger et romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu, et le reconnaît Roi : *Jesu Nazarenus Rex* (*Ibid.*).

Mais que fais-je, Chrétiens, n'allons pas si loin : les soldats en le couronnant, ne commencent-ils pas dès lors à le reconnaître pour ce qu'il est? et tout ignominieux que paraît ce couronnement, n'était-ce pas, selon les vues du ciel, une disposition secrète au jugement que devait rendre Pilate? ce n'était pas là l'intention de cette brutale et insolente milice; mais, remarque saint Ambroise, contre leur intention, ils contribuaient, sans le vouloir et sans le savoir, à l'accomplissement des desseins de Dieu. Dieu voulait que son Fils fût salué comme Roi, fût couronné comme Vainqueur, fût adoré comme Seigneur et comme Dieu. Or, voilà justement ce qui s'exécute; et quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement et qu'un jeu, c'était, pour la Providence et la Sagesse éternelle qui l'avait réglé de la sorte, un effet réel et une vérité : *Et si corde non credunt*, *Christo tamen suus non defuit honor*, *qui salutatur ut Rex*, *coronatur ut victor*, *Deus et Dominus adoratur*. Mystère profond et admirable, mes chers Auditeurs! mystère digne de toutes nos réflexions : mettons-le dans un nouveau jour, et tâchons à en découvrir toutes les merveilles.

Car ce qu'il y a, ce me semble, de plus singulier, c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin Maître croyaient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines : à qui cette cou-

ronne pouvait-elle mieux convenir, qu'à celui qui devait être surtout le Roi des âmes souffrantes, et qui ne voulait à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre? une couronne de fleurs lui eût-elle été propre, et ces épines n'exprimaient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale? En effet, Chrétiens, c'est cette couronne d'épines que toute la terre a révérée; c'est pour cette couronne d'épines que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et tant de piété, armant des flottes entières, passant les mers, s'exposant à mille périls, et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles; c'est cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats, et qu'ils y ont conservée comme le plus riche trésor; c'est cette couronne d'épines qui a fait les délices des saints, et toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes se présenta à la bienheureuse Catherine de Sienne, avec deux couronnes à la main, l'une d'épines, et l'autre de roses, et qu'il lui en laissa le choix, délibéra-t-elle un moment? Avec quelle ardeur et quelle tendresse, avec quels transports de joie prit-elle les épines et rejeta-t-elle les roses! pourquoi? parce qu'elle savait à quel Roi elle s'était dévouée; que ce n'était point un Roi de plaisir, mais un Roi de souffrance; que dans sa cour il ne permettait ni délicatesses, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluait que, s'étant toute consacrée à son service, elle ne devait point souhaiter d'autre partage que les afflictions et les épines les plus aiguës. Nous n'en demanderons point d'autre nous-mêmes, dès que nous serons remplis du même esprit que cette fidèle épouse de Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, dès que nous serons remplis comme elle du véritable esprit de la religion que nous professons.

Cependant, mes Frères, à ce Roi couronné d'épines, il fallait un sceptre, et les soldats y pourvoient. Le sceptre répond parfaitement à la couronne : car c'est un roseau qu'ils lui mettent dans la main. Or, selon la belle observation de saint Augustin, pouvaient-ils mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la faiblesse même et par l'infirmité. Les rois de la terre ont besoin de troupes, de légions, de corps d'armées, pour dompter leurs ennemis, et pour maintenir leurs sujets dans le devoir et l'obéissance : ils portent le sceptre, et ce sceptre, disait un ancien, est comme une main empruntée (*Manus altera regnum*), pour signifier que, si d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras assez fort, ils ont de quoi l'affermir et le raidir, quand ils voudront l'étendre sur la tête des rebelles. Mais au Roi que nous adorons, il ne faut, de la part des hommes, ni appui, ni secours. A le considérer selon le monde, on dirait qu'il n'est rien de plus faible, et qu'il n'a ni puissance, ni vertu : c'est un Roi pauvre, un Roi humble et petit, un Roi sans éclat, sans pompe, sans munitions, sans armes; mais comme il est le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui est nécessaire; et sans emprunter sa force d'ailleurs, il la trouve dans lui-même : de sorte qu'avec les moyens les plus impuissants, il peut tout et il vient à bout de tout. Pour opérer les plus grands miracles, un roseau lui a suffi : avec ce roseau, qui

fut, selon la remarque de saint Athanase, le symbole de la croix, il a subjugué plus de nations que les plus fameux conquérants; avec ce roseau, il a confondu les démons et mis toutes les puissances infernales en déroute; avec ce roseau, il a établi son royaume, qui est son Eglise, il l'a élevée sur les ruines de l'infidélité, et répandue jusqu'aux extrémités du monde; avec ce roseau, il a brisé l'orgueil des potentats qui s'opposaient à sa sainte loi, il a dissipé tous leurs projets, renversé toutes leurs entreprises, et les a réduits eux-mêmes sous son empire. O prodige le plus merveilleux! ô faiblesse toute-puissante!

Sur quoi saint Bernard entrait dans un sentiment bien affectueux et bien touchant : Ah! Seigneur, s'écriait-il, en s'adressant à Jésus-Christ même, puisque les choses les plus faibles acquièrent dans votre main tant de pouvoir et tant de force, et qu'un roseau y a été comme un sceptre et une verge de fer pour régir les peuples, prenez mon cœur : ce n'est qu'un roseau fragile, qu'un roseau creux et vide de tout bien, vide de charité, vide de dévotion et de piété, vide de bonnes œuvres et de mérites, qu'un roseau flexible et mobile, que son extrême légèreté fait tourner à tout vent, et que la moindre impression est capable d'ébranler; mais du moment qu'il sera entre vos mains, vous le remplirez de votre grâce et de la force de votre divin Esprit, vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, un cœur ardent et fervent, un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés, et à vaincre, par une persévérance infatigable, tous les obstacles. Ainsi parlait ce Père; et ne nous persuadons pas, au reste, que ce roseau donné à Jésus-Christ, en forme de sceptre, fût de l'invention des soldats : il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage du grand Apôtre, a toujours pris ce qu'il y avait de plus infirme et de plus petit dans le monde pour abattre les forts, ce qu'il y avait de plus vil et de plus bas, pour humilier les grandeurs, ce qu'il y avait de plus méprisable ou ce qui le paraissait; en un mot, ce qui n'était rien pour confondre tout le faste humain et pour anéantir toute puissance mortelle : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* (I. Cor. 1).

Ce n'est pas non plus sans mystère qu'on le couvre enfin d'un manteau de pourpre, et il n'est pas difficile d'en apercevoir d'abord toute la convenance; car était-il une couleur plus sortable à un Roi qui devait former son royaume sur la terre, et qui devait l'amplifier par l'effusion de son sang? Ah! il devait être le Prince et le Roi des martyrs; il devait leur donner le signal de ces guerres sanglantes où leurs corps seraient livrés à tous les tourments, où ils seraient brisés, déchirés, immolés comme des victimes; et quel autre signal eût été plus propre à leur annoncer de tels combats et à les animer, que la pourpre dont il est revêtu? La pourpre fut toujours employée à l'investiture des rois; mais jamais roi eût-il droit, comme le Sauveur, de la porter, puisque jamais roi ne fut consacré comme lui, ni ne reçut l'onction royale dans son sang? Ce Roi de nos cœurs, belles paroles de saint Ambroise, ce Roi de nos cœurs se montre à nous sous la pourpre et sous l'écarlate, pour nous dé-

signer les victoires et les triomphes du martyre : *Designans martyrum palmas, et regiæ potestatis insignia.* Il veut nous faire entendre de quel sang son Eglise serait un jour tout empourprée; il veut nous faire connaître sur quoi son royaume sera fondé, à quel prix il le doit acheter, et que c'est par le sacrifice de sa vie et par toutes les douleurs de sa passion qu'il le doit conquérir : *Quod caro ejus fusum pro toto terrarum orbe sanguinem esset susceptura pro nobis, et passio regnum paritura de nobis.*

La pourpre des Césars était teinte de sang, dit saint Jérôme, mais du sang des hommes, qu'ils avaient versé, et souvent avec autant d'injustice que de fureur; si elle éclatait, c'était du feu brûlant de leur ambition; et si elle rougissait, c'était bien moins de sa propre couleur que de leurs vices. Leur pourpre les faisait donc redouter, poursuit ce saint docteur; mais la pourpre de Jésus-Christ nous le fait également respecter et aimer : car qui ne l'aimerait pas, voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité?

Il n'y a, dans tout cet appareil, qu'une circonstance qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la majesté souveraine : ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphèmes que profèrent contre lui les soldats, les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages en effet pour un roi! Je me trompe, Chrétiens, et saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur : c'est dans la douzième de ses catéchèses. Il prétend, et avec raison, que ces hommages, quelque indignes qu'ils paraissent, n'ont rien eu que de très-conformes à la mission du Sauveur et à sa qualité de Roi. Si son royaume, dit-il, eût été comme les autres, un royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu entre sa royauté et de pareils traitements, nulle proportion : mais souvenons-nous, mes Frères, ajoute ce saint évêque, et n'oublions jamais, que le royaume de notre Maître ne consiste pas dans les honneurs mondains, ou plutôt, souvenons-nous que ce royaume de Jésus-Christ consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde; que c'en est là une des lois fondamentales, que c'en est une des maximes les plus essentielles. Or, un Roi qui venait ériger en maxime et en loi le mépris des honneurs, pouvait-il être mieux reconnu que par les affronts et les opprobres? Voilà donc, encore une fois, la royauté du Fils de Dieu déclarée, publiée, manifestée dans toute la manière qu'elle devait l'être; et malgré la malignité des Juifs, voilà les vues du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, et ses ordres pleinement accomplis.

De là même, Chrétiens, devons-nous conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous devons enfin devenir, selon le caractère que nous portons et selon les sacrés rapports que nous avons, en qualité de chrétiens, avec Jésus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale; c'est tout le fruit de cette seconde partie. Nous sommes les sujets d'un Roi couronné d'épines; nous appartenons à un Roi de souffrances, à un Roi d'abjection et d'humiliation; nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs,

comme nous nous déclarons ses disciples et ses sectateurs. Vérités universellement reconnues dans le christianisme, mais bien peu suivies dans la pratique, et même, si j'ose le dire, généralement abandonnées et démenties.

Car de ces principes, que s'ensuit-il? Ah! mes Frères, que n'en avons-nous mieux compris jusqu'à présent les conséquences, ou du moins que ne commençons-nous à les bien comprendre, et à y conformer désormais tous nos sentiments et toute notre conduite! Prenez garde : nous sommes les sujets d'un Roi couronné d'épines; nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs et les délices de la vie. Car servir un Roi qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de roses, n'est-ce pas une contradiction? Tel est néanmoins le désordre le plus commun; et quel autre langage est plus ordinaire dans le monde, je dis dans le monde, même prétendu chrétien, que celui de ces impies, qui se disent les uns aux autres chez le Sage : *Venite et fruamur bonis quæ sunt* (Sap. 2); Divertissons-nous, et jouissons des biens que nous avons : *Coronemus nos rosis (Ibid.)*; Faisons-nous des couronnes de fleurs, et des fleurs les plus agréables et les plus douces : *Ubique relinquamus signa lætitiæ* (Sap. 2); Que la joie nous accompagne en tous lieux, et laissons-en partout des marques : *Quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors* (*Ibid.*); Car voilà quel doit être notre partage et notre sort.

Il est vrai néanmoins que cette vie molle et délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, et qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit. Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir. On y aspire sans cesse, à cette vie aisée et commode; on se la propose comme la fin de ses travaux; on y fait consister le bonheur et la sagesse; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, et l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle : comme si c'était un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que leur Roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un Roi de souffrances : nous ne pouvons donc participer aux avantages et aux prérogatives inestimables de sa royauté, qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vue que les saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu. Sa providence prend assez soin d'y pourvoir; et par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère et rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgrâces et d'afflictions. Il n'est question pour nous que d'en bien user; tellement que cette robe de pourpre dont nous consentirons à être revêtus, nous soit une robe d'honneur et un vêtement de sainteté à quoi il nous reconnaisse. Mais voici l'erreur la plus déplorable, et c'est celle où les disciples eux-mêmes tombèrent. Ils se persuadaient que Jésus-Christ dans la suite serait un roi temporel, et que sous son règne ils n'auraient rien à souffrir : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël* (Act. 1)? Ainsi nous nous imaginons faussement, et nous croyons, parce que nous

sommes à Dieu, que nous devons être exempts de toutes peines et à couvert de toutes adversités. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés et sujets aux calamités humaines; et comme ce qui nous touche nous est encore beaucoup plus sensible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive, pour nous troubler et nous déconcerter. D'où vient cela? c'est que nous ne considérons pas que ce sont là justement les apanages du Roi que nous servons, et que c'est par là qu'il nous distingue, et qu'il nous fait entrer au nombre de ses élus.

Enfin, nous dépendons d'un Roi ignoré du monde, abject et obscur selon le monde, regardé, si je puis m'exprimer de la sorte, comme un roseau dans le monde : comment donc sommes-nous si jaloux d'y paraître et de nous y élever? Je vous laisse, mes Frères, faire vous-mêmes cette monstrueuse opposition, d'un Roi volontairement réduit dans le dernier mépris et dans l'humiliation la plus profonde, et d'un vil sujet qui ne pense qu'à s'agrandir, qu'à tenir au-dessus des autres un rang qui le fasse craindre, qui le fasse honorer, qui lui attire des respects et de la considération parmi les hommes. Car n'est-ce pas là le terme où tendent tous les désirs, toutes les réflexions, tous les projets et toutes les démarches d'une multitude infinie de chrétiens, adorateurs d'un Dieu abaissé, moqué, outragé? C'est à vous, mes chers Auditeurs, à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ses ennemis, et qu'il a si souvent reçus de nous-mêmes. Les Juifs n'en ont point voulu pour leur Roi; mais nous l'avons choisi pour le nôtre. Allons lui offrir nos hommages, et des hommages dignes de lui : l'hommage d'une tendre componction, l'hommage d'une sainte mortification, l'hommage d'une sincère humilité de cœur et d'action. Voilà par où il veut être honoré, et par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur Jésus-Christ portant sa Croix.

ANALYSE.

SUJET.

Alors ils prirent Jésus, et l'emmenèrent; et Jésus chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire. — Apprenons de l'exemple de Jésus-Christ comment nous devons nous-mêmes porter la croix, c'est-à-dire, toutes les souffrances dont nous sommes affligés dans la vie.

DIVISION.

Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ, 1re *partie*. Facilité de porter la croix après Jésus-Christ, 2e *partie.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ. — Il la porta depuis le prétoire jusqu'au Calvaire, comme Isaac porta lui-même sur la montagne le bûcher où il devait être immolé. Or, selon ce qu'il dit à ces femmes qui le suivaient : *Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec?* concluons que si Jésus Christ notre modèle et notre médiateur a porté la croix, il n'y a donc nul homme qui ait droit de s'en exempter. Jésus-Christ ne l'a portée

que parce qu'il l'a voulu; mais nous, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes condamnés par l'arrêt de Dieu à la porter. Cependant, nous pouvons nous la rendre volontaire en l'acceptant, et nous sommes bien à plaindre si nous ne la sanctifions pas au moins par notre soumission.

Ce n'est point assez de porter la croix : il faut la porter après Jésus-Christ, et c'est pour nous le faire entendre qu'il voulut que Simon le Cyrénéen la portât avec lui. Mais il y en a bien peu qui veuillent à ce prix suivre leur Sauveur. On verse assez de larmes en considérant sa passion : mais il nous répond comme à ces femmes de Jérusalem : *Pleurez sur vous-mêmes.* Pleurez toutes vos sensualités.

Trois sentiments là-dessus à prendre : 1° d'une vive douleur; 2° d'une humble reconnaissance; 3° d'une ferme résolution.

SECONDE PARTIE.

Facilité de porter la croix après Jésus-Christ. — Car son exemple est si puissant qu'il doit nous aplanir toutes les difficultés, comme l'exemple du chef fait oublier au soldat tous les périls. Sans cet exemple de Jésus-Christ souffrant, que n'ont pas souffert les justes de l'ancienne loi, et que n'ont-ils pas voulu souffrir? il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul. Quelle serait donc notre lâcheté, après un tel exemple, de fuir encore la croix?

D'autant plus que c'est la croix de Jésus-Christ que nous avons à porter, et non point précisément la nôtre : car il ne nous a pas dit, *Prenez votre joug,* mais *mon joug.* Si ce pauvre Cyrénéen qu'on força de porter la croix de cet Homme-Dieu, eût su que c'était la croix de son Sauveur, avec quelle ardeur et quelle joie l'eût-il embrassée?

Ajoutez que cette croix de Jésus-Christ, nous ne la portons pas tout entière, mais qu'il en porte la plus grande partie, et que nous ne la portons pas seuls, mais qu'il la porte avec nous. Or, soutenus de son secours et de celui de sa grâce, que ne pouvons-nous pas, et qu'y a-t-il de si pesant qui ne nous devienne léger et doux?

Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt. Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jésus, et ils l'emmenèrent; et Jésus, chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire. (S. JEAN, ch. 19).

Vous voyez, Chrétiens, quel doit être aujourd'hui le sujet de notre entretien : Jésus-Christ sortant du prétoire de Pilate, et marchant vers le Calvaire chargé de sa croix. Voilà le triste objet que j'ai à vous représenter. Après tant de scènes différentes, et toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeste catastrophe d'une tragédie si sanglante. Il faut que le sacrifice soit consommé, et que la victime perde la vie. C'est pour cela qu'on le conduit au Calvaire, ce Juste, ce Saint des saints, cet Homme-Dieu condamné à la mort, et qu'on lui donne même à porter la croix qui lui est destinée. Contemplons-le dans cette marche, mes chers Auditeurs, et suivons-le nous-mêmes pas à pas. Que veux-je dire? mon dessein est de vous apprendre comment nous devons nous-mêmes dans le christianisme porter la croix, et la porter après Jésus-Christ. Car il y a pour nous des croix en ce monde; il y en a, vous le savez, de toutes les sortes, et nous avons chacun la nôtre. Or, il nous est d'une conséquence infinie de la bien porter, en la portant sur les traces de Jésus-Christ; et c'est de quoi je vais tout ensemble vous faire voir, et la nécessité, et la facilité.

Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ, ce sera la première partie : facilité de porter la croix après Jésus-Christ, ce sera la seconde. Que ces deux points bien compris peuvent produire d'heureux effets, et qu'ils sont capables de nous rendre tant de souffrances où nous sommes tous les jours exposés, et plus salutaires qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, et plus supportables ! Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

L'arrêt de mort était prononcé contre le Fils de Dieu, et toutes choses étaient préparées pour l'exécution. On lui signifie qu'il est temps d'aller au supplice, et on lui présente sa croix, dont on l'oblige à se charger jusqu'au Calvaire. Toutes ses forces sont épuisées, tout son corps est meurtri de coups et couvert de plaies; il ne se soutient que par miracle, et à chaque moment il est sur le point de succomber; le chemin qui mène à la montagne est rude et difficile, et sa croix enfin est d'une pesanteur extraordinaire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul égard à tout cela. C'est l'Isaac de la loi nouvelle : il faut qu'il porte lui-même le bois de son sacrifice. Car l'Isaac de l'ancienne loi n'était qu'une figure de celui-ci, et ne porta son propre bûcher que pour annoncer ce qui arriverait dans la plénitude des temps au vrai Messie.

Ce ne fut point, au reste, ses seuls ennemis qui lui imposèrent une obligation si rigoureuse : ce fut son Père qui l'avait ordonné de la sorte, et dont toutes les volontés étaient pour lui autant de préceptes inviolables. Ainsi Abraham prit-il le bois de l'holocauste, selon le terme de l'Ecriture; et l'ayant mis sur les épaules de son fils, il lui commanda de marcher en cet état vers la montagne où il se disposait à l'immoler : *Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum* (Genes. 22).

Le voilà donc, mes Frères, ce véritable Isaac, en qui toutes les nations doivent être bénies; le voilà, ce Fils unique de Dieu, qui paraît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, et dans son cœur le feu qui doit servir à le consumer, je veux dire, le feu de sa charité divine. Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui, dans le séjour et les splendeurs de la gloire céleste, est assis au-dessus de tous les chœurs des anges, et qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor au milieu de Moïse et d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spectacle; et jamais y en eut-il un plus digne en effet de ses regards? L'escorte qui l'environne et qui s'avance avec lui, ce sont les ministres de la justice; ce sont les prêtres, les pontifes, les princes de la Synagogue; c'est toute la soldatesque et tout le peuple, dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funèbre. On le presse, on redouble les invectives et les imprécations. Parmi ce tumulte et cette confusion, il traîne quelque temps sa croix, plutôt qu'il ne la porte : mais tous ses efforts ne suffisent pas au poids qui l'accable, et sans un prompt secours il n'y a pas lieu d'espérer qu'il poursuive plus loin sa route, ni qu'il puisse parvenir au terme fatal où les Juifs souhaitent si ardemment de le voir. C'est donc par cette crainte, dit saint Jérôme, et non par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que

par une mort précipitée il échappe à une mort mille fois plus douloureuse et plus ignominieuse. La haine de ses persécuteurs ne serait pas assouvie et pleinement rassasiée, s'ils n'étaient spectateurs de toute la honte et de toute la cruauté de son crucifiement, et s'ils ne repaissaient leurs yeux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi l'on arrête Simon le Cyrénéen. Il se défend, mais on l'engage par force : il résiste, mais on lui fait violence, et on le contraint de suivre Jésus et de le soulager : *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum* (Luc. 23).

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, notre Maître, mes Frères, avait en cela même ses vues; et rien ne se faisait qui ne dût, selon ses desseins, contribuer à notre édification. Cependant, à une peine où il reçoit quelque soulagement, une autre succède. Il aperçoit une troupe de femmes, qu'une tendre piété attire après lui, pour compatir du moins à ses maux, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. Leurs visages sont baignés de larmes, elles se frappent la poitrine, elles éclatent en gémissements. A cet aspect, que dut ressentir son cœur? De quelle pitié, dit saint Ambroise, paya-t-il lui-même toute la pitié qu'elles lui témoignaient? Il ne veut pas qu'elles pleurent pour lui; mais il les avertit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne veut pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa misère; mais il leur fait entendre qu'elles doivent bien autrement déplorer les affreuses calamités et les misères extrêmes dont leurs enfants sont menacés. Il leur prédit le plus désolant avenir, et un avenir prochain; qu'alors on dira d'elles : Bienheureuses les femmes qui sont demeurées stériles; bienheureuses les entrailles qui n'ont point conçu, et les mamelles qui n'ont point donné de lait; qu'alors elles s'adresseront aux montagnes et aux collines, et que dans leur désespoir elles s'écrieront : Montagnes, tombez sur nous; collines, couvrez-nous! Car si l'on traite ainsi le bois vert, conclut-il, que fera-t-on du bois sec? C'est-à-dire, jugez par ce que je souffre, ce que vous devez un jour, à plus forte raison, souffrir vous-mêmes : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (Luc. 23)?

Raisonnement invincible, mes chers Auditeurs, et preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons à nous-mêmes la juste application. Tout nous prêche ici la nécessité indispensable de porter la croix, et la nécessité encore plus étroite de la porter après Jésus-Christ : car ces deux nécessités sont bien différentes, et l'une enchérit infiniment sur l'autre. Nécessité de porter la croix : pourquoi? parce qu'un Homme-Dieu, notre modèle et notre médiateur, l'a portée : d'où il s'ensuit, que nul homme n'a droit de s'en exempter. Et, en effet, c'est un juste, et nous ne sommes que des pécheurs; c'est un fils, et le fils du Très-Haut, et nous ne sommes que des esclaves; c'est un Dieu, et nous ne sommes que de viles créatures. De là, les conséquences sont aisées à tirer, et se trouvent renfermées dans cette courte et divine parole du Sauveur, qui seule contient tout ce que pourraient exprimer les plus longs discours, et qui devrait être le sujet éternel de nos réflexions : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?*

Jésus-Christ, remarque saint Augustin, n'a porté la croix que parce qu'il l'a voulu : mais la volonté qu'il a eue de la porter lui en

a fait une nécessité ; et ce qui fut pour lui une nécessité d'engagement libre, est devenu pour nous une nécessité de devoir, une nécessité de loi, une nécessité de condition et d'état. Entre lui et nous, ajoute le même saint docteur, il y a une différence bien essentielle; car on ne peut pas dire de nous que nous portons la croix parce que nous le voulons. On peut bien dire que nous la voulons porter, on peut bien dire que nous la portons et que nous le voulons; mais que nous ne la portions que parce que nous le voulons, c'est ce qui ne nous convient pas. Il n'appartenait qu'au Sauveur du monde de la porter de la sorte, et il n'y a que lui dont il soit vrai, non-seulement qu'il l'a portée et qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu : *Non oblatus est et voluit*, ce sont les paroles de saint Augustin, *sed oblatus est quia voluit*.

Or, c'est sur cela même que je dois former ma résolution; car si Jésus-Christ a bien voulu porter la croix sans être obligé à le vouloir, que dois-je faire, moi qui ne puis refuser de la porter et ne le pas vouloir, sans me la rendre d'une part beaucoup plus pesante, et de l'autre absolument inutile ? Quoi que je fasse, je la porterai; et tous mes soins, toutes mes précautions ne m'en préserveront jamais. Quand je serais assis sur le trône, je ne l'éviterais pas; au contraire, je l'y trouverais plus dure et plus accablante qu'en bien d'autres conditions. Dieu l'a ainsi réglé et arrêté. Si c'était par la disposition des hommes que cela arrivât, peut-être pourrais-je prendre des mesures pour m'en garantir; mais c'est un arrêt du ciel contre lequel il n'y a point de conseil ni de prudence : *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (Prov. 21). La grande prudence est de me conformer à ce souverain arrêt, puisqu'il est irrévocable, et qu'il n'y a point de tribunal où j'en puisse appeler. Le grand secret est de me rendre la croix volontaire; et puisque je ne puis avoir la gloire de la porter parce que je le veux, le plus sage conseil est d'avoir au moins la gloire de l'accepter et de la vouloir quand je la porte : ne me contentant pas là-dessus d'une certaine persuasion vague et générale, qu'il faut porter sa croix dans le monde (car il n'y a personne qui n'en soit convaincu); mais m'appliquant en particulier ce principe universel, le réduisant aux occasions et aux points qui me sont propres, reconnaissant la croix dans les sujets où Dieu me la présente, et prenant bien garde à ne la pas considérer seulement en spéculation et en idée, ce qui fait l'erreur de la plupart des chrétiens, mais la déterminant à ceci et à cela; bénissant Dieu de cette affliction, me soumettant à cette disgrâce, souffrant avec patience cette douleur, cette incommodité, cette perte de biens, ce rebut et ce mépris de ma personne, parce que tout cela est véritablement la croix et ma croix qu'il faut porter, puisque la Providence me l'a préparée, et qu'elle me vient de la main du Seigneur.

Je n'en dis pas assez, mes Frères; et s'il est nécessaire de la porter cette croix, combien plus l'est-il de la porter après Jésus-Christ? car de la porter simplement, c'est la chose en soi la plus indifférente. Les pécheurs la portent aussi bien que les saints, et tous les jours on la porte pour se damner comme pour se sauver. Mais de la porter après le Fils de Dieu, c'est-à-dire, dans le même

esprit, avec les mêmes vues, et par le même chemin que le Fils de Dieu, voilà le point capital, et ce qui opère le salut.

Or, c'est à quoi il nous engage puissamment dans le mystère que nous méditons. Les Pères demandent pourquoi cet adorable Sauveur allant au Calvaire, voulut qu'on le soulageât, et qu'on lui donnât quelqu'un pour porter la croix avec lui. Ne pouvait-il pas faire un miracle? ne pouvait-il pas mettre en œuvre cette toute-puissante vertu qui porte le monde, et, dans une telle conjoncture, ce miracle n'eût-il pas servi à sa gloire? Ne pouvait-il pas ranimer toutes ses forces, quoique épuisées, et ne le fit-il pas ensuite, lorsque avant que de rendre son dernier soupir, il poussa vers le ciel un cri qui, selon tous les principes de la nature, n'était point d'un homme mourant? Ne pouvait-il pas appeler des millions d'anges, et le secours d'un seul n'eût-il pas été pour lui un soutien plus que suffisant? Ah! mes Frères, répond saint Ambroise, il pouvait tout cela; mais tout cela n'était point de l'ordre de sa prédestination et de la nôtre. Il ne devait point appeler d'anges à son secours, parce que la croix n'était point pour les anges; il ne devait point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'était pas pour lui seul. C'était la croix des hommes et la sienne; il fallait donc qu'il la portât avec les hommes, ou que les hommes la portassent avec lui; et c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé. *Bonus ordo nostri profectûs, ut priùs crucis suæ jugum ipse humeris imponeret, deindè nobis tradiderit sublevandum :* en cela il s'est proposé notre avancement et notre bien. Il a pris d'abord le joug de la croix et l'a chargé sur ses épaules, et puis il nous l'a donné, comme pour nous dire : Voilà désormais votre partage, n'en cherchez point d'autre; c'est celui des élus de Dieu. Cette croix n'est pas moins pour vous que pour moi, et elle doit être même plus pour vous que pour moi, puisqu'elle n'a été pour moi que parce qu'elle devait être pour vous.

C'est ainsi, dis-je, qu'il nous parle : et parce que la plupart des hommes n'entendent pas ce langage, et qu'ils ont peine à l'écouter; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, ils se repaissent de vaines idées et de fausses apparences; parce que tout le fruit qu'ils recueillent de la passion de Jésus-Christ, est d'en concevoir, à certains moments, quelques sentiments tendres et affectueux; parce qu'en même temps que nous la pleurons, nous n'y voulons participer en aucune manière, versant des larmes de dévotion au souvenir et à la vue de la croix, mais du reste, employant tous nos efforts à l'éloigner de nous autant qu'il nous est possible; enfin, parce que la considération des souffrances du Sauveur n'a pu encore nous mettre dans cette disposition chrétienne, de vouloir souffrir avec lui : que fait-il? il s'adresse à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jérusalem : *Nolite flere super me* (Luc. 23). Détrompez-vous, nous dit-il, et instruisez-vous. Pleurer ma passion, c'est sans doute un saint entretien; mais ce n'est point de cela seulement qu'il s'agit, et si vous vous en tenez là, autant vaudrait de n'y point penser, et de ne la pleurer jamais. Car il y a si longtemps que vous la pleurez, sans que vos pleurs aient produit en vous un change-

ment solide et véritable! *Super vos ipsos flete :* commencez par pleurer sur vous-mêmes, et puis vous pourrez pleurer sur moi. Pleurez sur tant de désordres où vous vous laissez sans cesse entraîner; pleurez sur l'éternel malheur dont vous êtes menacés, et à quoi vous vous exposez; pleurez de ce qu'après avoir cent fois médité le mystère de ma croix, vous n'en êtes pas moins sensuels, pas moins amateurs de vous-mêmes, pas moins ennemis de tout ce qui peut mortifier ou votre cœur, ou votre chair; pleurez de ce que, malgré toutes vos larmes et toute votre compassion pour moi, vous n'en êtes pas plus déterminés à partager avec moi mes peines, ni à tenir la même route que moi; pleurez de ce que vous n'avez point encore appris de mon exemple à faire chrétiennement ce que néanmoins vous ferez nécessairement jusqu'au dernier jour de votre vie, qui est de marcher dans la voie de la tribulation et de la croix : *Nolite flere super me; sed super vos ipsos flete.* A cela, mes Frères, que devons-nous répondre, et en quels sentiments devons-nous là-dessus entrer? Je les réduis à trois : le premier, d'une vive douleur; le second, d'une humble reconnaissance; et le troisième, d'une ferme résolution : car ce que je dois d'abord témoigner à Dieu, et ce que je dois amèrement et véritablement ressentir devant Dieu, c'est un regret sincère d'avoir depuis tant d'années si mal porté ma croix, je veux dire, de l'avoir portée par la contrainte, et non par vertu; de l'avoir portée en me défendant, en me révoltant, en me plaignant, en me désolant, en murmurant; de l'avoir portée pour le monde, pour les vains respects du monde, pour les fausses espérances du monde, et jamais pour le ciel ni pour Dieu; de l'avoir par conséquent portée sans mérite et même à ma condamnation, au lieu de la porter pour mon salut, et de m'en faire un moyen de sanctification.

Tels sont en effet, Chrétiens, les déplorables égarements où nous tombons à l'égard des souffrances et des afflictions de la vie. Nous portons la croix; mais, si j'ose user de cette expression, nous la portons comme des forçats qu'on tient enchaînés, et qu'on soumet au joug et au travail à force de coups. Ainsi la porta ce Simon de Cyrène; il fallut le menacer, l'intimider, l'arrêter : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem* (Matth. 27). Nous portons la croix, mais en faisant tous les efforts possibles pour la secouer et nous en décharger. De là tant de mesures qu'on prend, tant d'inquiétudes et d'agitations où l'on entre, tant de mouvements que l'on se donne; et parce que tous ces mouvements, toutes ces agitations et ces inquiétudes, toutes ces mesures n'ont communément d'autre succès que de nous tourmenter davantage, bien loin d'apporter quelque soulagement au mal qui nous presse; de là les chagrins, les mélancolies, les amertumes de cœur, les emportements, quelquefois les plus violents désespoirs et les blasphèmes les plus impies contre le Seigneur et sa providence. Nous portons la croix, mais nous la portons pour nous avancer dans le monde et selon le monde; car y a-t-il une croix plus rude que celle d'un homme intéressé, qui, pour satisfaire son avare convoitise, se mine de soins et de fatigues; que celle d'un homme vain et orgueilleux, qui pour un honneur frivole, se consume d'études et de veilles; que celle même d'un

homme sensuel et voluptueux, que sa passion expose à mille dégoûts, et qu'elle dévore de soupçons et de jalousie? Nous portons la croix, et ne la portant pas comme nous le devons, nous nous la rendons infructueuse devant Dieu, et inutile pour le royaume de Dieu.

Encore si elle nous devenait seulement inutile, mais nous la portons à notre ruine; et cette même croix par où Dieu voulait nous attirer à lui et nous assurer la possession de sa gloire, sera éternellement contre nous un titre de réprobation, puisque ce sera une grâce dont nous aurons abusé et dont Dieu nous demandera compte. Voilà de quoi je dois m'humilier en la présence de Dieu. Ah! Seigneur, je ne serai pas moins jugé selon les maux dont vous m'aurez affligé sur la terre, que selon les biens dont vous m'aurez comblé; et votre justice ne me punira pas moins du mauvais usage des uns que des autres; car les uns et les autres partaient également de votre miséricorde, et devaient contribuer à l'accomplissement de ses favorables desseins. Je vois, mon Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, et j'en gémis. Heureux de n'y être pas insensible, et d'en concevoir actuellement le vrai repentir qu'il vous plaît de m'en inspirer!

L'autre sentiment est celui d'une humble reconnaissance envers Dieu, qui nous a mis dans cette nécessité de porter la croix et de souffrir. Non-seulement je ne dois pas la regarder, cette nécessité inévitable, comme un malheur, mais je la dois considérer comme un des plus solides avantages de cette vie. Non-seulement j'y dois consentir, mais j'en dois être bien aise, mais j'en dois louer Dieu, mais je dois m'écrier avec saint Augustin : *Felix necessitas!* O salutaire et précieuse nécessité! car puisque c'est la croix qui me doit sauver, n'est-ce pas un bien pour moi qu'elle me suive partout, et qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi et de m'en préserver? Si Dieu me laissait sur cela le choix, je n'aurais pas le courage de la chercher, il y a bien de l'apparence que je succomberais aux révoltes de la nature et aux répugnances de mes sens qui se soulèvent contre, et qui ne peuvent s'en accommoder. Ainsi je passerais mes jours sans combats, sans victoires sur moi-même, sans mortification et sans pénitence. Or, une vie sans pénitence est une vie de damnation; mais grâce au Seigneur dont la sagesse y a pourvu, il ne m'est pas libre de fuir la croix et de m'en garantir. Il n'y a que la manière de la porter qui dépend de moi, et dès qu'il ne s'agit plus que de la manière, on a moins de peine à se résoudre et à prendre le plus sage et le meilleur parti. Je serais bien aveugle et bien ennemi de moi-même, si, me trouvant attaché inséparablement à la croix, je ne la portais pas au moins de bonne grâce, et ne tâchais pas d'en profiter.

Quel est donc le dernier sentiment qui me reste à prendre? c'est une ferme résolution de bien porter ma croix, jusqu'à ce que je sois arrivé au sommet de la montagne, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je sois parvenu à la fin de ma vie et au terme de ma félicité éternelle où je suis appelé de Dieu. Car m'appliquant les paroles de l'ange au prophète Elie, je me dis à moi-même : *Surge* (III. Reg. 19); Prends courage, mon âme, et ne te laisse point abattre. Tu n'es

pas au bout de ta course. Il y a encore bien du chemin à faire pour y atteindre; et puisque la voie qui nous y conduit, est celle de la croix, il y a bien encore pour toi des croix à porter : *Grandis enim tibi restat via* (III. Reg. 19). C'est ici qu'il faut de la fermeté et de la persévérance. On en voit qui portent assez bien la croix une partie du chemin; qui la portent bien pour un temps, mais qui se relâchent ensuite et qui demeurent. Ce n'est point à eux que la couronne est promise, et ce n'est point ainsi qu'on emporte le prix. Il n'est réservé qu'au vainqueur, et on ne l'est qu'après avoir fourni toute la carrière. Mais il en doit coûter pour cela! vous le dites, mon cher Auditeur, et moi je vais vous montrer, non plus la nécessité, mais la facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Ceci demande une attention toute nouvelle, et ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne puis mieux entrer dans cette seconde partie que par une figure dont j'ai lieu de croire que vous serez touchés, et qui pourra faire une forte impression sur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde chargé de sa croix, montant au Calvaire, et suivi, non des Juifs qui sont ses ennemis, mais des chrétiens qui sont ses disciples. Je me le représente en cet état, nous adressant la parole et nous faisant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ses apôtres, et qui renferme en abrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me* (Matth. 16): Chrétiens, vous qui professez ma loi, et qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous; ou plutôt, éprouvez-vous vous-mêmes, et voyez si vous voulez en effet venir après moi. Ah! il le faut bien, Seigneur, et à qui irions-nous, puisque c'est vous seul qui avez les promesses et les gages de la vie éternelle? *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6). Vous y êtes donc resolus, reprend ce divin Maître, et vous m'en faites une sincère protestation. Or, si cela est, écoutez la condition que je vous propose : c'est que vous prendrez sur vous mon joug, qui est ma croix, et que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum super vos* (Matth. 11).

Voilà des paroles, mes chers Auditeurs, qui, de tout temps, ont paru bien dures aux âmes mondaines, et dont notre mollesse et notre amour-propre ont toujours témoigné une extrême horreur : pourquoi cela? parce que nous ne les avons jamais comprises dans toute la force de leur sens, et que nous n'en avons jamais eu une intelligence parfaite. Car en même temps que ces divines paroles nous imposent une obligation dont notre faiblesse est étonnée, et qui nous semble trop rigoureuse pour la pouvoir soutenir, elles nous présentent d'ailleurs tout ce qui peut nous en adoucir la rigueur et nous en faciliter la pratique. Appliquez-vous, je vous prie, et tâchez à vous en convaincre.

De quoi s'agit-il? Ce n'est pas seulement de porter la croix, mais de porter la croix de Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter seul et sans guide, mais de la porter après Jésus-Christ et avec Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter volontairement et de gré, mais de la porter en vue de Jésus-Christ et pour

Jésus-Christ. Or, dès que c'est la croix de Jésus-Christ, dès qu'il est question de la porter avec Jésus-Christ et après Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et en vue de Jésus-Christ, un chrétien, frère et membre de Jésus-Christ, y peut-il alors trouver des difficultés, ou quelques difficultés qu'il y puisse d'abord rencontrer, ne sont-elles pas bientôt levées par la douceur et l'abondance des consolations dont il est rempli? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole; point de péril qui l'arrête, et qui même ne disparaisse à ses yeux; tout lui devient aisé. S'il hésitait, s'il délibérait, s'il restait en arrière, ne serait-ce pas une honte et un opprobre dont la confusion lui ferait mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essuyer? Hé! quoi, mes Frères, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jésus-Christ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour nous animer à le suivre? Nous serait-il moins honteux de reculer; et témoins de ses démarches, serions-nous moins piqués d'une généreuse et sainte émulation? Car il ne nous dit pas : Marchez devant moi; mais : Après moi; il ne nous dit pas : Ouvrez-vous le chemin ; mais : Entrez dans le chemin que je vous ai ouvert; il ne nous dit pas : Faites les premiers efforts et donnez les premières attaques; mais : Venez me joindre dans le combat, et partager avec moi le travail. A cette proposition, tout notre zèle ne doit-il pas s'allumer, et y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir?

Autrefois, dit saint Bernard, et dans l'ancienne loi, il n'en était pas de même à l'égard d'un juste. Quand Dieu lui offrait une croix à porter, il pouvait craindre, il pouvait se défier de lui-même, il pouvait, si j'ose parler ainsi, avant que de la prendre, en mesurer l'étendue et la comparer avec ses forces : pourquoi? parce qu'il n'avait point devant lui de chef visible qui le soutînt par son exemple. Cependant ces justes de l'Ancien Testament, sans être soutenus comme nous de l'exemple de Jésus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, et que n'ont-ils pas voulu souffrir? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul, et qu'à jeter les yeux sur l'admirable peinture que ce grand apôtre nous en a tracée. Quelles misères ont-ils eu à supporter? la disette, la faim, la soif, tous les ennuis de l'exil et toute la violence des plus cruelles persécutions : *Egentes, angustiati, afflicti* (Hebr. 11). Par quelles épreuves ont-ils passé? ils ont été exposés aux outrages, aux ignominies, aux coups; ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfermés dans les prisons : *Alii ludibria et verbera experti, insuper et vincula, et carceres* (*Ibid.*). Quels tourments ont-ils endurés? on les tirait sur des chevalets, on les lapidait, on les sciait, on les faisait périr par le tranchant de l'épée : *Alii autem distenti sunt, lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt* (*Ibid.*). Tout cela les ébranlait-il, leur paraissait-il insoutenable? Ah! ils n'en étaient que plus constants, que plus intrépides et plus forts : *Convaluerunt de infirmitate, fortes in bello facti sunt* (*Ibid.*). Or voilà notre confusion. Avant Jésus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux et de plus pesant, leur est devenu léger et doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoraient : et nous, depuis Jésus-

Christ, nous excités, non-seulement par l'intérêt et la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais par la présence d'un Homme-Dieu qui s'est montré à nous, et qu'ils n'ont pas vu comme nous, tout nous fait peine et tout nous abat! *O insensati, antè quorum oculos Jesus Christus præscriptus est* (Galat. 3)! c'était le reproche que faisait aux Galates le docteur des Gentils, et qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles et insensés, ou, pour mieux dire, chrétiens lâches et timides, levez les yeux, regardez devant vous, et considérez quel est celui qui vous précède : c'est votre Maître, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'aplanir pour vous? Si la route qu'il tient vous semble trop étroite et trop épineuse, êtes-vous dignes de son nom, et méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés? *O insensati, antè quorum oculos Jesus Christus præscriptus est!*

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, et non point précisément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jésus-Christ; et de là vient, remarque saint Chrysostome, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit : Prenez votre joug; mais : Prenez mon joug : *Tollite jugum meum super vos* (Matth. 11); parce qu'il voulait nous engager par un puissant attrait à son service, et nous rendre la croix dont il nous chargeait, aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit : Prenez votre joug et portez-le, il nous eût effrayés et rebutés : car qu'y a-t-il de plus dur à un homme et de moins supportable, que son propre joug, que le joug de sa faiblesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels et de ses désirs déréglés? Mais non, nous dit-il, ce n'est point votre joug que je vous impose, au contraire, je vous permets de le rejeter, je vous y exhorte, je vous l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes et de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc, en la place du vôtre, le mien que je vous présente et que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle et de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma Passion et en portant ma croix. C'était une humiliation pour moi de porter votre joug, et ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, et j'en ai senti tout le poids; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, et souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug, et j'y ai enfin succombé; mais le mien vous fortifiera, et bien loin de vous fatiguer il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.*

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur; et c'est par là même, mes chers Auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves et de malheureux, tel qu'est celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitait si ardemment saint Bernard, et ce qu'il demandait à Jésus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug : je ne le puis plus soutenir; et puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-

moi le vôtre. Car dès que ce sera le vôtre, vous me le ferez porter avec une sainte allégresse et comme en triomphe.

Il le fera, Chrétiens, et tout ce qu'éprouva saint Bernard nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet (c'est la belle réflexion de saint Chrysostome), si ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcèrent de porter la croix de Jésus-Christ, eût su que c'était la croix du Sauveur des hommes, que c'était le trésor du monde, l'instrument et le gage de notre rédemption; que c'était la croix de son Dieu, et du Dieu de l'univers; s'il en eût connu le prix infini et le mérite sans mesure; si Dieu, dans ce moment, lui eût ouvert les yeux pour voir tous les fruits de grâce et de salut que cette croix allait produire, de quels sentiments de joie eût-il été transporté? avec quelle ardeur l'eût-il embrassée? eût-il fallu le presser et le solliciter, eût-il fallu le contraindre? eût-il été besoin de lui promettre une récompense, et en eût-il voulu d'autre que l'avantage et l'honneur de toucher ce bois précieux et de l'appliquer sur lui? Ne s'y serait-il pas présenté de lui-même, n'aurait-il pas redoublé ses prières auprès des soldats, auprès des ministres de la justice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus estimé que toutes les richesses de la terre. Cette seule pensée : ce n'est point la croix d'un criminel que je porte, mais c'est la croix de mon Créateur et de mon Rédempteur; voilà ce qui l'eût enlevé, ce qui l'eût consolé, et, si je l'ose dire, ce qui l'eût béatifié. Nous sommes à sa place, Chrétiens; ce qu'il ne connaissait pas, nous le connaissons. Nous savons ce que c'est que la croix de Jésus-Christ, et quelle en est l'excellence et la valeur. La foi nous l'apprend; et ce qu'elle nous en découvre, ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs?

Surtout lorsque nous ne la portons pas tout entière; et voici ce qui nous rend encore plus inexcusables quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse, et que nous en tirons tant de prétextes, pour exagérer nos peines, et pour y chercher tous les soulagements que nous inspire un amour désordonné de nous-mêmes. Car que souffrons-nous qui puisse être en quelque sorte comparé avec tout ce qu'a souffert Jésus-Christ? Je pourrais vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un seul ne pourrait être dignement expié par tous les supplices de l'enfer? Je pourrais vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la terre, que nous voyons dans la pauvreté, dans la nécessité, dans l'obscurité, manquant de tout, et ayant néanmoins besoin de tout dans les infirmités et les maladies qui les affligent, et dans les douleurs aiguës qui les tourmentent? En sommes-nous réduits là? et au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu, qui nous a mis à couvert de tous ces maux et de bien d'autres?

Mais ceci n'est point de mon sujet, et je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois, mon cher Auditeur, et je le répète : Que souffrons-nous en comparaison de Jésus-Christ? voilà la grande mesure et la grande règle par où nous devons juger de notre état : oserions-nous le mettre en parallèle avec l'état d'un Dieu anéanti; avec l'état d'un Dieu abandonné à toute

l'envie et à tous les attentats d'un peuple ennemi et furieux; avec l'état d'un Dieu traîné à tous les tribunaux, et là, accusé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes et le plus impie, avec l'état d'un Dieu condamné à la mort, et à la mort la plus infâme? Par conséquent la croix que nous portons n'est qu'une partie de la croix de ce Dieu Sauveur, et n'en est même qu'une très-petite partie. Or, dans une si faible portion de cette croix, qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces, et qu'étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abattre. Il est vrai, mes Frères, et j'en conviens, si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix, et que nous soyons privés du secours d'en-haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jésus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portait avec le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion; car il est de la foi que Jésus-Christ souffre dans nous, que Jésus-Christ est affligé et persécuté dans nous. Tellement que quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons avec la même confiance que saint Paul, nous dire à nous-mêmes, en nous encourageant et nous animant : *Non ego, sed gratia Dei mecum* (I. Cor. 15); Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste et bien fâcheux; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin. Il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder et me conforter. Or, avec le Seigneur et avec sa grâce toute-puissante, que ne peut-on pas, et de quoi ne vient-on pas à bout? *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philip. 4).

Le point essentiel est de se bien persuader cette importante vérité, et de se l'imprimer bien avant dans l'esprit : Jésus-Christ porte avec moi cette croix, ou du moins il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui et que je veuille l'accepter comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenu de cette pensée, et que dans cette pensée je me tiendrai soumis aux ordres de Dieu, quand tous les fléaux du ciel tomberaient sur moi, quand toute la terre se liguerait contre moi, quand je me verrais assailli de toutes les infortunes et de toutes les calamités de la vie, au milieu de tous les assauts je demeurerai inébranlable : pourquoi? parce que j'aurai pour appui Jésus-Christ, et que par une vertu supérieure il m'élèvera au-dessus de tout. Dans une humble et sainte assurance, je m'écrierai avec le prophète : Que les armées entières conjurent ma perte : *Si consistant adversùm me castra* (Ps. 26); que de toutes parts les puissances des ténèbres viennent m'attaquer : *Si exurgat adversùm me prælium* (*Ibid.*), mon cœur n'en sera point ému, et mon âme d'autant plus ferme qu'elle comptera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité et de son repos : *Non timebit cor meum* (*Ibid.*).

D'où partira cette force? c'est que le Seigneur me favorisera de sa présence, et qu'il m'aidera. Or, dès que je pourrai me répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'aplanira sous mes pas, et tout

me deviendra possible ; c'est trop peu, tout me deviendra même aisé et facile : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Mais, Chrétiens, du moment que nous ne pensons point à cette présence de Jésus-Christ, et que nous nous reposons sur nous-mêmes, nous sommes perdus ; car indépendamment de Jésus-Christ, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes? et voilà par où les croix nous paraissent intolérables ; nous ne les regardons que par rapport à notre faiblesse, et alors il n'est pas surprenant qu'elles nous causent tant d'alarmes, et qu'elles nous jettent dans le découragement et le désespoir. Si les saints les avaient ainsi envisagées, ils en auraient été effrayés comme nous : mais parce que dans toutes leurs souffrances ils avaient toujours en vue Jésus-Christ, et qu'ils se tenaient inséparablement unis à lui ; parce qu'ils se souvenaient de la promesse qu'il nous a faite d'être avec nous jusqu'à la dernière consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (Matth. 28) : voilà pourquoi ils s'estimaient heureux dans les plus grandes tribulations. Les apôtres se réjouissaient de tous les opprobres et de toutes les ignominies où ils se voyaient exposés dans les rues et dans les places publiques : *Ibant gaudentes* (Act. 5). Les martyrs se montraient devant les tyrans, et leur répondaient avec une constance dont ils étaient déconcertés. On les mettait entre les mains des bourreaux pour les tourmenter, pour les brûler, pour les crucifier, et dans les plus violentes douleurs, ils se félicitaient eux-mêmes, et goûtaient les plus pures délices. C'étaient là, dites-vous, des miracles : oui, mes Frères ; mais le même Dieu qui les opérait dans eux, ces miracles, ne peut-il pas, par proportion et selon les divers états de souffrance où nous nous trouvons, les opérer encore dans nous, ne le veut-il pas, n'est-ce pas le même Jésus-Christ qui nous offre sa grâce, à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement, et que nous nous joindrons à lui pour la porter? Est-ce trop nous demander que de nous dire : Venez à moi, et je vous soulagerai, et je répandrai sur vous toute l'onction céleste : *Venite ad me, et ego reficiam vos* (Matth. 11). Profitons, mes chers Auditeurs, d'un secours si présent et si efficace. Bénissons mille fois ce Dieu Sauveur, d'avoir voulu de la sorte nous adoucir lui-même et par son exemple, et par l'impression de sa grâce, toutes les peines de cette vie. C'était bien assez de nous les rendre méritoires et salutaires ; mais il ne s'est pas contenté de cela ; il veut que dès ce monde même notre tristesse, ainsi qu'il le disait à ses disciples, se tourne pour nous en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* (Joan. 15). Il veut que nous éprouvions la vérité de sa parole, quand il nous a proposé comme une béatitude les pleurs, les disgrâces temporelles, les revers de fortune, les persécutions : *Beati qui lugent* (Matth. 5). Confions-nous en sa providence, lors même qu'elle nous semble moins favorable. Après nous avoir fait trouver dès maintenant notre félicité dans la croix, il veut enfin par la croix nous conduire au repos éternel, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

Sur le Crucifiement et la Mort de Jésus-Christ.

ANALYSE.

SUJET.

Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, on y crucifia Jésus. — C'est sur la croix et dans la personne de Jésus-Christ, que s'est accomplie cette parole du prophète : La justice et la miséricorde ont fait ensemble une alliance étroite.

DIVISION.

Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, 1re *partie*. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu, 2e *partie*.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu. Après le péché de l'homme, il fallait que la justice de Dieu fût satisfaite. Nul autre qu'un Dieu ne pouvait satisfaire à un Dieu. Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est donc venu, et s'est offert comme victime. Ce n'est pas pour ses péchés, mais pour les nôtres qu'il a satisfait. Car il s'en était chargé, et voilà pourquoi la justice divine le regarde au Calvaire comme un objet digne de ses vengeances.

C'est donc cette redoutable justice, qui préside au dernier supplice de ce Fils de Dieu couvert des péchés de tous les hommes. C'est elle qui veut qu'on le dépouille encore une fois de ses habits, qu'on l'étende sur la croix, qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, qu'on le comble de nouveaux opprobres, que dans sa soif on ne lui donne à boire que du vinaigre et du fiel, enfin qu'il meure comme abandonné même de son Père.

De là, apprenons combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant et de sa justice. Car, s'il n'a pas épargné son propre Fils, que fera-t-il de nous et contre nous? Nous devons ici reconnaître toute la puissance de cette suprême justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture et son inflexible équité.

Quelles vérités ! et de quelle frayeur doivent-elles saisir un pécheur qui vit dans l'impénitence ! Mais surtout de quelle frayeur sera-t-il saisi à la mort, en considérant même le crucifix qu'on lui présentera pour sa consolation !

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu. Il est vrai qu'il devait souffrir et qu'il devait mourir, mais comment le devait-il ? dans cette supposition toute gratuite de sa part, savoir, qu'il voulût sauver le monde : car il pouvait ne le pas vouloir et nous abandonner. C'est donc par un effet de sa miséricorde qu'il a pris sur lui nos dettes, et qu'il s'est engagé à les acquitter en souffrant et en mourant. Solide théologie de l'apôtre saint Paul.

De là ne nous étonnons point des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paraître sur la croix. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde ; il donne, et c'est un don de miséricorde ; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde.

Ainsi, nous devons regarder la croix comme le siége de la grâce et le trône de la miséricorde divine. Ayons-y souvent recours. Solide dévotion dans le christianisme, que la dévotion au crucifix. Où sera notre ressource à la mort, où sera notre consolation? dans le crucifix.

Postquàm venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.
Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, on y crucifia Jésus.
(S. Luc, ch. 23.)

QUEL souvenir, Chrétiens auditeurs, nous rappellent ces paroles de mon texte ! et si les historiens sacrés n'avaient pris soin de perpétuer dans le monde la mémoire d'un tel événement ; si la religion que nous professons ne nous l'enseignait d'une manière à ne permettre pas le moindre doute, qui jamais eût pu se persuader que le Messie, le Saint des saints, dût mourir sur le Calvaire, c'est-à-dire, dans un lieu destiné au supplice des criminels, et qu'un Homme-Dieu dût terminer sa vie mortelle par le tourment et l'opprobre de la croix? Voilà toutefois ce que l'Evangile nous représente; et sans m'arrêter à de stériles lamentations, si j'ose d'abord pénétrer dans ce profond mystère, il me semble que c'est là que se fait cette merveilleuse alliance dont avait parlé le prophète royal, quand il disait que la justice et la miséricorde s'étaient réunies, et que par un heureux accord, elles se trouvaient l'une et l'autre pleinement satisfaites : *Justitia et pax osculatæ sunt* (Ps. 84). Du moment que l'homme, en violant le commandement de Dieu, s'était rendu pécheur, il y avait entre cette justice et cette miséricorde divine une espèce de combat. L'une était armée contre nous, et se disposait, par notre perte éternelle, à venger les intérêts du Seigneur, et à réparer sa gloire; mais l'autre, sans oublier ni la gloire, ni les intérêts du Dieu tout-puissant, sensible néanmoins à notre malheur, retenait le glaive suspendu sur nos têtes, et arrêtait le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier? ô secret inconnu à toute la prudence humaine! ô abîme de la sagesse et des conseils du Très-Haut! le voici, mes Frères, ce grand moyen, ce moyen prévu de toute éternité et accompli dans la plénitude des siècles : c'est que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme lui-même, verse son sang, donne sa vie ; qu'il meure, et que par sa mort il soit tout ensemble sacrifié, et à la justice du Dieu des vengeances, et à la miséricorde du Dieu de la paix. En deux mots, Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu ; ce sera la première partie; comme victime de la miséricorde de Dieu, ce sera la seconde. Je ne puis mieux finir le cours de ces exhortations que j'avais à vous faire pendant ce saint temps. Puissiez-vous encore remporter de celle-ci tout le fruit que je m'en promets, avec le secours de la grâce, pour votre instruction et votre édification.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, Chrétiens, c'était depuis la naissance du monde, où l'homme rebelle et criminel osa se révolter contre l'ordre de son Créateur et de son Dieu; c'était, dis-je, depuis ce premier péché, que la justice du ciel attendait une victime capable de l'apaiser, et demandait un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée et outragée. Ce n'est pas que dans le cours de tant de siècles écoulés depuis cette chute fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eussent

offert à Dieu des hosties, et qu'ils ne lui eussent présenté divers sacrifices pour reconnaître sa souveraine grandeur et pour l'honorer; mais ces hosties n'étaient, ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux; et de tels sacrifices ne pouvaient être proportionnés à la dignité du Maître dont il s'agissait de réparer l'honneur et de venger les intérêts. Il n'y avait donc qu'une personne divine, il n'y avait que le sang d'un Dieu qui pût effacer pleinement et laver l'offense faite à un Dieu. Or, voilà ce qui s'accomplit au Calvaire, et c'est là que cette justice si rigoureuse et si inflexible dans la défense de ses droits, trouve enfin toute la satisfaction qu'elle avait si longtemps exigée sans la recevoir, et qui lui était due par tant de titres.

Car quelle victime lui est immolée sur l'autel de la croix? un Homme-Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal à son Père, et possédant comme lui toute la plénitude de la divinité : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis* (Colos. 2). Dès le moment de son incarnation, il avait déjà commencé ce grand sacrifice, puisqu'il n'était descendu sur la terre qu'en qualité de victime, et qu'il ne s'était revêtu d'un corps mortel, que pour en faire hommage au Créateur de l'univers, et pour le lui offrir en holocauste. Dans le temple de Jérusalem, il avait continué et comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solennellement entre les bras de Siméon, et présenté par les mains de Marie. Mais tout cela n'était encore que le sacrifice du matin, et nous voici présentement au sacrifice du soir; à ce sacrifice où la victime doit être consumée tout entière; à ce sacrifice où tendaient depuis trente-trois ans toutes les vues, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes; à ce sacrifice par où toute la gloire du Seigneur devait être réparée et tous les droits de sa justice rétablis.

Mais, que dis-je, et quelle dette le soumettait à cette inexorable justice, cet agneau de Dieu, cet agneau sans tache? de quelle offense pouvait-il être coupable, et qu'avait-il fait qui lui attirât la colère d'en-haut et qui l'exposât à un tel opprobre et à une telle mort? ah! Chrétiens auditeurs, c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer, et c'est sur ce fondement qu'est établie et que roule toute la religion. Vous savez que de lui-même et de sa nature, ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence; que dans le céleste séjour et dans les splendeurs éternelles, il reçoit les adorations de tous les esprits bienheureux, et en fait toute la félicité; que même dans cette terre d'exil où il a paru, et que dans cette vallée de larmes où il a voulu converser avec nous, il ne connut jamais le mal que pour le combattre et pour le détruire; enfin, que c'est à lui que fut rendu plus d'une fois cet éclatant témoignage, qui retentit le long du Jourdain, et qui se fit entendre sur le Thabor : Voilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui* (Matth. 27). Vous en êtes instruits, et ce sont autant d'articles de votre créance. Mais ce que vous enseigne aussi la même foi que vous professez, c'est que pour l'expiation du péché, ce Sauveur si saint en lui-même, a pris toutefois la forme de pécheur; c'est que n'ayant jamais commis de péché, et étant incapable d'en commettre, il a

néanmoins voulu porter sur son corps tous nos péchés : *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo* (I. Petr. 2) ; que son Père l'en a chargé, et qu'il en a été tout couvert : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrûm* (Isaï. 53). Tellement que nous le pourrions comparer à cette nuée qui conduisait les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, était de l'autre toute ténébreuse. Or, c'est justement sous cet aspect si difforme et si affreux, que le ciel aujourd'hui le considère, et c'est sous cette lèpre du péché que la justice de Dieu l'envisage comme un objet digne de toutes ses vengeances. Voilà pourquoi elle s'arme contre lui, pourquoi elle le poursuit le glaive à la main, pourquoi elle prononce l'arrêt de sa mort.

Comment donc, afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle et plus propre, comment paraît-il au Calvaire? Représentez-vous, mes chers Auditeurs, cette malheureuse victime dont parlait saint Paul aux Hébreux, sur laquelle on mettait toutes les iniquités du peuple pour les expier, et qu'on jetait hors du camp pour la brûler. Ainsi Dieu l'avait ordonné dans l'ancienne loi; et qu'était-ce là, dit l'Apôtre, qu'une image sensible de ce qui devait s'accomplir dans la personne de Jésus-Christ? On le conduit hors de la ville, on le fait monter au Calvaire : c'est le dernier théâtre où il va paraître, et c'est là que l'attend la divine justice à qui il s'est rendu responsable, et qu'elle vient ordonner de son supplice et l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choisis pour ses ministres. Car souffrez, mes Frères, que je vous fasse part d'une pensée qui me touche, et qui doit vous remplir comme moi d'une horreur toute religieuse. Quand Dieu chassa le premier homme du paradis terrestre où il avait péché, l'ange du Seigneur se fit voir armé de l'épée, et ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le ministère de l'ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennachérib, et que pour le salut de son peuple il fit éclater contre ce prince orgueilleux toute sa puissance. Mais quand, pour le salut du monde entier, il est question de consommer le sacrifice de ce divin médiateur, sur qui sont tombés tous les péchés des hommes et qui les doit effacer de son sang, je m'imagine que la suprême et souveraine justice descend elle-même, et que sans se montrer, elle préside à tout ce qui se passe dans cette sanglante et terrible exécution.

Non, Chrétiens, ne croyons pas que ce soit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ni la cruauté des soldats : c'est la justice de Dieu. C'est elle, prenez garde, c'est elle qui veut que ce Dieu-Homme soit encore une fois dépouillé de ses habits, et qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : pourquoi? afin que par ce dépouillement total et cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où nous a engagés et où nous engage tous les jours une envie démesurée d'avoir un attachement excessif aux biens de la vie. C'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix, et qu'en l'y étendant on lui disloque tous les membres ; que pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de clous, qu'on lui en perce les pieds et les mains, et qu'on les y enfonce avec violence : pourquoi ? afin que dans sa chair il expie tous les dérèglements de

la nôtre, tant de sensualités, tant de commerces criminels, tant de sales plaisirs, tant d'excès et d'abominations. C'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux; que, sans résister un moment ni prononcer une parole, livré à leur pouvoir et soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, traîner, tourmenter selon qu'il leur plaît : pourquoi? afin que par une telle soumission il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parents qui nous a tous perdus, et que ce soit encore le châtiment de tant de transgressions de la loi du Seigneur, qui nous sont particulières et personnelles; de tant de résistances à ses adorables volontés, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, et de tant de murmures et de plaintes. C'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs et crucifié avec eux ; que dans cet état on l'élève, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jérusalem, et que le ciel et la terre soient témoins de sa honte : pourquoi? afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflures de notre cœur, de toutes ses complaisances et ses vanités, de tous ses projets ambitieux, et de tout son orgueil.

N'est-ce pas assez, justice de mon Dieu, et n'êtes-vous pas enfin satisfaite? Sur quelle partie de ce corps sacré frapperez-vous encore, qui ne soit déjà toute couverte de plaies? Voyez et considérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce visage tout meurtri, ce sein tout déchiré et tout ouvert par le nombre des blessnres qu'il a reçues; voyez ces pieds, ces mains, changés en des sources de sang. Quels nouveaux opprobres a-t-il à essuyer? Le voilà comme abîmé, comme anéanti dans la confusion : il en est rassasié, selon l'expression de votre prophète, et si je l'ose dire, il en est comme enivré. Il n'importe : cette implacable justice a néanmoins toujours le bras levé, et ne le retirera point que sa victime n'ait été détruite : *Sed adhùc manus ejus extenta* (Isaï. 5).

C'est donc elle, suivez-moi, c'est elle qui veut qu'on s'assemble autour de ce Dieu souffrant, et que bien loin de le plaindre, on vienne insulter à ses souffrances; qu'on lui reproche qu'il ne peut se sauver lui-même, après avoir sauvé les autres; qu'on le traite de profanateur et de destructeur du temple; qu'on blasphème son saint nom, et qu'on profère contre lui mille anathèmes : pourquoi? parce que c'est à lui d'acquitter par là tant de discours injurieux, tant de railleries malignes et piquantes, tant de paroles outrageantes, de paroles licencieuses et dissolues, de paroles impies et scandaleuses que nous met dans la bouche, et contre le prochain, et contre Dieu même, ou la médisance, ou l'animosité et la colère, ou le libertinage et l'irréligion : *Sed adhùc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans la soif qui le presse, et que lui cause l'extrémité de sa faiblesse et le dernier épuisement où il est réduit, on ne lui présente à boire que du vinaigre et du fiel : pourquoi? parce que c'est dans l'aigreur et l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, si je puis m'exprimer de la sorte, les grossières débauches et les intempérances de tant de mondains, leur avidité insatiable, leurs délicatesses infinies à flatter leur goût et à contenter tous leurs appétits : *Sed adhùc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans un accablement si général toute res-

source lui manque, même de la part de son Père; qu'il en soit comme abandonné; qu'il n'en reçoive nul secours, nul appui sensible; que plus rigoureusement traité qu'il ne le fut au jardin, où le ciel au moins parut s'intéresser en sa faveur, et prit soin par le ministère d'un ange de le conforter, il soit désormais destitué de tout soutien; c'est à-dire, que son humanité soit délaissée de sa divinité, et que livrée à elle-même elle tombe dans la plus profonde et la plus mortelle désolation : pourquoi? parce qu'il ne peut mieux satisfaire que par cet abandonnement, pour toutes les fausses joies du monde dont nous sommes si enchantés, pour toutes les vaines consolations que nous cherchons dans les créatures, pour la confiance trompeuse que nous y avons, pour l'indigne préférence que nous leur donnons et le prodigieux oubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je encore ajouter? *Sed adhùc manus ejus extenta*; c'est elle qui, sans se relâcher jusqu'au dernier souffle de vie qui lui reste, veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix, et qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel, il achève de rendre l'âme, et mette le sceau à l'œuvre de notre rédemption : pourquoi? parce que c'est par cette mort temporelle d'un Dieu, que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit* (Marc. 15).

Quelle terreur, Chrétiens, et quelle consternation! La seule frayeur de ce lugubre spectacle et d'un tel acte de justice sur une personne divine ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature et la déconcerter? aussi la terre en trembla, et le voile du temple se déchira, le soleil s'éclipsa, les pierres se fendirent, et les tombeaux en furent ouverts. Or, si cet effroi a pu se communiquer aux êtres même inanimés, et agir sur eux, comment doit-il se faire sentir à nous, et quels effets doit-il produire dans nos cœurs?

Car quoique le plus essentiel et le premier de tous les motifs qui doivent nous attacher à Dieu et à la pratique de nos obligations, soit la reconnaissance et l'amour, toutefois une crainte chrétienne de la justice de Dieu, des vengeances de Dieu et de ses redoutables châtiments, n'a rien que de louable, rien que de saint et de salutaire. Jésus-Christ lui-même, dans son Evangile, en a fait la matière de ses plus fortes instructions, et y a employé les expressions les plus vives et les menaces les plus effrayantes. Ce n'était pas seulement au peuple qu'il les faisait entendre, ni aux pécheurs engagés dans le monde, mais à ses disciples et à ses apôtres, parce que cette crainte des jugements du Seigneur convient à tous les états du christianisme et à tous les degrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus important pour votre salut, que de la réveiller dans vos âmes, et de vous apprendre à tirer de la croix du Sauveur et de sa mort que nous méditons et que nous pleurons, une des conséquences les plus naturelles et les plus solides, quoique la moins ordinaire et la moins connue, savoir, que c'est une chose souverainement à craindre, de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (Hebr. 10). Je dis conséquence la moins ordinaire et la moins connue. En effet, nous sommes accoutumés à ne considérer le mystère d'un Dieu crucifié que par ce qu'il a de consolant pour nous, et

nous n'en tirons presque jamais d'autre conclusion, que de nous confier en Dieu et dans l'efficace de ses mérites. Confiance, mes chers Auditeurs, trop bien fondée, pour entreprendre de l'affaiblir, et espérance que je suis bien éloigné de condamner, puisque je prétends au contraire vous l'inspirer dans la suite de ce discours, et vous y affermir. Mais ce que je voudrais d'abord vous faire comprendre, et ce qui demande toute l'attention de vos esprits, c'est que ce mystère de grâce est en même temps un mystère de justice, et de la justice la plus formidable; c'est que s'il a de quoi nous encourager et nous rassurer, il n'y en a pas moins de quoi nous intimider et nous consterner : comment cela? faites-en avec moi la réflexion, et entrez dans ma pensée.

Quand le prince des Apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidèles, voulait leur donner une idée de la justice de Dieu qui les retînt dans le devoir, ou qui les engageât promptement à s'y remettre, si le péché les en avait écartés, il leur proposait l'exemple des anges rebelles et leur condamnation. Craignez, mes Frères, disait-il, et n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire : on ne s'attaque point à lui impunément, et l'on n'échappe point au bras de sa justice et à ses coups. Il n'a pas même pardonné à ces esprits qu'il avait créés dans le ciel et enrichis des dons les plus excellents; mais dès qu'ils se sont révoltés, et dès le premier péché qu'ils ont commis, il les a liés avec les chaînes de l'enfer, il les a chassés de son royaume, et précipités dans l'abîme, pour y être éternellement tourmentés : *Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* (II. Petr. 2). Or, que devons-nous donc attendre de sa colère, si nous l'irritons contre nous? et puisque des anges bien supérieurs à nous et en force, et en puissance, ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement qu'il a porté contre eux, et qui les a rendus autant de sujets d'exécration, que deviendrons-nous, fragiles créatures, qui ne sommes devant lui que de faibles roseaux qu'il peut renverser et briser du moindre souffle? *Angeli fortitudine et virtute cùm sint majores, non portant adversùm se execrabile judicium* (*Ibid.*). Tel était le raisonnement du saint apôtre : mais sans oublier en aucune sorte le respect que je dois à une si grande autorité, je ne fais point difficulté de dire que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante et un exemple plus convaincant. Car ce ne sont plus seulement des anges que Dieu, comme souverain juge, n'a pas épargnés, mais son propre Fils : *Proprio Filio suo non pepercit* (Rom. 8). D'où nous devons connaître toute la puissance de cette adorable justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture et son inflexible équité. Remarquez, je vous prie, tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable, et sensibles à l'intérêt de notre salut.

Je dis toute la puissance de cette justice de Dieu, puisqu'elle a étendu son pouvoir jusque sur un Homme-Dieu. Après cela, qui pourra nous arracher d'entre ses mains? qui pourra lui faire violence et l'arrêter? que lui opposerons-nous, et qui sera en état de

prendre contre elle notre défense et de nous sauver? Je dis toute la sainteté de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a pu voir le péché sans le poursuivre, même dans un Homme-Dieu. Ce n'étaient dans cet Homme-Dieu que les péchés d'autrui; ce n'étaient que des péchés dont il avait contracté la dette sans être coupable de l'offense : comment en poursuivra-t-elle les auteurs, et à quel jugement doivent-ils être réservés? Je dis toute la sévérité de cette justice de Dieu, puisqu'il a fallu, pour l'apaiser, le sang et la mort d'un Homme-Dieu. Hommes vils et criminels, quoi qu'elle exerce sur vous de vigoureux, sera-ce assez pour elle; et quand elle décharge sur le juste ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle aux pécheurs, et peuvent-ils se promettre d'être ménagés? Je dis toute la droiture de cette justice de Dieu et son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même d'égard à la dignité d'un Homme-Dieu. Qui que nous soyons et quelque intercesseur que nous ayons auprès d'elle, en vain compterons-nous de la fléchir sans une satisfaction convenable, et espérerons-nous qu'elle se relâche jamais sur cela de ses prétentions.

Ah! mes Frères, quelles vérités, et quand un pécheur, j'entends un de ces pécheurs obstinés qui vieillissent dans leurs désordres, et que toute l'ardeur de notre zèle, que toutes nos remontrances et toutes nos sollicitations ne peuvent ramener de leurs voies corrompues; quand, dis-je, à la vue du crucifix, un pécheur de ce caractère vient à se retracer toutes ses idées, de quel tremblement et de quelle épouvante doit-il être saisi? car il me semble que je puis bien lui appliquer ce que saint Léon pape a dit des Juifs, et que la comparaison n'est que trop juste. Il nous invite à contempler Jésus-Christ sur la croix : mais du reste, mes frères, poursuit ce saint docteur, à Dieu ne plaise que nous le considérions comme les impies, figurés par ces anciens Juifs à qui Moïse disait dans le désert, et au sujet du serpent d'airain : Vous aurez sans cesse votre vie suspendue devant vos yeux; vous la verrez, et bien loin que cet objet, si consolant pour les autres, anime votre confiance et dissipe vos craintes, vous serez toujours, en la voyant, dans le même trouble, parce que vous ne croirez pas y devoir trouver votre salut : *Et erit vita tua quasi pendens antè te : timebis die et nocte, et non credes vitæ tuæ* (Deut. 28). Voilà, continue le même saint Léon, comment, dans la suite des siècles, les Juifs incrédules et déicides ont dû encore envisager le Messie qu'ils avaient crucifié. Ils n'apercevaient en lui et dans sa croix que leur crime; et demeurant toujours dans leur infidélité, cette vue d'un Dieu livré à la mort, devait les remplir, non point de la crainte salutaire qui part d'une vraie foi, et qui sert à nous justifier par la foi, mais de la crainte servile et désespérante dont est agitée et cruellement tourmentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil in crucifixo Domino præter facinus suum cogitare potuerunt, habentes timorem, non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur.*

Triste image du pécheur! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur et de son Dieu? un monument visible, mais terrible, de la justice du ciel : c'est-à-dire, d'une justice dont il dépend

mille fois plus encore que ce Dieu-Homme, à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une manière si éclatante et par un arrêt si absolu; d'une justice dont il aura en personne à subir lui-même le jugement, et à recevoir sa condamnation; d'une justice qui n'oubliera rien, qui ne passera rien, qui ne lui pardonnera rien; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie, en accumulant péchés sur péchés, et négligeant tous les moyens de les effacer; d'une justice devant laquelle tout ce que Jésus-Christ a fait tout ce qu'il a souffert pour lui ne lui sera de nul profit, de nul avantage, de nul usage, et ne doit même servir qu'à sa réprobation, puisqu'il ne s'en sert pas pour sa sanctification; par conséquent, d'une justice dont il n'a rien de moins à craindre que la plus affreuse sentence et qu'un tourment éternel : *Terribilis quædam expectatio judicii* (Heb. 10). Si toute la religion n'est pas encore éteinte dans son cœur, peut-il n'être pas effrayé de ces réflexions; et pour n'en être point ému, ne faut-il pas qu'il soit tombé dans le plus mortel endurcissement?

Tout cela, dites-vous, ne l'inquiète guère, parce qu'il n'y pense point. Il est occupé de ses affaires, entêté de sa fortune, possédé de son plaisir. Il bannit tout le reste de son esprit, et il sait bien éloigner des pensées si sérieuses, et s'en délivrer. Oui, mes Frères, il le sait bien, et il ne le sait même que trop; mais voilà justement ce que je déplore, et ce que je regarde comme le plus grand de tous les malheurs : car voilà ce qui l'entretient dans son impénitence, ce qui lui fait amasser contre lui un trésor de colère, ce qui le lui fait grossir chaque jour, jusqu'à ce qu'il en ait comblé la mesure, et que cette justice dont il ne tenait nul compte, et qui l'attendait au jour marqué, agisse enfin, ouvre elle-même le trésor de ses vengeances, et le fasse fondre sur lui pour l'accabler.

Je dis plus, Chrétiens, et s'il n'y pense point maintenant, il y pensera à la mort. Etrange renversement! A cette dernière heure où tout l'abandonnera, où tous les secours humains lui manqueront, du moins lui deviendront inutiles; où ces prétendues divinités qu'il adorait seront incapables de le soutenir, et où ces faux biens dont il jouissait sur la terre lui seront enlevés et lui échapperont, c'était la croix de Jésus-Christ, ou plutôt c'était Jésus-Christ lui-même attaché à la croix et y mourant, qui devait être sa ressource, son refuge, sa force, et ce sera le sujet de ses plus vives frayeurs et le comble de sa désolation. Le prêtre, pour le toucher, pour l'encourager, pour le consoler, et pour satisfaire au devoir de son ministère lui présentera le crucifix; il le fera souvenir que c'est son Dieu, l'auteur de son salut, qui lui tend les bras; il l'exhortera à se tourner vers lui, et à se confier en lui : mais tandis que la parole du ministre lui frappera au dehors l'oreille sans pénétrer jusqu'au cœur, que lui dictera intérieurement sa conscience? que lui reprochera-t-elle? sous quel aspect lui montrera-t-elle ce Rédempteur immolé à la même justice, qui le cite actuellement à son tribunal, et dont il ne peut se promettre d'être plus épargné que ne l'a été un Dieu? Quelle peinture lui trace-t-elle de ses désordres passés? et malgré toute la vertu et tout l'efficace du sang divin, quelle espérance lui donnera-t-elle pour l'avenir? Que fais-je après tout,

mes chers Auditeurs? est-ce que je prétends diminuer votre confiance dans la croix du Sauveur et dans sa grâce? à Dieu ne plaise; mais je voudrais que ce fût une confiance solide, une confiance soutenue de vos œuvres et de votre correspondance : car il n'y en a point d'autre que celle-là qui vous puisse sauver, ni sur laquelle il y ait quelque fond à faire. Aussi est-ce pour vous l'inspirer que je vais présentement vous proposer Jésus-Christ crucifié, comme victime, non plus de la justice, mais de la miséricorde de Dieu. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est le caractère des œuvres de Dieu et de tous les desseins qu'il forme sur nous, d'être toujours accompagnés de sa miséricorde et de tendre au salut de l'homme et à son éternelle prédestination : *Universæ viæ Domini misericordia* (Psalm. 24). Tellement, remarque le prophète, qu'il n'oublie point cette infinie miséricorde jusque dans sa plus grande colère et dans les plus sévères châtiments de sa justice : *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (Habac. 3). Il n'y a que l'enfer d'où cette bonté divine se tienne éloignée, et où elle ne fasse point couler ses grâces, parce qu'elle n'y trouverait point de sujet en état de les recevoir et d'en profiter. Mais partout ailleurs il lui est si naturel de se communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, et qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugements de Dieu, ce sont moins des jugements de justice que de miséricorde : *Superexaltat misericordia judicium* (Jacob. 2). Or, si jamais elle a paru, cette miséricorde souveraine et sans bornes, et si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident et incontestable que c'est dans ce mystère de Jésus-Christ crucifié et mort pour la rédemption du monde. Découvrons-en, mes Frères, autant que la faiblesse de nos esprits peut le permettre, et admirons-en l'ineffable et adorable conduite.

Il fallait une victime à la justice de Dieu, et une réparation authentique du péché de l'homme, je l'ai dit, et c'est ce que nous avons déjà médité. L'homme, de lui-même et de son fonds, n'avait rien, ni n'était capable de rien qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-Haut, et par conséquent il ne pouvait, de son fonds ni de lui-même, la réparer; c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre. De là s'ensuivait, par une conséquence non moins nécessaire, que, sans les mérites d'un Homme-Dieu, l'homme était immanquablement perdu, et qu'il ne pouvait être sauvé que par les souffrances et par la croix de ce puissant Médiateur. Voilà pourquoi Jésus-Christ est venu, voilà quelle a été la fin de sa mission et le fruit de sa mort. Tout cela est vrai, Chrétiens; mais tout cela ne nous apprend point que Jésus-Christ, absolument et indispensablement, ait dû souffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, et mettons la chose dans un jour qui vous fasse mieux entendre ce point de religion.

Il devait venir ce Verbe de Dieu, et prendre une chair semblable à la nôtre. Dans cette chair passible et mortelle, il devait souffrir, il devait mourir : mais comment le devait-il? concevez-le. Il de-

vait, dis-je, souffrir, et il devait mourir : mais dans cette supposition toute gratuite de sa part, et toute de son choix, savoir, qu'il voulût sauver le monde. Car c'est de quoi il était pleinement le maître, et à quoi nulle obligation ne l'engageait. Il pouvait laisser l'homme dans l'abîme où il s'était précipité; il pouvait le livrer à son propre malheur, et par là s'épargner toutes les douleurs et toutes les ignominies de la croix. Oui, mes Frères, il le pouvait, selon toutes les lois de sa justice; mais c'est ce que sa miséricorde n'a pu voir sans s'y opposer. Toutes ses entrailles en ont été émues, ces entrailles de charité et de compassion : *Viscera misericordiæ* (Luc. 1). Il en a suivi les mouvements, et il n'a pu, si je l'ose dire, résister à des sentiments si tendres et si affectueux. Ainsi, de deux partis qu'il avait à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui-même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel et aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de son sang, au prix de sa vie, que de consentir à notre perte éternelle. Or de là même, n'ai-je pas droit de conclure, qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix comme une victime de miséricorde?

Solide théologie que l'Apôtre nous a si bien exprimée en deux courtes paroles, dont il était vivement touché, et qui, dans leur simplicité et leur brièveté, sont pleines d'onction et de consolation : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (Galat. 2). Il m'a aimé, ce Dieu essentiellement et souverainement miséricordieux, disait le maître des Gentils; et parce qu'il m'a aimé, il s'est donné pour moi. Prenez garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, et à la liaison qu'il met entre ces deux choses. Il ne sépare point l'une de l'autre comme si l'une était indépendante de l'autre; mais il les unit ensemble comme la cause et l'effet. Il m'a aimé, voilà le principe; et il s'est donné pour moi, voilà l'effet et la suite. De sorte que c'est, avant tout et par-dessus tout, son amour, qui lui a fait accepter et boire le calice de sa passion : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Aussi demandez au même saint Paul, ce que faisait Jésus-Christ sur le Calvaire, où ses bourreaux l'avaient conduit, et où ils accomplissaient contre lui avec tant de barbarie les ordres qu'ils avaient reçus. Cette peinture est admirable, mes chers Auditeurs, et voici sans doute des expressions dignes de l'Esprit de Dieu, dont le saint Apôtre était inspiré : écoutez-le. On l'attachait à la croix, ce Médiateur des hommes, on l'y clouait : mais lui cependant, d'une main invisible et par un excès de miséricorde, il y attachait l'acte qui avait été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnait comme pécheurs; il l'effaçait de son sang, et il l'annullait : *Delens quod adversùs nos erat chirographum decreti, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci* (Colos. 2). On lui donnait la mort; et lui, en mourant, il nous rendait la vie par la rémission et l'abolition de tous nos péchés : *Et vos cùm mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta* (*Ibid.*). Il succombait à la violence des coups qu'il avait reçus, et à la rigueur des tourments qu'il avait endurés; mais dans cette défaillance même, où la nature ne pouvait se soutenir et était obligée de céder, plus fort

néanmoins que toutes les principautés et toutes les puissances infernales, il défendait contre elles notre cause, il les combattait, il leur arrachait les dépouilles que ces esprits de ténèbres avaient enlevées et dont ils se glorifiaient, il les confondait à la vue de tout l'univers, il les désarmait et il en triomphait; content de mourir dans ce combat, pourvu que sa victoire, qui lui coûtait si cher, fût auprès de son Père notre rançon et notre salut : *Expolians principatus, et potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso* (*Ibid.*).

De là, Chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paraître à cette dernière heure, qui doit terminer sa course et consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carrière, plus son cœur s'attendrit : il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde; il donne, c'est un don de miséricorde; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est après tout que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente, qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde. Appliquez-vous.

Il prie, et c'est une prière de miséricorde, et de la plus grande miséricorde; car il prie pour ses ennemis mêmes et ses propres persécuteurs. Il prie pour les prêtres et les docteurs de la Synagogue qui ont conspiré contre lui, pour les soldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a insulté, pour les faux témoins qui l'ont calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore s'ils reconnaissaient leur crime, et s'ils en marquaient quelque repentir! mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui secouent la tête en se moquant et le raillant, qui se le montrent les uns aux autres comme leur jouet et un objet de mépris, qui, par mille impiétés et par les paroles les plus piquantes, l'attaquent dans sa puissance, dans sa sainteté, dans sa royauté, dans sa divinité. C'est au milieu de ce bruit confus et de cette multitude animée, que tout-à-coup il rompt le silence qu'il avait jusque-là gardé, et qu'il élève la voix. Il porte les yeux au ciel : que va-t-il lui demander? N'est-ce point pour en faire descendre la foudre? ce serait la juste vengeance de tant d'inhumanités et d'attentats; mais ne craignez point, Juifs sacriléges et parricides, c'est la miséricorde qui le fait parler. Il ne prononcera pas une parole que ne lui ait dictée l'amour le plus généreux et le plus désintéressé. Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Il ne dit pas : Mon Dieu, mais : Mon Père, parce que ce nom de père est plus favorable pour se faire écouter et pour fléchir la colère divine : *Pater*. Il ne dit pas en détail : Pardonnez à celui-ci et à celui-là moins coupables que les autres, et qui ont eu moins de part à cette conjuration formée contre moi; mais en général et sans distinction, il dit : Pardonnez-leur; ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous, même ceux qui l'ont accusé et jugé le plus injustement; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous

dans les pieds et dans les mains. Sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est universelle. Pas un seul pour qui ses bras et ses pieds ne soient ouverts; pas un dont il ne soit l'avocat, et dont il ne se déclare l'Intercesseur et le Sauveur : *Dimitte illis*. Il ne s'en tient pas à une simple prière; mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier, et tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense et en leur faveur une raison et un sujet d'excuse. Pardonnez-leur, parce qu'ils sont aveuglés, et qu'ils ne connaissent pas toute l'énormité de l'offense qu'ils commettent : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt* (Luc. 23)

Il promet, et c'est une promesse de miséricorde. En effet, Chrétiens, admirons le pouvoir et la vertu de sa prière. Rien de plus efficace, et le premier miracle qu'elle opère, c'est la conversion d'un insigne voleur. C'était un scélérat, peut-être encore pire que Barabbas, puisqu'on ne l'avait pas même proposé à la fête solennelle pour obtenir sa délivrance. C'était un blasphémateur et un furieux, qui d'abord s'était tourné lui-même contre Jésus-Christ, puisque, selon l'Evangile de saint Matthieu et celui de saint Marc, les voleurs qui furent crucifiés avec lui, l'outrageaient de paroles et le chargeaient d'injures : *Et qui cum eo crucifixi erant, conviciabantur ei* (Marc. 15). Mais au bout de quelques moments et par une secrète merveille de la grâce, voilà ce blasphémateur, ce voleur changé dans un humble pénitent, qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés et se reconnaît digne de la mort, qui publie l'innocence de ce juste contre lequel il s'était élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son Roi, qui se range au nombre de ses sujets, et lui demande une place dans son royaume; enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assurance si douce et si consolante : Je vous dis, en vérité, que dès ce jour vous serez avec moi dans le ciel, pour y jouir de la souveraine béatitude : *Amen dico tibi, hodiè mecum eris in paradiso* (Luc. 23).

Il donne, et c'est un don de miséricorde. Car dans cette extrémité, voulez-vous savoir quel est, si je puis m'exprimer de la sorte, son testament de mort? Sont-ce des héritages temporels? hélas! que posséda jamais sur la terre ce Dieu pauvre, qui, dans tout le cours de sa vie, n'eut pas même où se retirer ni où reposer sa tête? qu'est-ce donc? Ah! mes Frères, du haut de sa croix il baisse la vue : et qu'aperçoit-il devant ses yeux? Marie, sa mère, et Jean, son disciple : voilà son trésor, voilà sa plus précieuse succession. A ce double aspect, tout épuisé qu'il est, il sent encore toute la tendresse de son cœur s'exciter et se réveiller. Dans l'état d'accablement où il se trouve, et que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins encore tellement occupé de ses extrêmes douleurs, qu'il ne pense à l'une et à l'autre. Il ne les veut pas quitter sans leur donner une dernière preuve et leur laisser un gage authentique de son amour. Femme, dit-il à Marie, lui présentant son bien-aimé disciple, voici votre fils : *Mulier, ecce filius tuus* (Joan. 19). Mon Fils, dit-il à Jean, lui présentant sa sainte mère, voici votre mère : *Ecce mater tua* (*Ibid.*). Il sait qu'il ne peut mieux confier l'une qu'au plus fidèle de ses disciples; et il sait qu'il ne peut mieux

disposer de l'autre qu'en le remettant dans les mains de la plus tendre de toutes les mères. Que dis-je, mes chers Auditeurs? dans ce don mutuel, dans ce riche don, tout est mystérieux. Ce n'est précisément, ni sa mère, ni son disciple, que ce Dieu des miséricordes envisage. Ses vues s'étendent bien plus loin, et ses faveurs n'ont point de bornes. Il veut que Marie, dans la personne de Jean, adopte généralement tous les hommes pour ses enfants, qu'elle en soit la mère, la protectrice, la médiatrice; et il veut que tous les hommes en l'acceptant comme Jean, en l'honorant et s'y confiant, aient dans elle une source abondante de toutes les grâces du salut, un asile toujours ouvert, et des secours toujours assurés et présents : *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in suâ* (*Ibid.*).

Enfin, il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, n'est que l'image d'une autre soif bien plus pressante, qui est le désir de notre salut et le sentiment de sa miséricorde. Quand autrefois ses apôtres, voyant qu'après une pénible marche et depuis un long espace de temps, il n'avait pris encore nulle nourriture, et qu'il devait ressentir la faim, l'invitèrent à se reposer et à manger : Il y a bien une autre viande, leur répondit-il, que cette viande matérielle, dont j'ai besoin, et dont je me nourris L'aliment que je désire, et que je cherche en tout, c'est d'accomplir la volonté du Père qui m'a envoyé, et de donner à l'ouvrage pour lequel je suis descendu, toute la perfection qu'il demande. Telle était alors sa faim, et telle est présentement sa soif. Cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa passion n'ont pu éteindre; cette soif, c'est le zèle des âmes, de ces âmes que l'enfer tenait captives, et qu'il est venu racheter; cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en consommant le sacrifice de sa vie : *Sitio* (Joan. 19). Plus l'heure approche, plus le feu croît, ce feu sacré dont est dévorée cette divine hostie. Malgré tout l'opprobre et tout le tourment de la croix, il ne regrette point la vie qu'il va perdre, parce qu'il voit par avance le fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le témoignage qu'il se rend à lui-même, qu'il a exécuté de point en point tout ce qui lui était prescrit, et qu'il a rempli toute sa mission : *Consummatum est* (*Ibid.*). Il ne lui reste plus que de porter son âme entre les bras de son Père, pour recevoir la récompense de tant de travaux : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. 23). Il ne lui faut pour cela qu'un soupir, et ce dernier soupir, en terminant sa carrière, couronne ses combats, et dans le sein de la mort même commence son triomphe : *Et hæc dicens expiravit* (*Ibid.*).

Sur cela, mes chers Auditeurs, qu'ai-je à vous dire, et quels sentiments doit vous inspirer cette mort d'un Dieu? Viens-je encore vous le représenter comme un objet de terreur? Il est vrai, toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténèbres, et ce fut un deuil universel. Mais après avoir payé d'abord à cet Homme-Dieu, mort pour nous, le juste tribut de notre reconnaissance et de nos larmes, il nous permet, jusque dans ce triste mystère, de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste, dans le mystère de sa bienheureuse nativité, et de nous écrier : *Gloria*

in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus; Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre. Et en effet, c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; c'est là que, du sang du Médiateur, notre réconciliation et notre paix est signée. Paix glorieuse au souverain Seigneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvait exiger sa grandeur violée, et que la réparation même est au-dessus de l'offense. Paix générale et commune à tous les hommes, puisque c'est la paix de tout le genre humain, et que sans distinction ni de juste, ni de pécheur, ni de juif, ni de gentil, ni de fidèle, ni d'idolâtre, il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris. Paix salutaire, où l'homme rentre dans tous ses droits auprès de Dieu; où, d'esclave qu'il était de l'enfer et du péché, il devient tout de nouveau enfant de Dieu et héritier du royaume de Dieu; où toutes les grâces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais, puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé est infinie, et que cette rédemption divine n'est pas seulement une rédemption abondante, mais surabondante : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (Ps. 129).

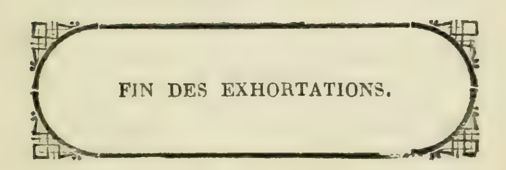
Qu'est-ce donc proprement que la croix de Jésus-Christ? le siége de la grâce et le trône de la miséricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-dessus à vous faire, que celle de l'Apôtre, par où je conclus : *Habentes ergò Pontificem magnum, Jesum Filium Deì, teneamus confessionem* (Hebr. 4). Ainsi, mes Frères, ayant un aussi grand pontife que le Seigneur Jésus, Fils de Dieu, lequel s'est immolé pour nous, et qui, dans ce sacrifice, a voulu être tout ensemble et le prêtre et la victime, attachons-nous à cet article capital de notre foi; et sans nous contenter de le croire, méditons-le sans cesse et rappelons-en le souvenir, pour nous instruire, pour nous exciter, et surtout pour nous animer d'une sainte confiance en la miséricorde de notre Dieu. Quelles que soient nos misères, ne craignons point d'être rejetés : pourquoi? en voici la raison sensible et naturelle : *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato* (Hebr. 4); c'est que nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connaître, ou qui ne les connaisse qu'en spéculation, et par là soit moins en état d'en être touché. N'a-t-il pas lui-même passé par toutes les épreuves, et hors le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne se soit rendu semblable à nous? Encore a-t-il voulu porter l'image du péché, et mourir sous la figure du pécheur. *Adeamus ergò cum fiduciâ ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* Allons donc, Chrétiens, allons à la croix dans tous nos besoins, et comptons que nous y serons toujours secourus à propos et selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrais renouveler dans le christianisme, ou du moins parmi vous, mes chers Auditeurs : la dévotion au crucifix. C'est là que nous trouverons des grâces de toutes les sortes, puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort, y paraît les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous

embrasser tous; et dans la plaie de son sacré côté, il veut, comme dans un asile certain, nous recueillir tous. Je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore : car malheur à moi, si, par une erreur insoutenable, et contre tous les témoignages des divines Ecritures, j'entreprenais de prescrire des bornes au mérite et à la miséricorde de mon Sauveur. Sommes-nous dans l'état du péché, séparés actuellement de Dieu et depuis longtemps par le péché? c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de pénitence et de conversion, qui nous ouvriront les yeux de l'âme pour voir la grièveté de nos désordres, et qui nous amolliront le cœur pour les détester et les pleurer. Quelque éloignés que nous soyons du salut, nous ne pouvons l'être plus que les Juifs et que les bourreaux de Jésus-Christ : or, combien néanmoins de ces Juifs si endurcis et de ces bourreaux si intraitables et si barbares, conçurent auprès de la croix des sentiments de repentir, et ne se retirèrent qu'en se frappant la poitrine? Sommes-nous dans l'heureux état de la justice chrétienne, fidèles à la loi de Dieu et par là même amis de Dieu? c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de persévérance et de sanctification, qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, et qui nous élèveront aux plus sublimes vertus. Les saints nourrissaient là leur piété, y allumaient leur ferveur, y amortissaient le feu de leurs passions, y puisaient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis invisibles et contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat, et que les peines, soit intérieures, soit extérieures, nous rendent la vie amère, et nous plongent dans la tristesse et dans l'accablement, c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de soutien et de consolation, qui nous relèveront, qui nous mettront dans la tranquillité et la paix, qui nous adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants. Une âme est étonnée d'un changement quelquefois si prompt et si subit. On avait apporté aux pieds de Jésus-Christ un cœur troublé, un cœur agité, un cœur serré, un cœur flétri et désolé; mais dans un moment tout se calme, tout s'éclaircit : le cœur, à la présence de son Dieu crucifié, revient à lui-même, se reconnaît, se reproche sa faiblesse, reprend une vigueur toute nouvelle et se rétablit dans un repos inaltérable.

De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent et dévot au crucifix, ce serait m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la croix, ou plutôt de Jésus attaché à la croix, son confident, son conseil, son maître, son docteur, son pasteur, son guide, son directeur, son médecin, son tout; car Jésus-Christ seul lui sera tout dans la vie, et tout à la mort. Pesez bien, Chrétiens, cette dernière parole, tout à la mort. Quand il sera venu, ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours; quand on vous aura fait entendre cet arrêt, dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé : *Vous mourrez;* ou sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entière de la nature vous le fera malgré vous sentir; quand, aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée pour vous affliger, pour vous

inquiéter, pour vous consterner, ah ! mon cher Frère, où sera votre ressource alors, où sera votre reconfort? dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs? vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres? le crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer? le nom de Jésus, et de Jésus crucifié. Ce sera là le fond de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes, et de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte, à passer des bras de Jésus-Christ mourant en croix, entre les bras de Jésus-Christ vivant, et triomphant dans la gloire, où nous conduisent, etc.



INSTRUCTIONS CHRÉTIENNES
POUR DIVERS SUJETS.

INSTRUCTION
Pour le Temps de l'Avent.

ANALYSE.

Dans ce saint temps, l'Eglise honore l'incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1° découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2° combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.

I. *Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.* — Qu'est-ce que la gloire de Dieu? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées et publiées au monde. Or, n'est-ce pas ce que nous découvre sensiblement le Fils de Dieu dans son incarnation?

C'est là que paraît la miséricorde de Dieu.

Sa sagesse.

Sa puissance.

Sa justice.

Cependant, n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connaissait point?

II. *Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.* — Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre.

Il dépossède le démon de l'empire qu'il exerçait sur la terre. Les idoles des faux dieux tombent, et les oracles se taisent.

Il efface les péchés des hommes, et, en qualité de victime, il présente à Dieu le sacrifice de notre salut.

Il attaque la cupidité et l'amour déréglé des biens de la terre en deux manières. Dans les justes, il déracine de leur cœur cette convoitise. Dans les impies et les mondains, il la condamne au moins et la réprouve.

III. *Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.* — Premièrement, il nous donne la plus haute estime de cette gloire de Dieu.

Secondement, il nous fait trouver pour nous-mêmes un intérêt propre et essentiel dans cette gloire de Dieu.

Par où pouvons-nous glorifier Dieu? par les mêmes moyens que Jésus-Christ l'a glorifié. Honorons les perfections de Dieu, et reconnaissons-les. Combattons nos passions, qui sont autant de démons domestiques. Pleurons nos péchés; effaçons-les par la pénitence. Renonçons, au moins de cœur, à tous les biens du monde.

LE dessein de l'Eglise dans l'institution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaste sein de la Vierge, et de nous disposer ainsi à la glorieuse nativité de cet Homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce saint temps, que du grand mystère de l'incarnation; et quoique le Fils

de Dieu s'y soit si profondément humilié et comme anéanti, nous le devons néanmoins considérer comme un mystère de gloire pour Dieu même, selon qu'il nous est marqué dans ce sacré cantique que chantèrent les anges à la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* En effet, c'est en se revêtant d'une nature semblable à la nôtre, et en se faisant homme, que le Verbe divin est venu sur la terre, 1° découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu ; 2° combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu ; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Appliquons-nous à méditer et à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions et de sentiments les plus propres à nous édifier.

§ I. *Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.*

I. Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'évangéliste saint Jean : *Le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair; il a demeuré et conversé parmi nous, et nous avons vu sa gloire.* Quelle conséquence ! et le saint évangéliste ne devait-il pas, ce semble, conclure tout autrement, et dire : le Verbe s'est fait chair, et dans cette chair mortelle dont il est revêtu, il nous a caché la gloire de sa divinité. S'il disait : Le Verbe s'est fait chair, et nous avons été témoins de ses infirmités volontaires, de ses abaissements et de ses anéantissements, nous n'aurions pas de peine à comprendre la pensée de ce disciple bien-aimé, et elle paraîtrait très-naturelle; mais que le Verbe se soit fait chair, qu'en se faisant chair comme nous, il se soit assujetti à toutes nos misères, et qu'en cela néanmoins il ait fait éclater sa gloire, c'est ce qui paraît se contredire, et de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaison. Rien toutefois n'est plus juste que ce raisonnement, dit saint Augustin, et il ne faut qu'un peu d'attention pour en avoir toute la solidité et toute la vérité. Car si la gloire de Dieu devait être révélée aux hommes d'une manière sensible, c'était justement par les humiliations du Verbe; et il n'y avait que ce Verbe humilié, qui pût nous faire connaître l'excellence d'un Dieu glorifié. Tellement, conclut saint Augustin, que si saint Jean n'avait pas dit : *Le Verbe s'est fait chair*, nous n'aurions pu dire que nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu dont il est ici question, et en quoi consiste-t-elle? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, c'est-à-dire, cette gloire qui est dans Dieu, et que nous désirons de connaître, n'est autre chose que les perfections de Dieu. Par conséquent, découvrir aux hommes les perfections de Dieu, c'est leur découvrir la gloire de Dieu. Or, n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement et sensiblement le Fils de Dieu dans son admirable incarnation?

II. Et d'abord, la miséricorde de Dieu pouvait-elle se produire avec plus d'éclat que dans ce mystère? pouvait-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci? a-t-elle jamais rien fait dans le monde qui en ait approché? O prodige! s'écrie

Zénon de Vérone! un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant; et cela pour qui? par amour pour son image et pour des créatures formées de sa main. Reconnaissons l'excellence de notre religion dans les vues excellentes qu'elle nous donne du maître que nous adorons, et de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes, dans la vanité de leurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des dieux, disait un des sages du paganisme; mais ces dieux passeraient pour des monstres s'ils vivaient parmi nous, tant ils ont été vicieux et corrompus. Nous, dit saint Augustin, nous servons un Dieu en qui tout est merveilleux; mais de toutes les merveilles qu'il renferme dans son être divin, ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus incompréhensible, c'est son amour. Il ne faudrait donc que le mystère de l'incarnation pour confondre toute l'idolâtrie et toute la superstition païenne. Car, selon la belle remarque de saint Grégoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentiments de Dieu conformes à la nature et à la grandeur de Dieu : or, ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siècle en juge comme il lui plaira, on peut dire, et il est vrai, qu'un Homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire et d'opérer le salut des hommes. Il avait été offensé, ce Dieu de majesté; il lui fallait une satisfaction digne de lui, et nul autre qu'un Dieu ne pouvait dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'était perdu : Dieu voulait le sauver en le délivrant de la mort éternelle; et comme il n'y avait qu'un Dieu, qui, par ses mérites infinis, pût le délivrer de cette mort, il n'y avait conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il fallait que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu et vrai Homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pu souffrir; s'il eût seulement été homme, ses humiliations ni ses souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eût été invisible, et n'eût pu nous donner l'exemple; et s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une règle tout à fait sûre et à couvert de tout égarement. Mais étant Dieu et Homme, comme homme il a pu s'abaisser, et comme Dieu il a donné à ses abaissements une valeur inestimable et sans mesure; comme homme il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide, et comme Dieu il nous a rassurés pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré et où il a voulu nous conduire. Ainsi, dans ces jours de grâce et de salut, nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre que de nous écrier avec l'Apôtre : *O richesses! ô abîme de la sagesse et des jugements de Dieu* (Rom. 11)!

IV. Mais quelle vertu et quel pouvoir dans Dieu ne demandait pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort et quel miracle de la droite du Très-Haut : un Dieu-Homme, conçu par une Mère vierge; c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même Jésus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité

avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant; et dans la même mère, la maternité avec la virginité! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent dans l'univers, n'était pour lui, selon l'expression même de l'Ecriture, que comme un jeu; mais c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, et c'est dans la faiblesse d'un Enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue et n'avoir nulle part dans ce mystère de grâce. Mais nous nous trompons, si nous le pensons de la sorte; et l'on peut même ajouter, que de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur, la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles, et dont les droits inviolables et souverains y paraissent avec plus d'évidence. Jusque-là que saint Chrysostome n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition, mais qui n'a rien que de solide, toute surprenante qu'elle est, savoir, que dans l'enfer où Dieu exerce ses plus rigoureux châtiments, il ne fait pas néanmoins autant connaître sa justice, que dans le sein virginal de Marie, où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés qui se trouvent soumis à cette justice; au lieu que dans le sein de Marie, c'est un Homme-Dieu qui commence à en devenir la victime et à lui être immolé. Or, qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie et un tel hommage? d'où vient que le prophète royal, parfaitement éclairé dans la science et le discernement des attributs divins, après avoir dit que *Dieu a montré aux hommes l'auteur de leur salut*, ajoute ensuite, *qu'il a révélé sa justice à toutes les nations* (Ps. 97).

VI. De tout ceci, concluons que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain et visible, et nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que sans attendre sa passion et la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Père, dès le moment de sa sainte incarnation : Mon Père, j'ai déjà commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connaître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, et je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur et du premier de tous les êtres, est un désordre essentiel dans la nature, et la source de tous les autres désordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, et que la lumière que j'apporte, se répande dans toute la terre et dissipe les ténèbres où elle est ensevelie.

VII. Cependant, après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde? Car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du monde, les esclaves du monde, ces hommes et ces femmes remplis de l'esprit du monde, connaissent-ils Dieu? ne font-ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier? ne vivent-ils pas comme s'il

n'y en avait point? leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, et de n'y penser presque jamais? C'est la plainte que faisait le disciple saint Jean, expliquant la génération éternelle et temporelle du Fils de Dieu : *Dieu était au milieu du monde*, comme le maître et l'arbitre du monde, *et le monde n'en avait nulle connaissance* (Joan. 1). C'est la plainte que Jésus-Christ lui-même faisait à son Père : *Père saint*, *le monde ne vous connaît point* (Joan. 17). Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, et il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien ; aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu, dans notre estime, au-dessous de tout? On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans inquiétude, on lui préfère le moindre avantage, le moindre plaisir, et on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grâce et sa haine nous sont également indifférentes; tout cela, pourquoi? toujours pour la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connaissait, ce Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage, ce Dieu si puissant, ce Dieu si juste et si saint, on ne vivrait pas dans le dérèglement où l'on vit, on ne s'abandonnerait pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendrait pas l'outrager au pied de ses autels, on honorerait son culte, on respecterait ses temples, on pratiquerait sa loi, on redouterait ses vengeances. Mais parce que le monde affecte de le méconnaître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc! le dessein de Jésus-Christ est-il absolument ruiné? Il est descendu parmi nous, et il a voulu vivre au milieu de nous pour publier dans le monde la gloire de son Père : mais dans la suite des siècles, a-t-il été frustré de son attente? Non, sans doute ; mais outre ce monde perverti qui ferme les yeux à la lumière que le Sauveur des hommes est venu nous présenter, il y a un autre monde, un monde fidèle, un monde prédestiné, le petit monde des justes et des élus. Ce sont ceux-là que Jésus-Christ s'est réservés, et qu'il se réserve encore ; c'est à ceux-là qu'il est donné de connaître les mystères de Dieu, et en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous, dit saint Bernard, à vous qui êtes humbles, à vous qui êtes soumis et obéissants, à vous qui êtes modestes dans votre condition, et qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux ; à vous qui veillez sur toute votre conduite et sur toutes vos démarches pour les régler : à vous enfin qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu et à pratiquer sa loi.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien! Ouvrons les yeux de la foi, et dans le cours de cet Avent, admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentif à la voix de cet Enfant, qui, du sein de sa mère où il est caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir et à lui dire avec toute l'Eglise : *J'ai considéré vos œuvres*, *Seigneur*, *et j'en ai été saisi d'étonnement*. Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu! voilà l'ouvrage de votre bras tout-puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que de bas et de rebutant; mais c'est en cela

même qu'est le prodige. Où votre gloire devrait être ensevelie et anéantie, c'est là que vous la faites paraître dans toute sa splendeur ; et plus vous semblez l'obscurcir dans de profondes ténèbres, plus vous lui donnez de lustre et en rehaussez l'éclat. Heureux que vous en fassiez rejaillir sur moi les rayons, et que vous m'ayez dessillé les yeux pour me la faire apercevoir à travers les ombres qui la couvrent ! Que le monde envisage vos abaissements avec mépris, et qu'il s'en scandalise ; pour moi, malgré le scandale du monde et ses fausses idées, je redirai mille fois, et je ne cesserai point de chanter avec toute la cour céleste : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre et jusqu'au plus haut des cieux !*

§ 2. *Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.*

I. Jésus-Christ fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattaient. Dieu avait trois grands ennemis de sa gloire, le démon, le péché et les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. Le démon avait usurpé un empire si absolu sur les âmes, que, de l'aveu même de Jésus-Christ, il passait pour le prince du monde, et l'était en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, régnait depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, causant partout de tristes ravages, désolant le royaume de Dieu, et suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin l'amour déréglé des biens de la terre dominait presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avaient placé comme leur idole, et auquel ils sacrifiaient leur conscience et leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, et sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Père.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où le Messie devait naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux où l'esprit de mensonge se faisait adorer. Tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçaient la venue de ce Dieu-Homme ; et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne était fini, et qu'un maître au-dessus de tous les maîtres approchait pour gouverner le monde et le soumettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Evangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, et que le prince de ce monde sera banni* (Joan. 12).

III. Ce n'étaient là néanmoins que des présages de ce que Jésus-Christ devait faire pour détruire le péché : autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous enseigne, et qui est indubitable, savoir, que tout ce qui s'est passé, et dans l'incarnation, et dans la naissance du Sauveur qui

l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard; mais que tout a été de son choix, et qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, et qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfants, dit saint Bernard, ne choisissent ni le temps où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parce qu'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner; mais le Fils de Dieu avait l'un et l'autre, et comme dans la suite des années il devait mourir, parce qu'il le voudrait et de la manière qu'il le voudrait, aussi il s'est incarné, et il est né dans le monde, parce qu'il l'a voulu, et de la manière qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les évangélistes nous ont appris, soit de son incarnation, soit de sa nativité : la pauvreté de Marie sa mère, l'obscurité de Joseph réputé son père, la rigueur de la saison où il a pris naissance, le plein dénuement et l'abandonnement général où il s'est trouvé, sont autant de moyens dont il a prétendu se servir pour la fin qu'il s'était proposée.

IV. De là il nous est aisé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à détruire le péché, parce qu'ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes, et présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice, et une victime parfaite? La victime, disent les théologiens, doit être changée et comme transformée : or, quel changement qu'un Dieu *sous la forme d'un homme* (Philip. 2)! La victime doit être humiliée; et quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, et à l'état même d'un esclave. La victime doit être dépouillée, et est-il un dépouillement semblable à celui d'un Dieu, qui ne doit avoir en naissant, pour retraite, qu'une étable, et pour berceau, qu'une crèche? La victime doit mourir, et il est vrai que Jésus-Christ n'a pas même encore paru au monde; mais naître comme bientôt il naîtra et comme il s'y prépare, dans la souffrance et la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espèce de mort? voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé; et par conséquent saint Bernard a raison de dire, que le péché reçoit ici une rude et violente atteinte. Si ce Dieu sauveur ne l'efface pas déjà par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes; et ces larmes, dit saint Ambroise, sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, et qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel et le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir que la destruction du péché ne serait pas encore complète, si le même Sauveur n'en coupait la racine la plus féconde et la plus contagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or, il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manières, l'une à l'égard des élus, et l'autre à l'égard des réprouvés; l'une à l'égard des justes et des vrais fidèles et l'autre à l'égard des impies et des mondains. Dans les justes et les âmes fidèles, il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, en la leur arrachant du cœur. Et dans les mondains et les

impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathème, en la rendant moins excusable et plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes-nous chrétiens, c'est-à-dire, sommes-nous de ces âmes dociles, de ces âmes heureusement disposées à recevoir les impressions de la grâce de Jésus-Christ et à profiter de ses exemples? la vue de ce Dieu-Homme doit faire immanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitise, et nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, et de vouloir vivre dans l'opulence; de le voir abaissé, et de vouloir vivre dans l'élévation; de le voir souffrant et mortifié, et de vouloir jouir de toutes les commodités et vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le christianisme tant de pauvres volontaires et tant de pénitents. Voilà ce qui a rempli, dans les premiers siècles de l'Eglise, les déserts de solitaires. Voilà ce qui remplit encore de nos jours les monastères de religieux, et ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriser tout, renoncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare et intéressé, de ce monde ambitieux et vain, de ce monde sensuel et voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignements que vient nous donner cet Enfant-Dieu? quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous? quels foudres ne fera-t-il pas gronder sur nos têtes? de quels malheurs ne nous menacera-t-il pas, et quel témoignage ne rendra-t-il pas devant son Père pour notre conviction et pour notre perte éternelle?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être ému de tout cela, et c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des humiliations et des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet Avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle et toute sainte. Or, nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur et de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos résolutions. Ajoutons au triomphe de Jésus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, et que nous lui céderons. Par là, nous pourrons entrer au rang des justes et des prédestinés; par là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, et de le glorifier éternellement dans le ciel, après l'avoir glorifié sur la terre.

§ 3. *Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.*

I. Enfin Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un saint zèle pour la gloire de Dieu : comment cela? premièrement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu; et secondement, par l'intérêt propre et essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car, quand nous nous appliquons à considérer le mystère de

l'incarnation divine, et que voyant Jésus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions : que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du trône de sa majesté, et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse, de s'avilir de la sorte et de s'anéantir; qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avait à rétablir; que malgré tout ce qu'il lui en devait coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernières extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à son Père toute la gloire qui lui avait été ravie, et de lui en laisser perdre le moindre degré : pour peu que nous raisonnions et que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes et que nous sommes obligés de tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'y est sacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'est donc ce qu'il y a de plus grand et de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque ç'a été une œuvre digne même d'un Homme-Dieu. Au contraire, que de blesser la gloire de Dieu, c'est donc le souverain mal, parce que c'est l'offense de Dieu, et une telle offense, qu'elle n'a pu être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'est-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs et tous les mépris qu'il a eu à souffrir, et à quoi il s'est exposé. Par conséquent, que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus sacré, plus cher que la gloire de Dieu, et que nous ne pouvons mieux employer notre zèle qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, et à l'amplifier.

III. Une autre considération nous y doit encore exciter très-fortement : c'est notre intérêt, et de tous nos intérêts le plus important, qui s'y trouve lié, et qui est notre salut. Car la gloire de Dieu et notre salut sont ici comme inséparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin, consiste à sauver les hommes et à opérer l'ouvrage de notre rédemption : tellement que dans ce mystère, Dieu glorifié et l'homme sauvé, c'est proprement une même chose. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire où nous sommes si intéressés? A parler en général, plus nous contribuons volontairement et par zèle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, et plus nous méritons ses récompenses.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu? par les moyens que le Sauveur des hommes est venu le glorifier. Jésus-Christ fait connaître la gloire de Dieu, en faisant connaître ses infinies perfections : adorons ces perfections divines, reconnaissons-les dans la sainte humanité du Fils de Dieu, et rendons-lui chaque jour de cet Avent, et même, s'il se peut, à toutes les heures, de fréquents et de pieux hommages. Jésus-Christ vient rétablir la gloire de Dieu en renversant l'empire du démon : chassons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi, dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les suggestions; et pour nous dégager entière-

ment de sa tyrannie, chassons avec lui bien d'autres démons domestiques qui lui ont ouvert l'entrée, et qui ont secondé ses pernicieux desseins : ce sont nos passions et nos inclinations vicieuses. Jésus-Christ vient réparer la gloire de Dieu par la destruction et l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes et par notre pénitence; prenons toutes les précautions nécessaires pour nous garantir des rechutes où le monde pourrait nous entraîner, et conservons pour jamais à Dieu nos âmes pures et sans tache; Jésus-Christ vient assurer la gloire de Dieu contre les nouvelles insultes du péché, par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour déréglé corrompait le monde : renonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appelés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, et qu'il nous a enseignés pour honorer son Père, et pour le dédommager en quelque manière de tous les outrages qu'il a reçus de nous; consolons-nous dans cette pensée; acceptons ce que Dieu nous envoie, et faisons-nous-en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec tant de rigueur, et qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession et l'usage. Dans l'opulence, ayons l'esprit de pauvreté, dans la grandeur, l'esprit d'humilité, et parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit, mais selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne serait qu'un vain extérieur; mais aussi l'esprit sans la pratique ne serait qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellentes règles que vous venez nous tracer, et que nous devons suivre; mais pour les pratiquer et pour les suivre, il nous faut une grâce et une grâce puissante. Or, en est-il une plus puissante, que celle même que vous apportez avec vous? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grâce toute nouvelle, qui est la grâce du Rédempteur. Avec le secours de cette grâce, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Père et pour la vôtre? nous ne cesserons point de vous la demander avec confiance, et vous ne cesserez point de la répandre sur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous soutiendra. Mais que sera-ce quand, à cette grâce intérieure, vous ajouterez la force de votre exemple; et que sortant du bienheureux sein où vous êtes enfermé comme dans un sanctuaire, vous vous montrerez au monde, et nous servirez de modèle? Hâtez-vous de paraître : nous vous attendons, et nous vous désirons. *Que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur* (Isaï. 45). Qu'il vienne nous remplir de son esprit, nous animer de ses sentiments, nous marquer ses voies, et nous conduire enfin à cette béatitude céleste, où, après avoir glorifié Dieu sur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.

INSTRUCTION

Pour le temps de Carême[1].

ANALYSE.

Le temps du carême est un temps de pénitence.

La loi de la pénitence en général est une loi indispensable.

La pénitence du carême ne consiste pas précisément dans l'abstinence ni dans le jeûne, mais dans l'esprit d'une salutaire componction.

Cet esprit de pénitence doit nous porter à la mortification de nos passions et à un véritable changement de cœur.

A cette pénitence, il faut joindre les œuvres extérieures, autant qu'elles nous peuvent convenir : mortification des sens, exercices de charité.

Surtout il faut pratiquer l'aumône.

Retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde.

Se tenir dans la retraite à l'exemple de Jésus-Christ.

Assister à la parole divine, et vaquer à la lecture.

Approcher des sacrements.

Enfin méditer souvent la passion et les souffrances du Fils de Dieu.

Prière à Dieu pour le remercier de nous avoir encore accordé ce temps de miséricorde et d'expiation de nos péchés.

I. REPRÉSENTEZ-VOUS bien que le Carême est un temps consacré à la pénitence, et qu'on peut par conséquent lui appliquer ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Voici maintenant le temps favorable*, *voici les jours de salut* (II. Cor. 6); parce qu'il n'y a point de temps dans l'année plus favorable pour nous que celui où nous travaillons à apaiser la colère de Dieu, ni de jours plus précieux pour le salut, que ceux qui sont employés à expier nos péchés. C'est donc à vous d'entrer dans ce sentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnaissez coupable devant Dieu, c'est particulièrement dans le Carême que vous devez vous attacher à la pratique et aux exercices d'une vertu si importante et si nécessaire, en sorte que vous puissiez dire : *Voici maintenant le temps favorable pour moi*, et qu'en effet ce soit pour vous un temps de pénitence. Car, quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si, pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas ; et si, par le malheur et le désordre, ou d'une vie lâche et dissipée, ou d'une vie molle et sensuelle, vous passiez ce temps du Carême sans participer en aucune manière à la pénitence publique des chrétiens? puisqu'alors, bien loin qu'il fût pour vous ce temps de grâce et de salut dont parle saint Paul, il ne servirait qu'à votre condamnation, et qu'il s'ensuivrait de là que votre impénitence, criminelle en tout autre temps, le serait doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale dont personne

[1] Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

n'est excepté; une loi qui, dans tous les états de la vie, se peut accomplir, et contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain et de frivole. Plus il vous paraît difficile dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore plus besoin de pénitence. Vos infirmités mêmes, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont, au contraire, dans les desseins de Dieu, de puissants secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires, que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit, afin que vous fassiez de votre corps, selon l'expression du maître des Gentils, une hostie vivante et agréable aux yeux de Dieu. La pratique tout opposée où vous avez vécu, doit non-seulement vous confondre, mais vous animer contre vous-même, et vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence; car voilà les sentiments avec lesquels vous devez commencer le Carême, résolue, d'une façon ou d'autre, de subir cette loi, que vous ne devez point regarder comme un joug pesant, ni comme une loi onéreuse, mais plutôt comme une loi de grâce d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du Carême, comme l'a très-bien remarqué saint Léon pape, ne se réduit pas à jeûner ni à s'abstenir des viandes défendues; c'en est bien une partie, mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence et du jeûne cesse en certaines conjonctures, celui de la pénitence subsiste toujours; et comme il y a dans le monde des chrétiens relâchés, qui, par une espèce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pénitence, ou parce qu'ils jeûnent sans renoncer à leur péché, ou parce qu'ils trouvent le moyen, par mille adoucissements, de jeûner sans se mortifier (ce qu'on peut appeler l'hypocrisie du jeûne, si souvent condamnée dans l'Ecriture) : aussi, par une conduite toute contraire, les âmes fidèles à Dieu, quand le jeûne leur devient impossible, savent bien faire pénitence sans jeûner, parce que sans jeûner elles savent se vaincre elles-mêmes, s'interdire les délices de la vie, marcher dans les voies étroites du salut, et pratiquer en tout le reste la sévérité de l'Evangile. Suivez cette règle, et tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence, que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre et dans la rigueur le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'est ainsi que vous en devez user, afin que Dieu ne perde rien de ses droits, et que la délicatesse de votre santé ne vous empêche point de remplir la mesure de votre pénitence.

IV. En conséquence de ces principes, la première chose que Dieu demande de vous, et que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce saint temps, c'est l'esprit d'une salutaire componction,

cet esprit de pénitence dont David était pénétré, et dont il faut qu'à son exemple vous vous mettiez en état de ressentir l'impression et l'efficace. C'est-à-dire, que votre plus solide occupation, pendant le Carême, doit être de repasser tous les jours devant Dieu, dans l'amertume de votre âme, les désordres de votre vie, d'en reconnaître avec douleur la grièveté et la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, de ne les perdre jamais de vue; tellement que vous puissiez dire comme ce saint roi : *Seigneur, mon péché m'est toujours présent* (Psal. 50). Car, selon l'Ecriture, voilà en quoi consiste l'esprit de la pénitence. Or, une excellente pratique pour cela même, c'est que, pendant le Carême, vous fassiez toutes vos actions dans cet esprit, et par le mouvement de cet esprit; allant, par exemple, à la messe comme au sacrifice que vous allez offrir vous-même pour la réparation de vos péchés; priant comme le publicain, et ne vous présentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés; vous assujettissant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état, comme à des moyens d'effacer vos péchés; vous proposant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés; vous levant et vous couchant avec cette pensée : Je suis une infidèle, et Dieu ne me souffre sur la terre qu'afin que je fasse pénitence de mes péchés. Cette vue continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'esprit de la pénitence, et rien ne vous aidera plus à l'acquérir et à le conserver, que de vous accoutumer à agir de la sorte.

V. Cet esprit de pénitence, si vous êtes assez heureuse pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le suit naturellement, et qui en est la plus infaillible marque, savoir, la pénitence de l'esprit, c'est-à-dire, une ferme et constante disposition où vous devez être, de mortifier votre esprit, votre humeur, vos passions, vos inclinations, vos mauvaises habitudes, mais par-dessus tout, votre orgueil, qui est peut-être dans vous le plus grand obstacle à la pénitence chrétienne; car le fond de la pénitence chrétienne, c'est l'humilité, et tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même temps que vous célébrez le Carême avec l'Eglise, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatissante aux faiblesses d'autrui, plus vide de l'estime de vous-même; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner : car, si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier Dieu devant toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disait un prophète, déchirons-nous nos vêtements, si nous ne déchirons nos cœurs : c'est le changement du cœur et de l'esprit qui fait la vraie pénitence; autrement ce que nous croyons être pénitence, n'en est que l'ombre et le fantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, et tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur et sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un et l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le Carême plus fidèle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de porter sur votre corps la mortification du Seigneur Jésus, et qu'elle paraisse dans votre chair mortelle* (II. Cor. 4). Par la même raison, le temps du Carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins, les visites de charité, et même les services humiliants qu'ils attendent de vous : car ces services et ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence ; et vous devez vous souvenir que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans vos habits pendant le Carême, qu'en tout autre temps de l'année, puisque le Saint-Esprit, en mille endroits de l'Ecriture, fait consister dans cette modestie un des devoirs de la pénitence des pécheurs. D'où vient que les pénitents de la primitive Eglise se revêtaient du cilice et se couvraient de cendres. Vous ne professez pas une autre religion qu'eux, et tout votre zèle, à proportion, et dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des Pères, ayant toujours été considérée comme inséparable du jeûne, parce que les pauvres, disaient-ils, devaient profiter de la pénitence des riches, il est évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand, par des raisons légitimes, ils sont dispensés de jeûner. L'aumône n'est plus alors un simple accompagnement, mais un supplément du jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle soit plus abondante, comme étant due à double titre, et du jeûne et de l'aumône même. C'est par là que vous devez mesurer et régler vos aumônes pendant ce saint temps, ne vous contentant pas des aumônes que la loi commune de la charité vous engage à faire en toute sorte de temps, mais en en faisant d'extraordinaires que la loi de la pénitence y doit ajouter, parce qu'il est constant qu'une pécheresse doit bien plus à Dieu sur ce point, qu'une chrétienne qui aurait conservé la grâce de son innocence. Vos aumônes, pour être le supplément de votre jeûne, et pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent ; je veux dire, que vous les devez faire de ce que vous vous serez refusé à vous-même, et qu'une de vos dévotions du Carême doit être de sacrifier à Dieu certaines choses dont vous voudrez bien vous priver pour avoir de quoi soutenir votre prochain, préférant le soulagement de ses misères à votre sensualité, à votre curiosité, à votre vanité. C'est par de semblables victimes, dit le saint Apôtre, qu'on se rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'est pas assez : mais pour sanctifier le Carême, il faut de plus retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde; rien n'étant plus opposé à l'esprit de la religion, beaucoup plus à l'esprit de la pénitence, que ce qui s'appelle plaisir, surtout dans un temps dédié à la pénitence solennelle de l'Eglise. Ainsi une âme chrétienne doit alors, non-seulement abandonner tous les divertissements profanes qui ne sont permis en nul autre temps, comme les spectacles, les comédies, les danses; et même les jeux innocents, les conversations mondaines, les assemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement et de componction. Il n'y a pas jusqu'aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique, ayant un soin particulier, pendant le temps du Carême, de s'abstenir de certaines récréations, et d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, et dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors ou à la santé, ou à une honnête relâche de l'esprit, doit être accompagné d'une secrète douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagements, et à l'impuissance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudrait la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jésus-Christ, durant son jeûne de quarante jours, se retira au désert, et quitta même ses disciples : d'où vous devez conclure que le Carême des chrétiens doit être pour eux un temps de retraite et de séparation du monde, puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte que pour notre instruction, et non pas pour sa propre sanctification, et que le jeûne qu'il observa ne fut que pour servir de modèle au nôtre. Car c'est ce que tous les Pères de l'Eglise nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une règle de vous séparer du monde, non par l'amour de votre repos, mais par le désir et le zèle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur, et conduite comme lui par l'Esprit de Dieu, allez passer certains jours dans votre solitude, pour y vaquer à Dieu et à vous-même. Ne vous contentez pas de cela : mais, sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence et hors du tumulte, vous communiquiez avec Dieu, donnant tous les jours du Carême plus de temps à l'oraison et à la prière. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison et à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous? Disposez-vous donc à en retirer tous les avantages que Dieu, par sa miséricorde, y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même et de vous-même, que Dieu dit par le prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (Osée. 2).

X. La parole de Dieu a été, dès les premiers siècles du christianisme, la nourriture spirituelle dont l'Eglise, pendant le jeûne du Carême, a pourvu ses enfants, et l'usage en est encore aujourd'hui très-commun. Vous devez là-dessus, non-seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement : vous affectionnant

à la divine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, et lui donnant du crédit, quand ce ne serait que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par là, vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent : car c'est Jésus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, et même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant chaque jour du Carême l'Évangile qui lui est propre; mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parce que c'est la parole pure et immédiate du Saint-Esprit, et qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable que celle qui vous est annoncée par le ministère des hommes.

XI. Ajoutez qu'une des fins du Carême et de son institution, est de préparer les fidèles à la communion pascale, et que c'est à quoi vous devez singulièrement penser, travaillant plus que jamais à purifier votre conscience, faisant vos confessions avec plus d'exactitude, rentrant plus souvent en vous-même pour vous éprouver, afin que, dans la solennité de Pâques, Jésus-Christ vous trouve plus digne d'approcher de lui et de ses divins mystères. Il serait bon que vous fissiez pour cela, d'année en année, une espèce de revue, durant le Carême, pour remédier à vos relâchements et à vos tiédeurs. Par cette confession générale depuis la dernière, vous vous renouvelleriez et vous vous disposeriez à la fête qui approche, et qui doit être le renouvellement universel de toutes les âmes chrétiennes. Du reste, la plus excellente préparation pour bien communier, est, selon saint Chrysostome, la communion même. Vous ne pouvez mieux vous disposer à celle de Pâques, que par les communions fréquentes et ferventes du Carême. Car voilà pourquoi, dans la plupart des Eglises d'Occident, comme nous l'apprenons des anciens conciles, la coutume était, pendant le Carême, de communier tous les jours. Coutume que saint Charles souhaita si ardemment de rétablir dans l'Eglise de Milan, n'ayant point trouvé de moyen plus efficace pour préparer les peuples au devoir pascal, que d'ordonner dans les temps du Carême la fréquentation des sacrements. Pourquoi donc ne vous conseillerais-je pas la même pratique, puisque j'en ai les mêmes raisons, et que je suppose de votre part les mêmes dispositions?

XII. Enfin le Carême, de la manière qu'il est institué dans le christianisme, se rapportant tout entier au grand mystère de la passion de Jésus-Christ, qui en est le terme, c'est surtout dans cette sainte quarantaine que vous devez être occupée du souvenir des souffrances du Sauveur. Souvenir que Jésus-Christ attend de vous, et auquel vous ne pouvez manquer sans vous rendre coupable de la plus énorme ingratitude. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, et que vous ne pouvez perdre sans renoncer aux plus solides intérêts de votre salut. C'est, dis-je, dans le temps du Carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce souvenir, afin qu'il ne s'efface jamais de votre âme, et qu'à tous les moments de votre vie vous puissiez vous écrier : Ah! Seigneur, j'oublierais

plutôt ma main droite que je n'oublierais ce que vous avez souffert pour moi. Il est donc important que vous ne passiez aucun jour du Carême, sans lire dans les évangélistes quelque chose de la passion du Fils de Dieu et de sa mort. Quels miracles de vertu, pour peu que vous y soyez attentive, n'y découvrez-vous pas? Le souvenir des souffrances d'un Dieu vous rendra tous les exercices de la pénitence, non-seulement supportables, mais aimables; et l'une des plus douces pensées pour vous et des pratiques plus consolantes dans la suite du Carême, sera d'unir votre pénitence à la pénitence de Jésus-Christ. Telle était la dévotion de saint Paul, quand il disait : *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ* (Galat. 2) ; ne séparant point la croix de Jésus-Christ d'avec la sienne, et n'en faisant qu'une des deux. Mais pour parvenir à cette dévotion du grand Apôtre, il faut que le mystère de la passion soit le sujet le plus ordinaire de vos considérations et de vos réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous donner pour un temps qui vous doit être si précieux. Vous ne pouvez trop reconnaître la bonté de Dieu qui vous l'accorde, et qui veut bien accepter le bon emploi que vous en ferez pour la rémission de vos fautes. Car il y a dans cette conduite de Dieu envers vous une double miséricorde, dont vous ne sauriez assez le bénir, ni lui témoigner assez de reconnaissance. Hé! Seigneur, devez-vous lui dire, qu'ai-je fait, et par où ai-je mérité que vous m'ayez ainsi attendue, et que vous m'ayez fourni un moyen si facile de payer à votre justice tant de dettes dont je me trouve chargée? Vous n'avez pas voulu me perdre comme des millions d'autres; et, bien loin de me traiter comme eux dans toute la rigueur de vos jugements, vous vous relâchez en quelque sorte pour moi de tous vos droits. A combien de pécheurs et de pécheresses moins coupables que moi, avez-vous refusé ce temps de pénitence, et quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Eglise m'impose, et toutes les infidélités de ma vie? Mais plus vous m'épargnez, mon Dieu, moins je m'épargnerai moi-même; et plus vous usez d'indulgence envers une misérable créature, pour lui faciliter la juste réparation qu'elle vous doit, plus j'userai de sévérité pour vous rendre, non pas toute la gloire que je vous ai ravie et qui vous est due, mais toute celle au moins que je suis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce sentiment! Je n'aurais point tant écouté mille prétextes, que l'esprit du monde, que la nature corrompue, que ma faiblesse et mon amour-propre me suggéraient. Mais, si je n'ai pas profité du passé, vous voyez, Seigneur, la résolution où je suis de ne laisser rien échapper du présent ni de l'avenir, autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez, mon Dieu, me confirmer dans cette heureuse disposition, et comme votre grâce me l'inspire, qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

Pour la seconde Fête de Pâques.

Sur les deux Disciples qui allèrent à Emmaüs.

ANALYSE.

Jésus-Christ s'entretenant avec ces deux disciples, raffermit leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin leur charité ; d'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très-solides leçons.

I. *Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples.* — Ils commençaient à se scandaliser du mystère de la croix, et à douter qu'un homme mort si ignominieusement fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois arguments invincibles. Car d'abord, il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié avait été prédit par tous les prophètes.

Ensuite, il leur fait souvenir que lui-même il leur avait plusieurs fois parlé de son crucifiement et annoncé sa mort.

Enfin, il leur fait entendre et leur explique comment il était convenable et nécessaire que le Christ souffrît.

Caractère des incrédules : ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devrait l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, et conservons-le avec tout le soin possible.

II. *Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples.* — Ils commençaient à ne plus espérer, parce qu'il y avait dans leur espérance des erreurs que Jésus-Christ leur découvre : l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

Erreur par rapport au fond. Ils espéraient que Jésus-Christ rétablirait le royaume temporel d'Israël ; mais ce n'était point là le royaume qu'il leur avait promis, puisqu'il leur avait même expressément marqué que son royaume n'était pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable? Nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie.

Erreur par rapport au temps. Le Fils de Dieu leur avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour ; ce troisième jour n'était pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience et leur défiance.

Ainsi nous espérons en Dieu ; mais, pour peu qu'il diffère à nous exaucer, nous nous décourageons et nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui-même en tant d'occasions? Pourquoi ne l'attendrons-nous pas?

III. *Comment Jésus-Christ, rallume la charité des deux disciples.* — Leur amour s'était beaucoup refroidi ; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manières.

Par ses discours.

Par la pratique des bonnes œuvres.

Par l'usage de la divine Eucharistie.

Or, ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, et de quoi nous entretenons-nous? quelles bonnes œuvres pratiquons-nous? comment approchons-nous du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table?

L'Evangile nous parle de deux disciples qui s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs, et nous les représente en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyaient plus que faiblement en Jésus-Christ, ils n'espéraient presque plus en lui, et, par une suite

nécessaire, ils ne lui étaient plus guère attachés. Mais ce Dieu sauveur se joignant à eux sur le chemin d'Emmaüs, et, s'entretenant avec eux, raffermit leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous pouvons tirer de là de très-solides leçons pour nous-mêmes et nous en faire une juste application.

§ Ier. *Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples.*

La foi de ces disciples n'était plus qu'une foi chancelante et faible depuis qu'ils avaient vu leur maître condamné à la mort et livré au supplice honteux de la croix. Ils avaient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte, et mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendaient, ce Messie qui devait sauver Israël, ce Messie dont ils s'étaient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeler le désordre ou le scandale de leur foi. Car c'est, au contraire, pour cela qu'ils devaient croire en Jésus-Christ : c'est, dis-je, parce qu'ils l'avaient vu mourir dans l'opprobre et crucifié. Ainsi, de ce qui devait être pour eux un motif de créance et de foi, ils se faisaient un obstacle à la foi même. Ils commençaient à douter et à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; et le mystère de la croix leur devenait, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble; au lieu que s'ils eussent bien raisonné, c'était le mystère de la croix qui devait les rassurer et les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu? Il leur reproche leur aveuglement, et les convainc par trois arguments invincibles, capables de confondre leur incrédulité et la nôtre.

I. Il leur montre que tous les prophètes qui avaient parlé du Messie, après l'avoir si hautement exalté, et l'avoir annoncé comme le Libérateur d'Israël, avaient en même temps déclaré qu'il souffrirait tout ce qu'en effet il avait souffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties où se trouvaient marquées si distinctement et en détail les différentes circonstances de son supplice, le jour de sa mort, le prix donné à celui qui l'avait vendu, l'emploi qu'on avait fait de cet argent, le partage de ses habits, le fiel et le vinaigre qu'on lui avait présenté à boire, et le reste. D'où il les oblige à conclure que leur incrédulité est non-seulement mal fondée, mais absolument insensée et déraisonnable; puisqu'il s'ensuivait de là que, s'il n'avait pas été trahi et livré, s'il n'avait pas été comblé et rassasié d'opprobres; s'il n'avait pas été condamné et attaché à la croix, il ne serait pas celui qu'avaient prédit les prophètes, ou que ces prophètes se seraient trompés à son égard, leurs prophéties n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée et scandalisée. Mais, parce que ce Dieu sauveur avait enduré la mort et le tourment de la croix, tout s'accordait parfaitement et se conciliait. Les oracles étaient vérifiés; il ne manquait rien à l'accomplissement des Écritures; on voyait dans lui ce Messie, d'une part victorieux et triomphant, et de l'autre sacrifié et immolé; d'une part le plus beau des enfants des hommes, et de l'autre meurtri et défiguré; d'une part

le Dieu de gloire, et de l'autre l'homme de douleurs : preuve convaincante et sans réplique.

II. Il les fait souvenir que lui-même, qui avait mis fin à la loi et aux prophètes, il leur avait parlé plus d'une fois de son crucifiement et de sa mort; qu'il les en avait avertis par avance, et qu'il les y avait ainsi préparés, afin que dans le temps ils n'en fussent point surpris, et qu'ils rappelassent la mémoire de tout ce qu'il leur avait dit. Rien donc ne devait plus les fortifier que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées : comme, au contraire, rien n'eut dû les jeter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il était mort d'une autre manière, et qu'il n'eût pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme s'accomplira; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, et ensuite on le mettra en croix* (Luc. 18) : après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pu penser de lui? et bien loin de le reconnaître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'était pas même prophète? Mais par une règle tout opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'était passé; ayant su la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche et la comparant avec le succès où rien n'était omis de tout ce qu'elle contenait, n'y avait-il pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, ne devaient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre Maître nous avait marqué; toutes ses paroles étaient véritables, et c'est sans doute l'envoyé de Dieu. Tellement que c'était dans eux une extrême folie et l'aveuglement le plus grossier, de prendre de là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens et à la raison.

III. Indépendamment des anciennes prophéties et de ses propres prédictions, il leur fait entendre et leur explique, *comment il était nécessaire que le Christ souffrît, et que par ses souffrances il entrât dans sa gloire* (Luc. 24). Nécessaire qu'il souffrît, parce qu'il devait réformer le monde, parce qu'il devait nous donner l'exemple, parce qu'il devait être, en nous servant de modèle, notre règle, notre soutien, notre consolation. Nécessaire que par ses souffrances il entrât dans sa gloire, parce qu'une des marques de sa divinité devait être de parvenir, par l'humiliation de la croix, à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier et si disproportionné ne convenait qu'à Dieu, et surpassait toutes les vues et toutes les forces de l'homme. Démonstration encore plus sensible pour nous et plus touchante que pour les disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet, ce qu'ils ne faisaient que prévoir dans l'avenir. Jésus-Christ est monté au plus haut des cieux, et, par la voie de la tribulation et de la confusion, il est arrivé au comble de la félicité et de la gloire. Si tout cela ne sert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-on pas nous dire à nous-mêmes : *O hommes aveugles et incrédules* (Luc. 24)!

Quoi qu'il en soit, voilà le caractère de l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siècles, et qui n'est encore que trop commune

dans ces derniers âges. Combien sur le fait de la religion, y a-t-il, jusqu'au milieu du christianisme, de gens incertains et indéterminés? combien y en a-t-il de lents et de tardifs à croire? combien d'ignorants et de grossiers dans les choses de Dieu? combien même d'absolument impies et libertins? Or, à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penser, juger, douter, décider, parler, on trouvera souvent que, ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devrait l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'est cela même qui devrait la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'est cela même qui devrait les y attacher. Une simple explication des choses, s'ils voulaient l'écouter avec docilité, et déposer pour quelques moments leurs vains préjugés, leur ouvrirait les yeux, et leur ferait apercevoir l'erreur qui les séduit. Demandons à Dieu le don de la foi; car c'est un don de Dieu, et l'un des plus grands dons. Conservons-le avec tout le soin possible, et ne nous le laissons pas enlever par des opinions tout humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les esprits frivoles et remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux prophètes et à l'ancienne doctrine de l'Eglise. Afin d'exciter souvent notre foi et de la réveiller, formons-en de fréquents actes; et s'il nous vient des difficultés, faisons-nous instruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec soumission, sans obstination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourrait blesser la foi. Ces sortes de discours sont toujours pernicieux et très-nuisibles à ceux mêmes qui n'y veulent pas déférer. Il est rare que les âmes les plus fidèles n'en remportent pas certaines impressions qu'elles ont de la peine à effacer, et dont il est aussi difficile de se défaire, qu'il est aisé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons surtout à nous bien pénétrer de cette vérité essentielle; qu'il a fallu que Jésus-Christ endurât toutes les ignominies et toutes les douleurs de sa passion, avant que de recevoir la gloire de sa résurrection. Cette pensée nous préservera d'un double scandale. Car le monde naturellement se révolte contre une religion qui nous propose, pour objet de notre culte, un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce mystère des souffrances et des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre scandale qui n'est que trop commun : c'est d'être surpris de voir sur la terre la plupart des gens de bien dans l'affliction, et en particulier de nous y voir nous-mêmes; mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où était Jésus-Christ même de subir la mort et la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuse, nous nous estimerons heureux d'avoir part à son calice; nous reconnaîtrons en cela une providence et une miséricorde toute spéciale sur nous; nous nous confondrons des plaintes et des murmures où nous nous sommes portés; et, nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidèles et insensés! ne fallait-il pas que le Christ lui-même souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (Luc. 24).

§ 2. *Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples.*

La foi des deux disciples étant devenue si faible et si chancelante, c'était une conséquence nécessaire que leur espérance s'affaiblît à proportion. Ils avaient espéré en Jésus-Christ; mais on peut dire qu'ils n'espéraient plus, ou qu'ils n'espéraient qu'imparfaitement. Ils avaient espéré, comme ils le témoignent eux-mêmes : *nous espérions ;* mais ils n'espéraient plus, ou ils n'espéraient qu'imparfaitement; car, si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement : Nous espérions; mais ils auraient ajouté : Nous espérons encore, et nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi ? parce qu'il y avait deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

I. Erreur par rapport au fond. Ils espéraient que Jésus-Christ rétablirait le royaume temporel d'Israël; qu'il délivrerait les Juifs de la servitude où ils étaient réduits; qu'il remettrait toute la nation dans la gloire et dans l'éclat où ils avaient été; qu'il les comblerait de prospérités, et les rendrait puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avaient conçu, et ce qu'ils s'étaient promis de lui. Or, en cela leur espérance était une espérance mondaine et toute terrestre. Espérance qui n'avait point Dieu pour objet, qui ne s'élevait point au-dessus de l'homme, qui n'allait point au solide bonheur, mais qui s'attachait à des biens périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. Espérance qui tenait encore du judaïsme, et n'avait rien de la loi de la grâce. De sorte qu'ils étaient par là semblables à ces Israélites qui avaient soupiré après les oignons d'Egypte, qui avaient méprisé la manne du ciél, et s'étaient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparait dans le désert. Espérance qui les rendait tout charnels, comme ces anciens Juifs, au goût desquels Dieu s'était accommodé, ne leur permettant que la fertilité de leurs moissons, que l'abondance du blé et du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais par-dessus tout, espérance fausse et erronée : car Jésus-Christ leur a fait expressément entendre que son royaume ne serait pas de ce monde. Il devait les délivrer, mais de leurs péchés, et non point de la servitude des hommes. Il ne s'était point engagé à les rendre heureux dans la vie, puisqu'au contraire il leur avait dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive* (Matth. 16). Bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre, il ne leur avait annoncé que des souffrances. En quoi donc consistait leur erreur? en ce qu'ils confondaient les choses, interprétant d'un royaume temporel et visible, ce qui n'était vrai que d'un royaume spirituel et intérieur, et ne comprenant pas la nature des biens que la venue de Jésus-Christ et sa mission leur devait procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous-mêmes? Nous espérons en Dieu; mais si nous nous consultons bien, et si nous démêlons bien les vrais sentiments de notre cœur, nous trouverons que nous

n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie, que dans la vue d'une fortune passagère, que dans la vue de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu : mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout; et loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus, et pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De là vient que quand nous voyons ces espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, et que nous disons comme les disciples d'Emmaüs : *Nous espérions.* J'espérais que servant Dieu avec quelque fidélité, il aurait soin de moi, qu'il m'assisterait, qu'il me protégerait, qu'il me délivrerait de la persécution de mes ennemis. J'espérais qu'ayant recours à lui, il écouterait mes prières, il seconderait mes desseins, il bénirait mes entreprises : mais rien de tout cela, et après tant de vœux, je me trouve encore dans le même état. Au lieu de dire : J'espérais que, m'attachant à Dieu, je recevrais de lui de puissants secours pour opérer mon salut et pour acquérir les vertus; j'espérais, ou qu'il écarterait de moi les tentations qui m'attaquent, ou qu'il m'aiderait à les surmonter (espérances solides, espérances infaillibles, puisqu'elles sont fondées sur la parole de Jésus-Christ), au lieu, dis-je, de parler ainsi, on tient dans le secret du cœur un langage tout contraire : j'espérais qu'en prenant le parti de la piété, je passerais des jours tranquilles et à couvert des orages du siècle; j'espérais y avoir plus de douceurs et plus d'agréments. *Nous espérions* : marque donc que nous n'espérons plus : et pourquoi? parce que nous espérions mal, c'est-à-dire, que nous n'avions qu'une espérance trompeuse et mal conçue.

Non, mes Frères, dit saint Augustin, qu'aucun de vous ne se promette une félicité temporelle, parce qu'il est chrétien. Jésus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrôle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra bien à son aise, qu'il sera bien traité, bien logé, bien couché. Mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer; et comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ : ce divin conquérant des âmes nous a enrôlés dans sa sainte milice, non pas pour amasser des richesses, non pas pour parvenir à de hauts rangs ni pour être grands selon le monde, non pas pour jouir de toutes nos commodités ; mais pour nous sanctifier, mais pour détruire dans nous le péché, mais pour combattre nos vices et nos passions, mais pour avoir part à ses souffrances et à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même temps promis un bonheur et une récompense ; mais ce bonheur et cette récompense, non plus que son royaume, ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son Evangile, et sur quoi nous avons dû compter. Par conséquent, quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature et dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés, et c'est même ce qui

doit donner à notre espérance un nouvel accroissement et un nouveau degré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples, fut à l'égard du temps. Le Fils de Dieu leur avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour; ce troisième jour n'était pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience : *Nous voici*, disent-ils, *au troisième jour que toutes ces choses sont arrivées*, *sans que nous ayons rien vu.* Ce n'est pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulcre, et qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y était plus. Quelques-uns de nous y sont aussi allés, et ont en effet trouvé les choses comme les femmes les avaient dites. Tout cela devait relever leur espérance, et les conforter : mais leur empressement l'emporte sur tout cela, et au lieu d'attendre en paix et avec persévérance, ils s'inquiètent et se découragent.

Telle est encore la disposition de la plupart des chrétiens. Nous espérons en Dieu; mais nous ne savons ce que c'est que d'attendre avec tranquillité et en repos, l'accomplissement des promesses de Dieu. Nous voulons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous lassons de lui demander si souvent et si longtemps, et le moindre délai nous rebute; comme si la persévérance n'était pas une condition nécessaire de la prière, pour obtenir les grâces du ciel; comme si ces grâces divines ne valaient pas bien celles que nous attendons de la part du monde, et que nous sommes si constants à poursuivre et à rechercher : comme si Dieu n'était pas le maître de ses dons, et que ce ne fût pas à lui de juger en quel temps et en quelles conjonctures il est à propos de les répandre sur nous.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu, et laissons agir sa providence, sans entreprendre de lui prescrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre, demeurons en patience, et réprimons les mouvements précipités de notre cœur. Voilà le grand principe, et en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années que nous lui demandons telle grâce, et que nous ne l'avons pu encore obtenir; mais lui-même, combien y a-t-il d'années qu'il nous sollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous presse intérieurement de renoncer à cette passion de lui sacrifier cette inclination, de nous défaire de cette habitude, de changer de vie, et de travailler à une sainte réformation de nos mœurs? Combien de fois s'est-il fait entendre là-dessus au fond de notre âme, et combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix et les exhortations de ses ministres? lui avons-nous accordé ce qu'il voulait de nous? n'avons-nous point différé? ne différons-nous pas tous les jours? et néanmoins se rebute-t-il? cesse-t-il ses poursuites? nous abandonne-t-il à nous-mêmes? Ne devrait-il pas être plus fatigué de nos retardements, que nous des siens? car enfin les siens ne tendent, selon les vues de sa sagesse, qu'à notre bien et à notre salut; mais les nôtres, par une obstination opiniâtre et presque insurmontable, ne vont qu'à le déshonorer et à nous perdre. Réglons-nous sur ce modèle. Soyons patients envers Dieu comme il l'est envers nous. Dès que nous per-

sévérons, il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§ 3. *Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples.*

De l'affaiblissement de la foi et de l'espérance, suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples avaient aimé Jésus-Christ; c'était à eux, comme aux autres, que cet Homme-Dieu avait dit : *Mon Père vous aime, parce que vous m'aimez* (Joan. 16). Ils avaient, dans les rencontres, montré du zèle pour ce Dieu sauveur : mais ce zèle autrefois si ardent paraissait tout refroidi. Ils étaient tristes : cette tristesse n'était qu'un dégoût qui leur avait pris de son service, qu'un chagrin secret de s'être engagés à le suivre, qu'une sécheresse de cœur, qu'un abattement d'esprit; et rien de plus opposé, qu'une pareille désolation, à la ferveur de l'amour de Dieu et de la piété chrétienne. Etat malheureux, quand on ne prend pas soin de s'en relever, qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y succombe lâchement, et l'on quitte tout. Etat dangereux pour les âmes faibles et peu expérimentées dans les choses de Dieu; c'est la tentation la plus commune et la plus forte, dont se sert le démon pour attaquer les personnes qui commencent à marcher dans la voie du salut, et pour les renverser. Etat pénible pour une âme fidèle qui veut s'y soutenir; mais aussi état d'un très-grand mérite pour elle, lorsque, l'envisageant comme une épreuve, et s'estimant heureuse d'avoir cette occasion de marquer à Dieu son attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis, et avance toujours du même pas et avec la même résolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-il des disciples affligés et tout abattus? Comment ranime-t-il dans leur cœur le feu de son amour? en trois manières et par trois moyens.

I. Par ses discours. Il se joint à eux, il se mêle dans leurs conversations, il s'accommode à leur disposition présente, il se fait voyageur comme eux, et marche au milieu d'eux; il leur parle, il les interroge, il leur répond. Cependant sa grâce agit secrètement : il s'insinue peu à peu dans leurs esprits. Autant de paroles qu'il prononce, ce sont autant de traits enflammés qui les touchent, qui les percent, qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils témoignèrent bien dans la suite, quand ils vinrent à le reconnaître : *Que ne sentions-nous pas* (Luc. 24), se disaient-ils l'un à l'autre, *et dans quels transports étions-nous, pendant qu'il nous entretenait?* Ainsi se vérifia ce qu'avait dit à Dieu le prophète royal : *Votre parole, Seigneur, est une parole de feu, et du feu le plus vif et le plus pénétrant* (Ps. 118). Ainsi ces deux disciples éprouvèrent-ils par avance ce que tous les saints depuis eux ont éprouvé, et ce que nous a si bien marqué l'un des hommes les plus versés dans la vie intérieure (Gerson), lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une âme en s'entretenant avec Dieu. Il n'y a point de peine si amère, qui ne s'adoucisse dans ces communications divines, ni d'ennui qui n'y trouve son soulagement et sa consolation.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils sont arrivés au

bourg d'Emmaüs, Jésus-Christ fait semblant de vouloir passer outre et aller plus loin, et par là il leur présente une occasion d'exercer envers lui l'hospitalité. Ils l'exercent en effet; ils le pressent de demeurer avec eux : ils lui remontrent qu'il est déjà tard, et que le jour commence à tomber. Parce qu'il ne se rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles instances, et ils vont même jusqu'à lui faire une espèce de violence, tant ils souhaitent de le retenir. Il ne s'était pas encore fait connaître à eux ; ils ne le regardaient que comme un voyageur, et ce ne fut pas sans une providence particulière de cet Homme-Dieu, qui voulait épurer leur charité, et qu'elle en devînt plus méritoire. Car s'ils l'eussent connu pour leur maître, ce n'eût pas été proprement une charité de l'arrêter; leur seul intérêt les y eût portés. S'il se fût invité de lui-même, ou que sans nulle résistance il eût accepté leur première invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclate tout entière dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger, en quelque sorte malgré lui, de rester. Aussi ne fut-elle pas sans récompense. Lorsqu'il marchait avec eux, remarque saint Grégoire pape, et qu'il leur expliquait les divines Ecritures, ils ne purent découvrir qui il était; mais dans le repas qu'ils lui avaient offert, et qu'ils firent ensemble, il se déclara enfin, et les combla de joie en se faisant reconnaître.

III. Par l'usage de la divine Eucharistie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jésus-Christ* (Luc. 24). Ils le reconnurent, dis-je, dans cette sainte action, et en le reconnaissant, ils se souvinrent de l'amour qui l'avait engagé à instituer pour eux et pour tous les fidèles l'adorable sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha, et réveilla dans leurs cœurs les sentiments d'un amour tendre et affectueux. Mais de plus, ils sentirent dans leur âme les opérations salutaires de ce sacrement de vie et ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jésus-Christ. Car il est certain que c'est surtout dans la communion que s'accomplit ce que disait le Sauveur du monde parlant de lui-même : *Je suis venu sur la terre pour y répandre le feu* (Luc. 12). Son intention, et le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans le sacré mystère, est de nous embraser de son amour, d'entretenir dans nous le feu de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De là ce zèle et cette sainte précipitation des deux disciples, qui tout à coup se lèvent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de leur maître, protestent hautement qu'ils l'ont vu eux-mêmes, et sont prêts, au péril de leur vie, d'en rendre partout témoignage. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir, pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant de chrétiens lâches, tièdes et indifférents, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, et ne s'affectionnant à aucun exercice de religion? En voici les trois raisons les plus communes.

1° De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle-t-on? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandait saint Paul,

c'est-à-dire, ressentent-elles la piété? montrent-elles que nous sommes chrétiens? A nous entendre raisonner et discourir pendant les heures entières, pourrait-on distinguer quelle foi nous professons? Sont-elles, encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les voulait l'Apôtre, quand il disait aux premiers chrétiens : Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres et capables de blesser les oreilles chastes : car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre vocation; mais que vos paroles soient des paroles d'actions de grâces. Comme si l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des grâces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés; car voilà de quoi doivent parler les saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde? est-ce sur cela que roulent ces longs et fréquents discours où l'on consume les journées et où l'on perd le temps? Encore si l'on n'y perdait que le temps; mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies; mais du moins on s'y dissipe, et l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines et toutes profanes, de mille bagatelles et de mille maximes d'autant plus contraires à la religion et au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siècle.

Après cela faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence et une si grande froideur pour Dieu? Comment l'aimerions-nous de cet amour sensible qu'ont eu les saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens comme ennuyeux et importuns? Il y aurait bien plus lieu d'être surpris que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister et ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent des bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, et raniment les âmes les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur où Dieu, par une juste punition, permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au remède, cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu; formons de saintes liaisons avec les personnes que nous savons être plus attachées à Dieu; et plus disposées à nous parler de Dieu; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, et alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, et nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon âme est-elle embrasée! C'est par là que l'esprit de Dieu se communique; c'est par là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses *Confessions*, fut intérieurement ému et changé. De l'abondance du cœur la bouche parle, et à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, et sur quoi il s'explique.

2° Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme, et propres de la condition où l'on est engagé. Car, de même que la foi est morte sans les œuvres, et que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'âme de la foi, de même la charité séparée des œuvres s'amortit, et c'est

une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment; et comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matière et qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, et qu'on la laisse oisive et dépourvue de saintes pratiques, elle se ralentit et perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnages, qu'ils voudraient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont; mais comment en auraient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter? Qu'ils s'adonnent, selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne; qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisants envers tout le monde; et ils verront si Dieu, touché de leurs aumônes et de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles lumières qui les éclaireront, et dans leur cœur de nouvelles grâces qui les retireront de l'assoupissement où ils étaient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu, tandis que nous mènerons une vie paresseuse et inutile, tandis que nous aurons un cœur dur et insensible aux misères d'autrui, tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3° Enfin, on n'approche point assez du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table, et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les âmes. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir; c'est la source de toutes les grâces, et par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étaient-ils si fervents, et d'où leur venait cette intrépidité, cette joie même et cette allégresse avec laquelle ils couraient au martyre et versaient leur sang pour Dieu? c'est qu'ils avaient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siècles, ce fréquent usage de la communion a été négligé. Par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a prévalu dans le monde, et plus l'iniquité s'est accrue, plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très-naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit, faute de soutien, il n'a plus de vigueur, et tombe dans une mortelle défaillance; et dès que vous ôtez à l'âme cette viande céleste que Jésus-Christ lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute sèche et tout aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année; du moins on pense avoir beaucoup fait, si l'on ajoute à cette communion pascale quelques autres communions très-rares et en très-petit nombre. On est bien aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'autel du Seigneur, et l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite et une vertu. De là dans l'Eglise de Dieu cette désolation presque universelle que nous déplorons, et qui est en effet si déplorable.

Profitons de l'exemple des deux disciples en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changements. Prions ce Dieu sauveur qu'il nous ressuscite avec lui, en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité; car c'est en cela que consiste pré-

sentement notre résurrection selon l'esprit; et c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

Pour l'Octave du Très-Saint Sacrement.

ANALYSE.

Cette octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jésus-Christ dans l'adorable Eucharistie, considérée, soit comme sacrement, soit comme sacrifice.

I. ***Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrement.*** — Ces outrages consistent surtout en tant de communions, ou sacriléges, ou lâches, tièdes, inutiles, que nous avons faites. Réparons-les dans la suite, et en particulier dans cette octave, par de saintes communions.

Approchons de la communion avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur, contraires en apparence, mais d'un merveilleux accord, qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve, faisons pendant cette octave une amende honorable au Sauveur du monde, et allons à lui avec les mêmes sentiments de repentir que l'enfant prodigue alla à son père.

II. *Comment nous devons réparer les outrages que avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice.* — Par rapport à ce divin sacrifice, que nous appelons le sacrifice de la messe, on se rend coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal.

Sur cela, les promesses que nous devons faire à Jésus-Christ, et les résolutions où nous devons nous confirmer durant l'octave, se réduisent à quatre, savoir : d'assister désormais tous les jours au sacrifice de la messe.

D'y assister avec révérence, avec attention, avec dévotion.

D'offrir le sacrifice avec le prêtre toutes les fois que nous y assisterons.

De communier spirituellement à chaque messe.

I. Entrons dans l'esprit de l'Eglise, et comprenons bien ce qu'elle se propose dans la fête du Saint-Sacrement. Elle veut rendre au corps de Jésus-Christ un culte particulier, et c'est aussi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vue dans cette grande solennité. Appliquons-nous sérieusement et saintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le corps de Jésus-Christ, de quelque manière que nous le considérions : soit par rapport à lui-même, puisqu'il est uni au Verbe divin; soit par rapport à nous, puisqu'il est la victime de notre salut, et qu'il doit être jusqu'à la fin des siècles la nourriture de nos âmes.

II. Nous avons une obligation de l'honorer, d'autant plus étroite, qu'outre les traitements indignes qu'il reçut pour nous dans sa pas-

sion, il en reçoit encore tous les jours de plus humiliants dans l'eucharistie par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien que le dessein de l'Eglise, dans cette octave, est de faire à Jésus-Christ une réparation publique de tous ces outrages; et concevons en même temps, que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important, puisqu'ayant eu le malheur d'être du nombre de ces âmes infidèles qui ont souvent abusé de l'adorable eucharistie, nous devons nous reconnaître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du corps du Seigneur.

III. Les hérétiques et les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés, déshonorent ce sacré corps dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux, et par conséquent, où il devrait être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zèle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au corps de Jésus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spécialement les auteurs; et que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il faut que nous soyons : c'est-à-dire, que nous devons être dans une disposition de pénitence et de zèle pour rendre au corps de Jésus-Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusqu'à présent, et qui lui était dû par tant de titres. Pensée solide et touchante; pensée qui répond parfaitement aux vues de l'Eglise, et qui nous doit être toujours présente, si nous voulons célébrer cette fête en esprit et en vérité.

IV. Cependant, il ne suffit pas que nous ayons ce zèle en général; mais pour en venir à la pratique et aux réparations particulières que Jésus-Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs : l'un, qui regarde l'eucharistie comme sacrement; l'autre, qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion, le second, sur la manière peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la messe. Car c'est à ce sacrifice et à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le corps de Jésus-Christ; et par une miséricorde infinie de Dieu, c'est dans ce même sacrement et ce même sacrifice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer, ne serait ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le corps de Jésus-Christ, par où nous l'avons si longtemps peut-être et si souvent profané.

§ 1. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrement.*

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacriléges, lorsqu'emportés par le torrent du monde, nous vivions dans le désordre de nos passions; approchant des sacrements dans l'état d'une conscience déréglée et

avec de secrètes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi pour notre condamnation, lui qui voulait être notre vie! Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches, c'est-à-dire, de tant de communions faites avec négligence et sans préparation. Communions tièdes, auxquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid et indifférent; communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parce qu'elles n'avaient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes; communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, et avons-nous pu nous en faire un mérite auprès de Jésus-Christ? Enfin souvenons-nous de ces éloignements de la communion où nous nous sommes entretenus, et qui ont été si injurieux à Jésus-Christ, quand, par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort pour surmonter les obstacles qui nous empêchaient de communier. N'était-ce pas mépriser ouvertement le corps de notre Dieu, quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, surtout celui d'un faux respect, qui ne servait qu'à nous endurcir davantage dans nos dérèglements?

II. Il s'agit de faire à Jésus-Christ une préparation authentique de tout cela, et nous ne le pouvons que par la communion même. Car, suivant trois belles maximes de saint Chrysostome, la communion sacrilége ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; et les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher; notre plus grand soin, de nous y préparer; et notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, et que l'un des motifs qui nous y engagent, soit de réparer toutes nos profanations et toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen et au jugement d'un directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, et nous y deviendrons plus fidèles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque temps pour rentrer dans l'intérieur de son âme, sans avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action sans s'y être disposé par quelque œuvre de charité et de pénitence. L'intérêt de Jésus-Christ dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvements de cœur, contraires en apparence, mais en effet d'un

merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement soit toujours comme le contrepoids du désir que nous avons de communier; et que la confiance et l'amour soient toujours soutenus de l'humilité et du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette octave que nous n'ayons fait auparavant à Jésus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eu à essuyer de nous; et que, dans ce dessein, nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son père, contrits et pénitents, la tête baissée, et n'osant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Disons-lui, dans les mêmes sentiments de douleur et de confusion, que ce fils ingrat et rebelle, mais enfin suppliant et soumis : Ah! Seigneur, puis-je encore paraître en votre présence, et par quel prodige de votre infinie bonté souffrez-vous à vos pieds une âme criminelle, et lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire? J'ai péché! mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puisque je ne pouvais pécher contre vous sans pécher contre votre Père, contre votre divin Esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel qui s'intéressent à votre gloire. J'ai péché contre vous, et n'est-ce pas directement à vous que je me suis attaqué, en déshonorant votre corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devais, en le profanant? Mais surtout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre autel, à votre table.

V. Ajoutons : Dans le repentir qui me touche et le regret que me cause la vue de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu, que vous me mettiez encore au nombre de vos fidèles adorateurs. Je ne suis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfants, ni que dans votre sacré banquet vous me communiquiez les mêmes grâces, et me fassiez part des mêmes faveurs qu'à tant d'âmes pures et ferventes. Je ne le méritai jamais, jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens si doux, si tendres, si intimes, et même si familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre royaume plusieurs places, et au même autel vous parlez et vous agissez différemment. Si cette différence n'est pas sensible aux yeux, elle l'est au cœur. Traitez-moi comme un esclave, mon Dieu, j'y consens, traitez-moi comme un esclave, et le dernier de vos esclaves. Mais souvenez-vous aussi que tout méprisable et tout vil qu'est un esclave, le maître lui accorde le pain nécessaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je cherche auprès de vous. De quelque manière que vous vous comportiez du reste envers moi, je m'estimerai toujours heureux, et le regarderai comme un avantage inestimable, si vous daignez m'admettre à la participation de votre corps et de votre sang. Qu'oserais-je prétendre au delà? et si même je ne savais combien vous êtes libéral

et bienfaisant, oserais-je me flatter d'un tel retour de votre part, et concevoir en votre miséricorde une telle confiance?

VI. Disons encore : Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi! que ne puis-je autant relever votre culte que je l'ai profané et avili! que ne puis-je le répandre par toute la terre, et vous faire connaître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers! Que dis-je, Seigneur? c'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connaître, et si dans la vive connaissance de vos grandeurs, et de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, et à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidèles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, et à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux, Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon âme et le sentir!

N'en doutons point : Dieu écoutera cette prière. Il nous traitera de même que le père du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui et repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjouira de notre retour avec ses anges et ses élus. Nous aurons part à cette joie, nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Eglise en sera édifiée, et voilà d'abord comment nous entrerons dans ses vues et nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

§ 2. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice.*

I. Après avoir considéré la divine Eucharistie comme sacrement, nous la devons considérer comme sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère et par cet adorable mystère que la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ sont présentés à Dieu, en qualité de victimes : et c'est en ce même sens que saint Augustin appelle l'Eucharistie la victime sainte et le sacrifice du Médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable et d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, et le même Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres et que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grâce où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, et celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disait à son Père, par la bouche de David : Vous n'avez pas voulu, ô mon Père, du sang des animaux. Il vous fallait une hostie plus pure et plus noble : c'est moi-même. Ainsi, moi-même je suis venu, et moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jésus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les grâces et tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel et perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde; perpétuel, pour tous les temps jusqu'à la fin des siècles. Sacrifice de louange,

qui honore Dieu de la manière la plus parfaite dont il puisse être honoré; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu et ses dons les plus précieux; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, et qui apaise sa colère; d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, et communique pour cela sa vertu aux vivants et aux morts. Voilà ce que nous appelons dans l'Eglise catholique le sacrifice de la messe.

II. Or, par rapport à ce sacrifice, combien est-on coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal? En n'y assistant pas: tant de chrétiens et de catholiques font profession d'en reconnaître la vérité, la sainteté, la dignité, et cependant n'y assistent presque jamais. Plusieurs n'y assistent pas même aux jours ordonnés par l'Eglise, et s'en dispensent pour la plus légère incommodité. Mais du moins est-il rien de plus commun dans le monde que de voir des personnes se faire une habitude de n'entendre jamais la messe aux jours non commandés: comme s'ils n'avaient ces jours-là nul devoir de religion à remplir; comme s'ils étaient moins catholiques, ou qu'ils dussent moins honorer Dieu; comme si Jésus-Christ avait moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un sacrifice où ce Dieu sauveur s'immole pour nous, où il agit si efficacement pour nous auprès de son Père, et où il verse si libéralement sur nous ses grâces.

III. Telle est néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, et souvent sans nulle affaire, une molle oisiveté les arrête. Telle est surtout la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais temps, quelques pas qu'il leur en coûterait, quelques moments qu'il y aurait à retrancher de leur sommeil; le soin de s'ajuster et de se parer: en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Eglise a beau faire donner le signal pour appeler les fidèles, les temples sont déserts, et le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'était le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendrait bientôt. Si c'était le signal d'une heure marquée pour paraître devant un roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y serait attentif, et l'on ne manquerait pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, et en particulier de la messe, on n'y pense pas, et tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité, n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, et n'est-ce pas ainsi qu'en jugerait un idolâtre, s'il en était témoin?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la messe: ils y assistent; mais ils n'en sont guère moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappelons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout occupés des pensées du monde, et n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage et sans retenue a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales: y tenant des postures indécentes, y parlant et s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa vanité et son amour-propre par un pompeux étalage de son luxe et de ses parures, y servant peut-être et y voulant servir d'objet à la passion d'autrui? C'est l'usage du monde, je

dis du monde impie et libertin, dont on suit les pernicieuses maximes : mais en même temps, c'est le sacrifice du vrai Dieu, le sacrifice du corps de Jésus-Christ que l'on profane. Quoi donc ! le corps de Jésus-Christ est sacrifié pour nous sur l'autel, et nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés ! Nous devons honorer ce corps vénérable partout où il est présent, mais encore plus dans les sacrés mystères où il achève de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces désordres, quel remède et quelle réparation? Comme les contraires se guérissent et se réparent par leurs contraires, après avoir conçu un repentir sincère du passé, et l'avoir témoigné à Dieu, voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir, et les résolutions où nous devons nous confirmer pendant cette octave. Elles se réduisent à quatre.

1° D'assister tous les jours au sacrifice de la messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, et de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le temps. Si vous le voulez bien, le temps ne vous manquera pas ; des personnes plus occupées que vous le savent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, et voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long et que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion, et que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime; mais il est vrai aussi que bien des infirmités dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité, combien faites-vous d'autres choses plus difficiles? mais c'est une gêne et une peine : je le veux, et c'est justement par là que vous vous en ferez une pénitence, et que ce sera pour vous devant Dieu une espèce de réparation. Etrange mollesse que celle de la plupart des femmes du siècle! elles ont auprès d'elles dans un quartier plusieurs églises où elles peuvent en un moment se transporter, et elles ne daignent pas pour cela sortir de leur maison.

2° D'assister au sacrifice de la messe, non-seulement avec assiduité, mais avec révérence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodesties commises durant cet adorable sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de dissipations volontaires et de pensées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'est arrêté pendant ce même sacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâcheté, tant de froideur et d'indifférence qu'on a apportée à ce sacrifice. Révérence, soit par rapport à l'habillement, qui ne doit être, ni trop négligé, ni trop orné (car on tombe sur cela en deux excès condamnables) ; soit par rapport à la vue, qui doit être communément ou baissée vers la terre, ou appliquée sur un livre de prières, ou attachée à l'autel ; soit par rapport à la contenance, qui doit toujours être décente, humble, sortable à l'état et aux sentiments d'une âme suppliante. Attention, qui recueille

l'esprit, qui en bannit toutes les idées et toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ses égarements et de ses évagations dès qu'il commence à s'en apercevoir, qui l'applique aux cérémonies et aux différentes parties du sacrifice, qui le porte continuellement à Dieu, ou pour honorer sa souveraine majesté, ou pour implorer sa miséricorde et lui rendre des actions de grâces. Dévotion, laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres et de pieuses affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre, il y aura des obstacles à vaincre, des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle, qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une situation qui le contraint et qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue et l'envie de parler, en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occasion et de la tentation, se retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines personnes. Il faudra éviter certaines messes, qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde, et où l'on cherchait auparavant à se faire voir et à se distinguer. Des gens viendront vous aborder et vous saluer, ils resteront auprès de vous, ils voudront lier entretien avec vous, et il faudra ne leur point répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles et couper tout à coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, et il faudra les laisser dans leur surprise, et ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, et dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes, qui vous rendent également redevable, soit à sa justice, puisque ce sont de vrais péchés, soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnaître, et où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3° D'offrir avec le prêtre le sacrifice de la messe, toutes les fois que nous y assisterons; de l'offrir en esprit de pénitence, pour tous les péchés du monde, et en particulier pour les nôtres; mais surtout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidèle peut et doit s'unir ainsi au prêtre, en assistant à la messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres, quoique d'une manière différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplit sur la croix, et qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vues que nous devons avoir en l'offrant, est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, et d'acquitter par une offrande si sainte et d'un si grand prix, toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais entre les autres péchés, nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, et par là nous tirerons de ce qui a été le sujet et l'occasion du mal, le moyen le plus efficace et le remède le plus puissant pour le guérir.

4° De communier spirituellement à chaque messe, et de parti-

ciper ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu sauveur, caché sous les apparences du pain et du vin, un désir sincère de le recevoir réellement et en effet, tâchant de se mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchait de la sainte table, et de concevoir les mêmes sentiments. Saint Augustin disait : Croyez, et votre foi sera une espèce de communion, qui honorera Jésus-Christ, qui l'attirera dans vous, qui vous rendra participants de ses mérites : et que sera-ce quand à cette foi nous ajouterons l'humilité, la reconnaissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appelons communion spirituelle.

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours spécialement consacrés à l'honneur du plus auguste de tous les sacrements et du plus grand de tous les sacrifices. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures, et former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jésus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son autel; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la manière dont il doit être satisfait, et dont il le veut être. Car à quel autre m'adresserai-je, Seigneur, et qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connaître ce que vous voulez de moi, et me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique? Je viens donc à vous avec confiance, et j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amène, et de la droiture de mon cœur, aussi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez; car, c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, et demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations? Parlez; que voulez-vous que je fasse? Je n'en ferai jamais trop, et il n'y a rien à quoi je me sente disposé. Daignez seulement seconder les désirs de mon âme, daignez les agréer. Hélas! Seigneur, ma faiblesse est telle, que je ne puis guère vous offrir autre chose que des désirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puisque je puis vous offrir vous-même à vous-même, puisque je puis vous offrir votre corps, votre sang, toute votre adorable personne. Vous ne refuserez point ce sacrifice; et par les mérites infinis de ce sacrifice, j'obtiendrai la grâce de l'honorer toujours et d'en profiter.

INSTRUCTION

Pour l'octave de l'Assomption de la Vierge.

ANALYSE.

Trois fruits que nous devons retirer de cette octave. 1° Apprendre à mourir de la mort des saints. 2° Apprendre à discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des saints. 3° Apprendre quelle est la vraie dévotion envers Marie, mère du Saint des saints.

I. *Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints.* — Sa mort fut précieuse devant Dieu; premièrement, par la bonne vie qui l'avait précédée.

Secondement, par la paix dont elle fut accompagnée. Paix établie sur l'exemption du péché et sur le détachement du monde.

Enfin, par la disposition d'esprit

et de cœur avec laquelle Marie la reçut. Voilà comment tous les chrétiens pourraient et devraient mourir.

II. *Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints.* — Dieu, en couronnant Marie dans le ciel, a prétendu couronner surtout sa sainteté et ses bonnes œuvres. Leçon importante qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler.

Trois vertus principales que Dieu, entre les autres, a singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus et les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire.

III. *En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.* – C'est d'abord à la prendre pour notre modèle, et à régler toute notre conduite sur la sienne.

C'est de plus à la prendre pour notre protectrice, en nous adressant à elle dans nos besoins. Prière à la Sainte Vierge.

CETTE fête, dans son institution et dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses, auxquelles le jour de l'Assomption est consacré : savoir, la mort de la Sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, et le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modèle d'une mort précieuse devant Dieu ; sa gloire, que nous devons envisager pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élus de Dieu ; et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de règle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire, pour l'honorer saintement et utilement en qualité de Mère de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette octave. Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des saints. Apprendre de la pratique et de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure et solide pour celle qui a été la Mère du Saint des saints : ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, et par où nous reconnaîtrons si nous célébrons cette fête en esprit et en vérité.

§ I. *Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints.*

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe ; et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue et précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort et la rendre heureuse. Et en effet, tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres, faites pour Dieu, (car il n'y en a point d'autres de méritoires,) ce sont les seuls biens qui nous resteront, et que nous emporterons avec nous. Ainsi, il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le

malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérites pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez, et vous vous troublez du soin de plusieurs choses : cependant il n'y en a qu'une de nécessaire* (Luc. 10).

II. La mort de la Sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la Sainte Vierge en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les âmes justes sont dans la main de Dieu, et les douleurs de la mort ne les affligeront point* (Sap. 3). Or, cette grâce fut donnée à Marie, et parce qu'elle était juste par excellence, et parce qu'elle était parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort; et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir; et l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre, si nous voulons participer au privilége de la Mère de Dieu, et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès-là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort! où est ton aiguillon* (I. Cor. 15)? De même, détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par là, nous nous épargnerons les amertumes de la mort; car *la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde* (Eccli. 41).

III. Mais ce qui a rendu par-dessus tout la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire, comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissait depuis si longtemps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita bien plus vivement que saint Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ* (Philip. 1); car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devraient mourir tous les vrais chrétiens; mais à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens, qui n'ont ni foi, ni espérance, ou du moins

comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affaiblie et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordres que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquents désirs à cette mort sainte, après laquelle les justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous*. Car, il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu, et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mère de Dieu.

§ 2. *Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints.*

I. La Sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent? Dieu, en la couronnant, n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine? Reconnaissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles.

II. Importante leçon qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire : car il est donc vrai, et si nous ne l'avons pas assez bien compris jusqu'à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre : il est, dis-je, certain et indubitable que nous ne serons glorifiés dans le ciel qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étaient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux et des élus? c'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avait confié; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu par la pénitence; ce juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment : c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclu, c'est-à-dire, que quiconque n'aurait pas ce fonds de

richesses spirituelles et de bonnes œuvres, ne pourrait espérer d'y être admis; et cela par une loi si absolue et si générale, que la Mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

III. Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être, et nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens et une grande fortune, autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir : tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité, et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, et que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusqu'à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, et pour nous faire rentrer dans notre néant? Une seule pensée suffit : c'est que tout cela pris en soi-même ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que, bien loin que Dieu, dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, et ne les y élèvera qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection et de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrâce de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; et qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatants selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler; et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion : il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui me conduit à cette souveraine béatitude? La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événements, peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux : mais elle ne fait rien auprès de Dieu; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grâce, et qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre, je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable; c'est celle de Jésus-Christ : plus heureux mille fois, et même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, et qui, dans leur condition, exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est qu'à ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle.

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu a aussi singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère : savoir, sa pureté, sa humilité, sa charité. Son invio-

lable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or, cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière, Marie, par un privilége particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que, par une prérogative extraordinaire de sa conception, elle avait été exempte de la corruption du péché. Cette humilité est glorifiée par le plus haut point d'élévation où puisse atteindre une créature auprès du trône de Dieu : différence admirable qui se rencontre entre la gloire du monde et celle des élus du Seigneur. L'orgueil est pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, et la gloire du monde ne manque guère d'inspirer l'orgueil : mais la gloire des élus de Dieu n'est fondée que sur l'humilité, n'inspire que l'humilité, est d'un merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable, et ne peut subsister sans l'humilité. Enfin, cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu et la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu, et elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reste que son amour faisait en quelque sorte son martyre. Elle était, surtout depuis l'ascension de Jésus-Christ, comme cette Epouse des cantiques, qui, saintement passionnée pour son Epoux, mais ne le voyant pas et ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses désirs, le cherchait avec des empressements extrêmes, et ne cessait point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendait est venu, et c'est celui de cette assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son bien-aimé, et de pouvoir, comme la même Epouse des cantiques, s'écrier dans le ravissement de son âme : *J'ai trouvé celui que j'aime; je le tiens, et jamais rien ne sera capable de me l'enlever* (Cant. 3).

VI. Voilà sur quoi il est d'une extrême conséquence pour nous de nous examiner à fond pour connaître nos véritables dispositions, et pour y remédier, supposé qu'elles ne soient pas telles qu'elles doivent être. Souvenons-nous que rien de souillé et d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu, qui est la pureté même; et ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossières; mais défions-nous des plus légers sentiments de notre cœur, et ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vue d'un ange, et l'Ecriture nous témoigne que les cieux mêmes ne sont pas purs aux yeux de Dieu : que sera-ce de nous? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous élève et nous distingue dans le monde, non-seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les païens en ont eu, et souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompenses que pour les humbles de cœur; et si l'humilité de

cœur n'a part dans notre modestie, il réprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui, sous les apparences de l'humilité, cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages que nous avons reçus de Dieu, c'est la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité et une grande attention sur nous-mêmes, il est vrai, mais la chose le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, si ce n'est à nous défendre du poison le plus dangereux et le plus mortel, qui est l'orgueil du monde? Marie, avec la dignité de Mère de Dieu, a bien su conserver un cœur et un esprit humbles : pourquoi parmi de vaines grandeurs, ne conserverions-nous pas l'un et l'autre? Quoi qu'il en soit, nous ne trouverons jamais grâce auprès de Dieu, si nous ne sommes humbles, et qu'autant que nous serons humbles. Ajoutons à cette sincère humilité une charité toute divine. Cet amour de Dieu est la consommation de toutes les vertus et de tous les mérites; et comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il fasse dans la vie présente notre sanctification.

§ 3. *En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.*

I. Le vrai culte de la Sainte Vierge est celui qui nous porte, avant toutes choses, à la prendre pour notre modèle, et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même temps du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toutes leurs perfections. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, et ce qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer, dans la personne de Marie, une image sensible et vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or, nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Evangile où il est parlé de la Mère de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Evangile en a rapporté, les exemples les plus touchants des plus héroïques vertus; et il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions; méditons souvent ce qu'elle a fait, et la manière dont elle l'a fait; retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions : nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non-seulement il nous servira d'une règle sûre pour nous bien conduire; mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grâce qui lui est propre.

II. Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'Evangile au sujet de la Sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité et son amour, la reconnaissance envers Dieu, le zèle pour l'honneur de Dieu, la foi et la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnaissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée?

quand elle chanta dans la maison d'Elisabeth ce merveilleux cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur.* Récitons-le tous les jours comme elle, et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentiments fort affectueux et fort tendres, et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils dans le temple de Jérusalem? est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, et même ce que nous avons de plus cher? La foi et la confiance en Dieu : c'est par là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions, et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçait que son âme serait transpercée d'un glaive de douleur? Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme les disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la Sainte Vierge, est de nous adresser à elle dans nos besoins, et de la reconnaître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Eglise a-t-elle sans cesse recours à cette Mère du Sauveur. Prions-la comme l'Eglise la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Eglise lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter; ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique, dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Eglise les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple, et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, et qui nous paraissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples, elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel, qui est rendu à la Mère de Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'ont sur cela de lâches chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zèle pour Marie, et comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son

Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte; vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier, et dans votre souveraine béatitude, vous vous souviendrez de nos misères : elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connaissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or, voilà, Mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre snr nous les grâces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre faiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur qui s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez, au milieu de la cour céleste, tout rayonnant de gloire et couronné de toutes les splendeurs des saints. Que dis-je, ô Mère secourable! vous suivrez vos propres sentiments, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des grâces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues. et qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par votre secours, c'est la grâce d'une vie innocente et fervente, la grâce d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grâce d'une pureté inaltérable et de l'âme et du corps, la grâce d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grâce d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres grâces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu, et celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise, et d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection; et ce sont aussi les puissants moyens qui nous serviront à suivre vos traces et à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivants et au même royaume. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION SUR LA MORT[1].

ANALYSE.

La pensée de se préparer à la mort est une grâce.

Cette pensée de la mort doit produire d'abord en nous le détachement du monde.

Ce détachement du monde ne peut être parfait, si nous n'y joignons le détachement de nous-mêmes.

Ni l'un ni l'autre ne doit aller jusqu'à négliger les choses de la vie et les soins temporels dont la Providence nous a chargés.

Nous devons encore tirer de la pensée de la mort une autre conséquence, qui est de nous hâter de faire le bien que Dieu demande de nous.

Jésus-Christ ne nous a pas dit seulement : Préparez-vous quand la mort viendra ; mais : Soyez prêts.

La pensée de la mort est un remède contre la tiédeur dans les exercices de la religion.

Enfin, elle nous doit servir pour résoudre toutes les difficultés que nous pouvons avoir dans la conduite de notre vie.

I. Vous devez établir pour principe, que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, et de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non-seulement une grâce, mais la plus précieuse de toutes les grâces que vous pouviez recevoir de Dieu; et que Dieu, qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde, vous a inspiré cette pensée pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit et en vérité, et pour vous préserver par là de la corruption du monde, et en particulier des dangers de votre état : car il est évident que le souvenir et la vue de la mort est le moyen le plus efficace et le plus infaillible dont vous puissiez user pour conserver dans votre état, et au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous soyez fidèle à cette grâce, et que, répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer, pour la sanctification de votre vie et pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La première impression que doit faire en vous cette grâce ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide et parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être dans les sentiments que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déjà parvenue; et si cela était ainsi, j'en remercierais Dieu pour vous : mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait et solide, peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc, mes frères, ce que je vous dis; le temps est court; ainsi, que ceux qui possèdent des biens, vivent comme ne les possédant pas, ceux qui sont dans les honneurs, comme n'y*

[1] Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

étant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas : car la figure de ce monde passe (I. Cor. 7). Ces paroles ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, et devoir bientôt mourir, c'est comme être élevé et ne l'être pas, comme être honoré et ne l'être pas, comme être heureux et ne l'être pas. Ce terme de *mourir*, efface, détruit tous les autres; et malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée et dans notre estime, ces prétendus biens et ces prétendus honneurs que nous sommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien persuadée que ce détachement du monde ne peut être en vous, ni solide, ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; et que c'est particulièrement dans vous-même qu'est ce monde corrompu, dont la pensée de la mort doit vous détacher; que, hors de là, le détachement de tout le reste ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de soi-même qui soit difficile, et qui soit une vertu chrétienne, puisque tout autre détachement que celui-là s'est trouvé dans les païens, qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richesses ni des plaisirs du monde dont peut-être vous vous souciez peu, mais de vous-même : c'est-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous soyez sincèrement préparée à tout ce qui pourrait vous arriver de plus mortifiant et de plus humiliant, à voir paisiblement et sans trouble, vos sentiments contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées, en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettait ainsi, méprisée, rebutée, déchue de l'état de prospérité où il lui a plu de vous élever : car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, et que la vue de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paraissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde que ce détachement du monde causé par la vue de la mort, ne se tourne en un ennui, et n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, et qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la Providence : car, à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, et dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se ralentit dans ses devoirs mêmes; parce qu'on ne voit plus rien dans le monde, qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut et regarder les choses du monde, non plus dans la simple vue de la mort, mais dans la vue de ce qui la suit; c'est-à-dire du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abattre le courage, et beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement; elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience et l'inquiétude de nos désirs trop impétueux et trop ardents; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables et honnêtes, que le zèle de notre condition et de notre religion nous obligent d'avoir. Retenez bien ces

deux maximes, qui, jointes ensemble, font un merveilleux tempérament dans l'âme chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt; mais en même temps il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir et satisfaire à tout, parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne serait plus une préparation à la mort, parce que ce serait un détachement mal entendu et mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul : *Le temps est court,* tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle que ce détachement du monde : savoir, combien il est donc nécessaire que vous vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous et qu'il attend de vous : car le plus grand de tous les malheurs qui pourraient vous arriver, serait que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu par proportion, ce que Jésus-Christ disait à son Père : *J'ai achevé*, *Seigneur*, *l'ouvrage dont vous m'aviez chargé* (Joan. 17). Dans la condition où Dieu vous a appelée, vous savez à quoi cela s'étend, non-seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez, en mourant, vous rendre le témoignage que Jésus-Christ se rendit sur la croix, en disant : *Tout est accompli* (Joan. 19)! Mais pour cela, encore une fois, il faut vous hâter et profiter du temps dont tous les moments sont précieux : ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence, exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, et faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez et que Dieu vous donne le temps de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

VI. Considérez bien que Notre Seigneur, instruisant ses disciples sur cette importante matière, ne leur disait pas : Préparez-vous; mais : *Soyez prêts* (Matth. 24); car il arrive tous les jours aux enfants du siècle, ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparaient, et même avec empressement, pour aller au devant de l'Epoux : cependant on leur ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort, dans le temps qu'elles formaient des desseins, qu'elles prenaient des mesures, qu'elles faisaient même déjà quelques démarches pour leur salut? Tout cela était un commencement de préparation ; mais parce qu'une préparation commencée ne suffit pas! et qu'il en faut une complète, par un terrible jugement de Dieu, qui était peut-être le châtiment de leurs infidélités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejetait, parce qu'elles n'étaient pas entièrement préparées. Examinez donc les plis et les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée, où vous devez être pour trouver grâce auprès de Dieu, quand il faudra paraître devant lui : car ce serait assez d'un seul point pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'Evangile.

VII. Mais le principal usage que vous devez faire de la pensée de la mort et de l'obligation de vous y préparer, est que cela même

vous soit un remède contre le désordre que vous avez le plus à craindre, qui est la tiédeur et la lâcheté dans les exercices de la religion. Or, ce remède est non-seulement souverain, mais facile : car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la disposition où vous voudriez être, si vous étiez sur le point de mourir : par exemple, ne vous approcher jamais du sacrement de pénitence, qu'avec la même contrition que vous voudriez avoir à la mort ; ne communier jamais qu'avec la même foi et le même zèle que vous communieriez à la mort. Et cela n'est-il pas juste et même dans le bon sens. Cette vue de la mort répandra dans vos actions un esprit de ferveur qui vous deviendra même sensible ; ces actions, ainsi faites, sanctifieront votre vie, et vous ne serez point exposée à la malédiction des âmes lâches qui font l'œuvre de Dieu négligemment; une de ces actions vous attirera plus de grâces que cent autres : et voilà comment notre vie sera une préparation continuelle à une heureuse et précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la mort pour vous déterminer et pour vous résoudre sur toutes les difficultés que vous pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de règle plus sûre que celle-là : Que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? cette vue de la mort vous servira de conseil et de lumière, pour ne prendre jamais un mauvais parti, et pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait; rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclaircira mieux les choses où il vous paraîtra de l'obscurité; et au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller fidèle, qui ne vous trompera point et qui ne vous flattera point. De cette manière, vous vous préparerez encore efficacement à la mort, puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien et ne vous objectera rien à quoi vous n'ayez déjà pourvu par une anticipation de la mort même : heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte et une mort tranquille !

INSTRUCTION

Sur la Paix avec le prochain[1].

ANALYSE.

Cette matière regarde surtout les communautés religieuses, et elle se réduit à trois points, qui sont, 1° l'importance de la paix avec le prochain ; 2° les obstacles les plus ordinaires qui la troublent ; 3° les moyens les plus propres à la maintenir.

I. *Importance de la paix avec le prochain.* — Jésus-Christ quittant ses disciples, la leur laissa comme le plus précieux héritage. Aussi ne peut-on, sans cette paix, travailler solidement à s'avancer dans les voies de Dieu.

Dès que la paix n'est plus dans une communauté, combien s'y commet-il de péchés ?

De là toute la discipline régulière vient à se renverser.

[1] Cette instruction regarde surtout les communautés religieuses.

Mécontentements, troubles, scandales qui passent au dehors.

Tant de liens nous unissent ensemble : pourquoi nous divisons-nous?

II. *Obstacles les plus ordinaires qui oublent la paix avec le prochain.* — e sont : la diversité des tempéraents et des humeurs.

La diversité des intérêts et des prétentions.

La diversité des opinions et des timents en matière de doctrine.

La diversité des directions et des conduites.

Enfin, les liaisons et les amitiés particulières.

III. *Moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.* — S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur.

Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix.

Ne s'attacher point à son propre sens.

Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison.

Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir.

Mais de tous, le plus efficace et le plus puissant, est la bonne et fréquente communion, puisque le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité.

Je ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, et à l'y conserver. J'ai cru même devoir vous marquer sur cela quelques pensées; et quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont : l'importance de cette paix dont je vous parle; les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une communauté; et les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

§ 1. *Importance de la paix avec le prochain.*

I. Jésus-Christ, en quittant ses disciples et les laissant sur terre, ne leur recommanda rien plus expressément ni plus fortement que la paix. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta jusqu'à trois fois : *Que la paix soit avec vous* (Joan. 20). Il ne se contenta pas même de la leur souhaiter, ni de la leur recommander, mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix* (Joan. 14). Pourquoi l'appela-t-il sa paix? pour la leur faire estimer davantage, et pour la distinguer de la fausse paix du monde : car la paix du monde n'est communément qu'une paix apparente, et n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguisement et l'artifice; au lieu que la paix de Jésus-Christ est toute sainte, toute divine, et n'est fondée que sur une charité sincère et une parfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les sentiments de notre adorable maître; et puisque nous faisons une profession particulière de l'écouter et de le suivre, avec quel respect devons-nous recevoir ses enseignements sur un point qu'il a eu si fort à cœur, et avec quelle fidélité devons-nous accomplir ses ordres!

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres, est un des plus grands biens que nous puissions désirer. C'est le plus précieux trésor de la vie, et sans elle tous les autres biens ne nous peuvent rendre heureux en ce monde, Ainsi raisonneraient un philosophe et un païen. Mais nous, qui sommes chrétiens, et qui avons

de plus embrassé l'état religieux, nous devons surtout envisager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection et à notre salut. Car sans cette paix, il n'est pas possible que nous travaillions solidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant sans cesse l'esprit agité et le cœur ému contre le prochain, nous puissions avoir toute la vigilance nécessaire sur nous-mêmes, et toute l'attention que demandent nos exercices spirituels pour nous en bien acquitter? A quoi pense-t-on alors? de quoi s'occupe-t-on? d'une parole qu'on a entendue et qu'on ne peut digérer; de la réponse qu'on y a faite, ou qu'on y devait faire et qu'on y fera à la première occasion qui se pourra présenter; de la manière d'agir de celle-ci, d'un soupçon qu'on a conçu de celle-là, de telle injustice qu'on prétend avoir reçue, de telle affaire dont on veut venir à bout malgré toutes les oppositions qu'on y rencontre, de mille choses de cette nature, qui jettent dans une dissipation perpétuelle, et qui ôtent presque à une âme toute vue de Dieu. En de pareilles dispositions, quel recueillement, quelle dévotion, quel goût peut-on trouver à la prière et à toutes les observances religieuses? Et Dieu, d'ailleurs, qui est le Dieu de la paix, comment répandrait-il son esprit, au milieu de ce trouble, et comment y ferait-il sentir son onction?

III. Il y a plus; car dès que la paix ne règne plus dans une communauté, et que les esprits y sont divisés, combien de péchés s'y commettent tous les jours? combien de plaintes et de murmures, combien de médisances y fait-on? combien d'aigreurs et d'animosités nourrit-on au fond de son cœur? quels desseins quelquefois y forme-t-on, et même à quelles vigilances secrètes se porte-t-on? péchés d'autant plus fréquents, que les sujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier et continuel qu'on a ensemble; péchés d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés grossiers, dont la honte est comme le préservatif et le remède; péchés où l'on se laisse aller avec d'autant plus de facilité, qu'on y est poussé par la passion, et que d'ailleurs on en voit moins la malice et la grièveté. Car chacun, au contraire, se croit très-justement et très-solidement autorisé en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait; et si dans les discordes et les dissensions on veut entendre les deux partis, on trouvera, à les croire, qu'ils ont de part et d'autre les meilleures raisons du monde, et que leur conduite est droite et irréprochable. Mais quoi qu'ils en puissent penser, péchés néanmoins réels, péchés souvent griefs et très-griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion, on s'y rend par là devant Dieu très-criminels, et l'on se charge d'une multitude infinie de dettes, dont il nous demandera un compte exact et rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela que peu à peu toute la discipline régulière vienne à se renverser. Car, suivant la parole de Jésus-Christ : *Tout royaume où il y a de la division, sera désolé, et l'on verra tomber maison sur maison* (Luc. 11). Les personnes qui gouvernent, ou qui devraient gouverner et tenir toutes choses dans l'ordre, ne sont plus obéies. On les fait entrer elles-mêmes dans les différends qui naissent. Pour peu qu'elles semblent

pencher d'un côté, l'autre se tourne contre elles. D'où il arrive qu'elles n'osent presque parler ni agir, et que, pour ne pas allumer le feu davantage, elles sont obligées de dissimuler et de tolérer les abus qui demanderaient toute leur fermeté. Ainsi le relâchement s'introduit, les fautes demeurent impunies; chaque jour ce sont de nouvelles brèches qu'on fait à la règle; plus d'unanimité, plus de concert. Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, et prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix ce serait un paradis, et voilà ce que Dieu en voulait faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il voulait, en nous retirant du tumulte et des embarras du monde, nous faire éprouver la vérité de ce qu'avait dit le Prophète : *Qu'il est doux et qu'il est agréable à des frères*, ou à des sœurs en Jésus-Christ, *de se voir renfermés dans un même lieu, d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle* (Ps. 132)! Mais sans la paix, cette Jérusalem, ce séjour de la tranquillité et du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avait cherché. On s'était proposé d'y passer ses jours dans un saint calme et dans la pratique de la vertu. On s'était promis d'y être content, et l'on avait sujet de l'espérer; mais comment le serait-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir, et au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidents qui se succèdent sans cesse, et qui excitent les querelles et les combats? Ce qu'il y a encore de bien déplorable et bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on intéresse les gens du monde dans des dissensions, qu'il faudrait au moins cacher aux yeux du public et dérober à sa connaissance. Mais, soit par indiscrétion, soit pour se donner une vaine consolation, soit pour se procurer de l'appui et de la protection, on s'explique de sa peine avec des amis, on en fait part à des parents, on émeute toute une famille. Le scandale se répand au dehors, et une communauté tombe dans le décri. Le monde, naturellement enclin à juger mal, se persuade, quoique très-injustement et très-faussement, qu'il en est de même de toutes les autres maisons religieuses; et voilà par où l'état religieux a beaucoup perdu de son lustre et de son crédit dans une infinité d'esprits, prévenus et trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conséquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjurait les premiers chrétiens qu'il n'y eût point entre eux de schismes ni de partialité. Il en prévoyait les suites funestes pour le christianisme, et c'est pour cela qu'il s'appliquait avec tant de soin à en garantir l'Eglise de Dieu. Il représentait aux fidèles qu'ils avaient reçu le même baptême, qu'ils avaient été instruits dans la même foi, qu'ils servaient le même Dieu; d'où il concluait qu'ils ne devaient donc avoir, pour ainsi dire, qu'un même cœur et qu'une même âme. Mais outre ces raisons communes et universelles, il y en a encore des particulières qui doivent nous lier plus étroitement dans la profession religieuse. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous sommes soumis à la même règle, nous gardons depuis le matin jusqu'au soir les mêmes observances, nous dépendons des mêmes supérieurs, nous demeu-

rons dans la même maison, nous portons le même habit, nous sommes membres de la même société et du même Ordre. L'unité en tout cela est parfaite : n'y aura-t-il que nos cœurs, entre lesquels elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire?

§ 2. *Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.*

Malgré toutes les remontrances de saint Paul et ses plus fortes exhortations, la paix, du temps même de ce grand apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi, nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les communautés réligieuses. Elles ne sont pas plus saintes que l'était cette Eglise naissante, que le Saint-Esprit venait de former, et qu'il avait comblée de ses dons les plus excellents. Mais c'est justement ce qui nous doit engager à prendre plus sur nous-mêmes, et à faire plus d'efforts pour nous préserver d'un malheur où il est aisé de tomber et dont toute la ferveur de la primitive Eglise n'a pas défendu des âmes si pures d'ailleurs, et comme toutes célestes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos soins et apporter une extrême vigilance à prévenir et à écarter les moindres obstacles qui pourraient altérer la paix et la détruire. Or, entre ces obstacles, les plus communs sont : 1° la diversité des tempéraments et des humeurs; 2° la diversité des intérêts et des prétentions; 3° la diversité des opinions et des sentiments; 4° la diversité des directions et des conduites; 5° enfin, les liaisons et les amitiés particulières. Il y en a d'autres, mais qui la plupart sont compris dans ceux-ci et en dépendent. Je vais m'expliquer davantage sur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéraments ne sont pas les mêmes, et rien n'est plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces et paisibles, et il y en a de violentes et d'impétueuses; il y a des humeurs agréables et enjouées, et il y en a de chagrines et de bizarres; il y a des humeurs faciles et condescendantes, et il y en a d'opiniâtres et d'inflexibles. Dans une même communauté, les unes aiment à contredire, et les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction; les unes prennent plaisir à railler et à médire, et les autres sont délicates jusques à l'excès, et sensibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela et de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivait pas ensemble, ou qu'on ne se vît que très-rarement, cette contrariété serait moins à craindre; mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, et à converser, à traiter les unes avec les autres; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions, et à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grâce, si elles se tiennent toujours dans un parfait accord, et s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter? Et certes, s'il y a quelque chose en quoi paraissent plus sensiblement la sagesse et la force de l'Esprit de Dieu, c'est de savoir assortir et concilier des cœurs à qui la nature avait donné des inclinations et des qualités qui semblaient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts et des prétentions ne cause pas moins de trouble que la diversité des humeurs et des tempéraments. Tous les sujets qui composent une communauté ne devraient proprement avoir qu'un seul intérêt : c'est celui de la communauté. Si même cela était, on y verrait une pleine correspondance et un concours général à s'aider mutuellement et à se prêter la main, parce qu'on n'aurait en vue que le bien commun. Mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose; et il y a un bien particulier et personnel qui nous occupe beaucoup plus, et sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car, quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui, pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur; et si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les mêmes passions qu'on aurait eues dans le siècle, et il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir une telle permission, on prétend que telle préférence nous est due, et l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De là les intrigues pour réussir; de là les jalousies et les dépits si l'on ne réussit pas; de là les vains triomphes qui piquent les autres et qui les aigrissent, si l'on a avantage sur elles. C'est assez pour partager toute la maison. Les unes approuvent, les autres condamnent : les esprits s'échauffent, et de cette sorte l'on n'a que trop vu de fois des bagatelles et des affaires de néant, devenir des affaires sérieuses et bouleverser des communautés entières.

III. Un autre obstacle à la paix encore plus dangereux et plus pernicieux, c'est la diversité des sentiments et des opinions en matière de doctrine. Il n'est rien de plus étrange, ni rien de plus déplorable, que de voir des filles religieuses, et souvent de jeunes filles sans expérience et sans connaissances, vouloir entrer dans des questions, que non-seulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais et qu'elles ne peuvent entendre, parce qu'elles n'ont pas là-dessus les principes nécessaires. Cependant un esprit de présomption, un esprit de curiosité, un esprit de vanité et de singularité les préoccupe tellement, qu'elles veulent connaître de tout, parler de tout, juger de tout. S'élève-t-il des disputes dans l'Eglise sur des matières très-subtiles et très-abstraites, il faut qu'elles en soient instruites; et à peine en ont-elles la teinture la plus faible et la plus superficielle, qu'elles se croient aussi éclairées que les plus habiles théologiens. Du moins s'expliquent-elles d'un ton plus assuré et plus décisif que les docteurs mêmes; et parce que tout ce qui est extraordinaire et nouveau donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît, et à quoi elles s'attachent, se flattant en secret et se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénètrent rien, et qui s'en tiennent purement et simplement aux premières idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restaient là, et qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres; mais elles vont plus loin, et voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science; elles dogmatisent, à propos ou mal à propos. Qu'arrive-

t-il de là? c'est que toute une communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y en a une partie qui se tourne contre elles, et une partie qui se joint à elles. Or, du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les empires mêmes et dans les royaumes?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espèce et tout semblable : c'est la diversité des directions et des conduites. Car, chacune veut avoir un directeur qui soit dans les mêmes sentiments qu'elle, et qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, et qui par là se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers chrétiens, les uns étaient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, et que c'était là ce qui les divisait : de même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là; et il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé! mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons et un seul Jésus-Christ? est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés? est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? voilà l'exemple qu'on devrait s'appliquer, et ce qu'il faudrait se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, et quelque saint qu'il paraisse, si la paix en est endommagée? Et quel malheur, si ceux qui devaient nous sanctifier par leur ministère, et être pour nous des anges de paix, servaient à nous désunir, et par là même à nous dérégler!

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons et les amitiés particulières, que forment quelquefois certains esprits qui aiment à dominer et à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier, et cela pourquoi? pour s'entretenir de la communauté; pour se rapporter de part et d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit; pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel; pour tenir conseil contre des supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content et dont on se croit maltraité. Amitiés, que tous les saints instituteurs ont toujours étroitement défendues, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, et qu'elles font dans une même communauté, autant de communautés différentes, qu'il y a de ces sortes d'unions et de ligues.

VI. Anathème sur ceux qui sèment ainsi la zizanie dans le champ du père de famille et dans la maison de Dieu! car ce sont des enfants d'iniquité. Saint Paul souhaitait qu'on les retranchât du corps des fidèles; mais sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que dans la juste crainte d'un si terrible anathème, ils prennent une conduite toute nouvelle, et qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusqu'à présent les auteurs. Bienheureux au contraire les pacifiques, ces enfants de Dieu qui gardent la paix avec tout le monde, qui du moins la désirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, et n'omettent pour cela aucun des moyens qu'ils

jugent les plus convenables et les plus assurés, quelque gênants d'ailleurs et quelque mortifiants qu'ils puissent être. En voici quelques-uns.

§ 3. *Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.*

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour; mais si, dès les premières années qu'on est entré dans la religion, on s'était fait certaines violences, on se serait peu à peu rendu plus maître de soi-même, et l'on aurait appris à se posséder davantage et à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or, cette victoire sur soi-même consiste en deux choses, l'une intérieure, et l'autre extérieure. La première est la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fond de l'humeur, et d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'âme les atteintes secrètes, et que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu, et ce degré est si rare, qu'on ne le peut guère proposer pour règle. Les saints néanmoins y sont parvenus, et nous pourrions, aidés de la grâce, y parvenir comme eux, si nous voulions l'entreprendre avec la même résolution et le même courage. Mais avant que nous soyons arrivés à ce point de perfection, l'autre chose à quoi nous devons nous étudier, et qu'il faut au moins gagner sur nous, regarde l'extérieur. C'est de savoir si bien renfermer au dedans tout ce qui s'élève de troubles et de mouvements involontaires dans le cœur, qu'il n'en paraisse rien au dehors, et qu'on ne laisse pas échapper le moindre geste, le moindre signe, la moindre parole, qui fasse connaître l'agitation où l'on est, et qui puisse choquer personne. Ce n'est là, ni dissimulation, ni hypocrisie, quand on n'y a en vue que le bien de la paix; et l'effort qu'on est alors obligé de faire, n'est pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainsi, malgré l'orage dont l'âme est assaillie, la paix avec le prochain se maintient et ne court aucun danger, parce qu'on se comporte comme si l'on ne sentait rien et qu'on fût dans l'assiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique! mais que cela même attire aussi de bénédictions de la part du ciel, et qu'on en est bien récompensé dès cette vie, par la consolation qu'on a de pouvoir présenter à Dieu un sacrifice qui lui est si agréable!

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, et abandonner sans résistance tous ses droits, qui, du reste, sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entre elles les épouses mêmes de Jésus-Christ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, et sur lequel, ou par opiniâtreté, ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité, ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiète tant et à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination? et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque, malgré soi, on se dit intérieurement : Si j'avais assez de vertu pour reculer d'un pas, et que je voulusse ne plus penser à cela, qui, dans le fond, n'est rien, la paix aussitôt serait rétablie. Il ne tient donc qu'à moi

de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division, qui n'est déjà que trop enflammé, et de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément et à si peu de frais, ne serais-je pas bien condamnable, et qui me disculpera auprès de Dieu? Jésus-Christ a versé son sang pour la paix : à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, et qu'il a acheté si cher?

III. Ne s'attacher point trop à son propre sens, car on ne se brouille souvent dans les communautés, que parce qu'on s'entête, que parce qu'on suit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne consulte que soi-même, et qu'on ne s'en rapporte qu'à soi-même, ne prenant aucun conseil et ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes, les gens du monde choisissent un tiers sage et désintéressé, et consentent, en vue de la paix, d'en passer par son jugement. Dans les communautés divisées, on n'écoute qui que ce soit. On se prévient contre ceux qui, par zèle et par charité, voudraient s'entremettre, et ménager quelque accommodement. On se persuade que ce sont des gens gagnés et dont on doit se défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos pensées, et qu'ils ne se déclarent pour nous. Que la docilité serait alors d'un grand usage, et qu'elle épargnerait à toute une maison de démêlés et d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison. Il est vrai, vous n'avez pas tort, la raison est certainement de votre côté; mais si vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, et la guerre sera éternelle. Or, il vaut mieux, en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la sorte, à la raison, et retourner en arrière, que de se tenir ferme et vouloir aller plus avant. En mille rencontres, il est de la souveraine raison de condescendre, contre la raison même, aux faiblesses et aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos : il n'importe; le mal qui en pourra arriver sera moindre que le bruit et les ruptures, où la maison se trouverait exposée par une inflexible fermeté. Cette règle, au reste, n'est pas générale; mais elle demande beaucoup de discernement, et ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, et où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir. On n'a que trop éprouvé, dans les monastères de filles, les pernicieux effets de cette malheureuse demangeaison d'apprendre, et de vouloir passer pour savante. Désordre plus commun dans ces derniers temps qu'il ne l'était autrefois. Les premières religieuses se contentaient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'Evangile et de la foi; de bien étudier leurs règles, leurs observances, leurs devoirs, et de les bien remplir. De là, soumises à l'Eglise, elles s'en tenaient à ses décisions, sans raisonner, sans contester, et sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyaient assez n'être pas de leur compétence et de leur ressort. Elles montraient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit et de cœur, et elles en goûtaient le fruit solide, qui était une sainte paix. D'où vient que les supé-

rieures de communauté les plus habiles dans le gouvernement, ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison, livres, écrits, directions, tout ce qui pourrait y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace et le plus puissant est la sainte et fréquente communion; car le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité, le mystère de la charité, et par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion, nous sommes tous nourris d'un même pain céleste, nous sommes assis à la même table de Jésus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef : que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! Comment cet adorable sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres? comment sera-t-il le sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres? et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion, est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère et d'y admettre les apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son sacrement : ainsi, toutes les autres préparations que nous pouvons et que nous devons y apporter, supposent celle-là; et c'est aussi par là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, et de faire de nous un même troupeau et une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion est que nous ne soyons pas en paix avec nos frères, ni nos frères avec nous; car alors Jésus-Christ veut que nous quittions l'autel et le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion, que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la messe, et dans la vue d'apaiser Dieu, lui offrir le sacrifice; mais il ne peut communier, s'il ne s'est réconcilié, et avec Dieu, et avec le prochain. C'est donc à nous de nous éprouver là-dessus nous-mêmes, avant que de recevoir le Saint des saints, et d'écouter notre cœur pour savoir s'il n'a rien à nous reprocher sur un point de cette conséquence.

IX. Daigne le Seigneur, dans la participation de son corps et de son précieux sang, nous réunir tous! C'est lui, selon le mot de l'Apôtre, *qui est notre paix* (Ephes. 2), et c'est dans la communion que cette parole se vérifie à la lettre, puisque c'est là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel et la terre : notre réunion est-elle plus difficile? Dans les siècles passés, on a vu plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il semblait, déposer toute leur haine à la sainte table, et en sortir dans une sincère et pleine intelligence. Aujourd'hui et quelquefois dans les maisons religieuses, on voit des personnes divisées sortir de cette table de Jésus-Christ avec la même aigreur, et en remporter les mêmes ani-

mosités. Puissions-nous éviter ce malheur, et nous préserver d'une telle malédiction!

INSTRUCTION SUR LA CHARITÉ.

ANALYSE.

Deux choses à considérer dans la charité, son précepte et sa pratique.

I. *Le précepte et l'obligation de la charité.* — C'est le commandement de Jésus-Christ.

C'est la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens.

C'est dans ce commandement que sont contenus tous les autres.

Sans l'observation de ce précepte, toutes les autres œuvres sont inutiles.

Sans la charité, nous sommes dans un état de mort, c'est-à-dire, dans l'état du péché mortel.

Sans la charité, nous marchons dans les ténèbres.

Sans la charité, nous sommes homicides de nous-mêmes, de la charité et du prochain.

Rien au reste de plus exposé que la charité, non-seulement dans le monde, mais dans la profession religieuse.

II. *La pratique et les caractères de la charité.* — Saint Paul nous les a marqués.

La charité est patiente.
Elle est pleine de bonté.
Elle n'est point jalouse.
Elle n'agit point mal à propos.
Elle ne s'enfle point.
Elle n'est point ambitieuse.
Elle ne cherche point ses intérêts.
Elle ne s'emporte point.
Elle ne pense point de mal.
Elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.
Elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.
Elle ne sera pas sans récompense, et sans une récompense éternelle, puisqu'elle ne doit jamais finir.

Ce que vous avez particulièrement à considérer touchant la charité, est compris dans son précepte et dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, et vous pourrez tirer de là de puissants motifs pour vous exciter à l'acquérir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de règles pour vous juger vous-mêmes, et pour connaître comment vous avez accompli jusqu'à présent un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne.

§ 1. *Le précepte et l'obligation de la charite.*

I. La charité n'est pas seulement un conseil évangélique, mais un précepte; et le Sauveur du monde l'a eu tellement à cœur, qu'il en a fait son précepte particulier. *Car voici mon commandement*, disait-il à ses Apôtres : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (Joan. 15). Motif admirable dont se servait saint Jean, le bien-aimé de Jésus-Christ et l'apôtre de la charité, lorsque, parcourant les Eglises d'Asie, dont il était le patriarche et le fondateur, il répétait sans cesse dans les assemblées des fidèles ces paroles: *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* Sur quoi ses dis-

ciples lui ayant représenté qu'il leur prêchait toujours la même chose, et lui demandant par quelle raison il réduisait toutes ses instructions et toutes ses exhortations à ce seul devoir, il leur fit cette réponse si remarquable : *Parce que c'est le précepte de notre Maître, et que si vous le gardez, il suffit pour vous rendre parfaits selon Dieu.* Voilà, à l'exemple de ce grand Apôtre, ce qu'on ne devrait jamais cesser de dire, non-seulement dans les assemblées chrétiennes, mais dans les communautés religieuses. Je dis même dans les communautés les plus régulières, les plus austères, les plus éloignées du monde; et si vous vous lassiez d'entendre toujours cette leçon, je vous répondrais : Plaignez-vous plutôt de ne l'entendre pas assez : pourquoi? *Parce que c'est le commandement du Seigneur,* qui nous doit être plus cher que tout le reste; parce que c'est un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération, une soumission toute singulière, puisque Jésus-Christ a voulu lui-même se l'adapter et en être spécialement le législateur.

II. Aussi l'observation de ce précepte est-elle la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens. Car c'est à cela, ajoutait le Fils de Dieu, *que vous vous ferez reconnaître mes disciples* (Joan. 13). Ce ne sera point précisément par les dons sublimes d'oraison et de contemplation : sans ces faveurs extraordinaires, on peut être chrétien, et solidement chrétien. Ce ne sera point non plus par de rudes pénitences et de rigoureuses austérités du corps : elles sont bonnes, elles sont louables, elles sont saintes; mais ce n'est point après tout ce qui nous discerne de ces sectes d'infidèles, où l'on voit pratiquer des macérations et des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes que dans le christianisme. Ce n'est donc point par là que nous serons avoués de Jésus-Christ dans le jugement dernier, mais par la charité. Et n'est-ce pas par la charité que les païens eux-mêmes, ennemis déclarés de la religion chrétienne, distinguaient ceux qui la professaient? N'est-ce pas encore par la charité que nous jugeons si l'esprit de Dieu règne dans une famille, dans une maison religieuse? Tout autre signe est équivoque; mais quand nous y voyons la charité bien établie, et que nous n'y apercevons rien qui la puisse blesser, nous disons avec assurance, que c'est une maison de Dieu. Et en cela nous ne nous trompons pas : car il n'y a que Dieu et que l'Esprit de Jésus-Christ qui puisse former dans les cœurs une charité parfaite et l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la charité que sont contenus tous les autres, et c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous : tellement que saint Paul l'appelle *la plénitude de la loi* (Rom. 13). En vain donc je prétendrais garder tous les autres préceptes, si je manquais à celui de la charité. Sans cette charité envers le prochain, je ne puis pas même avoir l'amour de Dieu, qui est néanmoins le premier et le plus grand de tous les commandements. Car aimer Dieu et aimer mon prochain, sont deux commandements inséparables, ou plutôt, ce n'est qu'un même commandement qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, et Dieu dans le prochain. Et en effet, c'est proprement dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour solide et pratique. Hors de là, tout notre amour pour Dieu n'est qu'en spéculation et qu'en idée. Théologie divine, que

tout l'Evangile, que tous les écrits des Apôtres, que tous les saints livres nous enseignent, et qui est comme le précis de tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jésus-Christ me commande, quand je parlerais le langage des anges et des plus éclairés d'entre les hommes, je ne serais, selon les expressions figurées de saint Paul, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante. Quoi que je pusse dire à Dieu pour lui témoigner les sentiments de mon cœur, il ne m'entendrait pas, et il ne voudrait pas même m'entendre. Quand je ferais des miracles, que je transporterais les montagnes, que je ressusciterais les morts, ou ce seraient de faux miracles, ou malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laisserais pas d'être réprouvé de Dieu. Car Dieu peut, par le ministère même d'un réprouvé, opérer des miracles; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère, ne puisse absolument devenir et être actuellement à ses yeux un sujet de damnation. Quand je livrerais mon corps au fer et au feu, c'est-à-dire, quand je m'exposerais au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrais endurer de supplices et de tourments serait perdu pour moi, et ne me servirait de rien auprès de Dieu. Je serais, comme martyr, confesseur de la foi; mais indigne confesseur, parce que je serais en même temps apostat de la charité. Car dans une telle supposition, on peut être l'un et l'autre, et l'on en a vu des exemples. Témoin celui dont parle Eusèbe dans son histoire de l'Eglise, qui allant souffrir la mort à laquelle il avait été condamné pour la foi, ne voulut jamais pardonner à un autre chrétien, son ennemi, quoique prosterné à ses pieds, il lui demandât grâce, et le conjurât de vouloir bien se réconcilier avec lui. Mais sans remonter si haut, ne voit-on pas tous les jours des âmes religieuses martyres de leur règle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eu le malheur de s'attirer leur disgrâce et leur aversion? Ne voit-on pas dans le monde tant de personnes dévotes martyres de la pénitence et de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs ressentiments et leurs animosités? Appliquons-nous ceci, et disons-nous à nous-mêmes : Quand je m'immolerais comme une victime, et que je pratiquerais toutes sortes d'austérités; quand je passerais toute ma vie ou en oraison, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendraient inutiles. Grande leçon pour nous, et capable de faire trembler une infinité de gens, soit dans le siècle, soit dans le cloître, qui, sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jésus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de la grâce : *Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort* (I. Joan. 3). Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement : *Celui qui n'aime pas son frère marche dans les ténèbres* (I. Joan 2). Il est de la foi que je me rends coupable d'une espèce de meurtre : *Celui qui n'aime pas son frère est homicide* (I.

Joan. 3). Trois malédictions marquées par saint Jean, et d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens et l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frère, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire, dans l'état du péché mortel; car il n'y a que le péché mortel qui puisse causer la mort à mon âme. Or, le péché mortel où tombent plus aisément les personnes mêmes qui font profession de piété et les âmes religieuses, c'est celui qui attaque et qui blesse la charité; puisque, pour pécher grièvement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine et de vengeance, volontairement conçu et entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que sans une grande précaution il est très-difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très-aisément en habitude, et où l'on demeure quelquefois des années entières. Il y a certaines conditions qui, par elles-mêmes, nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté; mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci. C'est souvent dans les plus saints états qu'il règne avec plus d'empire et plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frère, je marche dans les ténèbres. Mais pourquoi, en commettant ce péché, suis-je plutôt dans les ténèbres, qu'en commettant les autres? En voici la raison, qui est évidente. C'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire et plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience peu exacte, une conscience selon ses vues, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies; or, rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vues et nos idées particulières, que nos antipathies et nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, et où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertu les actions, les sentiments, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zèle de la gloire de Dieu, zèle du salut des âmes, zèle de la vérité et de la pure doctrine, ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux et de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, et l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frère, je suis homicide : de qui? de moi-même, de la charité et du prochain. De moi-même, puisque je tue mon âme par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne? et surtout de la société religieuse. Du prochain, puisque je le fais mourir en quelque sorte dans mon cœur, où il devrait vivre, et où je devrais le porter. Quiconque saura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il se trouvera redevable à la justice de Dieu, qui est l'auteur de la charité, qui doit prendre un jour sa cause en main, et venger si hautement ses intérêts!

IX. Ce qui doit encore sur cela redoubler notre crainte, c'est de voir combien cette charité, qui nous est si expressément commandée, court néanmoins de risques partout et dans tous les états.

Rien de plus difficile à conserver, rien de plus rare que de la maintenir pure et entière. C'est un trésor que nous portons dans des vases fragiles : si nous venons à la perdre, tout est perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devions avoir, y a-t-il circonspection dont nous ne devions user, y a-t-il mesures que nous ne devions prendre? Et là-dessus ne pensons point à nous prévaloir de la sainteté de notre profession. La retraite religieuse peut nous préserver de tous les autres dangers du monde; mais la charité n'y est pas toujours plus en assurance qu'ailleurs, et combien y a-t-elle fait de tristes naufrages?

X. Rien de plus exposé que la charité à de violentes tentations. Comme c'est l'âme du christianisme et le nœud qui soutient toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, et c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice et de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions intérieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre insensibilité et par notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événements qui allument nos passions et qui sont contraires à nos désirs. Il nous faut donc une charité assez solide et assez ferme pour n'être point ébranlés de tous ces assauts, pour réprimer les mouvements les plus vifs, pour nous endurcir contre les traits les plus perçants, pour triompher de tout ce qui pourrait lui donner quelque atteinte et l'affaiblir.

§ 2. *La pratique et les caractères de la charité.*

I. Afin que notre charité soit aussi solide et aussi parfaite qu'elle doit l'être, il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits, et dont il nous a fait un détail si exact et si instructif. *La charité,* dit ce grand Apôtre, *est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice mais elle en a de la vérité; elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (I. Cor. 13). Excellentes qualités de la charité, qui en comprennent toute la pratique, et qui lui sont tellement nécessaires, que si une seule lui manque, non-seulement ce n'est plus une charité complète, mais elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à l'obligation absolue que Jésus-Christ nous a imposée. Reprenons donc par ordre ces différents caractères, et considérons-les chacun en particulier pour nous les bien imprimer dans l'esprit et dans le cœur.

II. *La charité est patiente.* C'est par là qu'elle se soutient et qu'elle se purifie. Car de la manière que nous sommes tous faits, il n'est pas possible qu'il ne se rencontre mille choses dans la vie qui nous déplaisent, qui nous piquent, qui nous choquent, dont nous nous sentons rebutés, et qui nous porteraient naturellement aux révoltes et aux éclats. Si nous nous modérons et que nous prenions patience, dans un moment tout est étouffé, tout tombe, et l'on n'en parle plus. Mais si nous suivons le premier mouvement qui s'élève, et que la chaleur nous emporte, combien les suites en sont-elles fâcheuses, et que n'en coûte-t-il pas à la charité? de

plus, c'est par la patience que notre charité se purifie : comment cela? parce que, dans les occasions où nous avons besoin de patience et où nous la pratiquons, il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'est point la nature, ce n'est point l'inclination, ce n'est point le goût, mais la seule vue de Dieu dont nous voulons garder le précepte, et le seul zèle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité est pleine de bonté.* Elle est honnête, prévenante, complaisante, obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux, c'est qu'elle rend tels des gens qui, d'eux-mêmes, sont des esprits rudes, aigres, sauvages, impraticables. D'où vient que, selon le monde même, il n'y a point de personnes plus sociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il est permis par la loi de Dieu, que les personnes vraiment dévotes et vertueuses; et si, au contraire, l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inaccessibles, et, pour ainsi dire, de barbares dans toutes leurs manières, c'est à elles-mêmes, et non point à la dévotion qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion est charitable; et ce que fait le monde par un esprit profane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs et de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté et dans une sincère affection pour le prochain. Or, dès qu'on est touché de cette affection sincère et qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, et l'on n'a garde, par conséquent, de lui envier celui qu'il possède. Mais du reste on peut dire, et il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant et plus à craindre que cette malheureuse jalousie, qui nous infecte de son poison et dont il n'y a que les esprits fermes et les âmes droites qui sachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talents d'autrui, des vertus d'autrui et des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui semblaient devoir durer jusqu'à la mort. Deux hommes avaient entre eux la liaison la plus étroite; mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre, que l'un réussisse et soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arrière et qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser et pour les réduire à ne se plus connaître : pourquoi? parce que la jalousie s'empare du cœur de celui-ci, et qu'elle lui inspire des sentiments avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche et si honteuse a causés jusque dans les états les plus saints et les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal à propos.* C'est-à-dire qu'elle nous rend vigilants, circonspects, attentifs sur nous-mêmes et sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons et à tout ce que nous faisons; sur les autres, pour connaître ce qui les offense et pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, et qu'une parole indiscrète, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur faiblesse? C'est une erreur de croire

qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle, ou qu'on agit avec réflexion et de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscrétions, les imprudences, les légèretés qui excitent les plus grands troubles. Il est vrai, ce n'est point par malice que vous dites ceci ou cela, les choses vous échappent avant que vous les ayez bien considérées, et sans que vous y entendiez aucun mal; mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée et trop aveugle, vous faites sur ceux qui vous écoutent de très-vives impressions, et vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconsidération vous excuse-t-elle? non sans doute. Que n'avez-vous plus de retenue? que ne réprimez-vous votre impétuosité? pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer si aisément toutes vos pensées, et que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler.

VI. *La charité ne s'enfle point.* Tous ne sont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même distinction ni les mêmes honneurs; mais quiconque se trouve au-dessus des autres n'a pas droit pour cela de les mépriser, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains et dédaigneux ne conviennent qu'à des esprits vains et frivoles, rien ne leur attire plus l'envie et ne leur suscite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme sans faste, sans orgueil, en usant bien avec tout le monde et ne se laissant point éblouir de sa fortune, on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, et chacun, au contraire, est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté et de l'ostentation, et qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux, voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises et à l'abattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité et l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter; il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper partout les premières places, et voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs et de concurrents. De quel œil les regarde-t-il, et de quel œil en est-il regardé? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles? Concurrences, non-seulement entre maisons et maisons, mais entre particuliers et particuliers; non-seulement entre les grands, mais entre les petits; non-seulement entre les séculiers, mais entre les religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour savoir quels désordres sont venus de là, et pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà, de toutes les épreuves, la plus sûre, pour démêler la vraie charité de celle

qui n'en a que l'apparence et que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures, même les plus vives et les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement et d'une charité sans réserve. A s'en tenir aux dehors, on ne peut rien, ce semble, ajouter à leur zèle, et l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vues les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais si l'on pouvait pénétrer le fond de leur cœur, on se détromperait bientôt, et l'on y apercevrait un intérêt caché qui les conduit. Aussi, que cet intérêt vienne à cesser, et qu'il ne se trouve plus dans ces services, qu'on rendait, dans ces assiduités qu'on avait, dans cette ardeur qu'on témoignait, c'est là que le mystère tout à coup se dévoile. Ces gens si serviables et si officieux ne vous connaissent plus, à ce qu'il paraît, et tournent ailleurs leurs soins, parce qu'ils y espèrent un meilleur compte. L'intérêt même est si subtil, que quelquefois on ne le remarque pas soi-même, et qu'on y est trompé comme les autres; mais l'occasion est, pour ainsi parler, la pierre de touche : c'est elle qui découvre l'âme, et qui en révèle tout le secret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, selon ses besoins, s'expliquer avec force et avec fermeté; mais tout cela se fait, ou se doit faire sans violence et sans emportement. Illusion de dire : C'est pour le bien que je m'intéresse, et c'est ce qui m'anime. Votre intention est bonne, mais elle n'est pas assez mesurée; et si vous n'y prenez garde, de ce bon principe suit un mauvais effet, qui est la passion. Car on a beau se flatter, il y a presque toujours de la passion dans ce feu et cette chaleur qui vous agite, et dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère et d'user de rigueur, ne perd jamais une certaine onction qui tempère toutes choses, et qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction n'y est pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut longtemps demeurer.

X. *La charité ne pense point de mal.* Elle n'est point défiante, point soupçonneuse. C'est des soupçons et des défiances que naissent les jugements téméraires et les aversions; et il n'y a guère d'esprits plus dangereux dans la société et le commerce de la vie, que ces imaginations fortes et ombrageuses, qui se tourmentent beaucoup elles-mêmes, et qui ne tourmentent pas moins les autres. Un esprit de cette trempe envisage toujours les choses par un mauvais côté, et les interprète toujours, ou à son propre désavantage, ou à celui du prochain. Ce ne sont communément que des chimères et des fantômes qu'il se forme; mais ces fantômes et ces chimères, c'est ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les ressentiments les plus injustes et les plus mal fondés. Une âme bien faite, et surtout une âme chrétienne et charitable, est au contraire disposée à prendre tout en bonne part. Ce n'est pas qu'elle approuve le mal, mais elle ne le croit pas aisément. Elle se ferait même, et avec raison, une peine de conscience et un scrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui se présentent, et de les suivre avant que de s'être donné le temps de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, et elle aime mieux être trompée par

une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjouis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui, parce qu'il s'est tourné contre moi, non-seulement c'est une joie basse et indigne d'un cœur généreux; mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour, qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis et de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes frères, et que je leur dois rendre aussi bien que les autres; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leurs progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquièrent, dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t-il plus ailleurs? et suivant ces deux seules règles, où trouverons-nous de la charité parmi les hommes, et n'aurons-nous pas lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part?

XII. Enfin l'Apôtre conclut par ces paroles : *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte et qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déjà parlé. Mais comment croit-elle tout? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain; car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrêmement réservée et difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, et une certaine simplicité, qui, sans être tout à fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse et trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets et des occasions où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun droit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égarements, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnaîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, et qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance, dont on ne doit jamais se départir, est une raison de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards; et voilà ce qui faisait dire à saint Augustin, que nous devons aimer les libertins mêmes et les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élus de Dieu et des saints. Ayons la charité dans le cœur, et il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours et de bonnes pensées en faveur du prochain; nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense; et saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute que la charité *ne doit jamais finir* (I. Cor. 13). Elle nous conduira au ciel, et nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront : celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles; mais dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante et que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état où nous espérons être pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

Sur l'Humilité de la Foi [1].

ANALYSE.

Sans une solide humilité on ne peut conserver une foi bien pure.

Deux choses à distinguer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons. Or, l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité.

Ce que nous croyons se réduit à des mystères et des maximes d'humilité : comment les croire sans avoir quelques principes d'humilité dans le cœur ?

La manière dont nous le croyons renferme les actes d'humilité les plus excellents, par la soumission de notre esprit et de notre raison.

C'est nous rendre semblables à des enfants.

C'est nous réduire dans une espèce de servitude.

Servitude ou soumission très-difficile, parce qu'elle nous humilie.

Nous sommes jaloux de nos propres pensées, mais ce n'est point par nos propres pensées que Dieu veut nous conduire.

Nous voulons que Dieu nous rende raison des choses qu'il nous révèle ; mais de quel droit le voulons-nous ?

Présomption et orgueil qui a précipité dans l'abîme tant d'hérésiarques et leurs sectateurs. Exemple de Luther et de Calvin. Au lieu de s'humilier en se soumettant à l'Eglise, ils ont voulu se faire juges de l'Eglise. Ils l'ont rejetée, et lui ont substitué un fantôme d'église.

Châtiment de Dieu, qui permet que les orgueilleux tombent dans les plus grandes erreurs et qu'ils s'y obstinent.

Le grand moyen de réduire une infinité d'esprits, n'est pas de disputer et de raisonner avec eux; mais ce serait de leur inspirer plus d'humilité.

On parle avec trop de liberté de tout ce qui a rapport à la foi.

Conservons l'avantage que nous avons toujours eu sur les hérétiques, qui est l'humilité de la foi. Avis de saint Jérôme.

Comme je ne vous dissimule point mes sentiments, et que d'ailleurs, vous me faites l'honneur de m'écouter et de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop porté à vous élever contre les décisions de l'Eglise, touchant des matières qui, depuis longtemps, ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire, et sur lesquelles le Saint-Siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois, et il vous paraît étrange que pour couper court à des contestations qui n'auraient point de fin, on se contente de vous répondre en un mot, qu'il n'est plus temps d'examiner, mais de se soumettre. Cependant, cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte et décisive; et vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnements tomberaient tout à coup ! que de difficultés s'évanouiraient ! que de

[1] Cette instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

disputes cesseraient ! Car, sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que, dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêlait un orgueil secret qui servait infiniment à les entretenir. Je m'estimerais heureux si je contribuais à vous préserver de cet écueil, et j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire, n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble : je veux dire, que sans une solide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord, qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons. L'un est comme la matière de notre foi, et l'autre en est comme la forme. Or, l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, et ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire, les humiliations d'un Dieu et les maximes humiliantes de son Evangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crues, demandent nécessairement de notre part une préparation de cœur et une pieuse affection à l'humilité; et la manière dont nous les croyons, n'est rien autre chose qu'un exercice continuel d'humilité. D'où je conclus que c'est donc particulièrement l'humilité qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu et nous par le moyen de la foi, lorsque Dieu nous parle et que nous croyons à sa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclaircissement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons se réduit surtout à des mystères et des maximes : or, ces mystères et ces maximes ne sont la plupart que des mystères et des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme et par là un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement; un Dieu incarné dans le sein d'une vierge, comme dans le sein de l'humilité; un Dieu né dans une étable et couché dans une crèche, comme dans le berceau de l'humilité; un Dieu inconnu, méprisé sur la terre, et y vivant comme dans le séjour de l'humilité; un Dieu mourant sur la croix, comme sur le théâtre de l'humilité; un Dieu présent sur nos autels, mais caché sous de viles espèces, comme dans le sacrement de l'humilité : voilà les grands mystères que notre foi nous propose. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant presque ses récompenses qu'à l'humilité, n'agréant nos services et n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils sont fondés sur l'humilité; nous donnant pour règles, de nous abaisser, de fuir la grandeur et l'élévation, de prendre partout les dernières places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies : voilà les plus communes maximes de notre foi. Or, comment sera-t-il possible que notre esprit se persuade bien tout cela, et qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, et que, par l'humilité, il ne surmonte sur tout cela ses répugnances naturelles? D'autant plus que c'est du cœur et de la volonté que la foi dépend. Car notre foi doit être libre, et nous ne croyons par une foi divine que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte du cœur et de la volonté, qui détermine l'esprit à croire. Et si c'est un cœur vain, un cœur orgueilleux et présomptueux, sera-t-il en état de faire les efforts

nécessaires pour obliger l'esprit de croire des vérités qui, toutes, condamnent son orgueil et sa présomption? C'est pourquoi, le Fils de Dieu reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire qu'ils ne voulaient pas croire en lui, leur disait en termes plus forts, qu'ils ne pouvaient pas même croire en lui, et cela, parce qu'ils étaient remplis d'orgueil, et qu'ils ne cherchaient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostome, qu'ils manquassent de lumières, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi : car, Jésus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche; mais c'est que l'orgueil qui les possédait, et dont ils ne voulaient pas se défaire, les mettait dans une espèce d'impuissance de croire, et que cette impuissance étant volontaire dans sa cause, elle devenait criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens, à qui je pourrais adresser ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puissiez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur* (Joan. 5)? Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion et les maximes de l'Evangile, d'une certaine foi vague et superficielle; du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens. Mais en vérité, quand on les voit si entêtés des vanités du siècle, de l'estime du siècle, des pompes du siècle, si entêtés d'eux-mêmes et de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères et des maximes, qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes et qu'à s'anéantir.

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article, mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paraît encore tout autrement nécessaire : c'est la manière dont nous croyons. Car, qu'est-ce que la foi, et en quoi consiste la foi? Elle consiste à croire sans voir : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (Joan. 20). Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, et non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hommes et par l'organe de l'Eglise : *Quiconque refuse d'écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain* (Matth. 18). Voilà l'idée que les Apôtres, après Jésus-Christ, que tous les théologiens nous donnent de cette vertu; en voilà l'essence et la nature. Or, ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellents et les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grâce de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connaissances naturelles. Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu; mais du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous le déclarent ainsi! Je dis des hommes comme nous : non pas qu'ils ne soient d'ailleurs, et qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine dont ils sont revêtus, et que nous sommes obligés de reconnaître et de respecter dans eux, mais après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidèles l'Eglise de Jésus-Christ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jésus-Christ, et c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement

et simplement, je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumières et de toutes nos vues, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Evangile : *Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux* (Matth. 18). Car, selon les interprètes, ce royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, et triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfants; et par où enfants, demande saint Augustin? par la foi. En effet, poursuit ce saint docteur, un enfant n'est différent d'un homme que parce qu'il n'a encore aucun exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très-peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point; et c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Eglise, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucune recherche; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi, elle nous réduit à une espèce d'enfance; et le moyen que nous nous y réduisions nous-mêmes par une obéissance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles?

V. C'est encore en ce même sens et selon cette même idée de la foi, que l'apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné. Que veut-il par là nous faire entendre? Saint Chrysostome l'explique d'une manière très-ingénieuse et très-littérale. Voyez, dit ce Père, la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller où bon lui semble, ni où il lui plaît; il se trouve resserré dans un lieu obscur et ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir, et s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rebelle. Tel est l'assujettissement de la foi. Notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connaissance à l'autre, de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux apanages, c'est là qu'il met sa principale gloire, et c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là-dessus, de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre et qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser et le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fonds des vérités que Dieu nous révèle, et par là elle le tient captif et sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujétion, et ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé?

VI. Il est certain, et l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paraît plus difficile et moins supportable. Dans tout le reste, nous nous assujettissons et nous nous captivons. Dans nos affaires, dans nos emplois, jusque dans nos divertissements et dans nos inclinations, même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit-il de nos sentiments, et des opinions particulières dont nous nous sommes lais-

sés prévenir? nous ordonne-t-on de les déposer et de les renoncer par le seul respect d'une autorité supérieure? c'est alors qu'il se forme en nous mille contradictions et mille révoltes d'esprit; et ces contradictions intérieures, ces révoltes sont telles, que souvent ni la raison, ni le devoir, ni la crainte, ni l'espérance, ni la nécessité, ni la force, ne sont pas capables de les surmonter. D'où vient cette différence, et d'où arrive-t-il que nous soyons si dociles sur toutes les autres choses, et si peu sur ce qui est opposé à nos idées et à nos préjugés? C'est que la docilité et la condescendance sur toutes les autres choses ne porte point ordinairement avec soi un caractère d'humiliation, et qu'au contraire elle passe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté : au lieu que de désavouer ses pensées et de les quitter, pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre, et pour s'y conformer, c'est reconnaître qu'on se trompait, qu'on s'égarait, qu'on n'était point assez éclairé, ni assez bien instruit pour se conduire soi-même; et voilà ce que notre présomption ne peut soutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la résoudre et de la faire consentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît : je dis pour s'attacher à d'autres sentiments, et à d'autres pensées, qu'on nous oblige de prendre. Car, si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une pleine liberté de choisir celle qu'on veut, et qu'on retienne toujours sa première indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, et c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avait pas assez pénétré, d'avoir eu des vues plus justes, et d'avoir enfin découvert la vérité. Mais, encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire, que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger et nous entraîner dans son sentiment, surtout si c'est une puissance même légitime, et à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance et d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions : et sans le secours d'une humilité sincère et religieuse, on ne peut guère se promettre de nous, que nous nous démettions de la possession, où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, et d'être maîtres de nos jugements.

VIII. Fausse et malheureuse possession, qui a fait dans les siècles passés, et qui fait encore de nos jours tant de libertins en matière de créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connaît par l'évidence naturelle; ne consulter là-dessus que soi-même, et ne déférer à nul autre que soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi; et Dieu nous dit par son prophète : Je veux que vous les croyiez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grâce, qui doit être mérité par l'humilité de la foi, et qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudraient que Dieu les gouvernât par la raison, et Dieu

leur répond : Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt, je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particulier celle-ci : qu'étant d'aussi faibles et d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges et les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères et ses impénétrables conseils : que si c'était par la raison que nous fussions conduits, ce ne serait point précisément à sa divine parole que nous nous soumettrions, mais qu'avec cette raison qui nous servirait de guide, nous jugerions de sa parole même, et nous nous érigerions un tribunal au-dessus de lui ; ce qui sans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc, dit un sage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raison des choses que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de sa part, et qu'on m'ordonne de croire? Hé! qui vous aurait donné ce droit? et pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu et de l'Eglise de Dieu, lorsque tous les jours et en mille sujets, vous croyez de simples hommes, sans caractère et sans autorité, sur leur seule parole? Combien y a-t-il de choses dans l'univers qui vous sont inconnues, et dont néanmoins vous ne doutez pas, parce que vous vous en rapportez au témoignage des savants? Il est étrange, dit saint Hilaire, que nous soyons si humbles dans la profession que nous faisons de ne pas savoir la plupart des secrets de la nature, et qu'il n'y ait qu'à l'égard des mystères de Dieu et des points de la religion que nous fassions paraître une ignorance présomptueuse et pleine d'orgueil.

X. Nous savons en quels abîmes cette dangereuse présomption et cet orgueil ont précipité tant d'hérésiarques et leurs sectateurs, nous savons à quelles extrémités et à quels excès ils se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs pères, déchirer le sein de leur mère, qui est l'Eglise, être séparés de la communion de leurs frères qui sont les fidèles, passer pour des anathèmes dans le monde, voir le trouble et la confusion qu'ils causaient, que de se relâcher d'un sentiment erroné et nouveau, dont ils étaient préoccupés. S'ils avaient pu dire une fois : Je me suis trompé, je me suis trop laissé remplir de mes pensées, et je ne devais pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté : s'ils avaient pu, dis-je, parler de la sorte, et agir ensuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confession eût-elle arrêtés? Dieu en eût tiré sa gloire, l'Eglise en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, et eux-mêmes ils s'en seraient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite et d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier et se soumettre; et l'esprit d'orgueil qui les dominait n'a pu supporter la moindre sujétion, ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre que celui de l'apostasie et de l'infidélité.

XI. C'est celui qu'ont pris Luther et Calvin. Ils n'ont pu se résoudre à reconnaître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremise des hommes; et afin de secouer ce joug, ils ont substitué à l'Eglise un esprit particulier, par qui ils prétendaient être instruits de tout, et sans lequel ils ne

voulaient rien croire. Au lieu que les Israélites, dans le désert, demandaient à Moïse que Dieu ne leur parlât point, mais que Moïse, son ministre et son interprète, leur parlât lui-même et lui seul, ceux-ci, par une infidélité tout opposée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, et ont protesté qu'ils n'écouteraient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Eglise juge de leur foi, ils se sont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Eglise; ils lui ont disputé son pouvoir, ils ont blâmé sa conduite, ils ont rejeté ses arrêts et ses définitions, ils ont cherché à la détruire et employé tous leurs artifices et tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'est pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence et un certain respect pour ses oracles. Tant qu'ils ont cru qu'il était de leur intérêt de ne se pas encore soulever ouvertement contre elle et d'y paraître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles protestations d'un attachement inviolable et d'une pleine soumission; tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, et de lui faire approuver, ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, et n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du Saint-Esprit, et ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer et de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachaient dans le cœur a éclaté; elle a jugé, et ils se sont récriés contre les jugements qu'elle portait; elle les a menacés de ses anathèmes, et ils ont méprisé ses menaces; elle les a frappés, et ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre, ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther : les prélats de l'Eglise le condamnaient, et il les traitait d'ignorants; le chef de l'Eglise prononçait contre lui, et il répondait que c'était un juge mal informé; on assemblait un concile où il était appelé, et où tout le corps de l'Eglise était réuni, mais parce que ce concile n'entrait pas dans ses sentiments, il lui semblait pitoyable, et lui seul il se tenait plus habile que tous les pasteurs et que tous les docteurs. Fallait-il donc, pour le convaincre, qu'un ange vînt du ciel? un ange descendu du ciel ne convaincrait pas un esprit opiniâtre et enflé d'orgueil.

XIII. Ce qu'il y a de bizarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même temps qu'ils renonçaient à la vraie Eglise et qu'ils la traitaient avec le dernier mépris, ils se faisaient un fantôme d'église pour lequel ils marquaient de la vénération. Je dis un fantôme d'église : car quel fantôme qu'une église qui ne leur parlait point, qui ne les reprenait point, qui ne les gênait en rien, et qui leur laissait la liberté de tout croire et de tout dire? quel fantôme qu'une église invisible qu'on ne connaissait point, à qui par conséquent on ne pouvait avoir recours, et qui demeurait renfermée dans le cœur des prétendus fidèles, sans se produire au dehors? Idées chimériques, ou, par un orgueil insupportable, ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible qui les tînt sous sa domination, et qui fût la règle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains et orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité et de l'unité,

s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, et qu'une gloire mal entendue les empêche de rétracter, ils avancent une autre proposition aussi fausse et aussi insoutenable que la première. Pour soutenir cette seconde proposition, sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troisième, aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi, par un enchaînement d'erreurs qui se trouvent liées nécessairement ensemble, ils s'engagent dans une espèce de labyrinthe où ils demeurent : on les y poursuit; mais à force de contester, de répliquer, de se défendre par toutes les subtilités et tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère, ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison, que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer, qu'ils ont bien su leur répondre, et qu'ils en ont remporté une entière victoire. On les renverserait mille fois, on les accablerait de preuves, on leur mettrait devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne se rendrait. Dieu, de sa part, les abandonne à leur aveuglement et à leur endurcissement : ils y vivent et y ils y meurent.

XV. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen, et souvent même l'unique moyen de réduire une infinité d'esprits, ce n'est pas d'entrer en dispute ni en raisonnement avec eux, mais ce serait de leur inspirer plus d'humilité. Un degré d'humilité qu'on leur ferait acquérir, serait plus efficace que les plus longues et les plus savantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir, cette humilité de la foi, et si vous l'avez, conservez-la bien; ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel esprit de parler des matières de la religion, et de faire voir qu'on en a plus de connaissance que le commun des chrétiens; jugez-vous vous-même, et demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions, et où aurais-je puisé les lumières pour cela nécessaires? ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur? et dans le parti que je prends, n'y a-t-il pas plus d'orgueil et de vanité, que de raison et de solidité?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, et que je déplore un abus qui croît tous les jours, et qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne, de discourir comme il lui plaît sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avait parlé comme d'une foi subtile, d'une foi curieuse, d'une foi savante, d'une foi de dispute et de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu et de quoi nous féliciter, puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle ne les a dans notre siècle. Mais quand je viens à considérer que ce grand Apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi simple, d'une foi saus artifice, d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes, qui néanmoins portent le nom de fidèles, et qui se disent enfants de l'Eglise. Jamais peut-être n'y eut-il plus de

raffinements, ni plus de contestations sur la foi, et jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusques à présent sur les hérétiques : il nous ont égalé en tout le reste, et quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés. Ils ont eu l'érudition et la science, ils ont eu la finesse et la pénétration de l'esprit, ils ont eu la grâce et la politesse du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, sévères dans leur morale, et plusieurs ont passé parmi eux pour des saints; mais ce qu'ils n'ont jamais eu, c'est l'humilité de la foi. A cet écueil, ils ont tous échoué; à cette pierre de touche, on a distingué l'or pur du faux or; avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées; leur pénétration et leur finesse d'esprit n'ont servi qu'à les rendre plus artificieux, qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les âmes crédules à qui ils en imposaient; leur langage poli et affecté n'a été que déguisement, leur morale sévère qu'apparence fastueuse, et leur sainteté qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires; lisez-les, et vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourrait endommager votre foi? soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi. *J'ai Moïse et les prophètes* (Luc. 16) : c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Eglise pour me conduire, et qu'elle me suffit. Je sais où elle est, cette Eglise ; je sais par quelle succession, depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jésus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous ; je sais où nos pères l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé et avec quel respect et quelle obéissance ils l'ont écoutée : je m'en tiens là, et c'est assez pour moi. Quel repos intérieur et quelle paix de l'âme ne se procure-t-on point par une telle soumission? c'est même alors que Dieu, content de nous voir soumis et dociles, nous découvre plus clairement ses vérités. Quoi qu'il en soit, je me souviens de l'avis que donnait saint Jérôme à une vierge dont il était le père en Jésus-Christ et le directeur. Pensez-y vous-même, et souvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce saint docteur, par lesquelles je finis : *Attachez-vous à la foi du saint pape Innocent, qui, dans la chaire apostolique, est le successeur du bienheureux Anastase; et quelque spirituelle, quelque intelligente que vous puissiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, et rejetez-la.*

INSTRUCTION

Sur la Prudence du salut [1].

ANALYSE.

Nécessité de la prudence du salut, et en quoi elle consiste.

On est souvent sage mondain, et insensé chrétien.

Point de vraie prudence sans la prudence du salut.

La vraie prudence doit se proposer une fin, et une fin digne de nous. Or, point de fin digne de nous que le salut.

On peut néanmoins avoir pour fin les biens de la vie présente; mais pour fin prochaine et non point pour fin dernière : tellement que cette fin prochaine doit être rapportée à la fin dernière, qui est le salut.

Ainsi la prudence du salut doit entrer dans toutes les affaires, même humaines, pour les régler selon Dieu et selon la conscience. Comparaison de saint Chrysostome.

De là vient la nécessité de savoir bien joindre ensemble la prudence du monde et la prudence du salut.

De là encore la nécessité d'un directeur sage et vertueux, avec qui l'on confère même des affaires temporelles où l'on est engagé.

La prudence du salut ne doit pas seulement entrer dans les affaires humaines pour en bannir le péché, mais pour les rendre utiles au salut même et profitables devant Dieu ; car elles le peuvent être.

Telle est la science du salut, qu'on ne connaît guère dans les cours des princes. Joseph l'enseigna aux ministres de Pharaon.

Désordre des gens du monde qui ne suivent que la prudence du monde. Prétendus esprits forts, combien ils seront confondus au jugement de Dieu.

Ne point penser à tout cela, c'est un renversement d'esprit.

I. L'AFFAIRE du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions : et la sagesse chrétienne consiste à bien conduire cette grande affaire, à ne la risquer jamais volontairement, pour quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit; à juger de toutes les autres affaires, à les mesurer et à les régler, selon le rapport qu'elles ont avec celle-ci; à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réussir, mais à y employer toujours, autant qu'il est possible, les plus propres, les plus assurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du salut, et si cette expression n'est pas tout à fait juste, ce que je veux vous faire entendre, n'en est ni moins vrai, ni moins important. Car je prétends vous faire ici reconnaître et déplorer votre aveuglement, et celui de tant d'autres, qui, comme vous, ne vérifient que trop par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'Evangile de cette semaine, savoir : *Que les enfants du siècle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfants de lumière, à l'égard de leur salut éternel* [2].

II. N'est-ce pas ce que la plupart des chrétiens ont à se repro-

[1] Cette instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère important.

[2] Evangile du huitième dimanche après la Pentecôte (*Luc.* 16).

cher? mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que vous comparant avec vous-même, vous trouverez que vous avez en effet été jusqu'à ce jour mille fois plus habile, mille fois plus circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concerne les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable et tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardait l'intérêt de votre âme et de votre éternité, qui, de tous les intérêts, est néanmoins pour vous le plus essentiel. Disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusqu'à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle : vous savez quel zèle m'anime, et je sais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part), de sorte que vous pourriez dire de vous, que vous êtes tout à la fois, et un sage mondain, et un insensé chrétien. Comment vous justifierez-vous auprès du Seigneur sur une si énorme contrariété, et quand Dieu, vous opposant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre?

III. Il me semble que je vous traite encore trop doucement, et que n'ayant point eu la prudence du salut, je devrais conclure que vous avez été absolument dépourvu de toute prudence, puisque, sans la prudence du salut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'est un langage qui n'est que trop ordinaire, et que la corruption du siècle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde et qui conduit heureusement à bout toutes ses entreprises, mais qui, du reste, vit dans une négligence entière des devoirs du christianisme, et semble avoir abandonné l'affaire de son salut, de dire de lui, quoique en plaignant son sort : Il est vrai, cet homme a de l'esprit, il a d'excellentes qualités, mais il n'a point de piété : il est judicieux, éclairé, plein de bon sens; mais pour tout ce qui regarde les choses de Dieu, il y est insensible. Hors ce seul point, c'est un homme d'une prudence consommée, c'est de toute sa compagnie la meilleure tête, c'est un génie rare. Voilà comment on parle, comment on en juge; et moi je prétends que de parler ainsi, c'est abuser des termes, et que d'en juger de la sorte, c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme, chrétien d'ailleurs, comme vous l'êtes et comme vous faites profession de l'être, a quitté le soin de son salut, dès-là, il n'a plus, à le bien prendre, ni conduite, ni jugement, ni force d'esprit, ni conseil. Voilà des expressions bien fortes; mais avec un peu de réflexion, vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet, il y a du sens et de la conduite à reconnaître, en qualité de chrétien, un bonheur éternel, qui est le salut; un bonheur pour lequel vous avez été créé, et que Dieu vous a marqué comme votre fin dernière; un bonheur au-dessus de tout autre bien imaginable, ou qui seul est le souverain bien et l'assemblage de tous les biens : y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse et de prudence, à croire par la foi ce royaume céleste où Dieu vous appelle et cette infinie béatitude qu'il vous promet, et à ne l'envisager

jamais en tout ce que vous faites, à ne prendre aucune mesure pour vous l'assurer, à vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain d'en être exclu sans ressource? Qu'est-ce que la prudence, selon tous les maîtres de la morale? c'est l'ordre des moyens à la fin : c'est-à-dire, que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, et à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or, vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez, et dans le profond oubli de votre salut où vous avez déjà passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard, et agir ainsi est-ce être sage?

V. Vous me direz que, dans toutes vos démarches et dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin : que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever et de vous agrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistait à nous proposer une fin : j'ai ajouté, une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin et qui doive l'être. Or, de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, et ce ne doit point l'être, puisqu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un prince qui, par le droit de sa naissance, pourrait aspirer à la plus belle couronne, et qui, sans se mettre en peine de l'acquérir, bornerait toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre et se consumerait pour cela de veilles et de travaux? Quoique dans ses travaux et dans tous les mouvements qu'il se donnerait, il eût une fin, qui serait la possession de ce misérable domaine; et quoique par sa vigilance et par son adresse il arrivât à cette fin et se procurât l'avantage qu'il souhaitait, le compteriez-vous pour un homme sage? loueriez-vous son habileté, et son savoir-faire, et ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins et ses prétendus succès, de folies et d'extravagances? appliquez cette figure à un chrétien, qui, dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il exécute, n'a en vue que la vie présente, sans penser à son salut : vous trouverez que le parallèle n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence, d'avoir pour fin les biens présents, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir, et même à vous y avancer, autant qu'il vous peut être convenable selon votre naissance et votre condition; d'avoir en vue l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille, la fortune de vos enfants, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de soi-même qui soit contraire à la véritable sagesse, pourvu que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, et que vous mettiez entre l'une et l'autre toute la subordination requise. Il y a une fin prochaine et particulière, et il y a une fin dernière et générale. La fin prochaine et particulière, c'est, si vous voulez, le gain de ce procès, l'acquisition de cette terre, l'entretien de cet héritage, le bon emploi de cet argent, tel dessein à bien conduire, telle place à obtenir, tel mariage à ménager, tel profit à faire, en un mot, tout ce qu'on se propose par rap-

port à cette vie, et tout ce qui en partage les divers exercices. Mais à la fin dernière et générale, c'est une autre vie que celle-ci, une vie éternelle; c'est le salut. Voilà ce que vous devez regarder, et ce que vous regardez comme un point essentiel de votre religion. Or, n'est-il pas visible et incontestable, que la fin dernière et générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines et particulières, et même que toutes ces fins particulières et prochaines ne doivent être considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale, qui est la fin dernière? La raison est, que toutes les fins particulières n'ont qu'un temps, et même bien court, et qu'elles ne sont que passagères; au lieu que la fin dernière est le terme, qui ne passe point, et après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à désirer. D'où vous devez tirer cette grande règle dans le soin des affaires humaines, d'y faire toujours présider la prudence du salut, c'est-à-dire, d'y faire toujours entrer cette prudence du salut pour y examiner deux points d'une extrême importance : premièrement, s'il n'y a rien dans ces affaires humaines et dans la manière dont vous y agissez, qui soit contraire au salut; secondement, en quoi et comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut, et y être rapportées. En user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine et la fin dernière, entre la fin particulière et la fin générale : par conséquent, c'est pécher contre la sagesse, et en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement, et appliquez-vous, je vous prie, à le bien comprendre : tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour première maxime de la prudence du salut, de la faire entrer partout, mais particulièrement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais, et que je vous porte à consulter la prudence du salut, et à l'appeler surtout dans les affaires humaines, comme si elle y était plus nécessité que dans les autres. Elle y est en effet d'une plus grande nécessaire, et la preuve en est évidente. C'est que dans les affaires humaines, il y a, à l'égard de la fin dernière et du salut, beaucoup plus de dangers à craindre et à éviter. Pour les affaires spirituelles, pour la prière, l'aumône, les œuvres de charité et de pénitence, pour toutes les dévotions et toutes les pratiques chrétiennes, quoiqu'on ait besoin de conseil, le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes d'elles-mêmes, il y a moins de risque à courir, et par là moins de précaution à y apporter. Mais où le salut est plus exposé, et où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience et à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagements du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc là même aussi qu'on doit avoir recours à la prudence du salut : de sorte que plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire; parce que plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde, plus elles tiennent de cet esprit du monde qui est opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde, et qu'elles y conduisent plus

directement. Désordres dont il n'est pas possible de se préserver sans un guide qui nous dirige, et qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assurance, et celles d'où nous devons nous éloigner. Or, ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée et mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous ne devions agir en chrétiens, c'est-à-dire, en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirer sans cesse, et qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, et en quelque état et quelque condition qu'ils puissent être. De là vous voyez aisément qu'il n'y a donc point d'état et de condition, et, en chaque état et chaque condition, point d'occupations ni d'affaires, où la prudence évangélique, qui n'est autre que la prudence du salut, ne doive avoir lieu, pour régler toutes nos pensées, toutes nos vues, tous nos sentiments, toutes nos paroles, toutes nos actions, et pour n'y laisser rien glisser qui soit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du salut. Aussi cette qualité de chrétiens, dont nous sommes revêtus, n'est point limitée : mais comme elle est répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artisan doit travailler en chrétien. Ainsi des autres professions, depuis les plus relevées et les plus distinguées jusques aux plus viles et aux plus obscures. Tellement que ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier et l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince et le monarque, parce que tout cela et tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être christianisé dans nos personnes. Quand donc l'un exerce sa charge, que l'autre s'acquitte de sa commission; quand l'un vend ou achète, que l'autre s'applique à son ouvrage; quand l'officier sert son prince dans le métier des armes, ou que le prince sur le trône gouverne ses sujets; disons absolument en tout et quoi qu'on ait à faire, ce n'est point assez de mettre en œuvre cette prudence humaine dont nous pouvons être pourvus, ni de suivre ce bon sens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de se conformer aux lois et aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité et des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille; ni de s'adresser aux maîtres de l'art et aux gens les plus versés dans les affaires du siècle; ni précisément de se conduire, comme on parle, en homme de probité et d'honneur : autant en ferait un païen, et toutes ces règles ne s'accordent pas toujours avec le christianisme ni avec le salut. Notre raison se laisse prévenir de mille faux principes et de mille erreurs; les maximes du monde et ses coutumes sont souvent très-corrompues; des amis, des parents s'aveuglent sur nos intérêts, et la complaisance en bien des rencontres, la chair et le sang les engagent à nous flatter ; les maîtres de l'art et les plus habiles dans le maniement des affaires du siècle ne considèrent point les choses, et ne les décident point par rapport à la conscience ; cet honneur, cette probité mondaine

dont on se pique est communément plus spécieuse que réelle, et n'étant fondée que sur les sentiments de la nature, il y a une infinité de sujets où elle ne convient guère avec l'Evangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle et divine, peut nous fournir des lumières pures, qui nous découvrent les routes du salut et les égarements dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure et toute céleste? elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, et ne nous laisse rien conclure que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes : Mais cela se peut-il selon la religion que je professe? mais cela est-il dans l'ordre de la charité? mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice? Le conseillerais-je à un autre, ou si quelqu'autre se comportait de même envers moi, le trouverais-je bon? N'aurais-je point de peine à la mort de l'avoir fait? Si dans un moment il fallait paraître au jugement de Dieu, le voudrais-je faire, et en le faisant ne craindrais-je point pour mon salut? Ces demandes et ces réflexions salutaires nous ouvrent les yeux, et nous font apercevoir bien des précipices où nous allions nous jeter en aveugles, et où nous étions sur le point de tomber. Car la prudence du salut nous répond sur tous ces articles, et nous donne de sûres et de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'une comparaison, ou que je vous fasse part d'une pensée de saint Chrysostome, que vous trouverez comme moi très-solide et très-judicieuse. Voyez, dit-il, ce qui se passe dans les diètes générales et dans les assemblées des Etats. Aussitôt qu'elles sont convoquées, les princes voisins y envoient des ambassadeurs; les princes mêmes les plus éloignés, et ceux qui semblent devoir moins s'y intéresser, y ont des agents et des députés qu'ils chargent de leurs négociations et du soin de les avertir de toutes les résolutions qui s'y prennent. Et quoique la diète se tienne souvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne, ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences, parce qu'il peut arriver que, dans le cours des délibérations, il naisse quelque incident qui les regarde et où leur intérêt soit mêlé. Voilà justement ce que Dieu fait à notre égard. C'est un grand monarque, lequel a partout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui se traitent, ces intérêts de Dieu sont en péril. Il y peut recevoir du dommage, et il en reçoit tous les jours; son honneur peut y être engagé, on y peut donner atteinte à ses commandements; et c'est pour cela, reprend saint Chrysostome, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent et un solliciteur qui ménage ses droits et qui les défende. Mais qu'est-ce que cet agent? c'est la conscience, c'est le don d'entendement et de conseil pour discerner le bien et le mal, c'est la prudence du salut. Oui, c'est elle qui, de la part de Dieu et au nom de Dieu, intervient à tout ce que nous nous proposons et à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier ou pour s'y opposer, autant qu'il y va de la cause de Dieu et du salut de notre âme. C'est elle qui nous crie intérieurement et sur mille points que le monde approuve : *Non licet* (Matth. 14); Ne le fais pas, Dieu le condamne :

c'est ambition, c'est avarice, c'est envie, c'est animosité, c'est déguisement et supercherie, c'est une molle et criminelle sensualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi, et je te cite au tribunal du maître tout-puissant qui s'en tient offensé. Je te le déclare et je t'annonce par avance les suites malheureuses du péché que tu commettras, qui sont la perte de ton salut et une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le secret du cœur : d'autant plus à croire, qu'elle est plus fidèle, et qu'elle ne tend qu'à notre souverain bien.

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui règnent dans la plupart des esprits, et qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes qui font une espèce de partage dans la vie des hommes, et s'imaginent avoir par là trouvé l'art de concilier toutes choses; qui, dans les affaires de Dieu et du salut, disent qu'il faut agir selon les maximes du salut et de la sagesse de Dieu, mais que dans les affaires du monde, il n'y a point d'autres règles à prendre que les maximes et les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu, et pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu et du salut ne sont pas les affaires du monde; mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut et les affaires de Dieu, et puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu et les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut et selon les vues de Dieu. Dire le contraire, ce ne serait pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu et du salut? On veut qu'un homme, qu'une femme pratiquent la vertu d'une manière conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils aient égard aux engagements, aux devoirs, aux bienséances du monde, et qu'ils règlent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, et en cela l'on n'est pas tout à fait injuste, pourvu qu'on ne passe point les bornes; mais ne serait-il pas étrange qu'en même temps on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite et le règlement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de savoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut et celle du monde. Un homme du siècle a besoin tout à la fois de l'une et de l'autre, étant obligé, par sa condition, de vivre dans le commerce du monde, et ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit; et la prudence du salut lui est encore plus nécessaire pour être en état de rendre compte à Dieu de la manière dont il s'en sera acquitté. La peine, encore une fois, est de les unir toutes deux et de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, et d'observer dans l'usage qu'on en fait, tout ce que demande la différence de leur nature, de leur objet et de leur fin. C'est à quoi les saints se sont appliqués sans relâche, et ce qui leur faisait chaque jour redoubler leur vigilance et leur attention sur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui suit de la première, consiste dans la fausse opinion de bien des gens, lesquels trouvent mauvais que les ministres établis de Dieu dans l'Eglise pour être juges des consciences et directeurs du salut des âmes, prennent connaissance de plusieurs affaires qui ont rapport au monde et qui sont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingèrent-ils en de telles recherches, et que n'en demeurent-ils à ce qui est de leur ressort? Mais moi, je prétends qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des ministres de Jésus-Christ, parce qu'il n'y en a aucune qui ne puisse avoir quelque liaison avec la conscience et le salut. Un mari s'offense de ce que l'état de sa maison et de sa famille est connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuse a choisi pour son conducteur dans les voies de Dieu, et à qui elle confie ce qui se passe dans son domestique, afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner et y mettre son salut à couvert. Quel sujet y a-t-il de s'en offenser? Cet homme, tout étranger qu'il est, n'est-il pas le lieutenant de Jésus-Christ? n'est-ce pas en cette qualité qu'il juge, et par conséquent qu'il a droit de connaître de tout? Il doit être sage; mais souvent une partie de sa sagesse est d'entrer dans la discussion de ce qu'il y a de plus intérieur et de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec discrétion; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curiosité, il sera lui-même jugé de Dieu; mais s'il ne le fait point du tout, il trahira son ministère. Et à quoi se terminerait donc le sacrement de la pénitence? Pourquoi les lèvres du prêtre seraient-elles appelées, dans l'Ecriture, le trésor public et le dépôt de la science du salut, s'il n'était permis de le consulter sur toutes sortes d'affaires, dès qu'elles peuvent, ou nuire au salut, ou y contribuer? Mais un directeur, dites-vous, un confesseur ne se doit mêler que de ce qui appartient à la direction et à la confession. Cela est vrai: mais quelles sont les matières les plus ordinaires de la confession pour les personnes du monde, sinon les affaires du monde? D'où naissent les doutes, les scrupules, les peines de conscience dans une femme qui craint Dieu et qui veut se sauver: n'est-ce pas de tout ce qui compose sa vie la plus commune? Si le directeur doit ignorer tout cela, quels enseignements pourra-t-il lui donner? Comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit et ce qu'elle ne doit pas? Si nous avions deux âmes, comme le pensaient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde, et l'autre pour les choses de Dieu, et qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devraient plus être soumises, ni à la confession, ni à la direction; mais n'ayant qu'une même âme, et pour le monde et pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite et à son jugement, soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un et l'autre, parce qu'elle peut pécher selon l'un et l'autre, et se damner. J'insiste sur ce point dans la vue de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, et que je voudrais que vous missiez en pratique. Ce serait, dans une multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé, et qui se multiplient tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui et pour les

examiner ensemble, non point par rapport à la politique du siècle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car, toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux succès de vos desseins peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, et très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde et des traits de sagesse qui me faisaient pitié, et si je l'ose dire, horreur, quand je venais à en pénétrer le fond et à en démêler les ressorts; parce que je n'y voyais ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrais donc, encore une fois, que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, et que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'âme peut être blessée, et qui, sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentiments. Eprouvez-le cet homme de confiance, connaissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille; mais dès que Dieu vous l'aura adressé, et que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises et toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, et ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera apercevoir. En matière de salut, c'est une souveraine prudence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette première règle, de la faire entrer partout pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante, est de l'employer dans toutes vos affaires, et en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut et profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, et ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes peuvent être sanctifiées, et vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles tendent vers lui directement; mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde vous sont tout au plus des soins indifférents, et que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de votre fin dernière; bien loin d'être capables de vous en approcher et de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siècle, et en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; et toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, et d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, et que nous agissions, mais les uns d'une façon et les autres d'une autre; ceux-là dans le

monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, et plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, et même les plus humaines; sont donc de l'ordre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu; étant de la volonté de Dieu; elles sont donc agréables à Dieu en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, et qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récompense dans l'éternité que ce qui est saint. Ainsi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnaissant la volonté de Dieu, et vous y appliquant par ce motif et en cette vue.

XIV. Ce n'est pas tout. Dans le soin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à essuyer? combien de chagrins à dévorer combien d'incidents fâcheux et de contre-temps, combien de traverses à supporter? en combien de rencontres faut-il se faire violence, se gêner, se surmonter, prendre sur soi? Tel, dans un ministère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occasions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la soumission aux ordres du ciel, la mortification de ses désirs et la mortification même de ses sens, que n'en ont les religieux les plus austères. Ce n'est point là un paradoxe, et peut-être n'êtes-vous que trop instruit par vous-même de ce que je dis : or tout cela, ce sont des moyens de salut que vous avez dans les mains, et que vous fournissent les affaires dont vous êtes occupé; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif surnaturel et chrétien, peut être, au jugement de Dieu, d'un très-grand prix. Combien d'autres, par la même voie, non-seulement se sont sauvés, mais sont parvenus à la plus sublime sainteté?

XV. Voilà quelle est la principale attention de la prudence du salut : elle cherche à profiter de tout pour le salut, parce qu'elle sait que toutes choses, hors le péché, peuvent servir au salut. Au lieu que les mondains, plongés, et comme abîmés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une manière toute naturelle, et par là laissent échapper des trésors de grâces et de mérites dont ils pourraient s'enrichir; un chrétien éclairé de la prudence évangélique, prend des idées supérieures, s'élève au-dessus de la nature, ne perd point Dieu de vue, et, travaillant dans le temps aux affaires du temps présent, porte tous ses regards vers l'éternité. De cette sorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres, lui vaut au centuple; et dans sa condition, quelque éloignée qu'elle paraisse du royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir et de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait consister toute sa sagesse à ne pas manquer une occasion de se pousser aux honneurs du monde; le riche intéressé met toute la sienne à grossir ses revenus et à amplifier ses domaines; mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, et que mon zèle pour vous me fait souhaiter avec ardeur que vous soyez, ne connaît point d'autre sagesse que d'aspirer, par toutes les voies qui se présentent, à une gloire immortelle, d'amasser chaque jour des richesses qui ne périront jamais.

XVI. Je ne cesserai donc point, et par le devoir de ma profession, et par l'attachement très-respectueux que j'ai pour votre personne, de vous faire la même exhortation que faisait un prophète au peuple d'Israël : *Apprenez où est la prudence, où est le conseil, où est la force de l'entendement* (Baruc. 2). Je serais bien téméraire si j'entreprenais de vous apprendre où est la prudence du monde ; vous me feriez là-dessus des leçons, et ce serait à moi de vous consulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la sagesse humaine et dans la science du monde, sont communément les moins habiles dans la science du salut : or, vous ne pouvez plus douter que cette science du salut ne soit néanmoins la véritable prudence. Ainsi j'ose vous redire : Faites une étude sérieuse de cette solide et droite prudence. Mais où la trouverez-vous ? elle n'est guère connue dans les cours des princes, ni dans les plus hauts rangs, et je me souviens sur cela d'un beau trait de l'Ecriture : il est remarquable. Le roi-prophète, parlant du patriarche Joseph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir absolu et une intendance générale dans tout son empire (Ps. 104); et pourquoi l'éleva-t-il à ce rang d'honneur? plusieurs considérations l'y engagèrent; mais entre les autres, ce fut afin que Joseph donnât des règles de prudence aux grands de sa cour, et qu'il enseignât la sagesse à ses ministres d'état[1]. Le moyen que cela pût être, demande saint Chrysostome? à peine Joseph avait-il atteint l'âge de vingt-cinq ans : c'était un jeune homme sans expérience des choses du monde, qui n'avait eu jusque-là d'autre emploi que de garder des troupeaux; qui, tiré par violence de la maison de son père, s'était vu réduit à la condition d'esclave ; qui, tout récemment, avait été confiné dans une prison, et ne faisait encore que d'en sortir; qui se trouvait tout nouveau en Egypte et n'en savait ni les mœurs, ni les coutumes. Au contraire, les ministres de Pharaon étaient des vieillards consommés dans les affaires, et formés par un long usage : cependant il faut qu'ils deviennent les disciples de Joseph, et que ce soit lui qui les dresse et qui les instruise. Qu'est-ce que cela veut dire? il est aisé, répond saint Chrysostome, de découvrir ce mystère : c'est que les princes et les ministres de la cour de Pharaon étaient des idolâtres, et n'avaient point encore adoré ni servi le vrai Dieu ; c'étaient de grands hommes selon le monde, il est vrai ; ils entendaient parfaitement l'art de gouverner les peuples, j'en conviens; ils maintenaient dans tout son lustre et faisaient fleurir l'autorité royale, je le veux; ils mettaient dans les finances et dans le commerce un ordre admirable, j'y consens; et qu'on leur attribue mille autres qualités, je ne contesterai pas sur une seule, et je les reconnaîtrai toutes. Mais que leur manquait-il? l'esprit de religion, le culte de Dieu, la connaissance du salut et le zèle d'y parvenir; sans cela toute leur prudence portait à faux, et était aussi vaine que les principes sur lesquels ils l'établissaient; il n'y avait que Joseph qui fût en état de les ramener de leurs voies égarées, et plût au ciel qu'il y eût dans toutes les cours des rois de pareils docteurs, et qu'on voulût les écouter!

[1] *Ut erudiret principes ejus, et senes ejus prudentiam doceret* (Ps. 104).

XVII. Le désordre qui perd tout, c'est qu'on n'écoute que la prudence du monde : désordre plus ordinaire dans la grandeur et l'éclat des premières conditions; mais du reste désordre presque universel. A bien juger des choses, quelque apparence qu'on ait de religion, et quelque profession qu'on en fasse, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une malheureuse fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la seule prudence du monde les affaires mêmes où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide; si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule et de faiblesse : car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien, et sage selon l'Evangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus, par une raison de conscience, et qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, et l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avait à raisonner et à délibérer avec des païens et des infidèles, je ne m'étonnerais pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ces remords et toutes ces précautions; mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi les chrétiens, et que des gens qui professent la même foi que lui, et qui prétendent au même salut, soient surpris de lui entendre alléguer ce salut et cette foi contre les principes de la politique humaine et contre les manières du monde. De là vient que, pour s'attacher régulièrement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté d'âme et d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sais que vous avez l'un et l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu; et comme vous ne faites rien à à quoi vous n'ayez mûrement pensé et où vos vues ne soient très-désintéressées, les discours du public vous touchent peu, et ses jugements ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir; mais cette fermeté inflexible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois par dérision, et en se réjouissant, qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions : attendez la fin, c'est la décision de tout. O que ces grands esprits, que ces âmes si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siècle trouvent bien à rabattre de cette sagesse dont ils se paraient et dont ils étaient si fiers, quand la mort arrive, et qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur et n'est comptée pour rien ! Leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement et honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eues à traiter avec les hommes, mais de quel usage leur sera-t-elle pour se démêler heureusement et avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu ? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie, il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation;

il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire jouer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumière divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée, et d'une sagesse qui les aveuglait et les égarait, plutôt qu'elle ne les éclairait et les conduisait. A ce grand jour, à cette révélation, qui tout à coup leur découvrira toute leur folie passée et toute leur misère présente, que penseront ces philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion, c'est ce que je voudrais, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir : si même je me hasardais à vouloir leur en donner quelques idées ; ils ne m'en croiraient pas. Quand donc le concevront-ils? quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource ?

XIX. Ces réflexions sont terribles, et méritent assurément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous ce qu'on nous dit tous les jours, que la dissipation du monde et ses mouvements effacent ces sortes de pensées, et empêchent que la plupart ne s'en occupent. Mais, vous répondrai-je, c'est donc à dire que la dissipation du monde et que ses mouvements renversent l'esprit à la plupart des gens du monde : car, en vérité, qu'appelez-vous renversement d'esprit, si ce n'en est pas un de savoir qu'on doit mourir, qu'après la mort tout sera comme anéanti pour nous sur la terre, qu'il ne nous restera qu'un seul bien à posséder, qui est le salut, que la possession de ce bien unique et souverain dépendra du soin que nous aurons eu de le rechercher dans la vie et de nous y préparer, que la perte de ce bien infini nous exposera à un malheur infini et nous y précipitera : que peut-on, dis-je, appeler égarement et même extravagance, si ce n'est d'être instruit de tout cela, et de le négliger, et de n'en être aucunement en peine, et de l'abandonner au hasard, et de n'y tourner jamais ses vues, et de n'examiner jamais ce qui en sera et ce qui n'en sera pas, comme si c'était une chose à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très-léger? N'est-ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu et cette menace qu'il nous fait par son Apôtre : *Je perdrai toute la sagesse des sages, et je détruirai toute la prudence des prudents?* Il permet que des hommes, d'ailleurs pleins de raison, et du meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables et deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère et que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, et vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison ; mais vous le serez encore plus pour votre âme et pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, et de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect et toute la reconnaissance possible; mais il me serait bien douloureux qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talents, et à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans son affaire

capitale, lorsqu'il a tant de vigilance et de circonspection dans les affaires, ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très-petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des âmes. Je dois être sensible à leur perte par le sentiment d'une charité commune; et fût-ce l'âme du dernier des hommes, et même l'âme de mon plus mortel ennemi, je ne devrais rien épargner pour la sauver. Concluez de là ce que me causerait de regrets et de sensibilité la perte d'une âme qui, par tant d'endroits et tant de raisons particulières, me doit être aussi chère que la vôtre. Je vous conjure donc par l'amitié, ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien et à votre intérêt le plus précieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens qui vous sollicitent pour d'autres grâces qu'ils veulent obtenir : ce ne sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira, et à qui il vous plaira; mais accordez-moi ce que je désire si ardemment, et sur quoi je ne craindrai point de vous presser jusqu'à l'importunité, savoir : que votre premier soin soit votre salut. Dans ces autres grâces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soi-même et ne cherche que soi-même; mais dans la grâce que je souhaite et que j'attends de votre religion, je ne pense qu'à vous, et je ne cherche que vous.

INSTRUCTION

Sur le Choix d'un état de vie [1].

ANALYSE.

Combien le choix d'un état de vie est important pour le salut.

Il ne faut point entrer dans un état sans vocation.

L'abus est qu'on n'y entre communément que par des vues humaines, et qu'on ne consulte que la prudence du siècle.

De là arrive qu'il y a très-peu de gens qui puissent se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut.

Trois règles pour bien connaître la vocation de Dieu. Premièrement, recourir à Dieu même par la prière.

Secondement, consulter les ministres de Dieu, qui sont, 1° un directeur; 2° pères et mères.

Troisièmement, se consulter et s'éprouver soi-même devant Dieu. Surtout examiner deux choses : 1° ce que l'on conseillerait à un autre dans les mêmes conjonctures; 2° ce qu'on voudrait avoir fait si l'on était au moment de la mort.

Avis de saint Paul touchant le célibat.

Dans l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie, et rien n'est plus nécessaire pour vous que de bien connaître l'importance de ce choix et les règles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-dessus quelque instruction, et

[1] Cette instruction regarde une jeune personne de qualité.

je satisfais volontiers à une demande aussi raisonnable que celle-là, et aussi digne de votre piété et de votre sagesse.

I. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il est certain que presque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans l'enfer, qui seraient maintenant des saints s'ils avaient embrassé, par exemple, l'état religieux? et combien y a-t-il de saints dans le ciel qui seraient éternellement réprouvés, s'ils avaient vécu dans le monde? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que serait-ce si vous veniez à vous y tromper, et à prendre une autre voie que celle où Dieu vous a préparé des grâces pour faire votre salut.

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire, sans y être appelé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même pour choisir selon votre gré tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous parler selon les vues et selon les desseins de sa providence; et si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès-là il est en droit de nous y délaisser, et de ne nous plus accorder cette protection spéciale dont il favorise les justes. Or, quel malheur si cela vous arrivait jamais, et si vous pouviez un jour vous reprocher que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avait pas destinés! Quand vous seriez alors sur le premier trône du monde, quand vous seriez reine et souveraine, vous devriez plaindre votre sort, et le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant voilà le désordre; et tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissements de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu, et la dernière chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, et si le salut peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, et où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on? à considérer s'il y a de part et d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance et de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle était infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'est pas qu'il soit absolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'est point contraire à la sagesse évangélique, pourvu qu'elle lui soit subordonnée. Mais l'abus est de n'écouter que cette prudence du siècle, de ne se conduire que par les principes du siècle, de ne regarder les choses

que par rapport au siècle, et de ne s'y déterminer qu'autant que les considérations du siècle nous y portent. Car c'est faire à Dieu le même outrage et la même injustice que ferait à son maître un serviteur qui voudrait se rendre indépendant, ou qui n'agirait que sous les ordres et sous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par là que les divers états qui composent ce que nous appelons le monde, ne soient pas en général de la vocation de Dieu. C'est lui qui les a établis, lui qui les a partagés, lui qui, par son infinie sagesse, les a disposés et arrangés. Or, il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la sorte, pour vouloir qu'ils demeurent vides et sans sujets qui les remplissent. D'où il faut nécessairement conclure qu'entre les hommes il y en a, et un grand nombre, qu'il a fait naître pour ces états et qu'il y a appelés. Tellement que ce serait une erreur grossière de croire que d'être engagé dans le monde ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvait tous les états du monde, et qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime et sainte. Le monde, par l'opération du Saint-Esprit et de sa grâce, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, et fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée et que je reprends, n'en est pas moins vraie, savoir, qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement et prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandait. Car pour avoir cette assurance raisonnable et prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pu être appelé de Dieu : il faut de plus que je sache en particulier, et autant que j'en puis avoir de connaissance, que Dieu en effet, dans sa prédestination éternelle, m'avait marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit, ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, et que certainement les personnes dont je parle n'ont pas; ou que par les soins que j'ai pris pour découvrir, selon qu'il m'était possible, ce que Dieu voulait de moi. Or il est évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul soin, nul moyen. D'où il s'ensuit qu'ils n'ont donc nulle raison de juger que l'état auquel ils se trouvent attachés soit réellement celui que Dieu, dans ses décrets adorables, leur avait assigné. Car de se répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire si périlleuse; que sans qu'ils se soient mis en peine d'apprendre ses volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inspirer; qu'il ne les aura pas laissés là-dessus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce serait une présomption mille fois condamnée par la parole de Dieu même et par les sacrés oracles de l'Ecriture. Ainsi ils n'ont rien de solide sur quoi ils puissent appuyer leur confiance; et je dis de plus qu'ils ont, au contraire, tout sujet de craindre l'accomplissement des menaces du Seigneur, qui nous a si hautement et si souvent avertis qu'il confondrait la fausse sagesse du monde, et qu'il l'abandonnerait à ses vues trompeuses et à son sens perverti.

VI. Vous voulez présentement savoir ce que vous devez faire pour connaître les vues de Dieu sur vous, et quelle est votre vocation. C'est ce que je vais vous expliquer, et ce que je comprends en trois articles, qui vous serviront de règles, et que je vous prie d'observer avec une entière fidélité. Le premier est d'avoir recours à Dieu ; le second, de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu ; et le troisième, de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix sage et chrétien, se trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, et vous rendre attentive à cette voie secrète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré que la prière. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez vous prosterner devant lui, et lui dire comme Samuël : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, et à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, et quelque opposé qu'il soit à mes inclinations, du moment que je comprendrai que c'est ce que vous voulez de moi, je ne balancerai pas ; et sans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle est, mon Dieu, ma résolution, et j'espère de votre grâce que rien ne sera capable de l'ébranler, ni de la changer. A cette prière, vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi*, *Seigneur*, *le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé vers vous mon âme* (Ps. 142). Le prophète se sert là d'une puissante raison pour toucher le cœur de Dieu, et il ne pouvait plus sûrement obtenir d'en être éclairé : *Parce que j'ai élevé vers vous mon âme*. En effet, si Dieu ne souhaite rien plus ardemment que de nous voir seconder sa providence et embrasser ses voies, nous les laissera-t-il ignorer, et n'aura-t-il nul égard au désir que nous lui marquons et à la droite intention que nous avons de les suivre? Ce qui achèvera enfin de l'intéresser en votre faveur, et de le disposer à vous accorder votre demande, ce sera d'y joindre quelques dévotions particulières et quelques bonnes œuvres, surtout l'usage de la communion, et même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, selon saint Paul, les victimes et les sacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

VIII. Après vous être acquittée de ce premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, et ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes, et souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi dans l'ancienne loi, les prophètes étaient-ils appelés *voyants*, et c'était à eux que Dieu envoyait son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissements nécessaires. Or, par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de per-

sonnes. Premièrement, et dans le sens le plus ordinaire et le plus propre, ce sont les prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs et les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, à qui vous exposiez avec simplicité et avec candeur toutes vos vues, toutes vos pensées, toutes les bonnes et mauvaises dispositions de votre âme. Proposez-lui vos doutes, marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien; et quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, et répondez-lui avec l'humilité d'un enfant. Surtout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, et demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, et non point à celui qui pourrait vous être plus agréable selon la nature et selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, et où vous pourrez vous en tenir. Mais en second lieu, vous devez de plus compter parmi les ministres de Dieu, le père et la mère dont vous avez reçu la vie. Les pères et les mères sont, après Dieu et selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfants, et ce serait une indépendance condamnable plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux désirs d'un père et d'une mère, trop préoccupés de l'esprit du monde, et qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disaient les Apôtres : *Est-il de la justice que nous vous obéissions préférablement à Dieu* (Act. 4)? Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que, pour l'intérêt de son salut, on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale et du respect qu'on reconnaît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, et, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car, Dieu ne nous a donné le discernement et la raison, qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particulièrement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence que l'est le choix de notre état. Examinez donc sans vous flatter, quel est, de tous les états de la vie, celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire le plus aisément votre salut, celui auquel vous êtes plus propre, eu égard aux qualités de votre esprit et de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdrez où un autre se sauverait, et qu'au contraire vous vous sauverez où un autre se perdrait. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre, qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même, se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'Evangile à Jésus-Christ : *Que faut-il que je fasse pour*

obtenir la vie éternelle (Luc. 10)? Car voilà le grand principe que vous devez poser, et d'où vous devez tirer toutes vos conséquences; comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut, et je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déjà toute déterminée et que je le dois être. Mais pour me sauver, il y a plusieurs moyens; et un des plus puissants, c'est la condition et l'état. Ainsi, de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paraîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avais en vue que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce et agréable dans le monde, c'est ce que je trouverais en telle condition. Mais, encore une fois, tout cela n'est point ma fin, et par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or, je connais, ou je crois de bonne foi connaître que je ne pourrais dans nul état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette manière avec vous-même, si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux règles dont vous devez vous servir, et qui sont de saint Ignace dans le livre de ses Exercices : 1° Que voudrais-je conseiller à une autre si elle était en ma place, et qu'elle me demandât mon avis; à une autre qui aurait les mêmes inclinations, ou les mêmes défauts que moi? Que lui répondrais-je, et à quel genre de vie la porterais-je? Car quand il s'agit des autres, nous sommes ordinairement bien plus désintéressés, et par là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or, pourquoi n'aurais-je pas pour moi la même charité et le même zèle que j'aurais pour autrui? Si c'était un de mes amis qui délibérât, ne cherchant que son salut, je sais ce que je lui dirais : pourquoi ne me le dirais-je pas à moi-même? O mon Dieu! dégagez-moi de toutes ces illusions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, et qui m'empêchent de penser aussi sainement sur ce qui me touche, que sur ce qui concerne le prochain. 2° Entre ces différents états, lequel voudrais-je avoir pris, lorsque je serai à l'article de la mort? Car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, et que mes passions ni les préjugés du monde n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrais donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui; et voilà sans doute la règle la moins trompeuse et la plus infaillible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or, ne serait-ce pas une extrême folie d'embrasser un état, dont je prévois que j'aurai à me repentir? O mon Dieu! je vous rends grâces de la vue que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'est par là que je veux décider avec vous de ma destinée. Je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir. Malheur à moi, si je venais à m'engager dans une condition qui ne me dût produire à la mort que des sujets de crainte et que des regrets!

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma pensée sur

l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous disant au regard de l'état religieux, ce que saint Paul disait aux premiers fidèles touchant le célibat. Ce passage est admirable, et plein de sens et de religion. *Pour ce qui est de l'état des vierges* (I. Cor. 7), écrivait cet apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-dessus de précepte du Seigneur à vous intimer; mais je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle. Je pense donc qu'eu égard aux misères qui nous environnent, et aux dangers continuels où nous sommes exposés, c'est un état avantageux. Ce que je désire*, poursuivait le même docteur des Gentils, *c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquiètent. Or, une femme, dans l'état du mariage, est occupée des choses qui regardent le monde et du soin de plaire à son époux; au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit.* Il vous sera aisé de faire l'application de ces paroles à la profession religieuse. Je ne vous en dis pas davantage : c'est au Seigneur à s'expliquer, et vous serez toujours bien partout où vous serez sous sa conduite et par sa vocation.

INSTRUCTION

Sur la Communion.

Il y a trois temps à distinguer par rapport à la communion : celui qui la précède, celui de la communion même, et celui qui la suit. Selon cette différence, voici les différents avis que vous devez suivre, et qui vous serviront de règles pour un saint usage de la divine Eucharistie.

§ I. *Avis pour le temps qui précède la communion.*

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus sainte et la plus importante action de votre vie, c'est de communier; et par conséquent, qu'il n'y en a aucune où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume et par habitude, où vos négligences soient moins excusables, et où vous puissiez moins espérer de Dieu, qu'il ne s'offense pas de vos froideurs et de vos relâchements.

II. Bien concevoir que le plus grand crime que vous puissiez commettre, c'est d'abuser de ce qu'il y a de plus auguste et de plus divin dans notre religion, de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, et de vous faire un poison mortel de ce que Jésus-Christ a établi pour être la nourriture spirituelle de votre âme.

III. Etre bien persuadé que le plus essentiel de tous vos devoirs en qualité de chrétien, est de vous mettre en état de communier dignement, et de travailler à purifier votre âme, afin qu'elle puisse servir de demeure à Jésus-Christ, en vous disant à vous-même, mais avec bien plus de raison que Salomon : *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve*

donc soi-même, avant que de manger ce pain céleste; car celui qui le mange indignement, mange sa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur (I. Cor. 11). Accomplir, dis-je, mais sincèrement et de bonne foi, ce précepte de l'Apôtre; en sorte que toutes les fois que vous communiez, vous puissiez vous rendre témoignage que vous vous êtes éprouvé, et que sans présumer, non plus que saint Paul, d'être justifié pour cela, votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle, du moins essentiel, à ce sacrement; c'est-à-dire, que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel : car c'est en quoi le concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte, aussi fervente et aussi parfaite pour communier, que vous la voudriez faire pour mourir, étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jésus-Christ que pour paraître devant Dieu, et pour subir la rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffirait pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacriléges, et même pour n'en faire jamais de tièdes, ni d'imparfaites, celles-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même avant que de communier, ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser, et à le détester; mais à sortir de l'occasion où l'on pourrait être de le commettre, à en retrancher la cause, à en réparer le scandale; et que tandis que le scandale d'un péché dure, ou qu'on est dans l'occasion de ce péché sans la vouloir quitter, on n'a pas encore satisfait à l'obligation indispensable que saint Paul nous impose par cette règle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous souvenir que comme la disposition la plus naturelle, c'est-à-dire la plus conforme, et aux inclinations de Jésus-Christ, et à la dignité de son sacrement, c'est la pureté : aussi, de tous les péchés qui se commettent dans le monde, n'y en a-t-il point qui ait une opposition plus spéciale à la communion, et qui vous en rende plus indigne que le péché d'impureté, parce qu'en déshonorant votre chair, il déshonore la chair de Jésus-Christ même. L'avoir en abomination dans cette vue, et faire souvent réflexion à ces paroles étonnantes de saint Ambroise, qu'il adressait à Jésus-Christ : *Quelle bonté, Seigneur, que pour sauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le sein d'une vierge!* Car si, toute pure qu'a été Marie, saint Ambroise n'a point cru lui faire tort de parler ainsi, qu'aurait-il dit d'une impudique qui, dans l'engagement et dans le désordre de son péché, approche de la communion, laquelle n'est rien autre chose, selon les Pères, qu'une extension ou une suite de l'incarnation?

VIII. N'attendre pas jusqu'au jour de la communion même pour vous y préparer; mais prendre pour cela un temps raisonnable, et y penser d'autant plus tôt, que vos communions seraient plus éloignées les unes des autres; surtout la veille d'un si saint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous séparer de toutes les choses qui pourraient vous dissiper l'esprit, comme de certains di-

vertissements et de certaines conversations, dont l'inutilité et la vanité, sans parler du reste, sont plus opposées à la sainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précèdent votre communion à faire de saintes lectures, qui vous remplissent l'esprit et le cœur des sentiments dont vous devez être pénétré sur un si grand sujet. Le livre du Mémorial de Grenade sera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulièrement des aumônes, qui vous attirent les grâces nécessaires pour communier saintement et utilement. Y joindre une petite revue que vous ferez de votre conduite, pour reconnaître si depuis votre communion vous avez été plus fidèle à Dieu, et si vous avez avancé dans la voie de votre salut; et marquer en particulier les choses où vous vous apercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement : cela même étant la matière des principaux actes intérieurs qui doivent entrer dans la communion suivante.

X. Ménager, s'il est possible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confesseur, afin qu'il vous aide par ses conseils à bien faire une action si sainte; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir sur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, et en qui vous avez pris confiance. Cet avis est de la dernière conséquence, particulièrement aux personnes de la Cour et à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§ 2. *Avis pour le temps même de la communion.*

I. Considérer le jour de votre communion comme un jour que vous devez entièrement et uniquement consacrer à Jésus-Christ; en sorte que vous accomplissiez à la lettre le précepte du Saint-Esprit : *Ne laissez rien échapper d'un jour sans en profiter* (Eccli. 14). C'est-à-dire, qu'aucune partie d'un jour si heureux ne soit perdue pour vous, et que tout ce que vous ferez ce jour-là se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même; vous levant, par exemple, dans cette pensée : *Voilà le jour que le Seigneur a fait pour moi* (Ps. 117); allant à l'église dans ce sentiment : *Voici l'Epoux qui vient, allons au devant de lui;* mais par-dessus tout, ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche et peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la messe où vous devez communier, avec le même esprit que vous auriez voulu assister avec les Apôtres à la dernière cène, où Jésus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des Apôtres, va se renouveler dans vous, et que, par le ministère du prêtre qui vous représente Jésus-Christ, vous allez être participant de la même grâce, et recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la messe, et jusqu'au temps de la communion, dans les affections, ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; faisant intérieurement la profession de cette foi, et disant avec l'aveugle-né de l'Evangile : *Oui*, *Seigneur*, *je crois* (Joan. 9).

Je crois que c'est vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui, étant né pour moi dans une crèche, avez voulu mourir pour moi sur la croix, et qui, glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espèces adorables : je le crois, mon Dieu, et je m'en tiens plus assuré, que si je le voyais de mes yeux, parce que mes yeux me pourraient tromper, et que votre parole est infaillible. Quoique mes sens et ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens et à ma raison, pour me captiver sous l'obéissance de la foi ; et s'il fallait souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grâce, Seigneur, je les souffrirais plutôt que de démentir sur ce point ma créance et ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi : car, puisque c'est Jésus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain et à votre Dieu ; à l'exemple des premiers chrétiens, qui, selon le témoignage de saint Augustin, ne recevaient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premièrement adorée. Ainsi, pendant que le prêtre célèbre, mais particulièrement à l'élévation de l'hostie, vous répéterez souvent d'esprit et de cœur ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* (Joan. 20) ; adorant Jésus-Christ sur l'autel, comme les Mages l'adorèrent dans l'étable de Bethléem, et lui protestant, avec saint Bernard, que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous, plus vous voulez avoir de respect, de zèle et de vénération pour lui.

V. D'un profond anéantissement de vous-même, vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute majesté daigne bien descendre du ciel pour vous visiter ; disant, avec bien plus de sujet que la mère de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle reçut la visite de la Sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur* (Luc. 1), que mon Seigneur et mon Dieu veuille venir à moi ? ou, comme le centenier : *Ah ! Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (Matth. 8) ; ou comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire* (Job. 7) ? Et qui suis-je, moi pécheur, moi ver de terre, pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous, pour être assis à votre table, pour y manger le pain des anges, et pour y être nourri de votre chair divine ?

VI. D'une humble confiance : car, si Jésus-Christ se plaît, et se tient même honoré que l'on se confie en lui, c'est particulièrement dans ce mystère, où lui-même, sans réserve, se communique à nous. Or, s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste ? pourrait-il nous refuser quelque chose en même temps qu'il se livre à nous ? Vous devez donc considérer l'Eucharistie comme le trône de la miséricorde de Jésus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos misères, vos faiblesses, vos aveuglements, vos erreurs, sûr que vous devez être de lui, que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il apaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes : d'emporté que vous étiez, il

vous fera paraître modéré; de tiède, il vous rendra fervent; de charnel et de mondain, il vous changera en homme spirituel et chrétien : vous approcher, dis-je, de Jésus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie et sur son infinie bonté; car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu? le maître de mon cœur? et quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jésus-Christ : Mais ne serais-je point, ô mon Sauveur! assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret qui fût un empêchement à toutes les grâces que vous me voulez faire? ne serais-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, et pour vous trahir demain? ne vous recevrais-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle? et, au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidèle, n'y venez-vous point avec horreur et avec indignation, comme à un ennemi caché? Si cela était, ah! je vous dirais, comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur* (Luc. 5), parce que je suis un sacrilége et un impie; mais la même confiance que j'ai en vous, me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, et qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

VIII. Du désir ardent de recevoir Jésus-Christ : car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à Notre Seigneur, non-seulement le désir, mais, s'il est possible, l'impatience et l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant, comme les patriarches de l'ancienne loi qui attendaient sa venue : *Venez, Seigneur, et ne tardez pas davantage* (Psal. 39); venez prendre possession de mon cœur, il est tout prêt, et il ne peut être rempli que de vous : ou, comme le prophète royal, dans ce psaume qui convient si bien à une âme chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon âme soupire après vous, mon Dieu* (Psal. 41).

IX. D'une fervente contrition qui achève de sanctifier votre âme, et qui la mette dans ce degré de pureté où elle doit être pour devenir digne de Jésus-Christ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint roi pénitent : J'espère, Seigneur, que vous m'avez déjà lavé par le sacrement de pénitence; mais *lavez-moi encore davantage, purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché* (Psal. 50), afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, et renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture et de justice* (*Ibid.*), sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant, ne serait que mensonge et illusion. Comme le péché, ô mon Dieu! est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, je le déteste et l'abhorre, parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendrait point d'ailleurs sujet aux châtiments terribles et effroyables

dont votre justice le punit, et quand il ne mériterait point l'enfer, il me suffit, pour l'avoir en exécration, qu'il m'éloigne de vous, et qu'il empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car, si vous êtes obligé d'aimer Jésus-Christ de tout votre cœur, et de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine, beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement, qui est singulièrement et par excellence le sacrement de son amour et de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que, dans le moment de la communion, Jésus-Christ vous demande comme à saint Pierre : *M'aimez-vous* (Joan. 21)? et ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet Apôtre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime* (*Ibid.*). Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui, est que je veux vous aimer d'un amour solide et effectif, qui ne consiste pas simplement dans les paroles, mais dans l'accomplissement de mes devoirs, dans l'observation exacte de vos commandements, dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenser, dans la fuite de tout ce qui vous déplait, dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde, et à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particulière aux paroles du prêtre, lorsqu'il vous présentera le corps de Jésus-Christ, et qu'il vous dira : *Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme jusque dans la vie éternelle.* Paroles qui doivent faire sur vous une vive impression, en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grâce : c'est-à-dire, de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie; mais pour être constamment fidèle à Dieu et vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jésus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une prière courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jésus-Christ, le conjurant de suppléer par sa grâce à tous vos défauts, et de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir : reconnaissant avec humilité que, quoi que vous ayez fait pour cela vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§ 3. *Avis pour le temps qui suit la communion.*

I. Sortir de la sainte table avec un profond respect de la présence de Jésus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, et dont il est vrai de dire dans ce moment-là, que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Etre quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous, et vous considérant vous-même comme le tabernacle vivant où réside alors le Saint des saints. Pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, et pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourraient être alors que criminelles; comme si Jésus-Christ vous disait : *Appli-*

quez-vous à me contempler, et reconnaissez que je suis votre Dieu (Ps. 45), puisqu'en vertu de ce mystère, vous en avez une expérience si sensible.

II. Goûter le bonheur et l'avantage que vous avez de posséder Jésus-Christ, qui est votre souverain, et qui, par la communion, se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité, vous appliquant ces paroles du psaume : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (Psalm. 33). Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers ; mais il est doux dans ce sacrement, et la douceur dont il y remplit les âmes justes est le caractère de sa divine présence. Ah ! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles, et des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur et corrompre ma raison. Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable Eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devrais souverainement haïr, et qui me font préférer, aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire, ce qui contente ma sensualité. aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque, pour comble de ses désirs, il vit Jésus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix* (Luc. 2), puisque non-seulement mes yeux vous ont vu, mais que mon âme vous possède, et que ma chair même est pénétrée de vous, qui êtes la source de la vie.

III. Faire après la communion ce que David pratiquait si saintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au dedans de moi* (Psal. 84). Car c'est proprement alors qu'il est dans vous, et si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrètement à votre cœur pour vous dire bien des choses auxquelles vous ne pensez pas, et que vous vous dissimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains désordres dans lesquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre. Il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, et remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais d'une manière dont il sera impossible que vous ne soyez touché aussi bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (I. Reg. 3).

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jésus-Christ attend de vous après la communion, qui est de lui témoigner votre reconnaissance pour le bienfait inestimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne serait-ce pas, si, rempli de ses dons et de lui-même, vous n'en aviez aucun sentiment, et ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le sien ne trouvait dans votre âme aucun retour? *Ah ! Seigneur*, devez-vous lui dire, *que ma main*

droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais; et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous (Ps. 136). J'ai été un infidèle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat; et puisque le sacrement de votre corps est une véritable eucharistie, c'est-à-dire, un sacrement d'action de grâces, non-seulement je veux vous marquer par toute la suite de ma vie, combien je vous suis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me serve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits et que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu! pour avoir usé envers moi de tant de miséricorde; et par où puis-je reconnaître les obligations excessives que je vous ai; les grâces dont vous m'avez comblé, les marques singulières de protection par où vous m'avez distingué, sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grâce, ne puis-je pas me consoler dans la pensée, que vous offrant vous-même à vous-même, puisque vous êtes maintenant à moi, je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois?

V. Faire à Jésus-Christ une oblation entière de votre personne, lui protestant, qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier sa parole : *Celui qui mange ma chair, vivra pour moi* (Joan. 6). Que vous ne voulez plus avoir de pensées, former de desseins, exécuter d'entreprises, que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez; que vous ne voulez plus employer votre santé, vos forces, les talents de votre esprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de sa gloire : lui assujettissant toutes les puissances de votre âme, en sorte qu'il en soit le maître; et qu'il y règne absolument; et afin que cette oblation ne soit pas vaine, et d'une pure spéculation, la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même. C'est-à-dire, que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jésus-Christ dans ce moment-là, en lui disant : Non, Seigneur, après la faveur singulière dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous et aucun être créé.

VI. Demander à Jésus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les grâces dont vous avez besoin, le forçant par une aimable et sainte violence à vous les accorder, en lui disant, comme Jacob disait à l'ange : *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction* (Genes. 32). Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des grâces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne servirait peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les grâces de mon salut, un esprit humble et un cœur chrétien. Je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété et du libertinage, la crainte de vos jugements, et par-dessus tout votre saint amour. Je vous demande la force et la solidité de l'esprit qui m'est nécessaire pour me préserver de la

corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation et au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de la chair me tend de tous côtés, pour conserver, au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose, la liberté et la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis et ce que votre providence m'a fait naître, et être chrétien. Voilà, mon Dieu, les grâces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout temps de vous les demander; mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi et plus d'assurance de les obtenir, que maintenant que je vous possède, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement et quelque réforme de vie : par exemple sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces résolutions soient plus solides, les concevoir en présence de Jésus-Christ, qui, dans le fond de votre cœur, les ratifie et les accepte, comme si vous lui disiez : Oui, Seigneur, c'est à vous-même que je m'engage, je veux bien que vous vous éleviez contre moi, si les promesses que je vous fais ne sont sincères et véritables : *J'ai juré, ô mon Dieu! de garder les ordonnances de votre divine loi* (Ps. 118). J'ai juré d'être régulier et plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui, etc. J'ai juré, et c'est vous-même que je prends à témoin de ce serment, afin que vous le confirmiez, et que votre sacrement adorable que je viens de recevoir en soit comme le sceau qu'il ne me soit jamais permis de violer, à moins de passer devant vous pour un parjure et pour un anathème.

VIII. Vous exciter à la persévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme saint Paul : *Qui est-ce qui pourra désormais me séparer de Jésus-Christ* (Rom. 8), après m'être uni à lui si étroitement? Puis, vous répondant avec les paroles du même apôtre : *Non, je suis sûr que ni la mort ni la vie, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni quelque autre créature que ce soit ne me séparera jamais de lui* (Rom. 8). Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi; je connais ma misère et mon néant, et je sais que si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberais dans l'abîme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, et de me promettre, que tout inconstant et tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour et dans la possession de votre grâce.

IX. Accomplir réellement dans la suite de votre vie ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte, qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire comme

saint Paul : *Je vis; mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Galat. 2); vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne, ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jésus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous; c'est-à-dire, qui vous fasse penser, agir et parler, et qu'il n'y ait rien dans toute votre conduite qui ne soit digne de lui. Car si, après la communion, vous viviez comme auparavant dans le désordre d'une vie lâche ou libertine, si vos pensées étaient aussi mondaines, vos paroles aussi dissolues, vos actions aussi déréglées qu'elles étaient avant que vous eussiez communié : ce que Salvien disait autrefois se vérifierait dans vous à la lettre, savoir, que Jésus-Christ recevrait en vous de la confusion et de la honte, puisqu'il lui serait honteux qu'une langue, par exemple, qui a été sanctifiée par le sacrement de son corps, proférât encore des paroles lascives et impures; qu'un cœur dont il a fait sa demeure, fût encore rempli de mauvais désirs.

X. Remarquer, et, s'il est possible, mettre par écrit après la communion, certains sentiments plus tendres et plus affectueux dont vous avez été touché à la sainte table : afin que s'il vous arrive ensuite de tomber dans la sécheresse, ou même dans le relâchement et dans la tiédeur, vous puissiez vous ranimer par le souvenir des choses qui ont fait alors impression sur votre esprit. Car vous profiterez ainsi de l'avis salutaire de David, conçu dans ces paroles du psaume : Les saintes pensées, dont votre cœur a été rempli dans la communion, étant recueillies et conservées, comme autant *de précieuses reliques*, *vous feront un nouveau jour de fête* (Psal. 75), autant de fois que vous y aurez recours et que vous les rappellerez.

FIN DES INSTRUCTIONS.

RETRAITE SPIRITUELLE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

AVERTISSEMENT.

L'expérience a fait assez connaître jusqu'à présent, quelle est l'importance et l'utilité de la Retraite spirituelle pour maintenir la régularité dans les communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, et on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, et où cette sainte pratique est plus en usage.

De là vient que, dans la plupart des Ordres religieux, on s'est fait une coutume, et dans plusieurs mêmes, une obligation expresse et une règle, de vaquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien et tout commerce, non-seulement au dehors, mais dans l'intérieur de la communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, et l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu et de soi-même.

C'est dans ce silence et ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'âme, comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, et qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle, en la présence du Seigneur, toutes ses années; elle reconnaît devant lui ses égarements; elle en découvre les principes, elle y cherche les remèdes; et après avoir pleuré ses lâchetés et ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions et prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu, de sa part, ne lui manque pas. Dès qu'avec le secours de sa grâce une âme s'est mise en disposition de l'écouter et de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre et se fait sentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inspirations, attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités; il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles : il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, et par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, et à le perdre : car la Retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourraient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y trouve l'entrée à quelques relâchements, du moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude, parce que la Retraite est une des ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours et en empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir qu'il n'est rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impression, soit sur l'esprit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une retraite. Ce qui doit même leur donner une force et une vertu toute particulière, c'est l'enchaînement et l'ordre des Méditations. L'une conduit à l'autre, et celle-ci soutient celle qui la

suit. Ainsi, après une mûre considération de notre dernière fin dans l'éternité, qui est Dieu, et de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre âme, selon l'état où Dieu nous a appelés, on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause, en nous éloignant de ces deux termes; on l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au souverain Être, et qu'il nous prive de notre souverain bien; on en conçoit de l'horreur; et de quelque manière qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paraît également difforme et digne de haine.

De cette vue du péché naissent les sentiments de componction et de repentir. Dans le regret qui la presse, l'âme s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puissants motifs dont elle est déjà touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se met devant les yeux, achève de la déterminer; et le voyant si favorablement reçu de son père, elle en tire tout à la fois une double leçon, et de ce qu'elle doit faire pour trouver grâce auprès de Dieu, et de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître et de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premières démarches; et ce serait peu de revenir à Dieu, ou ce serait n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'était dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, et de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jésus-Christ pour guide et pour modèle. Après avoir trop longtemps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendard et sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre; et nous ne sommes parfaits qu'autant que nous marchons sur ses traces, et que nous portons ses livrées et son image.

L'âme n'est donc plus désormais attentive qu'à le contempler et qu'à l'étudier. Depuis le moment de son incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante; de sa vie glorieuse; et dans chacun de ces mystères elle trouve de quoi s'instruire, et sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris et la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain et la charité. Tellement que, de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu, par où elle finit, et qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette Retraite, et la liaison des sujets qui la composent. C'est à saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode; ou plutôt, c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avait reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres Retraites qui ont paru jusqu'à présent et qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles; mais après tout, comme la religion leur impose des devoirs propres, et les engage à des observances plus étroites et plus parfaites, on ne peut douter qu'une Retraite et des Méditations spécialement à leur usage, ne leur soient encore beaucoup plus convenables et plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne

puissent tirer du fruit de ces Méditations, ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune sorte. Les vérités du christianisme sont toujours les mêmes dans le fond, et pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, et chacun peut se la faire à soi-même, selon la situation présente et la disposition de sa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde il y a grand nombre d'âmes vertueuses qui, plus régulières et plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profession religieuse, et se proposent d'en acquérir autant qu'il est possible, ou d'en imiter la perfection.

Mais, malgré les avantages de la Retraite, on est du reste obligé de reconnaître qu'elle devient quelquefois assez infructueuse, et qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle est capable de produire. La raison est que nous n'y apportons pas toute la préparation nécessaire, ou de l'esprit, ou du cœur. Car, suivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur et l'esprit sont bien disposés; et c'est pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes, et de préparer notre âme.

Le point le plus essentiel de cette préparation, et celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, est une intention droite et une vraie volonté d'apprendre à se bien connaître, et de travailler de bonne foi à se renouveler selon Dieu, et à se perfectionner. Sans cela il y a peu à compter sur une retraite; et hors quelques sentiments de piété qui passent et qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du prophète nous donne assez à entendre combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, et que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; et souvent on pense vouloir être à lui, lorsqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis est général; mais il ne faut point craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car, quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, et viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient point conduits par l'Esprit de Dieu et par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont ni règle, ni devoir indispensable, ni aucune considération humaine qui les y obligent. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'une communauté religieuse, où l'usage de la Retraite est établi. C'est une observance dont on n'est pas maître de s'exempter; ou c'est au moins une coutume à laquelle on ne saurait manquer sans une espèce de scandale. D'où il arrive plus aisément que le motif des Retraites qu'on fait, soit autant la nécessité, la bienséance, l'exemple, qu'un désir sincère de changer et de se réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce désir solide d'un saint renouvellement de soi-même. Assez de réflexions se présentent, dont chacune est capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la suite à faire, l'excellence de sa vocation, le danger d'une vie toujours lâche et imparfaite, un âge peut-être avancé et où il faut songer à mourir : toutes ces pensées, et d'autres que Dieu inspire, sont de puissantes raisons pour se réveiller de l'assoupissement où l'on est, et pour entreprendre les exercices spirituels dans un ferme dessein de se les rendre aussi salutaires qu'ils le peuvent être.

C'est de cette première disposition que suivront toutes les autres. Touché de ce sentiment, on n'omettra aucune des pratiques ni aucun des règlements qui sont marqués. On gardera un silence exact; on éloignera de son esprit tous les objets qui le pourraient dissiper, et l'on en détournera ses sens; on donnera à chaque exercice son heure, sa place, tout le soin et toute l'application qu'il requiert; on s'abandonnera à la grâce, et l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une âme qui le désire et qui vient à lui? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, et la laisser pour quelque temps dans une sécheresse de cœur où elle demeurera sans goût et sans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera : au contraire, elle tombera dans l'abattement et dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible, et l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, et que, sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu à peu se dissipent, et les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, et qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur et une indifférence qui les affligeait et les désolait; mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les ravissaient, et y ont goûté les plus sensibles consolations?

Ce qui est d'autre part à craindre, et de quoi l'on doit se garantir comme du piége le plus subtil, c'est de faire trop de fond sur ces sortes de sensibilités, et de mesurer par là le fruit de la retraite. Les plus tendres affections, et les mouvements les plus animés dans la méditation sont peu de chose, si l'on ne va pas plus loin et qu'on ne les réduise pas à la pratique. Car c'est la pratique qui sanctifie, et tous les maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup estimé de simples sentiments, quelque relevés et quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes et de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela; mais, dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que, sans se borner à des propositions vagues et indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on se reconnaît plus sujet; et que, pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr et plus efficace. Quelques-uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu et promis à Dieu, afin de se le représenter de temps en temps, et de se l'opposer à soi-même, comme la condamnation de ses infidélités et de ses rechutes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la retraite, et de la conduite qu'on y doit tenir : mais pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la première méditation qui est à la tête de cette Retraite, et qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car voilà surtout le caractère des choses de Dieu : on en connaît plus par soi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands maîtres n'en peuvent enseigner.

Le P. Bourdaloue étant accoutumé à parler solidement sur toutes les matières qu'il traitait, et à les développer dans toute leur étendue, on ne sera point surpris que la plupart de ces méditations et de ces considérations

qu'il y a jointes, soient un peu longues; mais chacun pourra choisir ce qui lui sera propre, et s'y arrêter. Outre qu'il y a plusieurs personnes qui, pour fixer leur imagination naturellement vive et prompte à s'échapper, sont bien aises d'avoir un livre dont la seule lecture, avec quelques retours sur eux-mêmes, puisse utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraison.

De plus, comme le P. Bourdaloue était fait aux manières de la chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Ecriture, qui en exprime le sujet. Enfin, s'il conserve toujours son esprit de prédicateur, et qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile sur les manquements et les imperfections ordinaires dans les communautés religieuses, les gens du monde ne peuvent raisonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On se porte partout soi-même, et l'on a partout ses faiblesses; mais avec cette différence entre le religieux et l'homme du siècle, que les faiblesses de l'un ne vont point à beaucoup près aux désordres et aux excès de l'autre. Ce qui paraît répréhensible dans un religieux, serait à peine remarqué dans un séculier. On lui en ferait même quelquefois une vertu; et tel passerait dans le monde pour un saint, s'il voulait seulement s'assujettir à vivre dans sa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent.

MÉDITATION

POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.

Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur. **(Osée, ch. 2.)**

PREMIER POINT. C'est Dieu qui m'appelle à cette retraite, c'est lui qui m'en a inspiré le dessein; et la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque temps de tout commerce, et de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grâce. Je dois donc suivre le mouvement de cette grâce, et en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grâce de prédilection par rapport à moi; car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains et de mondaines vivent dans le désordre du péché, et dans un profond oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes? ce qui serait néanmoins le souverain remède de leurs maux, et peut-être l'unique ressource de leur salut. Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale: avec quelle attention et quel soin dois-je ménager une grâce si précieuse?

C'est peut-être la dernière retraite de ma vie que je vais commencer. Si je le savais, quel zèle, quelle ferveur y apporterais-je? Combien en ai-je fait d'inutiles, et qui n'ont produit en moi aucun changement? Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, et qu'elle achève dans mon âme l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, et qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ, qui était le Saint des saints, fut conduit par l'Esprit

de Dieu dans le désert : voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, et à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, et de là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit, et dans le même esprit que Jésus-Christ y entra.

Deuxième point. Dieu, qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure, sans l'intérieure, est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument, d'esprit et de cœur, de tout ce qui pourrait me distraire et me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avait dans le monde que Dieu et moi ; en sorte que je m'occupe uniquement de lui, et que je puisse m'écrier avec l'épouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (Cant. 2). Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs; et quelque apparence de bien que je crusse y apercevoir, ce bien qui me partagerait, cesserait pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur ; et par conséquent il faut que mon cœur soit vide du monde. Non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, et avec lequel je n'avais presque nul rapport ; car à peine le connais-je, depuis que je l'ai quitté, et à peine me connaît-il : mais de ce petit monde qui m'environne; et qui se trouve même dans la religion; de ce petit monde qui est en moi, et qui fait partie de moi-même ; de ce petit monde qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi, si je portais ce petit monde jusque dans le sanctuaire de la solitude, c'est-à-dire, si j'entrais dans la retraite avec un esprit dissipé, ou un cœur immortifié ! Or, il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par là je me rendais incapable des communications et des entretiens que je dois avoir avec mon divin Epoux ! car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverais pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouverait pas dans ce parfait recueillement où doit être une âme qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler et à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, comme David : *J'écouterai*, mais avec réflexion et avec respect, *ce que le Seigneur me dira* (Psal. 34), ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que mon âme est attentive à vous écouter* (1. Reg. 3). Je dois, à l'exemple de Marie, sa sainte mère, recueillir et conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

Troisième point. La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint, mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire : dans le même sentiment que le prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe*, *afin que je prenne mon vol*, *et que je me repose dans le sein de Dieu* (Psal. 54)? Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'excellents moyens dont je puis et dont je dois me servir ; mais ce n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avais fait une bonne retraite, parce que je m'étais régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie, de me bien connaître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi ; de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation; en un mot, de me changer, et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ* (II. Cor. 5). Car, si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurais-je eu tous les sentiments de la dévotion la plus affectueuse, ce ne serait qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, et non de raisonner, ni de contempler. Cependant, cette fin conçue de la sorte, est encore trop générale et trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué; et c'est à moi d'examiner devant Dieu quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : par exemple de me réformer dans l'observation de mes règles; de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainsi du reste.

Conclusion. Eclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin; et donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connaître la perfection où vous m'appelez, et les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirais aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu! car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois constamment travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut; et c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourraient m'empêcher d'accomplir vos ordres et de seconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il me semble, Seigneur, que mon cœur y est disposé; et qu'en commençant cette retraite, je pourrai, avec une humble confiance, me rendre devant vous le même témoignage que votre prophète : *Mon cœur est prêt, mon Dieu*, *mon cœur est*

prêt (Psal. 56). Mais peut-être que je me flatte, et qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre et d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer; achevez de préparer ce cœur, qui veut vous être soumis, et qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impressions de votre grâce et de votre esprit.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la fin de l'homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.
Seigneur, faites-moi connaître ma fin. (PSAL. 38.)

PREMIER POINT. Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? pour le connaître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporelle; je n'y suis point pour y acquérir de la réputation et de l'estime; je n'y suis point pour y vivre agréablement et à mon aise. Tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être; j'y suis pour y chercher Dieu, pour servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le Sage, *consiste l'homme, et tout l'homme* (Eccl. 12).

Grande vérité sur laquelle roulent toutes les autres vérités! C'est néanmoins cette vérité, que je n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie; tellement que j'ai vécu comme si je ne la connaissais pas. Car, au lieu que j'étais créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même : en un mot, je me suis regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir? Tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avais bien connu ma fin, et si je l'avais toujours eue devant les yeux, toute ma vie aurait été sainte. D'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes dérèglements? de ce que j'ai oublié cette fin; de ce que, mille fois et dans les occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire : Quelle est ma fin? de ce que, dans des affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devait conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non-seulement Dieu est la fin de ma création et de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car il n'y en a pas une qui, par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions même les plus indifférentes et les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez*, *faites tout pour Dieu* (I. Cor. 10). Que s'ensuit-il de là? que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une

autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre et du péché qui s'y rencontrait, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurais fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurais fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, et que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin*, disait le prophète, *et dès-là ils sont devenus inutiles* (Psal. 13), ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, et puis-je assez le déplorer?

Deuxième point. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu, lui-même, n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité, il se connaît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, et il les exécute dans le temps. Or en cela il m'a créé à son image et à sa ressemblance; car il m'a donné un entendement pour le connaître, une volonté pour l'aimer, un corps et une âme pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que Dieu. *O Seigneur!* s'écriait le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte* (Job. 7)? Reconnais, mon âme, reconnais ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, et pour lui offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avais d'être fait pour Dieu, et pour Dieu seul. Quand je me cherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même; et en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par là il est devenu non-seulement semblable aux bêtes* (Psal. 48), mais de pire condition que les bêtes : car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles conformément à leur fin, et Dieu est toujours leur fin; au lieu qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle et assez insensé pour m'en proposer une autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu : car Dieu ne serait pas Dieu, s'il m'était permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesserait d'être Dieu, si je pouvais avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être : il faut qu'il le soit, et il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire; voudrais-je la lui disputer? Nécessaire par rapport à moi : car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, et par conséquent, qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur,* disait saint Augustin, *et mon cœur sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous.* Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais : je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

Troisième point. — Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers qui ne m'aide à connaître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, et qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être, et qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les éléments, tout m'annonce un Dieu; en sorte que je suis inexcusable, si le connaissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend, mais aussi m'assure-t-il que, par un juste jugement, vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que serait-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même!

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de sa providence, regarder tout ce qui m'arrive comme un moyen dont Dieu veut que je me serve pour arriver à la fin qu'il m'a marquée : prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodités, mépris, honneur, joie, affliction. *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom. 8) ; parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les saints, ont également servi à leur prédestination : dans tous ces événements, quoique contraires, ils ont trouvé le royaume de Dieu, qui était leur fin.

Or, voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, et les desseins de Dieu en tout cela; ou, si je l'ai connu d'une connaissance stérile et de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car, malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions; de l'infirmité, pour mener une vie lâche; des afflictions, pour murmurer; de la joie, pour me dissiper; de la prospérité, pour m'enorgueillir; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu! quelle infidélité à sa providence! quel oubli de mes propres intérêts! Je ne dois donc désormais user des créatures que pour arriver à ma fin : c'est-à-dire, que je ne dois les estimer, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu et me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi; et pour venger à mes dépens le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles et profitables, elles me deviennent pernicieuses et dommageables.

Conclusion. Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu! qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connaître ce que je suis, et pourquoi je le suis; donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paraisse dans ma conduite que je suis en effet, non-seulement persuadé, mais touché de cette fin; que mon unique soin soit de la chercher partout et en

tout, d'en renouveler tous les jours l'intention et le désir, et de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisait à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une seule de nécessaire* (Luc. 10). Or, cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions; et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, pourvu que je sois à vous, et que vous soyez éternellement à moi? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvu que j'y parvienne? Sainte indifférence qui me délivrerait de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes dont mon attachement aux créatures est la source! sainte indifférence qui bannirait de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité! sainte indifférence qui mettrait le calme dans mon âme, et qui serait déjà pour moi une béatitude anticipée.

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte, de préférer, entre les choses du monde, celles que je connaîtrai m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je saurai me l'être moins; car, quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement et plus infailliblement, et quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seraient plus agréables, mais dont il me serait plus facile et plus dangereux d'abuser. Surtout aidez-moi à m'établir et à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être, d'embrasser généralement et sans réserve tous les moyens par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin; car, s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrais tous les autres, dès-là je ne voudrais plus sincèrement ni efficacement ma fin, et la volonté que j'aurais d'atteindre à cette fin, ne serait plus qu'une velléité et qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu! point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions : Suis-je dans cette indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas Dieu? Suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs et les plus propres pour me conduire à Dieu! Veux-je les employer tous, et le veux-je bien?

DEUXIÈME MÉDITATION.

De la fin du Chrétien.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. (Matth., ch. 16.)

Premier point. Pourquoi suis-je chrétien? pour servir et honorer Dieu. Non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raison étant aussi faible, aussi bornée et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donnerait pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon les maximes générales de la religion; car Dieu demande de moi, comme chrétien, quelque chose de plus parfait, que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connaîtrait Dieu, et n'aurait que la foi d'un Dieu. Mais je suis chrétien pour servir Dieu, et pour le glorifier selon les règles particulières, et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là, et tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connaître Dieu, et que pour m'apprendre à honorer Dieu comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disait : *Mon Père j'ai fait connaître aux hommes votre nom* (Joan. 17). Moïse avait appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices et des victimes mais ces sacrifices, où l'on n'immolait que des animaux, n'étaient que l'ombre et la figure du vrai culte que Dieu attendait de moi. Ces sacrifices étaient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritait. Jésus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire, par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme législateur et comme maître, m'a faite dans sa propre personne : *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous* (Hebr. 10). En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer Dieu; mais en même temps pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce et qu'il meure à soi-même* (Matth. 16).

Voilà, dis-je, pourquoi je suis chrétien, et c'est uniquement par là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que si je ne renonce à moi-même, je ne suis chrétien que de nom; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de chrétien que pour ma confusion; que quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connais pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu, de la manière que je le dois connaître, que je le dois aimer et que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-

même, et dans ce sacrifice de moi-même que consiste pour moi la religion. Les Juifs pouvaient l'ignorer; mais, après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point serait mon crime. Ce renoncement est difficile; mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure selon les sens et selon les inclinations naturelles; mais c'est une parole de salut, une parole de vie, et de la vie éternelle.

Deuxième point. En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ; car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus, les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ et moi de la conformité, j'ai droit d'espérer en Dieu, et de faire fond sur ses miséricordes; mais n'y a-t-il dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ, quand j'aurais d'ailleurs toutes les perfections des anges, Dieu ne me reconnaît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin et à quoi je dois travailler comme chrétien : à me faire une copie vivante de Jésus-Christ, à envisager Jésus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me former, à me dire sans cesse, en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse : *Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux* (Exod. 25).

En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ : c'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ* (Galat. 3). Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, et si, faisant profession d'être chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit! Quelle contradiction, si, portant le caractère et la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, et si dans la pratique je sépare l'un de l'autre! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis chrétien qu'en apparence, et si devant Dieu j'ai un esprit et un cœur tout païens!

En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* (I. Cor. 6)? Or, entre le chef et les membres, il doit y avoir de la proportion; et s'il n'y en a point entre Jésus-Christ et moi, je n'ai plus avec lui cette liaison qui fait selon Dieu tout mon bonheur et toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ : de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paraître* (II. Cor. 4) dans toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le Maître des nations, *dans ma chair mortelle.* Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Galat. 2), et par

conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je, en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

Troisième point. Ce n'est point assez, pour être parfaitement chrétien, que je sois dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément et déterminément aux moyens que Jésus-Christ m'a lui-même marqués comme les plus efficaces, les plus infaillibles, et, supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables et même les seuls suffisants pour acquérir la perfection où le caractère de chrétien m'engage, et où est renfermée ma fin. Or, suivant ce principe, je dois donc, sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder; plus heureux de les mépriser que d'en jouir, parce que le détachement et le mépris des biens de ce monde, est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère et pénitente à la vie douce et commode, parce que c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même, et qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, et de la joie qui lui était due, il a pris la croix pour son partage* (Heb. 12) : car il venait, comme sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs à qui la pénitence était nécessaire pour apaiser la justice de Dieu. Il venait, comme réformateur du monde, en corriger les désordres, et il savait que la vie douce et commode était la source empoisonnée de toute la corruption du monde, et qu'au contraire la vie austère et pénitente en était le remède souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Evangile, et si familières aux Apôtres : Qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge et qui me l'impose ; qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie; que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jésus-Christ m'a fait connaître que Dieu veut être honoré; que, si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus-Christ, ni par conséquent à Dieu; que pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus-Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection et l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs et que tous les honneurs du monde; puisque c'est le grand moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre pour rendre à Dieu la gloire qui lui avait été ravie. L'orgueil avait soulevé l'homme contre Dieu, et il n'y avait que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indispensablement requis pour trouver grâce auprès de Dieu.

Conclusion. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connaissait pas; voilà ce que les sages du monde ne connaissent point encore :

mais grâces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes et de si importantes vérités ! Par là vous m'avez enseigné la vraie sagesse en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens; par là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé et cruellement déchiré; par là vous m'avez fait goûter le solide repos, et vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (Matth. 11) ; mais par là vous m'avez surtout appris à honorer votre Père, et à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, et le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable et adorable Maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être chrétien, de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis, de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin, et de m'avoir rendu tout cela, non-seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne; car j'avais besoin, et de votre autorité et de votre exemple, pour bien comprendre tout cela. Il me fallait un aussi grand modèle que vous, pour m'animer, pour me soutenir, et dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, et dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentiments de la nature.

Cependant ai-je été jusques à présent bien convaincu de la nécessité de l'un et de l'autre, je veux dire de la nécessité d'aspirer à cette fin et d'en prendre les moyens? Tout chrétien que je suis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui est l'abrégé et la fin de la loi de Jésus-Christ? En m'examinant sur ces trois moyens, sans lesquels Jésus-Christ m'a déclaré qu'il n'y a point de salut pour moi, que trouverai-je? Suis-je pauvre de cœur? suis-je humble de cœur? suis-je mortifié et circoncis de cœur? Et si je ne le suis pas, que suis-je donc dans l'idée de Dieu, et qu'est-ce que ma vie, sinon un fantôme de christianisme que Dieu réprouve? Je ne puis, encore une fois, alléguer là-dessus mon ignorance pour excuse. Je ne puis plus demander à Dieu qu'il me donne une connaissance certaine de ma fin : Jésus-Christ s'en est plus que suffisamment expliqué. Voilà à quoi se réduit tout son Evangile. O mon Dieu ! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Evangile ? que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Evangile et ma conduite s'accordent si peu ? Cet Evangile ne changera jamais : c'est donc à moi de changer ma conduite et de réformer ma vie.

TROISIÈME MEDITATION.

De la fin du Religieux.

De mundo non estis.
Vous n'êtes plus du monde. (Joan., ch. 15).

PREMIER POINT. Dieu m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde. Quatre degrés par rapport auxquels je dois me juger moi-même, et me confondre d'avoir jusques à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non-seulement d'habitation et de demeure, mais d'esprit et de sentiments. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit ni même d'en avoir fait le vœu; il faut que j'en aie l'esprit. Or il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusque dans la religion; comme, par un effet tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'âmes toutes mondaines dans les communautés religieuses! Ne suis-je point de ce nombre?

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serais le plus malheureux des hommes, si j'étais séparé du monde sans en être détaché, puisque dès-là je n'aurais plus, ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Etre séparé du monde et n'en être pas détaché, ce serait pour moi, non-seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les désordres; et je pourrais me reprocher alors plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siècle, c'est-à-dire, que je ne suis ni séculier, ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde, ni religieux, puisque je tiens encore au monde et que je ne l'ai point tout à fait abandonné.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y être, comme saint Paul, crucifié pour le monde; tellement que si, malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, et si le monde m'aime encore; que si je me plais encore avec le monde, et si le monde se plaît encore avec moi; que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse pas de s'accommoder de mes maximes, et si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet et en vérité, il faut que je sois dans le monde comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentiments et de principes, qui se trouvera entre lui et moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin, dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde et à moi-même : car en vain me flatterais-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étais mort à moi-même. Le monde auquel je dois surtout mourir, est en moi; le monde qui est hors de moi n'a rien pour moi de dangereux, en comparaison de celui que je porte au milieu de moi; le monde que j'ai à combattre,

ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même et une partie de moi-même. Etre mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues ni de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, et si j'ai encore, pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressements, de la sensibilité, je ne suis ni mort selon Jésus-Christ, ni enseveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, et n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde?

Deuxième point. Cette séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée. Mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux? pour y travailler, tout autrement que je n'aurais pu faire dans le monde, non-seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection et mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde disait à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, et suivez-moi* (Matth. 19); il me dit maintenant et sans condition : Parce que vous avez tout quitté, et que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection, que Jésus-Christ a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé : il m'était libre d'être religieux ou de ne l'être pas; mais, du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincèrement et efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner, dans la profession religieuse, le soin de ma perfection : péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'au sortir de mon état : car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, et que je n'y aspire plus; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, et que je n'en ai plus le zèle, outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses grâces, je sors de la voie où j'étais appelé. Or, sortir de la voie que Dieu m'avait marquée, c'est, dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste et dont les suites sont le plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir et de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, et par là même beaucoup plus parfaits dans leur condition que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques et civiles qui font le mérite des partisans du monde, et qui devraient être déjà pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables qu'une infinité de religieux? quel témoignage contre moi et quelle conviction, quand Dieu, dans son jugement, me mettra ces exemples devant les yeux!

Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux et bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux, et que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès ; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer ; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait que lorsque j'étais dans le monde ; que, bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant et en me relâchant? Est-ce là ce que Dieu demandait de moi? est-ce là ce que je lui avais promis?

Troisième point. C'est par une grâce toute spéciale, qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse ; c'est par une distinction et un choix, dont je ne puis assez reconnaître, ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens ; mais en cela même quelles ont été les vues de sa providence et de sa miséricorde envers moi? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus particulière et plus intime ; il a voulu me mettre au rang de ses favoris, qui l'approchent de plus près, et avec qui il a de plus fréquentes et de plus abondantes communications ; il a voulu, non-seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui et de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui ; il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grâce, et me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellents de sa gloire ; il a voulu me proposer au monde comme un modèle, et que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, et fût pour les chrétiens du siècle une leçon visible et présente qui les instruisît et qui les touchât. Car tout cela est attaché à cette perfection qui fait la sainteté et le caractère propre de mon état.

Or n'est-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choisi de la sorte ; qui, par une prédilection toute gratuite, m'a destiné à de si grandes choses, et m'a prévenu de telles faveurs ; qui, pour me soutenir dans une vocation si sainte, et pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire, aussi bien que Moïse, et même avec plus de sujet que Moïse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de toute nation, c'est-à-dire qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfants de la même Eglise et parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés et qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde et de toute sa corruption. Qu'avais-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siècle perverti, où je me trouvais exposé comme eux ; et par où m'étais-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés?

Après cela, que dois-je penser de moi-même, si, dans un état où je dois être singulièrement dévoué à Dieu, je m'occupe de toute autre chose que de Dieu? si, dans un état où je dois communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, et je vis dans une disposition continuelle qui me fait perdre presque tout sentiment de

Dieu? si, bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, et de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le degré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon âme, ou je me jette au moins là-dessus en des embarras de conscience très-dangereux; et si je n'ai pas même le fond et l'essentiel de la piété chrétienne? si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche et inutile où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment, et sans esprit intérieur? si, bien loin de faire honneur au service de Dieu et à ma profession, je les déshonore, et au lieu d'édifier le monde, je le scandalise? Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, et d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction et ma sanctification.

Conclusion. Ah! Seigneur! je n'avais point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avais qu'une faible idée; et voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avait paru qu'une vie obscure et abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte et de gêne selon les sens; mais je n'en comprenais pas l'excellence et la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connaître; c'est aujourd'hui que je commence à sentir mon bonheur et à le goûter, parce que c'est aujourd'hui que je conçois une tout autre estime de ma vocation.

Mais du reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connaisse la perfection de mon état; il faut qu'autant que je la connais, qu'autant que je l'estime, je la désire, et que je la désire comme elle doit être désirée. Or, il n'y a que vous qui puissiez, par votre grâce, former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations; car, vous le savez, Seigneur, ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse qu'un désir vague, qu'un désir oisif et languissant, qu'un désir borné et limité, qu'un désir passager et volage, qu'un de ces désirs qui tuent l'âme et qui ne la sanctifient pas; qu'un de ces désirs de pure complaisance, dont l'enfer est plein. Au lieu que, pour arriver à une fin si importante et si sublime, il me fallait un désir fervent, un désir efficace et pratique, un désir universel et sans mesure, un désir constant et ferme, un désir suivi et soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais, et pour entretenir dans mon cœur un tel désir, c'est de me souvenir sans cesse de la fin pour quoi je suis religieux; c'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le monde? Pourquoi suis-je venu en religion?* Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, et dans les occasions essentielles où il était pour moi de la dernière conséquence d'y penser; voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, et de quoi je veux me faire une règle

pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités et mes aises au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même et je me dirai : Est-ce pour cela que je me suis fait religieux? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places et d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances et de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion : Qu'ai-je eu en vue lorsque j'ai renoncé au monde, et qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu ? Cette pensée m'animera, me fortifiera, et pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin esprit et de votre grâce.

CONSIDÉRATION.

Sur la perfection de nos actions ordinaires.

PREMIER POINT. Notre perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses : ce fut l'erreur de Marthe, que Jésus-Christ condamna. Ce n'est point non plus à faire de grandes choses ; il y a des saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu ; des saints dont la vie a été obscure et cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant et d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étaient grands par leur sainteté ; mais toute leur sainteté était renfermée en de petites choses, et Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquaient ces petites choses, leur faisait trouver des trésors infinis de grâces ; ils étaient grands par leur humilité, et leur humilité les portait toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avait plus à paraître, et ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous fassions des choses extraordinaires et singulières. Dès-là qu'elles sont singulières et extraordinaires elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous est plus habituel, en ce qui nous occupe plus souvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées et les années de notre vie.

D'où il s'ensuit que c'est de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce sont là les actions propres de notre profession et de notre état ; et par conséquent, ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grâce dans cet état et cette profession, que pour y vivre et pour y agir selon l'ordre qui est établi. Or, il est certain d'ailleurs que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu ; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons ; que sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et qu'avec cette volonté de Dieu, nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne serai jamais parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes

devoirs les plus communs. Qu'a fait Jésus-Christ pendant trente ans? rien de remarquable dans l'estime du monde, et rien même que de vil aux yeux des hommes; mais, parce qu'il faisait la volonté de son Père, parce *qu'en toutes choses*, ainsi qu'il le disait lui-même, *il agissait selon le gré de son Père* (Joan. 8), ces actions, viles aux yeux des hommes, étaient l'objet des complaisances de Dieu.

Quels fonds de consolation pour nous! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection : elle est auprès de nous et dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations et dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, et qui n'irait pas à m'acquitter de ces obligations, serait pour moi une perfection mal entendue et mal réglée, que Dieu ne reconnaîtrait point, que le monde même réprouverait, qui pourrait m'inspirer de l'orgueil, et qui m'exposerait à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu et des hommes; elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, et elle l'est dans la spéculation; mais, pour en soutenir longtemps et constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, et par là même aussi de récompenses à obtenir!

Deuxième point. Notre perfection n'en demeure pas là; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajouter certaines circonstances et certaines conditions nécessairement requises : c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi; mais qu'il le faut bien faire, tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disait du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes choses* (Marc. 7).

Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1° Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement et par sa faute, et qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout et qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2° Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très-fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que de la sécheresse et de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide et plus méritoire, quand elle nous fait agir résolûment et délibérément malgré ces répugnances et ces dégoûts, malgré ces froideurs et ces sécheresses. 3° Avec persévérance : c'est par-dessus tout, cette persévérance qui coûte; et c'est ce qui faisait dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse,

qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier, et en lui-même, elle n'est pas, à beaucoup près, si rigoureuse que le martyre ; mais à les rassembler tous et à considérer leur durée, il n'y a point, selon leur nature, de martyre plus insoutenable. Aussi voit-on assez de religieux dans les communautés, et même de chrétiens dans le monde, fidèles à leurs pratiques et à leurs obligations en certains temps et à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu ; mais d'en trouver qui marchent toujours, d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes et leurs changements, qui fassent avec la même attention et la même assiduité le lendemain, ce qu'ils ont fait le jour précédent, et qui sur cela ne se relâchent ni ne se démentent jamais jusques au dernier moment de leur vie, c'est une espèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection et dans la sanctification de mes actions : exactitude, ferveur, persévérance. Mais en même temps ne sont-ce pas pour moi trois grands sujets de m'humilier, et de déplorer toutes mes infidélités ? Il ne faudrait, pour me sanctifier, que mes observances et ma règle ; mais de combien d'omissions y suis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconstances, de variations! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'aie fait si peu de progrès ; ou plutôt, ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des moyens si abondants et si présents de me perfectionner?

Troisième point. Ce n'est pas tout encore; mais il y a un dernier degré de perfection que nous devons donner à nos actions, et qui en est comme l'âme et comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur et un principe de religion : car tout le reste n'est que le corps de la sainteté ; mais ce qui les vivifie, ce qui les anime et qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit, et l'intention que nous nous proposons. Faire ses actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu ni en vue de Dieu ; et dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, et comment peut-il les agréer? *Tout le mérite de la fille du roi lui vient*, avec la grâce de Dieu, *du dedans et du fond de son cœur* (Psal. 44). Quand donc je ferais les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, et si je ne les fais pas pour lui plaire, comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien : car, si je repasse sur toutes mes actions, et que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'aie quelque sujet de compter? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres ; je vais à la prière, au travail, à mes occupations ; j'assiste à tout, et je satisfais en apparence à tout ; mais du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu ; souvent avec une légèreté d'esprit et une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée, et tout bon sentiment ; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps, et que je suis en aveugle ; tout au plus par une certaine bienséance, et une raison

purement naturelle; quelquefois même par nécessité et par contrainte; d'autres fois et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une envie secrète de me distinguer. Or tout cela, qu'est-ce devant Dieu? et n'est-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie est composée? c'est-à-dire, que j'agis comme si je n'agissais pas, et que tout ce que je fais, ne sert pas plus à ma perfection que si je ne faisais rien.

D'autant plus malheureux et plus condamnable, qu'il n'y a pas une si petite action que je ne pusse rapporter à Dieu, et qui, rapportée à Dieu, n'eût son mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu considère dans nos actions, ce n'est pas tant la substance que l'esprit; et en cela nous devons reconnaître la sagesse et la douceur de sa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talents, et il ne nous a pas tous mis en état de vaquer aux mêmes emplois; mais, parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que, de toutes nos actions, il n'y en eût point de si obscure ni de si servile qui ne pût être relevée par la droiture et la pureté de notre intention, et qui, de la sorte, ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De là, je dois bien gémir de me voir si pauvre et si dénué des dons spirituels, après qu'il m'a été si facile de m'enrichir et de croître sans cesse de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvait profiter; mais que sais-je s'il y en eût une seule que Dieu ait trouvée digne de lui, et qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon âme? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes soins, et à réveiller tout mon zèle pour la réparer!

DEUXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION:

Du Péché mortel.

Scito et vide, quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum.

Sachez et voyez que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.
(Jerem., ch. 2.)

Premier point. Il est pour moi d'une absolue nécessité de bien connaître ce que c'est que le péché mortel. Or, ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux, mais, à proprement parler c'est le seul et unique mal, c'est le souverain mal; et ce qui achève d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal : car tous les autres maux, hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgrâces : tout cela, dans les vues de Dieu, et si j'en fais l'usage que Dieu prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; et par cette raison, il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu.

S'il y avait quelque chose dans le monde, que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerais plus Dieu comme Dieu : et si je craignais quelque autre mal, autant ou plus que le péché mortel, dès-là je ne le haïrais pas, ni ne le fuirais pas, autant que je suis obligé de le haïr et de le fuir.

Mais ce qu'il importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu, parce que c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle et véritable de la créature à Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur, se trouvant dans la nécessité ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grâce de Dieu, aime mieux perdre la grâce de Dieu que de renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de savoir, en spéculation, que Dieu est infiniment au-dessus de tout être créé ; mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de quatre vérités, aussi constantes selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1° Que Dieu, pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abîme ses plus nobles créatures, qui sont les anges, qu'il en ait fait des réprouvés et des démons ; que, sans leur donner le temps de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple ! et de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2° Que, pour une seule désobéissance, Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre ; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence ; qu'il l'ait condamné à la mort, lui et toute sa postérité ; qu'en punition de ce seul péché, nous naissions tous enfants de colère, et que, sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfants de colère, sujets à toutes les calamités de cette vie, et même exclus du royaume de Dieu. Quel châtiment ! quelle vengeance ! Toutefois les jugements de Dieu sont équitables, et l'équité même. 3° Que, pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît ; parce qu'il n'y avait que les humiliations d'un Dieu qui pussent réparer la gloire de Dieu, et compenser l'injure qui lui avait été faite par le péché. 4° Que, pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, et qu'entre ces peines éternelles et le péché, il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusque dans le christianisme des incrédules qui n'ont pas voulu reconnaître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même autant que je le devais? Si cela était, aurais-je été jusques à présent si sensible aux autres maux, et peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

Deuxième point. Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir et de bien considérer que le péché mortel est le souverain mal de l'homme : parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu, parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme et Dieu, parce qu'il

rompt tous les liens qui attachaient l'homme à Dieu; parce qu'en séparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuse, qui est la vie de la grâce, et qu'il lui cause la plus funeste mort, qui est la mort de l'âme. Car c'est pour cela qu'il est appelé *mortel*. Cette grâce, que le juste possédait, était en lui le principe de la vie surnaturelle : du moment donc qu'il la perd, cette grâce, il est mort devant Dieu, et selon Dieu.

De là, je ne dois point encore être surpris de deux autres vérités qui ne sont pas moins incontestables ni moins terribles : 1° que le péché mortel dépouille l'âme de tous les mérites qu'elle pouvait avoir acquis, lorsqu'elle était dans l'état de la grâce. Quand j'aurais amassé des trésors immenses de mérites pour le ciel, quand je serais aussi saint que les apôtres, si je viens à commettre un péché mortel, tout m'est enlevé. Ces mérites pourront revivre lorsque je rentrerai en grâce avec Dieu. Jusque-là ils sont perdus pour moi; et si je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi? c'est que je suis alors son ennemi, et que de la part d'un ennemi il n'agrée rien, ni n'accepte rien. 2° Que les actions les plus vertueuses et les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerais toutes les journées en prières, quand je ferais toutes les pénitences des plus austères anachorètes, quand je pratiquerais toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne, tout cela, ce sont des œuvres mortes, parce que je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout à fait inutiles? non : car elles me sont au contraire très-utiles pour sortir de l'état du péché; très-utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très-utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grâce de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant, et qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté! quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, et peut-être pendant des temps considérables? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellemeut réduit? Je n'en sais rien : car *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine* (Eccles. 9)? Affreuse incertitude! C'est un abîme où l'esprit se perd, et qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-dessus, autant qu'il est possible, et pour m'établir, par une vie pénitente et agissante, dans une solide et sainte confiance.

Troisième point. Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point, après tout, de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverais-je? Le premier ange et ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le ciel; le premier homme, malgré l'innocence où il avait été créé, s'est perdu

dans le paradis terrestre; Judas est devenu un apostat dans la compagnie de Jésus-Christ. La maison où je suis est-elle plus sainte que le sacré collége des Apôtres, que le paradis terrestre, que le ciel? N'a-t-on pas vu arriver dans les communautés les plus régulières des chutes très-scandaleuses? Ne le voit-on pas encore? Dieu le permet, et il a ses raisons pour le permettre. *Que celui qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber* (I. Cor. 10).

Il y a même des péchés mortels où l'on peut être, dans la religion, plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parce que, dans la religion, les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes que les objets sont plus présents. On y est plus à couvert de l'avarice et d'une certaine ambition; mais on y est souvent plus sujet aux murmures et aux divisions. Or, qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel, dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est que simple péché pour un chrétien du siècle, est, en bien des matières, sacrilége pour un religieux. Dois-je conclure de là qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde que de m'engager dans la religion? Je conclurais donc aussi qu'il vaudrait mieux n'être pas chrétien, parce que les péchés d'un chrétien sont plus punissables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte! Si la religion a ses dangers, le monde en a bien d'autres et de plus grands. Mais ce que je conclus, c'est de ne point présumer de mon état; c'est de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état; c'est, malgré toute la sainteté de mon état, d'opérer, selon l'avis de l'Apôtre, mon salut avec crainte et avec tremblement.

Conclusion. Achevez, mon Dieu, par votre grâce, ce que vous avez commencé par votre miséricorde. Vous m'avez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, et qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si, *dans la terre des saints, je commettais l'iniquité* (Isaï. 26); et si, parmi tant d'âmes justes, je devenais un anathème!

Ah! Seigneur, vous voyez le fond de mon âme, et je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret qui l'infecte et qui le corrompt? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous et qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu! il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurais eu jusqu'à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, et de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma faiblesse; mais, Seigneur, ma vigilance, avec votre secours, y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous; elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même; elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, et clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandements.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du Péché véniel.

Nolite contristare Spiritum Sanctum.
Ne contristez point le Saint-Esprit. (Ephes., ch. 1.)

Premier point. On ne compte communément pour rien le péché véniel; mais si j'en avais bien conçu la nature, j'en jugerais tout autrement, et je prendrais tout autre soin de l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu; mais je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu et moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit, mais je le contriste. Or, dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car, s'il pouvait m'être permis, dès-là il cesserait d'être péché. Quand il s'agirait de convertir et de sauver tout le monde, Dieu ne voudrait pas que je fisse un mensonge, quoique léger; et jusque dans cette circonstance, il s'en tiendrait offensé. Quand il s'agirait de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui, dans le royaume des cieux: car *rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce royaume céleste* (Apoc. 21). En vain je serais d'ailleurs comblé de mérites: avec tous mes mérites et avec toute la sainteté que je pourrais avoir acquise, si mon âme, sortant de cette vie, porte encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude et à la possession de Dieu. Il faut que mon âme, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée et digne de Dieu, demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire et qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David; il fit tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché qui m'expose à de si rigoureux châtiments. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable et de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, et qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnaissance et de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché dont il se tient blessé, et qui est en effet une injure pour lui.

Deuxième point. Du moins, si ces fautes vénielles que je commets n'étaient pas si fréquentes, ni si nombreuses; mais leur multitude est infinie. Et c'est ce qui affligeait David, et ce qui le jetait dans une désolation extrême, quand il disait à Dieu : *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement ; elles sont multipliées plus que les cheveux de ma tête ; et la vue que j'en ai me fait tomber en défaillance* (Psal. 39). Voilà comment parlait ce saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si j'entreprenais de supputer tous les péchés qui m'échappent, et si Dieu m'éclairait là-dessus, où irait cette multiplication? Je ne les vois pas; mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie? N'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même? Combien de péchés d'imprudence et d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légèreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugements, par la malignité de mes soupçons? Combien de péchés de fragilité et de faiblesse, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvements de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations et à mon tempérament?

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus faible sujet, sous ombre que ce ne sont que des péchés véniels, et que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu; et que je ne suis sensible qu'à mes propres intérêts. N'est-ce pas là ma vie la plus ordinaire? Il est vrai qu'il n'est pas moralement possible en ce monde de se préserver de tous les péchés véniels, et de n'en commettre aucun. Fatale nécessité qui faisait gémir les saints, qui leur faisait désirer la mort, qui faisait dire à saint Paul : *Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appesantit* (Rom. 7)? Mais il n'y a pas un seul de ces péchés en particulier que je ne puisse prévenir, et dont il ne soit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, si je voulais et si je prenais plus garde à moi, en pourrais-je diminuer le nombre! Hélas! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

Troisième point. Quelles sont les suites du péché véniel, plus déplorables que je ne me le suis peut-être jamais persuadé? Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conséquent, si j'ai quelque zèle pour mon âme, je dois en user, à l'égard du péché véniel, comme j'en use à l'égard d'une maladie dont je suis menacé, et dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans son principe? que ne fais-je point pour la guérir? que ne fais-je point pour n'y pas retomber? Elle

peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violents. Pourquoi ne raisonné-je pas de la même sorte, quand il s'agit d'un péché, qui, de toutes les maladies de l'âme, est la plus dangereuse, et qui me dispose à cette seconde mort mille fois plus à craindre que la mort du corps.

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, et beaucoup plus, quiconque le méprise, tombera infailliblement dans le péché mortel. Oracle du Saint-Esprit, qui ne se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement, le seul nom de péché mortel faisait frémir : peu à peu l'on s'y accoutume et l'on s'y familiarise. D'autant plus que, du péché véniel au péché mortel, il y a souvent peu de distance, et que l'intervalle entre l'un et l'autre est comme imperceptible ; car il n'y va pour l'ordinaire que du plus et du moins : or, entre ce plus et ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie et de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, et n'est-on pas sur le bord du précipice.

De cette proximité même, entre le péché véniel et le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'était pas? combien de fois, m'aveuglant moi-même, et jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle, ce qui peut-être était devant Dieu une iniquité griève et mortelle? Le discernement en était difficile, et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devais avoir une conscience timorée. Je n'étais pas assez éclairé pour en faire un jugement exact; et voilà pourquoi je devais m'en défier et me précautionner.

Mais quand je serais assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis faible, et la faiblesse même? Or, le péché véniel et le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter qu'étant faible au point que je sais l'être, je m'en tiendrais précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, et que je serai assez maître de mon cœur pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés où l'impression de la nature est si forte et si puissante ! Il me faudrait, pour me soutenir en de pareilles conjonctures; des grâces de Dieu toutes particulières; mais ne m'a-t-on pas cent fois averti, qu'une punition de Dieu très-commune, est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des grâces spéciales qu'il nous avait préparées, et avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut : au lieu que, par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égarements et à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, et est, pour bien des âmes, la source de leur damnation.

Conclusion. Le remède, ô mon Dieu ! est de m'attacher, non-seulement à votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de déchoir; et plus j'aspirerai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de

mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans des points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que, malgré la résolution que je fais en votre présence et par votre grâce, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes; et tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais au moins, en me proposant d'aller toujours au delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes; et en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion et du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre et délicate qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former cette conscience étroite et sévère qui ne se permet rien, ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porterait, et m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre mon esprit, étouffer les sentiments de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens; mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, et de vous moins offenser, et de mieux garder mon âme? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu, et me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du Péché de Scandale, ou du mauvais Exemple.

Necesse est ut veniant scandala.
C'est un mal inévitable, qu'il arrive des scandales. (MATTH., ch. 18.)

PREMIER POINT. Ce que nous appelons scandale, n'est que le mauvais exemple; ou du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or il ne faut point se flatter dans l'état religieux : on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons; et il n'y a point de communauté si régulière où il ne se trouve des âmes imparfaites qui scandalisent les autres; comme il n'y en a guère de si déréglée où Dieu ne conserve de saintes âmes, qui travaillent à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il était nécessaire qu'il arrivât des scandales; c'est-à-dire, qu'il n'était pas moralement possible que, les hommes étant si différents les uns des autres, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a

beaucoup plus de rapport ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc, jusque dans la religion, des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques, et ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux et devant soi. Il est très-difficile de s'en défendre; et pour y résister, il faut une vertu bien pure et bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point, jusqu'à présent, toute l'attention et toute la circonspection que je devais avoir? Ai-je pris garde à ne rien dire et à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendaient, ou qui étaient témoins de mes actions. Combien, dans les rencontres, ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentiments, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux et au devoir? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes sur des choses qui n'allaient qu'au bien et qu'à entretenir la règle? C'étaient autant de scandales que j'ai dû me reprocher; et combien y en a-t-il d'autres dont je ne me suis jamais fait de scrupule, et dont je n'ai jamais pensé à m'accuser? J'ai déclaré mes péchés; mais combien y en avait-il où la circonstance du scandale et du mauvais exemple était jointe, sans que j'en aie rien dit? Peut-être ne la connaissais-je pas, ou n'y faisais-je nulle réflexion; mais mon ignorance ou mon oubli étaient-ils excusables? C'est sur quoi je dois m'écrier avec le prophète : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés secrets et cachés. Pardonnez-moi, non-seulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre* (Psal. 18).

Deuxième point. *Malheur à celui qui donne le scandale* (Matth. 18). Cette malédiction est sortie de la bouche même de Jésus-Christ : c'est un anathème divin. Et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisqu'il *vaudrait mieux pour un homme qu'il fût précipité au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de ses frères* (*Ibid.*). Maxime générale, et proposition universelle dont personne n'est excepté. Car il n'y a personne qui ne doive l'exemple au prochain : *Que votre lumière luise aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, en rendent gloire à Dieu* (Matth. 5).

Ainsi, malheur à moi en particulier, si je suis l'auteur de quelque scandale dans la communauté où je vis! Car je la prive, autant qu'il est en moi, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse, qui est l'édification mutuelle et l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puisqu'au lieu de contribuer à la régularité et à l'observance, j'y deviens un obstacle; et que souvent je suis cause, par mon exemple, que des abus s'introduisent, que d'utiles et anciennes pratiques s'abolissent peu à peu, que la discipline se relâche, et que des règles, qui étaient auparavant en vigueur, ne s'observent plus, ou ne s'observent que fort imparfaitement. N'est-ce pas de là qu'est venue la ruine spirituelle et la décadence de tant de sociétés très-saintes dans leur première institution.

Que si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, et déjà mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or, malheur à moi, encore une fois, parce que je serai responsable à Dieu de tout cela, et qu'il m'en demandera compte. Quel trésor de colère, et quel poids dont je dois craindre d'être accablé! Malheur à moi qui, par mon expérience et par mon âge, devrais être un modèle pour ceux qui sont moins avancés; à moi qui, par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talents que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrais leur servir de guide et les conduire, et qui ne sers qu'à les égarer! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais, par-dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains priviléges et certaines dispenses où la raison de la commodité, de la sensualité, de l'amour-propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie nécessité! Autrefois, toutes ces choses étaient inconnues, et peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'aurai à dire, quand Dieu m'en représentera toutes les suites, et qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie peuvent tromper les supérieurs qui me gouvernent, et me tromper moi-même; mais on ne trompe point Dieu.

Troisième point. Comme il y a un scandale donné, il y a un scandale reçu; et malheur aussi à celui qui le reçoit et qui le prend. Car il le faut rejeter, et ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations; mais ce n'est point une tentation au-dessus de nos forces, et puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché que d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi que je m'étudie à ne donner aucun scandale; mais il y a des règles que Dieu me prescrit contre les scandales qu'on me donne, et contre les mauvais exemples que j'aperçois autour de moi. 1° Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger et en gémir; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2° Je dois même en profiter, regardant ces scandales, et ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, et des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connaître, et qu'on apprend à se bien connaître soi-même. 3° Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes dont je prévois que la société me serait dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudrait même alors, selon l'Evangile, renoncer à mon père et à ma mère. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service,

et de les aider dans le besoin; mais du reste, point de liaison ni de communication particulière. 4° Je dois m'y opposer prudemment, mais fortement; avec modestie, mais avec ardeur; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les respects humains; tenant ferme pour la règle, et ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y aurait que moi à la garder. 5° Enfin, je dois en tirer sujet de m'humilier devant Dieu : reconnaissant que, de moi-même, je ne suis que faiblesse et qu'imperfection, et que, sans la grâce divine, je serais pire que tous les autres.

Conclusion. Quelle misère, mon Dieu! et faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préserver de ses piéges, nous en trouvions jusque dans votre maison? Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion est sainte; mais nous ne répondons pas toujours à sa sainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire, dès maintenant, ce que feront vos anges dans votre jugement dernier, lorsque vous les enverrez pour enlever dans votre royaume tous les scandales. Votre royaume sur la terre, ce sont particulièrement les communautés religieuses. N'y aurais-je été admis, et n'aurais-je place parmi votre peuple choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples, et pour ralentir sa ferveur? ne serais-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, et par moi-même, et par ceux que vous y avez appelés avec moi? Ah! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que serait-ce encore, Seigneur, si, dans le saint asile où vous m'avez retiré, je venais d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que serait-ce, si, par une lâche condescendance, je me laissais emporter et séduire à ces exemples; si je les imitais et si je m'y conformais, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres et à vos adorables volontés? Ma règle, ô mon Dieu! ma règle seule et telle que vous me l'avez imposée; ma règle dans toute sa pureté, dans toute sa force et toute sa sévérité : voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai, et par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui, et je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacherait de là, me détacherait de vous, Seigneur; et, sans balancer un moment, je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Oraison mentale.

Ce qu'il y a particulièrement à considérer sur l'oraison mentale, ou sur la pratique de la méditation, se réduit à trois points, qui sont : ses avantages infinis et son importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, et les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice et qui le font négliger.

Premier point. Avantages et importance de l'oraison mentale. Le juste vit de la foi, et nous ne nous sanctifions qu'autant que nous sommes remplis et touchés des maximes de l'Evangile, et des grandes vérités du christianisme. Principe si universellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiraient tout autrement qu'ils ne font, et qu'ils ne s'abandonneraient pas à tant de désordres, s'ils avaient plus de foi, ou s'ils étaient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond, et reconnaissons-la telle qu'elle est : nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive et animée, n'est pas seulement la source des dérèglements qu'on voit dans le monde, mais des relâchements qui se glissent dans la vie religieuse. Ce n'est pas qu'on ne croie; mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, et qui rend les objets presque aussi sensibles que s'ils étaient présents.

Or, voilà ce qui s'acquiert par l'oraison. A force de se retracer dans l'esprit les vérités de la foi, de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses vengeances, ses récompenses et ses châtiments; de considérer par ordre, et dans une méthode suivie, tous les mystères de Jésus-Christ, sa doctrine, sa loi, sa morale, ses exemples; de tirer de là d'utiles leçons et des règles de conduite : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'âme. On les porte partout, et l'on en a partout la mémoire prompte et récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on se doit à soi-même. On prend des pensées supérieures à celles dont on s'était laissé prévenir, et l'on découvre ses erreurs, ses illusions, ses faux jugements. Ce que l'oraison, sur cela, n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre et l'achève. La grâce soutient tout; et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance, que l'oraison est plus fréquente et plus constante : de sorte que les vérités auparavant les plus obscures, et qu'on avait plus de peine à concevoir, se présentent, en certains moments, avec une telle clarté, qu'il semble qu'on en ait la connaissance la plus parfaite, et une espèce d'évidence.

Ce n'est pas assez : car, la liaison étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, et, comme disait de lui-même le roi-prophète : *Le feu s'allume dans la méditation* (Psal. 38). On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se

reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison tout renouvelé et tout changé. C'est par où les saints sont parvenus à une si haute perfection, et c'est là le chemin qu'ils ont tracé à tous les disciples qu'ils formaient et qui aspiraient à la sainteté. Aussi tous les instituteurs des ordres religieux y ont-ils spécialement recommandé, et expressément établi la pratique de l'oraison. Ils avaient du reste des vues différentes, et ils étaient diversement inspirés, pour composer cette admirable variété de règlements et d'observances qui fait un des plus beaux ornements de l'Eglise ; mais, sur le point de l'oraison et de sa nécessité, ils se sont tous accordés, et n'ont tous eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire, en effet, qu'il est comme impossible qu'une âme se dérange lorsqu'elle est assidue à l'oraison : ou, si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais d'où vient le désordre de plusieurs personnes, même religieuses, et par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égarements pitoyables et scandaleux ? c'est en quittant l'oraison. Par là elles s'éloignent de Dieu et perdent tout sentiment de piété ; par là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur et une indifférence mortelle ; par là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, et se dégoûtent ainsi de leur état ; par là elles demeurent livrées à toutes leurs passions, et à toutes les attaques de l'ennemi ; et l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, et quelle en est la fin malheureuse.

Deuxième point. **Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison.** Premièrement : on y va sans préparation, contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu* (Eccli. 18). C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa providence, et par conséquent, qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de nous y disposer. Or, il y a une préparation éloignée, et une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est dans l'usage de la vie, un recueillement habituel, et l'esprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition et la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque temps avant l'oraison, ou au temps qu'on la commence : par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger et la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint-Esprit, se rappeler à soi-même, et se dégager de toutes les pensées qui pourraient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelque courtes prières, et chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particulière lui inspire ; mais en général, il n'y a guère de fond à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement : on y va sans nulle vue et nul dessein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée, qu'on se soit assemblé avec la communauté, et qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit ; qu'on ait même fait quelques réflexions assez

légères, et produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste qui nous sanctifie, *ne se découvre qu'à ceux qui la désirent et qui la cherchent* (Eccli. 4).

Troisièmement : on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, et l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit, toujours réglé et mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hasard. S'il y a des âmes qu'il transporte tout à coup, c'est une grâce sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grâce même, ces âmes ne l'ont communément obtenue qu'après s'être longtemps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc? c'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse; et que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'était d'abord.

En quatrième lieu : si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, et de ne s'attacher, dès les commencements, qu'à certains sujets plus sublimes et plus relevés. Il y a là souvent beaucoup d'orgueil et de présomption; du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belles spéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme saint Paul, au troisième ciel, suivons le mouvement de sa grâce ; mais, de nous-mêmes, marchons pas à pas, et prenons les routes les plus battues : ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patients, plus mortifiés.

En cinquième lieu : dans les sujets du reste les plus propres et les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnements, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentiments. Il est nécessaire, avant toutes choses, de convaincre l'esprit; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir : car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, et c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu : à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile et plus spécieuse. C'est de s'en tenir à des propositions universelles et indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie, et à certains points essentiels qui nous regardent personnellement, et qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité; et si l'on y entrait, on ne manquerait pas si tôt de matière dans l'oraison, et l'on aurait chaque fois un grand champ à parcourir.

En septième et dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, et le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fonds de paresse naturelle et de négligence à quoi l'on se livre et qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, et toute application coûte : or, c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudrait qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail, pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement et de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'ange,

qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière, et en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance et une oisiveté volontaire.

TROISIÈME POINT. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, et qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison; les autres, qu'ils y sont trop distraits, et qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, et qu'ils tarissent dans un instant; plusieurs, qu'ils s'y ennuyent, et que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux et qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plupart des gens du monde, et ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on était de bonne foi avec soi-même, et qu'on ne cherchât point à se tromper, on reconnaîtrait bientôt la vanité de ces prétextes dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, et de nous servir de l'oraison comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations et contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les saints étaient chargés de soins, et même de soins tout spirituels, plus ils pensaient devoir s'attacher à l'oraison. Ils savaient en trouver le temps: qui nous empêche de le trouver aussi bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif et si distrait, qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles et de nuisibles: pourquoi n'en ferait-on pas de sérieuses et de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres; mais il n'y aurait qu'à la vouloir prendre cette peine, et qu'à savoir un peu se surmonter et se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires et que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, et il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses et des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, et confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité et notre constance: si nous nous rebutons, nous perdons tout; mais, si nous persévérons dans la prière, il a ses moments pour nous écouter et pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, et imitons ce saint solitaire dont toute l'oraison consistait à redire sans cesse ces courtes paroles: *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu: ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence, et de soutenir l'ennui et le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa passion, pria sans goût, et même dans une désolation entière: unissons-nous à lui; et quand notre oraison ne nous serait bonne alors qu'à pratiquer la patience et toutes les vertus que la patience

renferme, cela seul ne serait pas un petit gain pour nous, et nous devrions l'estimer comme un profit très-considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, et la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais, avec une seule pensée et une pensée très-commune, l'âme la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or c'est cette union intérieure de l'âme avec Dieu, qui fait toute l'excellence et tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté : apportons-la au pied de l'oratoire, et tout nous deviendra praticable et profitable.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Tiédeur dans le service de Dieu.

Quia tepidus es, incipiam te emovere.

Parce que vous êtes tiède, je vous ai rejeté. (Apoc., ch. 3.)

PREMIER POINT. En peu de paroles, saint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guère de communautés religieuses où l'on ne trouve des âmes lâches et languissantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le secouer, ou d'en diminuer la charge; qui ont sans cesse besoin d'aiguillon pour les piquer, et de correction pour les redresser; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui se laissent abattre à la tristesse; dont la componction dure peu, dont la conversation est toute mondaine, qui n'ont que des pensées charnelles et animales :* c'est-à-dire, qui ne pensent qu'à elles-mêmes et à leur commodités, qu'à ce qui peut leur plaire et les contenter; *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification.* On voyait, dès le temps de saint Bernard, des religieux de ce caractère; mais aussi dès lors comment les regardait-on? comme des religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisait ce grand saint : n'est-ce pas le mien? Du moins est-ce à moi d'en bien considérer tous les traits, et d'examiner si je ne dois pas m'y reconnaître.

Or, le désordre et le danger de cette tiédeur spirituelle, consiste en ce que les tièdes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs : 1° parce qu'au lieu de penser au mal qu'ils font, et au bien qu'ils devraient faire et qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font; 2° parce qu'au lieu de se comparer avec ceux qui, dans la religion, sont plus fervents, plus réguliers qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paraissent moins;

3° parce que, dans cette comparaison qui les flatte et qui les trompe, ils se disent, avec la même confiance que le Pharisien, qu'ils n'ont pas tels et tels défauts de celui-ci et de celui-là. D'où il arrive, qu'en servant Dieu très-lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accomplissaient toute justice.

Etat bien funeste, puisque, selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais, c'est celui du péché, lui serait néanmoins préférable. Et en effet, il eût mieux valu, pour certaines âmes, qu'elles fussent tombées dans un péché grossier et grief, que dans cette vie tiède et relâchée; car elles n'auraient pas longtemps soutenu les remords de ce péché : ce péché, en les humiliant et en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir; au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de là que tous les maîtres de la vie chrétienne et religieuse ont conclu, qu'il était plus difficile de sortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice et du libertinage. Et, entre les autres, Cassien témoigne qu'il avait vu un grand nombre de mondains devenir, par leur conversion, des hommes fervents et spirituels; mais qu'il n'avait jamais vu le même changement dans des religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler?

Etat encore d'autant plus à plaindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pesant : tandis que l'âme fervente le porte avec une sainte allégresse, parce que l'onction de la grâce lui adoucit tout; l'âme tiède en sent au contraire tout le poids, et n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui, dès ce monde, punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là, et, selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une âme tiède, mais il *commence à la rejeter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation, et que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer? attendrai-je que je sois tout à fait réprouvé de Dieu?

Deuxième point. Après avoir considéré le malheur et le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connaître les causes, je dois les chercher dans moi-même; car cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement et volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, et le comble de l'injustice serait de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une âme sainte tombe dans des états de sécheresse; mais ces états de sécheresse, suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'âme sainte et fervente gémit de ces sécheresses; mais l'âme tiède et lâche ne gémit point de sa langueur : l'une est dans un état violent, dont elle est innocente; mais l'autre est dans un état qu'elle aime et dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété : l'oraison, la lecture, la communion, les

examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification. La moindre affaire en détourne, le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer et les remettre à un autre temps, c'est-à-dire, pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé? combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde? combien de fois, pour de vains sujets, et souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques? Dois-je m'étonner après cela si je suis tiède? comment ne le serais-je pas? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi : Le moyen que vous en ayez, lui dit-on? vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier et pour l'animer. De même dois-je me dire : Le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion et de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver?

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices et de tous ses devoirs; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, et c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paraît, comme les autres, et l'on se conforme à l'ordre d'une communauté, mais sans recueillement et sans esprit intérieur. On est dans une disposition habituelle à se répandre au dehors et à se dissiper. Or, est-il possible que, dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont on se remplit, on ne laisse pas peu à peu s'éteindre le zèle de sa perfection, et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se ralentir et déchoir? Je n'en puis que trop bien juger, et mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais ce n'est pas là encore la première source du mal, et il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le mépris des petites choses. Voilà par où l'on commence à dégénérer : au lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû; que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites; que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent : au lieu d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances; et on ne les croit bonnes que pour les commençants; on n'y prend plus garde, et de ce degré l'on descend bientôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah! si depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avais toujours eu la même attention et la même vigilance sur les moindres manquements et les moindres infidélités, que j'aurais fait de progrès? Hélas! bien loin d'avoir ainsi avancé, ce serait beaucoup pour moi, si j'étais au moins tel présentement que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve et de noviciat!

Troisième point. La tiédeur n'est point, après tout, absolument irrémédiable. Il est difficile d'en guérir; mais, avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples; mais on en voit, et Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite;

et quels sont les remèdes dont je puis user? ils se rapportent tous à deux chefs : l'un de pure réflexion, et l'autre de pratique.

Quant à la réflexion, 1° c'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers; ce qu'il m'est, et ce que je lui suis. Ce qu'il m'est : mon souverain, mon juge, mon créateur; comment mérite-t-il donc d'être servi? Ce que je lui suis : son sujet, son esclave, sa créature; comment exige-t-il donc que je le serve? C'était le motif par où saint Paul excitait la ferveur des premiers chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu* (Colos. 1). Règle excellente, et remède infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu.* 2° C'est de considérer comment on sert les grands du monde : car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle; et je dois rougir, en me comparant avec tant de mondains, que l'intérêt ou l'ambition attachent aux puissances du siècle. Je dois m'humilier et me confondre d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. 3° C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance et le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante; elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce sont ces pensées, et d'autres semblables, qui, chaque jour et presque à chaque moment, embrasaient d'un feu nouveau ces saints religieux, du même ordre et de la même profession que moi, dont on m'a raconté les vertus, et que je dois me proposer pour modèles.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon assoupissement et de ma tiédeur, c'est d'en détruire les causes et de leur opposer des principes tout contraires; car les contraires se guérissent par les contraires. Par exemple, c'est de reprendre tous les exercices dont l'omission m'a été si préjudiciable, et de m'y rendre désormais plus exact et plus assidu ; c'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépendent de moi, et dont je suis capable; c'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles; surmontant toutes les difficultés, m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation et sans onction : trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

Conclusion. Dans ce sentiment, ô mon Dieu ! et dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés et toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez menacé, et je le méritais; mais vos menaces jusques à présent, n'ont été que des avertissements pour moi; et puisque vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau et plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, et me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon

Dieu, comme vous le souhaitez et comme vous l'ordonnez, et qu'il en soit comme je le veux moi-même, et comme j'en forme devant vous le dessein.

Ce n'est pas, Seigneur, pour la première fois que j'ai pris de pareilles résolutions, ni pour la première fois que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci ne seront-elles point comme les autres? A consulter le passé, j'ai tout à craindre de ma faiblesse dans l'avenir; elle est extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je donc toujours? N'est-il donc pas temps d'être à vous comme j'y dois être? n'est-il pas temps d'agir en religieux, puisque j'en porte l'habit et que j'en ai contracté l'engagement solennel? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années! ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même? Car c'est me les dérober à moi-même que de les dérober à mon avancement et à la sanctification de mon âme. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, et les reproches de ma conscience; mais si je n'en profitais pas, si je ne prenais pas une bonne fois mon parti, où en viendrais-je peut-être? A tomber dans l'état de cette tiédeur complète et achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu? Vous ne le permettrez pas : vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, et vous me seconderez dans mon retour. C'est par votre grâce que je vais embrasser une vie toute nouvelle, et par votre grâce que je la soutiendrai.

DEUXIÈME MÉDITATION.

De l'abus des Grâces.

Hortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.
(1. Cor., 6.)

PREMIER POINT. Il est de la foi, que Dieu me demandera compte de toutes les grâces que j'ai reçues, et que je reçois continuellement de lui; car ces grâces sont des talents qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des grâces sans retour; mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, et cela s'entend de toute sorte de grâces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre; car chaque grâce, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, et rapporter à Dieu un degré de gloire. *Vous m'avez donné cinq talents*, dit le bon serviteur à son maître : *en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés* (Matth. 25).

De là il s'ensuit, que plus Dieu me favorise de ses grâces, plus je dois être humble et fervent dans son service. Humble, parce que je les reçois, et que j'en dois répondre à Dieu; car peut-on se glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de soi et dont on est comptable? Fervent, parce que c'est uniquement par là que je puis m'acquitter

envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé, en conséquence des grâces infinies qu'il m'a faites. Or, il est évident qu'en qualité de religieux, j'ai reçu de Dieu plus de grâces, et des grâces plus abondantes, plus particulières, que les chrétiens du siècle. Je serais le plus aveugle et le plus ingrat des hommes, si je n'en convenais pas. Il est donc vrai que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les chrétiens du siècle, et qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde à qui Dieu donne de grands biens de fortune, et qu'il élève à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels et d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, et sur quoi il me jugera. Pourquoi Jésus-Christ pleura-t-il sur Jérusalem? ce ne fut point en vue du supplice qu'il y allait endurer, mais en vue de tant de grâces dont cette nation infidèle avait été pourvue, et dont elle avait abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parce qu'il prévit de quelles calamités et de quels malheurs l'abus de ces grâces serait suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les grâces qu'ils auront perdues : ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, et leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, et que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que, par le bon emploi des grâces présentes, je puis réparer l'abus des grâces passées, il faut que mon espérance, soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

Deuxième point. Il y a plus d'une sorte de grâces; il y en a d'extérieures, et il y en a des intérieures. Sans parler des dons naturels, les grâces extérieures, ce sont les moyens de salut que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou, pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux : à quoi m'ont-ils servi? à quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissements charitables, tant de bons exemples? J'ai abusé de tout cela, et Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé, en me rendant tout cela inutile, en me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu, et dans l'amertume de mon âme.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellents et les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le Maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *et qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement* (Luc. 13)? Ce figuier, n'est-ce pas moi-même, et cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours que la religion me donne, et malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile? J'y remplis en vain une place qui serait bien mieux occupée par une âme fidèle.

En effet, tous ces moyens de salut et de perfection ont sanctifié

des millions d'âmes religieuses; et moi, depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde et de moi-même. Ces moyens auraient converti des peuples entiers d'idolâtres, et ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr et Sidon avaient vu les mêmes miracles que vous, il y a longtemps que ces villes criminelles se seraient reconnues et qu'elles auraient fait pénitence* (Matth. 11). Cette malédiction me regarde, et l'application en est bien naturelle et bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque, par ma faute, ils me deviennent même une matière de péché; car ces moyens si fréquents et si présents dans ma profession, ne peuvent être des moyens indifférents; du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable et plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi, et ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

Troisième point. Outre les grâces extérieures, il y en a d'intérieures; et ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connaître les voies de Dieu, et pour me les faire aimer. Tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes, tant de bons désirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvements par où il me presse de tenir une autre conduite et de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait? selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même, qui est l'esprit de grâce, je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, j'ai anéanti, par rapport à moi, le mérite de sa croix, dont la moindre grâce a été le prix.

Abus que Dieu punit dès à présent par la soustraction de ces mêmes grâces. Je les néglige, et il me les ôte; je les méprise, et il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans miséricorde, puisque cette soustraction de grâces est un mal pur et sans mélange d'aucun bien; châtiment que j'ai déjà peut-être éprouvé, et que j'éprouve: car n'est-ce pas de là que je n'ai plus certains sentiments de Dieu que j'avais autrefois, et que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisait? Je suis dans un relâchement visible, et cependant j'y vis tranquille et en paix; cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite qui sont, dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'âme, comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps; car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude et de retraite.

Abuser de ces sortes de grâces, c'est la chose la plus dangereuse, et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin,

et une infinité d'autres comme lui, étaient perdus, s'ils n'eussent profité des moments où, par une providence singulière, Dieu avait attaché la grâce de leur conversion. Et combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égarements, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu qui les appelait, et qui les sollicitait de reprendre le soin de leur perfection qu'ils avaient abandonné !

Conclusion. Vous me parlez encore, Seigneur, et ce que j'entends, au fond de mon cœur, ce que j'y ressens, ne peut être que l'effet de votre grâce. Heureux que vous ne m'avez pas délaissé après tant de résistance, ni fermé le sein de votre miséricorde ! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, et m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement et si constamment à mon salut?

Soyez mille fois béni, ô mon Dieu ! de tous les moyens que j'ai eus, par votre providence, dans mon état, pour m'y avancer et pour en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnaissance très-sincère et très-affectueuse; mais ce qui fait, à votre égard, le sujet de mes actions de grâces et des louanges éternelles que je vous dois, c'est par rapport à moi, le sujet de ma douleur; et plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas, dans l'éternité, le sujet de ma confusion et de mon repentir !

Je croyais, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés; mais je vois que vos grâces sont encore plus à craindre pour moi que mes péchés mêmes, ou plutôt, que mes péchés ne sont à craindre pour moi qu'à cause de vos grâces : car si je n'avais reçu de vous nulle grâce, mes péchés ne seraient plus péchés, et je serais à couvert de votre colère et de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces grâces, et que vous en interrompiez le cours ! Hé ! Seigneur, où en serais-je alors, et que ferais-je sans vous? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, et daignez au contraire les redoubler : c'est toute ma richesse et tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure, et ce que je conclus en effet : de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité et d'une pleine correspondance; de n'en plus arrêter les divines impressions, et de ne leur plus prescrire de bornes dans les vues saintes et les desseins qu'elles m'inspireront; d'agir, tout le reste de ma vie, et de vous servir selon toute l'étendue et toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, et dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainsi, je le promets, ô mon Dieu ! et dans la même résolution que votre prophète; ainsi j'en fais entre vos mains le serment, et je le jure en votre présence.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la Perte du temps.

Dùm tempus habemus, operemur bonum.
Faisons le bien tandis que nous en avons le temps. (GALAT., ch. 6.)

PREMIER POINT. Il n'est rien de plus précieux que le temps, puisque c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai, après la mort, ou récompensé ou condamné : *car chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps* (II. Cor. 5). Si bien que tout mon salut dépend du temps; et comme Dieu, en nous créant et en nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par-là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, et de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore pour lui-même et pour sa gloire, que Dieu nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir et à le glorifier, et que ce soit même là notre première vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi, ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, et le dérober à son service, c'est tomber, à l'égard de Dieu, dans le même désordre qu'un serviteur qui refuserait son temps à son maître. Suis-je, en effet, moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, et que je me dois à moi-même? et puis-je me tenir en assurance, parce que, dans tout le reste, ma vie me paraît assez unie, et qu'il ne m'échappe aucune faute grossière? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand que le temps, une fois perdu, ne revient plus. Où sont, pour moi, tant d'années déjà passées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvait avoir son mérite, et me rapporter au centuple; mais que m'en reste-t-il, et quels fonds ai-je amassés? Où seront, à la mort, les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, et qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai; mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, et du gain que je pouvais faire, et de la perte que j'aurai faite; j'en gémirai : mais, malgré mes gémissements, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel et à cette triste réflexion, que ces années auront été, et qu'elles ne seront plus; que ce gain était en mon pouvoir, et qu'il n'y sera plus; que j'aurais pu me garantir de cette perte, et que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir, dès aujourd'hui, combien, dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses et désolantes : Je pouvais, et je ne puis plus! J'aurai recours à Dieu; je lui protesterai mille fois que, s'il lui plaisait encore de me donner quelque temps, j'en voudrais ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudrait bien mieux les prendre,

dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, et que j'ai le temps de les mettre en pratique.

Deuxième point. On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; et communément même, les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre, qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles sont plus dégagées des affaires humaines et des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances et les fonctions sont très-bornées, et ne remplissent pas beaucoup de temps. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées? souvent à ne rien faire. Fréquents entretiens, conversations toutes profanes, longues et inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au dehors, et de s'en informer : voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là?

D'autres agissent davantage, et sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations et de tous ces mouvements? est-ce l'esprit de leur vocation? est-ce la volonté de Dieu, et l'ordre de leurs supérieurs? Bien loin de cela, ce serait assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt, ou qu'il leur parût insoutenable. Ce n'est donc que leur inquiétude et leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point; elles voudraient être de tout, et vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper?

Enfin, plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper dans l'observation de la discipline religieuse, et dans les emplois et le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps et tous leurs moments sont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vues tout humaines. Le temps n'est utile qu'autant qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, et qu'il sert à notre profit spirituel : or, ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu? et dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage, devant Dieu, en pouvons-nous retirer?

De tout ceci je dois apprendre, 1° qu'après avoir satisfait à mes observances et à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusements : il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi; 2° qu'une vie très-laborieuse me peut être très-infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie ne sont point tant de ma profession que de mon choix, et que c'est moi qui, volontairement et aux dépens mêmes de la régularité, me les suis imposés; 3° que pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que

toutes mes occupations soient saintes et religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances; et qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que le corps et que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de temps j'ai perdu jusqu'à cette heure, et si je puis même faire fond sur un seul jour.

Troisième point. Quoique, dans un sens, le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre : car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre : *Rachetez le temps* (Ephes. 5). Ces ouvriers de l'Evangile qui vinrent les derniers, et vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers qui avaient travaillé dès le matin : pourquoi? parce que, dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence et qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étaient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner, par mon application et par ma ferveur, tout ce que mes dissipations et mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours. Car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi, ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer; au contraire, ces jours pénibles et fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont, pour les âmes vraiment chrétiennes et religieuses, de bons jours. Mais tant de jours d'une vie lente et paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification, voilà, encore une fois, les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps! C'est une grâce des plus précieuses; mais, pour profiter de cette grâce, il n'y a point à différer. Tout retardement serait à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois du temps à venir, je puis suppléer au temps passé; mais je ne sais combien durera cet avenir, et rien n'est plus incertain. Je sais bien que Dieu m'accorde le présent que j'ai; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, et de me hâter là-dessus, parce qu'il n'y a que ce présent sur quoi je puisse compter. Quand même je me tiendrais assuré de cet avenir que je n'ai pas, serait-ce trop de le consacrer tout à Dieu, en aurais-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes : *Marchons pendant que la lumière nous éclaire* (Joan. 12) : *la nuit vient, cette nuit éternelle où l'on n'est plus en état de travailler ni d'avancer* (Joan. 9).

Conclusion. Dieu de miséricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, prosterné et humilié, comme ce serviteur insolvable qui, par sa prière, toucha le cœur de son maître, et en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, et il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira : mais, *encore un peu de patience*,

ô mon Dieu ! *et je vous rendrai tout* (Matth. 18); encore quelque temps, et je n'oublierai rien pour vous satisfaire.

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur; et si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je? En quelle pauvreté et en quelle misère paraîtrai-je devant vous! Les saints désiraient que le temps finît pour eux, et ne soupiraient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas, c'étaient des saints. Leurs années étaient des années pleines; et après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restait plus que d'aller dans votre royaume goûter les fruits de leur travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, et j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, et qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, et qui seuls peuvent compenser, en quelque sorte, tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, et c'est en elle que je me confie : mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment; je n'attendrai point à commencer demain : dès ce jour, et dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu! mais, après tout, il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde; mais dans tous les temps on peut vous aimer, Seigneur, vous servir, et se sanctifier.

CONSIDÉRATION.

Sur l'Office divin.

L'OFFICE divin est un des plus communs et des plus saints exercices de l'état religieux, il y a là-dessus quatre obligations principales qui me regardent et qui demandent une sérieuse réflexion.

PREMIER POINT. La première obligation, par rapport à l'office divin, est de le réciter. C'est un tribut de louanges, que je dois à Dieu, et que Dieu exige de moi, en vertu de ma profession, comme il l'exige des prêtres en vertu de leur caractère, et des bénéficiers, en vertu des titres ou des revenus qu'ils possèdent. Manquer à l'office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense grieve, parce que c'est violer un précepte qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige sous peine de péché, et même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'office divin comme une des plus essentielles fonctions de mon état, comme une des plus importantes et des plus ordinaires occupations de ma vie, comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de là vient qu'il est appelé *office*), et par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi, si c'était celui qui me touchât le moins, et dont je fusse moins en peine de me bien acquitter!

Sainte obligation, qui m'engage à faire sur la terre ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce que j'y ferai éternellement moi-même si je parviens jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Eglise : car l'office divin est

spécialement la prière de l'Eglise; et quand je le récite, je prie au nom de toute l'Eglise. C'est l'Eglise qui me fait prier, et qui m'apprend à prier, et il est vrai que cette seule prière, si je la faisais comme il faut, me suffirait pour me rendre parfait selon Dieu, et pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire à Dieu, comme le Prophète royal : *Je vous ai loué*, *Seigneur*, *sept fois le jour* (Psal. 118). David, tout chargé qu'il était du gouvernement d'un empire, avait pour louer Dieu ses heures réglées, et il se faisait une loi de s'y assujettir : sera-ce une sujétion trop onéreuse pour moi, de réciter l'office divin aux heures et aux temps prescrits par l'Eglise? et si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, et que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, et n'est-ce pas un juste sujet de scrupule? L'Eglise a eu ses vues dans la distribution de son office et dans le partage des heures et des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Eglise, et de ne vouloir pas me faire violence pour m'y conformer?

Deuxième point. Une seconde obligation à l'égard de l'office divin, est de le bien réciter : c'est-à-dire, de le réciter respectueusement, attentivement, dévotement : trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement : les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur et de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre et que poussière? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Eglise avec une précipitation que je ne voudrais pas avoir en toute autre chose; avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude, dans des postures indécentes, et peu convenables à un devoir de religion : dès-là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, et je l'offense.

Attentivement : car l'Eglise, en me commandant l'office divin, me commande un culte raisonnable; or, ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus part; et quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention? Prier, c'est élever son esprit à Dieu : je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient à cesser; et par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les louanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer. D'où il faut enfin conclure, que d'être volontairement distrait pendant l'office divin, ou, ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent et que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché, que si je l'avais tout à fait omis.

Dévotement : dans cet hommage et ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur et l'esprit doivent agir de concert; autrement mon attention même ne serait plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière; et si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ, dans

l'Evangile, traitait d'hypocrites, et dont il disait : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi* (Matth. 15). Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre? ce que déplorait saint Augustin, et ce qu'il se reprochait à lui-même. Hélas! s'écriait-il, je deviens plus criminel par cela même qui devrait me rendre plus saint; et qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

Troisième point. La troisième obligation qui concerne l'office divin, est d'assister au chœur, où on le récite solennellement. Puisque le chœur est un des engagements de l'état que j'ai embrassé, et de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui la composent y sont également obligés, et je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur sans raison et sans nécessité; si je m'en absente sans en avoir demandé et en avoir obtenu la permission; si je m'en absente sans en faire aucune réparation : tout cela, ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, et dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité et sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une âme qui se refroidit, et qui perd sa première ferveur; s'en absenter de soi-même et sans permission, c'est la marque infaillible d'une âme qui se licencie et qui secoue le joug de l'obéissance; s'en absenter impunément et sans être tenu à nulle réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se dérègle et qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses, ce qui était, dans son origine, et ce qui paraît encore perfection et austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement? Se lever, comme le Roi-prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux et de celles qui le pratiquent; mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exempte sous des prétextes de faiblesse et de besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire, assister exactement au chœur; ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, et qu'après les avoir soumises au jugement et à la décision des supérieurs; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, et les rejeter comme des illusions; se faire une pénitence et une mortification de son assiduité, et l'offrir dans cette vue à Dieu : c'est la marque indubitable d'une âme fidèle à ses devoirs, et qui aime sa profession. Et de même, enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur; ne point tolérer sur cela les licences et les abus; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir : c'est la marque sensible et certaine d'une communauté fervente, et qui conserve l'Esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse qu'elle ne me doit être pénible. Outre les grâces particulières qui y sont attachées, selon la parole de Jésus-Christ, qui nous a dit expressément, que *là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux* (Matth. 18); en assistant au chœur, il me sera beaucoup plus facile

d'éviter toutes les fautes à quoi je suis sujet, et qui me sont si fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inspirent plus de retenue, et la présence des autres, au lieu d'être une matière de distraction, contribue infiniment à recueillir l'âme, et à la remplir des sentiments de piété les plus vifs et les plus ardents. Les premiers chrétiens allaient tous les jours au temple, et s'y réunissaient pour célébrer ensemble les grandeurs de Dieu, et pour lui rendre unanimement des actions de grâces. Ce n'était pas en vain : le Saint-Esprit descendait sur ces troupes dévotes, et c'était alors qu'il leur communiquait ses dons avec plus d'abondance.

Quatrième point. Il y a une dernière obligation, qui est de chanter l'office divin. Car l'assistance au chœur, qui m'est ordonnée, n'est point une simple comparution, ni une vaine représentation de ma personne. J'y vais pour y faire mon devoir, et c'est un de mes devoirs que de soutenir le chant qui a été établi, et qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, aussi bien que le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert où l'Eglise militante et l'Eglise triomphante joignent mutuellement et si saintement leurs célestes accords en l'honneur de la majesté divine.

Comme David ne séparait point le chant de la psalmodie, je ne dois point non plus séparer l'un de l'autre, puisque l'obligation est égale pour l'un et pour l'autre. *Seigneur,* disait à Dieu ce saint roi, *nous solenniserons vos merveilles*, *et en chantant*, *et en psalmodiant* (Psal. 20). Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuse du chœur. Si j'en ai le titre, c'est pour en faire les fonctions, quelque fatigantes qu'elles me paraissent et qu'elles puissent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, et que je me ménage; quand, par un excès de délicatesse, et pour ne pas intéresser une santé dont j'ai trop de soin, je n'y chante que faiblement, ou je n'y chante point du tout; quand ma présence n'y est d'aucun soulagement pour les autres et de nul secours, je n'observe pas ce que l'Eglise et la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé, et si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires; mais du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, et de l'immoler au Seigneur.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Mort.

Statutum est hominibus semel mori.

C'est un arrêt porté contre les hommes, de mourir une fois. (Hébr., ch. 9.)

PREMIER POINT. Il n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et c'est une loi générale, où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même, ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parents, des amis, des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est, par rapport à la société humaine, une espèce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien ; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens; la nature y répugne, et de là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela, néanmoins, pris en soi et indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature et les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très-petit espace de temps; et d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu causer de peines et de souffrances au mourant, s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuse ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera* (Eccl. 11, 3); et dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité : Il est mort, on pourra ajouter avec la même certitude : Voilà son sort décidé devant Dieu ; le voilà pour jamais ou prédestiné, ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, et après la mort il n'y a plus de grâces ni de bonnes œuvres. Par conséquent, l'état où l'on se trouve alors est invariable ; et si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sais quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu que la nécessité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché que l'heure de la mort. Il n'y a donc point de jour qui ne puisse être mon dernier jour; il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et être, ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrais continuellement m'occuper, et que je ne saurais m'imprimer trop vivement dans l'esprit; car elles sont le propre des religieux comme des gens du monde. Religieux et séculiers, nous mourrons tous, et nous sommes tous également intéressés à nous assurer une bonne mort. Or, qu'ai-je fait jusqu'à présent pour m'y disposer, et que fais-je encore maintenant? Suis-je actuellement en état de mourir, et voudrais-je actuellement mourir dans l'état où je suis? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience; que me dicte-t-elle? que me reproche-t-elle? à quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort? C'est à cela que je dois m'attacher, et sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connaître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir comme je voudrais mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre et pour n'y apporter pas le plus court délai?

Deuxième point. La mort des pécheurs, selon la menace et l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très-mauvaise. Très-mauvaise par le trouble qui les agite, très-mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très-mauvaise par les surprises de la mort et les coups subits qui les enlèvent, très-mauvaise et souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or, la mort d'un religieux, après une vie imparfaite et négligente, n'a-t-elle pas, par proportion, tous ces caractères? Il est bien étrange et bien déplorable, qu'on puisse faire une telle comparaison; mais, si j'examine la chose à fond, et que je rappelle ce que j'ai su, ce que j'ai entendu, et ce que peut-être j'ai quelquefois vu, je trouverai que cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui était de sa règle et de son devoir; d'avoir vécu dans la maison de Dieu, et de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu voulait la conduire; d'avoir quitté le monde, et d'être néanmoins, à la fin de ses jours, aussi vide de l'Esprit de Dieu, aussi remplie des idées et de l'esprit du monde, que si elle avait passé toute sa vie dans le monde! Elle est donc comme *investie et assiégée des douleurs de la mort* (Psal. 17). Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à soi-même; et voilà son état. Elle aime la vie, elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, et qu'il y a de rudes combats à soutenir! *O mort! est-ce ainsi que tu nous sépares* (I. Reg. 12)?

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'est au contraire la vue de Dieu qui augmente ses inquiétudes et qui la désole. Elle sait avec quelle lâcheté elle l'a servi; mille péchés qu'elle traitait de scrupules dans une vie tiède et dissipée, mille doutes qu'elle ne voulait point éclaircir, ou qu'elle décidait à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, et dans une confusion qui l'effraie d'autant plus qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect : ses confessions pas-

sées, ses communions, les sentiments de son cœur qu'elle a suivis, les liaisons qu'elle a entretenues, les faux principes qu'elle s'est faits sur des points capitaux et essentiels; les libertés qu'elle s'est données, au mépris de la règle, et souvent au scandale de la communauté; les dispenses qu'elle a demandées, et les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faisait peine; mais cette conscience, autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu et en sa miséricorde; mais, malgré tout ce qu'on peut lui dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'âme, une incertitude, un souvenir de ses obligations et un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugements de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siècle, le rayon d'espérance qu'elle conserve est bien faible, et n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle est frappée d'une mort subite : car on n'est pas plus à couvert dans la religion que dans le monde, de ces morts imprévues et précipitées; et comme Dieu a des châtiments secrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maison, témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle; mais du reste, on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu régulière et peu édifiante qu'elle menait; on est obligé d'en convenir, et l'on ne peut s'empêcher de dire, du moins de penser, qu'il eût été bien à souhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même et pour se préparer. Du temps! hé! n'en a-t-elle pas eu? et que doit être autre chose toute la vie religieuse, qu'une préparation habituelle à la mort? Ce n'est donc point le temps qui lui a manqué; mais elle n'a pas su en profiter, lorsqu'elle l'avait et comme on l'en avertissait. Le temps de Dieu est venu : elle ne l'attendait pas, mais il avançait toujours; elle s'y est enfin trouvée dans le moment qu'elle y songeait le moins.

Combien de religieux et de religieuses sont ainsi morts dans une espèce d'impénitence qui ne ressemble que trop à l'impénitence des pécheurs? c'est-à-dire, qu'ils sont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des dispositions d'esprit et de cœur très-dangereuses. Combien même de religieux et de religieuses, ayant à la mort tout le loisir de rentrer en eux-mêmes, et de se munir des sacrements de l'Eglise, ont fait voir, en les recevant pour la dernière fois, la même indifférence et la même froideur qu'ils avaient eue pendant la vie? C'est une maxime générale qui se vérifie dans l'état religieux, aussi bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment est-ce que je vis? comment est-ce que je veux vivre dans la suite? Voilà comment je mourrai.

TROISIÈME POINT. Autant que la mort des pécheurs est mauvaise, autant l'Ecriture nous apprend que la mort des justes est précieuse devant Dieu. Précieuse, parce qu'ils meurent dans un saint détachement et sans regret; précieuse, parce qu'ils meurent dans une

confiance pleine de consolation et de douceur; précieuse, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu et dans l'exercice des plus excellentes vertus; précieuse, parce qu'ils meurent dans la grâce de Dieu et avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces justes, les âmes vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent et fidèle? c'est là qu'il commence à goûter les fruits de son travail et à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix et sans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre et dégagé de tout ce qui pourrait l'arrêter sur la terre; au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, et vous m'en allez délivrer; j'y consens. Non-seulement il y consent, mais il le désire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous* (Psal. 72), et que m'importe tout le reste, pourvu que je vous possède? Il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son souverain bonheur. Elle paraît aux impies une destruction totale de l'homme; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa bienheureuse patrie, et de cette sorte *il n'en ressent point le tourment* (Sap. 3).

Il meurt dans une humble et vive confiance; et que craindrait-il, lorsque, sans présumer de soi-même en rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors et de mérites qu'il a amassés dans la religion? Tous ces mérites, dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, et le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort; toutes ses pensées se tournent vers le ciel où il aspire, et dont la possession lui est déjà presque assurée; Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit et le transporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Eglise, saint Etienne : *Je vois les cieux ouverts, et Jésus qui m'attend à la droite de Dieu* (Act. 7).

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, et dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si longtemps et si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, et il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est faite; quoique mourant et réduit par la violence de la maladie dans la dernière faiblesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu, et à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes et à divers autres, il y entre d'abord et sans effort; et pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout à coup et s'enflamme.

Enfin, par une grâce au-dessus de toutes les grâces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance et de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car la persévérance finale suppose une persévérance commencée, et c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son âme va se reposer. Il passe de l'état de sainteté à l'état d'impeccabilité, c'est-à-dire, d'un état où, tout juste et tout attaché

qu'il était à Dieu, il pouvait encore le perdre et l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer et que le glorifier.

Conclusion. Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, et une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur? Mais telle est, mon Dieu, notre misère, et la mienne en particulier : nous voulons une sainte mort, et nous vous la demandons; mais pour cela, vous demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un et l'autre tout ensemble : car, selon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un sans l'autre; et se promettre de mourir comme vos plus zélés serviteurs, sans vous avoir servi comme eux, c'est la plus fausse et la plus trompeuse illusion.

A quoi donc me suis-je exposé depuis tant d'années, et à quoi m'exposent encore présentement ma langueur et ma nonchalance dans votre service? Faites-le-moi comprendre, ô mon Dieu! faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur, on ne craint que trop la mort; mais on ne la craint pas comme on doit la craindre : or, apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'est la craindre en homme, et non en chrétien ni en religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort et qu'on en perd autant qu'il est possible la vue, afin de n'en être point affligé; ou qu'on ne pense pas à la mort que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner et pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, et qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement et à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos saints ont craint la mort; et ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir : il m'importe peu de vivre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement et saintement, pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir; ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendrait et que je n'aurais pas prévue. Heureuse l'âme que cette crainte tient dans une attention et une vigilance continuelle! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu! que j'en retire ce fruit de grâce et de sanctification!

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du Jugement de Dieu.

Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois : après quoi vient le jugement. (Hébr., ch. 9.)

Premier point. Après la mort, suit le jugement de Dieu : c'est-à-dire, que dès le moment même où mon âme se séparera de mon corps, elle paraîtra devant le tribunal de Dieu, et lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura, à la fin des siècles, un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence et un arrêt solennel; mais, avant que ce grand jour arrive, et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a, dès l'heure de la mort, un premier jugement que chacun des hommes doit subir en particulier, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'âme.

Il ne faut point que cette âme fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin pour comparaître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là pour y exercer sa souveraine justice : car il est partout, et il agit partout également et avec la même puissance. Ainsi, en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plus tôt rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'apercevrai, ni ne le verrai point : mais, sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, et m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout-puissant; et, dans le juste effroi qu'il m'inspirait, je me le représentais comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots, grossis de tous côtés, et semblables à de hautes montagnes venaient fondre sur ma tête, et m'accabler* (Job. 31). Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, et comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir et m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource? En vain penserai-je à m'échapper, et voudrai-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains; et, dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterai-je sur les hommes et sur leur secours : à qui pourrai-je me faire entendre, étant seul avec Dieu? et quand je serais en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviraient tous leurs efforts contre leur Créateur et le mien? Peut-être des personnes charitables, des amis, viendront-ils, auprès de mon corps, me rendre certains devoirs, et témoigner leurs regrets. Toute une communauté où j'ai vécu, tout un Ordre m'accordera ses suffrages, et offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon âme en assurance, si Dieu ne les écoute; et les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites et la sainteté de ma vie? Je me trouverai donc, en ce terrible moment, abandonné à

Dieu et à moi-même : à Dieu, de qui dépendra toute ma destinée pour l'éternité tout entière, et qui sera sur le point d'en décider; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je si ce fonds me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte et religieuse l'estime qui lui est due! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation, si je l'ai fidèlement suivie, et si j'en ai rempli tous les devoirs! Que me donneront de confiance, une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, et toutes les observances de mon état ponctuellement et constamment gardées! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, et de les avoir surmontées; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avais devant les yeux et qui pouvaient me séduire, ni à certaines considérations et à de vains respects, qui m'auraient porté au relâchement et détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille! C'est cette vue et ce souvenir du passé qui fera toute ma force et qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause, et pour me défendre.

Mais au contraire, si, de tout le passé, il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer et m'assurer; si, me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes règles, qu'un vide affreux et une inutilité tout infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je, et en quelle désolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage, parlant des pécheurs (et combien de mauvais religieux seront de ce nombre? *Ils viendront tout tremblants et tout interdits* (Sap. 4). De retourner sur leurs pas et de rentrer dans la vie, pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir; d'avancer vers Dieu, et d'approcher de son tribunal, pour y rendre compte d'une vie perdue, c'est ce qui les consternera. Ah! que n'y pensaient-ils et que n'y prenaient-ils garde, lorsqu'ils en avaient les moyens! Je les ai présentement, et bientôt, peut-être, ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de temps à perdre; et le malheur dont je veux me garantir est assez grand pour ne rien omettre de toute la vigilance et de toute la précaution que j'y puis apporter

Deuxième point. Dans les jugements que rendent les hommes, le procès doit être instruit, et le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, et les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses, et il n'est point condamné que la preuve ne soit entière et la conviction judirique.

Dieu gardera envers moi la même forme de justice, et c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même temps le plus prompt et le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite de la plus longue vie, et depuis le premier usage de ma raison, je n'aurai pas formé une pensée, pas conçu un désir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende et sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstances qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura, par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni sentiment, en un mot, pas un point si léger qui n'entre en compte, et qui ne soit mis dans la balance pour y être pesé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien soumis à la loi de l'Evangile, en qualité de religieux appelé à la perfection, j'avais des obligations différentes; et c'est de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuses en apparence ne seront pas à couvert de cette recherche; la moindre imperfection qui s'y sera glissée, l'œil de Dieu la découvrira; et, s'il ne laisse rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laissera rien non plus passer de tout ce qui en aura pu avilir le prix et altérer la sainteté.

Examen le plus prompt. Une telle discussion me coûterait maintenant des soins infinis; et encore, avec tous mes soins et toutes mes réflexions, n'y pourrais-je pas suffire, parce que je ne puis avoir une connaissance assez claire ni assez présente de toute ma vie. S'il était même seulement question de me retracer une idée bien juste de tout ce que j'ai fait, dit et pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirais pas : tant il y a eu de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouies de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une âme dégagée des sens, et capable, après la mort, de connaître et de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, et d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura pas besoin de temps pour rappeler et pour me remettre devant les yeux toute ma conduite et tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumière divine, il rapprochera les objets les plus éloignés; et, sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, et me les présentera chacun aussi distinctement que s'il était séparé des autres, et que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, et, malgré leur innombrable variété, mon âme, d'un coup d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtaient, et qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances et toute leur activité.

De là, enfin, examen le plus convaincant. Il ne consistera ni en raisonnements, ni en conjectures, mais dans une vue simple et nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés, à quoi je ne pense plus et dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau et se montreront à moi? combien en apercevrai-je d'autres qui m'étaient absolument inconnus, et dont je ne me croyais pas capable? de combien

d'illusions, d'excuses et de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? combien de difficultés et de questions, que j'avais toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? combien de vertus qui brillaient devant les hommes, perdront tout leur éclat, et ne paraîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement et hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, et qu'aurai-je à dire? Quoi que je voulusse alléguer, ma conscience s'élèverait en témoignage et me démentirait. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, et malgré moi, elle m'arrachera ce triste aveu et cette courte, mais cruelle confession : *J'ai péché* (II. Reg. 12). Que ne le dis-je dès à présent? je le dirais avec fruit; que ne vais-je le reconnaître aux pieds de Dieu, dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnaître, au pied de son tribunal, dans un mortel désespoir? Que ne suis-je plus attentif aux reproches de ma conscience; et, selon l'avertissement de Jésus-Christ, que n'ai-je soin de l'apaiser et *de m'accorder promptement avec elle tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge* (Matth. 5)? Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu, elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions et les effets salutaires dont elles auront été suivies; elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui était écrit contre moi, et elle m'en obtiendra l'entière abolition.

Troisième point. Selon l'examen que Dieu aura fait de moi et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais : puisque je ne serai plus alors dans la voie où l'on peut perdre et obtenir sa grâce, mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher, ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance que cet arrêt de Dieu me soit favorable : sans cela, que deviendrais-je, et en quelle misère serais-je réduit!

Pensée effrayante! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, et que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, et lance sur moi ce redoutable anathème : *Retirez-vous de moi, maudit* (Matth. 25). Quel coup de foudre! que je me retire de mon Dieu! que je sois éternellement privé de mon Dieu! que mon Dieu me frappe de sa malédiction, et de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'apaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais et de le posséder! Est-ce pour cela qu'il m'avait séparé du monde, qu'il m'avait appelé à l'état religieux, qu'il m'avait recueilli dans sa maison, et qu'il m'y avait fourni tant de moyens de sanctification? Il voulait m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens; et

le voilà qui me rejette de sa présence, et qui fait un divorce entier avec moi! Il voulait me mettre au rang de ses élus et des âmes spécialement choisies et prédestinées, et le voilà qui m'enlève toutes les grâces dont il m'avait enrichi, et qui me dégrade jusqu'au plus bas rang des âmes réprouvées! Il voulait me faire monter aux premières places de son royaume; et le voilà qui me précipite au fond de l'abîme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainsi le temps, et, me supposant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à suivre tous les sentiments qu'exciteront dans mon cœur de si tristes et de si désolantes idées. Heureux que ce ne soit encore qu'une supposition, et cent fois heureux, si, par une conduite toute nouvelle, je vis de telle sorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet, ni une vérité.

C'est par ce renouvellement et ce changement de vie que je puis mériter un jugement de salut et de bénédiction, car il y en a un pour les âmes justes, et surtout pour les âmes vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étais menacé, si ma vie, jusqu'à la mort, eût toujours été également imparfaite et irrégulière, qu'il me sera doux d'entendre, de la bouche de mon souverain Juge, cette aimable invitation et ces consolantes paroles : *Courage, bon serviteur, vous m'avez été fidèle en peu de choses, et pour ce peu de chose je vous destine un grand héritage. Entrez dans la joie de votre Seigneur* (Matth. 25). Comblé de cette joie toute pure et toute divine, dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnaîtrai bien que c'était peu de chose que Dieu demandait de moi en ce monde, et que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souffert, ou quitté pour lui, n'était rien en comparaison de la récompense qu'il m'avait préparée, et de la gloire où il s'était proposé de m'élever. Si je pouvais encore alors être touché de quelque regret, ce ne serait pas d'avoir porté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspirait pour mon avancement et ma perfection; ce serait plutôt de l'avoir trop mesuré, et de ne lui avoir pas donné plus de liberté et plus d'étendue. En puis-je trop faire lorsqu'il s'agit d'un maître qui, dans son jugement, ne sera pas moins libéral et magnifique à couronner ma fidélité, que sévère et inexorable à punir mes négligences et mes lâchetés?

Conclusion. Grand Dieu! qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre; Dieu de sainteté et la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé de la corruption jusque dans vos anges : hélas! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi faible que je le suis, et comment une âme chargée de tant de dettes osera-t-elle entrer en jugement avec vous? *Malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde* (August.). Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres; et qui peut se flatter d'être à vos yeux exempt de tache et digne d'amour?

Cependant, mon Dieu, vos divines Ecritures m'enseignent que cette miséricorde, qui m'est si nécessaire, et sur laquelle je dois

principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort, et que votre justice y présidera seule. Quelle grâce ai-je donc à vous demander, et quelle prière ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugements en cette vie sont des jugements paternels et salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités et toutes mes offenses : il est juste que j'en porte la peine; mais ne me réservez pas à ce temps, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, et vous ne me jugeriez que dans votre fureur* (Psal. 6).

Vous faites plus encore, ô Dieu souverainement bon et plein d'indulgence! vous voulez bien ne pas me juger vous-même, pourvu que je sois mon propre juge; et vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne soin contre moi-même, et que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y aurait-il un aveuglement plus déplorable et moins excusable que le mien, si je refusais une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu! je l'accepte et je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience, je serai moi-même mon accusateur et mon témoin, je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse et la plus sévère, j'y proportionnerai ma pénitence, et, dans un vrai désir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complète qu'elle me semblera devoir l'être, et que ma faiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur : je réglerai l'avenir, je le sanctifierai; je ne m'y permettrai, ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, et que je puisse, sans retardement et sans obstacle, prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.

TROISIÈME MEDITATION.

De l'Enfer.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. (MATTH., ch. 25.)

PREMIER POINT. Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paraissent bien étonnantes, et qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est que Dieu, pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grâce, lui, néanmoins, qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu, dont la nature n'est que bonté; ce Dieu qui, depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchants et sur les justes; ce Dieu qui, pour ses ennemis mêmes et pour des pécheurs, est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité et a voulu mourir sur une croix, après tant de bienfaits, et des témoignages si sensibles de son amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera distiller sur eux une seule goutte de ce sang qu'il a répandu toutefois pour eux-

mêmes avec tant d'abondance dans sa passion : tellement que la miséricorde divine, dont les communications sont infinies envers tout le reste des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement sans action à l'égard des damnés. Ils pousseront des cris lamentables, ils se désoleront, ils verseront, selon l'expression de l'Evangile, des torrents de larmes : mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une seule fois pour cela son bras, ni ne suspendra pas un moment ses coups; et tant qu'il sera Dieu (or il le sera toujours, comme il l'a toujours été), il verra souffrir des âmes qu'il a formées à son image, des âmes qu'il a marquées du sceau de sa divinité, des âmes qui porteront le caractère de ses sacrements, sans être ému pour elles du moindre sentiment de compassion. Le pourrais-je croire, s'il ne nous l'avait pas lui-même révélé? Mais c'est un article de la foi que je professe. Il faut donc qu'une âme réprouvée soit bien affreuse aux yeux de Dieu, puisque la haine qu'il en conçoit est capable de l'endurcir de la sorte, et de fermer à cette âme maudite toutes les sources de la grâce.

Mais encore, qu'est-ce qui peut ainsi la défigurer aux yeux de Dieu, et en faire un objet si abominable? le péché, qui vit dans elle, et qui n'y mourra jamais. Avec cette tache, désormais ineffaçable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère et de damnation. Le réprouvé pouvait, pendant la vie, l'effacer, cette tache si odieuse; il pouvait renoncer à son péché, et par là obtenir grâce; il était, par son péché, dans un état de réprobation seulement commencée et non consommée. La mort est venue; et à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer, est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complète, et a reçu sa dernière consommation ; cette miséricorde, auparavant si prévenante, et si facile à s'épancher et à pardonner, s'est resserrée et retirée sans retour : comme elle trouvera toujours le péché présent et vivant, ce sera toujours, selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, et qu'elle ne pourra plus surmonter; de sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits et qui se satisfera. O que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1° à redouter la justice de Dieu, et à craindre de tomber dans ses mains; 2° à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché ; 3° à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur, lorsqu'il me les offre si libéralement, mais à en faire tout l'usage que je puis, pour me mettre à couvert de ses vengeances!

Deuxième point. Une autre chose, non moins digne de notre étonnement, et qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des âmes faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, et pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y posséderont jamais; et qu'au contraire, malgré toute la force du penchant et de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Etre, leur fin dernière et le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement

elles le blasphémeront, éternellement elles trouveront dans la connaissance qui leur restera de ses perfections infinies, et dans l'idée qu'elles en conserveront, leur supplice le plus rigoureux et le sujet de leur désespoir.

Car étant, d'une part, séparées de Dieu, et cela par une séparation violente, comme si elles étaient à chaque instant arrachées du sein de leur Créateur; par une séparation totale, en conséquence de laquelle toute alliance entre Dieu et elles sera rompue; par une séparation éternelle qui leur ôtera tout moyen, toute espérance de retour et de réunion; et, d'autre part, quoique ennemies de Dieu, étant sans cesse occupées du souvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens; comme du seul bien, soit absolument et en lui-même, soit par rapport à elles, puisqu'elles n'en pourront avoir d'autre; comme d'un bien infini qui devait remplir tous leurs désirs, et les établir dans une félicité parfaite; comme d'un bien qui leur était destiné, et auquel elles avaient les droits les plus légitimes; comme d'un bien dont la privation sera pour elles le comble du malheur, et qu'elles auront perdu pour de vains avantages; comme d'un bien où elles aspireront toujours, par une nécessité inséparable de leur être, et que jamais elles n'obtiendront, par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, et ce qui les transportera jusqu'à la fureur et à la rage.

Ainsi, par une contrariété de sentiments la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront et qu'elles désireront sans cesse, elles l'auront en horreur; et le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter et de le désirer. Désirs et regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux; et ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être? L'âme réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui ne sera jamais; elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse : c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu; et plus malheureuse, dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, et d'en comprendre toute la grandeur : malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au royaume et à l'héritage de son Dieu; et plus malheureuse, dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement et si ardemment après ce séjour bienheureux : malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner, par mille imprécations, contre son Dieu; et plus malheureuse, malgré ses imprécations et ses blasphèmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême Auteur, de qui elle avait tout reçu, et de qui elle devait tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier! que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, et de cette pente qui la domine et qui la tyrannise! l'enfer ne lui serait plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grâce? Si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre

de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne m'en ait séparé, ou qu'il ne m'en sépare bientôt? voilà sur quoi je dois me réveiller, et user de tous les remèdes les plus efficaces et les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu, et dans sa disgrâce, ce serait m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

Troisième point. Ce qui doit encore bien nous surprendre dans la considération de l'enfer, et dans ce que l'Evangile nous en fait connaître, c'est que, par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des âmes spirituelles pour les tourmenter. Que ce feu, tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité et la même ardeur, et n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne, que le souffle de Dieu. Que ce feu, appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer, et que ce corps immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression que les douleurs cuisantes et intolérables qu'elles lui causeront. Qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps et l'âme n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté et toute la pointe. Que, dans tout l'avenir, il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin, pour le réprouvé, le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs qui l'auront déshonoré et outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire; et si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde et par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice et par leur damnation. Comme il voulait les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu : si bien qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir et sa grandeur dans l'enfer que dans le ciel.

Grandes et essentielles vérités dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela, et reconnaître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner et former des difficultés : malgré toutes les difficultés et tous les raisonnements, cet ordre de réprobation s'est déjà accompli, et s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'anges et d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'est donc point question de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puisque ce sont des principes de foi; mais ce qu'il est question d'approfondir et de pénétrer, ce sont les conséquences de ces mêmes principes, qui me regardent aussi bien que les autres, et peut-être plus que bien d'autres. Je suis religieux : il est vrai, et je ne saurais trop en témoigner ma reconnaissance à Dieu, qui m'a mis par là plus en garde contre le malheur de la damnation. Mais je dois toujours me souvenir que, tout religieux que je suis, je puis me damner; qu'il y a eu des religieux qui se sont damnés; que plusieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avaient mieux vécu que moi; mais que malheureusement ils sont venus à se démentir, et que Dieu l'a permis, par une juste punition de certaines négligences et

de certaines infidélités où ils étaient tombés. Que Dieu peut le permettre de même pour moi, et que je n'ai nul droit d'espérer qu'il me traite plus favorablement, si je le sers aussi lâchement et aussi négligemment. En un mot, que personne ne sait s'il est en état de grâce, ou s'il n'y est pas; et que, dans cette incertitude absolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner, point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir; rien de si pénible, ni de si contraire aux inclinations et aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir, pour me procurer toute l'assurance raisonnable et moralement possible. J'ai embrassé la profession religieuse, pour me sauver : que serait-ce de faire naufrage dans le port même, et d'y échouer !

Conclusion. Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes, mais que vous êtes impénétrable dans vos jugements, et formidable dans vos châtiments! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur; et plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous. Car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, et en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, et vous avez arrêté votre justice qui s'élevait contre moi. Du moins pouvais-je me porter à bien des péchés, où ma témérité, où ma dissipation m'exposait, et dont votre grâce m'a préservé. Ah! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avaient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos soins? qu'avaient fait tant de solitaires et d'anachorètes, que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voie de la perdition, et qui n'en sont jamais revenus? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, et que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or, c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, et qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve, de cette sorte, à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité; il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, et qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs; il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent et zélé dans tout ce qui concerne votre service et le salut de mon âme. Car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation et de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusqu'à présent de me garantir, où je pourrais néanmoins encore dans la suite être condamné, et que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

CONSIDÉRATION.

Sur les Visites du Saint-Sacrement.

Outre les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'autel du Seigneur, et pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun, selon sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le Saint-Sacrement, et aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

Premier point. Dévotion solide : car elle a Jésus-Christ pour objet. Non point seulement Jésus-Christ en figure ni en représentation : non point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir ni dans l'imagination : mais Jésus-Christ, présent réellement et substantiellement; présent en personne, et comme Dieu, et comme homme : en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux et à la droite de son père.

Quand, au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspirent mon zèle et mon amour : tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui, ni auprès de lui, et qu'il n'est pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand, même en présence de son tabernacle, et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse nativité, sur sa douloureuse et sanglante circoncision, sur les opprobres de sa croix, sur sa résurrection ou son ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire. Car, quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas, ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du Saint-Sacrement : ce sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ, je veux dire Jésus-Christ selon sa divinité et selon son humanité. De sorte que, dans les visites que je rends à ce divin sacrement, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus-Christ que je converse. Il est là dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer; il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre; il y est au milieu d'une multitude infinie d'esprits célestes, qui ne partent point de son autel; et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins pour offrir ensemble nos hommages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avait un lieu dans le monde où il se fît voir d'une manière

sensible et à découvert, il me semble que j'aurais de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serais disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferais un mérite et une vertu, et je ne croirais pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or, il ne serait point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple; et sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous: nous ne le voyons pas, il est vrai; mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer, et ce que nous connaissons par la foi, nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux aient tant d'indifférence pour un sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un sacrement qui est Jésus-Christ même; et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent et à lui présenter leurs adorations. Il y a des temps dans la journée où je parais comme les autres devant ce divin sacrement; mais, à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnaître que j'en retrancherais beaucoup, si ce n'étaient pas des temps prescrits par l'obéissance et que j'en pusse disposer selon mon gré? Hors de ces temps où la nécessité, peut-être, me fait plus agir qu'une sincère piété, vais-je une fois et de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentiments de mon cœur, et lui tenir, pour ainsi dire, compagnie dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi? A peine y ai-je été quelques moments, que l'ennui me prend, et au lieu que l'amour, la reconnaissance, le respect devraient m'y attacher de telle sorte qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, et qu'autant que l'observance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même temps qu'on abandonne ou du moins qu'on néglige le sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des saints. Si l'on y manquait, on se le reprocherait comme une infidélité, et l'on ne serait point content de soi qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les saints, c'est sans doute un pieux exercice et une dévotion louable; mais, après tout notre premier devoir regarde le Saint des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitait rien plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée et captif en Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, et de là, fléchissant les genoux, il adressait sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens voulaient toujours avoir avec eux le Saint-Sacrement. Il y a eu des saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence, et combien y a-t-il de sociétés et de communautés, où est établie cette institution si religieuse de l'adoration perpétuelle? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les Cours des princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils

peuvent, la vue du maître. Or, le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai si près de moi?

Deuxième point. Dévotion la plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les rois de la terre, et qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connaître; mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche, pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, le Médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Ecritures, et il nous a fait assez hautement entendre, que *d'être avec les enfants des hommes*, et de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices* (Prov. 8) : car c'est la sagesse incréée qui parle de la sorte; et cette Sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas, au reste, qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses; et c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de régner dans le ciel et sur la terre, de commander aux esprits bienheureux, et d'en faire ses anges et ses ambassadeurs. Mais, au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi quand il annonça à ses apôtres qu'il se disposait à les quitter et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit *qu'il ne ne les laisserait point orphelins* (Joan. 14) en ce monde, et que, quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il serait néanmoins avec eux jusqu'à la fin des siècles* (Matth. 28). C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse de son tabernacle, ce qu'il dit alors à ses premiers disciples : *Me voilà*, et me voilà, non point pour un jour, ni pour une année, mais pour tous les temps à venir et *jusqu'à ce qu'ils soient tous consommés.* Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle; je suis remonté à cette céleste patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela; mon sacrement est le supplément de mon ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui; car, dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui et que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, et nous renverserons toutes les mesures et tous les desseins de son amour.

De là, je dois conclure deux choses : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations? avec la même constance qu'il

daigne bien m'attendre, ne dois-je pas, aussi longtemps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui? Mais, parce que les différentes occupations de la vie et les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son sanctuaire, et ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspirerait, que fait une âme solidement vertueuse et toute dévouée à son divin Epoux? dans un saint désir de lui plaire, elle sait au moins ménager certaines heures où elle va régulièrement le visiter; elle y va le matin pour le saluer, et pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance tout entière; elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir et pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auraient pu la jeter ses fonctions extérieures; elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit, pour reconnaître à ses pieds les fautes dont elle se sent coupable, et pour les lui confesser avec douleur; pour implorer sa grâce et le secours de sa main toute-puissante contre ses ennemis invisibles, et contre tous les dangers auxquels elle pourrait être exposée pendant son sommeil. Tout cela ne consiste point en de longues prières, mais en des sentiments affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété et la disposition présente des affaires.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe : c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle et des princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa Cour : or, que la Cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets; et certes, ce Sauveur, si indignement traité, et si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étaient endormis dans le jardin pendant qu'il priait : *Hé quoi! vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi* (Matth. 26)! Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier; et de quel prétexte pourrais-je me servir moi-même pour excuser ma négligence? Il n'est que trop abandonné des gens du monde; et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire?

TROISIÈME POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres; mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? on y perd beaucoup de temps, et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles : souvent, par l'importunité des personnes et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très-ennuyeuses et très-incommodes : la paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit; plus de fois encore

la conscience y est blessée par les discours médisants qu'on y tient, et qu'on y entend ; enfin, ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son sacrement : ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes et pleines d'une onction toute divine. Une âme y trouve mille avantages pour sa perfection, et en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, surtout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, et ce qui ne demande point tant de paroles que de secrètes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. Et en effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le sacrement de son corps et de son précieux sang, que toutes les grâces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que, les mêmes miracles qu'il opérait autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée* (Act. 10), il les opère, à l'égard des maladies de l'âme, en demeurant dans son tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les faibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais, pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, et que par nos assiduités, nous l'engagions à nous les accorder.

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connaître et qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère et affliction d'esprit ; et malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation ! Il ne faut quelquefois qu'une visite au Saint-Sacrement pour changer tout à coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On était venu tout triste, tout languissant, et l'on s'en retourne tout rempli de force et de courage, et même de joie. Comment cela se fait-il? c'est un secret réservé à la connaissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi ; mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes saintes qui en ont rendu, et qui, tous les jours, en rendent encore témoignage.

Voici donc la résolution que je forme ou que je dois former : de renouveler ma dévotion envers le très-saint sacrement de l'autel, et de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter ; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander ; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assis-

tance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera; en un mot, dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère, mais pour sa gloire et pour l'honneur qui lui en peut revenir; ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore pour lui-même : je m'unirai de cœur avec lui; et jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai, dès maintenant, ce que par sa grâce je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITA

Du retour de l'enfant prodigue à son père, et de celui de l'âme religieuse à Dieu.

Et surgens, venit ad patrem.

Il partit aussitôt, et retourna à son père. (Luc, ch. 15.)

PREMIER POINT. Le dessein de Jésus-Christ, dans la parabole de l'enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu, et d'une sincère pénitence. Ce jeune homme, emporté par le feu de l'âge, avait quitté la maison de son père, et s'en était allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, et pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnaître son aveuglement, et de penser à revenir dans la maison paternelle. Trois choses l'y déterminèrent : le sentiment de la misère où il se trouva réduit en très-peu de temps; le reproche intérieur et le repentir de la faute qu'il avait commise; enfin, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il s'était séparé, et de qui il se promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'est-ce que ce prodigue? N'est-ce pas moi-même? et y a-t-il un plus grand prodigue qu'une âme religieuse qui, depuis bien des années, a vécu comme moi dans la tiédeur? Quelles grâces? quels dons célestes et quels biens spirituels n'ai-je pas dissipés? mais voudrais-je toujours persister dans mon égarement, et dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, et à réparer, autant qu'il me sera possible, toutes mes dissipations? Les motifs qui inspirèrent à l'enfant prodigue une si prompte et si ferme résolution à l'égard de son père, ne sont-ils pas assez puissants pour me l'inspirer à l'égard de mon Dieu?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de sa misère. Dans la vie licencieuse et voluptueuse qu'il avait menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiser tout son héritage; et est-il une

disette pareille à celle où l'Evangile nous le fait voir? De riche qu'il était, le voilà dans une extrême pauvreté, et dépouillé de tout. Cette liberté dont il avait été si jaloux, il est obligé de l'engager et de la vendre. Sous la domination d'un maître dur et impitoyable, il manque de pain pour se nourrir; et il s'estimerait même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux et de pouvoir s'en rassasier, mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même : car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, et de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il était auprès de son père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets et de mercenaires, dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance; et moi je meurs ici de faim* (Luc. 15)! Réflexion qui le pénètre, et qui, sans lui permettre de délibérer plus longtemps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille, et de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire, et n'est-ce pas ce que j'éprouve, qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue, que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, et que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la religion. Mon cœur s'est desséché, et tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification, de piété, s'est éteint en moi. Où est ce recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avais autrefois? Je n'ai plus rien de tout cela, et je me trouve sur tout cela dans un dénûment déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti, en me livrant à mes désirs et à mes passions! Au lieu que je ne devais être nourri, dans la maison de Dieu, que du pain des anges, et des délices intérieures d'une vie toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture et du gland des pourceaux : c'est-à-dire, que je ne cherche que des consolations humaines, et que les vaines satisfactions que je puis me procurer de la part des créatures, surtout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas, ou ne les ai-je pas assez pour me contenter : car mon état, malgré moi, me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderais.

Que me reste-t-il donc, et où en suis-je? Ah! combien de mercenaires, combien de chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu! et moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux! après tout, que j'aie au moins quelque connaissance d'une si triste disposition, et que j'en voie le désordre et le malheur! heureux que je n'y sois pas tout à fait insensible! Y vivrai-je toujours, et ne ferai-je nul effort pour en sortir? Serai-je plus lent à me résoudre que ne le fut l'enfant prodigue? Je me suis égaré comme lui; voilà le dérèglement de ma vie; mais ce qui achèverait de me perdre, et ce qui mettrait le comble à ma ruine, ce serait de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

Deuxième point. Après avoir considéré sa misère, et l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable et plus généreux, parce

qu'il était moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, et ce souvenir le couvrit de confusion et le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, et il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avait commise contre un père digne de toute sa reconnaissance et de tout son amour; il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible et touché de repentir. Car quoique l'Evangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connaître par trois choses que le prodigue se proposa de faire en se présentant devant son père.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avait à dire, et régla lui-même la manière dont il devait se comporter dans son retour. 1° Il résolut de se jeter aux pieds de son père; de ne chercher point à se justifier, mais au contraire, de se reconnaître criminel et sans excuse; de lui en témoigner sa peine très-sincère, et de se mettre par là en état d'obtenir sa grâce. *Je partirai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (Luc. 15) : contre le ciel, qui m'ordonnait de vous être soumis et de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale; contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, et dont j'ai tant négligé les avis et les salutaires leçons. 2° Il ne se contenta pas de cela; mais le mépris qu'il avait conçu de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, et à ne prendre plus auprès de son père la qualité de fils, dont il se crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appelé votre fils* (Luc. 15), et ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard; vous avez droit à mon égard, de n'agir plus en père. 3° Enfin, il ne s'en tint pas à l'humiliation, en consentant à être dégradé et dépouillé du titre de fils; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie, et à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père, ni d'autre traitement que les domestiques et les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, et ne me traitez point autrement qu'eux* (Luc. 15). Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, et ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme, autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, et si adonné à son plaisir! Quel changement et quelle conversion!

Voilà ce qu'opère, dans une âme pénitente, la douleur qui la presse, et voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avait-il jamais rien fait pour son fils, qui puisse égaler toutes les faveurs et toutes les miséricordes dont je suis redevable à la providence de mon Dieu? Y puis-je penser, sans en avoir le ressentiment le plus tendre et le plus affectueux, ou puis-je n'y pas penser sans être le plus méconnaissant et le plus ingrat de tous les hommes? Cette pensée d'un Dieu si bon, et surtout d'un Dieu si bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur, avec le secours de la grâce; et le sentiment de ma contrition, s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces trois effets, qui sont essentiels à la pénitence.

1° De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa pré-

sence, de lui faire l'aveu de tous les relâchements de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds, et de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous* (*Ibid.*), non pas une fois, comme l'enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois que j'ai vécu de moments. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes : mon cœur me démentirait, et les lumières de votre sagesse me confondraient. Ah ! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connais, et autant que vous le connaissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous ; et pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse et que mes larmes.

2° De me mépriser moi-même, et de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans une profession plus sainte. Hélas ! Dieu voulait faire de moi un religieux ; mais le suis-je en effet ? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences ; mais en ai-je le fond ? Chose étrange ! ce nom de religieux que je porte, devait m'être un sujet de gloire, et c'est pour moi un sujet de confusion. Car de quoi dois-je plus rougir, que de passer pour religieux et de ne l'être pas ? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces grâces spéciales et de ces communications divines dont vous gratifiez tant de parfaits religieux ? Ce sont proprement vos enfants, parce qu'ils vous honorent et qu'ils vous servent comme un père, et c'est aux enfants qu'est réservé le pain des enfants : je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3° De me condamner à tout ce qu'il y a, dans la vie religieuse, de plus pénible, de plus austère, et de m'y assujettir : ne voulant m'épargner en rien, et ne souhaitant point de l'être ; acceptant tous les dégoûts et toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour ; agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pesanteur du fardeau, sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejetiez pas de votre maison ? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile et obéissant : il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* et un esclave. C'est ainsi que pense une âme contrite ; c'est ainsi qu'elle agit ; et c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler et agir.

Troisième point. Malgré tout ce que le prodigue avait projeté de dire à son père, et de faire en sa présence, il pouvait craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnaissait criminel, moins il avait lieu d'espérer un favorable accueil ; et le désordre de sa conduite devait naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournait à un père, et qu'un père est toujours père, et ne peut oublier ce qu'il est. Aussi, dans la résolution qu'il prit, et dans le dessein qu'il forma de son retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni, à mon juge, mais, *à mon père*. Ce nom de père le rassura ; et la confiance, prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte, et ne lui permit plus de délibérer.

Soutenu donc d'une confiance si ferme et si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'était pas trompé dans l'espérance

qu'il avait conçue : car du moment que le père aperçoit son fils, il va au devant de lui, il l'embrasse et lui donne le baiser de paix; il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, et, sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille pour leur témoigner sa joie et pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez ; bien loin de traiter en mercenaire et en esclave ce dissipateur et ce prodigue, qui s'était réduit, par ses dépenses excessives, dans un état si misérable et si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper, et qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela? ah! s'écrie ce père si bon et si tendre, *c'est que mon fils était mort et que le voilà ressuscité; c'est qu'il était perdu, et que je l'ai heureusement retrouvé.*

Or, il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, et que Dieu reçoit. Il en sera de même à mon égard; et dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, et que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingratitudes et de mes infidélités, je le trouverai encore mieux disposé en ma faveur, que le père de l'enfant prodigue ne l'était en faveur de son fils. Il est vrai que, selon les règles de sa justice, il pourrait me rejeter, et que, si je n'avais point d'autre fonds sur quoi je pusse compter que mes œuvres et que ma vie, il aurait droit de me renoncer pour toujours et de me refuser tout accès auprès de lui; mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance, et en même temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure, qui ne demande qu'à se répandre et qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes et les défiances que la nature m'inspire, et par où les ennemis de mon salut et de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, et de toutes les répugnances que je sens à les combattre et à les vaincre : fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme disposition d'endurer tout; mais, du moment que je m'y serai bien établi, et que, dans cet esprit, je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troublaient, et des vaines alarmes que me causait la vue de mes faiblesses et de mes égarements. Au lieu de trouver un Dieu sévère et inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté et de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient; que fera-t-il pour ceux qui le cherchent?

Ainsi, tout offensé qu'il peut être, et quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part : 1° c'est qu'il viendra lui-même au devant de moi, pour m'aplanir le chemin, et pour me faciliter vers lui le retour que je médite; 2° c'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, et qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui en est due; 3° c'est qu'il me secondera par des grâces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir, et pour persévérer;

4° c'est que, non content de me voir rentré dans la voie de mes observances, il s'appliquera à m'y avancer et à m'y perfectionner : de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, et de parvenir au rang des âmes les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir comme moi vécu dans le relâchement, sont ensuite devenus des modèles de régularité, et des saints; 5° c'est qu'au milieu de tout cela, sans que je lui demande ses consolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra sur moi avec une espèce de profusion, et qu'il saura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, et des sacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, et puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre?

Conclusion. Père des miséricordes, Dieu d'espérance et de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grâce m'a inspirée, et daignez, par cette même grâce, m'y confirmer. Je reviens à vous, et me voilà à vos pieds confus et humilié, mais rassuré par vous-même et comptant sur votre bonté toute paternelle. Car c'est vous-même, ô mon Dieu! qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler : ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir?

Que vous dirai-je, Seigneur, et par où puis-je vous fléchir? ou plutôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous, et de recommencer tout de nouveau à vous servir? Ce ne sont point des paroles que vous voulez, ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoi que je fasse, ce ne serait rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugements. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu* (Job. 9), et pour entrer en compte avec lui? Ah! mon Dieu, toute ma ressource, c'est votre cœur, ce cœur de Père. Malheur à quiconque voudrait m'ôter là-dessus ma confiance : ce serait m'éloigner de vous pour jamais!

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'âmes, et je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant et moins attentif sur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnaissance et par amour. Bien loin de flatter ma délicatesse, et de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous représentera à moi comme un Dieu propice et miséricordieux, plus elle me fera comprendre mon injustice envers vous, et la grièveté de mes offenses; et par là même, plus elle m'animera à les réparer et à vous venger de moi-même par toutes les austérités de la mortification religieuse. Vous agréerez sur cela, Seigneur, mes faibles efforts, et vous les seconderez; vous aurez égard à ma bonne volonté, et à la droiture de mes intentions. Le retour sera réciproque de vous à moi, et de moi à vous; la réconciliation sera parfaite, et, par votre secours tout-puissant, elle durera dans tous les siècles des siècles.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Du règne de Jésus-Christ dans l'âme religieuse.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.

Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes.
(MATTH., ch. 11.)

PREMIER POINT. Il ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité et l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchements; il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ, ou plutôt, c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens et l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur : il consiste à bannir de mon âme tout autre esprit que celui de Jésus-Christ; à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ; à n'aimer rien que selon les sentiments de Jésus-Christ; à faire vivre en moi, par une pratique constante et habituelle, toutes les vertus de Jésus-Christ : tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde : c'est-à-dire, que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres rois, se montre dans la pompe et dans l'éclat, ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes et à s'acquérir des sujets. Au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humiliants; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé et où il a voulu se réduire. Une âme touchée de le voir marcher devant elle, comme son chef, et de lui voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre : elle se livre à lui tout entière, et s'abandonne sans réserve à sa conduite; par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et elle y avance constamment; ses exemples sont des ordres pour elle, et elle aurait honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin Maître les veut éprouver toutes, et qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons*, dit-elle, comme saint Thomas, *et mourons avec lui* (Joan. 11). *L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur* (Matth. 10), ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène; lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression et le mouvement; lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient : c'est une soumission sans réserve, et la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug, et portez-le* (Matth. 11). Il adresse cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux religieux; car elle regarde diversement les uns et les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est, dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi;

mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils et à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur; et en nous donnant la grâce de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : Recevez mon joug que je vous impose ; mais : Prenez-le et mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui serait point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, et non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi et dans moi? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui et que selon lui? Le veux-je, dis-je, en effet? car, jusqu'à présent, je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années, ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister, et que j'ai, au contraire, toujours cherché à satisfaire ; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, et au gré desquelles j'ai toujours vécu ; ce sont mes sens que j'ai flattés et que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, et dont, peut-être, j'ai conservé, sous un saint habit, les sentiments les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire et d'ambition, soit d'intérêt propre et de recherche de moi-même : car tout cela n'est que trop ordinaire jusque dans la religion ; et, quoique les objets y soient différents, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie; voilà les maîtres à qui j'ai obéi; et dois-je être surpris que, sous de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égarements?

Or, n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, et de l'établir dans mon âme, comme dans son royaume, pour la posséder et pour y dominer? Est-il un meilleur maître? en est-il un plus sage et un plus éclairé? il est *la sagesse même de Dieu*, *et il a les paroles de la vie éternelle* (I. Cor. 1). Que me demande-t-il que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice et à l'équité, que d'utile et de salutaire pour moi? Mais surtout, que me demande-t-il qu'il n'ait pratiqué avant moi? Ne serait-ce pas une indignité que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui et sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, et de faire ce qu'il a fait?

Deuxième point. Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce règne de Jésus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi et mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur et notre maître. Etre chrétiens, ou plutôt se dire chrétiens, et ne vouloir pas se laisser conduire par Jésus-Christ; ne vouloir pas entrer dans la voie qu'il nous a tracée, et recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions et régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi, dans notre baptême, avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde et à ses pompes? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur empire,

ni nous asservir sous une honteuse domination? Pourquoi avons-nous été en même temps marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ, n'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, et pour reconnaître, à la face des autels, par une profession solennelle, que nous lui appartenions et que nous lui étions spécialement dévoués? Qu'est-ce que son Evangile? n'est-ce pas sa loi? et pourquoi l'avons-nous embrassée, cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur, qui nous l'a imposée? Enfin, c'est la foi même qui nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et qu'il est notre chef; que nous sommes son troupeau, et qu'il est notre pasteur; que nous sommes son Eglise, et qu'il est notre pontife; que nous sommes son peuple, sa conquête, le prix de son sang, et que, nous ayant achetés de son sang, il s'est acquis un droit incontestable sur nous. Quand donc je n'aurais égard qu'à ces raisons communes et générales, je ne puis jamais, sans injustice, me départir de l'attachement inviolable et de l'entière obéissance que je dois à ce divin Sauveur; c'est à lui de parler et à moi de l'écouter. Or, il parle en effet, il ordonne; l'Evangile qu'il a prêché subsiste toujours, et c'est sa parole, ce sont ses commandements et ses ordonnances : refuser de m'y conformer, ne serait-ce pas une révolte, ne serait-ce pas en quelque sorte renoncer à mon baptême, ne serait-ce pas tomber dans une espèce d'apostasie?

Ce serait plus encore par rapport à moi, puisque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jésus-Christ, et qui lui donne un nouveau droit sur toute ma personne : c'est la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me consacrant à la religion? je me suis hautement et singulièrement déclaré disciple de Jésus-Christ, son imitateur en tout, et son sujet, prêt à tout abandonner, à tout faire et à tout souffrir pour son service; j'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice où je m'enrôlais pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux, qui sont désormais trois liens indissolubles. Par ces trois vœux, je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, et je lui en ai fait un don absolu et irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté; par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, et qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter? et ne serais-je pas un parjure; si je venais à lui manquer de fidélité après des serments si juridiques et si authentiques?

De quelque manière donc qu'il dispose de moi, soit qu'il m'élève, ou qu'il m'abaisse; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre; soit même, à l'égard de l'âme et des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines et les désolations, ou dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela, qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, et que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître : il est le mien, et je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, et à Dieu ne plaise que je m'en

détache jamais. S'il n'a pas eu jusqu'à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devait occuper, je la lui rends tout entière; je veux qu'il y règne seul, et qu'il y exerce tout son pouvoir; je ne veux plus rien estimer que selon son estime, plus rien désirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il méprise, je le veux mépriser comme lui; et tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'est ainsi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, et qui doit être éternelle.

Troisième point. Ce n'est point, comme le monde se le figure, un fardeau pesant, ni un joug difficile à porter, que le règne de Jésus-Christ dans une âme religieuse. A n'en croire que les apparences, il semble que ce soit une dure servitude; mais, dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuse liberté, qui est celle des enfants de Dieu, et l'on y jouit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne soit toujours un fardeau et un joug; mais c'est le joug du Seigneur, auquel nous nous sommes voués : c'est son fardeau ; et, selon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *son fardeau est léger, et son joug est doux* (Matth. 11).

Aussi ce maître si libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'est-à-dire, une double félicité : l'une, présente et pour cette vie même; l'autre, future et pour l'éternité bienheureuse. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi*, *père, mère*, *frères, sœurs*, *maison*, *héritage*, *en recevra le centuple*, *dès maintenant*, *et ensuite possédera la vie éternelle* (Matth. 10). Il ne dit pas seulement que nous recevrons ce centuple après la mort, mais que nous le recevrons *dès maintenant*. Le dégagement du cœur, l'affranchissement de tous les soins de la vie, le témoignage d'une bonne conscience, la paix intérieure, les impressions secrètes de l'Esprit de Dieu, qui se communique à l'âme religieuse et qui la remplit d'une joie toute pure et toute céleste : cela seul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, et que tout ce que nous y aurions pu posséder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je sois, il y a eu de temps en temps des jours de grâce et de ferveur où, plus fidèle à mes devoirs et à toutes mes observances, je vivais plus régulièrement, et j'accomplissais avec plus de zèle et plus d'ardeur les obligations de mon état. Or, n'étais-je pas alors beaucoup plus content? Trouvais-je le joug de Jésus-Christ trop fatigant pour moi, et ne sentais-je pas au contraire, à le porter, une certaine douceur, qui me dédommageait pleinement des violences qu'il fallait me faire? Je m'estimais heureux, et je l'étais en effet; mais quand ai-je cessé de l'être? C'est lorsque je me suis relâché, et que, me laissant entraîner par ma faiblesse naturelle, je me suis en quelque sorte soustrait à la conduite et à l'empire du maître qui me gouvernait. Mes passions se sont réveillées, mes inclinations ont pris le dessus, je les ai suivies; et n'ai-je pas mille fois éprouvé, qu'il m'eût été sans comparaison plus doux et plus avantageux de suivre constamment les voies de mon Sauveur, et de ne m'écarter

jamais de la sainte règle qu'il m'a prescrite, et des exemples qu'il m'a donnés?

Si donc je veux retrouver ce centuple, ou ce bonheur de la vie présente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jésus-Christ. C'est-à-dire, que je dois tout de nouveau me dévouer à Jésus-Christ, que je lui dois soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres : en sorte qu'il soit comme l'âme de mon âme, et que je ne vive plus que par lui et qu'en lui. Vie d'autant plus précieuse, que c'est le gage certain d'une autre vie et d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompense. Car, si Jésus-Christ m'appelle à sa suite, et s'il veut que je le fasse dès à présent régner dans mon cœur, c'est afin de me faire un jour régner avec lui et de me rendre participant de sa gloire. Les rois de la terre élèvent leurs favoris et récompensent la fidélité de leurs sujets; mais non pas jusqu'à leur faire part de leur royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des seigneurs et ce Roi du ciel, qu'on obtient une couronne et une couronne d'immortalité. Quand je n'aurais rien à espérer de lui en ce monde, ne serait-ce pas assez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes services?

Conclusion. Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une âme qui vous appartient par tant de titres, et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez seul régner, et bannissez-en tout ce qui m'éloignait de vous et qui vous éloignait de moi. Vous êtes un Dieu jaloux, vous ne voulez point de partage, et vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvais être à deux maîtres. Quel autre puis-je choisir que vous, et à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre royaume sur la terre, et que j'ai commencé à porter vos livrées en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme et plus durable! Mais il est encore temps de le renouveler et de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (Joan. 20) : c'est l'hommage que vous rendit un de vos apôtres en revenant de son infidélité, et c'est celui que je vous rends dans une humble confusion et un repentir véritable de mes égarements passés. Commandez : me voici prêt à tout pour vous obéir. En quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire, ou dans l'humiliation de votre croix; et quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis, et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez, et je vous répondrai; vous m'inspirerez, et j'agirai; vous me ferez entendre vos divines volontés, et je m'y conformerai. Tout cela par amour; car vous êtes un Dieu d'amour, et c'est par amour que vous régnez dans les âmes fidèles, et que vous y exercez votre plus puissante domination.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'humilité de Jésus-Christ dans l'Incarnation.

Semetipsum exinanivit.
Il s'est anéanti lui-même. (Phil., ch. 2.)

PREMIER POINT. C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain, que le mystère de l'incarnation; et il n'y avait que l'esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or, il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fond et toutes les merveilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti* (Philip. 2). Voilà le grand secret, caché dans Dieu durant toute l'éternité, et révélé dans le temps.

Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté, comment? parce qu'étant Dieu, il s'est fait homme; et que, de l'homme à Dieu, qui est le souverain être, ou de Dieu à l'homme, qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ. Car, qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites, et comme les engagements de l'humanité dont il s'est revêtu. Mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisait à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on dirait qu'il s'est détruit lui-même et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement; mais que serait-ce là néanmoins, en comparaison d'un Dieu incarné? Car enfin, entre un homme et le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion; au lieu qu'il n'y en eut jamais, et que jamais il n'y en aura entre l'homme et Dieu.

Encore l'Ecriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que ce fils unique de Dieu s'est fait homme; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connaître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair : *Le Verbe s'est fait chair* (Joan. 1). Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée et rendue commune avec nous. Mais ne devait-il pas au moins, en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait, c'est-à-dire, se délivrer des faiblesses de l'enfance, et venir tout à coup au monde tel que fut formé le premier homme? Non : il a voulu être conçu dans les entrailles d'une vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère comme les autres enfants, il a voulu naître enfant comme eux, et s'assujettir à toutes les humiliations et à toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout : car, quoiqu'il se fît enfant, il pouvait du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvait; mais c'est ce qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre; et, qui plus est, il a voulu se faire *esclave* (Philip. 2). Il est vrai, selon le témoi-

gnage et l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme* (*Ibid.*), et que, sous cette forme d'esclave, il était roi en effet, et roi de l'univers; mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui, qui était le Maître et le Roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave, pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abaissements, ô anéantissements de mon Dieu, que vous êtes inconcevables!

Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma confusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire : c'est qu'à la vue de ces abaissements d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite? combien suis-je délicat à la plus légère répréhension? combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions? combien y suis-je sensible, soit lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées! Bien loin de vouloir descendre, comme mon Sauveur, je voudrais toujours monter, et de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi* (Eccli. 10)? Ce reproche du Saint-Esprit convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de mépris. Il convient encore plus à tout chrétien, puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raison me convient-il, à moi religieux; à moi, spécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les sentiments de Jésus-Christ? Hélas! sous un saint habit et sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de m'élever que je n'en aurais eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession? n'est-ce pas me démentir moi-même?

Deuxième point. En même temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément et jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré sa plus grande gloire; et c'est par là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout à la fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grâce et de sainteté ce néant a-t-il produit? car c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, et c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes et de tous les trésors de la miséricorde du Seigneur. De sorte que ce néant a été plus glorieux à Dieu, plus salutaire aux hommes, plus fécond dans ses fruits sacrés et ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur et de majesté où le Sauveur a paru, et où il eût pu paraître. O puissance infinie du Très-Haut! ô abîme de sagesse! que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, et que vous y êtes adorable! Sur l'humiliation la plus étonnante, vous savez établir votre plus sublime grandeur, et dans le plus prodigieux abaissement, vous trouvez de quoi vous élever, et de quoi nous sauver et nous sanctifier.

Voilà quel est, par rapport à moi-même et avec une juste proportion, la vertu et le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe et pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien; et du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les saints sont parvenus à une si haute perfection, et voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes; car, dans toutes nos œuvres et dans toutes nos vertus, il faut bien distinguer le corps, et l'esprit : le corps, qui est la substance des choses que nous faisons; et l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or, c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres, et qui anime nos vertus : dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté et gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont plus que des œuvres mortes, et les plus spécieuses vertus n'ont plus qu'une vaine lueur qui brille à nos yeux et qui nous éblouit, mais qui s'éclipse et qui disparaît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité, pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir, dans la communauté ou dans tout l'ordre dont je suis membre, une certaine considération? Quand même je ne m'y cherchais pas si expressément moi-même et que je croyais y chercher véritablement Dieu, ne serait-ce pas non-seulement en rabaisser et en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire? En m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, et à certaines complaisances d'autant plus dangereuses qu'elles sont subtiles et que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité, Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur; et d'ailleurs il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais et de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure, et c'est l'altérer que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des âmes les plus humbles, ou pour les porter à des degrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine; ce fut par de pauvres pécheurs qu'il convertit toute la terre, et qu'il y répandit son Eglise. *Il n'a choisi pour cela*, dit saint Paul, *ni les sages, ni les puissants*, *ni les nobles du siècle* (1. Cor. 10); parce qu'ils sont communément orgueilleux et pleins d'eux-mêmes; *mais il a pris ce qu'il y avait de plus faible pour confondre les forts*; *il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, les choses mêmes qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé? *Afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*

Au contraire, quels jugements a-t-il exercés contre des âmes présomptueuses qui se sont laissées enfler de leurs prétendus mérites? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des

religieux, en des hommes qui passaient pour des saints et qui l'étaient du reste; mais dont il a permis des chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible et de plus saint en soi, ait peut-être été perdu, parce qu'une secrète envie de paraître s'y est glissée, et qu'elle y a eu la meilleure part? que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années et consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vides et que j'aie le malheur alors qu'une fausse et vaine gloire m'ait tout enlevé?

Troisième point. Dans ce mystère d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière; alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est notre frère. Non-seulement même, par cette alliance, nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps; le nœud qui forme entre lui et nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce serait toujours notre Dieu, et nous serions toujours ses créatures; mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près que parce qu'il est venu à nous, et qu'il s'est fait petit comme nous.

De là, combien nous doivent être chers ses abaissements, puisqu'ils nous ont ainsi élevés, et qu'ils nous ont été si salutaires? Or, n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés, et que, dans la pratique, nous y voulions avoir aucune part? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de Jésus-Christ, et de m'en expliquer en des termes et avec des sentiments d'admiration, j'use sur cela des expressions les plus vives et les plus touchantes. Quand il n'est question que de les méditer et de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût, et j'en suis même attendri quelquefois jusqu'aux larmes. Mais qu'il se présente une occasion de les imiter et d'y participer, c'est là que toute l'onction que j'y trouvais s'évanouit, et que toute l'ardeur de mon zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, et ne fût-il, comme il arrive souvent, qu'imaginaire, suffit pour me serrer le cœur et pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur, ou si je dissimule mon chagrin, j'en suis continuellement occupé, et je le porte partout.

Est-ce là l'honneur et la reconnaissance que je dois à un Dieu si profondément humilié pour moi? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités et toutes mes misères; et il n'est rien dont j'aie plus d'horreur que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi, et qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux et si glorieux! Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef et les membres; et quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité

et mon orgueil? Quelle indignité, disait saint Bernard, et quelle honte, que, sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir et dans les délices! Je puis bien me dire de même : Quel renversement et quelle contradiction que, sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnais pour un de ses membres, et qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissements, et que je les rejette si loin de moi! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer? Or, dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, et ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une âme vaine languir dans la tiédeur, et ne se remplir que de frivoles idées qui l'amusent toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, et qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres et sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, et c'est aux humbles qu'il donne sa grâce* (Jacob. 4). Sans l'humilité, point d'esprit chrétien; à plus forte raison, point d'esprit religieux : et par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore? Ou plutôt, n'y dois-je pas et n'y veux-je pas apporter un prompt remède?

Conclusion. C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez, ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusqu'à présent, et pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusque dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, et c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avait que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer; et voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible et bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé, comme un enfant, dans le sein d'une vierge; vous y voulez demeurer obscur et inconnu, et par là que m'apprenez-vous autre chose, sinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre aussi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente et divine leçon; et par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'est-elle plus due qu'à vous; et mon nom, sur la terre, doit-il être plus connu que le vôtre.

Ah! Seigneur, ces pensées me confondent, et j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai présentes à l'esprit, j'en suis touché, et il me semble que je serais en disposition de soutenir tous les outrages et de vivre comme le dernier des hommes; mais que ces idées passent bientôt de mon souvenir, et qu'il faut peu de chose pour les effacer! De toutes les vertus, il n'en est point qui s'acquière plus difficilement qu'une sincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices. Du moins, mon Dieu, je sens là-dessus ma faiblesse, et je m'en humilie de-

vant vous. Ma sensibilité est extrême, et je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le dessein que vous m'inspirez, de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'est si naturel, et qui se répand dans toutes mes actions et toute la conduite de ma vie.

CONSIDÉRATION.

Sur l'exercice de la présence de Dieu.

De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les saints se soient plus adonnés, ni qu'ils aient plus recommandé que celui de la présence de Dieu. Il est important d'en bien connaître l'obligation, l'utilité et la pratique.

Premier point. L'obligation de cet exercice est fondée sur ces deux principes de foi : Dieu est partout, et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect; donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers qui ne soit consacré par la présence de la majesté de Dieu; et, quelque part que je me trouve, je puis dire, aussi bien que Jacob : *Ce lieu est saint, et je ne le savais pas* (Genes. 28); ou plutôt, je n'y pensais pas. Dieu est ici, et je l'oubliais, je n'y faisais nulle attention. Ainsi, l'exercice de la présence de Dieu est l'hommage légitime et le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abîmées dans Dieu, et pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui, ni se détacher de lui, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente et raisonnable, se fasse un devoir de religion de lui être encore présent d'esprit et de cœur, se considérant sans cesse dans Dieu, et considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons si essentielles entre Dieu et lui?

En même temps que Dieu est partout, il voit tout, il observe tout : je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vue, et marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-seulement de mes actions, mais de mes plus secrètes intentions, ce Dieu dont la pénétration est infinie, à qui, malgré moi, je sers comme d'un continuel spectacle, et à la connaissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur*, disait David, *pour me cacher à votre entendement divin, et où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, je vous y rencontre; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous : car les ténèbres, ô mon Dieu! ne sont point obscures pour vous; et la nuit, pour vous, est aussi claire que le plus grand jour*

Psal. 138). Voilà comment raisonnait ce saint roi, concluant de là l'obligation où il était de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le conclurais-je pas moi-même et pour moi-même?

Deuxième point. L'utilité de ce même exercice de la présence de Dieu, consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché, et de plus, une voie courte et abrégée pour arriver à la perfection.

Préservatif contre le péché, car rien n'est plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser : Je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvements de mes passions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de succomber dans les plus dangereuses occasions, que de me dire : Je suis en présence de mon juge, en présence de celui qui va me condamner, et qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément que parce que nous perdons la vue de Dieu; et à peine pécherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime; mais pécher contre Dieu, à la vue même de Dieu, c'est un monstre, et il y aurait peu de pécheurs qui en vinssent jusque-là, s'ils étaient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que se fit à soi-même l'enfant prodigue, quand il dit, dans la douleur et dans l'amertume de son âme : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous* (Luc. 15).

Voie courte et abrégée pour arriver à la perfection. C'est ce que Dieu lui-même enseignait à Abraham, lorsqu'il lui disait : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (Genes. 17). Car la vraie perfection de l'homme chrétien et du religieux, est de bien faire toutes ses actions; de ne les point faire lâchement, de les faire avec application et avec ferveur. Or, qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, et corriger en moi le désordre d'une vie négligente et lâche, que la vue et la présence de Dieu? Dieu m'examine, et je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis-je être tiède et languissant dans son service, et en ce que je fais pour lui? Ajoutez que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les âmes justes, et un soutien dans les efforts et les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée : Dieu est avec moi; tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, et est occupé de moi. Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, et pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel est le fruit de la présence de Dieu. *Que les justes*, dit l'Ecriture, *soient remplis d'une sainte joie* (Psal. 67); et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, et qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu?*

Troisième point. Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement

tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, et l'autre, de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir et pour la conserver.

En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusements du siècle, certains divertissements où le cœur se répand trop au dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs, certaines liaisons d'amitié qui nous attachent aux créatures jusqu'à en être tout occupés, l'excès des désirs qui nous agitent et qui nous partagent, la véhémence des passions qui nous altèrent et qui nous troublent, les conversations inutiles qui nous remplissent l'imagination de bagatelles, les soins superflus qui nous embarrassent, les occupations trop grandes et trop fréquentes qui nous accablent; mille affaires où nous nous engageons, mille sujets de distractions que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu! que j'en use ainsi! car, puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder, et je ne l'achèterai jamais trop cher. Heureux si, par là, je parviens à l'obtenir, et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence, qui, dès cette vie, est une félicité anticipée.

S'assujettir aux moyens d'acquérir et de conserver la présence de Dieu, tels que sont : la prière, demandant tous les jours à Dieu ce riche don, et lui disant, avec le prophète royal : *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux* (Psal. 5), et faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence. Le silence et la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, et pour se séparer du bruit et du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions : n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu; accomplissant en tout la volonté et le bon plaisir de Dieu; cherchant Dieu jusque dans les plus indifférentes, et se le proposant pour fin; ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu : le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds; les hommes comme les ministres de sa providence; les prospérités comme les effets de sa libéralité; les adversités comme les châtiments de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu; voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevait sans cesse à Dieu. Il ne lui fallait que la vue d'une fleur pour le ravir hors de lui-même, et pour lui donner la plus haute idée du souverain auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité.

Scitis gratiam Domini nostri Jesus Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives.

Vous savez quelle a été la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ; qui, de lui-même, étant riche, s'est fait pauvre pour nous. (II. Cor., 8.)

PREMIER POINT. C'est dès sa naissance, que Jésus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avait formé de vivre et de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain auteur de toutes choses, et par conséquent à qui toutes choses appartenaient, pouvait naître au milieu des richesses et dans l'abondance : il semblait même que cet état convenait davantage, non-seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission, car, venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvait-il mieux les engager à le suivre, que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente? Du moins les Juifs avaient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendaient, et croyaient-ils qu'il se ferait voir dans la splendeur, et qu'il les comblerait de biens temporels. Mais que les vues du Seigneur sont différentes des nôtres, et au-dessus des nôtres! Ce Messie, ce Désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté; et pourquoi? parce qu'il voulait d'abord, par son exemple, persuader au monde cette vérité, qu'il devait ensuite nous annoncer dans son Evangile : *Bienheureux les pauvres* (Matth. 5).

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte nativité; et comme la première leçon qu'il avait à nous donner était du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son adorable humanité. Exemple plus puissant que tous les discours : exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle; exemple le plus propre à nous en inspirer, non-seulement l'estime, mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce Dieu sauveur, qui ne s'y est réduit et qui ne l'a embrassée que pour nous.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appelé par sa grâce; et un avantage singulier de la profession religieuse est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde; mais les uns ne sont pauvres que d'effet et que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection; et les autres le sont d'affection et de cœur, sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent et dont ils se plaignent : d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jésus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chré-

tienne et agréable à Dieu : leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent comme s'ils ne les possédaient pas; mais ce n'est pas là néanmoins toute la pauvreté de Jésus Christ, lequel a voulu se dépouiller de toute propriété et de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, et encore plus pauvre de volonté : pauvre en effet, car il a tout quitté; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même, qui, par le secours et l'inspiration d'en-haut, s'est déterminé à quitter tout, et qui serait prêt de renoncer au monde entier s'il en était maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice, que je puis dire à Jésus-Christ comme les Apôtres : *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre* (Matth. 29); et si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice que je puis attendre, de la part de Jésus-Christ, cette réponse si consolante et cette grande promesse : *Vous serez assis sur des trônes de gloire* (*Ibid.*). Avec une telle espérance et soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié! Dois-je même le compter pour quelque chose? dois-je le regarder comme un don que j'aie fait à Dieu, ou n'est-ce pas une grâce que Dieu m'a faite de l'agréer et de vouloir bien l'accepter? La pauvreté où je vis ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jésus-Christ? ne me devient-elle pas infiniment chère et précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au royaume de Jésus-Christ et à une félicité éternelle?

Deuxième point. Si, d'une part, la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait, entre l'une et l'autre, une ressemblance entière et une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet Enfant-Dieu dans l'étable où il est né : cette étable, voilà sa demeure; cette crèche, voilà son berceau; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtements. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps? est-ce qu'il ne fut point sujet à toutes les infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point? Il était homme comme nous, passible comme nous, encore même plus que nous, par la délicatesse de son corps; et ses larmes, ses cris donnaient assez à entendre ce qu'il souffrait. Mais du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en porter le fardeau et en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adresse là-dessus aux riches du monde; et, pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naissant, de cette crèche, de ces langes. Quoique, dans ma profession, je ne puisse être mis au nombre des riches du siècle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix; et ce qu'elle m'annonce ne doit guère me donner moins de confusion. Elle me représente l'état de mon Sau-

veur ; et, par un juste retour sur moi-même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'est-à-dire, à rougir en sa présence de ma faiblesse et à la reconnaître. Car il est vrai, je mène une vie pauvre; mais dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ces langes usés et déchirés? Ai-je les mêmes incommodités à endurer? me suis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités? ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires? tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit? la religion s'est chargée d'y pourvoir. Elle ne s'est pas chargée de pourvoir au superflu ni au délicieux : ce n'est point ce que j'ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre; et sans doute ce serait une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendais l'accorder avec les délices et les superfluités. Mais, quant à ce nécessaire, dont les sages instituteurs ont jugé que je ne pouvais me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, et dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, et ne me le fournit on pas?

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les soins temporels qui occupent une infinité de gens du monde, pour s'assurer ce nécessaire et pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Hé! c'était bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints et de fervents religieux, qui m'ont précédé dans la même observance et sous la même règle. Que dis-je? c'était trop pour eux; et leur pauvreté, à les en croire, était toujours trop aisée et trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire et l'étendre, ils ne pensaient qu'à le resserrer autant qu'il leur était permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jésus-Christ et de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignaient que d'en être encore si éloignés. Hélas! j'en suis bien plus éloigné qu'eux; mais est-ce là le sujet de mes plaintes! O que de murmures cesseraient, que de retours de l'amour-propre seraient tout d'un coup arrêtés, si je venais à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusques à présent, ce que c'est que d'être pauvre comme Jésus-Christ; ou plutôt, si je comprenais mieux de quelle indignité il est, dans un religieux, de se dire pauvre de Jésus-Christ, et de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ!

Troisième point. Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais, Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose . d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'erreur et qui s'égare. Voilà comment raisonnait saint Bernard, et ce raisonnement regardait en général toutes les conditions : mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car, entre toutes les conditions, où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités et qu'on y recherche les aises de la vie? Une âme religieuse tombe alors dans les plus grossières erreurs, et sa conduite en est toute pleine. 1° Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre, parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté; mais autre chose

est de marcher dans la voie de la pauvreté, et d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentiments avec lui ; et quelle conformité y a-t-il entre les sentiments de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, et ceux d'une âme qui, dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodements et de douceurs? 2° Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit. Car ce n'est pas l'avoir, cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, et de savoir si bien se dédommager d'un côté, de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3° Comme il arrive souvent que, malgré toute son attention et toutes ses précautions, elle n'a pas, à beaucoup près, tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit de là qu'elle ressent tout l'effet et toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit, ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4° Après avoir abandonné peut-être de grands biens, du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, et n'en est pas moins possédée que les mondains le sont d'une abondante fortune. 5° D'autant plus aveugle et plus dangereusement trompée, qu'elle se persuade en bien des occasions et sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé, et que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? Et si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car, me suis-je toujours appuyé sur de bons principes pour me rassurer? combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses, que je prenais pour de bonnes raisons, parce qu'elles secondaient mes désirs? de combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc! ai-je renoncé aux richesses du siècle, en vue des périls qu'elles portent avec elles, pour me jeter en d'autres embarras et en d'autres dangers, du côté même de la pauvreté religieuse? L'ai-je embrassée, cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces religieux qui, dans un sens bien opposé à celui de l'apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possèdent tout? En vérité, fallait-il pour cela sortir du monde? et après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberait quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expérience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenais moi-même un exemple!

Conclusion. Dieu, créateur du ciel et de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant, et que je vois dans la misère d'une étable et d'une crèche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence, de tout ce que le monde me destinait et de tout ce que j'y pouvais prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que, par votre grâce, je serais actuellement disposé à

vous sacrifier un royaume, si je le possédais, et que je n'en voudrais être maître que pour vous l'offrir.

Hélas! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant, et voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter; et ce qui dépend de nous, nous vous le refusons. Car il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des royaumes ni à des empires que je n'ai pas et que je n'aurai jamais; mais ce que vous voulez de moi, c'est que, par un esprit de pauvreté, je me défasse de ceci et de cela où mon cœur est attaché, et dont je sens bien que je devrais apprendre à me passer. C'est peu de chose; mais, si je vous étais fidèle en ce peu de chose, que vous répandriez sur moi de grâces et de trésors spirituels! Et parce que j'ai toujours répugné jusques à présent à vous l'accorder, que ce peu de chose a causé de dommage à mon âme et lui en peut causer dans la suite! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, et de quoi je dois me dépouiller; voilà l'offrande que je dois porter à votre crèche. Ah! si ce peu de chose m'arrête, que serait-ce, mon Dieu, s'il était question de grandes choses! En quelque dénûment que la pauvreté religieuse me réduise, il ne sera jamais tel que le vôtre; ni jamais il ne sera comparable aux dons célestes et à l'infinie récompense que vous avez promis aux pauvres évangéliques.

DEUXIÈME MÉDITATION.

De l'obéissance de Jésus-Christ dans sa fuite en Égypte.

Humiliavit semetipsum, factus obediens.

Il s'est abaissé lui-même, et s'est fait obéissant. (PHIL., 2.)

PREMIER POINT. Quoique l'ordre que reçut Joseph, de la part du ciel et par le ministère d'un ange, de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jésus-Christ, il le regardait néanmoins, et ne regardait même que lui. Et parce que cet Enfant-Dieu avait une pleine connaissance de tout ce qui se passait, on peut considérer cette fuite, si prompte et si peu préparée, comme l'effet de son obéissance.

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'était fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté de son Père, à qui seul il voulait plaire, et en qui il se confiait uniquement. Il l'envisageait non-seulement dans cet ange envoyé d'en-haut, mais dans Joseph, à qui l'ange avait parlé, et qui devait être lui-même, en cette occasion, l'agent et le ministre de Dieu. Ce divin Enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale et d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avait chargés du soin de sa personne. Or, telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie : car c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, et sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puisque, pour obéir en religieux, je

dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes supérieurs, et qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ : non point, à la vérité, par Jésus-Christ en personne, mais par Jésus-Christ représenté dans son vicaire et dans toutes les puissances de l'Eglise légitimement ordonnées; de sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine que si elle s'était faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, et s'il s'en fut expliqué de vive voix. Je dois croire, de plus, que m'étant soumis volontairement et de gré à cette juridiction, divine et humaine tout ensemble, c'est Dieu qui me gouverne par mes supérieurs, et que je suis obligé de leur rendre obéissance, non pas en tant que ce sont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ses volontés. Et parce que cette vérité subsiste indépendamment des perfections de ces supérieurs et de leurs faiblesses, indépendamment des contradictions de mon esprit et des répugnances de mon cœur, de là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours subsister, et que, malgré tout ce que je découvre de défauts dans un supérieur, je dois toujours également le respecter, ou plutôt reconnaître et respecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent : car à n'en juger que selon les lumières naturelles, souvent je pourrais craindre de m'égarer en suivant les vues de mes supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'espère que Dieu, touché de mon obéissance, leur inspirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront destiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourraient s'y rencontrer pour moi, et que, supposé même qu'ils se fussent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable esprit de dépendance, et qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, c'est celui de ma volonté; et qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu, qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même, et de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une âme religieuse et soumise! quel mérite de l'obéissance! Mais, au contraire, quand je me rends difficile aux ordres de mes supérieurs, et que je veux m'y soustraire, quel renversement et quel sujet de crainte pour moi! *Ce n'est point vous* (I. Reg. 8), disait Dieu à Samuel, parlant des Juifs qui demandaient d'être gouvernés par un autre que ce prophète, *ce n'est point vous qu'ils ont rejeté : c'est moi-même.* Ainsi, en désobéissant à un supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu même que je m'élève, c'est de Dieu même que je me sépare, et de volonté et d'action. Or, qu'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu?

Deuxième point. Autant que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devait-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissait-il? de quitter, dès les premiers jours de sa naissance, son propre pays, et d'être transporté dans un

pays étranger; de s'exposer, tout enfant et tout faible qu'il était, aux fatigues et aux périls d'un rude voyage; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs; d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême, et dans un besoin absolu de toutes choses; enfin d'y demeurer jusqu'à ce que la Providence l'en retirât : car l'ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve! et jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à surmonter?

Cependant le père, la mère, l'enfant, toute cette sainte famille obéit. Point de retardements, point d'excuses, ni de représentations : *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, et s'enfuit en Egypte* (Matth. 2). A examiner la chose selon les vues humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devaient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant encore au berceau pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténèbres, et de tant de risques qu'il y avait à courir sur la route? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance; et Dieu ne pouvait-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode? Voilà comment on raisonne jusque dans la religion; et n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets où il n'était pas question, à beaucoup près, pour accomplir ma règle et pour satisfaire à ce qu'exigeaient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, et j'ai toujours des prétextes à alléguer, ou de faiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle et d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit. Que là-dessus un supérieur ne se rende pas à mes remontrances, et qu'il ne croie pas devoir m'écouter? c'est assez pour me rejeter dans le trouble et pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable; et sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paraît rigueur outrée et dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé?

Ce qu'il y a de plus étrange, et ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnaître à ma condamnation, c'est que la plupart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume, et contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paraissent insoutenables que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisserait à ma liberté, je ne les trouverais plus au-dessus de mes forces, et je n'en aurais plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur; et c'est ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliterait de devoirs, et qu'il me les adoucirait même! car voilà ce qui me manque. Avec cet esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Ecriture, que je ne fusse en état de remporter; mais, sans ce même esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissait à son Père en s'éloignant de sa patrie, et se retirant chez les idolâtres, il était dès lors, selon la préparation de son cœur, *obéissant jusqu'à la mort de la croix* (Phil. 2) : c'est-à-dire, que dès lors il était disposé à être un jour crucifié, et à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devrait l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentait. Or, ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance, dans les plus petites choses, me fait tant de peine? J'ai bonne grâce de me plaindre des ordres qu'on me donne et des règles qu'on m'impose : ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie ?

TROISIÈME POINT. L'obéissance de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaires. 1° Ce divin Sauveur porta avec lui ses grâces de salut qui sanctifièrent l'Egypte, et se répandirent, dans la suite des années, sur tant de solitaires et de pénitents, dont les déserts furent remplis, et dont la vie angélique a fait l'édification et l'admiration de tout le monde chrétien. 2° Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, et le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchait à le perdre ; tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre où Hérode, parmi tant d'innocents, prétendait l'envelopper.

Si je comprenais tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujétion où elle me réduit comme un joug pesant, et de m'en plaindre, je m'y soumettrais avec joie, et je ne voudrais rien faire qu'elle n'eût réglé et ordonné. C'est cette obéissance religieuse, qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la chose la plus basse en elle-même et la plus servile, mon obéissance la consacre, et lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse, qui attire sur nous les grâces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre ; et par là il se trouve engagé à m'accorder son secours et à récompenser ma fidélité. De là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance, sont communément celles que Dieu bénit davantage, et qui réussissent le mieux, soit pour l'édification et le bien du prochain, soit pour notre propre avancement et notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut et de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle et portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise et un frein qui la retienne. Or, l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre, en la tenant étroitement liée

à la volonté divine. Sous la conduite et la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle et qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte ni plus solide, que celle qui est fondée sur l'obéissance; mais toute vertu qui s'en écarte, n'est plus qu'une vertu apparente, et qu'une illusion.

Sont-ce là les avantages dont je suis touché, et que je me propose dans l'obéissance que je rends à mes supérieurs, ou que je reconnais devoir leur rendre? S'ils disposent de moi d'une manière conforme à mes vues et à mes désirs; et si, dans les règlements qu'ils font et les ministères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité et de quoi contenter mon amour-propre, voilà par où l'obéissance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver et de me perfectionner selon Dieu et selon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, et de me procurer de sa part une plus grande abondance de grâces toutes spirituelles; que je n'y voie qu'une occasion favorable et un moyen très-efficace de rompre ma volonté, de l'assujettir et de me mettre en garde contre ses erreurs et ses égarements : c'est à quoi je suis peu sensible, et ce qui ne fait guère d'impression sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoins que toute mon obéissance, si ce n'est pas là ce qui l'anime? Que me sert-il d'en avoir fait le vœu, et l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai; mais dès que j'y chercherai toute autre chose, par un juste châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche, et souvent n'y trouverai-je que des sujets de peine, et des occasions de péché que je ne cherchais pas.

Conclusion. C'est par une providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toute la disposition de ma vie, et me déclarer sur chaque chose, par l'organe de mes supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement, ou que vous me parliez par eux, c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez, et vous qui me conduisez. Or, qui peut mieux me conduire que vous, et à qui puis-je plus sûrement me confier qu'à vous-même?

C'est donc, mon Dieu, sous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau; mais, pour me confirmer dans cette voie de l'obéissance où je veux désormais rentrer, et d'où je ne veux plus sortir, donnez-moi, Seigneur, toute la simplicité et toute la docilité des enfants. Toute leur simplicité dans l'esprit, et toute leur docilité dans le cœur : car voilà le modèle que vous nous avez proposé dans votre Evangile, et sur lequel nous devons nous former. Avec cette simplicité d'un enfant, je ne raisonnerai plus tant sur ce qui me sera commandé; j'obéirai, et je vous laisserai examiner les vues et les intentions des personnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à opposer, ni tant de représentations à faire sur ce qu'on souhaitera de moi. Quand même, dans le secret de mon cœur, j'aurais peine à l'approuver,

j'agirai toutefois sans murmure, et je me tiendrai dans le respect et dans le silence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre que, de se rendre si dépendant, c'est s'exposer dans une maison à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible. Mais, quoi que ce soit, Seigneur, que m'importe, pourvu que mon obéissance vous honore, qu'elle me maintienne dans une sainte paix, qu'elle contribue à la satisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle serve à l'édification et au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous, et qu'elle m'y attache? A une âme obéissante et vraiment religieuse, tout est égal, ô mon Dieu ! dès que vous l'agréez, et que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la vie cachée de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa prédication.

Et descendit cum illis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.

S'étant mis en chemin avec Marie et Joseph, il alla à Nazareth, et il leur était soumis. (Luc., ch. 2.)

PREMIER POINT. Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; et quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce divin Maître, jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-Dieu, qui était rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science; qui possédait, dans un suprême degré, tous les dons de la nature et de la grâce; qui pouvait briller dans le monde, et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples : cet Homme-Dieu qui, jusqu'à l'âge de trente ans, eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Père; s'il eût pris soin de se faire connaître; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Evangile par toute la terre : cet Homme-Dieu, qui n'était même envoyé que pour cela, et qui, pour cela seul, était descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée; et de trente-trois ans qu'il avait à demeurer parmi nous, en a passé trente, dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire en public, et pour annoncer le royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière et retirée? *Il était soumis à Marie et à Joseph* (Luc. 2) : voilà ce qu'on nous en a dit. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par là réprimer en nous ce désir de paraître, qui nous est si naturel, et qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur : et rien n'était plus capable de modérer

cet empressement de se montrer au monde et de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire et volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrais avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, et que le salut du prochain y est engagé ; que c'est une nécessité, en telles et telles conjonctures; que la bienséance le veut ainsi, que cela sert à entretenir la charité, qu'il faut de la société dans la vie, qu'une si grande retraite nous rend inutiles et nous empêche de faire valoir les talents que nous avons reçus. Spécieuses raisons; mais dont je voudrais en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le monde a-t-il plus besoin de moi, et y suis-je plus nécessaire? connais-je mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas? ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité? ai-je des talents plus relevés, et dont il y ait plus de fruits à espérer? Âme vaine, apprends à te détromper et à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jusque dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, et à laquelle je dois m'en tenir : c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, et délaissé même, non-seulement du reste des hommes, mais de la communauté où je vis; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma règle, et n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser et de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au dedans, soit au dehors, il faut leur obéir, et m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, et quand surtout je ne me produirai au dehors que lorsque mes supérieurs me l'ordonneront, et qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paraîtrai beaucoup moins; et y paraissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, et toutes mes fonctions que plus fidèlement et plus saintement exercées. Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence; et tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, et dire comme le prophète royal : *J'ai choisi d'être abject et le dernier dans la maison de mon Dieu* (Psal. 83).

Deuxième point. Quelles étaient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étaient que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travaillait avec Joseph, il partageait avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille, il exécutait ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivait, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'était-ce là pour le Messie, pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu? Or Dieu, cependant, tirait autant de gloire de ces actions, que de tout

ce que ce Sauveur des hommes devait faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréait, et le voyant adonné à de tels exercices, il disait déjà de lui, quoique avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême : *Voilà mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* (Matth. 3). Pourquoi cela? parce qu'en toutes ces actions, Jésus-Christ se conformait au bon plaisir de son Père; parce que toutes ces actions étaient animées d'un esprit intérieur, et relevées par des vues toutes divines. De là vient qu'elles étaient si méritoires devant Dieu, et si agréables à ses yeux.

Il y avait en ce temps-là des princes sur la terre et des empereurs. Il y avait de fameux conquérants, qui remplissaient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parlait de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables. On les publiait partout, et on les exaltait : mais, dans l'estime de Dieu, ce n'était rien; et n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avait nul égard. Au contraire, on ne parlait point de Jésus-Christ, on ne le connaissait point, on ne savait ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivait, ni à quoi il s'employait; il était dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été : mais Dieu tenait ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retirait pas un moment les yeux. C'était un objet digne de l'attention de tout le ciel, et il ne faisait pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel soutien et quel sujet de confiance pour une personne religieuse qui, dans son état, n'est employée qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte! Souvent même sont-ce les dernières fonctions d'une maison, et les plus humiliantes. Mais ce qui la console, et ce qui est en effet bien consolant pour elle, c'est la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (Coloss. 3). Car, dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments. Or, quelle vie est plus à souhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu, et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle? C'est là proprement la vie intérieure; et, dans une telle vie, y a-t-il rien de si vil en apparence et de si méprisable, que je ne doive estimer au-dessus de tout? Ce serait bien dégénérer de ma profession, si je réglais autrement l'estime que je fais des choses, que par la sainteté qui y est attachée, et par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'une et l'autre, tout est d'une valeur inestimable, tout est grand.

Troisième point. De quel repos était accompagnée la retraite de Jésus-Christ, et quelle paix n'y goûtait-il pas? Inconnu au monde, il n'était point exposé à ses discours, ni sujet à ses contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre où il se tenait renfermé, et où il se bornait à son travail, il n'avait point de part à tous les mouvements qui agitaient le reste des hommes; il jouissait tranquillement du silence et du calme de sa solitude; et s'il s'entretenait, c'était dans le secret de son âme, avec son Père,

dont il recevait les plus sensibles et les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux, c'est la paix; mais il n'est pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure, ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée. Le monde est comme une mer orageuse; au lieu que la retraite est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse; et voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres, qu'un bon religieux, une bonne religieuse, sont mille fois plus contents dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte et les embarras du siècle.

Les plus mondains le disent, et, en cela, ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diraient bien autrement, s'ils avaient en effet connu, par quelque épreuve, les douceurs solides que goûte une âme accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité; mais, du reste, sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi, elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, et de mille événements qui sont, pour tant d'autres, une source d'inquiétudes et de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite, ni ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment s'inquiéterait-elle de tout ce qui arrive au dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle et dans l'intérieur de la communauté? Dès que les choses ne la regardent point, et qu'il ne s'agit ni de la charité, ni du bien commun de la maison; elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien : car la retraite religieuse va jusque-là.

Ah! que de religieux auraient mené dans leur état, et y mèneraient une vie paisible, s'ils avaient pris de bonne heure cet esprit de retraite, et s'ils savaient se renfermer dans eux-mêmes! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, et que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout. Pour cela il faut se trouver partout. Si l'on est arrêté, c'est une peine, et si l'on peut suivre son impétuosité naturelle, et aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différents intérêts où l'on entre, n'excitent bien des désirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture et la cellule s'adoucissent à mesure qu'on les garde; mais c'est en les quittant trop souvent et trop longtemps, qu'on se les rend insupportables. Il y faut néanmoins revenir; et voilà ce qui cause les dégoûts et les ennuis. N'est-ce pas peut-être ce qui m'en a causé une infinité à moi-même? Pourquoi, sur la terre, chercher si loin mon bonheur, et hors de moi, lorsqu'avec Dieu, et avec sa grâce, je puis le trouver dans moi et au milieu de moi?

CONCLUSION. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre maison. Ce n'est pas seulement, pour la vie future et pour mon salut, un lieu de sûreté; mais c'est, pour tout le cours de cette vie présente, une demeure de paix. Il est vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait et un certain goût; et ce goût de la retraite n'est pas une des moindres grâces que puisse recevoir de vous une âme religieuse. Vous me l'accorderez, cette grâce, puisque je vous la demande, et que vous savez combien elle m'est nécessaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amusements qui peuvent le distraire et le dissiper, et qui ne l'ont en effet que trop dissipé et que trop distrait jusqu'à cette heure. Faites-le rentrer au dedans de lui-même, et inspirez-lui cet esprit intérieur, qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et dans le calme. Toute autre chose où je voudrais établir mon repos en ce monde, peut me manquer; mais ma retraite ne me manquera point, et ce sera toujours ma ressource et mon refuge.

Vous surtout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai, et qu'ai-je à souhaiter de plus? C'est là que l'âme s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit: du moins vous ne vous y faites guère connaître, ni guère sentir. O mon Dieu! où serais-je bien sans vous, et où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez de votre présence? Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses; et, dans mon obscurité et mes ténèbres, je serai plus en état de vous dire sans cesse, avec la même consolation que vous le disait un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout.*

CONSIDÉRATION.

Sur les Conversations avec le Prochain.

Il y a peu d'ordres religieux où tout commerce avec le prochain soit absolument interdit. Dans la profession religieuse, comme ailleurs, on a certaines heures où l'on peut converser ensemble; et il n'est point même défendu d'avoir quelques connaissances au dehors, ni de les entretenir. Mais il est vrai, du reste, que, dans les conversations avec le prochain, il se glisse bien des abus où nous tombons très-communément, et dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui sont pour nous d'une extrême conséquence : la première, que nos conversations soient toujours accompagnées d'une modestie religieuse, et d'une sage retenue; la seconde, qu'elles soient solides et utiles; et la troisième, que la charité y règne, et qu'elle en éloigne tout ce qui est contraire à l'esprit d'union et de paix.

PREMIER POINT. Conversations accompagnées d'une sage retenue

et d'une modestie religieuse. Car de même qu'il y a, pour les personnes du monde, des bienséances du monde, il y a, pour les religieux, des bienséances religieuses; et, par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu séantes dans un religieux, et sont même tout à fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disait aux premiers fidèles : *Faites voir en tout votre modestie* (Philip. 4). Elle paraît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes et dans les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté ni de trop étudié : l'affectation n'est bonne nulle part. Mais, sans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvements trop précipités, certains gestes trop peu mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles et certaines expressions trop familières, surtout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des religieux, de se persuader que, par des conversations toujours enjouées et peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, et s'en attirent plus aisément l'estime et la confiance. Le monde est, au contraire, le censeur le plus éclairé et le plus sévère que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, et quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession. Il y fait une réflexion particulière; et, tout libertin, tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité et une circonspection qu'il porte même quelquefois jusqu'au scrupule.

Ainsi, dans les entretiens d'un religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la discrétion, de la sagesse, et s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie, et en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté. On le laisse parler et discourir tant qu'il lui plaît, et comme il lui plaît; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'impression, et l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur, et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déjà fort dissipée au dedans d'elle-même, et que, dans la suite, elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une âme recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable; mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations : elle n'est ni sauvage ni mélancolique; mais, au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer : elle ne demeure point dans un triste et morne silence; mais elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation, ni à maîtriser tous ceux avec qui elle traite; elle dit simplement ce qu'elle pense, et laisse à

chacun le loisir de s'expliquer à son tour, n'interrompant jamais, et toujours plus prête à écouter qu'à se faire entendre. Qu'on éviterait de fautes dans la société, si l'on se formait sur ce modèle, et si l'on ne s'écartait jamais du respect chrétien et religieux qu'on se doit les uns aux autres!

DEUXIÈME POINT. Conversations solides et utiles. Ce n'est pas à dire qu'elles doivent toujours rouler sur des matières spirituelles et de pure piété. Cela serait à souhaiter parmi des religieux; mais, après tout, comme la religion accorde quelques heures d'entretiens pour récréer l'esprit et pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté; et ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés et moins importants. C'est une tolérance raisonnable et très-convenable.

Mais, ce qui ne conviendrait en aucune sorte, ce serait, 1° qu'entre des personnes religieuses, on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, et qu'on employât des temps considérables en de puérils et de vains discours; 2° qu'on ne parlât que des affaires du monde, et de ce qui s'y passe; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent, et de toutes les nouvelles qui se répandent; 3° qu'aux heures mêmes où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble en des lieux particuliers, et contre la Règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement; 4° que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas, peut-être, un mot de Dieu, ni qui pût porter à Dieu; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentiments; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commencerait à le tourner sur les choses du ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification; qu'on en conçût du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'âme, et eût allumé toute sa ferveur : car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Emmaüs, se sentaient tout brûlants de zèle, pendant qu'il conversait avec eux et qu'il leur expliquait les divines Ecritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations? un cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence et de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourraient en rendre témoignage.

Ce qui paraît encore plus à déplorer, c'est que des religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, et qu'ils n'en fussent bientôt fatigués. Il est vrai qu'il y faut de la prudence,

et qu'on ne doit pas faire de la conversation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choses sont certaines. 1° Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense, de ce que leur dit une personne religieuse, pour les édifier et leur inspirer des sentiments chrétiens. Si c'était un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seraient-ils étonnés et en feraient-ils quelques railleries; mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un religieux : ils y font plus d'attention; et ils n'en ont que plus de respect pour lui, voyant qu'il parle conformément à son état, et qu'il s'acquitte en cela de son devoir. 2° Non-seulement ils ne s'en rebutent point; mais plusieurs mêmes en sont touchés : ils s'y affectionnent et en profitent; et s'ils avaient à se scandaliser, ce serait plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoué à Dieu que l'est un religieux par sa profession, ne les fit jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier Maître, et du soin qu'ils doivent prendre de le servir et de se sauver. 3° Enfin, supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins; et c'était l'excellent principe de saint Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, disait-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifiants, et alors Dieu en sera glorifié, et j'aurai ce que je demande : ou, dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, et alors ils me feront moins perdre de temps, et j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire, en effet, d'être tant dans le monde et avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend, ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à sa sanctification, ni à la nôtre? est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées? Autant, et beaucoup mieux, vaudrait-il demeurer dans la retraite, et, selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensevelir leurs morts* (Matth. 8). Les apôtres parcouraient le monde mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, et plus, peut-être, qu'on ne l'eut été dans le monde même.

TROISIÈME POINT. Conversations charitables et sans offense de personne. Le Sage a dit en général : Que celui qui ne pèche point dans ses paroles, est un homme parfait; mais on peut dire, en particulier, au regard de la charité, que c'est une grande perfection, et une vertu bien rare, de ne la blesser jamais dans les entretiens. Car voilà, dans les maisons même religieuses, le plus commun et le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverses manières, dont les plus ordinaires sont :

1° Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2° Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères

très-fâcheux dans le commerce de la vie : les premiers sont contredisants, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns, par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres, par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnaître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3° Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle faiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent, dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il faudrait néanmoins prendre garde : et non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderait. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne ; on en fait tout le sujet de l'entretien, et, à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4° Les jugements et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers, dés qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde ?). Quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parlait dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir; mais on sait assez que tout ce qu'on dira ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentiments, et par un secret penchant à condamner et à censurer.

5° Les médisances. Ce point est plus important, et les religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conscience plus timorée et plus étroite; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers et les plus sévères ont quelquefois une conduite et des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; et par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point, qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, et qu'on devrait tenir secret.

La charité doit corriger tout cela, et bannir tout cela des conversations chrétiennes, à plus forte raison des conversations religieuses. Point d'amertume dans les paroles, ni de brusquerie. On n'est pas toujours maître d'empêcher que certains mouvements ne s'élèvent dans le cœur ; mais au moins faut-il avoir assez d'empire sur soi pour les tenir cachés au dedans, et pour n'en rien faire paraître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altercations. Chacun a sa pensée, et chacun peut la produire, quoique contraire à la pensée des autres; mais, du moment que la question commence à dégénérer dans une espèce de différend, et qu'on le remarque, il

vaut incomparablement mieux se renfermer dans le silence et ne pas poursuivre, que de s'obstiner, par une fausse gloire, à remporter un vain avantage, et d'être par là un sujet de discorde. Point de traits railleurs et piquants. Un mot assaisonné d'un certain sel et dit agréablement, n'est pas toujours condamnable, pourvu que personne n'y soit intéressé, ou que celui qui pourrait y avoir quelque intérêt prenne bien la chose, et n'en témoigne aucun déplaisir. Mais après tout, une raillerie trop fréquente a souvent de fort mauvais effets; et il ne faut point alléguer pour excuse qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent et que d'innocent. Ce n'est plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en souffre; or, il n'est presque pas possible qu'elle n'en souffre par l'extrême délicatesse de la plupart des esprits qui s'offensent aisément, et ressentent très-vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque chose à reprendre, on peut en secret s'en expliquer avec une personne de confiance, soit supérieure, ou autre; mais de s'en déclarer hautement et devant toute une assemblée, c'est une espèce de révolte, ou c'est, en quelque manière, vouloir l'exciter. Enfin, point de médisances: car, si la médisance est un péché grief dans des séculiers, qu'est-ce dans des religieux? Parlons bien de tout le monde; ou, si nous n'avons rien de bon à dire, taisons-nous. En gardant ces règles, on se préserve d'une infinité de désordres, on rend la société religieuse également édifiante et douce, et c'est ainsi que se vérifie la parole du prophète royal : *Quel avantage et quel bonheur pour des frères, de vivre ensemble et dans une sainte union* (Psal. 132) !

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la Charité de Jésus-Christ dans sa vie agissante.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. (Joan., ch. 15.)

PREMIER POINT. Après avoir passé trente années dans l'obscurité de la retraite, Jésus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Évangile, et voilà ce que nous appelons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, et c'est-là sans doute qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité. Car cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour converser avec les hommes, et sans elle il n'y a point de société qui puisse subsister. Or, la charité de Jésus-Christ, dans le cours de sa prédication, eut surtout trois qualités qui doivent me servir de modèle : car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, et une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain;

et s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne et religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, et cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue et sa modération inaltérable. Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier et incrédule à qui il annonçait ses divines vérités? avec quelle condescendance ménageait-il tant d'esprits opposés, et s'y accommodait-il pour les persuader et pour les gagner? combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistances et de contradictions? Qu'était-ce que ses apôtres? de pauvres pêcheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former? Souvent ils ne comprenaient pas ce qu'il leur disait, et pour se faire mieux entendre à eux, il leur répétait plusieurs fois les mêmes choses, et les leur expliquait tout de nouveau; souvent ils avaient ensemble des contestations et des disputes, et il s'employait à les apaiser : vivant avec eux, malgré le dégoût qu'ils lui devaient causer, se communiquant à eux, et, bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi, il a bien pu nous dire ce qu'il dit en effet dans son Evangile : *Apprenez de moi combien je suis doux et pacifique* (Matth. 11); et en même temps, apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris jusques à présent? ai-je appris à supporter les faiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes; et n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grâce sur une infinité de choses qui m'échappent, et que je ne leur fais grâce sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner et à purifier ma charité, au lieu de l'affaiblir. Car, si je n'étais obligé d'avoir de la charité et de la douceur, que pour des gens accomplis et à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurais, ne serait de nul mérite : ou, pour mieux dire, je n'en aurais pour personne, puisqu'il n'y a personne sans défaut. Si je n'avais à vivre qu'avec des anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce et patiente ne me serait pas nécessaire, parce qu'elle ne me serait de nul usage. Mais j'ai à vivre avec des esprits qui ont leurs idées particulières, comme nous avons chacun les nôtres; qui ont leurs humeurs, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'est ce qui ne m'appartient pas, et de quoi je ne viendrais pas à bout. Il ne me reste donc, pour le bien de la paix et pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux, autant qu'il est possible, et de les gagner par ma douceur.

Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils posséderont toute la terre (Matth. 5), c'est-à-dire, qu'ils se réconcilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre; ou plutôt, combien là-dessus ai-je de reproches à me faire? combien de fois, au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains et mes hauteurs? combien à son égard m'est-il échappé, et m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de manières brusques, de mépris! Souvent même je n'y fais nulle attention, et je

ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce serait bien pis si je venais, comme quelques-uns, à m'en applaudir et à m'en savoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une communauté ; voilà ce qui y fait naître les divisions, et ce qui y cause les différends et les démêlés. Un peu plus d'empire sur moi-même préviendrait tous ces maux : et qu'y a-t-il que je ne dusse sacrifier pour les arrêter?

Deuxième point. La même charité qui fit supporter à Jésus-Christ, avec tant de douceur et tant de patience, les imperfections de ceux avec qui il eût à converser et à traiter, lui fit encore employer son pouvoir tout divin à les combler de ses grâces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il parcourait les villes et les bourgades en faisant du bien à tout le monde* (Act. 10), chassant les démons, consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts, annonçant le royaume de Dieu, et travaillant sans relâche au salut des âmes.

Je ne suis pas en état de faire, comme Jésus-Christ, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu sauveur, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux paralytiques et aux moribonds. Mais du reste, il y a chaque jour, surtout dans une communauté, mille occasions de se rendre des services mutuels, de s'entr'obliger et de s'entr'aider. Or, voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raison la charité religieuse. Ai-je là-dessus tout le zèle et toute l'ardeur nécessaire? ne suis-je point de ces âmes indifférentes qui ne sont occupées que d'elles-mêmes, et qui ne veulent se gêner en rien pour faire plaisir aux autres? Si par mon office, je me trouve dans une obligation particulière de leur prêter secours et de pourvoir à leurs besoins, comment est-ce que je m'en acquitte? le fais-je avec exactitude? le fais-je volontiers et avec affection? Du moins suis-je assez charitable pour leur souhaiter le bien que je ne puis leur procurer? le suis-je assez pour prendre part à celui qui leur arrive, et pour m'en réjouir? le suis-je assez pour compatir à leurs maux et pour entrer dans leurs peines, lorsqu'il leur survient quelque affliction et quelque disgrâce? Car la charité exige tout cela de moi.

Mais n'est-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois blessée et que je la blesse encore? Je n'ai que trop de vivacité quand il s'agit de moi-même, et je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard, et que je crois qu'on me la refuse. Je ne lui prescris point alors de bornes, et je suis si touché de ne la trouver pas toujours disposée à me servir ! Est-ce ainsi que je la pratique envers les personnes à qui je la dois par tant de titres? Tout me coûte, dès qu'il est question d'autrui. Au lieu de leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir, peut-être envié-je celui qu'on leur fait, et peut-être, en certaines rencontres, voudrais-je les traverser et y mettre obstacle. Au lieu de les prévenir sur les choses mêmes où nul devoir propre et personnel ne m'engage, combien peut-être, dans mes fonctions et mes emplois, me suis-je rendu difficile à leur accorder ce qui était de ma règle et de

mon ministère? Au lieu de m'intéresser dans leurs peines, et de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eu peut-être une joie maligne, et n'en ai-je point même été quelquefois le sujet! Jésus-Christ nous a expressément avertis que nous serions traités de son Père, comme nous aurions traité nos frères et les siens. Suivant cette mesure, qu'aurais-je à espérer de Dieu, et avec quelle assurance pourrais-je le prier de répandre sur moi l'abondance de ses grâces, si j'avais toujours un cœur aussi resserré que je l'ai eu à l'égard de ses membres et de ses enfants?

Troisième point. En quoi la charité de Jésus-Christ fut enfin plus admirable, c'est dans son étendue : car ce fut une charité universelle. Comme il avait été envoyé de son Père pour tous les hommes, et que c'était en vue de son Père qui les aimait, il se partageait également entre tous; et leur donnait à tous ses soins, sans acception de personne. Juifs et Gentils recevaient de lui les mêmes instructions et les mêmes guérisons, tant de l'âme que du corps. On ne le vit jamais ni se rebuter de la misère et de la pauvreté des uns, ni se laisser préoccuper en faveur des autres par leur éclat et leur opulence. Ceux-là mêmes qui se déclaraient le plus ouvertement et avec plus d'injustice contre lui, il était disposé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvaient attendre, et il ne tenait qu'à eux, en recourant à ce divin Maître, d'en obtenir toutes les grâces dont il était le dispensateur. Non-seulement il y était disposé, mais pour cela il les appelait, il les invitait et les recherchait. Si je ne porte jusque-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fausse charité, parce que ce n'est point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain par rapport à Dieu et en vue de Dieu. Or, ce motif n'est point limité, et vouloir le restreindre à certains sujets, sans l'étendre aux autres, c'est le détruire absolument et l'anéantir.

Aussi le Fils de Dieu, et après lui les apôtres en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus essentielles, se sont-ils servis d'un terme commun : Aimez vos frères, aimez votre prochain. Cette qualité de frère, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, et par conséquent, elle ne nous oblige pas moins envers l'un qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoutait le Sauveur du monde, et si vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une société plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des païens? car ils ont comme vous leurs connaissances, leurs amitiés, leurs liaisons. Or, la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction et de sainteté, qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'était celle du paganisme, et telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes, dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, et qu'il appelle son précepte et sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous et dont nous avons reçu les plus sensibles offenses : *Bénissez ceux qui vous maudissent, souhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous*

persécutent (Luc. 6). Que ce degré est éminent, mais qu'il est rare! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire : et le christianisme, ni conséquemment la religion, ne reconnaît point d'autre vraie charité que celle-là : Dieu n'en récompense point d'autre.

Où en suis-je donc, et comment est-ce que je satisfais à cette obligation? Car, ce que Jésus-Christ nous a lui-même annoncé, qu'il viendrait des temps où la charité de plusieurs se refroidirait, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop; et autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations et ses antipathies; et selon cette différence de sentiments, on tient une conduite toute différente. On a ses amis particuliers pour qui l'on n'épargne rien; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections, et tandis qu'on est d'une attention et d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on est d'une négligence et d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en quelque chose? on a ses ressentiments et ses peines dans le cœur; et au lieu que la charité devrait les étouffer, on sait bien, dans l'occasion, user de retour et les faire connaître.

Ce qui est encore très-ordinaire, et ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur et plein de zèle pour les étrangers, pour toutes les personnes du dehors; et qu'on n'a que de la froideur, et quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes et si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ? Car ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines âmes, dont Dieu, pour notre édification, nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, et n'en vois-je pas? Il semble que ce soit la charité même; où il semble que leur charité se déploie sans cesse et se multiplie, à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire : mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter?

Conclusion. Dieu de charité, Seigneur, c'est dans les maisons religieuses que vous avez voulu conserver l'esprit de votre Église naissante, et de ces premiers chrétiens qui la composaient. Or, ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; et comment, sans la charité, puis-je donc être vraiment religieux? Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ainsi tous les cœurs, et de les réduire à cette conformité parfaite et à cette sainte unité; mais j'y dois au moins disposer le mien, je l'y dois former, et ce sera l'effet de votre grâce.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaisante qui ne refuse rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes frères, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, et jamais aurais-je autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusques à présent à supporter de moi? Quoi que je fasse pour eux, ou que je désire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité?

Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle sur tout ce qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre, et de sujets qui me sont présents, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, et que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié ?

Si donc, sur la charité que je dois à mon prochain, aussi bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme mon modèle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous et moi. Mais ce qui redouble ma confusion, et ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid et si lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-même; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en savez gré, et que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Hé! mon Dieu, si je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez substitués en votre place? Or, ne sont-ce pas mes frères, et n'est-ce pas vous-même que j'aime dans eux? n'est-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inspire? Que me faut-il autre chose pour m'engager? Un cœur est bien peu sensible pour vous, Seigneur, si cette seule considération ne lui suffit pas.

DEUXIÈME MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de J.-C. dans sa Passion.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem.

Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle. (MATTH., ch. 26.)

PREMIER POINT. Jésus-Christ devait être notre modèle en tout, et il a voulu dans sa passion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines et les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures, qui n'affligent que l'âme, et d'extérieures, qui affligent les sens. Or, les unes et les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations; et quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espèces, que les évangélistes nous ont marquées, et qui sont, la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est-il tout à coup accablé, lorsqu'après la dernière cène, qu'il avait faite avec ses apôtres, il va au jardin de Gethsémani! à peine peut-il se soutenir lui-même, et, selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle serait seule capable de lui causer la mort : *Mon âme est triste*, leur dit-il, *et c'est une tristesse à en mourir*. Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'était point assez qu'il livrât son sacré corps au supplice de la croix : il fallait que son âme fût livrée aux plus rudes combats, et qu'elle en ressentît les plus vives et les plus douloureuses atteintes. C'était une partie, et même la principale partie de la satisfaction qu'il devait à son Père pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est

conçu, et que c'est proprement l'âme qui, par le dérèglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abat, et qu'il ne pourrait porter sans un miracle? A-t-il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au moins quelque soulagement et quelque appui auprès de ses apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience et aux plaintes, et pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières : le ciel est tout son refuge et tout son soutien; et soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paraisse ne l'être pas, il y met toute sa confiance et n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite et d'une pleine résignation : *Mon Père, qu'il en soit comme vous l'ordonnez, et non comme je le veux* (Matth. 26).

Quelque exempte que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion, aussi bien qu'ailleurs, des jours pénibles et des temps de tristesse. On a partout de mauvais moments, et j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés, que si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut et où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe et aussi raisonnable, qu'elle était amère et sensible dans ses effets : au lieu que ce qui fait, en mille rencontres, toute ma peine, ce n'est qu'une idée et qu'un fantôme; ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car, si je veux bien rentrer en moi-même et sonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'est là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme! et pourquoi vous troublez-vous* (Psal. 41)? c'est que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter, souvent sans raison, et même contre toute raison.

Mais, soit que mes chagrins soient bien ou mal fondés, comment est-ce que je les supporte? Combien de réflexions également inutiles et affligeantes, dont je me ronge en secret? Combien de vaines distractions que je tâche à me procurer, et au dedans, et au dehors, sous le spécieux prétexte de guérir mon imagination, et de la détourner des objets dont elle est frappée? Combien quelquefois de dépits et d'animosités contre les personnes à qui j'attribue ma peine et que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui, constamment et de ma propre connaissance, n'y ont nulle part, combien m'échappe-t-il d'impatiences et de termes offensants, comme si je m'en prenais à eux, et que je fusse en droit, parce que je souffre, de les faire souffrir?

O que ne suis-je soumis comme Jésus-Christ! Si je savais me taire, et me tenir dans un silence chrétien et religieux; si je me retirais dans l'intérieur de mon âme, et si j'y renfermais toutes mes peines; si, pour répandre mon cœur, je n'allais qu'à Dieu, et ne voulais point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière et avec Dieu, que de fautes j'éviterais! que d'inquiétudes

et d'agitations je m'épargnerais! L'ange du Seigneur viendrait, et il me conforterait; ou plutôt, le Seigneur descendrait lui-même avec toute l'onction de sa grâce. Il me servirait de conseil, d'ami, de confident. Il appliquerait le remède à mon mal; et s'il ne lui plaisait pas de m'en accorder l'entière guérison, du moins il l'adoucirait et me le rendrait, non-seulement plus tolérable, mais salutaire et profitable. *J'étais dans le dernier abattement*, disait le prophète royal, *et je croyais que rien ne pouvait me consoler; mais je me suis souvenu de Dieu*, *et tout à coup*, *cette vue de Dieu m'a remis dans le calme et dans la joie* (Psal. 76). Voilà ce que ce saint roi avait plus d'une fois éprouvé : pourquoi ne l'éprouverais-je pas de même?

Deuxième point. Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes se sentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer* (Marc. 14), dit l'évangéliste : c'était une suite naturelle de la tristesse qui l'accablait; tout lui devint insipide, et il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avaient auparavant animé et si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reste toute leur pointe : ils le soutenaient toujours, mais sans aucun de ces sentiments, ni aucune de ces impressions secrètes qui excitent une âme et l'encouragent; tellement qu'il se trouvait comme abandonné à lui-même et à la désolation de son cœur. Etat mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être; état où se trouvent encore, de temps en temps, une infinité de personnes dévotes et religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété et de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît; on est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances et de toutes ses pratiques; peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, et à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, et n'y suis-je point encore assez souvent? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger; ce sont alors des tentations qui me peuvent être très-salutaires, et dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu, par ma constance, la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce dégoût et cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence et de ma tiédeur. Je ne voudrais pas me faire la moindre violence pour me réveiller et pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne? et dois-je m'étonner que, Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, et que le temps que je passe auprès de lui, me semble si long? Ah! les heures me paraissent bien courtes partout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai, néanmoins, et il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur, et que je

sens cet éloignement des choses de Dieu; mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrais sanctifier mon ennui même et mon dégoût; je pourrais m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu, que de savoir s'ennuyer pour Dieu; ce n'est pas une petite perfection, que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. Ç'a été le don des saints, et ce n'est guère le mien; dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement; je me fais, du dégoût où je suis, une raison de me relâcher : au lieu que je devrais, avec la la grâce du Dieu qui m'éprouve dans ce dégoût, et par ce dégoût, recueillir toute ma force, et m'élever au-dessus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur; et moi, je ne me suis point retiré de vous ni de vos commandements* (Psal. 118). C'est là que je donnerais à Dieu plus de gloire; c'est là que j'amasserais des trésors infinis de mérites.

Troisième point. Un troisième sentiment dont le cœur de Jésus-Christ fut pressé et serré, c'est la crainte et la vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnaient, et dans ce lieu désert où il s'était retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit; et se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse et si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur : l'impression fut telle, que tous ses sens en furent troublés; et l'extrême répugnance qu'il sentit, le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui était préparé : *Mon Père, s'il est possible, détournez de moi ce calice* (Matth. 26). Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vue de tant d'opprobres où il allait être exposé, et de tant de souffrances où son corps devait être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus violent, ni ne le fut en effet : il en tomba dans une mortelle agonie, et il en fut tout couvert, depuis la tête jusques aux pieds, d'une sueur de sang; mais tout cela ne se passait, après tout, que dans l'appétit sensible, et, sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeurait toujours également ferme et constante. Aussi, dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, et que ses ennemis approchèrent pour le prendre, il ne pensa point à fuir ni à se cacher; au contraire, il s'avança lui-même vers eux, il leur déclara qui il était : *C'est moi*, leur dit-il, *que vous cherchez* (Joan. 18); *voici votre heure et l'empire des ténèbres* (Luc. 22). Vous pouvez faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi, tout ensemble, et quel courage dans cet Homme-Dieu! quelle consternation, et quelle résolution!

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentiments naturels qui s'élèvent dans mon cœur et certaines répugnances involontaires; n'est-ce pas surtout ce que l'on éprouve dans une retraite? Il n'y a point d'âme, si tiède et si endormie, qui ne se réveille en ce saint temps et ne se ranime. Dieu parle au cœur, la grâce éclaire l'esprit, on se re-

proche ses égarements, et l'on en découvre les principes; de là même on voit de quels remèdes on devrait user, et ce qu'il y aurait à faire. On sent qu'on n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on devrait être, et l'on reconnaît à quoi il tient qu'on ne le soit, mais on craint de s'y engager et de l'entreprendre; on s'y propose des difficultés infinies, et l'on se défie, sur cela, de ses forces; on dispute avec soi-même, mais tout le fruit de ces longs raisonnements est une incertitude où l'on ne conclut rien, et l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrais me tromper et m'aveugler, Dieu, malgré moi, ne me fait que trop connaître ce qu'il faudrait changer et réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite, et que je fais encore : tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrais mettre ordre, et tout cela m'inspire assez de bonnes vues et de bons sentiments. Mais qu'est-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur, et une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, et qui me représente les choses comme insoutenables pour moi et comme impraticables. Ces fausses terreurs dont je me laisse préoccuper, vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant ni si vite. Jésus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Etait-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi? avait-il moins sujet de l'être? cette passion, qu'il envisageait de si près, et dont il s'était si vivement retracé dans l'esprit toute l'horreur, devait-elle moins lui coûter, et avait-elle moins de quoi l'étonner? Ah! me laisserai-je toujours intimider et déconcerter aux moindres obstacles que ma faiblesse fait naître, et qu'elle augmente dans mon idée? ou si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvements; et jamais ne me dirai-je aussi résolument et aussi efficacement que le dit Jésus-Christ à ses disciples : *Levons-nous et marchons* (Matth. 26)?

Conclusion. Aimable Sauveur, c'est par votre sagesse et votre miséricorde infinie, que vous avez voulu paraître faible comme moi, et être sujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'instruisît et qu'il me fortifiât; sans cela, ô mon Dieu! sans cette règle et ce soutien que je trouve en vous, où en serais-je à certains moments, et que deviendrais-je? Vous voyez combien je suis différent de moi-même d'une heure à une autre, et de quelles vicissitudes je suis continuellement agité : un jour mon âme est en paix, et même dans une sainte allégresse; mes devoirs me plaisent, et je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, et il me semble qu'il n'y a point de victoire que je ne sois en disposition de remporter sur moi-même et sur toutes les passions de mon cœur; mais, dès le jour suivant, ce n'est plus moi : mes exercices me sont à charge, je m'en fais une fatigue, et j'y sens une opposition qui me rend, non-seulement insipides, mais très-

pénibles. Ainsi, toute ma vie n'est qu'un combat perpétuel, et qu'une variation où il semble que, tour à tour, deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins; vous avez vos vues, et des vues de salut pour moi et de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été; vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, et que j'acquière par proportion, les mêmes mérites; vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, et que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit, et de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu! puisque c'est votre volonté; il me serait trop aisé et trop doux de vous suivre, si j'y sentais toujours le même attrait. Vous, cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non-seulement de votre exemple, mais de la grâce qui l'accompagne. Que l'un et l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner; que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût : plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, et plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIÈME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de J.-C. dans sa Passion.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, et c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups. (Isaï., 53.)

PREMIER POINT. Outre que l'âme de Jésus-Christ devait servir à l'expiation de nos péchés, et, par ses peines intérieures, satisfaire à la justice divine, Dieu, qui lui avait donné un corps capable de souffrir, voulait encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourments; c'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, et qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, et admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, et surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert; et pour m'en former quelque idée, il me suffit de prendre le crucifix, d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté et tout couvert de plaies, de le contempler à loisir, et d'entendre au fond de mon âme les paroles que m'adresse, par son prophète, ce Dieu mourant : *O vous tous qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, et voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes* (Thren. 1). Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets et tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains

et ces pieds percés de clous; ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés et disloqués : voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux, et où il est mort. Que puis-je répondre à cet exemple, et que me dit mon cœur à ce spectacle?

Quand on me parle de pénitence, et qu'on m'exhorte, selon le langage de l'apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jésus-Christ* (II. Cor. 4), s'agit-il pour moi de tout cela, et me demande-t-on tout cela? On exige de moi une vie austère, mais à quoi se réduit cette austérité de vie? aux observances de ma règle : car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification, et c'est là, suivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle, et que selon la mesure du temps que la règle y a destiné; n'avoir, ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle; vaincre là-dessus toutes les révoltes de la nature, et n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser; du reste, soutenir avec courage et sans m'épargner, tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année; mais, sans interruption et sans relâche, jusques à la mort : voilà, de ma part, tout ce que Dieu attend, et de quoi il se contente; voilà où je puis me fixer. Il est vrai que cela est mortifiant, et il est surtout vrai que cette continuité est bien pénible et bien pesante; mais après tout, qu'y a-t il là qui soit comparable aux douleurs et à la passion de Jésus-Christ?

Cependant ne suis-je pas obligé de reconnaître ici devant Dieu et à ma confusion, que ma principale étude dans la vie, et mon soin le plus ordinaire, est de m'adoucir le plus qu'il m'est possible toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, et combien de soulagements cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons, en apparence, ne manquent pas pour cela, et l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusqu'à présent; c'est-à-dire, pour ne me point flatter, et pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper et que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes et qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerais bientôt de sentiments et de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étaient bien gravées dans mon cœur! et si je les avais plus fortement imprimées dans mon souvenir, tout me deviendrait léger, tout me deviendrait au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrais que je ne souffre rien, en comparaison de mon Sauveur, et que, s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirais, et je dois en effet me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; et qu'il vaut mieux y mourir que de vivre et de mourir sans pénitence.

DEUXIÈME POINT. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? autre considération non moins solide, ni moins touchante. Il a souffert, parce qu'il s'y était engagé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. C'était un engagement libre dans son principe et pleinement volontaire; il pouvait ne pas accepter la condition qui lui avait été prescrite, de souffrir et de mourir, s'il voulait sauver le monde et réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui était trop cher, et il s'intéressait trop à notre salut pour ne sacrifier pas à l'un et à l'autre son sang et sa vie. Voilà de quelle manière il avait contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avait donné, cette loi, à laquelle il eût pu ne se pas soumettre, était devenue pour lui comme un devoir indispensable, et c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* (Philip. 2).

Quand il n'y aurait que la qualité de chrétien dont je suis revêtu, elle suffirait pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appelant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous, sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours; sans cela l'on ne peut être mon disciple* (Luc. 9). Or, si c'est là la vie d'un simple chrétien, que doit être la vie d'un religieux? car, outre l'engagement commun et général que nous avons tous, comme chrétiens, à une vie pénitente et mortifiée, j'en ai un particulier, comme religieux, et je n'y puis manquer sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; et en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jésus-Christ, et par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance et de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, et je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole est donnée; et, de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, observer la même règle et pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être, par ma lâcheté et par la recherche de certaines commodités, puis-je, non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; et c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de là? deux choses dont je ne saurais assez gémir : c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère et de plus mortifiant; et d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrète et très-sensible, mais qui n'est que pour les âmes vraiment mortifiées : or, ce n'est pas l'être, que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs et des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la religion! elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon âme devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours

présente; toute autre pénitence, qui serait purement de mon choix, me pourrait être suspecte, parce que je craindrais, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu; mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, et que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, et que j'en sache utilement profiter.

Troisième point. Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert? Avec une patience invincible et avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du prophète, comme un agneau à qui l'on enlève sa toison sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, et qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate qui le condamna? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînaient, au milieu de Jérusalem, lié et garotté; contre les soldats qui le déchiraient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçaient une couronne d'épines dans la tête; contre les bourreaux qui lui perçaient de clous les pieds et les mains, et qui l'attachaient à la croix? On eût cru qu'il était insensible; mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps, et dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, et même très-vivement; mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache, et qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification et de patience en étouffe une grande partie, et modère l'autre.

Avec cet esprit de patience et de mortification, je ne ferais point tant de retour sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, et je n'aurais point tant de compassion de moi-même; je ne témoignerais point tant ce que je souffre, et je n'en parlerais point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération; je ne m'épancherais point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose; je ne m'épargnerais point tant, ni ne voudrais point tant l'être; je me soumettrais à tout, j'endurerais tout sans rien dire, ou je dirais seulement, comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerais, et ce que je penserais : mais pourquoi est-ce que je parle et que je pense tout autrement? c'est que je ne sais guère ce que c'est que la vraie mortification, et que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je sais encore moins, c'est de joindre à la patience évangélique, et à la mortification religieuse, une ferme et inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se démentit pas un moment jusqu'au dernier soupir qu'il rendit sur la croix. C'était là qu'il devait consommer son sacrifice, et il n'y avait que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, et l'on est disposé à souffrir; mais de persévérer dans cette sainte disposition, et de soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces religieux si ennemis de leur corps, qu'ils portaient toujours, jusqu'au tombeau, la même haine contre lui, et

qu'ils ne cessaient de le persécuter qu'en cessant de vivre? Saint François reconnaissait, même en mourant, qu'il avait traité le sien avec un excès de rigueur : hélas! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes sens, et leur ai-je une fois refusé ce qu'ils demandaient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite, et de condescendre à toutes leurs faiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, et pour m'accorder des soulagements dont je me passerais fort bien, si je savais prendre un peu plus sur moi, et que je ne voulusse point tant me flatter. Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade que je puis retrancher de la sévérité de ma règle, comme si, à tout âge, l'on n'était pas également religieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir et des mesures à garder; mais ces mesures ont des bornes, et souvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel est le bonheur d'un religieux qui, après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, et expire, comme Jésus-Christ, entre les bras de la croix?

Conclusion. Dieu rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, et quand je le pourrais, comment le voudrais-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut; et par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la croix que vous m'avez enseignée.

Mais, en supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrais-je consentir? Toute ma raison, toute ma religion ne s'élèverait-t-elle pas contre moi? Quoi! Seigneur, je vois votre corps, ce corps innocent, meurtri, déchiré de coups, et je voudrais flatter une chair aussi criminelle que la mienne, et n'avoir pour elle que l'indulgence! Je vous vois abreuvé de fiel et de vinaigre, et je voudrais contenter mes appétits; je me plaindrais qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils désirent! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, et je voudrais passer mes jours dans une vie aisée et douce!

Hé! Seigneur, le disciple, et même le serviteur et l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître? Quand, après m'être bien épargné, moi chrétien, moi religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paraîtrai devant votre tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous et moi? Comment la puis-je, dès maintenant, soutenir, et que faut-il autre chose, pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous et vers votre croix? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification et de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, et pour affermir, contre les plus rudes combats des sens et de la nature, toute ma constance? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais, comme votre apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce serait peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisais en pratique. Vous contempler sur la croix,

Seigneur, c'est un moyen de sanctification; mais porter soi-même sa croix, et la bien porter, c'est la sanctification même, et la plus sublime perfection.

CONSIDERATION.

Sur la Lecture.

La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connaître, et voilà pourquoi, dans tous les ordres religieux l'on a pris soin de marquer un temps particulier pour cette pratique si salutaire. Or, comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférents, et qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; et il y en a de bonnes, qui sont prescrites et ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

Premier point. Lectures mauvaises et défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises, ou du moins dangereuses par rapport aux mœurs, et les autres le sont par rapport à la foi et à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les âmes et les porter au vice, ne sont pas communes dans les maisons religieuses, et c'est un article sur lequel il y a peu de réflexions à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, et d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, et l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, et qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Eglise? Combien y en a-t-il dont la doctrine est au moins très-suspecte, et dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et plus caché? Combien ont-ils de maximes qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes et de bonnes pratiques, et qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Eglise en a-t-elle très-expressément défendu quelques-unes; et quoiqu'elle ne se soit pas si formellement expliquée sur les autres, parce qu'il en faudrait venir à de trop longues discussions, ses ministres et ses vrais pasteurs s'en sont assez déclarés pour elle, et ont pris soin de découvrir aux âmes fidèles le venin qu'on leur présentait.

Lectures surtout nuisibles aux personnes du sexe qui, n'ayant pas certaines connaissances, se laissent plus aisément préoccuper et surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, savoir : qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudrait leur

interdire, et qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent; et c'est justement raisonner comme si, prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyaient en sûreté, parce qu'elles n'y aperçoivent rien que d'agréable à la vue et au goût. Il serait à souhaiter qu'elles la vissent, cette contagion; car alors elles seraient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, et étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon qu'elles doivent absolument rejeter ce qui pourrait, sans qu'elles y prissent garde, les infecter et les égarer. Ce n'est point toutefois ainsi que la plupart en usent. Dès là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; et, par un fonds de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés et proscrits, pour piquer davantage la curiosité, et pour la redoubler. En vain des supérieurs sages et vigilants prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une communauté : on sait les soustraire à leur vigilance et les faire venir dans ses mains. On les lit secrètement, mais assidûment, et l'on en repaît son âme comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles et les plus rigoureuses des puissances ecclésiastiques. Elles s'uniraient toutes, et lanceraient tous leur anathèmes, qu'on ne reviendrait pas de ses préjugés et de son entêtement. En vérité, peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'Esprit de Dieu, peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de semblables lectures? peut-on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre ni rien à se reprocher du côté de la conscience? Et si l'on se le persuade, n'est-ce pas une des plus grossières illusions?

Il serait bien plus religieux d'observer les règles suivantes et de s'y attacher inviolablement : 1° de ne lire aucun livre contre le gré des supérieurs; 2° de consulter, sur chaque livre qu'on lit, ou qu'on aurait dessein de lire, un directeur éclairé, et d'une doctrine éprouvée; 3° de mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses de voir tout ce qui s'écrit et qui se débite, se figurant qu'elles sont en état d'en juger, et qu'il n'y a là-dessus pour elles, ni peine à se faire, ni risque à courir; 4° de s'abstenir généralement de toute lecture suspecte : car il suffit qu'elle soit suspecte. Or, peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on est si curieux, sont au moins des livres suspects, et très-suspects? Si l'on avait suivi ces principes en plusieurs communautés, la foi y serait plus pure, l'esprit des saints fondateurs s'y serait mieux conservé; les partis ne s'y seraient point élevés, et l'union des cœurs y aurait été par là même beaucoup mieux cimentée et mieux entretenue; on n'aurait point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline, et à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers temps.

Deuxième point. Lectures indifférentes et tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent, ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit

pour passer le temps, et par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son âme, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien régulières, et où l'observance est encore en sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusements peu profitables, surtout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, et qui n'ont nul besoin de cultiver certains talents, n'y d'acquérir certaines connaissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du chœur, quelque lecture édifiante, quelques conférences entre elles, et quelques conversations sages et utiles; du reste, le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie : voilà l'occupation qui leur convient, et ce qui doit remplir toute leur journée.

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant, par une tolérance, qui peu à peu s'est introduite et qui ne croît que trop, la plupart des personnes qui conduisent les communautés n'ont pas cru devoir se raidir contre ces lectures jusqu'à les défendre absolument et à les proscrire. Ainsi le silence des supérieurs, et je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais, si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassements d'esprit et pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela, et à bien des abus qui s'y commettent. 1° Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques moments devraient suffire, on se fait un exercice journalier et habituel. Car le goût est toujours accompagné de quelque passion; et quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connaît plus de bornes et l'on ne garde plus de mesures. 2° Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires et ses devoirs. On en retranche une partie et l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si, pendant le jour, on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiterait, on le prend sur son repos pendant la nuit; et pourvu que l'on se contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3° Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que, par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, et dont on se fait ou une étude ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par manière d'acquit et que pour ne les pas abandonner tout à fait : mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages et les plus remplis, non-seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paraissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençants et pour des novices; et, par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disait l'Apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine, et des fables à la vérité. 4° Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste et plus fin, pour reconnaître les livres bien écrits et pour en juger. On se charge la mémoire de divers endroits qu'on a

recueillis, et qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine ostentation. On acquiert ainsi le nom de fille habile, et l'on prétend l'acquérir. On en est jaloux, et l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une âme religieuse, est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, et se sanctifier. Or, voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soins, et toute autre science néanmoins, sans celle-là, n'est que vanité.

Troisième point. Bonnes lectures et expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire : la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, et suivre là-dessus, son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter ; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels, qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire, des livres orthodoxes, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire : car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficace et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, et à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite, causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac et le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences ou de l'Ecriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude ; or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire, et s'arrêter en lisant à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change, et s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, et quelle règle il faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur pour lui demander les lumières de son esprit : car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue soit entendue ; 2° de lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte, et qui pénètre ainsi

dans la terre ; 3° pour cela, de lire peu chaque jour : estimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée; 4° de demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant; de cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation ; et c'est un avis très-sage que donnent les maîtres de la vie dévote, aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions; 5° de relire de temps en temps certains livres généralement estimés, et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle. C'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la vie nouvelle de Jésus-Christ dans sa Résurrection.

Quomodò Christus surrexit à mortuis, ità et nos in novitate vitæ ambulemus.

Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle. (Rom., ch. 6.)

PREMIER POINT. Jésus-Christ n'était pas descendu dans le tombeau pour y demeurer, et s'il avait subi la loi de la mort, c'était pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le prophète avait dit de lui qu'il serait *libre entre les morts* (Psal. 87) : c'est-à-dire qu'il mourrait quand il voudrait, et comme il voudrait; mais qu'il saurait aussi se dégager des liens de la mort, au moment qu'il avait marqué, et qu'il ne serait pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'aurait été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse, qu'il avait exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue et dès le grand matin , il ouvre le sépulcre où son corps était enfermé; il le ranime, et le tire du sein de la terre; il paraît au milieu des soldats qui le gardaient, et il les saisit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire? O mort, où*

est ton aiguillon? je serai moi-même ta mort (II. Cor. 15); et après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir. Paroles du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul, que l'Eglise applique à ce Dieu vainqueur de la mort, et qui nous font connaître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection.

Ce serait dans moi la plus grossière de toutes les erreurs et une présomption insoutenable, si je prétendais être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit et selon Dieu. Aussi faible que je le suis, comment oserais-je me flatter de pouvoir, sans la grâce de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes et me défaire de toutes mes imperfections? l'exemple de Jésus-Christ ne doit donc point en cela me servir de règle, et là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grâce de Dieu, supposée comme un principe nécessaire et absolument requis; cette grâce sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, et qui, bien loin de se refuser à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, et s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais, il est certain du reste, que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, et qu'en ce sens, c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirituelle et de ma sanctification.

La résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire, voudrais-je que la mienne n'en fût pas une pour moi? De même que le corps du Sauveur était lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser : ce sont mes inclinations naturelles et mes passions. De même que ce corps était couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre bien pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur, et la lâcheté où j'ai si longtemps vécu et qui m'est devenue si habituelle. Autour de ce corps, il y avait une garde ennemie, qui veillait sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât; et, outre les ennemis invisibles de mon salut et de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention et de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries et certains discours, certaines amitiés et certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes et engageantes dont il m'est si difficile de me défendre, en un mot, tout ce qui m'a servi jusqu'à présent d'obstacle, et que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais, malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avait donnée à ses apôtres, de ressusciter, et de se faire voir encore à eux; et sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai fait tant de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que, par un changement réel et véritable, je voulais vivre dans la suite comme une âme ressuscitée! Or, voici le temps de lui montrer que je suis fidèle, et c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu et tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paraître? Vous ne me

manquerez pas, mon Dieu : malheur à moi si je venais à vous manquer!

DEUXIÈME POINT. Jésus-Christ, en se ressuscitant, reprit une vie toute nouvelle : car ce fut désormais une vie glorieuse, et toute différente de celle qu'il avait menée jusque-là sur la terre. Ce Dieu sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre, et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière : tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'était, dans sa première vie, un corps faible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines; mais, dans cette seconde vie, il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les faiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous les traits de ses persécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux, son agilité le transporte dans un moment d'un lieu à un autre, et avec ce don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrête. Il passe au travers des murailles, et il pénètre partout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable, et aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, et qu'elle produise en moi les mêmes changements. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait besoin d'être réformé et renouvelé? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur! Renouvellement intérieur et dans l'esprit : c'est ce qu'il y a de plus important et de plus difficile. Car il me serait aisé, après une retraite, de garder certains dehors, et de prendre un air plus composé et des manières en apparence plus religieuses; mais tout cela, que serait-ce, si le cœur n'y répondait pas, et s'il demeurait toujours le même? Il faut donc que je règle ses désirs, que je purifie ses sentiments, que je rectifie ses vues et ses intentions, que je rabaisse ses enflures et ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs et ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées, et de tant d'erreurs dont il se laisse prévenir; que je le dégage de mille petites attaches, qui, tout innocentes qu'elles paraissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine, et dont il est si esclave. En un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, et je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal édifier la communauté et y causer de scandales, autant y donnerai-je d'édification, lorsqu'on me verra agir avec tout une autre exactitude, et tout une autre ardeur. Je me soumettrai à tout, je passerai par-dessus tout. Que dis-je, mon Dieu, et en sera-t-il ainsi ? Hélas ! ces sentiments coûtent peu au pied d'un oratoire, et dans une méditation où votre grâce me touche; mais dans la pratique, ce n'est pas là l'ouvrage d'une simple méditation, ni même d'une seule retraite. Du moins cette retraite en sera le fondement, et je sortirai de ma solitude en de si saintes résolutions. Ce sera

beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour ; et de jour en jour elles contribueront à me renouveler moi-même.

Troisième point. La résurrection de Jésus-Christ eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuse et nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (Rom. 6). Oracle de l'Apôtre, qui s'est déjà vérifié depuis tant de siècles, et qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix, ne ressuscitèrent que pour quelques temps, et demeurèrent encore sujets à la mort; mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devait plus rentrer, et en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même temps les plus difficiles et les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui, pour quelques jours, et même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé, et comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; et sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentiments, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé, et sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquents exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, et quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étais dans les années précédentes! Peut-être même serait-il à souhaiter que je fusse au moins tel présentement, que j'ai été en d'autres temps de ma vie; car, au lieu d'avancer et de m'élever, peut-être n'ai-je fait que déchoir d'année en année, et que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, et dont l'usage m'a été si ordinaire? Ce n'est pas que, dans chaque retraite, je n'aie été éclairé et touché de Dieu. Combien de fois, dans la sincérité de mon repentir et l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer* (Psal. 76). Hélas! je l'ai dit, et j'ai en effet commencé ; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a entraîné dans mes premières voies, et fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions; mais combien dureront-elles? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant et de m'y maintenir? Ou plutôt, pourquoi ne l'espérerais-je pas? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses grâces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il a des moyens pour la fixer, et c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechutes, je les découvrirai aisément : or, c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avais eu plus de courage à les vaincre, je jouirais maintenant de mes travaux et du fruit de mes combats. N'est-il pas

temps de me déterminer tout de bon et de prendre un parti ferme? Les années s'en vont, et peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusque-là? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

CONCLUSION. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez, à tirer mon âme de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avait réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair; mais, afin que votre grâce me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, et que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, et que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire et si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle; mais n'est-ce pas par ma faute, que ce sera pour moi une nouvelle vie? Car, combien y a-t-il d'années que je devrais m'y être accoutumé et m'en être fait une sainte coutume!

Grâces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, et la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive et que tout se renouvelle dans moi: mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition, ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus, si je serai toujours ce que je suis à cette heure, si j'aurai toujours les mêmes sentiments, et si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma faiblesse naturelle m'étonne; et comment aurai-je toujours la force de la surmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur, et si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous et en votre secours tout-puissant. Vous ne me le refuserez point, dès que j'aurai recours à vous et que je vous le demanderai. Or, avec votre secours, de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point tant à ce qui arrivera dans la suite; mais pensons bien au présent, parce que le présent me servira de préparation pour toute la suite, et qu'il me disposera à la sanctifier.

DEUXIEME MÉDITATION.

Du retour de Jésus-Christ au ciel dans son Ascension.

Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens; quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du ciel, et non point celles de la terre. (COLOSS., ch. 5.)

PREMIER POINT. J'ai commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière, pour laquelle j'ai été créé, et l'ascension de Jésus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet; car, dans cette ascension glorieuse, ce que

le Fils de Dieu nous fait d'abord connaître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa résurrection, il ne s'était fait voir à ses disciples que de temps en temps, tantôt aux uns, tantôt aux autres; mais en ce dernier jour, où il avait enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, et il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde et remonter à son Père. Que prétendait-il leur faire entendre par là? sa principale vue fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, et que, dès le temps présent, nous y devons tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il leur avait fait là-dessus de fréquentes leçons; mais ils n'en paraissaient néanmoins encore que faiblement persuadés. Il leur fallait donc une dernière leçon, plus courte, plus persuasive que tous les discours, et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelait. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent; tout ce qu'il leur avait dit du royaume de Dieu, se retraça vivement dans leur souvenir, savoir : que ce royaume était leur véritable patrie, qu'il y avait des places pour chacun d'eux, et qu'il les allait préparer; qu'il devait les précéder, comme leur chef, et qu'étant ses membres ils devaient un jour le suivre; par conséquent, qu'il ne les laissait sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devaient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avaient dans la personne de leur Maître un gage si assuré.

Or, tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, et toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, et que je n'ai point d'autre terme à me proposer : je le crois, car c'est un point de foi; mais comment est-ce que je le crois? en ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'âme, qui la saisit et la possède tout entière? Si je suis bien attaché à ce grand principe de religion, et si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en tire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin?

Car, la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel; je ne dois plus, en toutes choses, et par préférence à toutes choses, envisager que le ciel; je ne dois plus, aussi bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel* (Philip. 3). Tout ce qui se fait sur la terre, et qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y aperçois? J'y vois bien des mouvements, j'y vois des grandeurs et des pompes humaines, des fortunes et des prospérités dont l'éclat éblouit les yeux. Dans mon état même et dans

la profession religieuse, je vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois qui, tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentiments tout mondains, et de former divers intérêts tout naturels; mais là-dessus qu'ai-je à dire, que ce que disait un grand saint : *Tout cela n'est pas mon Dieu;* tout cela n'est point le ciel, ni mon terme? Ainsi, je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence et en quel dégagement de cœur m'entretiendrait une telle disposition! je vivrais en vrai religieux, parce que je vivrais en homme vraiment mort au monde, et comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'était pas digne* (Hebr. 11). Quelle était leur continuelle occupation? de considérer le ciel et d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisaient dans leurs déserts et dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude et dans la maison de Dieu?

Deuxième point. Ce ne serait point assez que le ciel fût notre terme si le bonheur qui nous est promis n'avait pas de quoi combler tous nos désirs ; mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi, quel empressement témoigna le Sauveur du monde et quelle ardeur de retourner dans son royaume? quelles idées en donnait-il à ses apôtres, en les disposant à son départ, et les consolant de la perte qu'ils allaient faire de sa présence visible? Il leur représentait cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seraient exempts de tous les troubles et de tous les maux de cette vie; comme une gloire éternelle, que nul événement, ni nul changement ne leur pourrait jamais enlever; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manquerait et où ils seraient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées et leur confirma ces grandes promesses; de sorte qu'après qu'une nuée l'eût dérobé à leur vue, ils ne laissèrent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards, ni les abaisser vers la terre : tant ils étaient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyaient pas encore, mais dont ils avaient néanmoins l'esprit tout rempli, et qui seul semblait digne de leur attention!

C'est le même royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connaissance imparfaite : car nul homme en ce monde n'a vu, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élus; mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vue même de la foi, et ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déjà assez de vertu sur moi pour me faire renoncer au monde et à tous ses biens; j'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels, dans l'attente de l'héritage éternel, et en cela j'ai *choisi la meilleure part* (Luc. 10), comme Marie. Mais, après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je possédais sur la terre, ou tout ce que j'y pouvais un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si, ne m'étant réservé que le ciel, je m'occupe de quelque autre chose, et si je suis sensible à quelque autre chose?

Or, voilà toutefois ce que je suis dans la pratique, et ce que je

fais. Car en vérité n'ai-je pas encore l'esprit et le cœur tout terrestres? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions? Les anges reprochèrent aux apôtres qu'ils s'arrêtaient trop à contempler le ciel; et il fallut qu'ils leur fissent une espèce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuraient. Hélas! j'ai bien un autre reproche à me faire, et je puis bien me dire, tout au contraire : Pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon âme un bonheur solide et un plein repos; mais où est-il? où l'ai-je cherché jusqu'à présent? l'y ai-je trouvé? puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie se passe donc et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusements : car puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, surtout dans la religion, comme de petites fortunes et de prétendus avantages? Encore si ce n'étaient que de simples amusements; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, et n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourments? Qu'heureuse dès ce monde est l'âme qui, détachée de tout bonheur humain et présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, et se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs!

Troisième point. Après nous avoir donné à connaître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous y est proposé, il restait de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or, c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, et il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies qu'il conserve toujours sur son sacré corps, tout glorieux qu'il est, au milieu même de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous le devez posséder vous-mêmes : car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable? et qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse? Ce n'est pas que je mène une vie assez contraire aux sens et assez dure; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais, si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée, que je porte cette croix, quoi que j'aie à souffrir, c'est, par rapport au ciel, comme si je ne souffrais rien, et quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisais rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, et la malédiction de saint Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'âme qui porte la croix de Jésus-Christ, et qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ!* Or, dans tous mes devoirs et dans tous les exercices de mon état, quel esprit me fait agir? est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu et

d'obtenir sa gloire? Sans cela il serait bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle? pour une âme fervente, plus religieuse encore d'esprit et de cœur que d'habit et de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, et son obéissance, ses humiliations, sa mortification; et cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité et toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante et plus capable de l'animer que celle-ci : Je tiens la même route que Jésus-Christ pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement et constamment, ce sont autant de vos pas pour m'avancer vers ce saint héritage, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne se résout-on pas et que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux et de trop pénible? quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du royaume de Dieu? Serais-je moi-même si tiède et si négligent, si j'avais toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même béatitude, et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant!

Conclusion. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et qui suis-je, pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, et non moins fidèle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Père; c'est pour moi, et pour m'y recevoir au temps et au jour marqués par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, et c'est sur votre promesse, si authentique et si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre? qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir? Ou si, jusqu'à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement, selon le corps, dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déjà avec vous dans le ciel, et n'y doit-il pas être?

Ah! mon Dieu! voilà ma confusion et ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain; car ce n'est pas seulement aux gens du monde, dissipés par le bruit du monde et enivrés de ses douceurs, mais c'est à moi-même que convient le reproche de votre prophète, lorsqu'en votre nom, et inspiré de votre esprit, il s'écriait : *Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond appesantissement? Jusques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe et au mensonge qui vous séduit* (Psal. 4)? Je ne puis trop le reconnaître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, et très-saint, n'est pas néanmoins exempt de vanités et d'illusions, à quoi l'on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, et vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais sortir de mon esprit. L'un, qu'il n'y a que le

bonheur du ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable. L'autre, que ce bonheur ne doit point être un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres. Enfin, que ce n'est point précisément le mériter que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes, je réglerai toute ma conduite, et je trouverai bien à y changer.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. (Rom., 5.)

PREMIER POINT. Toutes les créatures nous annonçaient les perfections de Dieu, et toutes les créatures étaient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, et dont il ne cessait point de nous combler; ainsi elles nous excitaient toutes à l'amour de Dieu. Mais après tout, cette voix des créatures ne touchait point encore assez nos cœurs, et rien, à ce qu'il semble, n'était capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ç'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même, personnellement et substantiellement, l'amour de Dieu. Aussi, comment est-ce que descendit ce divin Esprit? en forme de feu : pour nous donner à connaître qu'il était tout amour par son ardeur, et qu'il venait embraser de cette même ardeur toutes les âmes.

Or, ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre; il s'y communique tous les jours, et il y a même des temps particuliers où il se fait sentir, et où ce feu céleste agit dans une âme avec plus de force : tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les apôtres dans le Cénacle, que cet Esprit d'amour leur fut envoyé; et si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide, je le connaîtrai par mon amour pour Dieu : car, recevoir le Saint-Esprit et aimer Dieu, c'est une même chose; et il faut que j'aime Dieu, à mesure que j'aurai reçu l'Esprit de Dieu.

Que dis-je, et pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir? c'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit : c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini : ma charité doit donc être en sa manière une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au delà de ce que vous méritez; et c'est ce que votre esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon âme. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; et

de là il me fait conclure, qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste, il peut y avoir de l'excès, je puis user dans les rencontres de trop de circonspection et de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence; mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'esprit de charité est insatiable, et ne dit jamais : C'est assez.

Hélas, je ne le dis, moi, que trop et qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu, dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième ciel, et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas longtemps à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il aisément le souvenir de ce qu'il aime, et y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais, entre tous les autres hommes, un religieux est sur cela même encore plus coupable. Car dans la religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu; et, m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, et que trouverais-je qui puisse me contenter? *Bien avare est une âme à qui Dieu ne suffit pas* (August.)! Mais en même temps bien malheureuse et bien criminelle est cette âme, qui n'a que Dieu et qui ne s'attache pas à Dieu!

Deuxième point. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre; c'est là qu'il établit sa demeure, et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'âme? de quoi ne la dégage-t-il point? à quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs : de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache qui ne vînt immédiatement de Dieu, et qui ne les portât directement et uniquement à Dieu. Car ils comprirent dès lors ce qu'a dit depuis un grand saint : *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.*

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur et libre de tout engagement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les apôtres sortirent-ils du Cénacle? comme des hommes transportés : jusque-là qu'on les croyait pris de vin, tant ils parurent animés et hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif et de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvements affectueux qui les ravissaient. Ils en tombaient en de saintes défaillances, et ils en perdaient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disait cette fidèle Epouse des cantiques, *faites-lui con-*

naître l'état où je suis, et la langueur où me réduit mon amour (Cant. 5).

C'est ainsi qu'ils étaient disposés. Or, n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur, qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid et si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut : ni oraisons, ni offices divins, ni sacrements, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire : cela est vrai; mais il n'est pas moins vrai que si mon cœur était bien vide des choses humaines et bien solidement à Dieu, je me trouverais en de tout autres dispositions, et j'aurais de tout autres sentiments. Ah! j'ai tant de vivacité, et quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets! n'y aura-t-il que Dieu, pour qui je serai tout de glace? Ne lui suis-je pas assez redevable? Ne m'a-t-il pas fait assez de grâces, et ne m'en fait-il pas assez chaque jour? N'y a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants? ces titres qu'il porte, de père, de créateur, de conservateur, de rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageants pour m'attirer? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, et que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu? Elles sont incompréhensibles; mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par là même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre.

Troisième point. Mais encore, qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentiments? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu a fait pour moi dans ce mystère. Il nous aime, et pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il a fait encore descendre sur nous son Esprit; il nous le donne, et en nous le donnant, il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de Dieu pour une aussi vile créature que je le suis; rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, et il n'y a rien de si grand et de si divin dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnements pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, et comment je le dois aimer? Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres : ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement et de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connaître par les effets les plus merveilleux et les plus éclatants. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser? rien, dès qu'il est question de le servir et de lui plaire, que je doive épargner? car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés, et à pratiquer généralement et ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime; ce ne sont que des paroles, et rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accomplissement de toute la loi :* accomplissement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point dans la loi, ni si petit, que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si

relevé, dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis longtemps, et tous les obstacles seraient tout à coup levés. Je m'étonne de ce que les saints ont entrepris pour Dieu, et de ce qu'ils ont soutenu jusqu'au dernier jour de leur vie; mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimaient Dieu. Je vois encore dans le même ordre et sous la même règle que moi, de saintes âmes vivre dans une régularité, et agir en tout avec un zèle et une persévérance que j'aurais peine à croire, si je n'en étais témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche et cette fermeté inébranlable? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrais bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu, et qu'ils ne fissent pas tout cela; de là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter, en quelque sorte, d'avoir jusqu'à présent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimais; mais, à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations? Réflexion bien humiliante et bien terrible! car je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah! mon Dieu, que ce soit du moins aujourd'hui et pour jamais, que ce saint amour s'allume dans mon cœur.

Conclusion. Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon âme, et venez vous-même l'embraser; si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence : vous pénétrez partout, et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur, et le consumer. C'est donc par vous que je puis sortir de ma retraite, comme les apôtres sortirent du Cénacle : avec le même amour, et par conséquent, avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésus-Christ et de la charité de Dieu; qui m'en séparera moi-même? car c'est maintenant, ô Esprit d'amour! que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. Que voudrais-je encore lui dérober de ma vie; et ce que je lui déroberais, à qui le donnerais-je?

Hélas! Seigneur, je n'ai jusqu'à présent que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets : mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y était point du tout; car vous êtes un Dieu jaloux, et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu! et je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces, que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle, ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Hé! Seigneur, l'ai-je su jusqu'à ce jour? mais que devais-je néanmoins savoir autre chose? avec cela seul, j'aurais su tout le reste : c'est-à-dire, que j'aurais su remplir tous les devoirs de mon état, et en pratiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours; et plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, et que jamais je n'en éteigne dans mon âme les saintes ardeurs.

CONSIDÉRATION.

Sur l'usage et la fréquentation des Sacrements.

PREMIER POINT. Entre les sacrements, il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent et plus commun, savoir : celui de la Pénitence par la confession, et celui de la divine Eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un et de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les âmes chrétiennes et religieuses à la fréquentation des sacrements. Jésus-Christ les a établis dans son Eglise, comme deux sources abondantes de toutes les grâces; et c'est à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le sacrement de Pénitence est comme un baptême, qui nous purifie et nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le sacrement de l'Eucharistie est comme une manne et un pain qui nourrit notre âme, qui l'engraisse, selon le terme de l'Ecriture, qui la fait croître et l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or, le Saint-Esprit nous témoigne que le juste même tombe et pèche jusqu'à sept fois le jour : d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, et par conséquent que nous devons souvent recourir à la pénitence et à son sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre faiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint tribunal et dans le sacrement de Pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, et pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'est l'adorable Eucharistie; et de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas longtemps éloignés, mais d'en approcher, autant qu'il nous est permis, et d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession et la fréquente communion. Ils recommandent l'une et l'autre aux fidèles en général; mais en particulier, et à bien plus forte raison, aux personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très-efficace, non-seulement pour obtenir la rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, et pour nous maintenir par là dans l'innocence et la pureté du cœur; mais pour nous faire acquérir la connaissance de nous-mêmes; pour nous faire prévoir les occasions dangereuses et personnelles que nous avons à éviter, pour nous apprendre à les prévenir; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude, et qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela, et bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grâce du sacrement dans les âmes qui y sont plus assidues, surtout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire et fréquent de l'Eucharistie, l'âme est comme transformée en Jésus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connaître ses devoirs; elle sent de nou-

velles pointes, qui sont autant de remords de ses relâchements et de ses infidélités, et elle prend de nouvelles forces pour se relever et pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci, je dois tirer, par rapport à moi, une conséquence particulière, et qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession et de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissements et les rechutes où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, et où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zèle pour fréquenter les sacrements, et que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon âme; de même qu'un bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, et que je me sente moins ferme que je n'étais, cette fréquentation des sacrements sera un frein pour me retenir; ou, s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque chose et de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement, et pour me remettre dans l'ordre.

Mais, tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les sacrements, et que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai et je m'éloignerai de Dieu. Car c'est par là, dans la religion comme dans le monde, que l'on commence à se déranger. Une personne, outre ses confessions ordinaires, faisait de temps en temps des revues: elle avait, dans le mois, dans la semaine, certain nombre de communions réglées par un sage conseil; mais dans la suite, elle se relâche. De manquer une confession, une communion, ce n'est plus pour elle une peine; elle se fait même de son relâchement un prétexte pour se tenir plus éloignée des saints mystères. Sa piété se refroidit, et dans peu, son état est tel qu'il était avant sa retraite, et même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déjà, peut-être, tant de fois éprouvé.

Deuxième point. L'usage des sacrements ne peut être utile qu'autant qu'il est saint, et il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connaît assez, surtout parmi les personnes religieuses. Mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le devrait; et pour descendre à quelques points particuliers, il y a, dans l'usage du sacrement de Pénitence, deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse et une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car il faut convenir qu'il y a quelques âmes timorées qui portent là-dessus trop loin la vigilance et la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que, pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, et à les arranger dans leur mémoire. En sont-elles venues à bout?

il faut ensuite former l'acte de contrition, et c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir, cette contrition, et pour cela elles mettent leur esprit à la torture et se dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts et bien des tourments, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? Nouvelles peines. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, et elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffirait, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore, après être sorties du tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas assez expliquées, et d'avoir omis plusieurs choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesants, et un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, et leur ôte toute dévotion. Le remède serait de leur faire comprendre que la prudence chrétienne et les soins raisonnables qu'exige de nous l'Eglise, ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes; mais, parce que souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court et le meilleur conseil qu'elles aient à suivre, est de s'en rapporter au directeur en qui elles ont mis leur confiance, et de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop scrupuleuse, il y en a un autre tout opposé et beaucoup plus dangereux : c'est celui d'une préparation trop superficielle et trop légère. Car il est vrai que les personnes, même religieuses, qui approchent souvent du sacrement de Pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaire. Il n'y va pas moins que d'un sacrilége : et ce serait un étrange renversement, que, bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en sortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étaient venues. Les fautes qu'elles viennent confesser peuvent n'être que vénielles; et, par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point en effet communément des fautes grièves : mais, du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite, et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'en avoir une vraie douleur, et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle, et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire, dans un sens, qu'une âme religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs. Car ces fautes, par leur légèreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit et sur le cœur, elle a plus de sujets, en quelque sorte, de se défier de ses sentiments et de ses dispositions. C'est pourquoi plusieurs personnes vertueuses ont cette coutume très-sage et très-solidement fondée, de joindre toujours en général, ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques-uns des péchés passés qui peuvent exciter davantage leur repentir et l'assurer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est, après tout, que de surérogation et de conseil, il est certain que la fréquente confession, si louable d'ailleurs et si avantageuse, a néanmoins ses dangers, et qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très-essentiels. C'est à moi de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusques à présent, et d'y

remédier, si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

Troisième point. La bonne confession dispose à la bonne communion ; et je n'ignore pas quelles sont, outre cette première préparation, les autres dispositions requises pour paraître dignement à la table de Jésus-Christ. Ce que j'ai donc surtout à examiner, c'est la manière dont je m'acquitte d'une action si importante ; et de quoi je dois rougir en la présence de Dieu, c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des anges et une viande toute divine. Une communion bien faite est plus que suffisante pour sanctifier une âme : et cependant, après tant de communions, je ne remarque en moi nul progrès, et je n'y vois au contraire qu'imperfections et qu'infidélités. D'où vient cela? ce ne peut être que de ma négligence et de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion et à celle de bien d'autres comme moi, que dans la religion même, il n'y a que trop de communions très-imparfaites, et dès-là très-infructueuses.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain, ne voulant pas me séparer du reste de la communauté, ni par là me distinguer ; regardant la communion comme une gêne, et n'y allant que par une espèce de contrainte.

Je communie, mais avec quelle réflexion, soit avant la communion, soit dans la communion même, soit dans l'action de grâces qui la doit suivre? La cloche m'appelle, et je marche, sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la communauté assemblée, j'assiste au sacrifice de la messe, avec un esprit distrait et sans dévotion. L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment et confusément formé quelques actes. Enfin, je reviens à ma place, et là je retombe tout à coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, et, de toute la journée, je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie, mais avec quelle vue particulière et quel dessein? au lieu de me proposer dans chaque communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles directeurs : par exemple, au lieu de me proposer, dans la communion, et par ma communion, d'obtenir de Dieu la grâce, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle faiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir, ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste : au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai, dans toutes mes communions, qu'une idée vague et sans terme ; et ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due ; et c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, et que j'ai bien peu de zèle

pour la perfection de mon âme. Car si je m'appliquais sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui, et qu'il veut répandre sur moi, comment irais-je le recevoir? avec quel respect et quelle sainte frayeur? avec quel bas sentiment de moi-même et quelle humilité? avec quelle reconnaissance, avec quel amour? Et si j'avais un vrai désir de me perfectionner et de m'élever, qu'oublierais-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de grâce, et un sacrement si salutaire? Voilà sur quoi j'ai à me réformer; et en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissants moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier et de ne pas bien vivre selon toute ma règle et tout l'esprit de ma vocation.

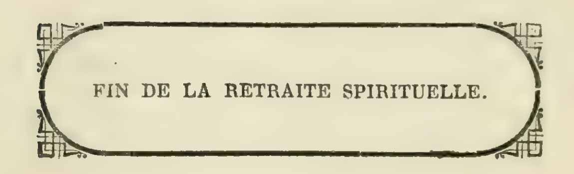


TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXHORTATIONS

SUR LA CHARITÉ.

POUR DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

POUR LE CARÊME.

Sur la Passion de Jésus-Christ.

INSTRUCTIONS

RETRAITE SPIRITUELLE.

Premier jour.

Deuxième jour.

Troisième jour.

Quatrième jour.

Cinquième jour.

Sixième jour.

Septième jour.

Huitième jour.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 1

